# HISTOIRE

DE

# HENRI VIII

ET DU

# SCHISME D'ANGLETERRE


**PAR M. AUDIN**

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
COMMANDEUR DE L'ORDRE DE SAINT SYLVESTRE
CHEVALIER DES ORDRES DE SS. MAURICE ET LAZARE
ET DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

Membre des Académies royales de Lyon, de Turin, et de l'Académie Tibérine de Rome


AVEC

LE PORTRAIT DE HENRI VIII D'APRÈS HOLBEIN

UNE ANTIENNE EN MUSIQUE, A QUATRE VOIX, PAR HENRI VIII

et plusieurs fac-simile

---

TOME PREMIER

---


Paris

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE CHRISTINE, 3

—

1847

LETTRE

DE

MONSEIGNEUR UÉVÊQUE D'ALGER

A L'AUTEUR DE L'HISTOIRE DE HENRI VDI.

Alger, 14 mai 1S«7. MonnuB et gbib ami ,

Ne TOUS plaigne! pas de mes retards; un paavre éfèque d'Alger a si peu de loisir à coasacrer aox livres, qall » blea fallu tout rintérét et tout le cbanne du vôtre pour me fidre lire dtôt les feuilles successivement arrivées ici de vos deux volumes ; encore et par malheur, de ces feuilles, quelques-unes ont fait naufrage en route. Veuillez, Je vous prie, me les remplacer par le prochain eounler.

le ne vam pas attendre jusque-li, toutefois, monsieur et cher ami, pour vous ûtn ma pensée sur cette belle production de votre plume qui, à mesure qn'eUe est de plus en plus féconde, reste également incisive, pittoresque, et se amitre en méiqe temps plus patiente et pins grave encore que par le passé. Comme thème et comme oeuvre littéraire, Henri VTII est un digne couronnement de tons vos travaux antérieurs sur la réforme.

La réforme I qui mieux que vous, monsieur et cher ami, en avait scruté les premières origines, démasqué les héros, mis au Jour les secrètes iatrlgnes^ peint les mœurs intimes, décrit les luttes doctrinales ou sanglantes, et ftlt ressortir les con^nences tonJourset partout désastreuses? Hais Luther, le moine fongueux et renégat] mais Calvin, le sec et sombre dictateur, appelaient,-en eompUcilé, sur le banc où les avait clones votre maki Tlgoarease, f astootanx, le cupide, le voloptoeiix, le farouche Benri VIIL Pam que la léimaatton allemande et heivédeo-française avalent été rurn et l'autre par vous dép o n t Wé es Joiqn'aa nu, flageOées, siigaatlsées dans TévangAlste de WRttmbeiY et



dans le Dracon de Genève, il fallait compléter votre tâche en racontant avec toutes ses contradictions, toutes ses bassesses et toutes ses fureurs, la vie de rhiéropliante-roi de la Grande-Bretagne.

Quel drame que cette viel quel mouvement! quelles scènes tour l tour nobles et

hideuses, éclatantes et sombres, pleines de fraîcheur et pleines d*atroclté! Respire-t-on un instant dans cette suite rapide d^événements? Je n'en prends que le côté religieux.

D'abord ce sont de nobles, d'héroïques débuts! C'est quelque chose de vraiment solennel que cette foi plus que royale; que ce duel théologique d'un jeune prince catholique avec le géant réformateur de l'Allemagne. Le monde souriait h ces efforts du lutteur couronqé ; mais alors Henri était fe maître de son cœur ou plutôt de ses sens, car le cosur fit constamment défaut à cet homme, et il faut bien, vous le montrez à chaque page, imprimer pour jamais les stigmates de la luxure sur le front du Tudor. Une fols vaincu par elle, plus rien : plus de dignité morale, plus de clémence, plus de croyances, plus de barrière aux instincts du crime. De là cette longue chaîne d'abominations ; de là ces ignobles divorces légalisés parla hache ; de là cette haine infernale contre le catholicisme; de là cette violente usurpation du sceptre des consciences; de là ces horrible» spoliations des couvents, des sanctuaires et de la tombe ; de là cette longue terreur et cette fièvre de l'apostasie; de là l'échafaud de Morus et de Flsher, qui consolent,'par l'auréole de grandeur dont ia foi lès entoure, de foutes les turpitudes que révèlent les noms des Granmer, des Lée, des Gar-diner,etc.,etc.

Je me le suis demandé souvent, monsieur et cher ami ; je me le suis demandé à Rome en touchant le texte original de VAnevHo , et à Augsbourg en présence du portrait si remarquable de Henri par Holbein ; je me le suis dc> mandé surtout après avoir parcouru votre livre, comment se fait-il qu'une grande nation ait subi, sans mot dire, un tel homme et un tel joug? Comment expliquer qu'une noble et généreuse nation se glorifie d'avoir poar chef dé sa réforme et de ses croyances un roi dont l'âme ne se repaissait que de boue, de sang et d'argent? C'est à n'en plus croire à la dignité de l'intelligence humaine. Quoi I.à la place des Léon, des Grégoire le Grand, des Innocent III « Henri VHI! et après Henri VHI, sa fille Elisabeth et ainsi de suite. Jusqu'à ce que, retournant trois ou quatre siècles en arrière, la raison publique, indignée d'une telle déception, s'en aille renouer la chaîne de ses vieilles doctrines, et revienne après cela s'amender à la f^ce du scHell de son trop long abandon de l'autorité, de ia liberté, de la moralité qu'on ne trouve au même degré de force et de fécondité que dans le catholicisme!

Ce mouvement de retour dont vous avez comme mol-, monsieur et cher ami, admiré de vos propret yeux les effets en Angleterre, votre livre, soyez-en sûr, est destiné à l'activer encore et à l'étendre I l'Anglais est sérieux, mais il connaît peu les détails qui ont présidé à la réformatton. Ces lettres autographes, ces documents inédits arrachés par vous en si grand nombre à l'oubli qui les



eachail dans les armoires du Britisk Muséum^ ou qui atteodaient à la Vaticane ttoe main laborieuse, croyes bien que ce ne sera pas sans étonnement qu'il les se produire

au grand Jour. Il croit encore aujourd'hui que Henri VIII n'a ipu avec la papauté que parce qu'elle était violente et oppressive pour l'An-glelerre ; 11 esi convaincu qu'Anne Boleyn est entrée vierge dans la couche maritale ; 11^ veut que Granmer ait prêté de bonne fol son serment d'archevêque ; il a gardé contre Morus des rancunes qu'a niaisement es'^ayé de réchauffer Voltaire dans son Essai sur les mœurs des nations; il n'est pas encore revenu de ses préjugés contre les moines, et il n'est pas démontré qu'ii trouve si mauvaise, d'autant plus qu'il en Jouit, la spoliation des monastères ; il s'imagine eneore devoir ses libertés au schisme, et il ne suppose pas même que ce schisme ■albeoreox soit la cause de la détresse populaire. Quel Jour va répandre sûr ces ténèbres un livre qui détruit tout cet échafaudage d'erreurs et de pr^ugés ; un livre calme et qui ne parle pas une seule fols le langage de la passion ; un livre où les assertions les plus hautaines n'admettent pas de démenti, parce qu'elles portent leur preuve avec elles ; un livre de patient labeur où la sincérité de l'historien s'unit à la foi de l'apologiste. Oui, monsieur et cher ami, Oxford ouvrira largement ses portes à votre ouvrage; Cambridge en murmurera peut-être, mais il le lira, ie méditera. Qui sait si, après les graves travaux de LIngard, après les vives piqûres de Gok>belt, après les nobles écrits de M. Wise-man, après les hautes confessions de foi de Newman et-de ses glorieux imitateurs, votre livre, si digne de marcher en une telle compagnie, ne viendra pas comme un dernier coup de massue, ébranler dans une multitude de cœurs les restes chancelants de la réformation et de ses doctrines?

D'autres que les Anglais, monsieur et cher ami, profiteront de ros travaux. L'Ë^lse, qui vous aime comme son apologiste domestique, vous remerciera du nouveau triomphe que vous lui aves décerné de vos savantes mains. Les uns y verront à quel point la papauté poussa, dans cette lutte contre Henri VIII, le culte de la Justice., l'amour de la paix, le respect pour les mœurs, le soin de la civilisation et la garde des libertés publiques. D'autres apprendront qu'en Angleterre aussi la réforme a implanté ie de^tisme, arrêté le mouvement progressif des idées libérales et brisé pour de longs siècles la prospérité des peuples. A d'autres, il restera démontré que le matérialisme,.que le mercantilisme, et, en face de Pun et de l'autre, le paupérisme, sont des fruits immédiats de cette tant vantée réforme. Et enfin, monsieur, à la vue de ce mouvement régénérateur qui appauvrit de Jour en Jour et menace de déshériter, après quelques générations, la réforme anglicane, qui ne s'écrierait: Non il ne saurait être donné aux princes de la terre de fabriquer à leur gré des Églises qui durent ; non il ne saurait être donné aux peuples de vivre heureux sous la bannière de ces Églises prétendues nationales : graves enseignements que réclament bien haut les tendances de notre époque, et qu'il fallait illuminer de toutes les révélations du passé !

Pour mon compte, mon cher ami, vous avez fait le plus grand bien k mon âme d'évéque. Henri VIU m'a rappelé Mahomet. Voluptueux comme Henri VIII, Mahomet a vouhi, comme lui, donner à son pays et au monde un



code religieux. Hahomet du moins oe fut pas'apostat : ce ne fut point par un

entraînement adultère quMl conçut et imposa, le fer à la main, son lirutal islamisme. Il n'avait Jamais compris la beauté théologique et la grandeur morale du christianisme; Il n'avait pas eu fol en TÊglise catholique ni ne lui avait juré fidélité ; encore moins l*avalt«on vu prendre hautement la défense de ses dogmes. Son œuvre, 11 la composa éclectlquement de toutes les doctrines et de tous les mauvais instincts de la nature : c'était le moyen de multiplier h Tin-fini ses adq>tes et de consacrer la durée du Coran. Eh bien, son oeuvre gigantesque, bien autrement gigantesque que le plagiat d'écolier de Henri VIII; son œuvre, k lui aussi, s'en va I C'est un sanctuaire depuis longtemps vide de croyances étudiées, réfléchies. Lignorance seule soutient encore sur leur base ruineuse les colonnes de la mosquée. Le fanatisme de la guerre, en tombant ri^tT; forcément, entraîne peu à peu avec lui dans sa chute le fanatisme de la religion , et b stupeur d'une défaite continue et progressive épourvante les Intelligences pour le moins autant que les cœurs. Encore quelques générations, viennent l'heure de la prédication évangéllque et l'école ouverte aux petits enfants de la tribu, et c'en est fait de l'Islamisme autour de nous. II en sera de lui comme de toutes les autres tentaUves du même genre. C'est qu'on ne bâtit pour l'éternité que sur la vérité ; c'est que la boue et le sang ne formeront Jamais un ciment durable pour unir dans une Immortelle durée les pensées, les sentiments et les destinées d'un grand peuple ; c'est qu'il n'a été dit qu'à l'Église du Christ 2 « Je suis avec toi Jusqu'à la consommation des âges, o

Mais que fais-Je, monsieur et cher ami ? Oii m'entratoe votre BenfMUU ? Vous le savez : au-dessus des hommes, nous autres, nous voyons les principes i au bout des livres, nous cherchons les enseignements de la Providence, et votre Henri VllI me parait une si vive image des gigantesques mais passagers triomphes de la puissance humaine centre Dieu ; votre livre estai plein d'encouragements pour l'Église, que Je me suis laissé aller, sans m'en aperce- • voir, â ce courant d'idées teneurs chères â ma foi. J'y reviendrai souvent en revenant à votre ouvrage, que J'ai placé, comme ses aînés, â côté de VBUîoire des p^aHatiaHi^qa'W complète, et de l'œuvre de Hurter, qn'll égalé, s'il ne la surpasse. Du reste, monsieur et cher ami, dites de oette lettre, écrite sans étude, tel usage qu'il vous plaira ; montrea-la à vos amis, cachez-la, abrëges-la, imprlmes-la, supprimez^a tout entière si vous le jugez oonvenal>le ; mais n'efficez Jamais de votre cœur le souvenir de celui qui vous l'adresse, car il fut et sera toujours votre admirateur le pins sincère et votre ami le pins dévoué.

LOUIS-ANTOINE AUGUSTIN, évéque d^ Alger.

PREFACE.

a Cest un spectacle où la gravité se mêle au pathétique, la pompe à la tristesse, Témotion à la grandeur^ que nous allons offrir à vos regards; vos larmes, en nous écoutant, couleront plus d'une fois : si votre cœur s'ouvre à la pitié, pleurez. Iraa-ginez, par la pensée, que vous avez sous les yeux les personnages mêmes du drame, comme s'ils vivaient encore. Voilà toute la cour de Henri, avec ses lords, ses grands, ses courtisans, son peuple. Comme en un instant cette puissance est atteinte et brisée!

Si vous aviez le courage de rire, je dirais qu'un homme peut pleurer le jour de ses noces. »

Ce prologue, dont le grand poète dramatique de FAngleterre a fait précéder sa tragédie de Henri VIII , est en quelque sorte le résumé de notre ouvrage. Du sang et des larmes, voilà ce que Shakspeare voulait offrir à ses habitués, «au prix d'un schelling par personne. » Du sang, des larmes, un despotisme inepte, des folies meurtrières, et, ce qui ne s'est jamais rencontré dans les annales d'un peuple chrétien, une nation abrutie par ses représentants, la loi elle-même consacrant l'iniquité, des pairs faisant un dogme de la servitude, I. a

des communes transformant le prince, non pas en image de Dieu, mais en dieu même, un sacerdoce revêlant le théocrate des attributs de celui qui règne dans les cieux, l'infaillibilité et l'impeccabilitë : voilà ce que l'historien doit montrer à ses lecteurs. Nous n'avons jamais connu de roman plus dramatique que les Annales de Tacite, et, malgré le merveilleux talent de l'écrivain, on laisserait là le livre si le crime y triomphait toujours, parce que l'àme, avide d'émotions, Test encore plus de justice. Si l'àme veut être remuée, elle veut aussi être consolée. Aussi voyez comme dans ce magnifique tableau de la vie des Césars, le châtiment, bien que boiteux, presse et poursuit le crime, A chaque apparition d'un tyran nous pressentons la venue prochaine d'un juge et d'un vengeur : l'expiation est une loi à laquelle aucun des grands coupables mis en scène par l'historien ne saurait échapper, même dans cette vie. Le libérateur, tantôt se cache sous les vêtements d'un centurion obscur, tantôt se glisse, comme un voleur, dans l'appartement secret du palais impérial, tantôt s'embarque sur une rive étrangère, tantôt se réfugie dans un cloaque, pour saisir et frapper l'oppresseur : presque tous ces empereurs meurent de mort violente, l'un souà un oreiller, l'autre sous la pointe d'un poignard. De là toutes ces péripéties funèbres où les tyrans, appréhendés par une main invisible, expient jusqu'aux larmes qu'ils font répandre, même après dix-huit siècles, à celui qui lit le récit de leurs forfaits. Que notre lecteur ne s'attende pas à cette intervention immédiate de la Providence pour dé*

nouer des faits matériels. Ce sont ces phénomènes visibles qui forçaient l'écrivain païen à recon-nattre l'existence d^une cause suprême : pour l'admettre y le chrétien n'a pas besoin de la con« fempler dans des signes qui tombent sous les sens : il sait que Dieu est patient parce qu'il est éternel. Que Henri règne en paix, et qu'après une vie d'opprobres il meure dans son lit, qu'importe à celui qui ne cherche pas à sonder les mystérieuses voies du ciel? L'impunité du coupable ne saurait accuser la Divinité.

Nous n'aurions pas entrepris l'histoire de ce règne lamentable y si nous n'eussions eu pour but que de réveiller des souvenirs qui, comme l'a dit ailleurs Shakspeare, seraient capables de faire verser des pleurs aux anges mêmes. L'épisode du schisme de rAngleterre avec Rome, étudié dans ses causes et ses efiets, est fécond en graves enseignements que nous avons tâché d'indiquer, à mesure du développement des faits historiques. Ici se reproduira la lotte des deux principes que nous avons déjà signalée

dans nos précédents travaux sur Luther et Calvin. En racontant les progrès de Id réformation allemande depuis le moment où le moine d'Erfurt affiche son appel à la révolte sur les murs de l'église de Tous-les-Saînts, à Wittemberg, jusqu'à l'heure où il laisse tomber de ses doigts glacés son pamphlet contre la papauté, nous avons pu voir que, hors de cette unité représentée par le symbole catholique, il n'y a plus que désordre dans l'intelligence, anarchie dans les doctrines, négations dans la pensée, désespoir dans Tàme, stérilité dans l'ceuvre.

Au catéchisme de cette Église qui civilisa le monde^ qu'a pu opposer Luther avec tout son génie et toutes ses colères ? une confession qu'il fait et rapièce, qu'il rature et change , jusqu'à son dernier souffle, et que ses disciples remanient et corrigent jusqu'à ce que les signes muets qui la représentaient à l'œil ne traduisent plus l'image native, bri'> sant ainsi^ sous le nom d'unité catholique, cette association de toutes les âmes, seule source féconde d'œuvres immortelles. Le docteur des nations a dit : Fides ex audUu^ la foi par l'ouïe; mais comment la foi quand il y a autant de doctrines que de docteurs? A Genève, ce fut sur les ruines de toutes les libertés communales, achetées ou conquises par le peuple et ses évêques, que Calvin parvint à fonder la réforme. Au pouvoir sagement limité de Tépis-copat succéda bientôt une théocratie qui, pendant quinze ans de lutte avec le parti libéral ^ ne vécut que par la terreur et le gibet. C'est un écrivain de l'école de Berlin qui a dit^ en parlant des lois de Calvin, qu'elles étaient écrites avec un fer rouge (1), et M. James Fazy a fait justice des institutions du Genevois , qui semblent dérobées à Dèce ou à Valens, et qui punissent comme un blasphème toute médisance contre l'hiérophante. Genève réformé ressemble un moment à la cité de Dante, où l'on n'entend résonner que des soupirs, des.gémissements et des pleurs sous un ciel sans étoiles.

Qaivi sospiri, pianti e alti guai Risonavan per Taer senza stelle.

(1) Seine ©efê^e loaren tiii^t nur mit ÎBlut gefâ^rieben , toie %t^ 9(t^enietu fetd îDtaco, fonbemmtt einem glu^nben ©cijfel. — iDa^ 8e6en So^ann (ial« Xi\vl\ U II, p. 78.

PREFACE.

Quand on étudie l'Auglcterre dans la période qui précéda l'avènement des Tudor, on est frappé de l'état des institutions libres que possède le pays. On y trouve une grande charte arrachée au roi Jean par les barons; à côté de ce code écrit, des exemples de résistance au despotisme; une chambre des lords formée d'hommes d'ancjenne race jaloux de leur indépendance; une chambre des communes qui a pris une assez large place dans l'administration des affaires, et défend avec un courage persévérant les iroraunitésdu foyer domestique et les libertés individuelles (1); une représentation religieuse sous le nom de convocation, qui peut, sans l'autorisation ou le contrôle du prince, se former en synode et régler tout ce qui appartient au dogme ou à la discipline. Le clergé, au besoin^ invoque les franchises qu'ont reconnues et confirmées les chartes royales. Le peuple a le droit de se réunir, d'être armé, d'être

jugé par ses pairs. La royauté, de quelque puissance qu'elle soit armée, quand elle a dépensé ses revenus particuliers, est obligée, pour vivre, d'en appeler au vote du pays. Il faut bien reconnaître que c'est sous l'influence du catholicisme que toutes ces institutions et ces libertés, objet d'envie des autres peuples, se sont fortifiées et développées. On voit combien est injuste le reproche qu'on a fait au catholicisme de son affinité avec le despotisme. En Angleterre, il s'est intimement associé à la vie représentative de la nation. Peu soucieux des formes politiques d^un

(I) M. Goizot, Histoire de la cifilisatioii en Earope, in-13, 1816, p. 350.

peuple, que ces formes se nomment parlement, états généraux, diètes ou cortès (1)» il pose sa tente partout, même à côté des tribunes républicaines de Florence, de Venise, de Gênes, dePise, de Sienne; occupé partout de veiller sur les libertés populaires, et bien différent du protestantisme qui, en Allemagne, théâtre de sa première apparition, loin de demander la liberté politique, accepte, dit M« Gui-zot, que nous aimons à citer, «je ne voudrais pas dire la servitude politique, mais Tabsence de la liberté (2), »

La révolution religieuse, en Angleterre, fut un simple accident et non, comme l'a prétendu Bur-net, une protestation réfléchie d'un peuple opprimé contre la tyrannie de ses prêtres» En Angleterre pas plus qu'en Allemagne, au seizième siècle, le sacerdoce n'opprima la société. L'histoire nous montre ce sacerdoce ce qu'il fut réellement, ce facile et tolérant (3). w Au besoin, la papauté était là pour lui donner des leçons de sagesse et de modération. Nous assisterons bientôt à une lutte entre la royauté re-* présentée par Henri YIII, et la papauté manifestée par Léon X, Clément VU et Paul III, et nous verrons lequel de ces deux pouvoirs défendit la justice et la civilisation. Produit d'un caprice amoureux, le schisme anglican sortit tout armé du cerveau d'un Tudor, sans qu'aucun fait extérieur eut an* nonce ou provoqué son avènement. Dans cette œuvre révolutionnaire, M. Guizot fait intervenir à

(i) M. Balmesy le Protestantisme comparé aa catholicisme, t. III, p. 240. (â) Histoire de la ctrilisaUoo eo Europe, leçon XII*. (3) Histoire de la civilisation, p. 330.



la fois le prince et l'ëpiscopat qui s'associent pour se partager, soit comme richesses, soit comme puissance, les dépouilles de la hiérarchie pontificale. 11 nous semble que l'illustre publiciste donne un rôle trop important à l'épiscopat, qui ne se présente ici que comme l'instrument passif, l'esclave obéis* sant, le comparse soumis de la royauté. Il est bien vrai que pour gagner le clergé, le despote consentit à lui abandonner une partie de l'argent des mo* nastéres spoliés, mais il retint le pouvoir, pouvoir monstrueux, d'hiérophante et de monarque. Cest le représentant de ce dualisme phénoménal que nous nous sommes proposé de montrer dans les deux phases de sa vie mondaine et spirituelle.

Cette histoire de Henri YIII et du schisme d'Ân« gleterre est en quelque sorte le

complément de nos travaux antérieurs sur la réforme, travaux sérieux, patients et consciencieux surtout, comme la critique allemande l'a reconnu. C'est encore aux sources officielles que nous sommes allé nous inspirer. A Rome, la Vaticane, outre les lettres autographes de Henri à Anne de Boleyn (1), nous a donné de nombreux documents sur la lutte si glorieuse de Clément Vn avec le roi d'Angleterre, et les intrigues diplomatiques de Wolsey; la Minerve, des pages inédites sur le sac de Rome, et les disputes des universités italiennes touchant la question du divorce entre Henri et Catherine d'Aragon.

A Florence « ta Magliabecchiana nous a livré les

(I) Noos avons fait graver le fac simîle des divers monogrammes de Henri, tirés de ses loltres à sa maîtresse , les devises ne sont qu'une imilalion de ForiginaU I^ dédicace en vers de ÏJêsertio seplem sa-crameniorum au pape Léon X , a clé calquée sur Tautographe.



dépêches des ambassadeurs vénitiens en Angleterre. Vienne est riche en lettres de Charles-Quint, que nous avons soigneusement consultées. A Paris, dans la collection Béthune, est déposée la correspondance des agents français auprès du cabinet britannique, trésor de révélations qui n'avait point été épuisé par les patientes explorations de Le Grand. Mais c'est surtout au British Muséum de Londres que sont rassemblées les confidences authentiques de tous les hommes politiques, Wolsey, Thomas More, Crora\vell,Cranmer, Pace, qui prirent une si grande part aux luttes politiques et religieuses de cette époque. C'esl là qu'est la correspondance du connélablc de Bourbon, vendant à Henri VIII la couronne de François V\ Voilà les sources où nous avons puisé, où l'on a puisé pour

nous (1).

Loin de nous la pensée d'imposer au lecteur nos opinions personnclles.Avantd'écrirc notre ouvrage, nous nous sommes rappelé que GoBthe exige que rhistorien s'assure d'abord, et qu'il prouve ensuite que les faits qu'il rapporte appartiennent bien au domaine de la réalité. Grâce à nos documents officiels, où l'autographe, ce miroir de la conscience, vient souvent éclairer le passé d'une lumière nouvelle, on pourra facilement confirmer ou réformer

(1) Le lecteur qui jettera les yeux sur les notes de nos deux volâmes pourra s'étonner de la disparate d'orthographe dans la citation de textes d'une même époque. Partout Tauteur s'est attaché à reproduire fidèlement la langue originale du personnage, tandis que la main amie qui recueillait des citations pour Técrivain, tout en conservant le sens et le caractère du document, a souvent substitué à un vieux root une expression moderne.

des jugements prives, quand surtout on aura comparé nos récits inédits avec le témoignage des historiens, des biographes, des publicistes, des philologues que nous avons consultés, et dont nous allons donner la liste.

## PRINCIPAUX DOCUMENTS CITÉS.

Abel (Thomœ) De non di^solrendo Henrici et Gatharin» matri-monio. I^ndini, 1534.

Acta Eroditorom» Lipsiae, oct. 1718; janv. 1727.

Aiberini, Sacco di Roma, Mss. Minerve à Rome.

Andreae (Bernardi) Tholosatis de vitâ atque gestis Henri VIL Mss.

Arclueologia Britannica, Lond., in-4^.

Art de vérifier les dates, par un rdigieax de la congrégation de Saint-Maur. Paris, 1777, in-fol.

B

Baconi (Fr.) de Vemlamio Hisloria regni Henrici VU, Angliae régis. Lagd. Batavorum, 1642, in-12.

— Histoire du règne de Henri YII, traduite du latin de messire François Bacon. Bruges, 1724, in-S».

Bailey, Ihe Life of Ihe renowed John Fisher, bishop of Rochester. LoDd., 1740,in-12.

Balmes (Pabbé Jacques), Le protestantisme comparé au catholicisme. Paris, 1844, 3 vol. in-8^. Barbaro (Daniele^Relatione d*Inghilterra.

Bartoli, Istoria délia compagnia di Giesu, in Roma, 1667, in-fol. 2 vol.

Bayle, Dictionnaire historique, in fol., 4 vol.

Bayley's (John) History aad antiquities of Ihe To^er of London. Lond., 1830.in-8».

Beker (Rich.), A Ghronicle of the Kings of England. Lond., 1674, in^fol.

Bellarmîno, Disputaliones de controversiis ehristianie iidei, adver-sùs bujtts temporis hiçreticos. Parisiis, in-fol., 4 vol., 1600.

Bellay (du), seigneur de Langey, Mémoires, in-folio et in 12.

Miss Benger's Life of Anne Boleyn. London.

Bernino, Isloria di tutte Tfaeresie. Roma, 1709, 4 vol. in-4^.

Bibliothèque anglaise, par Armand de la Chapelle, in-12. Amsterdam, 17â6« t. XIV, I'< partie.

Biographia Britannica, or the lives of the most eininent persoDS who hâve flourisbed in Great Britain and Ireland, etc. London, 1747, 1 vol. in-fol.

Biographie ancienne et nouvelle. Paris, Michaud, in-S**.

BlumeGeld's Hist. of Norfolk, in-fol., 3 vol.

Blunt's Sketch of the Reformation in England, in-12. Lond.

SBoofl (3. $(.). (Sefi^ic^te Ux fRefctmation unb 9{e\>0ltttioti von %tavîm^, dn^lant unb ^eutfd^ïanb. ^ugdburd, 4845, in-8^ 3 vol.

Bossuet, Histoire des Variations.

Brantôme, les Vies des hommes illustres et grands capitaines. Londres, 1739, in-12, 4 vol.

Buchanan, Rerum scolicarum hisloria. Edinb., 1582^ in-fol.

BuUart (Isaae), Acad. des Sciences, contenant les vies et les éloges historiques des hommes illustres, 2 vol. in-fol. Paris, 1682.

Buonaparte (Gi^como), Ragguaglio storico di tutto Toccorso giorno per giorno, nel saccodi Roma. Golonia, 1756.

Burigny, Vie d'Érasme- Paris, 1757,2 vol. in-12.

Burnel (Gilbert), Hist. Réf. eccl. angl. Genevie, In-folio, S vol., 1689. The history of the Reformation of the Ghurch of England. Lond., 1679, in-fol. The first part, of the progress made in it during Ihe reign of King Henry the Vill.—A la fin de chaque partie (collection of Records ^Pièces Justificatives), est un "Appendixconcerning some of the errors and falshoods in Sander's Book of the English schÎFm."— Legrand a réfuté la réfutation de Bnrnet dans l'histoire du Divorce de Henri VIII. — M. de Rosemond a traduit en français rhistoire de Burnet, 4 vol. in-12. Genève, 1687.

Galco (Jacopo), de Divortio Henrici Anglorum refis.

Caivini, Op., t. V, în4bl.

Gamdeni (Giuliel) Britannia. Amstelodami, 1639, in-12é

Gampbeirs Lives of the British Admirais. Lond., 1812,8 vol. in-8^.

Campiani (Edmandi) Narratio de divorCio Henrici VUI regîs

ab oxore Catbarinà, et ab ecclesià catholicà romaDâ discessione » Duaci, 1622.

M. Gapefigae, Histoire de François I*'. Paris, 1846, 4 vol. iii-8*.

Ca?pndish, the Négociations of Thomas Wolsey, the great cardinal of England, containing the lire and death, London, 1641,1 fol. in-4^

Cayley's Memoirs of sir Thomas More. Londoo, 1808,2 fol. in-4».

Celebrated trials. London, 1825,1 vol. in-8*.

Chaloner (€h.), Poemata.

Champier (Symphorien), Vie du capitaine Bayart. Paris, 1525, în4».

Chancœi (Channy), Innocentia et constantia victrix, sive commen-tariolos de vit» ratione et martirîo 18 cartusianorum qui in Anglitt regno snh Henrico octavo, ob ecclesiie defensionem crudeliter truci-dali sunt. Edita primùm à R. S. F. Gbancaeo, 1608, inCartasià Horti Angeloram. Wirceburgi.

Cobbett (William)> Lettres sur la réforme d'Angleterre. Paris, 1829, in-12.

Coke, Tbe InstitQtes of the laws of England. Lond., 1703, in-lbl.

CoUection of the most remarkable trials of persons for high treason. London, 1755 et suiv., in-fol.

Collier (Jeremy), An ecclesiastical hislory of Great-Britain, from tbe first planting of christianity, to the end of the reign of King Charles the Second. London, 1708, 2 vol. in-fol.

Collîo's Peerage.

Gontarini, de republicA Venetonim, libii IV. Logd. Batav., 1628, in-16.

§)^fkBvik llef9mattoiiérntfiiiiken.

D

Denina, fiivoluzioni d'Iblîa. Firenze, 1804, 8 vol. in-8<>.

Dubuisson, Antiquités du Boolonnois, in4'*. Mss. Bib. de Bou* logae.

Dngdale (Will.), A perfect Copy oC ail snminoos of the nobiliiy to the great councils and Parliaments of this Realm. London, 1685, in-foi.

Dolken, Viti et Guilielmi à Sittart, Historia aliquot nostri saeculi Martyrum, cùm pia, tùin lectu jucunda. Moguntiae, 1550, in«4®*

E

Echard (Laurence), tbe History of England. London, 1707,in-foK

Edinbargh Review, n^ divers.

EUis* Original letters illostratiTe ofEnglish history... ^ith notes. London, 18âi-1827,1» et 2« série.

Escher et Hottinger, Archives pour Thistoire de la Suisse.

Erasmi Epistolie.

Ezpositio Gdelis de morte Thomas Morî et quorundam aliorum insignium virorum in Angliâ, anno 1535, in-4«. (Gulielmus Covrinus Nucerinus?}.

îDie Seffl^te^Bung M tltt^et)lé unb %cW toeitanb M ®cof«j(ait}leré in @ngenlanbt, «Çerrn S^oma^ ïïfloxné, barnmb baf tt U^tlUn fktiâié SHat^? fd^lag unb netoen ©tatuten nit l^at toôQcn an^attgen. Traduction de VBxpo-êitio.

Qin glauBtoitbige ^ttigal^gung Uê %ûM ^erm 3^om& ïïftcxi ^nub anbtet tteffentïicÇet aWânnet in (Sngeïlanb, gefd^e^en im 3ot MDXXXV- (^. 8ttt0<« metnn literanfcl^n SCngeiger. 1801, p. 1925.)

Fabian (John), theChronicle whicbe he nameth the concordance of historiés, nevly perused. London, 1559, in-fol.

Fiddes, the Life of Gard. Wolsey.Lond., 1724, in-fol.

Fisher (Joannis) Goncio habita in celeberrimo nobilium conventu eo die, quo Martini Lutberi scripta publico apparatu in ignem con-jecta sunt, versa in latinum per R. Pacœum. (In Oper. Fisheri, Wirceburgi, in-fol.. 1597.)

Fisher, Assertionum régis Angliœ de fi je calholicà ad versus Lutberi Babylonicam Gaptivitatem, defensio.— Dans les œuvres latines de Fisher.

Fisher (Johan.) de Gausà matrimonii régis Angliœ liber, Johanne Rofiensi autore. Gompluti, 1530, in-4^.

Fosbroke*s(Thom.DudIey)BritishMonachism.Lond.^ 18i3, in-S*".

Fox^s Acts and Monuments, in-fol., 2 vol.

Fox (épis. Her.) de Yerâ differentiâ regiœ potestatis et Ecclesiae, 153i.

Freheri Theatrum virorum eruditione clarorum. Norimb., 1683, in-fol., 2 vol.



Palier (Th.), the Gharch history of BriUin. Lond., 1655, in-fol. Faller's Worlhies.

Gaillard > Histoire de François I*'.

Gardiner (Stepbani) Wioton. Episcopi angli De fera obedientiA, oratio. Argeotinae, 153€r, in-S*".

Gerdesii (Danielis) Hîstoria Reformationis. Groningie el Bremae, 1752, in4% 4vol.

Gilberl's ( lord bîshop of Sarum) Supplément lo the two volâmes formerly published by Burnet. London^ 1705.

Giornale di Paolo III. Mss. Vat. 1640, in-4».

Godwin, Annales des choses les plus mémorables arrivées tant en Angleterre qu'ailleors sous le régne de Henri YIII, Edouard VI et Marie, traduites par le sieur de Loigny. Paris, 1642, in-4».

Goldast, Const. Imp. Francof., 1673,2 vol. in-fol.

Gometii (Alvarl) Lositani doctoris theologi sacellani et concionato-ris serenissimi Portogalli» régis, de conjugio Kegis Anglias eu m relictà fratris sui conjuge, 1551, in-4^

Goretii Oratio de Matrimonio régis ac reginae Angliae. Londini, 1554, in-4».

GrilJandari, Repudio délia reina dlnghilterra e difesa, in Toscana tradota da... Bologna, 1553, in4".

Grove^s ( Jos.) History of the Life and times of Gard. Wolsey. London, 1742-44, 4 vol. in-S"".

Goallerii ( Pétri Pauli) Diaria, Mss. Ottob. Vat., n» 2624, in-fol.

Gueudeville, Abrégé de la vie de Thomas Morus, en tète de TUto-pie. Leyde, 1715, in-12.

M. Guizot, Histoire de la civilisation en Europe. Paris, 1816, in-12.

H

^8en((SatI), htt ®ci^ ber 9tefcnnatîon mù> feine (§)egenfâj^e. (Srlongen, 1844,3 vol. in-8^

Hali (Edward), The unyon of the twoo noble and illustre familios of Lancastre et York, etc. Annol550, in-fol., 2 vol.

Hallam, Histoire constitutionnelle d'Angleterre, traduite en français. Édition revue par M. Guizot. Paris, 5 vol. in-8^

Hardyng (John), The chronicle, ed, by Ellis. Lond., 1802, in-4".

The HArleian MiMellaoÎM. London, 1742, in-4, 8 toI.

Harmer (Anth.)« A spécimen of some errori and defecU in the history of tbe reformalion of the church of England, vrote by Gilb. fiornet. Lond., 1693, in-8*.

Harpsfeldii » Historia anglicana ecclesiaslica. Duaci, 1623, in-fol.

Hawes (Stepben), A joyfuU méditation of ail England on tbe coronacyon of onr lord King Henry tbe eif bth. Mss.

Hearne, Sylloge epistoU à Yariîs Angliœ scriptarum principibus, à la mite da Titi Livii Foro Juliensis , Yîta Henrici quinti. Oxonii ^ 1716, in-8^

Henrici VIII De potestàte cbristianorum regum in sais ecclesiis, contra pontifias tyrannidem etborribilemimpietatem. 1536, Lond., (Gerdes, t.iy,p.236.}

Régis anglic Henrici bojos nominis oclavi Asserlio septem sacra-mentorum adversas Mart. Lutbenim. Lugdoni, 1561, in--4*.

Invictissimi principis Henrici YIII régis Angli» et Francise ad Martini Lutberi epistolam responsio ; à la suite de TAssertio du même auteur.

Henry (Rob.)r The History of Great Britain. In 4. 1793.

Herbert*8 Life and reign of King Henry the eightb. London, 1649, in-fol.

Herrera, Vida y muerte de Thomas Horo. SeTilla, 159â, in-S*^. <eef. (Sraémus »ott 9lotterbam. âûtid^, 1790, in-8°.

Heyiin, Ecclesia restavrata. Tbe History of the reformalioD of the church of England. Lond., 1674, in-4".

Histoires de France d'Anqaetil, Daniel, Mèseray, Genonde, Laurentie, Martin.

The parliamentary, or constitational history of England, collected from the Journals of both Houses. London, in*8^.

Tbe History of the reformation of the church of England. 1685, in-12.

Holinshcd's (ou Holingshed's)Chroniclesof England,Scolland and Ireiand. Lond., 1577, in-fol., 2 vol.

Hoddesdon, The History of the life and dealh ofTh. More. London , 1662, in-So.

*Howard*s Wolsey the cardinal and histimes. London, 1824, in-8o.

Hume's (Darid) History of Engtand, trad. en français par Suard.

Herald's journal. Mss. Gott.

FR^AGB. Xr

I

lUastrations of BriUsh history, biography and manners în the reign of Henri tbe eighth. London, 1791,3 vol. in-4^.

Imilatîons of original drawings by Henri Holbein, in the collection of his majesty, for the portraits of illustrions persons of tbe court of Henri VIII. London, 1792, in-fol.

Sfelin*^ neu^vetme^rteé I^tflorifd^ itnb geogro^^ifi^c^ attgemeine^ £cricoit» Safet, 1726, in-foh, 4 vol.

Sôc^ec'^ ®eIe^tteii.'Ser{con.

Jortio*s (John) Life of Erasraos. London, 1758, în4.

Joaroals of tbe House of lords, beginning anno primo Henrici oclavL Lood., grand in-fol.

JoTÎi ( Pauli ) Historiaram sni temporis libri XLV. Bas., 1578| in-foL

-— Elogia Tirorum litteris illastriam. Bas., 1577, in*fol.

— Eiogia viroram bellici Tirtiite illastriam. Bas., 1561, in-8.

Jrailh (l'abbé), Histoire da divorce de Henri VUI d'Angleterre et de Catherine d'Aragon. Amsterdam (Paris), 1773, in-12. (Attribuée k Raynal.)

K

Stmçj^t, îDas Menacéfnrttef^i^cn (Sn%tiànUt$ !D. Sol^an» (SoIctS^ait^ bdtt QngUfd^ ûbetfe|^t )9on ^eobot Sniol^. Sei^gig^ 1735, in-8% Samuel Rnight, the Life of Erasmus.

Larrey, Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. 1697, in-fbl., 4 vol.

Latimeri (Hogonis) Anglicani pontificis oratio apud totora eccle-siuticum conventum, antequam consultalio publica iniretur, de re-gnî stata per ETangelium reformando; invictissimi Henri VIII anno ' XXVIII. Basile», 1537, in-8*.

Lediard (Tliomas), Histoire navale d'Angleterre* Lyon, 1751^ 3 vol. in-4*.

Legrand, oq Le Grand, Histoire dadivorce de Henri VHI, roy d'Angleterre, et de Catherine d*Aragon, avec la défense de Sande-rus, ]a réfutation des deux premiers livres de THistoire de la Rîfor-mation de M.Bumet, et les preuves. Paris, 1688, 3 vol. in-12.

Leiand (John), de Rébus Britannicis colleclanea. Lond., 1770, 6vol.in.8^

Léo (Henri), Histoire d'Italie, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, traduite de l'italien, par M. Docher. Paris, 1838, in-8, 3 vol.

Léonard (Frédéric), Recueil de traités de paix faits par les rois de France, etc. Paris, 1693, 6 vol. in-4*.

Leli (Gregorio), Viia di Carlo Quinto.

Ligue de Cambray. Paris, 2 voL in-12.

Lilye (Georg), Virorum aliquot in Britannlâ, qui nostro seculo erudilionc,. et doctrine clari, memorabiles fuerurtt, elogia. Basilaœ, 1578,

Lingard's Hislory of England, traduite en français par M. de Rou-joux.

The Lives of ail lords chanceliers, lords keepers and lords commis-sioners of the greal seal of England. Lond., 1708, 2 vol. in-8«.

Lodge^s (£dm.). Illustrations of British history. Lond., 1838, 3 vol. in-8».

Liinig, Cod. Ital. diplomaticns, t. I.

Lutheri opéra.

StUgemeined ^i^otifc^eé 2(xiccn. ^it))i9, 1731, in-fol.

1. de Luxembourg, Oraison on Remontrance faite au roy d'Angleterre et à son conseil. Imp. à la Rivore, 1545, in-4<>.

M

Macdiamid*s (John) Lives of British slatesmen. London, 1807.

Mackintosh's History of England. Lond., 1^31, in-12.

liariana, Historia de rébus hispanis, cumcontinuatione Jos. Imm. Minianae, 1733, 4 vol. in-fol.

Marsolierf Histoire de Henri VII, roi d^Angleterre. Paris, 1725, 2 vol. in-12.

Marlinelli (Vincenxio), Isloria d'Inghilterra. Lond., 1771, 3 vol. in-4«.

Pétri Martyris Anglerii Mediolanenstt Epistoli». Amstel., 1670, in-folio.

Meteren « Histoire des Pays-Bai, tradaite par Jean de la Haye. La Haye, 1618, in^fol.

Meyer, Esprit, Origines et Progrès des Instilulioni judiciaires des principaux pays de l'Europe. La Haye, 1819.

Mont (Do), Corps diplomatique universel du droit des gens. Amsierd., 1726, 8 vol. in-fol.

HoDihly Review, or Literary journal, vol. LYil.

More (Cresacre), Ihe Life of sîrTh. More. Lond., 1828 in-8<>.

Mûri (Tbomœj Angliaê quondam cancellarii Opéra omnia. Francol. ad M. et Lipsiœ. Lipsi», 1689, in-fol.

Morin, Siège et Prise de Boulogne par les Angloisen 1544, en vers. Manuscrit (Boulogne).

Moryson (ouMorison), Apomaxiscalumniarum. Lond., 1537.

Mosheim,Histoire ecclésiastique ancienne et moderne, traduite en français. Yverdon. 1776,6 vol. in-8« (t. IV).

fSmtt (9boIf ). SeBen M dtaimné, ^amhnx%, 1826,1 vol. tn-S**.

Muratori, Aonali d'Italia, in-4», t. X.

N

Nève (Le), Fasti eccles., p. 298.

Niceron, Mémoires pour servir à Thistoire des hommes illustres. Paris, 1734, t. XXV.

Novati (Hieronymi) Medional. advocati pro serenissimâ D. Galbe-

rinâ de Aùstrià, Anglis reginft, Alkgationes. Romse, in-4«.

Nugsantiquœ, 1.1.

0

Oldmixon, the History of Englaod. Lond., 1739, in-fol.

Oldfield, the Représentative History of Great Britain and Ireland. London, 1816, în-8«, 6 vol.

Le Siège de Boulogne en 1544, poëme par M. le baron d'Ordre. Mss. avec notes de M. Marmin.

Orléans (le père d'), Histoire des révolutions d'Angleterre. Paris,

1767,4 vol. in-12.

P

Pacaei (Ricardi) de Fructu qui ex doctrine percipitur. Basile». 1517, in-4«.

Paravicini (Yincentîi), Conrect. Gyran. Basil., de viris erudilione Claris, Centuriœ très. Basile», 1713, in-12.

Paradîol (Gulielmi) Bellijocensis Ecclesi» Decani, afflict» Britan-nie» religionis et rursus restitut», Exegema. Lugduni, 1555, in-S"".

— Histoire du temps. Lyon, 1552, in*16.



Parker (Mat.) » de Anliqoitate Britannica Ecclesiœ. Londini y 1729, in-Zol.

Philipott (John), Ihe Catalogue of the chanceliers of England, the lords Reepers, etc. London, 1636, in4^. ^

Pinkerton, theflistory of Scotland with append. of original papers. Lond., 1789,âTol. in4^

Planta, the History of the Helvetic Gonfederacy. London, 1800, 2 vol. în-V.

TheBritish Plutarcb, or Biographical Entertainer..« fromlhe reign of Henry VU) to George II. London, 1762, în-12.

Poli (Reginaldi) Epistolde. Brixiœ, 1744, in-4*, 5roi.

Poliini (Girolamo), deir Ordine de* predicatori, Istoria ecclesiastica della Rivoinzione d'InghiJterra. In Roma, 1594, in-4".

Pontani (Roveri) Reram memorabiliam jam inde ah anno Dom. H. D. ad annam ferè

LX in Rep. Christ gestaram, libri quinque. Colonise, 1559, in-folio.

Prus (Madame). Les six Femmes de Henri YIII (Journal des Demoiselles, 1845).

Prynne*s (William) Parliamentary vrits. London , 1659 à 1664, 4 part. in-4*.

Q

QnœsUones de matrimonio régis Angliss nonquam incude sub-Ulis J. Scoti anlehac versatœ. Napoli, per Ciliumimp., 1547, in>4<^.

R

9tanfe (^eo^olb). îDeutf^e ®tféi\â}tt im Seitaltct ber SRefomation. SerUn, 1842, 5 vol. in-8.

Rapin de Thoyras, Histoire d'Angleterre, in4", 16 vol.

Raynaldi (Rinaldt), Ann. Ecoles., in-fol., t. XIII.

Reeve, the Christian Church from its first etablishmenl, to the présent century. Dublin, 1844, in-12.

Régi (Domenico), della Vita di Thomaso Moro, gran cancelliere d'Inghilterra. Milano, 1675, in-12.

{Reifnrr (SIbam). ^ijlona ^mt Q^tct^tn unb ^etrn (Ba\)pax von Srûnbtf^ lerg.étanffurt ant ai^ai^n, IS^S, in-fol.

Robertson, Histoire de Charles-Quint, traduite par Suard. Paris, 1843,2 vol. in-12.

Roper's Life of More. Lond., 1731.

Roscoë (William), Vie et pontificat de Léon X, traduit de Tanglais par Henry. Paris, 1808, 4 vol. in^».

Rosai, Memorie storiche dei principaK avvenimenti politicidlulia.

s^niti duranle il pootificato di Clémente VU. Roma » 1837, 4 yoI.

Ro8si(JofaO Hisl. Rerom Angii». Oxonii, 1716, iD-8«.

Rolulî Parliameotorum et Placita in Parliamento, 6 vol. în-fol.

Slifb^ aëtexQ X^oma«), X^oma^ a^orue. dlutiiBevg , 1829. in-8^

Rymer, Fœdera, Conveniiones, etc. inter reges Angliœ et alios quosYÎs imperatores,

reges, pontiflces, etc. Lond., 1704 et suir., 17 vol. in-fol.

S

Sampsonis (Ricardi) Regu sacelli decani, Oratiq qoà docet, hor^ talor, admonet omnes, potissimùm anglos régis dîgnitali com primis ut obediant.

Sanderi (Nicolal), de Origine ac progressa scbismatis anglicani, Dber. Colon* Agripp., 1585.

SandoTal, Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V. En Pamplona, 1634, in-folio, 2Tot.

Schelhorn, Historia operis qnod Jlegîn. Polas adyersùs Henri-com y III, pro unitatis ecclesiasticœ defensione conscripsit.'(In Schelhomii Amœnit. hist. eccl. lit, 1.1.)

Selden (John), a brief Disconrse touching the office of Lord chan* cellor ofÊngland. London, 1677, in-8'*.

Simonde Sîsmondi, Histoire des Français, in-8".

SIeidan (Joannis), de Statu religionis et reipablicœ, Carolo-Qainto Cssare, Commentarii, in'8^ (en français par le Conrayer, 3 vol. in^""].

Smithi (Thom®) de Repablicà Anglorom, libri très. Lugd. Bat., 1635,in-32.

Speed (Jobn), tbe History of Great Brit. London, 1632, in-fol.

Spelmanni Concilia, décréta, legesin re ecclesîastica orbit Britanni. Londini, 1669, in-folio, 2 yoI.

State-Papers published nnder the authority of bis majesty*8 commission, 1. 1. London, 1831, in4«..

Stapleton, Très Thom». Daaci, 1588, in-8o.

^ieîbtx^ ®(fc^i^te ber gtcli^ion 3eftt (S^riflt. SBien, 1817. in-8*.

Stowe (John), tbe Annales of England failbfully collected, out of the most antenticall antbors. Lond., in-fol., 1631.

Stow, A Soryey of the citîes of London and Westminster, 2 roi. in-foL, 1720. *

Strickland's (Miss Agnes) Lives ofthe Qneens of England, in-S*. London, 1844.

. Strype*s (John) Memorials of the most révérend Father in God, Thomas Cranmer. London^ 1694, in-foh

Strype'i (Jobn) Ecclesiastical Memorialt reiating ehielly (o Religion and the Reformation of iU London, 1721, in-fo1.. 3 vol. *

Sarii (F. LanrO Commentarius brefis reram in orbe gestamm, abannoialutis 1500 usque ad annum 1568» Coloni«, 1568, in-8\

Thon (de), Histoire universelle.

Tbeatmm rnidelitatum hœreticorum nostri temporis. Antuerpis , 1588, in-4».

Thomson's (Mrs) Memoirsof the court of Henry the eighth.Lond., 1826, 2 vol. in 8".

Todd, The life of archbishop Granmer. London, 1832,2 vol. in-8».

Turner (Sharon), the History of the reîgn of Henry the VUI. London, 1826, 2 vol. in-8o.

The history of England duriag the middle âges, London, 5 vol. in 8*.

V

Verri, Storia di Ifilano.

Sof (^iittid^). 4einri(^ Ut fiéfit, Stbni^ )>ott (fnglanb* £(iV)t9 , 1792 , 2 vol. in-12.

Virgilii (Polydori) Anglic» historiée, Hbri XXVII. Lngd. Bat., 1651, in-8«.

Viilers (Charles), Essai snr l'esprit et l'Inflaence de la réformation de Luther. Paris, 1806, in-8o.

W

Wahlii Programma de Thomà Moro. Altenb., 1686, in-4«.

Waipole (Hor.), A catalogue of the royal and nobles authors of England. Lond., 1806, 5 vol. ïn-^.

Walpole's Anecdotes of painting in England. Lond.» 1762, in-4^.

Warner's Memoirs of the life of Sir Th. More. Lond., 1758, in-S"».

Warton's History of English poetry. Lond., 1840,3 vol. in-8^

Weever's Ancient funeral monuments. Lond», 1631, in4^

SBetan,(5^ra(f tet«@(^i(teningeti f er Ungrof et SK&nner.aRûiu^, 1827, in^.

Westminster. History of the ancient palace. London,1836, in*8».

West (Thomas), the Aotiquities of Furness. Lond., 1774, in-4".

^•ette (bc). 3)ortor SSartm ^ut^er'é ^riefe. SBnlin, 1826 & vol. in-8.

Wilkins Concilia magn» BrilannisB et Hyberniœ.. Lond*, 1736 » 4 Tol. in-fol.

Wordsworth's Eccles. biogr.

Wood, Athenai Oxonienses. Lond.,2 vol.

# HISTOIRE

# DE HENRI VIII

# ET DU SCHISME D'ANGLETERRE.

## CHAPITRE PREMIER.

### INTRODUCTION. — RÈGNE DE HENRI VIÏ. 1485-1509,

Le comte de Richmond à BoswoMh. — Bataille de Bosworth, où le comte est proclamé roi et prend le nom de Henri VII. — Quels étaient les titres de Henri 4 la royauté. — Conduite du parlement. — Acte d'hérédité de la cou-roone. — Henri s'adresse & Innocent VIII pour obtenir de Rome la légitimation de ses titres au trône d'Angleterre.—Voyage du roi dans le royaume.

— Insurrection du comté d'York. — Elle est apaisée. — Naissance d'Arthur. — Apparition du prétendant Lambert Simnel, qui est acaieilli en Irlande et débarque h Furness. — Bauille de Stoke. — Simnel est fait prisonnier. — La chambre étoilée. — Subsides octroyés par le parlement. — Affaires de Bretagne. — Paix d'Étapies. — Perkin Warbeck se présente pour disputer la couronne à Henri. — Ses desseins sont déjoués et ses partisans exécutés. — Il s'échappe de sa prison, est pris, Jugé et mis à mort. —Supplice du comte de Warwick. — Mariage du prince Arthur arec Catherine d'Aragon. — Mort d'Arthur. — Bulle de Jules II pour autoriser le mariage de rinfante arec Henri, prince de Galles.- Avarice et rapacité de Henri VII.

— Protestation du prince de Galles contre son mariage avec Catherine. — Causes de cette protestation. — Caractère de Henri. — Empson et Dudley, ses deux ministres. — Mort de Henri VU. — Jugement sur ce prince.

Le 20 août 1485, Richard III, roi d'Angleterre, vînt coucher à l'auberge du Sanglier-bleu, à Leicester. Le lendemain, il quitta la ville, monté sur son cheval de bataille, et portant autour de son cimier la couronne royale. Il était suivi de 13,000 hommes de toutes I. 1

armes. Comme il traversait le pont de Leicester, un pauvre aveugle tendit la main pour lui demander l'aumône. En entendant prononcer le nom du roi, le mendiant s'écria : « Si notre lune change deux fois en ce jour, comme la lune du ciel a changé ce matin, Richard perdra la couronne et la vie. » L'aveugle faisait allusion (1) à la défection prochaine de Percy, qui portait un croissant dans son écusson. Richard n'entendit pas la prophétie. En ce moment le pied gauche du prince emporté par son cheval alla frapper violemment une poutre du parapet ; et le mendiant reprit: « Cette nuit sa tête heurtera la pile même (2), »

Richard III , impatient de livrer bataille au comte de Richmond son compétiteur, disparut bientôt à travers les arbres de la forêt voisine.

Henri Tudor, comte de Richmond, ce «bâtard de père et de mère » (3), ainsi que Richard désignait son rival à la couronne d'Angleterre, dans une proclamation à ses bons et fidèles sujets, avait fait voile de Harfleur, le l'^'août, avec les flottes réunies de France et de Rretagne, et accompagné de Bernard André, son poète et son favori (4). Le 20 du mois, il s'avança de Tamworth à Atherstone, à la rencontre de son ennemi. Il avait avec lui cinq mille hommes Français et Gallois. Le soir il n'était séparé de Richard que par une lande connue dans le pays sous le nom de Bruyères de Redmore. A droite, sur un monticule, s'élevait le village de Bosworth près duquel les deux armées finirent par se rapprocher.

(1) Agnes Strickland's Lives of the queens of Eo^land. London. 1844, t. IV, p. 26.

(2) His bead shall strike against that Tery pile, as he retarns thîs nigbt. — Twelve sirange Prophecies. — Mss., Brilish Muséum.

(3) Lingard, Histoire d'Angleterre, trad. franc., 5 vol. in-S". Pjiris, 1844, t. H, p. 102.

(4) AgneB Strickland, h c,, t. IV, p. SB.



Le comte de Richmond rangea ses troupes sur deux lignes : Tune .dont il se réserva le commandement, l'autre que conduisait le comte d'Oxford.

La nuit se passa des deux côtés eq préparatifs quq Shakspeare a si dramatiquement décrits. Les vieux chroniqueurs, Speed et Holingshed, parlent de noirs fanlÔQues qui vinrent pendant son sommeil tourmenter le tyran (1). Au crépuscule, Richard était debout, à cheval, pour inspecter son camp. Aui avant^ppsfes, ayant trouvé la sentinelle endormie, il tira son épée et lui perça le cœqr en murmurant d'une voix étouffée par la colère : « Endormie je t'ai trouvée, endormie je te laisse (2).

Comme il passait devant la tente du duc de Norfolk, cherchant partout un prêtre pour se confesser (3), il lut 4:es deux vers écrits au charbon sur Tune des planches du lit de camp :

Jockey of Norfolk, be not too bold,

For Dickon thy master it bought and sold.

•

c Jockei de Norfolk, pas trop d'audace, car Dickon ( Richard ) ton maître est vendu et payé. > Richard secoua la tête en signe d'incrédulité.

Le poète avait raison : le roi était trahi. A la sommation qu'il fit à lord Stanley, en vedette sur un tertre, de venir le rejoindre, le gentilhomme répondit insolemment qu'il marcherait quand il en serait temps (&). Richard venait de commander qu'on punît dans le fils qu'il gardait en otage, la trahison

(1) In bit sieep be was mo$t terribly puHed and baled by derils. — Speed, p. 932. Holingshed, Hall.

(2) 1 foand bim asleep, and 1 leave bim so.

(3j Turner â History of England during tbe xnîddle âges, 5 vol. in-8o; Lond., 1825, t. IV, p. 41. (4} Turnçr. — Rapin de Thoyras. — Echard.



du père, quand les trompettes sonnèrent le signal du combat.

A ce bruit, Richard s'arrête en criant trahison! tire son épée, s'élance, tue de sa main William Brandon, porte-étendard de l'armée ennemie, renverse sir John Cheney, et cherche son rival pour lui fendre le crâne. Mais entouré de toutes parts, abandonné des siens, trahi par ses vassaux, il est percé de coups et tombe mort au pied du monticule d'Amyon-lays (1), teignant de son sang l'eau d'un petit ruisseau qui s'échappe de la colline, et dont le paysan n'oserait boire encore aujourd'hui par un sentiment de terreur superstitieuse (2).

En un moment le corps du vaincu fut dépouillé de ses vêtements, de ses armes et de ses insignes militaires. Sur le bord du ruisseau était un petit bouquet d'aubépine rouge où l'un des fuyards cacha la couronne royale (3).

C'est là qu'elle fut découverte par un goujat qui courut la porter à Stanley. Le lord vint la poser sur la tête du vainqueur en le saluant du nom de Henri VII , pendant que l'armée chantait un Te Deum au milieu des bruyères ensanglantées (4). Jamais révolution plus rapide : le matin le comte de Rich-mond n'était qu'un aventurier, le soir il s'endormait roi. Du lever au coucher du soleil, l'Angleterre avait eu deux maîtres : mais le premier n'était plus qu'un usurpateur dont on renversait les images

(1) Hutton's Bosvorth.

(2) Agnes Strickland, 1. c, t. lY, p. 27.

(3) The Works of sir Thomas More, soroetyme lord chatincellor of Engiand, wrytten by hiro, etc. London, 1557, in-fol. passim. Historia Richard! régis ÂDgliœ ejus nominis tertii, 1,26. The history or kîng Richard the thirde, writtenfoy Mayster Thomas More, then one qfthe nndersheriffs of London, about the ear ofyoar Lord 1513.

(4) 0 Redmore, then it seemed thy name was oot m vain !

et maudissait la mémoire; tandis que le second, élu de Dieu et de la victoire, avait déjà trouvé son poète : Bernard André, qui vient d'assister de loin au combat de Bosworth, qu'il décorera du nom menteur de bataille pour faire sa cour à son royal élève (1).

Henri Tudor, élevé à Tempire par une élection toute païenne, prit pour armes une couronne dans un bouquet d'aubépine rouge (2).

Le corps de Richard, nu, mutilé et tout souillé de boue, fut chargé sur un cheval, les pieds pendant d'un côté, la tête de l'autre, derrière le poursuivant d'armes Blanche Sanglier, et conduit à Leicester. Pendant que la monture traversait le pont, la tête du cadavre vint heurter en ballottant comme une houppe de laine (8) contre une des piles : la prédiction du mendiant s'était accomplie. Après être resté pendant deux jours exposé aux moqueries sacrilèges de la population, le corps fut enterré sans pompe dans l'église des moines gris de lacité(grey frîars). Les religieux, dont Bichard avait été le bienfaiteur, prièrent pour le repos de son âme ; les enfants d'Edouard étaient vengés (&.).

La maison d'Yoïk avait cessé de régner , celle de Lancaster allait lui succéder ; mais Henri n'était pas l'héritier légitime de cette noble famille. Sa mère,

(1) Bernard! Andrew Tbolosatis poet» laoreati, regii historio-graphi, de vitâ atque gestis Henrici VII, AngUœ ac FraDCÎsç régis poleDlissimijSapientissimiqae hisloria. —Mss. Gott. Domit. A XYIII. 126 à 229.

(2) On connatt le proverbe anglais :

" Gleave lo the crown, thoogh it bang on a bnsb. *'

(3) Like a thrum-mop; espèce de balai composé de morceaux d*one éiofle de laine grossière, fixés au bout d'un long manche, dont on se sert en Angleterre pour laver les appartements.

(4)Quarnm causa potissimè vindicata est.—Contin. ofCrojland bist, p. 575.

Marguerite, comtesse de Richmond, était fille de Jean, duc de Somerset, petit-fils de

Jean de Gaiid, duc de Lancaster, bâtard et adultérin. En vertu d'une patente de Richard II , confirmée par le parlement , Jean de Gand avait obtenu la légitimation de ses enfants naturels ; mais ce titre ne lui dototiaît aucun droit à 1^ couronne, puisque dans Tacte même où tous les privilèges accordés aux héritiers du bâtard étaient spécifiés, le droit de succession au trône-leur était spécialement interdit (1).

Le vainqueur fit son entrée solennelle à Londres le 28 août, caché dans une voiture fermée, par modestie ou par crainte peut-être* Le lord-maire et les principaux citoyens de la cité l'attendaient à Hornsey-Paric pour le complimenter (2). Sur son passer , le peuple accourait, poussant les mêmes cris qu'il avait fait retentir quand Richard III ^vait quitté la ville pour combattre le Tudor : c'était le même maître, mais avec Un nom di£fi&rent. a Henri ! Henri, répétait lia foule, que Dieu protégé ce doux et gracieux vîsaige (ê) • » On portait devant le héros de Rosveorth l'image de saint Georges, le dragon rouge de Gadvmllader, la vache brune, trois étendards qui flottaient dans ses lignes le jour du combat, et qu'il déposa dévotement sur l'autel de Saint-F^ul. Après qu'on eut chanté le Te Deum , le prince alla loger au palais de l'évêque de Londres (À).

(1) Hallam, Bistoire constitutionnelle d'Angleterre, trad. en français, 5 Tol. in-S**. Paris, 1831, t. 1, p. 14, 15. — Hume, Histoire d'Angleterre. Paris, 1839, t. U, p. 2,3.

(2) Hall"^ chVôtittlé ; tbe vlnyon of the Ivoo tioble ànd illustre familles of Lancaster and York, etc. Lond., 1550, infoL 2 vol., t* I> p-1 et suir.

(3) « King Henry ! king Henry ! oar Lord preserTe that sireet and well-faToared lace. » Hearne.

(4) Bacon, Hist. du règne de Henri VH, trad. en fr. Paris, 1€27,

Bientôt coDoonencèrent les préparatifs du couronnement. Pour en relever la pompe, le roi créa, sous le nom de yeamen of theguard, gardes du corps, une compagnie de cinquante archers qui devaient Tao-compagner incessamment; institution qui pouvait donner quelque ombrage k la nation, si en politique habile il ne l'avait établie comme un ornement inoffensif de la dignité royale (i). Ce fut l'archevêque de Gantorbéry qui posa le diadème sur le front du nouveau monarque. Henri, en le recevant, fit le vieux sermait de « maintenir et sauvegarder les droits et les libertés de la sainte Église, garantis ancien-nenuent par les rois chrétiens d'Angleterre (2). »

Nous verrons bientôt quelles altérations Henri VIII, lors de son couronnement, fera ^ubir au serment

royal (S).

Le parlement s'assembla le 7 novembre 1485 A Westminster : convoqué par un conquérant, il était conquis d'avance, suivant l'expression d'un éminent publidste (4) • La brigue, la corruption faivorieèrent l'élection d*un grand nombre de Lancastriens

(5) qui 5 sons le règne de la maison d'York, avaient été proscrits, ^nprisonnés ou condamnés par contu-nmce. Quand ils se montrèrent à la chambre des communes le droit de siéger au parlement leur fut cooleslé. Gomn^nt reconnaître pour représentants de la nation des hommes flétris par une sentence

în-8, p. 17-tS. — IRapîn deThoyras, Histoire d'Angleterre, 16 vol. iQ4^. U ea7€, 1749 et saW.. t. V, p. 206.

(1) fiaiks., 1. c, p. 3.—Evine, 1. c«, t li, p. S.—Taroer, 1. e., p. 108.

(2) That he shat] kepe and mayntene the right and the iiberties of hoiie churche of old tyme, graunted by the rightaoas cristenkings of Englnd — Brïtisfa Muséum, Mss. Cott Tiberius, £. Vin.

^) Voir le tibapître II de ce Toluine.

(4) fialtam., L ciU, «. I, p. 15«

(5) Home, 1. cit., t. II , p. 8-9.

légale ? La question fut portée devant la chambre de l'Échiquier, qui décida que les députés nouveaux ne siégeraient à la chambre qu'après l'annulation des statuts qui les en excluaient de droit.

Quelques traits de plume passés sur le texte manuscrit des bills rendirent l'honneur à près de cent députés.

Mais une difficulté d'une tout autre importance s'éleva bientôt dans le sein de l'assemblée : le roi lui-même avait été condamné, sous le règne précédent, comme criminel d'État, et s'il fût tombé dans les mains de Richard III, il serait monté sans doute sur l'échafaud. Il restait donc sous le coup de la loi. Les juges résolurent la question en établissant ce principe : que la couronne effaçait toute espèce de tache originelle , et que dès que Henri avait été revêtu de l'autorité royale, il cessait d'être responsable du passé(1). C'était l'apothéose du fait matériel, dont l'empire est empreint dans toutes les pages de l'histoire d'Angleterre et jusque dans le système des philosophes et le style des écrivains de cette nation (2).

Il fallait établir les droits du Tudor à la couronne. On invoqua d'abord la volonté de Dieu, manifestée par la victoire que le prince avait obtenue sur le champ de bataille de Bosworth (S). Comme on le voit, on ressuscitait à son profit cette vieille doctrine du moyen âge qui » dans un duel entre deux rivaux , trouvait toujours dans le dénoûment la révélation des décrets divins : comme si la Providence ressemblait au poète tragique dont la fable se termine constamment par

(1) Hume, 1. cit., t. II, p. 9.

(2) M. Guizot, préface de l'Histoire const. de Hallam, p. x. .

(3) Rymer, Fœdera, Gonventiones, Llter» et cujuscumque gene-ris Acta publica, Lond , 1704-1717, in-foL, 17 fol., U XI, p. 780, — Hume, 1. cit., t. II , p. 9-10.

le châtiment du coupable I Cette déification du fait humain, permettait au vainqueur de déposséder tous les tenanciers qui tenaient leur terre du vaincu. Henri, de peur d'effrayer l'opinion, garantit à ses sujets la jouissance indéfinie de tout ce qu'ils possédaient sous la ctyrannie» de Richard (1).

Le proscrit qui de la terre d'exil arrive au trône, en monte souvent les marches, le cœur haletant de vengeance (2).

Henri, au lieu de jeter un voile sur le passé , ne tarda pas à demander au parlement la punition de ceux de ses sujets qui s'étaient rendus coupables de félonie envers une majesté sortie la veille d'un buisson d'aubépines rouges !

Cupide et vindicatif, Henri avait deux penchants à satisfaire ; son parlement lui livra de l'or et des têtes. Il maudit Richard qu'il traita de dénaturé, d'homicide , de traître et de parjure, mit à la merci du roi la fortune. de nombreux Yorkistes, et proscrivit sir Walter et sir James Harrington , sir William Berkley, sir Humphrey Stafford, Catesby et vingt autres gentilhommes qui s'étaient bravement battus sous les drapeaux de Richard à la bataille de Bos-worth (3). Henri prit les Wens d'un grand nombre de partisans de la maison d'York ^ refusa les têtes des proscrits (4), et trouva moyen de jouer la clémence en pardonnant à ses ennemis.

L'opinion publique s'était moquée hautement

(t) Rotoli Parliamentoram ut et petitiones, et placiU in parlia-meoto, 6 Yol.iii-fol., t. Y, p. 278.

(2) Regnabit sangoîne muUo

Qaisqois ab exilio venit ad imperinm.

(Ap. Suet. iQ YiU Tib.)

(3) Rot. Pari., t. VI, p. 275-278.

(4) liiigard, I. cit., t. Il, p. 107.

des prétentions à la légitimité affectées par Henri, et refusait de reconnaître ses droits héréditaires au trône d'Angleterre. Le parlement « dans la craint^ de la froisser, établit que la couronne « était, restait, demeurait et appartenait à la personne royale du souverain seigneur actuel, Henri VÏI (1), et à ses héritiers : » formule ambiguë que le prince eût autrement énoncée. Lords et communes n^osant admettre une hérédité, que

la nation n'a pas reconnue, donnaient au roi de fait, une légitimité parlementaire devant laquelle devaient tomber toutes les prétentions d^une race rivale (2).

C'est donc quelque chose de bien réel que le droit, puisque les chambres finissent par douter de la légitimité d'une oeuvre parlementaire. Le décret mystérieux du ciel qu'elles ont cru lire un moment sur l'aubépine de Bosworth, ne leur parait plus suffisant pour instituer ou consacrer une royauté. Elles ont peur de je ne sais quel fantôme qui, sortant d'une des tombes de la maison d'York, viendra tôt ou tard, armé de pied en cap, réclamer des privilèges héréditaires, et elles supplient le monarque improvisé d'épouser la fille d'Edouard IV, Elisabeth qui doit, avec son titre de reine, transmettre k sa postérité son sang royal (3).

Edouard Plantageiiet, fils de l'infortuné duc de Clarence, et créé comte de Warwick, par Edouard £ V, avait été enfermé au château de Sheriff-Hutton, par Richard III , dont les droits à la couronne d'Angleterre étaient bien moins fondés que ceux du pauvre prisonnier. Après la mort du tyran, Warwîck devait espérer qu'on lui rendrait l'air et la liberté.

(i) Rolul. Pari., 1. c, l. VI, p. 270.

(2) Hallam., I. c, U 1, p. 15.

(3) Hallam., 1. c, t. I, p. 16.

Quel ombrage pouvait-il porter aux représentants de Tune des deux Boses blanche ou rouge , lui enfant de quinze ans, frêle, maladif, et voué à une mort prochaine î Mais à peine Henri VII était-il arrivé à Leicester, avant même que le tx)rps de Richard eût été couvert d'un peu de terre sainte, que sir Robert VVilloughby vint réclamer au gardien du château de Sberiff-Hutton, sur un ordre signé du roi, le jeune prince, qu'il conduisit à la tour dans la chambre où les deux enfants d*Edouard avaient été récemment étouffés. Elisabeth compagne de captivité du Plan-tagenet, fut tirée le même jour de sa prison et ramenée à Londres à la maison de sa mère, le palais de Westminster (1).

Singulière destinée de deux êtres également innocents , Tun jeté dans un cachot, parce qu'il est de tige royale, l'autre conduit en triomphe à Londres, parce qu'il a du sang monarchique dans les veines : à l'un bientôt un échafaud , à l'autre un diadème dans quelques semaines !

Il semble que le roi pouvait désormais dormir tranquille: son spectre de Plantagenet était enchaîné dans la Tour, et Elisabeth, descendante des Yorks, allait entrer dans sa couche : cependant il n'est pas rassuré. Pour chasser ses terreurs, il s'adresse à Rome. Comme il a compris la nécessité, dans l'intérêt de sa personne et de son royaume » de mettre la validité de ses titres à l'abri de toute espèce de contestation, c'est de la papauté, cette reine de l'opinion au moyen âge, qu'il sollicite ia confiniMt-tion de ses

droits à la couronne. Dans une double requête qu'il adresse au pape, il demande les dispenses nécessaires pour se marier avec Elisabeth » sa

(1) Bacon, 1. c, p. 13-15. — Agnes Strickland, 1. c, t. IV, p. 38.

parente, et Tapprobation du statut parlementaire qui lui conférait la royauté (1).

Innocent VIII , prince d'une intelligence élevée, occupait alors le siège pontifical. Il accorda les deux bulles : dans l'une comme dans l'autre les titres du Tudor à la souveraineté sont complaisamment rappelés. « La couronne d'Angleterre appartient légitimement à Henri, roi par droit de conquête, roi par ordre de succession, roi par l'élection des prélats, roi par le vœu spontané des nobles , roi par l'acclamation du peuple, roi par l'assentiment unanime des trois ordres du royaume (2).

» Toutefois, pour mettre fin aux guerres sanglantes causées par la rivalité de la maison d'York, Henri, écoutant les sollicitations des états rassemblés en parlement, épousera la princesse Elizabeth, fille aînée et véritable héritière d'Edouard, d'immortelle mémoire (3). »

A la prière du roi, et pour assurer la tranquillité du royaume, Innocent, après avoir confirmé la première dispense^ déclare légitimes et habiles à succéder à leurs père et mère, les enfants qui naîtront de leur mariage. « C'est, dit-il, dans la nouvelle bulle, de son propre mouvement, de sa pleine science, de

(1) Lingard, 1. c, t. II, p. 108.

(2) Et quod tu tandem, Henrice rex, post hujusmodi clades, et longum ob praefatas dissensiones toi exilium, Dei adjutorio atque clementià, ad regnum praefatam, jure baereditario ad te legitimom in illo prsdecessorum tuorum successorem pertinens, restitutus, et in regemcoronatus, ac à concilio sive conventu generali regni, parla-mentum nuncupato, nemine contradicénle, proeorum vero, legitiroo et indobitato rege receptus, habitus et reputatus fuistî, pro ut ac universis prœlatis, proceribus, magnatibus et populis ûictis baberis et reputaris de praesenti, etc. Romae, 6 Non. nov. Mart. L'original de la dispense est en Angleterre, au Britisb Muséum. Coll. Cott.

(3) Immortalis fam» régis Eduardi primogenitam et yeram haeredem.

sa pure libéralité, qu'il confirme le statut du parle-meot sur le titre du roi et sur la succession de ses enfants. » En vertu de sa puissance apostolique, il veut qu'on obéisse au nouveau souverain, et maudit tous ceux qui tenteraient de le troubler dans la possession de ses droits. Que si la reine meurt sans enfants avant le roi, ou si ces enfants ne survivent pas à leur père, la couronne passera par héritage aux autres enfants nés d'un légitime mariage (1). Enfin le pontife prescrit à tous les archevêques, évoques, abbés,doyens,archidiacres, curés, recteurs, prieurs et gardiens de monastères, sous les peines portées par les sacrés canons, d'excommunier ceux qui en-fi*eindraient les ordres du saint-siége et refuseraient d'obéir aux actes de

succession et d'établissement (2) • Évidemment, c'est un instinct d'égoïsme plutôt qu^un élan de piété qui a dicté la requête de Henri : le Tudor sait bien qu'il suffirait de proclamer qu'il n'est roi que par la conquête pour dissiper le prestige qui s'attache à sa dignité, affaiblir son autorité, et montrer au peuple le chemin de l'insurrection (3). Il faut reconnaître la sagesse du prince ; son appel au pape devait paraître aux yeux des Anglais une violation du statut de Prœmunire dont la nation s'était montrée toujours si jalouse. Que fait-il? A l'entendre, c'est de son propre mouvement et sans y avoir été sollicité, que le pape a donné la bulle, quand il est certain que la bulle porte en propres termes que le pape l'accorde aux pressantes prières de Henri et d'É-lizabeth (4). Est-il présumable qu'Innocent VIII eût

(1) Rapin de Thoyras. — Bacon. — Hume. — Lingard. (â) La balle se trouve dans Rymer, t. XII, p. 297; elle est citée en partie dans Rapin de Thoyras, t. Y, p. 497-498.

(3) Jacques Balmes, le Protestantisme comparé au Catholicisme. Paris, 1844, 3 vol. in-8% t. III, p. 194.

(4) Rapin de Thoyras, t. Y, p. 221-222.

invoqué, en faveur de Henri, le droU de succession, le consentement des grands, la reconnaissance du peuple, racclamation des soldats, si son royal client n'eût pris soin d'indiquer lui-même ses titres à la couronne? Aurait-il confirmé un statut parlementaire, sans rapport avec l'Église, ou la religion, s'il n'en avait été requis? Mais U ne fallait pas que Henri, aux yeux de la nation, eût l'air d'avoir sollicité la buUe ; c'est pour un appel au pape que Jean Sans-Terre, avant mûme l'établissement du Prœmunixe, avait perdu la couronne. Or, dans son long exil, le comte de Richmond avait eu le temps d'étudier l'histoire d'Angleterre (1).

Henri avait été l'instrument des vepgeapces du pays contre le tyran qui l'avait ensanglanté ; le pays ne fut pas ingrat envers son libérateur. Le parlement, comme nous l'avoas vu, consentit à le revêtir des insignes de la royuité, en lui donnant la main d'Elisabeth que la nation, appelée k voter, aqrait reconnue comme reine d'Angleterre. Avant de le tirer de soji exil, on lui avait imposé la JUle d'Edouard, moins pour reconnaître les droits d'un bâtard au trône, que pour préserver I4 pation de déchirements nouveaux. Henri, après ^voir accepté l'alliance proposée, passa les mers pour délivrer l'Angleterre; mais,aprèsla chute du tyran, il n^ç songea plus qu'à conflsquer la royauté à son profit, infidèle ■oie qu'il avait engagée et à la con-; s lui avait témoignée (2). a politique prudent, a-t-il soin de ré-une fiction, l'origine matérielle de le, en invoquant, pour l'expliquer, un droit héréditaire qu'il fait reconnaître par le saint-

(1) Rapin de Thoyras, 1. c, t. V, p. 222 et 498.

(2) Rapin de Thoyras, t. V, p. ^3.

siège. Un historien anglais dont la sagesse n*est pas plus contestable que le talent, le docteur Lingard est tenté de protester contre les bulles d'Innocent VIII, qu'il range parmi ces actes t extraordinaires, > dont on a peur de scruter les causes mystérieuses. Peut-être y trouvait-il, avec quelques publicistes, la consécration de la doctrine du fait consommé. Mais qu'on jette un regard sur l'histoire d'Angleterre depuis la mort d'Edouard III jusqu'à la fin tragique de Richard à Bosworth, on n'y lit que catastrophes, guerres civiles , cruautés, désespoir : c'est Richard II assommé dans sa prison; c'est Henri VI dépouillé de la royauté, couché dans un cachot, rappelé, puis assassiné par un prince de sa lignée ; c'est Edouard, son fils, prince de Galles, mourant plus misérablement encore ; c'est Richard, comte de Cambridge qui perd la tête sur un échafaud ; c'est Georges, duc de Clarence, noyé dans une tonne de vin de malvoisie ; c'est Edouard Y et Richard son frère, étouffés à la Tour sous des oreillers. A chaque instant on voit apparaître quelque nouvel usurpateur ; un cadavre sert d'échelon pour monter au tr6ne, l'insurrection et l'assassinat sont des instiruments de règne. Gomment décider, dans cette longue querelle des deux Roses, qui a tort de la Rose blanche ou de la Rose rouge ? Où circule le sang royal, quand le souverain, fils du duc d'York est accusé d'être le fruit d'un amour adultère entre sa mère Cécile et un chevalier au service du duc? Où deviner qu'habite le droit lorsque la noblesse a reconnu pour maître l'assassin de ses deux neveux héritiers du trône? Que devait donc faire Innocent VIII quand Henri vint en suppliant solliciter sa bulle de consécration royale? reconnaître le prince auquel toute l'Angleterre avait spontanément prêté serment de fidélité, ou bien exposer, en la refusant, l'Angle-

terre à toutes les horreurs d'une guerre civile, faire couler de nouveau le sang, exaspérer le pouvoir parlementaire, précipiter peut-être le pays dans le scbisme, ou du moins affaiblir Tinfluence de la papauté, qui de l'aveu de Voltaire « conten^t les souverains, protégeait les peuples, mettait fin aux querelles du temps par une sage intervention, rappelait aux rois et aux peuples leurs devoirs et frappait d'anathème les attentats qu'elle n'avait pu prévenir. » Ainsi, dit Bacon dans son style poétique, en parlant de la bulle d'Innocent : « Aux trois fleurons qui naguère ornaient son diadème, la tige de sa maison, le sang des York, le trophée de Bosworth, Henri eut le bonheur d'en joindre deux autres : l'établissement réglé par le parlement, et la reconnaissance de ses droits par le pontife (4). >

Quelques-uns des conseillers delà couronne avaient vu dans cette intervention du pape, provoquée imprudemment par le prince, un présage funeste pour la tranquillité et le salut des institutions constitutionnelles du royaume: ils s'étaient trompés; le danger ne devait pas venir de Rome. Peu de mois après son couronnement, le roi, suivant la coutume de ses prédécesseurs, voulut visiter ses provinces d'Angleterre ; partout il fut accueilli comme un libérateur : les aldermen l'attendaient aux portes des villes; le clergé lui présentait l'encens aux barrières ; les barons, pour lui faire honneur, montaient leurs plus beaux chevaux (2) ; le peuple, en le voyant, criait : «Le roi Henri! que notre Seigneur le protège (3),» et l'évêque montant en chaire expliquait aux fidèles la

(t) Bacon, 1. c, p. 29.

(2) Hume, 1. c, t. II, p. 11.

(3) Lcland (John) de Rebas Britannicis, Gollectanea, Lond., 1770, 6 vol. in 8% t. IV, p. 188.

bulle da,pape qui confirmait le mariage et le titre du prince.

Le mariage de Henri et d'Elisabeth d'York fut célébré le 8 janvier i486 dans l'église de Westminster; ce fut le cardinal Bouchier, un descendant des Plan-tagenets, qui bénit les deux époux(1). De Gîgli, pré-beodier de Saintr Paul, un humaniste qui écrivait en latin presque aussi bien qu'Érasme, se chargea de l'épithalame. Son poëme existe, conservé curieusement au Muséum britannique (2). De Gigli, à l'imitation des Italiens, ses compatriotes, dédaigne d'ouvrir la Bible pour s'inspirer : toutes ses images sont puisées dans la mythologie. C'est Vénus et Mars, Apollon et Minerve que sa muse païenne évoque pour fêter des époux chrétiens. Un autre poète a célébré l'union royale, mais en langue vulgaire, dans une chanson dont la notation et les paroles, semblent avoir inspiré le poète et le musicien du chant national : God save the King (3).

Les joies de la royauté nouvelle allaient être bientôt troublées, Lea habitants du comté d'York, fidèles à la mémoire de Richard, se soulevèrent ; les deux frères Stafford, après la dispersion des insurgés, se réfugièrent dans l'église de Colnham, obscur village près d'Abmgdon : ils se croyaient à l'abri de tout danger dans cette sainte prison, où des moines venaient chaque matin leur apporter le pain de la pitié. A cette époque, quand un grand criminel est

(1) Mrs. Slrkkland, L c, t. IV, p. 30.

(2) Bibl. Harl., 336.

(3) God save king Heiirie whereso'er he be, And for queene Elisabeth now pray wee,

And for ail her noble progenye ; God savc thc church of Christ from any follie, And for queene Elisabeth now pray wee. £. Clarks, HUiory and origin of ** God save the king.'*



fiur le point de tomber entre les maina* de 1^ royauté, ^ il se jette dans la première église qu'il rencontre sur son chemin, pénètre dans le sanctuaire, et f caché derrière l'autel, regarde passer, à travers la porte entr'ouverte, le soldat armé qui n'oserait violer la majesté du lieu saint, car sa main en saisissant le coupable se dessécherait aussitôt : croyance superstitieuse qui sauva plus d'un innocent Cette fois, le chef de l'escorte chargée de poursuivre les rebelles ne fut détourné ni par les menaces de la

légende, ni par la sainteté de l'édifice, ni par les^ prières des moines : il arracha les Stafford de l'autel, et l'aîné, Humphrey, proscrit par Henri, subit à Tyburn le supplice des traîtres (1).

Les moines se plaignirent de cet attentat aux droits du sanctuaire, et la papauté, avertie de l'irritation des populations, intervint pour mettre, un terme à des colères qui pouvaient compromettre la paix de quelques comtés. Innocent VIII, à la sollicitation du roi, modifia par une bulle les immunités dont l'Église avait joui jusqu'à cette époque. Le prisonnier qui, la nuit, quittait sa retraite pour méditer un crime nouveau était déclaré relaps par le saint-siége, et ne pouvait plus désormais chercher un refuge dans le sanctuaire ; désormais non plus le débiteur, à l'abri, près de l'autel, des poursuites de ses créanciers, ne pouvait réclamer pour ses biens l'inviolabilité que le droit d'asile accordait à sa personne; enfin, si le prévenu accusé de trahison essayait de se soustraire au glaive en se réfugiant dans une église, les soldats qui le traquaient pouvaient y pénétrer, y rester, et veiller nuit et jour à ce qu'il ne pût s'en échapper (2).

(1) Leiand, Coll., t. IV, p. 1S6. — Liogard, t. II, p. 108.

(2) Bacon, l c , p« 98. — Bapin de Thoyras, t. V, p. 240 et 500.

La dispersion des révoltés de la province d'York^ le concours des chambres, la fidélité du clergé, les sympathies du pontife, les dispositions amies clés puissances contioentales, étaient pour Henri des motifs d'espérance et de sécurité; sa dynastie ne pouvait plus s'éteindre, Dieu venait de donner un fils au monarque) L'enfant devait s'appeler du nom d'Arthur, que portait ce roi breton de glorieuse mémoire, dont la maison deTudor prétendait tirer son origine. La joie d'Elisabeth était encore plus grande que celle de Henri. Quand elle vit arriver le terme de ses souffrances, elle voulut elle-même régler tous les préparatifs du baptême de son enfant. Elle pense i tout : à la chambre du nouveau-né, à la couchette où il reposera, à la chapelle où il recevra l'eail sainte, à la pompe qu'on déploiera en le menant & l'Église, au berceau de parade où les courtisans viendront le contempler, à la couronne qu'il portera les jmrs de fête (i).

Mais pendant. qu'Elisabeth veillait avec une joie toute maternelle aux embellissements de la couche de son Arthur, un prêtre formait le dessein de troubler ces préparatifs pieux, et de susciter à Henri un rival plus dangereux que celui qu'il avait rencontré sur les bruyères de Redmore. 11 se nommait Richard Simon : on disait qu'à là finesse du marchand de Temple-Bar il Mtesait l'audace du paysan gallois. Simon avait jeté les yeux, pour remplir le personnage de prétendant, sur Lambert Simnel, fils d'un boulanger, mais digne d'uV"trône, si le diadème était le prix de la beauté. Simon donna des leçons de tenne royale à son élève Simnel, qui, dans cette entreprise, devait représenter Richard, second fils d'Edouard, étouffé, comme nous •

(1) Uland, Coll., 1. c, t. IV, p. ISa-Hi.

TavoDS dit, sous deux oreillers de plume, et qui par un miracle « avait trouvé moyeo d'éctaj^per à la cruauté de son oncle, s'était enfui de la Tour, et, caché longtemps en Angleterre, se présentait pour réclamer un titre dont on Tavait dépouillé (1). »]ijais Simon chan^ gea de plan quand il entendit des hommes du peuple se raconter mystérieusement à l'oreille queWarwick, trompant la surveillance des gardiens de la Tour, s'était sauvé de sa prison. C'était War^ck dont Simnel devait prendre le rôle, cet enfant que ses gardiens eux-mêmes ne pouvaient regarder sans attendrissement, et dont le père, le duc de Clarence, avait laissé de §i beaux souvenirs en Irlande : Simnel se prêta docilement à toutes les fantaisies du prêtre. On croit que Simon n'était que l'instrument d'une femme. C'était la reine douairière qui, disait-on, avait imaginé le complot , et donné à son obscur confident les instructions dont Simnel avait besoin pour jouer avec quelque espoir de succès sa périlleuse comédie. Tôt ou tard ViWh posteur devait être démasqué, mais la reine comptait

(1) Quelques historiens, Carie entre autres, ont essayé de laver la mémoire de Richard 111 du meurtre de ses deux neveux ; mais les arguments dont ils se sont servis ont été réfutés par Hume, et surtout par le docteur Lingardf dans un mémoire en forme de nole,qn*on trouve inséré dans le 2« vol. de la traduction française, p. 5^ et suiv. En 1674 , on abattit les bâtiments contigus à Ja Tour blanche, et les maçons, en creuiiant sous le» escaliers qui conduisent de Tap-parlement du roi à la chapelle de Saint-Jean, rencontrèrent leiossements de deux enfants enfermés dans un coflre de bois. C'était l'endroit même que More, Bacon , et d'autres anciens écrivains avaient indiqué comme le tombeau des deux princes. Les os par leur dimension correspondaient afec Tâgedes victimes, A la Tour, nul enfant ne pouvait être exposé à um; mort violente, à moins qu'il ne fût de race royale. Charles II ordonna de déposer ces restes dans la chapelle de Henri VII à Westminster, près des deux princesses du sang, Marie et Sophie, filles de Jacques 1'^ i et leur fît élever un mausolée en marbre blanc. ( Sandford , p. 42Y429. ) J^oyez Historíé doubts of thelife and reign of Richard III. London, 1768, in-4'^, hf Hor. Walpolc?

ser des circonstances in^révues qui serviraient à la tirer de cette'servitude humiliante où la jaloiiiîe de Henri tenait une princesse du sang royal (!)•

L'irlande allait être le premier théâtre de l'aîven-turier : ami du merveilleux, plein de vénération pour la mémoire du duc de Glarence , TIrlandais devait accuOîilir le fils de son ancien vice-roi. Le gouverneur de l'île, ou, comme on le nommait, le lord député, comte de Kildare, son frère le chancelier Thomas Fitz-Gérald, et la plupart des oâfciers étaient d^ardents yorkistes que Henri avait^ tort, à son avènement bu trône, de ne pas destituer. A peine les 4eux imposteurs se sont-ils montrés & Dublin, que Kildare s'incline pieusement devant la itiajesté Astrale de Sinmel , qu'il présente à la noblesse du pays, et auquel il prête serment.^ fidé-

Kli(2). , Le clergé irlandais refusa d'être complice de l'im-

poéteur : il y eut un beau mouvement d'indignation parmi les prêtres de l'île 1 Les

évoques de Cashel, de Tuam, de Clogher et d'Ossory, sans s'inquiéter si c'était le Warwick de la Tour de Londres, ou quelque afven turier fait à l'image du captif, restèrent fidèles aux serments d'allégeance qu'ils avaient prêtés auTudor: Henri était leur seigneur suzerain. Rome en cas de Jélonie les avait menacés de ses colères, ils obéissaient sans murmure à la voix du vicaire de Jésus-Christ. Maintenant oii comprend la sagesse du roi : sans le clergé, qui sait si l'Irlande, tout entière entraînée , ne se fût pas violemment détachée de l'Angleterre ? Ne sondons pas les mystères des voies divines ; les faits d'un ordre supérieur découlent de

(!) Hume, 1. c. t. II. p. 16. — Rapin de Thoyras, t. V, p. 238. (2j Polydorus Virgitius, Hislorije anglîcs., Lagd. Bat., 1651, in-8% p. 727.

lois que Dieu a posées lui-même , et Henri en cette occasion fut sans doute l'instrument de son salut personnel. C'est à sa politique avec Rome qu'il dut la promette répression de Tinsurrection d'Irkmde (i).

l^s àeux passions de Henri, la cupidité et la ven* geahce, allaient être satisfaites. Au premier bruit de la révolte d'Irlande, il assembla son con^sçU , et à la suite d'un long entretien avec ses ministres, prit diverses mesures pour effrayer ses ennemis*

La reine douairière fut arrêtée, enfermée dans le couvent de Bermondsey et dépouillée de ses terres et de ses revenus (2) ; le peuple n'essuya pas même une larme en voyant cette femme , dont le cœur saignait encore au souvenir du meurtre de ses deux fils, conduite en prison comme une vile erïminelle. Cette indifférence était d'un heureux augure pour un prince qui s'essayait au despotisiïie. Henri toutefois eut la pudeur de colorer sa violence, en accusant la reine d'avoir, sous le dernier règne, après qu'elle eut promis de marier Elisabeth au comte de Bichmond,, laissé sa fille et ses sœurs au pouvoir de Richard III ^ l'usurpateur ; comme si le crime, si c'en était un, n'était pas couvert par lamnistie que le Tudor avait publiée après la bataille de Boswortb. Henri ^ qui haïssait dans sa belle-mère le sang des Yorks, diffa^ mait ce sang faute de pouvoir le répandre.

Pendant que la reine douairière était menée en prison, on tirait de la Tour le comte de Warwick, qu'on promenait à travers les rues de Londres , jus-> qu'à Saint-Paul, exposé aux regards du peuple qui ne cherche jamais une leçon, mais des émotions dans le spectacle des grandes infortunes. Le cortège marchait à pas lents , s'arrêtant par intervalles, afin

(1) Lingard, l. II, p. tlO. — Polyd., VirgiK, p. 726 et sulv,

(2) Lingard, 1. c, t. II, p. 111. — Home, 1. c, t. II, p. i8.



que les grands du royaume et ceux dont la fidélité était douteuse pussent s'approcher du captif, le voir, et rinterroger (1) : châtiment inique, imposé par la peur à un enfant

innocent, qu'on obligeait de se prêter aut caprices de la royauté s'il ne voulait mourir dans sa prison, privé d'air ou de nourriture !

En passant devant Westminster, le captif ne jeta pas même un regard d'envie sur ce palais où il ne pouvait entrer désormais ni vivant ni mort ! On le conduisit jusqu'à Sbene où quelques années auparavant, il avait été prisonnier avec Elisabeth d'York. Elle était reine maintenant En revoyant son compagnon de captivité, elle versa des larmes, lui tendit la main, le caressa ; mais le malheureux, frappé dans sa raison, ne comprenait plus rien à ces signes de pitié (2). t Pauvre Warwick, dit le cardinal Pôle, son oncle ; il avait l'innocence d'tin enfant au berceau (3) I »

Mais l'Irlande persistait dans sa révolte. Certaine de posséder l'héritier légitime de la couronne, elle renvoyait à Henri le reproche d'imposture et l'accusait de tromper le peuple de Londres, en promenant à travers les mes de la cité un faux Wart^ick. La conspiration s'étendait et gagnait jusqu'au palais du monarque. John, comte de Lincoln, fils de John de la Pôle, duc de Suffoik, et d'Elisabeth, sœur aînée d'Edouard lY, désigné lui-même par Richard III comifie héritier présomptif de la couronne, s'était

(1) BeÎDg alT the way discoars'd withal by divers of the nobility wbo knew hinOt espectally by such of whom the king had any suspU cton; that ail mighthaTefalI convictiimof hiai being alive.—Écbard's (Lawr.) HîMery of EoglaïKl. LoodoD, 1707, in-fol. p. 560.

(2) Wardrobe*8 Accounts of Edward IV, edited by sir Barris Nicolas, p. 157-158.

(3) HaU. — Açnes Strickland, 1. c, t. IV, p. 58.

déclaré pour Simnel (1). 11 avait quitté LcMidres nuitamment, s'était rendu à la cour de la duchesse de Bourgogne sa tante, et après en avoir reçu un secours de 2000 vétérans sous les ordres de Martin Schwartz, brave officier, venait de faire voile pour l'Irlande, et de débarquer à Dublin (2). Quelques jours après Simnel fut porté de Téglise au château, sur les épaules d'un capitaine , suivant la coutume d'Irlande, puis placé sur un trône de velours, revêtu des insignes de la royauté ^ et, le front ceint d'une couronne dérobée à la Vierge delà cathédrale, salué sous le nom d'Edouard VI, roi d'Angleterre et de France, et lord d'Irlande. Simon et Kildare vinrent baiser la main du monarque sorti de la boutique d'un boulanger (3). A quoi tient donc la destinée d'une dynastie!

Henri se préparait à résister aux rebelles, en levant des troupes dont il donnait le commandement au duc de Bedford et au comte d'Oxford, et en faisant à pied un pèlerinage à Notre-Dame de Walsing-ham (4).

Lambert Simnel, Lincoln, et Schwartz débarquèrent le 4 juin 1487 devant la forteresse de Foudray dans le Lancashire. Les rebelles s'étaient flattés que les

provinces du nord se soulèveraient en leur faveur ; mais contenues par la voix de leurs prêtres , par la réputation des armes et de l'habileté du roi, parle nombre de vassaux qui de toutes parts accouraient se ranger sous les étendards royaux, les provinces restèrent tranquilles (5). La discipline de l'armée de

•

(1) Leiand, Coll., t. IV, p. 209.

(2) Lingard, t. If, p. lit. — Hume et tous les historiens. (à) Lingard, 1. c, t II, p. tU.

(4) Hume, l. c, t JI, p. 21.

(5) Hume, h c, p. 21*

Henri était admirable : un ordre des généraux royalistes m^açait de la peine de mort tout soldat anglais qiU pillerait^ volerait, déroberait des provisions sans en payer le prix et emprisonnerait un homme sous prétexte de délit (1) ; et de la peine des ceps ou de la geôle , les vagabonds et les femmes publiques qui suivraient Tannée. La chronique ne parle d'aucune mort violente imposée pour meurtre, vol, spoliation ou détention arbitraire ; mais elle raconte qu'à Leicester et à Loughborough, les ceps et les prisons furent raisonnablement remplis (2).

Lincoln, qui commandait les rebelles, s'était déterminé à remettre le sort de Simnel, son protégé, aux chances d'un combat : le roi accepta le défi.

L'avant-garde de l'armée royale fut attaquée le 16 juin à Stoke par les insurgés au nombre de près de 8,000 hommes : l'action fut courte mais sanglante. Les Allemands, vieux soldats, se battirent admirablement ; les Irlandais avec leurs javelots et leurs courtes épées ne leur furent inférieurs ni en résolution ni en bravoure ; la cavalerie royale fit des prodiges de valeur : elle sabra ou abattit tout ce qui tenta de lui résister. Après quelques heures de lutte, 4,000 rebelles jonchaient de leurs cadavres le champ de bataille (3).

Le comte de Lincoln, les lords Thomas et Maurice Fitz-Gérald, sir Thomas Brougthon et Martin Schwartz furent trouvés parmi les morts : Lovell s'échappa, passa la Trent, vint se cacher dans une chambre souterraine

(1) H forbad any to rob charches or individuals, or to molest any eue, or to take provisions vilhout paying for them, on pain of dealh; or to lodge Ihernselves but as the king's oflicers directed; or to make any quarrel ; or to impede the bringing of supplies to the anny — Hearne, p. 210-211. «

(2) Leland, CoUect., t. IV, p. 210-212.

(3) Lingard J. cit., t. II, p. 112.

de son chAteau à Minster-Lovell, dans le cdmté ^Oi*^ ford, où deux siècles après on le retrouva, assis dans un fauteuil, la tête inclinée sur une table et portant tou» les signes d'un homme mort en proie aux angoisses de la faim. Simnel et Simon se rendirent à Robert Bellingham, un des écuyersdu roi. Leur sort fut différent : le prêtre f traduit devant un synode, confessa son crime, et fut condamné & le pleurer ^dans des ténèbres éternelles (i). Edouard VI , le roi * d'Angleterre et de France, plus digne de pitié que de colère, obtint sa grâce, reprit le nom de son père ,-passa en qualité de marmiton daM les cuisines royales, et plus tard reçut de Henri la charge de fauconnier (2) : Heuri s'était vengé en roi et éù homme d'esprit.

Après le combat de Stoke, 11 partit pobr Ltticoln, où pendant trois jours U fit chanter des messes eu actions de grAces de sa victoire* U ù'dublia pas là Vierge deWalsingfaam qu'il était venu visiter en pèlerinage avant le départ de ses troupes. ïl fit suspendra; aui murs du sanctuaire où elle était honorée ^ l^en^ seigne que l'armée anglaise portait l# jour de la bên taille (»).

Le vainqueur avait h choisir entre la dépouille et le sang de ses ennemis ; il préféra de les ruiner pltftM que de les tuer, parée qne le meurtre n'aurait pas ethpli ses coffres. Le parlemefnt s*était hfttë de téifloigEier son dévotiement au roi en votant un sub^de pùtit payer les dépenses de la campagne d'IrlaiMe^ et

(1) Qui tamen, ut intelligeret ParpMein scfere saper ejaê csptit <;dderc, qui illufti fn aHam eittîseral, nt ainnt, Bttetnis teBebrh d«mandaCM( est.—Poîyd. Virg., I. cit.. p. 729^.

(2) Vivit adhuc Lamberfus ex rege accipHriiili donifor factos, poslquam "aliquantisper în coquinà vera verkerat. -^ Id., ibid.

(3) Stalim signum militare quo vicerat ad Vafsyngattiiuiii templam mittit. — Polyd. Yirg., 1. ciL, p. 730.

on bill de proscription contre tous les propriétaires engagés dans la révolte (1). C'était à la justice ordinaire du pays qu'appartenaient les rebelles. Or la loi tuait ou acquittait : le roi, qui ne voulait, ni d'une condamnation &mort, ni d'un acquittement, livra les prévenus à des tribunaux militaires dont il nommait lui-même les commissaires. La sentence était prononcée sur-le-champ : les coupables gardaient leur tête, mais perdaient leurs biens, et en sortant de prison, étaient obligés de vanter la clémence du prince qui leur prenait le pain, mais leur laissait des yeux pour le pleurer et des mains pour le mendier (2).

Les poètes de la cour de Henri se distinguèrent dans cette occasion par un servile enthousiasme en faveur de leur mattre. Bernard André et de Gigli se fatiguèrent le

cerveau pour trouver des épîthètes adulatrices, qui donnassent au prince des vertiges d'orgueil, aux poètes quelques misérables angelots : la langue des dieux commence sous les Tudors à n'être (dus qu'un argot de marchands.

Avant TaiSaire de Stoke on avait répandu le bruit de la défaite des troupes royales : ceux qui avaient donné cette nouvelle mensongère furent poursuivis pour « animosité » envers le monarque : délit nou«> veau qu'aucun statut, porté même sous la tyrannie dé^icbard 111, n'avait encore prévu, et dont la dé-couverte valut à Henri plus d'une tonne d'argent. Le prince faisait comme le fils du boulanger : fl jouait la comédie. A force d'être supplié, il paraissait s'at* tendrir, mais ému d'une pitié toute fiscale qui rançonnait la victime en lui vendant un pardon. Riches et pauvres étaient les tributaires du Monarque de l'avarice : au pauvre, Henri prenait 20 sols, au riche

(1) Roi. Pari., t. VI, p. 386-400.

(2) Rapin de Thoyras» t. V, p. 239.

jusqu'à 200 livres (1). Quelques soupirs étouffés chez ropprîmé, dans le parlement une idolâtrique soumission aux volontés royales ; parmi le peuple une dédaigneuse indifféreijce pour l'Irlande; la peur partout : voilà les signes qui se manifestèrent en Angleterre quand le prince violait ouvertement les droits de la justice. Ces amendes et ces confiscations appauvrissaient la noblesse, qu'Henri VII voulait affaiblir, et que son fils Henri VIII devait abattre et ruiner.

Le roi songeait à * porter un coup terrible aux privilèges de l'aristocratie anglaise, en demandant à son parlement l'abolition du droit de maintenance. La maintenance était une association d'individus sous un chef dont ils portaient la livrée, et s'engageaient par serment à soutenir fes armes à la main, les querelles personnelles. Avec la maintenance, le jury était intimidé, la justice entravée, le crime impuni, la société troublée. En cas de guerre civile, un baron pouvait faire un appel à ses vassaux, qui revêtaient sa livrée, s'armaient, tenaient la campagne, se battaient contre le prince, rançonnaient leurs ennemis, volaient le pays et favorisaient les entreprises de tout prétendant à la couronne.

Enrôlés au service d'un maître puissant, cescliefits ressemblaient aux lansquenets allemands, qui vendaient à celui qu'ils servaient, leur bras, leur tête et leur âme même ; se battaient pour le défendre jusqu'à la dernière goutte du sang, complices de ses violences et de ses exactions, et se parjuraient, au besoin, à son profit lorsqu'ils étaient cités devant un tribunal (2).

(1) Hall., l. cit., p. 4S6. — Turner, 1. cit., I. III, p. 628.

(2) Lingard. — Hume. — Mackinlosli. — Turner.

Le parlement autorisa par un statut (1 ) le chancelier, le trésorier, le garde du sceau privé, ou deux d'entre eux, assistés d'un évêque, d'un lord temporel et des chefs des juges du banc du roi ou de la cour des plaids communs, à citer les prévenus de coalitions illégales ou de maintenance, d'émeute et d'entretien de vagabonds, les meurtriers, les félons et les proscrits. J1 les chargeait de les interroger, et, s'ils étaient coupables, de les punir «omme s'ils avaient été convaincus par les tribunaux ordinaires (2). Smith a pu louer l'opportunité rassurante pour le pouvoir, d'un statut quifitcesserdemonstrueuses usurpations, brisa la puissance d'une foule de tyrans du pays, réprima l'insolence fastueuse de nobles et de gentilshommes, qui, loin de l'œil du roi, guerroyaient entre eux, et ne reconnaissaient d'autre loi que la force brutale (3). llfis l'acte parlementaire créait malheureusement un tribunal exceptionnel, inique par conséquent. Sous prétexte de réprimer'd'odieux abus, ce statut livrait les citoyens à la merci déjuges e» grande p^-tiecréatures du roi, dont ils tenaient leur.charge, et disposés à soutenir le pouvoir même aux dépens de l'équité, ^nith cherche la cause de ces prérogatives inouïes que la couronne conquiert oiî extorque chaque jour; .elle est dans^la torpeur qui saisit une i^tÎDik |iprès toute grands crise sooiale. Lasse des discordes ixitestines qui depuis deux siècles ne lui ont pas laissé une b^ture de paix, l'Angleterre fait sans douleur le* sacrifice de ses droits pour se réfugier dans le ffepos, et àt f anarchie succède le despotisme : double fléau dont Dieu châtie coup sur coup le

»

(1) Rot. Pari. Henri VU, ch# XII. (i) Lingard, 1, ciL, l. II, p. H3.

(3) Tbomse Smilbi, dcRepablicà Anglorum, libri (ras, Lugd. Bat.^ i635Jii-32, 1.III.

peuple qui n'a su ni sauver, ni maintenir ses libertés.

Il est certain que lestatutn'accordait à la juridiction quMl créait la connaissance d'autres crimes que de ceux qui s'y trouvent désignés; mais les attributions de ce conseil s'étendirent graduellement et finirent par embrasser la répression des libelles etdes outrages envers la royauté (1). Et ce tribunal qui n'était connu, suivant toutes les apparences, que sous le nom de conseil royal, se transforma bientôt en cour Q(imi^ nelle, qui des décorations <le la salle où elle siégeait fut appelée chambre étoilée (2). Nom du reste qui n*é-tait pas nouveau » puisqu'on le trouve cité dans divers actes antérieurs au règne de Henri Y II ; mais qui jusqu'à ce jour n'avait pas été aussi spécialement affecté à un conseil de judicature* Cette cour devait être bientôt un instrument de larmes et de sang dans les mains de Henri VIII (3).

Le roi s'était acquis la réputation d'un homme habile I et, ce qui le grarfdissait encore aux yeux du peuple fataliite de sa nature, d'un prince heureux. Délivré de l'Irlande, il porta son attention sur le continent. Les États européens marchaient h cette gran^ deur politique (k) à laquelle presque tous sont arrivés

(1) Hftllam, 1. cit., 1. 1 , p. 76.

(2) Ab horâ nonà ad undecimam usqui, în loco quodam consid^r^ soient, cui camers stellatœ nomon^b fcncslrarum liiuUiluii^ieq^ ve| insigntlum variis slcUarom deauratis iconibus Iccluna.—ThomaîSml-thi 1 de Repub. ang)., p. 254.

(3) FQri huJQS originem repetcre antiqaitafh est, sed incraoïénbmi et authoritatem, sub eo tempore quo cardinaUs Wolteus cancellarli munere gavisus est, accepisse constat. »

Qui judicio prœsunt, sunt sapremus AngTitt cancellarlus, qaœstor,

consiliarii omnes et barones, etc. -r- U>* In sententià dicemlâ major pars judicantium minorem vincit. * Pœnae qns irrogantur sunt carcer,. callistrigium, muleta pecunia-

ria, ctsxpè uoa cucn carcere animadversio pecuniaria. — Ibid. p. 1257.

(4) Schmidt, Histoire des Allemands, 8 vol. in-S., etc.Reims, ITSfi, U V, p. 361 et suiv.



maintenant. L'Espagne venait d'enlever Grenade aux Maures, et, fière de cette conquête, et peut-être plus encore du mariage de Ferdinand avec Isabelle, qui réunissait TAragon à laCastille, voulait entrer à tout prix dans les guerres ou les négociations étrangères. BiBximilien P% roi de^ Aomains, fils de Tempereur Frédéric, avait acquis des droits sur les Pays-Bas par son alliance avec les États de la maison de Bourgogne. La France, pendant un demi-siècle, par force, par politique ou par quelques hasards b^reux, s'était graduellement emparée des grands fiefs de la couronne, comme la Normandie, la Champagne, TÂnjou, le Dauphiné, la Guienne, la Provence, la Bourgogne, et semblait menacer Féquilibre européen, si les autres puissances n'avaient songé à maintenir leur indépendance personnelle.

Depuis longtemps elle convoitait le riche duché de Bretagne. François II avait abandonné Fadmi-nistration de ce grand fief à son favori Landais, homme obscur ^t doué de plus de talents que de vertus ; la noblesse, indignée du crédit de ce favori, s'était soulevée et lui avait fait trancher la tête. La France, sous le spécieux prétexte de pourvoir à sa sûreté^ résolut de s'emparer du duché.

Au commencement du printemps de I&87, Charles VIII , monté sur le trône en l&8â, et alors &gé de dix-huit ans, envahit la Bretagne par quatre points différents. La consternation était si grande à la cour du duc François II, que personne ne songea sérieusement à s'opposer à la marche des Français. Vannes, Ploêrmel, Ancenis et d'autres places tombèrent en leur pouvoir et reçurent garnison.

François II mourut le 9 septembre, et sa plus jeune fille ne tarda pas à le suivre au

tombeau; Charles VIII réclama la succession, et les hostilités

recommencèrent. Hetiri sortit alors de son repos (1). Seule de toutes les puissances, TAngleterre avait cherché à protéger Tindépendance de la Bretagne ; mais heureusement pour le prince aventureux qui régnait en France, Henri était plus avide d'or que de gloire. Sous prétexte de soutenir les intérêts de son allié, il résolut d'extorquer de l'argent à la nation. Il convoqua donc le parlement à Westminster et en obtint un subside considérable, deux shillings par livre ; les prt)vinc^ payèrent l'impôt, mais dans les comtés de Durham et d'York, les yorkistes se soulevèrent et chassèrent les commissaires du trésor. Le duc de Northumberland se hâta d'avertir le roi de ces mouvements insurrectionnels; on lui répondit que l'impôt devait être payé. Le duc assemWa sur-le-champ les shériffs et les principaux habitants de la province et leur transmit les ordres du roi en termes d'une insolence soldatesque. Le peuple irrité courut aux armes, força la maison du lieutenant et le massacra ; puis, excité par un séditieux nommé John Achamber, il prit pour chef sir John Egremond et marcha sur Londres. Les rebelles furent battus par le comte de Surrey. John Achamber tomba dans les mains du vainqueur, et fut pendu à une potence de douae pieds de haut, avec douze de ses complices, en présence même du roi qui avait hâté son voyage pour assister au supplice des instigateurs de la révolte. John Egremond eut le bonheur d'échapper aux vengeances du prince et se retira en Flandre auprès de la duchesse de Bourgogne, l'implacable ennemie des Lancastre (2). En repartant pour Londres , Henri chargea Richard Toristal de percevoir la taxe ; le commissaire royal eut ordre de ne pas faire

(1) Lingarri, t. II, p. 116.

(2) Polyd. Virgil., I, cit., p. 735.

grâce d'un seul denier (1), Après la victoire, les subsides : il faut de l'argent à Henri pour faire la guerre, pour entretenir la paix, pour négocier, pour former avec les puissances continentales des ligues contre la France ; et l'or, une fois dans ses coflFres, n'en sort plus. Parmi tous ces rois qui travaillent à mettre un frein à ce qu'ils nomment les desseins ambitieux de Charles VllI, il n'en est pas un qui ne cherche le triomphe de passions cupides. Maximilieu I , le roi des Romains, qui ne cesse de se lamenter devant les ordres d'Allemagne, sur la politique égoïste de la France, voudrait recouvrer l'ancien patrimoine de sa famille dans le nord de nos provinces, et avec la main d'Anne obtenir le duché de Bretagne. Ferdinand le Catholique médite une faillite, et cherche, sans débourser un doublon, à reprendre le RoussiUon qu'il a naguère engagé pour âO,000 couronnes. Henri, de son côté, consent à lever un corps de dix mille hommes destinés à passer en Bretagne, mais sous la condition, que la duchesse est obligée d'accepter, qu'il sera remboursé de tous ses frais d'arme-Qient, et qu'il recevra deux villes maritimes pour garantie de ses avances (2).

La main de la jeune duchesse Anne devait donner à celui qui l'obtiendrait la province de Bretagne : les poursuivants étaient nombreux. Le maréchal de Rieux appuyait les

prétentions du seigneur d'Albret, que lechevalier deMontauban parvintàécarter, souslepîé-texte que l'alliance d'un prince si pauvre ne pouvait soutenir la jeune fille contre l'ennemi qui cherchait à l'opprimer ; et comme le duc François II , avant

(1) Rapînde Thoyras, I. cit., t. V, p. 255.

(2) Roi. Pari. L VI, p. 438. —Rymer, t. XI, p. 387, 39i 430,437, 410, 443. — Lingard, t. II, p. 117. ^ Hume, t. II, p. 35. —Du Tillet, Recaeil de traités.



de mourir, avait accepté pour gendre Maximilien, c'est à l'empereur qu'Anne fut destinée. Le prince d'Orange épousa donc la duchesse par procuration, au nom de Maximiliea qu'il représentait : le mariage fut célébré en avril 1491, et ce jour, Anne prit le titre de reine des Romains. Albret, pour se venger de son rival, livra Nantes aux Français (1).

Cette union aurait été fatale à la France. En effet, maître de la Flandre d'un côté, de la Bretagne de l'autre, Maximilien pouvait pénétrer par ces deux provinces dans l'intérieur du royaume. Pour conjurer ce péril, un seul remède restait : c'était de rompre un mariage qui n'était pas encore consommé, et d'unir la duchesse de Bretagne au roi de France.

Mais Charles était fiancé à Marguerite, fille de Maximilien. Trop jeune pour être couronnée, la princesse avait été conduite à Paris, qu'elle avait habitée pendant quelques années, y portant le titre de reine de France. Comment briser des engagements si solennels et si avantageux à la France, car Marguerite devait hériter après la mort de son frère Philippe des vastes possessions de la maison de Bourgogne? Mais cet héritage était un espoir, et bien éloigné encore, tandis que la Bretagne était un joyau qu'on pouvait sur-le-champ attacher à la couronne de France pour en relever la splendeur.

Cependant de graves difficultés se présentaient : deux mariages à briser en même temps. Les conseillers de Charles, négociateurs habiles, représentèrent que le mariage entre Anne et Maximilien pouvait être fa* cilement dissous, attendu d'abord qu'il n'avait pas été consommé, et que la Bretagne étant un fief de

(1} Hall,—Bacon.—Ecbard.

France, la loi défendait à T héritier de se marier sans le consentement du seigneur suzerain ; en second lieu, que les fiançailles entre Marguerite et Charles avaient été célébrées quand Tenfant impérial n'était pas en ège de ratifier le contrat. Anne, par scrupule ou prévention, refusait de rompre les nœuds qui Tu-Dissaient à MaKimihen. Comment accepter la main d'un prince qu'elle regardait comme Tauteur de toutes les infortunes qui depuis son enfance accablaient sa maison? On trouva moyen de vaincre lea répugnances delà duchesse. Charles, guidé par les conseils des ministres

bretons que Ton avait gagnés, s'avança bientôt à la tête d'une armée puissante, etio vestit la ville de Rennes, résidence de la duchesse. Anne, vaincue par les importunités de ses conseillers, et sans aucune chance de salut, n'avait que deux partis à prendre, d'être la captive ou la femme de Charles : elle dut préférer une couronne à une prison (1). Elle donna sa main au roi de France à Langey, petite ville de la Touraine, et fut couronnée dans l'Église de Saint-Denis le 23 décembre 1&91, et quelques jours après fit son entrée à Paris aux cris de joie du peuple qui gagnait à cette union une jeune femme d'une rare beauté, et une province d'une admirable fécondité (2).

Il est curieux d'étudier la physionomie des princes rivaux ou ennemilTdela France à la nouvelle de cet événement inattendu : Charles d'Albret se cache dans ses montagnes poor dérober son mécontentement à ses sujets ; Maximilien exhale sa fureur en menaces et en imprécations ; Ferdinand cherche partout à susciter des embarras au roi de France ; Henri, sans manifester la moindre émotion, rêve en lui-môme au

(1) Daniel, Hisl. de France. An 1491.

(2) Bacon, ). ciU, p. 197. — Lingard, t. II, p. 117, fl8.

moyen d'exploiter au profit de son trésor l'irritation de son peuple contre le triomphe de la politique française. Tout retentit en Angleterre de bruits de guerre. Le prince a soin dans le parlement d'exalter les passions belliqueuses de la nation : il jure de faire payer cher à Charles VIII sa déloyauté ; il réveille les souvenirs d'Azincourt, de Poitiers et de Crécy ; il évoque l'ombre du roi de France prisonnier à Londres, et celle du roi d'Angleterre couronné à Paris; il fait un appel au patriotisme de ses généreux Bretons. C'est l'avarice qui l'inspire : il n'a pas d'autre muse. Sans argent, pas de guerre : des commissions (1) sont expédiées pour lever sur la nation un impôt dont le nom est un mensonge : on le nomme bé-névolence ou contribution volontaire. C'était une taxe inique que la vive indignation du parlement avait fait abolir sous Richard III , et qui ne pouvait être perçue qu'à force de menaces et de vexations, assez semblable, du reste, à cet impôt oriental, que le soldat turc exige du chrétien le b&ton à la main. Elle frappa surtout les commerçants : Londres seul dut faire don au roi de près de 10,000 livres sterling.

Les percepteurs de sa Grâce, car les rois d'Angleterre ne portaient pas encore le titre de Majesté, se servaient pour rançonner le contribuable d'un argument auquel le pauvre comme le riche venait inévitablement se prendre. Si le contribuable vivait modestement ils lui disaient : «L'économie a dû t'enrichir, donne.» S'il menait un grand train, ils lui disaient: «Tu dois être riche, puisque tu dépenses, donne. » Ce dilemme , véritable toile d'araignée , ourdie par l'archevêque Morton , chancelier du royaume , était

(1) Bacon s*est trompé en afBrmant que ces dons gratuits étaient cordés par le parlement. — Hallam, I. cit., 1. 1, p. 23.

ac-

appelé par les uns la fourche, par les autres la béquille du chancelier Morton (1),

La gu«re était déclarée entre les deux peuples : la nation applaudissait aux promesses prophétiques de son roi, et dans ses rêves de gloire se voyait déjà près des portes de Paris, cherchant dans le trésor du vaincu la couronne de France, qu'elle posait sur la tête de Henri* On vit des gentilshommes emprunter les uns des sommes considérables, les autres vendre leurs terres, pour tenir la campagne avec plus de splendeur (2). Le roi, après avoir mendié de nou* veaux subsides au parlement, passe la mer, et débarque le 6 octobre 1493 à Calais avec une armée de 25,000 hommes d'infanterie et de 1,600 cavaliers, dont il confie le commaindement au duc de Bedford et au comte d'Oxford. La nation, ivre de joie, attendait le signal des hostilités : le canon resta muet.

L'Inaction de Henri n'était l'effet ni de la lâcheté, ni de l'impéritie , car ce prince était aussi brave qu'intelligent ; c'est sa cupidité qui le cloue dans son fauteuil royal, k peine débarqué il fait offrir la paix à son adversaire, une paix à prix d'or, mais dont la honte doit retomber sur ses conseillers gagnés par les promesses de Charles. Ces favoris, au nombre de vingt-quatre , tous officiers supérieurs, viennent lui apporter l'ébauche d'un traité avec la France ; ils allèguent, pour l'engager à le signer, la saison avancée, l'inactivité de ses alliés Maximilien et Ferdinand, les maladies qui détruisent son armée, la difficulté de s'emparer des forteresses de son ennemi, et les offres brillantes de son rival (8). L'évêque d'Exeter et lord Dawbeney (d'Aubigny) furent envoyés à Étaples

(1) Home, i. c, t II, p. 39. ^ Hallam, 1. c, 1. 1, p. 24,

(2) Lingard, )• c, t. II, p. 119.

(3) Liogard, h c, t. II, p. 119.

pour rédiger les préliminaires du traité. Ce traité était glorieux pour Charles Vlll, qui moyetinant une somme d'argent achetait la ^paisij)le possession de la Bretagne. Le prince s'engageait à payer 745,000 écus, partie en remboursement des sommes avancées à la Bretagne par l'Angleterre, partie comme arrérages de la pension stipulée en faveur d'Edouard IV, et à constituer une rente de 25,000 écus à Henri VII et à ses héritiers (1). Henri, en excellent marchand, comme on le disait alors, avait trouvé moyen de gagner sur ses sujets, en les leurrant de l'espoir d'une guerre qu'il n'avait jamais eu l'intention d'entreprendre, et de gagner sur ses ennemis, en leur vendant une paix qu'il se proposait de rompre quand son intérêt l'exigerait (2). Charles, plein de loyauté , se soumit aux foudres de Rome, s'il ne payait pas les sommes stipulées dans le traité d'Étaples (3). Le pape n'eut pas besoin de lever lés mains ; Charles fit honneur à sa signature (4).

Henri était heureux 1 Les révoltes tentées pour le renverser avaient échoué; Lambert Simnel après avoir porté quelques jours une couronne de théâtre, était exilé dans une cuisine, en qualité de marmiton; les espérances de ses concurrents au trône étaient ruinées et par son mariage avec Elisabeth , et par la naissance d'un nouvel enfant que le ciel venait de lui donner (15 juiu 1491); ses coffres regorgeaient d'or, son parlement votait tous les subsides qu'il demandait ; les grands étalent abattus ou asser^ vis; le peuple restait muet ; Warwick sans espoir de

(1) Rymer, Fœdcrâ., t. XIÏ, p. 4d0-503. — Rotuli Pari., t. VI , p. 507.

(2) Bacon, 1. c*, p. 261. — Polyd. Virg.» l. c. p. 763-764.

(3) L*acte, daté du 15 décembre, fut l'igné au château d'Amboise.

(4) Les quittances de Henri Vil sont au Brit. Mus. La première est de 25,000^ pour le premier terme, échu le 1*' mai 1493.

guérison , la fille d* Edouard lY prisonnière dans un monastère : quel bonheur nouveau pouvait-il rêver ? Tout au plus la continuation de cette tranquillité profonde , œuvre de sa politique, dont jouissait l'Angleterre. Cette paix était sérieusement menacée, moins parce que ce prince ne voyait pas de loin le péril, que parce qu'il le méprisait quand il ne le voyait pas en face ; habile à le prévoir, indijfférent à le prévenir (1).

Pendant que Henri débarquait à Calais, rêvant comme un alchimiste au moyen de faire de Tor, un vaisseau marchand de Lisbonne jetait Tancre dans la baie de Cork, en Irlande. Parmi les passagers était on jeune homme d'environ vingt ans, d'une physionomie remarquable. Durant la traversée, il était demeuré pensif et silencieux ; personne ne le connaissait : c'était Perkin Warbeck.

Orbeck ou Warbeck son père, juif converti, après avoir quitté Tournay sa patrie, était venu s'établir à Londres. Il eut le bonheur de rendre quelques services au roi Edouard lY, dont il gagna l'affection ! ce prince daigna, par reconnaissance, tenir sur les fonts de baptême l'enfant de l'Israélite qui reçut le nom de Peter, dont on fit en Flandre Peterkin ou Perkin. Quand plus tard on eut remarqué la ressemblance étonnante du filleul et du parrain, quelques courtisans firent courir le bruit qu'Edouard, connu par ses galanteries, avait été dans son voyage en Hollande, en 1&70, l'amant de la femme de Warbeck. Peu d'années après la naissance de son enfant, le juif partit de Londres et retourna dans sa patrie. Perkin se mit à seize ans à courir les grands chemins, allant d'un pays à l'autre, en véritable aventurier, sans but ni motif, à la manière du

(f) P. d'Orléans, Histoire des Rëyolations d*Angleterre, 4 vol. io-lâ. Paris, 1767, t I, p. 97.

reste de quelques-uns de ses anciens coreligionnaires qu'on rencontre au moyen âge sur les grandes roules, exploitant la bourse et la curiosité du voyageur crédule (1).

Celte existence au grand air, où Perkin était obligé, pour ne pas mourir de faim, de lutter contre la fortune, les éléments et rhumanité, développa les dons merveilleux que Tadolescent avait reçus de la nature. A Cork, il s'annonça sous le nom de Richard Plantagenet, et entraîna le maire O'Water et la multitude. Le comte de Desmond s'inclina devant le-re-présentant de la Rose blanche , sauvé miraculeusement; le comte de Kildare résista aux avances du prétendant, mais mollement et en homme qui se réserve l'avenir.

Charles VIII , pour susciter des embarras à son adversaire, attira Perkiu à Paris, le reçut avec les honneurs dus au duc d'York, le logea splendidement, lui donna même un^ garde dont le lord Concressault fut nommé capitaine. Les proscrits qui s'étaient réfugiés en France, vinrent en foule lui offrir leurs services et leurs hommages.

^e^ri, par crainte et par cupidité, se hâta, comme nous l'avons vu, de faire la paix avec son rival. A peine était-elle signée, que le prétendant eut ordre de quitter la France.

Il vint en Flandre à la cour de Marguerite, duchesse douairière de Bourgogne. Depuis la disgrâce de Simnel, Marguerite n'avait cessé de répandre le bruit, par ses émissaires, que Richard, duc d'York, second fils d'Edouard IV , avait échappé miraculeusement aux fureurs homicides de son oncle, prépar rant adroitement les esprits à fêter le nouveau fan-

(1) Lingard, BacoD, Carte et tous les historiens.



tome auquel elle voulait faire jouer le personnage d'un mort ressuscité. Elle reçut l'aventurier avec de véritables transports de joie, l'embrassa, le caressa, lui donna une garde de trente hallebardiers, et ne l'appela plus que la Rose blanche d'Angleterre. Un historien philosophe, lord Bacon, a transformé la veuve de Charles le Téméraire en une vieille magicienne qui, de son antre infernal, évoque l'esprit de Richard, duc d'York, et le jevêt d'un corps semblable à celui qu'il avait dans sa prison, pour tourmenter Henri, son ennemi (1). Cette magicienne était une des femmes les plus héroïques de son époque. Les lettrés l'avaient surnommée leur bon ange, et elle méritait ce beau nom, car elle les nourrissait quand ils manquaient de pain, entretenait la petite lampe qu'ils allumaient la nuit pour étudier, leur apportait des livres et des vêtements dont ils manquaient souvent, et venait les surprendre au milieu de leurs doctes méditations, pour leur adresser des paroles d'espérance et d'encouragement (2).

La Flandre, entraînée par l'autorité de Marguerite, crut à l'existence de Richard Plantagenct : Henri était tourmenté d'inquiétudes. En Angleterre, le peuple resta tranquille ; mais les grands, irrités contre cette main de fer qui depuis huit ans pesait

sur la noblesse, faisaient hautement des vœux pour le succès du prétendant. Quelques-uns même, dans un moment de folle crédulité ou de colère imprudente, nouèrent une correspondance avec Perkin. Us furent trahis et dénoncés. C'étaient Clifford et Barley,

(1) BacoD, 1. c, p. 264.

(2) Nous avons rappelé dans notre Histoire de Luther^ t. I, qoelqnesHins des titres de Marguerite à la reconnaissance des bu-inanbtes.

qui, partis d'Angleterre comme députés par les yorkistes, les vendirent lâchement : la prime du sang était toute prête , Henri la tenait à la disposition des traîtres. Lord Fitz-Walter, sir Simons Mountford, sir Thomas Tbwaits, Robert Ratcliffë; William Dawbeney, Thomas Cressemer, Thomas Atwood, furent arrêtés et accusés de trahison. Le roi était impatient. Pris, jugé, condamné et décapité : voilà comme il entendait que marchât la justice. Mountford , Thwaits, Ratcliife, subirent immédiatement leur châtiment. Lord Fitz-Walter fut mis en prison à Calais « où trois ans plus tard il perdit la vie dans une malheureuse tentative d'évasion. Ces rigueurs expéditives effrayèrent les partisans de Perkin. Quelques-uns d'euK, craignant d'être trahis, vinrent se réfugier dans le sanctuaire, mais le sanctuaire (1) n'était plus inviolable comme autrefois : l'ange qui en défendait l'entrée avait été désarmé par le pape. Clifford y celui qui venait de vendre si lâchement le secret des yorkistes de Londres, arriva bientôt de Flandre, fut introduite la cour, auprès du roi, en grand conseil, se jeta à genoux, confessa ses infidélités passées, en demanda pardon, offrant de les ex -pier par tous les châtiments que sa grâce daignerait lui infliger : c'était une comédie arrangée d'avance. Henri engagea le gentilhomme à prouver son repentir en déclarant le nom de tous ses complices sans exception, et Clifford, en se relevant, murmura le nom de William Stanley. Le roi joua l'étonnement et l'effroi : il regardait Stanley, son grand chambellan, qui restait muet et l'œil baissé de confusion ou d'épouvante. Clifford, une seconde fois, murmura en se détournant le nom de Stanley. Ce lord était un des

(1) Rot. Pari., t. VI, p. 508-501'.— Hall., p. 3*. — Lingard, l. H, p. 120-121.

•

seigneurs les plus opulents du royaume ; il possédait plus de trois mille livres sterling de revenus, 4,000 marcs d'argent en vaisselle plate et en espèces monnayées , des bijoux à profusion, un ameublement de prince dont Henri devait hériter si le chambellan était coupable. On prouva qu'il avait dit que si Per-kîn était le fils d'Edouard IV, il ne porterait jamais les armes contre son roi : il eut la tête tranchée. On dit qu'il avoua un autre crime, sa correspondance avec Perkin (1); soit qu'il y fût poussé par ses remords ou par Tespérance du pardon, car il avait rendu de grands services à son roi. C'était lui qui avait paré le rude coup d'épée que Richard III allait asséner sur le crâne du roi à la bataille de Bosworth ; le service fut oublié (2).

Clifford, après l'exécution du malheureux Stanley, d'autres disent avant l'accusation , reçut pour prix de sa délation cinq cents livres sterling.

Personne n'osa pleurer William Stanley, excepté son fou, qui, rencontrant le cortège du roi à l'entrée du pont de Warrlngton, cria à Thomas Stanley, comte de Derby, et frère du gentilhomme décapité : f On ne passe pas. Toni, souviens-toi de WiU (3) ! » Et le roi s'arrêta et rebroussa chemin comme s'il avait vu Fombre du chambellan.

Au bruit de toutes ces têtes que le bourreau faisait tomber en Angleterre, Marguerite s'effraya et donna Tordre à son protégé de quitter la Flandre. Perkin, qui ne manquait pas de cœur, résolut de tenter la

(!) niam (Perlcin) latari et in regnum adducere promiserat.-*Andréas, mss. Domit. A. XVIII. — Mowers Slale Trials, 1.111, p. 366.

(2) Polydore Virgile peint Henri d*un seul mot : magis dati quam accepti beneflciî memor, 1. c., p. 752.

(3) Tom , retnember Will ! — Song of lady Bessy ; notes by Hay-ward.



fortune les armes à la main. Le 3 juillet 1495, il mit à la voile avec quelques milliers d'aventuriers et fit une descente dans le.voisinage de Deal, dont il se flattait de soulever les populations. Mais les habitants se jetèrent sur les soldats de Perkin, en massacrèrent deux cents, en firent prisonniers cent cinquante, qui, livrés à la justice du pays, furent pendus comme des bandits de grand chemin. Warbeck, désespéré, dut retourner en Flandre (!)•

Le succès semble exalter la cupidité de Henri ; chacun de ses triomphes est toujours largement payé par la nation. En échange du repos qu'il procure au pays, il demande de l'argent. C'est pour spolier qu'il règne. Qu'un citoyen comme sir William Cappel, al-derman de Londres, tombe dans un délit prévu par un règlement pénal, le roi consent à s'attendrir, à pardonner même, si le son d'angelots d'or frappe son oreille: il permet de marchander la liberté. Cappel, pour échapper à la prison , voudrait que le roi lui fît grâce de quelques livres sterling sur les 2,740 auxquelles on vient de le condamner. Henri, le grand justicier du pays, dispute, discute, et finit par accepter 1650 livres. Cest quelque vieux légiste, car s'il abaisse la noblesse, il choie et honore les j uristes, qui aura trouvé dans un statut en désuétude un texte qui permet à sa grâce de spolier légalement ses sujets (2).

Perkin, après avoir été repoussé de la côte de Kent, se dirigea plus tard sur l'Irlande, d'où Poy-nings, le gouverneur, le força bientôt de s'enfuir. Il partit pour l'Ecosse. Jacques IV, qui gouvernait alors ce royaume, fut séduit par le récit du prétendant, Taccueillit et lui donna bientôt en mariage lady

(1) Rot. Pari., t. Vf, p. 504. — Stowe, The Annales of England. Lond.; in-V, p. 479.

(2) Hume, 1. c, t. If, p. 52.

Catherine Gordon, fille du comte de Huntley. Jacques avait alors quinze ans. Placé sur le * trône par les meurtriers de son père, faction hostile & TAnglelerre, il avait été menacé, un moment, par quelques nobles écossais vendus au monarque anglais, de perdre, à la fois, la couronne et la liberté. Jacques cherchait à se venger de Henri (1) : Perkin, s'il était aidé, pouvait jeter Je roi dans un véritable danger, et le renverser peut-être. Jacques s'engagea donc à placer le prétendant sur le trône, à la seule.condition qu'il recevrait pour prix de ses services la ville de Berwicket 50,000 marcs.

Avec un millier d'individus ramassés parmi la lie des populations, et que les troupes disponibles de Jacques vinrent rejoindre, Perkin s'avança dans le nord de l'Angleterre (2). Il avait répandu, sur son passage, une proclamation où il demandait assistance à ses sujets pour chasser Henri d'un trône souillé de sang et de larmes. A qui lui livrerait mort ou vif « Henri Tydder le tyran, » il promettait mille livres en argent et des terres d'un revenu annuel de 100 marcs (3) : personne ne se présenta pour apporter la tête du roi.

Henri cependant avait assemblé son parlement le 9 février 1497, moins pour .tirer vengeance de l'insulte faite par l'Ecosse à l'Angleterre, que pour ob-tepir ^e ses sujets de nouveaux subsides. L'attente du prince ne fut pas trompée ; le parlement lui vota 120,000 Hvres sterling et trois quinzièmes et fut congédié ; le roi n'en avait plus besoin (4).

(1) Pinkerton*s Ristory of ScoUand. Lond., 1789,2 vol. in-4s 1.11, App. I. -^

(2) Rymer, 1. c, t. XII, p. 440. (d)Lingard,t.Il, p.124.

(4) Rot. Pari., t. VI, p. 513-519.

La taxe se perçut sans opposition ; mais dans le Cornwali les habitants indignés refusèrent de payer un impôt qui n'était destiné, disaient-ils, qu'à l'as-souvisâement des [>assions rapaces du monarque. A la suite des mécontents se Taisaient remarquer un marécbal-ferrant de Bodmin, nommé Michel Joseph, frondeur par caractèFe, et par goût ennemi de tout ce qui s'élevait plus haut qu'un homme qui faisait métier de ferrer un cheval, et Thomas riammock, avocat, d lassait pour de l'éloquence.

Soulevée 3uilloïïs, ta multijtude s'at-

troupa, i I, d'arcs et de hallebardes,

et se ruE is nuages de poussière sur

le comté e Wells elle fut rejointe par

le tord A ms talent, mais de bonne

maison. :çurent avec acclamation,

et sûrs ( rochain continuèrent leur

marche, , ipirent que pour massacrer

un des percepteurs de l'impôt; ils criaient sur le chemin : « Mort à l'archevêque Morton I Mort k sir Regi:nald Gray ! > les instruments les plus actifs de la tyrannie du monarque (1).

Les factieux vinrent se poster près d'Eltham, aux portes-mêmes de Londres; mais personne ne remua dans la ville. Henri, épiait de Georges Field, les mouvements des rebelles. Un soir le lord d'Oxford sonna tout h coup la charge, tombant avec furie sur l'arrière-garde ennemie : l'action ne dura que deux heures. Les archers du Gorowall défendirent avec opiniâtreté le pont de Deptfbrd, qui fut emporté de vive force : ce fut le signal de la déroute des révoltés, dont deux milles restèrent sur le champ de bataille, et quinze cents furent faits^irisonniers. Lord

(1) Lingard, I. c, t. II, p. 124.



indly fut décapité après avoir été conduit de Newgate k Tower-Hill, couvert d'un manteau de papier, sur lequel étaient peint ses armes renversées (1). Flam-mock et Joseph furent pendus ; le reste fut pardonné, ou racheta sa liberté.

Hais les dispositions mutines des habitants du Ckirnwall subsistèrent encore longtemps après Tarn-nistîe royale. Perkin tenta donc d'insurger le comté. A peine s'était-il présenté devant Bodmin que la po* pulace Yint se ranger sous ses étendards : trois mille hommes jurèrent de mourir pour défendre ses droits* L'aventurier, pour la première fois, prit alors te nom de Richard lY roi d'Angleterre. Il choisit pour ministres un banqueroutier et un tailleur, Berne et Skelton, et pour secrétaire, un escroc du nom d'Astley. Arrivé devant Exeter, Perkin comptait environ six mille hommes sous ses ordres. Il assiégea cette place, sans avoir ni munitions ni artillerie , obligé de se servir d'échelles de corde pour escalader loH murailles, et de torches pour en brûler les portes : sa tentative n'eut aucun succès, il y perdit environ quatre cents hommes, suivant le récit même de Henri (3).

Henri allait donc voir en face ce Perkin Warbeck, qu'il cherchait inutilement depuis trois ans. Mais à peine le prétendant eut-il appris que le roi s'approchait à la tête de forces nombreuses, qu'il abandonna le siège d'Exeter et gagna Taunton. Ses soldats, au nombre de sept mille, étaient déterminés à mourir

(1 j Tindal, Rapin de Thoyras, I. c, t. V, p. 316, note.

(â) Whpreupon Perkin and his company wenl to the east gâte, and lo the norlhern gâte, and assanlled the same, but it was so defended (blcased be God), Ihat Perkin lost above three or four hnndred men of hiâ Company, and so failed of his intention. — King Henry to the bishop of Balh and Wells (Dr. Oliver King).—Mss Dodsw. Bib. Bodl., vol, I, p. 89.

en braves. Lui-même avait fait ses dispositions pour livrer le lendemain bataille aux troupes royales; mais la nuit, au premier bruit du clairon ennemi, il s'enfuit avec soixante des éiens et vint se réfugier le jour suivant, 2 septembre 1698, dans le sanctuaire de BoM^ley. Le matin les insurgés implorèrent la clémence royale. Les chefs du parti furent pendus; aux compagnons de Timposteur, qui, la cordeau cou et les pieds nus, avaient crié merci devant la tente royale , Henri fit grâce de la vie. Mais comme s'il se fût repenti de sa miséricorde, il livra aux angoisses du désespoir les malheureux qu'il avait exemptés de la potence (1), en les frappant d'amendes qu'il leur était impossible de payer (2).

L'asile où Perkin s'était caché fut bientôt entouré de toutes parts. Des officiers conseillaient au roi d'en arracher le coupable, sans crainte de violer la sainteté du sanctuaire, dont le privilège ne pouvait, en aucun cas, couvrir un criminel d'État. D'autres, au contraire, pensaient qu'il ne fallait donner à Innocent VlII aucun sujet de mécontentement, et qu'on devait garder si soigneusement les avenues du monastère que Perkin n'eût aucun espoir d'en échapper. Cet avis prévalut Guetté nuit et jour, sans espoir d'évasion , et pressé par les prières de l'Abbé de se livrer à la merci du roi, Perkin, après une longue

(l)RapmdeThoyras, t. V, p. 323.

(2) Ryrocr, Acla et Fœdera. t. XIÎ, p. 696.

On conserve au Brilish Muueum le procès-verbal original des amendes payées par les rebelles ou ceux qui les avaient assistés, dans les comlés de Somerset, Dorset, Wills. Hampshire et Devon. L*abbé d'Âlhehiey fut condamné à payer 100 marcs. L'abbé de GlifT, 40 I. L'abbé de Ford , 60. L'abbé de Michelney, 60. Sir John Spoke, de Wiilakyngton, 200. Les habilanls de Taunton, 4411. 6sh. 8d.. Un individu fui imposé à iOO 1., d'autres à 80, 40, 20,15, et le reste de 30 à 20 sh. chacun. La ville de Bridgewater paya 166 I. Thomas Champeneys, Esq. de Frome, 66 1.16 sh. 4 d.

lutte avec ses compagnoDS d'infortune, se remit à la générosité de son ennemi. Henri avait promis de lui faire grâce, et il tint parole. Mais Perkin dut servir de trophée à rentrée triomphante du vainqueur dans la capitale. Monté sur un cheval de bataille , il fut obligé de traverser les rues de Londres au milieu des flots d'une populace qui se vengeait à force de moqueries et d'outrages contre le captif, de la honte d'avoir cru si longtemps aux récits d'un imposteur (1).

Elisabeth Gordon, retirée au mont Saint-Michel, apprit bientôt le triste sort de Perkin son mari, par l'arrivée d'un détachement de cavalerie qui venait menacer la forteresse qu'elle avait choisie pour refuge. Elisabeth se rendit à la première sommation. Conduite devant le roi, elle rougit et fondit en larmes, dit un vieil historien ; mais Henri la consola, la traita avec autant de galanterie que de générosité , lui donna une escorte qui la conduisit à Londres, auprès de la reine, et lui assigna une pension honorable dont elle jouit pendant toute la vie du monarque. On l'appelait à la cour la Rose blanche, à cause de sa beauté, ou peut-être du nom que la duchesse de Bourgogne avait donné au malheureux Perkin (2).

Le palais de Westminster fut assigné pour prison à l'aventurier, prison royale dont il ne devait jamais franchir les limites sous peine de mort. Mais il fallait de l'air et de l'espace à Perkin, qui parvint à tromper la vigilance de ses gardiens et s'enfuit ; l'a-

(f) Bacon, 1. c, p. 421-422.

(2) Elisabeth Gordon se maria en secondes noces avec sir Matlhcw Cradock. On trouve quelques particalarilés curieuses sur celle femme dans les Bistorical Notices of sir Mat. Cradock by the Rev. J. M. Trahcrne^ editor of the '^ Stradling Papers ".

1. 4

larme fut à riiistant donnée, et le fugitif poursuivi se vit obligé, pour échapper aux soldats qui allaient s'en emparer, de se réfugier dans le monastère de Shene de Tordre des Chartreux (1). Le prieur se chargea d'implorer la pitié de Henri, qui consentit encore à faire grâce au coupable ; mais toujours des réserves à la miséricorde royale ! Cette fois Perkin est condamné à rester un jour entier enchaîné dans la salie de Westminster, puis le lendemain à la croix de Cheapside, et là, de lire devant le peuple une confession dont les détails avaient été sans doute imaginés par Henri et ses ministres (2). Le châtiment terminé, il fut conduit à la Tour,

A la Tour, Warwick et Perkin se rencontrèrent et pleurèrent sur leurs infortunes : rien ne lie deux cœurs commodes larmes communes. C'était un mauvais ange que Henri donnait pour compagnop au Plantagenet, et sans doute il savait d'avance que le prisonnier succomberait aux paroles décevantes du tentateur. En effet, tous deux formèrent le plan d'une évasion. Quatre des gardiens qu'ils avaient gagnés promirent d'assassiner le gouverneur Digby et de conduire les captifs dans une place de sûreté : mais le complot, suggéré par le roi, fut découvert. Perkin, jugé à Westrninster comme un étranger coupable de trahison depuis son débarquement en Angleterre , fut condamné à être pendu. 11 mourut avec courage, et du haut de l'échafaud, attesta devant Dieu et devant les hommes la vérité de tous les faits contenus dans sa confession, laissant à ses historiens futurs la solution d'un problème biographique qui restera sans doute enveloppé d'éternelles obscurités (5).

(1) Polydor. Virgil., 1. c, p. 770.

(2) Hall., 1. c, p. 49.— Stowe, 1. c, p. 481.

(3} *^Wbo wa» Perkin Warbeck ? " is a question which tbe Eoglisb

O'Water, le maire de Cork, et son fils, compagnons fidèles de Perkln, moururent avec lui » reconnurent leur crime, et en demandèrent pardon au moment de paraître devant Dieu (1). On crut un moment que le roi leur ferait grâce : on s'était trompé.

Avant leur supplice, Warwick fut conduit à la chambre des lords. Il était accusé, non pas d'une tentative d'évasion, délit qui ne pouvait entraîner la peine capitale, mais d'un complot contre la vie du roi, crime de haute trahison. Prisonnier depuis quinze ans, il en avait alors vingt-quatre, et pendant sa captivité, si étranger à tout ce qui vivait dans la nature animée, qu'il n'aurait pu, dit Stowe, distinguer un canard d'une poule (2) ; le malheureux avoua qu'il avait donné son consentement au projet de Perkin et fut condamné à perdre la tête. Peu de jours après, Henri signa l'ordre d'exécution; ordre inique, dicté par la frayeur et qui devait imprimer sur le froné du monarque une tache de sang ioafiaçabla (3) : c'était acheter bien cher quelques années de sommeil.

Elisabeth d'Yorck versa des larmes en apprenant la mort de son coqapagnon de captivité.

Annals cannot resoWe. —Ellis* Original lettcrs illustrative of English . Hislory. London, 1825, 3\ol. in-8% t.I, p. 18.

L*autçur des *<Bistoric doubls,*' après de patientes recherches faites en Flandre^, dans les diverses résidences qu'habita la duchesse Marguerite, ne put ffouver aucun document sur Warbeck. Les comtes de Desmond et de Kildare paraissent avoir ajouté foi aux preuves que le prétendit leur administra sur son origine et son en-r lance. Carte U^se affimBier que Warbeck n'était pas le véritable filantageoet. Lingard et tous les his(oriens modernes le regardent Compte un imposteur. *

(1) Lingard, t. II, p. 127.

(2) Stowe, p. 482.

(3) The most onjustifiable execaUoD. -^ Agoes Stricklaod, 1. c, l. IV, p. 49-

Pour aflfaiblir l'horreur que ce supplice excita dans toute l'Angleterre, Henri publia que Ferdinand, roi d'Aragonr avait déclaré qu'il ne consentirait jamais au mariage de Catherine, sa fille, avec le prince Arthur, tant que vivrait un rejeton des Plantagenets(1 ). Étrange justification qui tendait à faire croire que l'union d'une infante avec le prince de Galles était si nécessaire à l'Angleterre, qu'il fallait l'obtenir au prix d'un crime. Et la vérité, c'teètque le roi devait recevoir par ce mariage 200,000 écus pour la dot de Catherine : or l'espoir seul d'un pareil trésor eût porté. Henri à sacrifier le comte de Warwick, quand sa race et lui n'auraient pas trouvé d'autre

intérêt à la mort du prince.

Le mariage eut lieu à l'église de Saint-Paul, en présence d'une foule immense, le lu novembre 1501. Arthur avait quinze ans, Catherine quelques mois de plus que son époux (2) : le prince avait gagné l'affection de ses parents et de la Cour, par de belles qualités. André, son précepteur, en avait fait un écolier brillant : l'enfantlisait Homère et Virgile. La jeune fille, par sa modestie, sa beauté, ses qualités de cœur et d'esprit, devint l'objet de l'admiration générale. Les deux époux habitèrent le château de Ludlow

(1) Hall,l.c,p 51. —Bacon.

(2) Presque tous les historiens se sont trompés sur Tàgc de Vin-fante en lui donnant dix-neuf ans à Tépoq^ de ^SQp mariage : elle était née à Alcala de Hénarès le 15 décembre 14S5. L'auteur de la Vie des reines d*Ang1eterre, '*the Lives of tbe queens of England,'* a la première rectifié cette erreur en consuUaoi un manuscrit précieux que possède sir Thomas Philipps, baronnet, à Mi(4lfc-Hill, et quia pour titre : aHisloria de los reyes catolicos Fernando y donna Isabel^A et pour auteur André Bernaldes. Madame Strickland a tiré de cet ouvrage des particularités fort intéressantes sur Tenfance de Catherine , et sur son mariage avec Arthur. On trouvera dans le t. V de la Gollect. de Leland, p. 352, 373, la description des cérémonies nuptiales.



dans le Shropshire. Après quatre mois de mariage Arthur mourut inopinément» emporté par une maladie de consdmption, ou par les rigueurs d'un hiver auquel son tempérament débile ne put résister. Il laissait pour veuve une femme qui n'en avait que le nom (1), que ses médecins lui avaient prescrit de regarder comme sa sœur (2), et qui plus tard fut forcée d'invoquer, pour défendre ses droits d'épouse et de mère, une virginité que Henri lui contestait, sans rougir, lui qui avait affirmé qu'elle était vierge lorsqu'elle entra dans la couche de son second époux (3).

Arthur mourut le 2 avril 1502, et Henri, duc d'York, prit au mois de juin le titre de prince de Galles (4) : Richard II ne l'avait porté que quatre mois après la mort d'Edouard son père (5),

Ce trépas subU affecta vivement Henri VII, qui se voyait forcé ou de renvoyer l'infante en Espagne, et par conséquent de restituer à Ferdinand les cent

(1) Est opinîo sponsam primom, intactam, quia esset invalidas «tate non roatarâ, rcliquisse. — Petros Martyr. Êpist. (J509).

(2) He vas in so grcat and dangerons a fit of sickness, as that, by the ad vice of pbysicians, he was altogether restrain'd from consum-maling the marriage by carnal copulation. -^ The Hîslory of the cborch of England, 1625, in-42, p. 3.

(3) Atqui casas înopinatus intervenisse dicitur quasi testis non violais Catbarinae virginitalis, qoèd si ei per imbecillitatem natur» viri admodum adolescentis, virginem adhuc esse licuerit, sicot illa sanctè affirmabat, et cum eà testabantur fœminœ probalissiaiîe quibnscum illa de rébus secretioribus saepè communicare solebat. — Polyd. Virgil.,1. c, p. 2.

(4) Lord Bacon dit dans son? flistoîre de Henri YII que le duc d'Tork ne fut revêtu de s^on nouveau titre qu'au mois de février 1503; mais, comme le remarque Rapin de Thoyras, c*est une erreur, puisqu'on trouve dans le recueil des actes publics des lettres patentes du 22 juin 1502, où il est qualifié prince de Galles.r- Rapin de Thoyras, L V, p. 336.

(5) Legrand, Histoire du Divorce de Henri YIII) Paris, 1688, 3 vol. in-'42, t. II » suite de la 2* partie, p. 45.



mille couronnes qui formaient la moitié de la dot de rinfante, ou de garder la princesse en Angleterre, en lui garantissant la jouissance d'un tiers des revenus du pays de Galles, du duché de Cor-nouaille et du comté de Chester, douaire qu'elle tenait d'Arthur (1).

La position de Henri était critique : sa bonne étoile le tira d'embarras. Jaloux de conserver l'alliance de l'Angleterre , comme un contre-poids à là haine de 4a France, Ferdinand se hâta de proposer un mariage entre Catherine sa fille, et ftenri le beau-frère de la veuve (2), D'abord le monarque anglais reçut cette proposition avec indiflérence, car, marchand bien plus que roi, il pensait qu'une autre cour lui offrirait un parti plus avantageux (3). Malheureusement, Ferdinand était un de ces rusés politiques difficiles à tromper; il lut dans l'âme de Henri, et te somma de restituer la dot, ou de consentir au mariage. On négocia pendant près d'un an, Henri, qui n'avait reçu que 100,000 couronnes, voulait que les 100,000 autres lui fussent comptées avant la conclusion des fiançailles. Ferdinand soutenait que le douaire de sa fille devait lui tenir lieu de dot : comédie toute bourgeoise où les deux pères, Harpagons couronnés^ s'étudient à se tromper l'un l'autre, et font assaut de ruse et de lésinerie. Trop avare^i^ pour faire aucun sacrifice, trop entêtés pour céder, ils finirent par renvoyer leurs démêlés pécuniaires à d'autres temps , et le 28 juin 1503 (4), convinrent

(1) Tyndal, Rymer, 1. c, L Xll, p. 658, 666.

(2) Bernaldes, I. c, — Sir Harris Nicolas's Memoir of Elisabethof York, p. XCelsuiv.

(3) Lingani, t. II, p. ISO.

(4) Trailè du 24 septembre 1502.— Brit. Mus. Mss., Cott., Vcsp., c. 12, p. 218.—Un

autre, dans Rymer, du 24 octobre 1503» t. XllI, p. 36.

que le mariage aurait lieu deux mois après Tarrivée de la di^Dse du pape (1).

Jules II régnait alors. Après avoir pris l'avis des théologiens et des cardinaux qui formaient son conseil (2), il accorda la bulle demandée (3). Honorius, dans les plus beaux siècles de l'Église, avait épousé les deux sœurs sans qu'aucun Père eût blâmé son second mariage- Innocent III , le plus savant ca-noniste qui peut-être se soit assis dans la chaire de Saint-Pierre, autorisa cette sorte d'union , lors de la conversion des peuples de la Livonie, Emmanuel, roi de Portugal, avait épousé les deux sœurs avec l'autorisation de Bome , bien qu'il eût eu des enfants de la première. Au quinzième siècle, le pape Martin V avait accordé des dispenses semblables à celles que Henri YII avait sollicitées (ù).

L'archevêque de Cantorbéry, Warham, un des grands théologiens de l'époque, repoussa d'abord le projet d'union entre Catherine et Henri, par deux motifs, l'un déduit de la loi divine, l'autre tiré de la morale publique. Il combattit en face du roi l'opinion de Fox, évêque de Winchester, favorable au mariage. Mais après l'arrivée de la bulle il ne fit plus aucune objection aux désirs du prince: l'autorité avait parlé, l'archevêque se Soumit (5).

Cl) Histoire du Diforce de Henri Vm, l. Il, p. 17,19.

(2) WiUi the advice df Ihe Collège of cardinals and of Ihe most Icarn'd divines and canooists.—The JÉlistoi^y of the Reformation of the cfaarch of England, p. 4.

(3) Voir la bulle da pape aux Piècbs iustificatitbs , n» I.

(4) Sods le règne de Henri VHI (12, Henri VHI, C. 5,6), Christ. Tburland obtint Tautorisation du saint-siége d'épouser la flile de George Wcslnes, veuve de Henri Thurland son frère aîné.—The History of the Reformation , p. 6.

(5) Which aiso he declar'd not only in a contestation which he had with Richard Fox, bishop of Winchester, who persuaded it, bat in certaÎD words to king Henry the seventh himself, whom he told

Catherine elle-même, comme par une secrète intuition de l'avenir, ne manifeste aucune inclination pour de nouveaux liens. Elle semble à cette époque souffrir des peines secrètes qu'elle voudrait cacher à sa mère ; c'est presque les larmes aux yeux qu'elle prie ses parents de ne s'occuper ni de ses chagrins ni de ses craintes (1). Que se passait-il dans l'âme de cette jeune femme ? Rougissait-elle de se voir comme une esclave l'objet d'un débat honteux entre deux puissants monarques ? ou regardait-elle comme proscrite par la loi divine l'union danslaquelle on voulaitl'enga-ger? Fille obéissante, chrétienne soumise, elle cessa de murmurer, elle aussi, dès qu'elle connut la volonté de ses parents, et la bulle du souverain pontife, dont une copie authentique venait d'être expédiée en Es-.pagne à la sollicitation d'Isabelle de Gastille (2).

Le 25 du mois de juin 1503, dans la maison de révoque de Salisbury, près de Fleet-street, Henri et Catherine furent fiancés (3) ; mais la veille du jour où le prince entrait dans sa quinzième année, âge cano-

plainly that the marriage seem'd (ohim neilbcr bonourable norivell pleasingtoGod...Notwithstanding, that -when the Bull of dispensa-tion was granted, that he thesaid déponent contradictcd it no more. — Herbert, 1. c.» p. 271. Cité par Legrand, Histoire du divorce de Henri VIII, t. Il, ^ p., p. 46.

Gomme Bnrnet, dans son Histoire de la réformation, a voulu tirer partie deTopinipn de Warbam pour justifier le divorce de Henri, nous donnerons, aux PiècRS justifigjltitbs , n^ ii, le témoignage de l'arcbevèque de Cantorbéry tel qu*i1 est rapporté par milord Herbert. 11 en résulte clairement que, dès qull connut la dispense, Warbam cessa de s'opposer au mariage. A chaque instant, dans le cours de notre ouvrage, nous aurons à nous plaindre des témérités de cet écrivain.

(i) Mariana, Historia de rébus Hispaniœ, lib. XXX, cap. 17, p. 264.

(2) Herbert's Life of Henry VIII., 1683, in-4% p. 264.

(3) Specd., I. c, p. 973. Le contrat se trouve dans Collier's Ecclesiastical bistory of the Great-Britain^ London, 1708, in-fol., 2 vol., t. H.

le de puberté, le 23 juin 1505, il fut forcé de

tester dans les formes, au palais deRichmond, en

jence des conseillers de la couronne, contre la

dilé d'un contrat signé pendant sa minorité, et

I refusait de ratifier. Cette protestation, sans

ortance aux yeux du fiancé qui obéit comme un

nt en tutelle aux ordres de son père (1 ), Henri

jalles n'en prit pas même lecture : il n'assista

à la rédaction de l'acte (2) qu'on ne jugea pas

ropos de signifier à Catherine (3), C'est Fox, un

.témoins du roi, qui nous a révélé ces. particula-

« importantes ; comment récuser un témoignage

iblable (&) ?

ii aux yeux du vieux roi la protestation était la

ocation légale du contrat passé trois ans aupara-

t entre les parties, Catherine devait être renvoyée

« Dédiatement à ses parents en Espagne ; mais après

étrange incident, qu'elle n'a connu que plus tard,

elle continue de rester en Angleterre pendant quatre

ans encore, objet des soins empressés de son fiancé.

Henri l'aime, ne cache pas sa flamme, et semble

n'aspirer qu'au moment où il pourra donner le nom

d'épouse à la jeune infante (5) qui, lorsque son

deuil est fini, a repris ses blancs vêtements de

vierge.

Mais comment expliquer la conduite de Henri VII? ÉcoutonsLandsdowne : «Le roi, dont la santé dépérit

(1) That fae did not remember that Henry the eighth when he came to âge, did expressty consent to, or dissent from the inlended marriage ; yet that be believed Ibat a protestation was made in the name of Henry tbe eightb to this efifect.

(2) Adding Tarther that our king was not présent ihere.

(3) Legrand, 1. c, t. II , p. 53.

(4' Voyez aux Pièces justipicativbs, le témoignage de Fox, n» m.

(5) Iltam ille suprâ omnes muliercs appetcbat ; soprà omnes ama-bat,et illi se conjungîappetebat... Antequam illi seconjungeretur,hoc SApèdixit. — Folus, Apologia reg., Brixiae, 1774» in-4, p. 83,84.

de jouf en jour, et qui vient de perdre Elisabeth, sa femme, croît que ces coups du ciel sont des châtiments Infligés au père qui n'a pas craint de violer la loi de Dieu, en autorisant une union défendue par le Lévitique ; et, tourmenté par ses remords, il se re-peut, et veut avant de mourir protester contre ce mariage incestueux (1). «Comme

si, pour étouffer des. terreurs nocturnes, Henri n'avait pas l'exemple du clergé, qui, sans murtnure, avait accepté la sentence de Jules II !

Fox a donné les véritables motifs de la protestation du roi, « qui ne voulait pas renoncer à Talliance projetée, mais qui la différait à cause de quelques difféfends qu'il avait à cette époque avec le roi d'Espagne au sujet du douaire (2), » Ni l'âge, ni les maladies, ni la mort de la reine Elisabeth, n'ont pu apaiser, chet ce prince, sa soif inextinguible d'argent. Si le mariage est célébré trop tôt, son frère d'Espagne gardera ses doublons : malheur qu'il cherche à conjurer en faisant peur à Ferdinand d'une rupture qui n'aura pas lieU^ « parce que le prince de Galles est toujours dans l'intentlotl d'épouser sa fiancée. » Seulement il faut qu'il reste! libre dé tout engagement (3), afin que Ferdinand se décide à payeir la dot entière. Et cette rouerie royale réussit à merci) Mss., dont lei matériaux ont été rénnlfi par révèqne Kennet, 500 à 1500. — Moryson, Apomaxis calamniarum, Londini, 1537, p. 5,13.

(9) Fnrthermore, thaï upon conférence had betwixt Henry tbc se-tenth and hioiseir, he fonnd it was thc intefition of that king^ thaï his son Henry should marry (he said lady Katharine, although he defcrred the solemntzalion of this inlended malrimony, by reason ôrsomc discord which was at that lime betwixt him and the king of Spaîn, for the calling backof the dowry.—Herbert, I. c, p. S74.—Legrand, 1. c, t. n,p. 52.

(3) El se ténia por libre para casarse con qoien quisiese*—Zorila, t. VI , p. 193 ; cité par Lîngard, t. H, p. 131, note.

veille : les doublons arrivent, un peu tard il est vrai, car le père de Catherine voudrait bien qu'on prît sâ fille et garder la dot, mais Henri est impitoyable : la dot est le gage du contrat, il la teut à toute force, 11 l'obtient, et il en donne un reçu qu'il force Son fils majeur de signer.

Un autre motif détermina la menaçante fJtotesta-tion du monarque anglais. Après la mort de la reine Elisabeth, on le vit verser quelques larmes : elles séchèrent bien vite, quand il apprit que la reine de Naples avait hérité de son mari d'immenses domaines^ qui pouvaient, par un mariage avec la veuve, faire partie du patrimoine de la maison de Tudor : et Jeanne était belle et jeune encore. Mais le nouveau roi de Naples refusa d'exécuter le testament de son prédécesseur, et la passion du roi s'éteignit, pdtii* se rallumer bientôt. Il avait jeté les yeux sUr une autre veuve, Marguerite, duchesse de Savoie. Or, pour épouser l'une ou l'autre de ces riches héritières , il avait besoin du patronage de s#n frère d'Espagne , qui ne pouvait le lui refuser, dans l'espoîr de cette couronne d'Angleterre que Henri tenait incessamment suspendue sur la tête de l'infante (1).

Comme on le voit, conspirations et révoltes, attentats contre la société et contre le prince, paix et guerres, miséricorde et désespoir, punitions et récompenses, traités et mariages, jusqu'à k tnort, étaient pour Henri des occasions de lucre ou de spéculations mercantiles. Il avait décoré dil nom de po-litî ue ce que ses sujets nommaient rapacité, comme ces esclaves flétris par Tacite, qui appelaient repos le silence des tombeaux. Deux hommes, Enlpson et Dudley, lui servirent d'auxiliaires et d'instruments,

(1) Lîogard, I. c, t. II, p. 131.

Tun haineux et vindicatif, l'autre hypocrite et rusé, Tunet l'autre juristes retors, et versés dans la science des lois, dont ils profitèrent pour tourmenter et perdre l'innocent. C'est à leur école que l'héritier de la couronne devait apprendre l'art de conv«tir l'oppression en loi. De nombreux espions, destinés comme des oiseaux de proie aux amusements de la royauté, faisaient partie de l'administration. Un citoyen arrêté restait en prison, sans jamais être jugé, jusqu'à ce qu'il achetât sa liberté par une forte rançon dont on déguisait le nom odieux sous celui de composition.

Plus tard, pour aller plus vite, Empson et Dudley se chargèrent eux-mêmes du rôle de dénonciateurs. En vertu d'une commission particulière de leur maître, ils appelaient dans leur demeure privée, transformée en sanctuaire de justice, l'accusé, qu'ils interrogeaient, et, qu*après un dérisoire examen, où manquaient tous les éléments ordinaires de conviction , le témoin et la preuve, ils condamnaient à d'énormes amendes. Le jury n'offrait aux citoyens aucune sécurité ; les jurés étaient eux-mêmes emprisonnés s'ils acquittaient des prévenus dont la sentence avait été portée d'avance par le pouvoir. A côté de cette cour d'assises, où deux hommes, Empson et Dudley, disposaient de la liberté et souvent de la vie de leurs semblables, était un scrinium , où l'on fabriquait des actes qui transformaient des terres seigneuriales en fiefs royaux, et suscitaient ainsi d'innombrables procès toujours décidés en faveur de la couronne (1).

Le mineur dont les biens étaient administrés sous la tutelle royale, ne pouvait, quand il avait atteint sa majorité, obtenir la restitution de son patrimoine

(1) Rapin de Thoyras, I. c, t. V, p. 338, 339.—Hume, I. c, t. II, p. 7*.

à moÎDS^u'il ne payât des taxes exorbitantes. Pas une seule fois, pendant son long règne, Henri n'accorda de pardon gratuit Bacon vit un jour un compte d'Empson apostille, à chaque article, de la main du monarque ; on y lisait : Reçu de N. cinq marcs pour fobletUion tfunpardon, àcondition ques'il ne Cobtient pat, on lui rendra son argent, ou Céquivalent ; le roi avait écrit à la marge : ou l'jèqijivalent. Petits grains d'or, ajoute lé chancelier, qui finissaient par faire des montages (1).

Et nous aussi, nous avon :omptes

royaux, qui auraient fait mo lu front

du chancelier, et dans lesquel : argent

de la pitié, de l'équité et de 1'

Carell et son fils se sont rei , on ne

dit pas di quel délit : qu'ils v. et ils

seront pardonnes. Us n'ont pas tant : le

roi compose et accepte un billet de 9Ï)0 livres et iOO livres en argent.

L'abbé d'une Chartreuse réclame la confirmation de franchises et de privilèges .^ont son ordre jouissait : il donnera 5,000 livres pour l'obtenir.

L'évêque de Bath, en prenant possession de son siège, devra s'engager à payer annuellement 100 li' vres à la couronne.

■Le chapitre d'York sollicite une faveur royale : accordée au prix de i ,000 marcs.

Le comte de Derby crie de sa prison, pitié et pardon. Le roi a pleuré, il fera miséricorde quand le coupable aura fait don à sa majesté de 6,000 livres (2).

(1) Bacon. I. c, p. 481.

(2) CompLes de DudlËï : Carell and his son, Tor Iheir pardons, 1,0001. Recogniiance, 9001., 1001. in inoncr.

Pardons of Knosworlh, 500 1. Shore, 500 I. Growe, 133 1. 6 a. 6 d.

N'appelons pas seulement « comme le fait Bacop, la malédiction sur la tête des deux ministres ; Henri était encore plus coupable que ses conseillers. Quand le parlement ou le jury étaient asseiKblés po^r juger quelque grand criminel, venait Empson ou Tattoraey, qui leur disait: « Retirez-vous, l'affaire est dans les mains du roi (1). » Cela signifiait : William Harper est accufé de trahison, de félonie / de rupture de ban ou d'autres offeases envers sa grâce, mais il est en pourparlef avec le roi; il offre au prince 300 marcs pour sortir Ib prison, le roi en demande 400, cela s'arrangera (2). Ou bien: Un tel a répandu le sang de son frère; mais le meurtre n'a pas besoin d'être lavé dans le sang du coupable ; pas de loi de talion : l'homicide traite de son rachat avec son altesse. Il n'a qu% 25 livres à donner, car il est paqvre , pour que le signe de Cam soit effacé de son front, et le roi s'en con* tentera.

Qu'était devenu ce bel adage de la grande charte :

Alderman ofLondoa, âOO 1.

Bishop of Durbam, an indentare, by whiçb be wa^ bo^n(] to pay to Ihe kmg. 20,0001. *"

Abbot of Cistercians for confirmation of Iheir franchises and privilèges, and to use their free élections without Wem^^ ^,000 !..

Cardinal p. Batb according lo agreement, 500.

P. G. for bis pardon 300 marks, obligation 1,000 1.

Bishop or Batb, 1001. a-year, so long as he sfaali be bishop.

Discbarge for buying certain allows, contrary to restreint, 3001.

For king*s favor in deaneryof York, 1,000 marks.

Pardon for alderman, 1,000 marks.

Earl Derby's pardon, 6,000 1 . Brit. Mus. Harl., Mss. n"" 1877, et Landsdowne, Mss. n<» 160.

(1) « The king took the malter into bis own bands, » and tbe pri-soner was discharged upon the king's attorney certifying tbat fact to the court. — Landsdowne, Mss. 160, p. 307»

(2) For tbe par4oQ of Will. Harper for treasons, feiony, escapes and otber ofTences, 400 marks, ib.

1 personne nous ne vendrons le droit ou la justice (1)?

Le terme de tant d'iniquités arrivait enfin. En proie à des douleurs de poitrine dont le retour de Tbiver accroissait chaque année les ardeurs, Henri commençait à tourner les yeux vers Favenir éternel. Ea ce moment solennel les avertissements ne manquèrent pas au monarque qui ne fut pas pris en traitre par la Providence comme il avait pris Tinfor-tuné VVarwick. Du haut de leur chaire des prédicateurs dénonçaient au mourant les exactions de ses minisires , faisaient parler le^ cris des captifs et les larmes des opprimés, Texhortaient à faire pénitence, et à réparer, quand il en était temps encore, Iç mal dont il s'était rendu coupable. De son lit de souffrance il entendit ces saintes admonestations. Pour calmer ses remords et se réconcilier avec le ciel irrité, il pardonna les offenses commises envers la couronne , et par le sacrifice d'une partie de ses trésors mal acquis paya les créances de toutes les personnes arrêtées pour dettes au-dessous de A.0 shillings (2).

On le vit, les mains jointes, recommander à son fils la restitution de ce que tous ses officiers et ses ministres avaient injustement ravi ; mais ses volontés suprêmes ne devaient pas être remplies. Les vices d'un père sont de la nature des maladies organiques qui se transmettent avec le sang ; le prince de Galles allait bientôt montrer qu'il était le digne fils du duc de Biebmond, en désobéissant à la voie d'un mourant Qui sait si parvenu à*sa dix-huitième année, il aurait attendu que le trépas du roi Teût mis en possession du trône? On l'aurait vu, peut-être, s'ap-

(1) Uagna charta : NalU vendemus rectum aut jasticiam.

(2) Bacon, LiDgard et les aatres historiens.

puyant sur des titres de la reine sa mère, héritière de la maison d'York, se révolter contre son père, roi de fait et non de droit. Empson et Dudley étaient prêts à faire pour lui Toflice de Tyrrel, et sous le premier coussin de plume à étouffer le dernier râle du roi phthisique.

Si le succès était la splendeur providentielle de l'équité, de la justice, comme l'ont enseigné quelques historiens matérialistes, Henri mériterait le nom de grand roi, car jamais prince ne fut plus heureux ; mais il n'a pas droit à ce titre après l'oppression horrible qu'il fit peser sur ses sujets durant un règne de vingt-quatre ans. Pendant

qu'on le transportait à cette chapelle de Westminster, où devaient reposer ses restes, la liberté gisait sur le chemin, son manteau transpercé des coups du poignard royal.

M. Guizot a parfaitement caractérisé cette première période du règne des Tudor (1). Le pouvoir, sous Henri Vil, chef de cette maison, est devenu systématique dans son absolutisme. Henri s'affranchit des lois, et même de celles qu'il a juré de vouloir respecter. C'est par la terreur et la corruption qu'il s'étudie et réussit à pervertir les âmes. Sous les Plantagenets les communes avaient glorieusement défendu les droits privés, la maison du citoyen, les libertés individuelles ; sous Henri VII elles abdiquent volontairement leur mission toute populaire, et se font le docile instrument de la tyrannie. C'est le parlement qui consacre, tantôt par son silence, tantôt par son concours , la violation des droits sacrés de la liberté, de la propriété, de la conscience. Le peuple demande en vain à ses députés de mettre un terme à Toppres-

(1) M. Guizot, Histoire de la civilisation en Europe, 1 vol. in-lâ, 1846 , p. 345, 349, etc.

sioQ légale dont il est victime, sa voix n'est pas écoutée. Telle était la terreur qu*avait su leur inspirer Henri, qu'ils n'avaient pas honte de choisir pour leur orateur Dudley, le séide de Foppresseur. Les shériffs s'étaient transformés en véritables inquisiteurs , qui rédigeaient des enquêtes au profit du prince : le royaume était souillé d'espions et de délateurs dont l'office était ennobli et largement récompensé (1).

N'attendez pas que le pouvoir s'inquiète si la loi est conforme aux principes de la justice, si elle a vieilli, si elle est tombée en désuétude, si elle est exécutable ; le roi, comme ses agents fidèles, n'a qu'un but, c'est d'amasser de l'argent. Qu'importe à sa grâce que ses coffres s'emplissent aux dépens des souffrances du peuple? Son bonheur est, le soir, quand tout est endormi dans son palais, d'ouvrir furtivement ces bahuts énormes où dorment des millions de livres sterling : c'est le monarque le plus riche de l'Europe (2).

Ruses, fourberie, despotisme, avarice, tyrannie : voilà l'héritage que le mort laissait au vivant.

Et pourtant il trouva, par une fortune incompréhensible, un grand artiste, Torrigiano, pour lui élever dans une chapelle de Westminster un des plus beaux sépulcres que l'art chrétien ait édifiés (3) ;

(1) Hame, 1. c, t. If, p. 74.

(2) Hame. — Henry.

(3) Parmi les Mss. de la bibl. Harl.^estle compte des dépenses de la chapelle : on y voit que sons Torrigiano trayaillaient : «Lawrence Imber kerver, for roaking tbe patrons in timber; Hurophrey Walker founder; Nicholas Ewer, copper-smith and gilder; John Bell and John Maynard, painters ; Robert Vertue, Robert Jenîngs and

John Lebons, roasterHnaaons.» — Torrigiano reçut 1,000 1. st. pour la tombe (6,0001. d*aajourd*bui). — Henry's (Robert} History of Great firiUln, in<4% t, VI , p. 601.

h 5

un poète latin pour le chanter (1), un évêque pour le célébrer en chaire (2), et Bacon pour historien.

(1) Voici les vers qa'Aadrè fit sar Henri VU :

Princeps, ingenio nitente, prsstans Famà, religione, Gomitale, Sensa, sanguine, gratiâ, décore.

—BriL Mus., Hss., Gott, Domit., A. XYIII.

(2) Citons quelques lignes courageuses de roraison funèbre du prince, prononcée par révèque de Rochester; Torateur dit en faisant allusion à Henri YIIl :

ce That justice from thenceforward, might be truly and indiflTe-rently executed in ail causes ; that the promotions of the churcb, vhich TPere in his disposai, should be thenceforward given to able men, vho were wirtuous and well learn'd ; that as to those who were in jeopardy from his laws for tbings formerly done, be would grant pardon generally to ail. )>—-Harl. Mss., n. 209. Mr. Sharon Turner a donné dans son History of Fngland during the middle âges, t. IV, 166 à 173 , Tanalyse des statuts principaux passés soas le règne de Henri VU, et des règlements sur le commerce et la nayigation.

>v

1

•>8

♦s

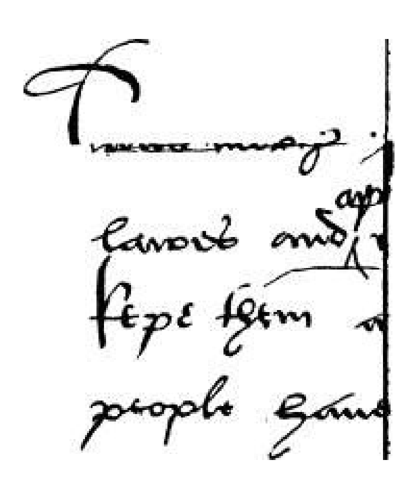
PAC SIMILE ^

i

c

eà

\



/^^^^iiS^Ccnb^ \;vv!S

ïïùlQire aeBENTlIVIII^îapM'Au

## CHAPITRÉ ÎI.

## COURONNEMENT DE HENRI tlH. — 1509-1511.

ATëgement dé Reorl vm. — Portrait du prince. ~ La famille royale. — Les ministres de Henri, Warham, Fox, Howard, Rothal, Herbert, Poynings. — Mariage da rbl. — Lettre du monarque au cardinal de la Rovère. — Couronnement. — Al rération du serment royal par Henri. — Fêtes à WeStmln-ster-Hall. — Arrestation et exécution d'Empson et de Dudley. — Amusements dû roi. — Favoris du prince. — Wolsey. — L'Angleterre littéraire à Tavénement de Henri. — Érasme, Thomas More, Llnacre^ Golet. — Les moines. — Protection que le roi accorde aus lettres.

Au roi courbé par l'âge et les soucis, flétri par le soupçon, rongé par Tavarice, succéda le 25 avril 1509 un prince de dix-huit ans, dont Tavé-nement au trône fut salué par d'unanimes acclamations.

Mountjoy, un des hôtes brillants de la cour de Greenwich, témoin de l'allégresse populaire, écrivait à Érasme :

c En apprenant que « Henri Octavus, » ou plutôt «Octave, » vient de succéder à son père, toute votre tristesse s'est dissipée, je n'en doute pas. Oh ! si vous pouviez être témoin des transports du peuple, de son bonheur, de ses vœux pour Henri, vous pleurent de joie. Le ciel sourit, la terre a tressailli, partout coulent le lait, le miel, le nectar (1). »

(1) Nibil Tereor, mi Erasme, quin ubi primùm aadisti principem Dostnim Uenricom

octavam sea potins Octaviom defoncto patri in re-gnnrn snceessisse, omois iibi ex animo «gritndo repente abierit. 0 mi

Henri, que F Angleterre fêtait ainsi, était «n des plus beaux princes de son époque (1). Sa figure portait le type anglo-saxon. Il avait le front lisse, les sourds arqués, l'œil d'un bleu tendre, le menton garni d'une barbe fauve, les épaules larges, une main toute féminine.

A le voir on devinait qu'il prenait un soin curieux de sa personne. Sa toque de velours, ombragée d'une plume d'autruche, était posée sur l'oreille avec coquetterie. Son manteau était drapé à l'espagnole , son justaucorps fortement arrêté sur les hanches. 11 recherchait les couleurs chatoyantes, la soie et le velours. On le citait pour F un des meilleurs cavaliers d'Angleterre, il maniait un cheval avec autant d'aisance que de grâce. Quand on l'apercevait au milieu de ces flots de jeunes seigneurs, son cortège accoutumé, il était impossible de ne pas être frappé de la fleur de santé qui s'épanouissait sur son teint, de la sève de chaleur qui circulait à travers ses veines, de ses manières lestes et martiales. Les femmes l'avaient nommé roi avant qu'il montât sur le trône (2). Mais le regardait-on de près, on remarquait bien vite en lui, comme une impatience fébrile qui se manifestait par des mouvements saccadés. Gomme son père, il ne pouvait regarder en face celui qui l'approchait : son œil se fermait et s'ouvrait incessamment ; brusque , fantasque, il répondait

Brasme, si videas ut mortales omnes htc Isetitiâ gestiant, nt nihil magis exoplent quàm ejus vitam, lachrymaa prae gandio continere non posées. Ridetsther, exultât terra, omnia lactis, omnîa mellis, omnia nectaris sunt plena. Noster rex non auram, non gemmas, sed ▼irtutem, sed gloriam, sed œtcrnitalem concupiscit. — Desid. Erasmi £pist., in-fo1., Basil. 1538,1. 1, p. 189.

(1) Eximiae corporis formœ prsditus, in qoA etiamregiœ majestatis angasta quasdam species elncebat. — Sanderns, de Schism., p. 4.

(2) Moryson^ Apomaxis, I. c, p. 63.

par quelques monosyllabes aux longs discours dont on l'ennuyait.

En Angleterre il existe de vieilles ballades où le poète représente le prince de Galles déguisé, sortant de son palais (1) pour étudier les besoins de son peuple futur; mais il est bien vite découvert Ce qui le trahit, c'est la douceur répandue sur ses traits i c'est sa gr&ce, c'est son affabilité, c'est je ne sais quoi de merveilleux, que la foule contemple dans une muette admiration (2). Juste Lipse a dit qu'on mettrait le nom de tous les princes qui méritèrent le titre de bons dans le cercle d'une bague : il y eût fait entrer Henri, si le prince, ressemblant au portrait qu*en ont tracé quelques-uns de ses contemporains, était mort après deux années de règne.

Le peuple, enivré d'espérance et de joie, se pressait autour de l'adolescent qu'il

accompagnait jusqu'au palais. Rien n'était beau comme Henri achevai, sous sa brillante armure, le pied appuyé sur de larges étriers en fer, le corps emprisonné dans une cotte de mailles d'acier, la tète ombragée de plumes blanches, ondulant au moindre souffle de l'air, au plus léger mouvement du cavalier. Il aimait tous les exercices du corps : la chasse, où quelquefois il lassait jusqu'à dix chevaux (8) ; le jeu de boule, où il

(1) SUjpe's Mémorial, 1. 1, p. 625.

ÇS) ...Specie, atqae ipso gressa soblimior esse

Qoàin meDtirelar, yalgo appareret; était! Ingrediens cervice tenus turb» superesset Attonitœ ; bomaDO cea quiddam aogiistîiii ora Cerneret obtnta fixo.

Ghaloner.— Strype's Memor., 1. 1, p. 625.

(3) An admirable borseman : be is uncommonly fond of tbe cbase, and never indulges in tbis diversion withouttiringeigbt or lenborses. —Ginstiniani, traduit par Tamer, tbe Hislory of Henry tbe eigbtb, LoQd., t828, % vol. in-a», t. II, p. 533.

faisait sa partie avec le meilleur pointeur (1), en pourpoint de satin blanc ; la balle, qu'il renvoyait de sa main armée d'un gantelet de bois ; le tir à Tar-balète, où rarement il manquait le but.

Né avec des passions impétueuses, Henri , fils unique d'Élisabetb, de la maison d'York , pouvait un jour donner des inquiétudes à son père, et, les armes à la main , faire valoir ses droits comme héritier du trône ; c'eût été pour le vieux Tudor un prétendant autrement redoutable que Perkin Warbeck. Henri VU, pour mourir en paix , voulait faire de son fils un dignitaire ecclésiastique. L'enfant devait être un jour primat d'Angleterre, et archevêque de Gantorbéry; son éducation fut donc toute clé-r ricale (2).

A sept ans il apprenait à solfier; à dix ans il faisait sa partie & la chapelle royale ; à douze ans il composait, dit-on, des messes en musique. On chante encore à l'église du Christ, à Oxford, une antienne à quatre voix qu'il composa quand il était duc d'York (8) : O Lard the maker (4).

(1) He takes greal dpHght in bowling.-7- Id., ib.

(2) Herbert. — lîapin de Thoyras.

(3) One of his Anthems slill continue to beperfbrmed in Uie choir of Gt^rist c|iurch Oxford.— Sevard*s Anecdotes of dîstîognîslied per-sons, 1 1, p. 42.

(4) On la trouvera aux Pièces jusnriCATiTi», n<> IV.

Dans le fint book of selécted mutick, eoÙected from John Bar* nard , publié en 1641, l'antienne est donnée à Williapi If undy, mais le docteur Aldrich, après de savantes recherches, a prouvé qu'elle était de Henri.

Dans une coUecUop d'antiennes et de motets de la main de John Baldwin, du chœur de Windsor, compositeur lui-même, achevée en 1591, est une composiUop à trois voix, avec ces mo^ .* Q^^ quoth Benricus o.etmvu$; en tète de l'anliennè : Quàn; pulchra et décora» on lit ces mots : Quôd Henrie^s oeiatus.

Dans le Mss. Harl., 1419, A, p. 200, est la liste des nombreux ip-struments de musique que Henri laissa k Westminster ;près sa mort«

coTDiiMnnfBn m hbkbi vm. Tl

L'efilmt avait montré d'heureuses dispositions pour la théologie : on lui mit dans les mains la Sooune de saint Thomas ; cette œuvre qu'étudient avec une sorte de passion toutes les intelligences du seizième siècle, et où l'Ange de l'école a sondé les mystères les plus ardus de la psychologie, avec tant de bonheur, qu-il semble que ses solutions soient des révélations célestes. Saint Thomas est la grande image des monastères au moyen âge ; c'est au souffle de ce maître que s'anime et se meut tout ce qui veut alors parler théologie. Quand, dans la dispute religieuse dont est tourmentée la société allemande au seizième siècle , vous apercevrez quelque moine qui tombe et renie sa foi^ cherchez bien dans sa bibliothèque , vous n'y trouverez pas la Somme de saint Thomas. Henri YIII, un de ses disciples fervents, a pourtant succombé : il nous faudra chercher le secret de cette chute.

Comme Luther au couvent, Henri, quand ses yeux s'étaient fatigués sur la Somme de saint Thomas, prenait sa flûte et improvisait des mélodies pour se rafraîchir le cerveau. On remarquait qu'il était vain de sa science, supportait difficilement la contradiction, et voulait toujours avoir raison; d'humeur impatiente, quelque peu pédant, et amoureux de la dispute comme un vieux théologastre. Nous le verrons bientôt entrer en lutte avec Luther, et dans ses «Sacrements vengés» faire comme Eck d'In-golstadt, entasser les uns sur les autres des arguments scolaires, et chercher & étouffer son antagoniste sous le poids de citations tirées des Pères de l'Église. Le lecteur qui ne connaîtrait pas Henri, s'émerveillerait de ce faste de science, et serait tenté de faire honneur au chapelain du prince, à quelque évêque caché dans l'ombre, de cette ri-

chesse d'arguments bibliques : il se tromperait pourtant.

L'intelligence, réchauffée en Angleterre au soleil que l'Italie avait fait luire sur les lettres, sembla se réveiller de son long sommeil, sous les dernières années du règne de Henri VU. Les lettres divines et humaines y étaient à cette époque représentées par William Warham, archevêque de Cantorbéry, lord Mountjoy, Thomas More, William Grocyn, Thomas lanacre, William Lattimer, Richard Pace, Guthbert Tonstal, dont

nous aurons occasion d'apprécier le caractère et les travaux. Presque tous étaient familièrement reçus par Henri VIL Érasme, alors en Angleterre, avait ses entrées à la cour. H y a dans sa correspondance un tableau charmant de la famille royale (1). Au milieu le vieux roi, aux cheveux blanchis par les soucis; à ses côtés Henri, duc d'York, âgé de neuf ans, et s'exprimant en latin avec autant de grâce que d'aisance ; près du petit humaniste, Marguerite, jeune fille de onze ans , qui devait épouser plus tard Jacques IV, roi d'Ecosse ; plus loin Marie, jouant avec sa poupée. Mountjoy présenta l'étranger à notre Henri qui le reçut comme un savant dont le nom était européen, et qui demanda pour toute faveur de correspondre avec le philologue. On pense avec quelle joie orgueilleuse Érasme dut accepter la proposition de l'écolier. L'enfant n'oublia pas sa promesse, et un jour que Richard Pace, cet homme «aux mœurs de neige (2), » rendait visite à son amià Ferrare, le philosophe alla chercher une petite boite de cèdre d'où sa

(1) Jortîn's Life of Erasmus; Erasmus Johanni BoUhemo. App., 1. 1 , no 106.

(2) Moribas plasquàm niveis. — Erasmi Epist., card. Mogant, p. 141. — Knîght, Das Lebeo Erasmi, Leipiîg » 1736, p* W, oole.

main tira mystérieusement la plus jolie lettre latine qu^OQ eût écrite depuis la renaissance : elle était du prince de Galles (1), à peine âgé de dix ans.

L'intérieur de la famille royale , au palais de Greenwich, était délicieux à voir. On n'y aurait pas reconnu Henri VII ! Ce n'est plus ce monarque ombrageux qui se compose un visage sévère en face de ses courtisans, qui s'étudie à se rendre impénétrable , qui s'écoute parler, dissimulé, et amoureux de tout ce qui sent le manège et le mensonge. En famille il redevient ce qu'il était dans un camp, ouvert et plein d'abandon; son bonheur est de jouer avec ses enfants. La comtesse de Richmond est un des or-

(1) Princeps Henricus, Desid. Erasmo viro andecanquè doclis*-Jissimo, S.

Tais phirimam sum literis affectas, disertissime Erasme, qaippe qnm et Tenmtiores sunt qQàm ut raptim videantur exaraUe, et la* cids simplicesque magis quàm quœ ab ingenio tam solerti, prœme-dîtatœ judiceDtur. Fit enim, nescio quo pacto , ut qaœ ab ingeniosis elaborata, deditiore depriniuntur operà, plas pariter affectatœ se-Gum afferaat difficullatis. Nam dum tersiori stademus eloquio, subter-fugit nos cianculùm apertus ille, clarusque dicendi modos. Sed tua isthaec epislola quanlùm Tenuslale pollet, lanlùm etiam suà per-ipicacitate liqùet, ut prorsus orone punctum talisse videaris. Sed quid ego tuam laudare paro facundiam, cujus per totum terrarum orbem est nobilitata scienlia? Nibil queo eqaidem in tuam laudem efliogere, quod tam consummata isthâc erudilione satis dignum sit. Quare tuas laudes omitto , de quibus silere satiùs puto quàm nimis parce dicere.

Rumorem illum de morte principis Caslellani régis (Pbilippi) mei fratriSy penîtùs peuitùsque desideralissimi, longé antequàm ex tuîs Jiteris oppido invitus acceperam :

sed eum utinam aut seriùs multô aut minus yerum ad nos fama tQlisset? Nunquamenim, post charis-timm genitricis morlem, nuncius hùc venit iovisior. Et parciùs, ut verum fatear» buie iiterarum parti favebam, quàm earum singularis postulabat elegantia, quod cicatrîcem, cuicallum tempus obdaxerat, refricare visa est. Verum quœ superis sunt visa, mortalibus rata ba-beri fas est. Tu vero perge, eaque nobis literis sîgniGca si qua sunt istic Dora, sed jucundiora.Deusfortunet qaaecunqae memoratu digna acdderint. Vale. Ex Richemundià, 17 januarii. — Erasmi Epîst., Logd. Baur., 1701, ïntol., Pars U, epist. GCCCLI.



Déments de la cour, et Ton peut dire de son sexe. Sapîété a quelque chose de doux et de mélancolique. Levée à six heures du matin, elle se meta genoux et reste une heure en prière ; avant le dîner, elle lit ordinairement; quelque livre de méditation (1). Elle a des pauvres nombreux qu'elle nourrit et habille, et, mère du roi, elle ne craint pas de préparer de ses mains les mé-: dicaments qu'elle porte elle-même aux malades. Elle protège les lettres et ceux qui les cultivent : on ^ nomme la providence des étudiants. Deux cours d'instructions religieuses ont été établis par ses soins, l'un à Oxford, l'autre à Cambridge. C'est encore i elle qu'on doit la fondation des collèges de Saint-Jean et du Christ dans cette dernière université. Érasme lui a consacré une belle épitaphe (2), Catherine, la femme du prince Arthur, mort si malheureusement , et à laquelle le prince de Galles a été fiancé, est un modèle accompli de vertus, mais d'une dévotion de couvent. Elle se lève à minuit pour assis* ter à l'offlce divin, s'habille à cinq heures, porte sous sa robe l'habit du tiers ordre dp Saint-François , jeûne le vendredi et le samedi ; et la veille des fêtes consacrées à Marie, ne mange que du pain et ne boit que de l'eau ; elle se confesse deux fois par semaine, et communie tous les dimanches. Chaque matin elle récite l'ofiice de la Vierge, passe plusiei^rs heures à l'église, et après son dîner se fait lire la Vie des Saints par une de ses dames de compagnie, puis retourne à l'église où elle reste jusqu'à l'heure du souper (3).

(I) Patrick Fraser Tytler's Life oi Henry Uie eigbth, Edinburgh, 1837, in-lâ, p. 11.

(â) JorUn'sLife of Erasmns. T. I, p. 84.

(3) Sanders, Histoire du schisme d'Angleterre, mile en français par M. de Maucroix. Paris^ 1776» iii-13» p. 7.

A toutes ces vertus chrétiennes, -Catherine joint an penchant royal pour les lettres, qu'elle cultive dans les rares instants que lui laissent ses exercices de piété. Assurément c'est un beau témoignage que celui d'Érasme qui vante les doctes instincts de cette jeune femme (1). Après avoir lu le traité latin sur le libre arbitre, elle priait Vives d'exprimer à l'auteur le plaisir qu'elle avait pris à cette lecture (2).

C'est John Skelton, un descendant de l'ancienne famille des Cumberland, dont Henri VII a fait choix pour enseigner à l'héritier du trône les règles de la poésie latine (â).

Henri ne connaissait pas son poète lauréat. Skelton est lé Rabelais de la Grande-Bretagne; fantasque et sceptique comme le curé de Meudon ; impitoyable rieur, qui ne voit dans la vie humaine qu'une force, et dans l'homme qu'un acteur comique. Des fictions du moine poète, l'élève devait iSaire plus tard une théorie politique.

Si nous écoutons Skelton , c'est un prince accompli que son élève, l'idole de l'Angleterre, qui verserait pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang s'il était jamais en danger (&)• Sir Thomas Cha-

(1) El«gaiiler docU. — £»«. Ep. 5 septemb. 1522. Voyes encore lettre de juillet 1518 à Bombasios.

(2) Vives, Epist, 13 novemb. 1525.

(3) Moostrante fonteîs Skeltone sacras. — Chaloner. — He was (Skelton) ônly a graduated rhetorician eroployed in the service of Ibe king.—Warton'sHistoryof Engiish poelry. Lond, 1774, in-4% p. 11.

Voir rode d'Ërasme De laudibus Briiannioe^ regisque Henrici Fil ae regiorum 2t6«rorum.—Epist. Thom» Mori et Erasmi. Rot, 1518, iiK4% p. 294.

(4) AH his snbjects and he Most lovingly agrée

With whote heart and tme mind. They find his grâce so kind ; Wherewilh he doth them bind AU hours tobe ceady

loner emprunte, pour le célébrer la langue ascétique ; il convient que parfois l'adolescent a pu tomber dans quelques fautes, mais toutes vénielles (1).

Le premier acte du jeune roi confirma les joies et les espérances de la nation : Henri, docile aux avis de la duchesse de Richmond sa grand'mère, fit entrer dans son ministère des hommes aimés du peuple. Warham, archevêque de Cantorbéry fut nommé chancelier ; Fox, évêque de Winchester, secrétaire du petit sceau ; le comte de Surrey, trésorier ; le comte de Shrewsbury, grand maître de la maison du roi ; lord Herbert, chambellan ; sir Thomas Lovel, gouverneur de la Tour; sir Edouard Poynings, contrôleur (2),

Érasme a vanté les belles qualités de Farchevéque de Cantorbéry, qui s'entendait aux affaires, avait étudié le droit canon et les lettres, connaissait les Pères et les poètes, et se délassait de ses travaux administratifs par la lecture des anciens, et dans la société des humanistes. H passait comme une ombre à table, ne buvait jamais de vin, et disait la messe tous les jours (3). Affable avec ses inférieurs « bon avec ses domestiques « prêtre austère dans ses mœurs, ministre d'une probité à toute épreuve, diplomate d'une habileté consommée, c'était encore un homme du monde d'un enjouement inépuisable.

Il y a dans le recueil des lettres du philosophe des

With him to liye and die. Aod to speod Iheir beart blûod With him in ali distress.

Duke ofAlbany.^ChBÏoneTt p. 58.

(1) Indalsit genio admiltens quandoqne proterra, At non immani Yeniam superantîa facto.

—Stf7pe's Eccles. Meau, T. I, p. 624.

(2) Hume, I. c, t. II, p. 93.

(3) Jortio*8 Life of Erasmus, 1.1, p. 87.



pdges charmantes de gaieté que Tarchevêque écrit à son ami : c A quoi bon, lui disait-il un jour, toutes ces pierres qui tourmentent un corps aussi frêle que le vôtre ? Qu'en faites-vous donc? Je vous envoie trente ncAles pour vous en débarrasser (1). »

Érasme écrivait sur le même ton à son Mécène : f Pai reçu le cheval dont votre grâce m'a fait présent; il n*est guère beau, mais il est bon. 11 n'est enclin à aucun péché mortel, si ce n'est à la gourmandise. Du reste, il a Iq&yertus d'un bon confesseur : il est prudent, il est humble, il est doux, et ne mord ni ne rue (2). i

Érasme a dédié à Tarchevêque plusieurs de ses ouvrages : son Saint Jérôme , diverses traductions de Lucien, THécube et l'Iphigénie d'Euripide. War-ham ne savait comment reconnaître les marques d'estime que lui prodiguait l'écrivain. Il acceptait en riant l'immortalité que lui décernait son protégé, mais sous condition qu'il accepterait à son tour les marques de la munificence du protecteur : ce qui fait vivre le corps (3), ces angelots d'or dont le philosophe était assez avide.

Richard Fox, d'abord garde du sceau privé sous Henri YII, puis successivement évêque de Bath, de Wells, de Durham et de Winchester, avait été employé dans les commissions, les ambassades et les négociations les plus importantes (4). En France

(i) Qaid sibi volant saxa în corpuscolo tao? an quid snprà haoc pefram sdificandam est? non enim construes magniCcas domus, yel ejnsmodî quippiam, ut opinor. Qaocirca quùm non sint e re tuâ cal-coli, cores quàm primùm te superfluo onere Hberare, desqae pecu* niam ot auferantar hi lapides, secus qnàm ego quotidie do pecaniam, Ht lapides afferantnr ad mea aedificia ; id quod ut faciliùs facias, nec tibi desis, dedi fîlio cojasdam aarifabri Londinensis Iriginla Nobiles. — Knight, DasLehen des Erasmi, p. 244.

(S) Erasmi Epist. 44,1.20.

(3) Erasmi EpisL 8, 1.11.

(4) Rapin de Thoyrai ,1.0., t. V, p. 213.

comme en Ecosse, en Allemagne comme eu Espagne, il s*était attaché les cœurs des princes et du peuple* Autant Tarchevêque de Cantorbéry aimait la simplicité dans les vêtements » autant Richard Fox cherchait tout ce qui frappe et éblouit le regard. C'était un homme de belles manières, fastueux dans sa mise et ses ameublements, mais enclin à Tavarice, seul défaut qu'on pût lui reprocher : du reste, d'une fidélité à toute épreuve, ami sincère du prince, jaloux de la gloire de son pays, et porté pour les lettres qu'il aurait protégées plus ^cacement s'il n'eût pas aimé le tourbillon des affaires (1).

Thomas Howard, comte de Surrey, était fils du duc de Norfolk , qui périt en brave à la bataille de Bosworth pour défendre les droits de Richard III, Fait prisonnier, il fut amené devant le comte de Rlchmond qui lui reprocha d'avoir pris les armes en faveur de l'usurpateur. « Prince, lui répondit courageusement le vaincu, c'était mon roi ; le parlement lui avait mis la couronne sur le front, je l'ai servi loyalement : que le parlement vous reconnaisse, et vous trouverez en moi un sujet aussi fidèle (2), >

Thomas Ruthall, docteur en droit, passait pour l'un des canonistes les plus profonds de l'Angleterre, C'est encore un de ces humanistes qu'Érasme salue de ses louanges. « Comment » lui dit-il en lui dédiant le Timon de Lucien, moi vous dédier le Misanthrope, à vous le philanthrope par excellence (3) I »

(i) Sed idem est, ita bis rerum tarbinibus occupatas ut sgrè rébus aliis vacare queat. — Ammonius Erasmo.—* Énight, 1. c, p. 130, note.

(2; Notes Life of Surrey. — A. T. Thomson*s Mèmoirs of the Court of Henry the Eighlh, London, 1826, 2 vol. in-8% 1 1, p. 7,8.

(3) Misanthropum misi, Dimirùm ad virum unum omnium philan-Ihropotaton ; Ui nostram hanc audaciaiQ boni cojtoQles et Erasmom io

Somerset,lord Herbert, avait fait une étude patiente des historiens de l'antiquité, et avant d'arriver au pouvoir, avait appris à l'école de Tite-Live et de Tacite surtout, comment meurent les rois et les empires. Il savait qu'aui princes tout sage ministre ne doit jamais celer la vérité. Il l'avait dite plus d'une fois au roi défunt, mais n'en avait été jamais écouté.

Edouard Poyning était un ancien serviteur de la couronne aussi habile à défendre une citadelle qu'à gouverner une province. Il avait administré l'Irlande sous le règne précédent avec un bonheur incontestable. On lui devait un statut qui porte encore son nom, et en vertu duquel aucun acte ne pouvait être présenté au parlement irlandais, sans qu'il eût été soumis d'avance à la sanction du roi et de son conseil (1) ; mesure importante destinée à comprimer les ferments de révolte dont cette province était

remplie. Conmie tous les vieux soldats qui ont passé leur vie dans les camps, il était encore plus attaché à son maître qu'à son pays.

Tels étaient les hommes dont le jeune prince venait de s'entourer : le choix était heureux et le peuple y vit l'augure de beaux jours pour la monarchie anglaise, si le roi consentait à suivre leurs conseils.

Immédiatement après la mort de son père, Henri s'était empressé de donner à l'ambassadeur d'Espagne Fuensalida l'assurance, qu'attaché de cœur à sa fiancée, il présenterait sans délai à son conseil la

eoram namero pones qui tui sont amantissimi. — Erasml op. Bas., 1540, t. i. p. 218.

(1) " Tbat before any Irish parliament should be bolden, copies of tbe acts proposée ta be passed» should be sent o?er to England for the approbatîoo of the kiog and cooDcii."

question de son mariage avec Catherine (4). A cette vieille objection tirée de la parenté des parties, et qu'un seul conseiller de la couronne essaya de renouveler, les avocats de Catherine opposèrent la dispense souveraine de Jules II , et, avec le serment de la princesse (2), l'aveu du roi (3), et Taffirmation de quelques matrones que le premier mariage avec Arthur n'avait jamais été consommé.

Le conseil, à l'unanimité, donna son consentement à l'union du roi avec l'infante d'Espagne (4). Le mariage eut lieu à Greenwich le 11 juin, jour de la Saint-Barnabe (5). La fiancée royale avait les cheveux flottants, la robe blanche comme une jeune vierge (6). Henri se hâta d'annoncer cet heureux événement au cardinal Sixte Gara de la Rovère, dans une lettre dont on conserve la copie au Yatican. C'est par hommage pour les vertus de la fille du roi d'Aragon, qu'il la choisit pour épouse ; pas un mot dans sa lettre de la détermination de son conseil : c'est le cœur d'un amant et d'un époux qui parle seul et librement (7).

(1) Polus, ApoK reg., p. 83, 84.

(2) Polyd. Virgil., I.c, p.6i9.

(3) Ta ipse hoc fassus es, virginem te accepisse , et Cœsari fassas es cui minime expediebat, si tam de divorlio cogitares, hoc fateri. — Pro nnitate ecclesiaslicœ defensione, Romœ apTid Anloniàm Bladum Adulanum, p. LXXVII, LXXVIII.

(4) Lingard , 1. c, t. Il, p. 137, 138.

(5) Bernaldes, dans sa Chronique, cité par Mrs. Strickland, 1. c:, t. IV , p. 85.

(6) Sandford, p. 480.

(7) Ut de nuperis post serenissimi régis ac palris nostri obitum successibus vestra reverendissima dominatio certior flat, signiGca-mas illi quai i ter paulè an te nos prospicienles ad cgregias virtules illustrissime principis D. Galharinx, serenissimi régis Aragônum Gli«, illam nostro connubio dignam duximus. Quare eam dcsponsavimus et nxorem duximus, moxqne unà cum illà coronali sumus solemniter, ut morls est, cum incredibili totlus jiostri regni gaudio, exultalione et

Le couronnement eut lieu quelques jours après la cérémonie nuptiale. Henri et Catherine s'embarquèrent le 21 juin à Greenwich (1) et remontèrent la Tamise jusqu'à la Tour, où des appartements avaient été préparés pour les nouveaux époux. Ils y restèrent jusqu'au 29, où le cortège royal quitta le château et traversa, pour se rendre à Westminster, les rues étroites de la cité, toutes tendues de tapisseries. Gornhill s'était paré comme dans un jour de solennité religieuse; de Gornhill àl'Old-Ghange, la route était bordée de jeunes filles vêtues de blanc et qui tenaient à la main des bouquets de fleurs. La reine était dans une litière traînée par deux chevaux blancs (2); elle attirait les regards par sa parure et ses charmes. Peu de femmes, dit lord Herbert, auraient pu lui disputer, en ce jour^ le prix de la beauté (3).

C'est dans l'église de Westminster que Henri allait prêter le serment imposé au roi lors de son couronnement (4). Il s'était mis à genoux : «Vous jurez, lui dit l'archevêque de Gantorbéry, de défendre les

applaasu. Qaod veslrœ révérendissimae dominationi utpotè amicis-nmo nostro scrîbendum daxinras, non dubilantes quin his nostris secondis rébus sit gavisura. £x palatio noslro Greenwici, die Yill jolii 1509, et regni noslri primo. — God. Vat^, 6210.

(1) Middlehill Mss., cap. 163, p. 236 et suiv.

(2) Agnes Strickland, 1. c, t IV^p. H5.

(3) There were few woinen who could conapete vith queen Katfaa-rîne when in hcr prime.

(4) Ce segnent n'était plus celui du roi Jean , qui avait déclaré, lors de son couronnement, qu'il tenait son royaume en fief du sou* verain pontife :

« ....Et spoQtaneâ voluntate, ac communi consilio baronum soorum confert et libère concedit Deo et sanctis apostolis ejus Petro et Paulo, et sancts romanse Ecclesise, matri su», ac domino papae Innocentio ejusqae catholicis successoribus totum regnum an-giûe et lotum regnum flyberniœ cum omni jure et pertinenliis suis ; iila âbeo et Ecclesiâromanàtanquam secundarius recipitet tenet...» — Holingsbed, Fox, etc.

privilèges et les libertés qu'Edouard le Confesseur et les rois ses ancêtres, ont octroyés à rÉglise ainsi qu'au clergé d'Angleterre (1)?

— Je le jure ! • répondit Henri,

L'archevêque prit la formule du serment qu'il lut à haute voix « et que le prince répéta la main levée sur l'auteK

Et l'archevêque, après lui avoir mis sur la tête le diadème, au doigt l'anneau^ dans les mains le sceptre de la royauté 9 lui dit : «Levez-vous, gardez fidèlement votre parole, et n'acceptez pas la couronne si vous n'êtes déterminé à tenir le serment que vous avez juré (2). »

Mais la cérémonie était h peine achevée que le prince demandait l'original du serment qu'il venait de prêter, prenait une plume, et, enfermé dans une chambre secrète, altérait de sa main la formule sacramentelle*

Il a juré de maintenir les libertés de la sainte Église, garanties par les anciens rois chrétiens d'Angleterre (3) ; —il ajoute: autant qu'elles ne préjudiciel ronten rien à sa juridiction et à sa dignité royale (4).

Il a juré de maintenir la paix entre la sainte Église, le clergé et le peuple ; — il substitue à cette pro-

(1) Se defensurum privilégia et libertates Ecclesiae et clero cooces-sas à rege Edwardo, aliisque antecessoribas sois. — Holingthed, in Hist. Bichardi I, p. 476.

(2) Sta et reline Gdem et jusjarandum taum, et hune locum ne sos« cipias, nisi fideliler constitueris ea plena ebservare qnœjllic tam lo-lemni juramento promisisti. — Holingshed, L c, ib.

(S) Tbat he sbali kepe and mayntene tbe right and the liberties of holie Charcb of old iyme, graunted by the rightoous cristen kings of England.

(4) Net prejndyciall to bys jurysdiclion aad dignité ryall. •«- Voir aui PiBGBS JDSTiFiGÂTiVBS, n** Y, le serment original, et le sermenl corrigé de la main du roi. En tète du volame, nous avons fail calqaer la formule amendée par ce prince» telle qu'elle se troQ?e au Brit. Mus., Hm. Cott., liber» E. Ylll,

messe (1) celle de travailler à F union du peuple et du clergé sous la domination royale (2).

Il a juré d'écouter dans ses jugements la justice et réquité, en se montrant à la fois modéré et miséricordieux (3) ;—il réforme le serment, et ne promet plus que d'accorder merci, suivant sa conscience, à qui méritera merci (k)*

11 a juré de faire respecter les lois du royaume et les coutumes de la nation (5) ; — sans préjudice, écrit-il, des droits de la couronne ou de sa dignité impériale (6).

Et Henri referme soigneusement le livre de la loi, sans montrer à personne les interpolations qu'il a fait subir au texte sacré. Qu'est devenu cet enfant dont Skelton nous vantait la candeur? Quand sa bouche murmurait au pied de l'autel le serment d'Edouard, son cœur était parjure.

La cérémonie du couronnement terminée, les joutes et les tournois commencèrent. Le roi et la reine étaient placés sur une estrade élevée dans Weatminster-ifall. En face du trône était une fontaine qui, par la gueule de divers animaux, versait du vin blanc et du vin rouge. La trompette sonna, et Ton vit s'élancer dans la lice une foule de jeunes

(1) Thtt ka ihali kepe the peax of the holie churche and of the clergye, and of thepeoplo» vilh good accorde.

(2} Thaï lie shall indevore himself to kepe anite in his clergye, and temporal I subjects.

(3) Tbat be sball do in bis jadgemenls eqoylie and rlght justice, with discrettoo and mercy.

(4) That he shall do, according his consciens, in al] his myoystere, eqnytie, right and justice, shewing ^rer is to be shewyd mercy.

(5) That he shall graante to holde the laws and customes of the reaime.

(6) That he shall graunte to holde the laTVtii, and approwyd cus-toms of the reàlm andia'wfall andnot prejudiciall to hys crowne or hnperial doty.

seigneurs, somptueusement vêtus et montés sur de magnifiques chevaux dont ils stimulaient Tardeur de la main et de l'éperon.

La trompette sonna de nouveau. Alors parut au haut d'une tour recouverte de drap d'or une femme armée d'un bouclier de cristal : c'était Minerve. La déesse descendit l'escalier de son palais, s'approcha du roi et lui présenta six champions qui se proposaient, avec l'agrément du souverain, de défendre envers et contre tous l'honneur de leur céleste maîtresse.

Une troupe de cavaliers s'élança dans l'arène, au son des fifres et des tambours, la tête coiffée de bonnets d'or surmontés de plumes blanches. Huit d'entre eux s'avancèrent vers la reine et la supplièrent de leur permettre de combattre les tenants de Minerve et de disputer le bouclier de cristal. Le tournoi commença et dura jusqu'à la nuit, et continua le lendemain. Comme les huit chevaliers entraient le lendemain dans la lice, le son du cor annonça l'arrivée des forestiers. Ils amenaient avec eux sur un char de triomphe une cage entourée de pieux et remplie de bêtes fauves. Au signal donné on

ouvrit la porte de la cage, et les bêtes s'échappèrent dans le cirque, où, poursuivies par des chasseurs, elles étaient frappées de dards et venaient expirer aux pieds de la reine et de ses dames d'honneur (1).

La foule, à laquelle le roi avait ouvert courtoisement les portes de Westminster-Hall, battait des mains et remplissait l'air de ses cris de joie ; mais sur les bancs de l'amphithéâtre on remarquait quelques figures austères qui ne pouvaient détacher leurs regards des deux héros de la fête. Au sortir du tournoi ces spectateurs se rapprochèrent pour se Com-

(1) TurncrsTlist.of Henry the Eighth, vol. T, p. 23, 24.

muniquer leurs impressions* Ce qui les avait frappés, c'était rattitude diverse des deux époux. Pendant toute la durée des fêtes, Catherine, dont la robe de satin blanc relevait encore la pâleur, était restée triste et pensive, échangeant à peine quelques paroles avec ses dames d'honneur. On eût dit qu'elle était agitée de pressentiments funèbres, et que Dieu, par un miracle, tenait ouvert pour elle un des voiles qui cachaient l'avenir ; tandis que le roi, dont l'œil se promenait incessamment sur l'essaim de jeunes femmes qui garnissait les loges de l'amphithéâtre, demeurait muet près de sa jeune compagne. Nos rêveurs philosophes paraissaient inquiets et prévoyaient que tôt ou tard ce jeune prince, impatient sur son siège royal qu'il quittait et reprenait incessamment, chercherait parmi les femmes de la cour qu'il dévorait de ses regards des distractions inquiétantes pour ie repos de Catherine.

Henri, pour gagner les cœurs, confirma l'aninis-tie que son père, sur son lit de mort, avait accordée à quelques-uns de ses sujets. Par une proclamation affichée sur les murs des églises, il invita tous ceux que la dernière administration avait ruinés à lui transmettre leurs plaintes, en promettant d'y faire droit et justice (1).

Cette pitié pour l'innocence opprimée cachait un piège ; le roi n'avait pas envie de restituer aux malheureux les biens qu'on leur avait injustement ravis, mais de les encourager à produire leurs griefs contre les instruments des iniquités royales. Le peuple demandait le châtiment des deux ministres prévaricateurs Empson et Dudley ; il fallait que leur sang lavât, s'il était possible, les crimes du roi défunt,

(t) Mngard, I. c, t. Il, p. 137.

A peine la proclamation eut^elle été pabliée que les requêtes contre Empson et Dudley aflELuèrent à à la baute cour de justice (1 ) ; les deui coupables, dénoncés par la clameur publique, parurent devant leurs juges. Empson, après que le conseil eut fait lecture des crimes dont on chargeait les ministres de Henri YIIi prit la parole, et dans utie improvisatioû d'une chaleur entraînante démontra qu'ils n'avaient fait Tun et Tautre qu'exécuter des lois impitoyables, mais établies et sanctionnées par le pouvoir légal du pays ; qu'ils auraient été coupables de félonie s'ils eussent osé désobéir au roi « auquel la constitution avait remis l'administration de la justice ; qu'ils n'avaient été

quelles ministres dociles d'une autorité suprême, cruelle, injuste peut-être ; qu'ils avaient exécuté les volontés royales, approuvées du reste par le parlement, en fermant les yeux, suivant le devoir de tout sujet loyal; que les condamner serait insulter à la mémoire du mort ; que ce n'était pas un échafaud mais une couronne qu'on devait leur voter pour avoir obéi sans murmure à des lois dont il ne leur appartenait pas de juger l'utilité ou le danger, tant qu^elles n'avaient pas été abrogées par la puissance législative (2).

Empson avait raison* Le grand coupable reposait tranquillement dans son lit d'airain à Westminster ; mais qui donc aurait osé interrompre dans son sommeil cette majesté prévaricatrice ? Cependant le peuple demandait du sang. Il n'était pas content du spectacle que lui avait donné la royauté nouvelle en exposant au pilori après qu'on les eût promenés dans les rues de Londres, à cheval, la tète tournée

(1) Hume, Lingard, etc.

(2) On peut voir dans Herbert*5 Life of Henry VIII, p. 5. une partie du plaidoyer d* £mpsoD. Le procès est raconté dans Anderson*s Reports, 1.1, p. 152-158.

du côté de Ift queue de leur monture, les agents subal-temeft de Henri VU, connus sous la dénomination de promoteurs (1). Larmes pour larmes, sang pour sang, telle est la loi du peuple. Mais comment con^ damner Empson et Dudley, qui s'abritaient sous le manteau royal? La commission ne chercha pas longtemps ; elle imagina de leur imputer un crime dont ils étaient innocents, un crime entraînant la peine capitale : on les accusa d'avoir formé le projet de se saisir de la personne du roi, à la mort de son père, et de s'emparer du pouvoir. Londres et TAngleterre avaient été menacées (2), sans le savoir » de passer sous le joug de deux dictateurs : Fun, Empson, fils d'un tamisier; l'autre, Dudley, fils d'un juriste. Chose étonnante, on trouva des témoins qui pour quelques nobles consentirent à déposer que les deux pré* tepdants avaient engagé leurs créatures à se tenir prêtes et à les accompagner jusqu'à Londres, les armes à la main. Les témoins trouvés, le crime était prouvé. Dudley flit donc jugé, c'est-à-dire condamné à Guildhall le 16 juillet 1509, et Empson à Nor« thampton le 1*" octobre. Mais leur exécution fut retardée, grâce aux prières de la jeune reine. Elle était trop belle encore pour que ses larmes fussent sans pouvoir sur le cœur de Henri (3). On dit que dans sa prison Dudley écrivit sous le titre de : l'Arbre de la République, un traité de politique qu'il adressait au roi pour l'attendrir, mais qui ne parvint pas jusqu'au prince (4). L'aurait-il lu ? Cependant le parlement, assemblé, le 21 avril 1510, aux fêtes de

(1) " Promoters *' becausethey promoted many honêst men's vexations. — Arcbœologia Brit., t. XXY, p. 372. (2y Herliert., I. c. p.

(3) Stowe's Annals, p. 4^.

(4) Biographia Britannica, t. V, p. 425.

Pâques, rendit contre les prisonniers une sentence de proscription pour un crime imaginaire (1). Le roi se serait contenté, dit-on, de confisquer leurs biens ; mais assailli, pendant un de ses voyages d'été, de plaintes et de remontrances il signa l'ordre de leur supplice, sans crainte d'être troublé la nuit par l'ombre paternelle. Ils furent pendus à Tower-Hill, el le peuple se tut, et les faux témoins reçurentle prix de leur parjure, et les juges continuèrent à s'asseoir sur leur siège souillé, et le roi poursuivit ses promenades. Le sang répandu sur la plate-forme de la Tour, imposa silence aux cris de Londres, et fournit aux officiers de la trésorerie un prétexte pour refuser la réparation des injustices dont ces infortunés avaient été les instruments et les victimes (2). Les biens des deux condamnés furent confisqués par le roi, qui fit don à sir Henri Wyatt, un de ses conseillers, d'une grande partie des terres appartenant à Empson (â),

La paix dont jouissait l'Angleterre permit au jeune monarque de se livrer à ses penchants naturels pour les plaisirs. Pendant deux ans l'histoire de Henri ne présente qu'une succession continue de bals, de tournois, de carrousels, de fêtes ""de jour et de nuit dont il est toujours le héros; c'est à peine s'il donne quelques heures au sommeil. Fendant que Catherine d'Aragon lit dévotement ses

(1) Tn the eye of the law their efforts to enforce Ihe Idw dîd noi conslilule a crime.' To please the people a groundless and ridicQ-louç prclcnce ofa treasonableconspiracy was preferred against them : there was no difficolly in finding jories, ready to conyicl thèse of any ofTence, and even the parliamcnl did noi scruple to join in the gênerai hue and cry. — Archaeologia, t. XXV, p. 2^73-

(2) Herbert, p. 5, 6, 12. 13.Regist. XIV, Lords* Jottrnals 1, St. 1 Uonri Vllï. 4, 8,12, 15.

(3, Noirs Life of Wyatt, — Thomson, I. c., 1. 1, p. 18.

L

heores à genoux sur son prie-Dieu , Henri s'est levé, est monté à cheval, une hache à la main, ou une épée à deux tranchants à ses côtés , pour aller disputer en présence des ambassadeurs étrangers , des grands de son royaume, de ses ministres et d'une foule de jeunes femmes, le prix de la force et de l'adresse. Après quelques passes, son second abaisse son arme et s'avoue modestement vaincu ; les trompettes sonnent, et le vainqueur est salué par les applaudissements de la foule. Rentré dans son palais , après avoir été sur son passage accueilli p#les vivat du peuple, il trouve sur sa table de travail une épître en vers improvisée par quelque poète dans la détresse pour célébrer le triomphe de sa grâce. Henri est généreux, il donne, à pleines mains, des nobles au poète. Le soir, à son coucher, un de ses secrétaire fait tout haut la lecture du dithyrambe. Le vieil évêque de Winchester, Fox, murmure en voyant les beaux angelots que son ancien maître avait eu tant de peine & amasser, dissipés en folles dépenses, ou échangés contre quelques grains d'encens que brûle la flatterie ; mais

Henri se moque du conseiller à cheveux blancs, et ses favoris se croient obligés d'en rire comme leur maître. Son confident, et presque son ami de cœur, c'est le grand trésorier, le comte de Surrey, Thomas Howard, qui passait sous le dernier roi pour l'avarice incarnée , et qui ne craignait pas de lui désobéir quand il en recevait l'ordre de payer les dettes criardes de la couronne (1). Le comte, devenu prodigue, flatte toutes les fantaisies de l'adolescent, lui donne de l'argent sans compter, entretient son goût pour les plaisirs fastueux : c'est comme l'ombre du

(i) Rapio de Thoyras, 1. c, C. VI , p. 9.

priace, le favori ne quitte pas le maître. Le paître Fox, (fai gronde toujours , commencô- à fatiguer le roi. L'évêque a deviné bien vite que son règne va finir, et pour supplanter son rival heureux , il vient d'appeler à la cour un clerc d'une rare habileté, Thomas Wblsey, fils, dit-on, d'un boucherd'Ips-wich (1), et auquel il a fait donner la charge d'aumônier de la maison royale. Étudiant d'Oxford, où à quatorze ans il avait été reçu bachelier es lettres, puis membre du collège de la Magdeleine, puis maître èi^rts, Wolsey avait été chargé de l'éducation des trois fils du marquis de Dorset, qui lui procura la cure de Lymington dans le Somerset. Nommé aumônier du roi Henri YII, à la recommandation d'Amias Pawlet, il gagna les bonnes grâces de Fox et du chevalier Thomas Lovel. Plus tard chargé de négocier le mariage du roi avec Marguerite, duchesse de Savoie, il fut envoyé en ambassade à l'empereuri père de cette princesse, et remplit sa mission avec tant de bonheur que le prince le fit doyen de lin^ coin, et lui donna bientôt la prébende de Walton Brinhold (2). Wolsey pleura la mort de son protecteur. Quand on conduisait le corps du monarque à cette somptueuse demeure qu'il s'était fait bâtir de son vivant, et qui porte encore son nom, le bacbe^ lier suivait à pied le cortège funèbre, un livre d'heures à la main, et priant dévotement pour le repos de l'âme de son bienfaiteur (â). Prières et larmes devaient cesser bien vite. Wolsey était sur le chemin de la fortune. Henri VUI donna bientôt ù

(1) C'est l*opinion commune. Gatendish, on biographe de Wolsey, dit qu'il était ^' an honest poor man'a son of IpBwiefa. "Gro?e fait d« père de Wolsey un éleveur de béiail « a grazier ».

(■2) George Howard's Wolsey the cardinal» London, 1824, în-8^.

(3) Walking in the procession and praying ail way. — George Howard, h c, p. 59.

son aumôbier une somptueuse habitation qu'Empson possédait près du palais de Bridewell ; demeure toute royale, plantée de beaux arbres, et assise sur les bords de la Tamise. Wolsey, dans son enivrement, se bâtissait en songe un palais plus merveilleux encore : c'est au Vatican qu'il aspirait à loger.

Les poètes avaient raison de chanter Henri VIII. Le prince leur faisait la cour presque avec autant d'assiduité qu'aux femmes. Son palais leur était ouvert, et ils étaient sûrs d'y trouver un accueil cordial. A peine sorti des bancs de l'école > Henri recherchait

les joutes littéraires, bien qu'il n'y trouvât pas toujours, comme dans ses tournois en champ clos, des rivaux complaisants prêts à proclamer leur défaite avant d'avoir combattu. Sous le diadème royal, c'était toujours l'aristotélicien passionné pour la dispute, et soutenant glorieusement l'honneur de son maître saint Thomas. L'hospitalité généreuseaccordée par Henri VIII à ceux qui cultivaient les lettres, devait exercer une heureuse influence sur leur développement. L'Angleterre voulait décidément sortir de ces ténèbres où, seule de toutes les nations, elle était restée si longtemps ensevelie. Depuis près d'un demi-siècle elle demandait des inspirations à l'Italie. En i&A6, nous voyons Robert Fleming, Guillaume Gray « évèque d'Ély; Jean Free, Jean Gunthorpe et Jean Tiptoft traverser les Alpes pour aller étudier à Ferrare sous Guarini le jeune (i). En 1&&2 l'Angleterre possédait deux collèges, l'école d'Éton et l'école du Roi à Cambridge, où la langue latine était enseignée à l'aide de quelques grammaires médiocres et de la lecture d'un petit nombre de poètes profanes. On trouve dans la collection des lettres de Paston, deux vers la-

(1) Henri Hallam, Hist. de la liuérature de r£urope pendant les qainie , seize et dix-septième siècles, Paris , 1839, t. I , p. 165.

tins d'un écolier d'Éton, fort médiocres du reste, Leland a donné dans le quatrième volume de ses Gollectanea, la liste de livres appartenant à des monastères ou à des collèges, et qui font mention de traductions d'auteurs grecs récemment faites en Italie (1). Ce mouvement intellectuel s'arrêta sous Richard III.

Tout ce qu'on enseignait alors dans les écoles, dit Wood, était terne et décoloré (2). Les sources des grandes inspirations semblaient taries, et la langue grecque était en quelque sorte oubliée. Mais à la fin du règne de Henri VII , la pensée se réveille : l'Angleterre a compris la nécessité de s'associer à cette œuvre de récfemption spiritualiste que poursuit l'Italie pontificale. Quelques-uns de ses prélats sont en correspondance avec les humanistes de Florence et de Rome. Érasme applaudit à cette résurrection des saintes lettres, ouvrage en partie de l'épiscopat et du clergé breton. Cambridge étudie Homère : Oxford commente Aristophane : l'intelligence des auteurs anciens est un titre pour arriver aux dignités ecclésiastiques, et avant que Henri VII soit descendu dans la tombe, l'Angleterre a de glorieux re--présentants dans les sciences profanes et sacrées. Quelques-uns d'entre eux, comme Colet, Grocyn, Lylie, Mountjoy, sont les hôtes assidus de la cour de Henri VIII , et souvent ses commensaux. Tenons compte au prince des encouragements et des caresses qu'il leur prodigue : ce sont autant de services qu'il rend à l'humanité.

Ce fut un événement heureux pour l'élève de Skelton que l'arrivée en Angleterre de tous ces humanistes anglais qui venaient d'assister à Florence à

C1)Ha11am, 1. c.,t. I,p. 301.

(2) Wood*s Annals of Oxford, an. 1506.

Touverture de Tacadémie platoQicienne instituée par Laurent de Médicis. Le voile qui leur cachait Tanti-quité avait été levé. Gomme à tous leurs compatriotes ^ Fantiquité ne leur était apparue jusqu'alors que couverte de poussière, et bégayant le dialecte de Scott et de Durand; mais à Florence, aux réunions de Carreggi que présidait Politien, ils Taper-çurent toute rayonnante^ sortant d'un nuage de parfums, au milieu d'un cercle de poètes, d'historiens, de philosophes et de statuaires. Le miracle de la 8Mlie de Pygmalion se répétait pour ces nobles pèlerins : l'antiquité ressuscitait, elle vivait, elle marchait, elle parlait.

Au récit de cette vision, Henri s'exaltait : c'est Érasme, alors en Angleterre, qui nous raconte les poétiques transports du prince.

Presque tous ces humanistes ^ Grocyn, Linacre et Golet, en repassant les Alpes, emportaient avec eux des manuscrits que la science réviseuse des philologues ^ait bientôt élucider. Ils n'avaient pas oublié l'œuvre dePlaton, dont l'image se trouvait j usque dans l'oratoire du prêtre florentin. Depuis dix siècles un seul monarque avait régné despotiquement dans les écoles : Aristote était menacé maintenant, en Angleterre comme en France, de partager avec Platon sa royauté séculaire. C'était toute une révolution, que l'inauguration dans les universités bretonnes, d'une philosophie nouvelle qui s'adressait à l'imagination, admettait le culte de la forme, et pour arriver à l'àme, cherchait à séduire les sens. Henri VIII , à l'exemple du Magnifique, admettait à sa table ces doctes émigraats qui n'avaient pas craint de traverser les mers^ur aller à la découverte d'un monde nouveau.

Nous n'avûA^ point oublié la lettre où, quelques

jours après que les cloehes de Saint-Paul eurent annoncé ravènement à la couronne du prince de Galles, Mountjoy invitait Érasme à quitter Fltalie pour s'établir en Angleterre. Il lui promettait la protection du roi et un riche bénéfice de la part de Taiv chevêque de Cantorbéry (1).

Sir Thomas More, qui sait que le philosophe ne hait pas l'argent, a joint à l'épkre de Moùn^oy une lettre de change dont il a fourni les fonds de concert avec l'archevêque (2). Des atnis communs mêlent leurs instances à celles des deux humanistes, et conjurent Érasme, au nom des Muses, de se prêter aux espérances de fortune qui l'attendent en Angleterre (â). Le philosophe se laisse attendrir, il rêve des monts d'or qu'il va trouver sur cette terre promise (4), fait ses préparatifs de voyage et se met bientôt en route. Il traverse les Grisons (5), salue les vieilles connaissances qu'il a laissées à Louvain et à Anvers, résiste à toutes les obsessions d'Adolphe de Bourgogne qui veut le retenir, arrive à Londres et descend chez More, dont il paye l'hospi^ talité en lui dédiant son Éloge de la Folie (6). Pauvre homme, qui ne devait pas tarder à regretter le chaud soleil de Rome, le vin d'Orviette qu'il buvait à la table des cardinaux Grimani et Raphaël de Saint-Georges, ses promenades à l'Esquilin, et les hêtres du Pincio (7).

Érasme nous a laissé dans une lettre qu'il adresse au poète Hutten, un portrait de main de maître de

(1) Erasmi Epistolœ, ep. 4, lib. IV, p. 94.

(2) De Burigny, Vie dTrasme, Paris, 1757, in-12,1. 1 , p. i55,

(3) Compendium yiUe.

(4) Episl. Curlio. * »^

(5) £pist. Khenanî. —De Barigny, 1, c, ^^

(6) mcopfaç É-pcwjiiov. — Samuel Knight, 1. c^ p. 109. (7j Epist. 11, I. II. ^

8Îr Thomas More, dont nous donnerons ici quelques passages.

* Figurez-vous, dît-îl, un jeune homme de taille ordinaire, mais svelte et bien prise, la peau blanche, les yeux bleus, la barbe rare, la physionomie sou-riaDte, les mains quelque peu campagnardes; gai sans malice, inculte dans ses vêtements, ennemi de tout ce' qui sent la gêne ou Tapprêt, des cours, vous pensez bien, parce qu'il aime son franc parler ; jamais inquiet du lendemain, toujours pensant aux autres, et d'une conversation si pleine d'enjouement qu'il est impossible avec lui de s'ennuyer. Il a fait des comédies ôii il a joué lui-même, et même des épi-grammes. On lui prête certaines bonnes fortunes dont il a profité, mais sans scandale. Il sait le grec, et malgré son père qui menaçait de le déshériter, il s'est mis à étudier la philosophie. Il connaît les Pères,et,bien jeune,il a, devant un nombreux auditoire, expliqué la Cité de Dieu de saint Augustin (1). »

Pendant qu'assis sur une mule au pas réglé, Erasme traversait les Apennins, il pensait à More et arrangeait dans sa tête une épître dédicatoire à son ami. Il lui semblait qu'un livre où sont si spirituellement mises en scène ces monomanies humaines qu'on appelle honneurs, ambition, avarice, vanité, épidémies auxquelles nul ne peut échapper en ce monde; que ce livre, disons-nous, devait être placé sous le patronage d'un clerc, qui mettait autant d'ardeur à repousser les gloires mondaines que d'autres à les rechercher.

Henri YIII aurait bien voulu attirer sir Thomas à la cour ; mais le philosophe résistait aux instances du prince. Son bonheur était de vivre dans la soli-

(1) Erasmi £p., epist 30,1. X.

tude, au milieu de livres dont il faisait ses délices. Loin des agitations du monde extérieur, il évoquait alors, comme Machiavel, à sa villa, près de Florence , les ombres des écrivains antiques^ conversait avec eux, et de ces mystérieux entretiens sortait toujours plus heureux,

Linacre ne ressemblait pas à sir Thomas More ; il flattait Henri pour en obtenir un regard. Avide de gloire, il souffrait avec peine la contradiction. Helléniste habile, il avait fait une traduction de Proclus qu'il avait dédiée au roi Henri VII , son protecteur. Maisund^s précepteurs du prince héréditaire Arthur, André de Toulouse, âme jalouse, vint conter au monarque que cette prétendue traduction de Proclus n'était qu'un plagiat mal déguisé. Quand plus tard Linacre, tout fier de son travail, parut à la cour, savourant d'avance les louanges que le roi devait lui prodiguer, il trouva dans le prince un juge morose qui le traita comme un imposteur (1). Il n'avait pas malheureusement la philosophie stoîque de sir Thomas pour se consoler. C'était un travailleur qui passait les nuits à composer, n'était jamais content de son ouvrage et jetait au feu, la plupart du temps, ses savantes élucubrations.Ses amis qui, connaissaient tout ce que son cerveau enfermait dje véritable science, le pressaient de publier quelques-uns de ses écrits qu'il dérobait à tous les regards. Érasme, qui se plaignait souvent du tort que Linacre faisait à son

(1) ThomaeLînacro pessimc cessit, quôdProclum à se denuô versum régi bujus patri dicârat. Andréas quidem TholosatespraeceptorArturi principis, et in regnum palernum successuri, nisi mors antevenîsset, caecus adulator, nec adulator lanlùm, sed et delator pessimus, regem admonuit hune libcHum jam olim fuisse versum, à nescio quo, et erat, sed miserè. Hanc ob causam rex et munus asperna^ps est, et in Linacrum, velut inimposlorcm inexpiabile concepitodium.— Erasm. £p. ricrni. Brixio. Ëdit. Leid. p. 1263.

pays, en condamnant à Toubli le fruit de ses doctes reiUes (l), aimait le médecin encore plus que le lettré. Notre philosophe avait la manie de se croire malade. A chaque indisposition dont il était atteint, quand il n'avait rien à faire, il appelait Linacre qui le guérissait bien vite. Il était parti de Londres pour Paris, et dans la traversée avait pris froid. Couché sur son lit, il sent en se passant la main sur le cou que ses glandes sont enflées. Il écoute ; ce sont bien des tintements dans les oreilles qu'il entend. Il se retourne sur son chevet ; cette fois, c'est l'artère temporale dont les pulsations inégales TeflErayent à le faire pâlir. Alors, hochant la tête, il s^écrie dans un mouvement de douloureuse anxiété : c Et pas un Linacre pour me guérir (2) l »

Ce fut Linacre qui, de retour d'Italie, donna pendant quelques mois des leçons de grammaire latine au jeune prince de Galles. A Florence, il avait assisté au cours de Politien sur Horace et Virgile, et il en ét^it sorti plein d'un amour véritable pour les poètes de Rome antique que l'Angleterre avait à peine ouverts.

Un peu plus tard, quelques années avant le couronnement de Henri YIII, Colet revenait aussi d'Italie et fondait, à Londres, le collège de Jésus, la première école où le grec fut enseigné en Angleterre.

(1) Utinam prodirent tuae lacobrationes, fidem omnibus factur» meaepraedicationis, quânusquam non ulor, utquod i(a res b.ibet, Tel qoo roagis noslros ad âtudiam inflammem.—Erasm. £p. T. Lina-cro, p. 136 » ibid.

(â) Lutetiaro pervenimos, caeterum quidem incolûmes, verùm navi-galione quolidianâ molestum quod>lam malum conlraximns, collecto frigore, qaod etiam nunc synciput meum malè discruciat. Tument ntrinqae sub auribus glandes, palpitant tempora, tinniunt aores ambs : atque intérim nul lus adest Linacer, qui me arte soâ liberet. — Erasmus, Linacro sua, p. 350.



C'était un des hommes les plus remc^rquableafle son époque* Son père avait amassé dans le commerce une immense fortune. Sa mère, d'une piété tout ange-lique, avait vu mourir vingt enfenta : John était resté spul héritier d'une fortune qu'Érasmie nomme déplor^blCt iuciuosahereditas{i). Après sept ans passés à l'université d'Oxford, l'écolier sentit le besoin d'échapper k cet enseignement demi-barbare qui paralysait son intelligence. Il visita d'abord la France où il 6Q lia d'amitié avec Budée, puis il partit pour le pays des belles et sérieuses études. A Florence, il rencontra quelques-uns de ses compatriotes : entre autres Grocyn et Lylie, qui s'adonnaient avec une ferveur de néophyte à l'étude de la langue grecque. Après un long séjour à Rome, à Pise, à Ferrare, à Milan, et dans toutes les villes où Dieu avait suscité upe harmonieuse intelligence pour réveiller le culte 4es muses, il repassa les Alpes et revit sa patrie bien-aimée, cette Angleterre où quelques rayons du soleil d'Orient commençaient à poindre.

Ppué d'unç inépuisable gaieté, amoureux du plaisir; à table, joyeux convive ne laissant jamais son verre vide ; enclin à la médisance, et recherchant la conversation des femmes; véritable épicurien, enfin, comme il le dit de lui-même, Colet semblait être né pour briller dans le monde plutôt que pour monter en chaire. Assailli par de vives tentations, il sut les surmonter avec une force d'âme toute chrétienne.

Après une longue étude de saint Paul, qu'il aimait avec passion, il eut l'idée d'instituer des conférences I5ur les Épîlres de l'apôtre. Ses leçons étaient fréquentées par les dignitaires de l'Église : plus d'une

(1) TjUer, l.c.,p.34.

fois Henri VIII vint se mêler parmi les auditeurs du aa^aDt eiégète.

Un moment, cependant, on parla d'une rupture entre le théologien et le monarque.

Warham avait désigné Colet pour prêcher le vcn^ dredi saint devant la cour. L'orateur avait pris pour texte la victoire de Jésus sur la mort et le sépulcre : victoire toute pacifique qu*on ne peut remporter que par la prière. Or, bien qu'on sût que le roi nourrissait secrètement l'espoir d'upe rupture prochaine avec la France, le prédicateur, fort peu courtisan de sa na^ ture, disait-on, ne craignit pas de s'emporter sainte*^ ment contre les princes qui cherchaient la gloire dans les combats, et de pleurer sur le sort d'une pauvre Ame, couronnée du diadème, qui passait d'un champ de bataille au

tribunal du souverain juge. Ce sermon était UB véritable manifeste contre les idées belli^ qoeuses qui commençaient à tourmenter Henri. A peine l'orateur était-il descendu de chaire, que le roi le faisait prier de se rendre dans le jardin du monastère des Franciscains. Colet parait, le roi fait sigBe k ses gens de s'éloigner. «Monsieur le doyen, dit le prince au prédicateur, vous avez été bien beau ; mais entre nous, j'ai peur que vous ne vous soyez trompé, et ma conscience, troublée par votre éloquente parole, a besoin d'être rassnn'e. Écoutez* mol, de grâce. Tout ce que vous avez dit sur la charité eot admirable! on n'a jamais mieux parlé sur rameur qui doit unir les princes rachetés par le sang dtt Sauveur; et, en vérité, vous m'avez presque réconcilié avec la France; mais vous avouerez, docteur, que l'Évangile ne défend nulle part de repousser une injuste agression. Sans doute, c'est une offense, et une grande offense à la loi d'amour ap« portée par le Christ sur cette terre, que d'attaquer un

voisin inoffensif ; mais si ce voisin vient jeter le trouble dans vos domaines, l'Évangile ordonne-t-il de s'endormir dans une inaction coupable ? non, il faut le repousser dans l'intérêt de la paix publique, n'est-il pas vrai? Donc, vous monterez en chaire et vous ferez un sermon comme vous les savez si bien faire, sur la légitimité d'une guerre défensive, qui n'aurait pour but que l'honneur et l'indépendance de ma couronne (1). »

Golet, qui ne s'attendait pas à se trouver en face d'un aristotélicien tout frais sorti de l'école, balbutia quelques timides excuses et promit humblement de réparer sa faute. Le jour de Pâques il monta donc en chaire et commenta le thème comme eût pu le faire son royal adversaire. Cette fois, un prince qui mourait les armes à la main pouvait aller droit au ciel s'il ne faisait que se défendre contre d'injustes agressions : rame menacée de la damnation était celle qui prenait les armes pour troubler le repos d'un État voisin. A cette âme pécheresse, des feux éternels dans l'autre vie; mais à l'âme patriote qui repousse la force par la force pour préserver l'honneur de sa couronne et les libertés de ses peuples, des béatitudes sans fin par delà la tombe. Or il n'y avait pas à se tromper dans ce tableau des deux âmes, l'une et l'autre ceintes du bandeau royal. Il était clair que l'âme ambitieuse était celle qui habitait le corps mortel du roi de France nommé Louis XII ; et que l'âme selon le cœur de Dieu était celle qui gouvernait l'Angleterre sous le nom de Henri YIII. Aussi, son sermon achevé, l'orateur vit-il en face de lui le prince qui

(1) Translation of Erasmus Life, published in a collecUon of scarce tracts eotilled ^'The Phœnii,'* 2d. toI., p. 25, 26. London, 1707,1708.

souriait, qui hochait la tête en signe de satisfaction, et qui, se tournant vers ses courtisans, leur disait : t Choisisse qui voudra son docteur : voici le mien (l) I » Et demandant une coupe, Henri la remplit de vin et la but à la santé de Colet. La foule émerveillée regardait d'un air d'admiration le pauvre prédicateur,. tout confus de sa gloire, et qui devait son triomphe à un misérable distinguo qu'il avait commenté prolixe-ment à la façon d'un moine.

On se tromperait peut-être si l'on regardait ces détails biographiques comme indignes de la gravité de l'histoire : ils sont, à notre avis, une prophétique révélation de l'avenir que le roi réserve à l'Angleterre, à dix-neuf ans le prince a déjà peur d'une allégorie, et c'est le rire sur les lèvres qu'il punit un rhéteur en l'obligeant à une rétractation que ^ le prêtre accepte sans murmure. Comme Colet redoute déjà la colère royale ! Le sacerdoce, représenté par un de ses membres les plus importants, nous montre à quelles complaisances il descendra bientôt, quand Henri, pour se faire obéir, essayera de substituer au rire la menace et l'emportement.

Colet, d'humeur chagrine, cherchait à se venger. Sa victime fut bientôt trouvée : c'était un moine noir ou blanc, qui depuis dix ans revenait sans cesse dans les sermons du doyen ; un moine gourmand, paresseux , ignorant, et cachant dans sa besace presque tous les péchés du catéchisme. Colet se mit donc à se moquer avec emphase de tout ce qui portait froc en Angleterre. Les moines crièrent et se plaignirent à l'autorité; mais le prédicateur, assuré de l'impunité, et comptant sur la protection du roi,

(t) Well, let every man choose bis own doctor, bat Ihis man shait be my doctor before ail the world. — Tytier, 1. c, p. 37.

qui n'aimait guère le capuchon, continua de lès poursuivre de ses sarcasmes : triste guerre qui dufa longtemps, et où Colet dépensa plud d'esprit que de vérité.

S'il faut en croire Érasme, témoitt fort duspect, les moines anglais méritaient, à peu d'etceptiôbs près, les châtimetits que leur infligeait publiquement son ami. C'étaient presque tous des êtreë déa^ hérités du ciel, plongés dans la crapule et l'ignorance, et qui ne manquaient jamais de faire le signe de la croix toutes les fois qu'ils trouvaient un hellé* niste sur leur chemin. A l'entendre, Satan voulait exiler la langue grecque pour ruiner l'Église du Christ. Et à ce propos il racontait, avec Cette e&Usticité moqueuse que nous lui connaissons * l'histoire de îâ triste déconvenue d'un moine de l'ordre des Pran* eiscains.

Henri était à Woodstock (1), lorsqu'un ttètè qUl «appartenait à l'église de Saihté-Marïë MoUte en chaire, et, en véritable énergumène, se met A déclamer contre la langue grecque et les malheureux qui osent l'étudier. Au bruit des empdrtemetlts du moine les écoliers s'émeuvent, parcourent les rues et Vont siffler sous ses fenêtres lé maletiContreUi orateur. Après une enquête faite au nom de sa rriâ-^ jesté, le prince adressa des lettres royales à l'université, pour l'exhorter à s'appliquer à l'étude de celte belle langue d'Homère qui était appelée, cofflttie là langue latine, à civiliser le monde (2), et le môltae de Sainte-Marie se tut.

Maïs un autre le remplaça bientôt. Plus hàfdl ♦ c'est en face du Souverain qui l'écdutait, qU'il lit titie

(1) Erasm.Epist., 1. VII, ep. 12; lîb. VI , ep. 2.

(2) Tytler,l.c.,p.31.

sortie violente, toujours contre la lafague grecque. Richard Pace se couvrait la figure de peur d'éclater de rire, et les lèvres de sa majesté exprimaient par des mouvements irréguliers, Tindignation et la pitié. Henri voulait se venger, mais en humaniste. Il fit, appeler le prédicateur, et le pria de narrer ses griefs contre la langue grecque. Sir Thomas More était chargé de défendre l'idiome incriminé : l'avocat fut éloquent. Tint le tour du prévenu, qui, ne sachant que répondre, s'agenouille, et, fondant en larmes, met sur le compte de l'esprit saint toutes les sottises qu*il a débitées contre les hellénistes. «De l'esprit saint, dit le monarque, avec un sérieux comique ; tie calomniez pas, mon père, celui de qui procède toute lumière, et qui, certainement, n^à pas de Inotif pour en vouloir à la plus belle langue que jamais les hommes aient parlée. Et dites-moi, ajoute-t-il en souriant malignement, avez-vous lu quelques-uns des ouvrages d'Érasme que vous traitez si niai? — Hélas non, répond piteusement le patient. — Alors comment parlez-vous d'œuvres qtie vous n'avez jamais lues. — Pardon, reprend le hioine eh relevant un peu la tête, j'ai parcouru le livre auquel le philosophe a donné le titre de t l'Éloge de la Folie.—Vraiment, dit Pace, Je gagerais que le livre a été écrit pour votre révérence. » Le frère mit fin à là discussion eii déclarant qu'il était réconcilié désormais avec le grec, parce qu'il voyait clairement à cette heure que le grec dérivait de l'hébred, et il s'éloigna ad milieu des éclats de rire des assistants (1).

La fable est charmante , contée admirablement, par Érasme, et avec un sérieux philosophique qdi a dû tromper plus d'un lecteur. Mais ce n'est

(I) Tytler, 1. c, p. 32.

peut-être qu'une fantaisie d'artiste, comme Érasme s'en est permis si souvent. Du reste, cet Éloge de la Folie, qui faisait les délices de Henri VIII et de ses lettrés, ce n'étaient pas seulement des moines crasseux qui le dénonçaient à leurs pénitents comme un vase de corruption : la Sorbonne, elle-même, dont le Batave ne s'est guère moqué, le proscrivait dans une sentence magistrale, et le traitait d'ouvrage « impie, injurieux à Dieu, à la Vierge, aux saints, à l'Église, à la tradition (1). » Pardonnons donc au franciscain un moment d'humeur contre un livre qui excitait les colères « de la mère et de la nourrice des saintes lettres, »

Du reste, on doit avouer qu'il y avait d'importantes réformes à introduire dans le système d'éducation appliqué par les moines en Angleterre. Henri VIII les comprit et en favorisa le développement. La plupart des écoles étaient alors dirigées par les dominicains, les franciscains et les augustins. Ce que ces ordres avaient en vue surtout, c'était de former des élèves à l'état ecclésiastique. Dans les monastères on donnait à l'étude de la grammaire deux ou trois mois au plus ; puis on mettait dans la main de l'écolier la logique d'Aristote. Après une lente initiation à toutes les formules pédantesques, connues sous le nom d'hypothèses, de restrictions, d'expositions, d'équivoques, véritable labyrinthe où s'égarait son enfance , l'écolier atteignait le

portique de la théologie, A peine si en passant il pouvait jeter un coup d'œil. furtif sur les grands modèles de l'éloquence grecque et latine. Démosthènes était pour lui comme un dieu inconnu.

Colet, d'accord avec Henri, comprit que pour

(1) De Barigny, Vie d'Érasme, (. I , p. 204, 205.

J

régénérer rentendement humain, il fallait lui ouvrir les sources de l'antiquité païenne; à peu près ainsi qu'à la renaissance de Tart en Italie, on avait senti que le sculpteur, avant de dégrossir un marbre, devait avoir étudié la plastique sous Praxitèle ou Phidias. Avant donc de chercher à expliquer à ses élèves les mystères de la sainte science, Colet leur faisait faire un cours complet de grammaire. Il avait eu soin de choisir, pour opérer la révolution intellectuelle qu'il méditait, des ouvriers d'une habileté philologique consommée. A son école de Saint-Paul il plaça pour recteur William Lylie qui, pendant cinq ans de séjour à Rhodes, avait pratiqué le grec sous les rhéteurs de Gonstantinople. Lylie méritait la confiance du doyen et du prince. C'était un professeur d'un zèle à toute épreuve, mais qui malheureusement regardait la punition corporelle comme un moteur puissant de progrès, dans toute espèce de système pédagogique. Érasme, dont l'esprit devançait le siècle, nous a laissé un tableau fort spirituel de la méthode < fustigeante > de Colet, et de l'ardeur avec laquelle Lylie administrait le fouet et les fé* rules (1).

Mais la guerre allait bientôt arracher Érasme à ses causeries avec Thomas More, Colet à sa grammaire, Linacre à son Hippocrate, Warham à ses réunions littéraires, et Henri YIII à ses humanistes, et peut-être à ses maîtresses, car le prince n'avait pas été longtemps fidèle à Catherine (2}.

(1) De Paeris îoslitaendis. — Erasmi Opéra, t. VIII , p. 441.

(2) La correspondance d'Ërasme contient de carieux renseî-gn^meuta , sor Henri, pages 129, 140, 249, 423, 597, 727,732, 747; sur Catherine d*Aragon, p. 646; sur Colet, p. 187, 219, 248.351, 352,355, 358. 416 ; sur Farchevèque Warham, p. 423,424, 453, 461, 588, 634, 701, 729 ; sor Thomas More, p. 248. 273, 274,

275, S76, fi77| 357, Ul, 459» 489, 497, 657,109â; %nt Linac^é, p. 350, 451 ; sur Tonslal, évèqae de Londres» p. iâ3, 432, 596, 836, 1052; SDF MoQnljoy,p.202,204, 220, 248,258, 285.314.315,425,560, 1021,1042; sor Lalimer, p 360, 415 ; sur Polydore Virgile, p. 532, 730, 741, 789, 809$ sar Pace, p. 129, 281, 361, 374, 427, 442, 454,461, 645,1049.—EpistolsErasmi, Basileae, 1538, in-folio.

## CHAPITRE m.

## L'EUROPE A L'ATÉNEMENT DE HENRI TIII.-- 1509-1512.

Ambition de Venise. — Jules II se propose de réduire cette république. —> Défaite des Vénitiens. — Plan du pape pour cliasser les étrangers de l'Italie. —inlesse ligue avec Henri Vlil contre Louis Xlf.—Desseins du roi d'Angleterre contre la France. — Dorset envoyé en Navarre est trompé par Ferdinand d*Aragon. ~ Les armes d'Angleterre mallieureuses sur terre et sur mer. — Gftmbat nrtk dans les eaux de Brest,

La fin du quinzième siècle fut marquée par de grandes révolutions qui changèrent la face des affaires en Europe. C'est à cette époque que les royaumes de Castille et d'Aragon sont réunis; que les Maures sont chassés d'Espagne; que Marie, fille unique et héritière de Charles , duc de Bourgogne, apporte en héritage ses biens immenses à la maisoii d'Autriche ; qile les querelles des deux Roses sont étoufifées dans le sang de Richard III ; que Henri Vit, ▼ainqUettr, pour donner la paix à ses États , épouse Elisabeth, fllle d'Edouard IV ; que Louis XI , roi de France, fait le procès à la mémoire de Charles le Téméraire, qu'il accuse de félonie, et ravit à l'héritière du prince le duché de Bourgogne et le Cothtê d'Artois; que Charles d'Anjou, comte de Provence et roi des Deux-Siciles, à l'instigation de Palamède de Forbin, institue pour héritiers Louis XI , et Charles VIII son fils, et que Charles VIII , enfin, en épousant Anne de Bretagne, réunit cette province à

sa couronne. Ainsi agrandie presque sans effusion de sang par tant de conquêtes heureuses, la France était pour ses voisins une rivale aussi puissante que redoutable (1).

La paix régnait en Europe. De grandes monarchies s'étaient élevées, mais dont les forces se balançaient. L'Océan mettait l'Angleterre à l'abri de toute invasion étrangère. Formée de divers États réunis sous un même sceptre , l'Espagne obéissait à Ferdinand le Catholique, âme rusée, mais prudente et sage. Louis XII en montant sur le trône avait, par son mariage avec Anne de Bretagne, acquis définitivement une province nécessaire à la sûreté de son royaume. Maximilien P% empereur d'Allemagne, venait d'envoyer à Henri VIII une ambassade pour le féliciter et demander la confirmation de traités qu'il avait conclus en 1502 avec Henri VU (2). Après avoir fait reconnaître ses droits sur les États héréditaires de la maison d'Autriche, ce prince était parvenu par une politique patiente à fonder une sorte de nationalité allemande, des divers électorats d'un empire que devait bientôt remuer la parole ardente d'un moine augustin nommé Luther. Charles, prince de Castille, petit-fds de Maximilien et de Ferdinand , avait succédé aux riches possessions de la maison de Bourgogne ; mais trop jeune pour gouverner ses États, il étudiait la royauté sous un thomiste qui devait porter un jour la tiare, Florent d'Utrecht. En attendant sa majorité, les Pays-Bas étaient administrés avec une rare sagesse par Marguerite de Savoie, sa tante, princesse dont le nom est encore vénéré dans toute l'Allemagne (3).

(1) Histoire du divorce de Henri YIII, 1. 1 , in-12, p. 32« 33.

(2) Kymer, Acta pubtica, etc , t. XIII , p. 257.

(3) Ranime, deutsche Geschichte im Zeitaller der Rcformalion, Ber*-lin, 1842 , 5 vol. ia-8«, 1. 1 , ent., Boch.

En Italie, Jules II succédait à Pie IIl. Tant que les rois d'Espagne et de France respectèrent la Péninsule italique, le pape en resta le maître et Tarbitre. Mais Louis Xll en s'emparant du duché de Milan, et Ferdinand, du royaume de Naples, affaiblirent l'influence qu'exerçait la papauté du moyen âge sur les divers États dont Rome était le centre. Or le projet que Jules II méditait était de refouler par delà les Alpes tous ces étrangers qu'il appelait dédaigneusement des barbares (1). Il les accusait de jeter des regards d'envie sur le patrimoine de Saint-Pierre, d'ensanglanter ou de ruiner de belles contrées, asile des arts et des sciences, et de retarder le mouvement intellectuel que dirigeait la papauté, et qui de l'Italie, si rien n'en arrêtait le développement, devait s'étendre sur le monde entier. Avide de gloire, patriote exalté, soldat sans peur, évoque et capitaine, Jules pensait, quand la rédemption spiritualiste de l'Italie serait accomplie, à former de tous les États auxquels Rome avait rendu la liberté nne première fois, en les arrachant aux serres de l'aigle impériale, un seul royaume sous le sceptre d'un seul maître et à l'abri de toute convoitise et de toute invasion, derrière sa triple ceinture de rochers, de neiges et de mers. Ce maître n'était autre que le pape (2).

Mais avant de songer à chasser d'Italie les étrangers, Jules II devait abaisser une république qui

(1) On connaît la devise de Jules II : « Seigneur, délivrez-nous des Barbares. » — Guichardin. — Paul Jove.

(â) Yoi caro non intendete perché io mi affatichi cotanto in una età cadente. lo lo faccio per riunire la comune patria sotto un sol padrone, e quesli debbe essere perpetuamenle il ponlefice romano. — Lettera, dall* inedilo Giornalo di Paride Grassi, al numéro 13, p. 75,79. Mss. Barberini.

chaque jour grandissait, et menaçait, en Tendant tour à tour son alliance à chacune des monar-* chies européennes, d'absorber la puissance temporelle du pape. Venise, rempart avancé du monde chrétien contre les Turcs, avait pris place, grâce à son habileté, parmi les grandes nations du conti-i-nent. Le Frioul, Trévise, Vérone, Vicence, Padoue » Bergame, Brescia, Crème , Crémone , Hovigo, la Polésine, Ravenne, Faënza, Rimini, avaient subi le joug de cette reine de l'Adriatique. Aucune capitale, en Europe, n'enfermait autant de richesses; nul État ne pouvait se vanter de finances plus prospères* Ses nombreux vaisseaux sillonnaient la Méditerranée et rOcéan ; sa marine militaire était formidable; ses armées de terre, bien entretenues. Elle avait des soldats aguerris, et des chefs qui, comme d'Alviane, après s'être vaillamment battus, se reposaient en déchiffrant quelque manuscrit antique. Venise aimait les arts, et, grâce aux presses d'Aide Manuce, répandait la lumière dans les deux mondes latin et germain.

Toutes ses belles possessions de terre ferme ^ Venise les avait acquises, tantôt par la force des ar-» mes, tantôt à prix d'argent. Cependant il était im« possible que leurs anciens maîtres vissent sans regret dans les mains de leur rivale des cités qu'ils avaient autrefois possédées. Maximilien convoitait Trévise^ Vérone, Padoue , Vicence , qui faisaient jadis partie du domaine des empereurs d'Allemagne. Le Frioul avait été arraché à l'Église d'Aquilée, à laquelle Othon I" en avait fait présent ; Rovigo et la Polésine avaient été conquis sur le duc de Ferrare ; Crémone et la Ghiaraddada dépendaient du duc de Milan, auquel elles avaient été cédées par Louis XII (1).

(1) Ghirardiai, Hist di Bologna. -- Leandro Alberti, Deaeri-liooe dUtalia.

Ravèae, Ferrare, Faênza, Rimini étaient revendiquées par Jules II, comme appartenant au patrimoine de Saint-Pierre. Le pape intima Tordre aux Vénitiens de restituer au saint-siége les domaines qu'ils avaient usurpés. Venise répondit au pape qu'elle n'avait pfis enlevé ces deux villes à TÉglise romaine, mais à César Borgia (l). Le pape la menaça des fou* dres du Vatican : Venise ne daigna pas lui répondre. Alors le pape s'adresse k tous les ennemis de la république pour obtenir la restitution des fiefs de Ron^e : à Maximilien, à Louis XII» à Ferdinand d'Aragon (3). Jules II était sûr de la coopération de ses alliés, qui tous comptaient en servant les intérêts du saint-siége recouvrer ce qu'ils croyaient à jamais perdu.

Ce (u( le prétei^te de la ligue qui se forma bientôt à Canibrai contre Venise , et dont le pape, l'empereur et le roi de France furent les principaux promo-teurs. A Cambrai les hautes puissances se partagèrent d'avance les dépouilles des vaincus. Au pape Ravenne, Faênza et Rimini ; à l'empereur Maximilien, Vicence, Vérone et Padoue ; à Louis XII , duc contesté de Milan, Crémone, la Ghiaradadda, Rrescia , Crème et Bergame ; au roi d'Espagne, Manfredoni, Trani, Brindisi et Otrante.

Au mois d'avril 1509, suivant les stipulations con* venues, le roi de France envahit les terres des Vénitiens , avec &0,000 homq:ies ; l'armée du pape entra dans la Romagne » sous la conduite de François Marie de la Rovère, duc d'Urbin; Raymond de Cardonne se jeta dans la Lombardie avec les troupes du roi de Naples ; le duc de Ferrare s'empara de la Polésine, et l'empereur occupa Trente,

(1) Schmîdt, Hist. des Allemands, I. c, io-S^, t. Y, p. 440. (â) Lingard, 1. c, t. II , p. 138.

pour surveiller les opérations des confédérés (1). En même temps le pape excommuniait la république. Dans la bulle qu'il fulmina contre les Vénitiens, il les accusait de n'être chrétiens que de nom, de renier TÉvangile, et de s'être montrés constamment envers le saint-siége désobéissants et félons. Le 14 mai les Vénitiens, sous les ordres de deux anciens généraux, le comte de Pitigliano et Barthélémy d'Alviane, s'avancèrent à marches forcées pour barrer le chemin à l'armée française. Pitigliano était d'avis de surveiller simplement les mouvements de l'ennemi sans

engager le combat; mais la fougue de d'Alviane l'emporta sur la prudence du vieux général : les Vénitiens crièrent Marco! Marco! C'était le signal du combat. Le combat ne dura qu'un instant : les Vénitiens furent battus à la Ghiaradadda, et d'Alviane fait prisonnier (2). Déconcertés par la perte de cette bataille, les républicains manquèrent de courage, se retirèrent en toute hâte, et s'enfermèrent à Venise derrière leurs vaisseaux (8). En moins de quinze jours Louis se rendit maître de Crémone, Peschiera, Crème, Brescia , Bergame et de toutes les places qui dépendaient autrefois du Milanais. Les villes conquises sur l'Empire ouvrirent leurs portes à Maximilien. Le duc d'Urbin , à la tête de l'armée pontificale, s'empara de Ravenne, deCer-via, de Faënza et de Bimini. Le duc de Ferrare emporta Rovigo, et le marquis de Mantoue força quelques citadelles (&). Le moment était décisif : il est

(1) Mézerai, Hist. de France. — Sardi, Historia di Ferrara.

(2) Schmidt, 1. c., t. V, p. hkh. — Rayoaldus, Ann. eecl. ad annam, 1509.

(3) Seisscl f Histoire de Louis XII.— Guicciardini, Storia d'Italia, lib. VIII, Fircoze, 1818.

(i) Pelrus Martyr, epist. 418.

œrtain que si Maximilien, au lieu de rester à Trente pour y recevoir Tambassadeur de la république, Antoine Giustiniani, qui demandait grâce à genoux (1), eût marché sur Venise, c'en était fait de la république. Cette inaction de l'empereur sauva Venise, qui comprit qu'un État auquel tant de ressources restaient encore, pouvait se relever de l'échec de la Ghiaradadda, et rompre la ligue de Cambrai, sinon par la force des armes , du moins par les voies de la diplomatie (1).

Louis XII, après sa victoire, avait repris le chemin de la France, laissant à la Palice un corps de troupes qui devait faire sa jonction avec l'armée deHaximilien. Ce fut pour les Vénitiens un événement heareui que Téloignement du monarque français : ils en profitèrent pour réunir des troupes nouvelles et surprendre Padoue, en même temps qu'ils jetaient dans le Frioul un noyau de soldats assez fort pour tenir en échec l'armée impériale. A l'aide du sacrifice de quelques villes, ils se réconcilièrent avec Ferdinand (2), et à force de soumissions et de protestations de repentir, finirent par apaiser le pape qui leva l'interdit jeté sur la république.

Jules II triomphait : il avait humilié l'orgueil de Venise, et obtenu la restitution des anciens domaines du patrimoine de l'Église; mais son œuvre n'était pas accomplie. Deux monarques puissants, le roi de France et l'empereur d'Allemagne menaçaient, s'ils restaient unis, l'indépendance de l'Italie : l'un en occupant le duché de Milan , l'autre en campant derrière les murailles de Vérone et de Vicence. On répandait le bruit d'un traité secret entre ces deux monarques pour se partager la Péninsule. Il fallait pour

(1) Mariana, Dercb. Uisp., 1. 29, c. 19.

(2) Berabo, Hisl. Venet.. 1. VIII.

1. 8

sauver la nationalité italique, que le pape se rapprochât des Vénitiens , détachât Ferdinand de la ligue ^ brouillât l'empereur avec le roi de France , appelât les Suisses en Italie, et entraînât le roi d'Angleterre dans une guerre contre la France. C'étaient là des projets qui demandaient une rare activité d'esprit et de corps, un courage incapable de plier contre les difficultés, une constance inébranlable dans le danger, de l'ambition et de l'enthousiasme, la fougue ardente d'un jeune homme, et la maturité de jugement d'un vieux diplomate : or Jules II possédait toutes ces qualités (1).

En quelques semaines le pontife voyait sa politique couronnée de succès : Venise en se désistant de toutes ses prétentions sur les villes de la Romagne que les armes du saint-siége lui avaient enlevées, donnait aux sujets de l'Église la liberté de naviguer dans les eaux du golfe, et renonçait au droit d*être représentée à Ferrare par le Bisdotninio; Ferdinand promettait d'abandonner la coalition, sous la condition qu'il obtiendrait de Rome l'investiture de Naples ; Schinner, l'évêque de Sion, partait pour la Suisse et au son du cor alpestre, appelait les montagnards de rUri et de l'Unterwald au secours de l'Église; et Henri VIII, en recevant des mains de l'archevêque Warham la Rose d'or (2) que Rome lui envoyait, dé-

(1) Machiavel, alors député de la république, se platt à rendre justice au génie de Jules II. Voir ses dépèches dans le t. VIII de ses OHivres, Biblioteca scella di opère italiane, Milano, 1820, în-iâ. — Cette guerre, dont ritaiie fut le théâtre en 1310-12, a été fort bien décrite dans le chapitre de l'Histoire de Henri YIU par M. Sharon Turner, qui a pour titre : View of the state of Italy and Europe at the accession of Henri VIII., 1. 1 , p. 73 et 8uiv«

{2) Alciaodre III, en l'envoyant au roi de France (Lonis YII) lui écrivait :

« Undè et cum nos antecessorum nostrorum vesllgia subséquentes, nouinvenimus oui tam digne, sicutExceHentiaBtuae^floremhiyas*

«tarait qu'il était prêt à se rallier à la politique pontificale. Jules, dans une lettre au roi d'Angleterre (1), avait adroitement flatté la vanité du jeune prince en lui donnant le titre de chef de la ligue sainte qui, sous les auspices du chef de la catholicité, devait se former poar mettre un terme à Tambition de Louis XII et délivrer ritalie (2). Wolsey, dont le crédit croissait île jour en jouf, gagné par les promesses de la cour de Rome, servait chaudement les intérêts de Jules II. 11 <tait difficile que Toreille de Henri ne s'ouvrit pas aux douces flatteries de l'aumônier qui, pour plaire à son jeune maître, l'accompagnait partout, à la chasse, aux tournois, au bal, au jeu, de moitié dans tous les plaisirs que goûtait son maître, et partageant même ceux que lui défendaient

TÉvangile et sa soutane (S).

Si Ton en croit les chroniques de l'époque, ce n'était pas seulement sur l'esprit du prince que Wolsey exerçait un ascendant irrésistible; on ne pouvait le voir sans être fasciné par la douceur de sa voix et le charme de sa parole : l'humaniste surtout était ravi de tout ce qu'il trouvait de trésors dans la conversation du lettré. Quand Wolsey parlait de l'antiquité, c'était en poète inspiré. 11 se connaissait en peinture, en musique, en sculpture. Un moment on crut que, grâce à son intervention, Raphaël allait quitter la cour de Jules II pour venir habiter TAngleterre (4). On lui

inodi debemus offerrç...—Nolae in L. III Giiillclmi Neubrigcnsis, De rcbns anglicis, à Joaone Picardo fiellov. canonico. »

^1) Voir k lettre ût Jules II Uan$ l'Histoire de la Réformation, par Burnet, AUX fikcm josvificativbs.

(â) a enim poBtifîcem Gailu« straveril sub pedibus, se sperat onlver5am Italiam habîturum, legesque dalurum univcrsis Christian» religionis priacipibm, qualei libuerit. — P. Marlyr. Ep., p. 246.

(3) Sœpe namero psallebal, saltabat, scrmones leporis plenos ha-bebat, ridebat, jocabatur, ladebat.—Polyd. Virgil., 1. c, p. 17.

(4) Howard, 1. c, p. 71.

reprochait son goût pour la dépense, mais avant d'avoir vu sa demeure, qui ressemblait à la boutique d'un antiquaire, et où tout se heurtait dans un désordre d'artiste, tableaux et statues, armes de luxe et manuscrits, vieilles gravures et vieux livres.

Colet, en le voyant de sa tourelle de Saint-Paul, passer tous les jours pour prendre la barque de Greenvdch, prophétisait à Érasme que le petit bachelier d'Oxford serait un jour premier ministre d'Angleterre. Le philosophe, alors en Hollande, prenait ses précautions, noircissait du papier, commentait, traduisait, et son livre achevé, écrivait en tête : A Wolsey , aumônier du roi. Mais pendant que le manuscrit voyageait, l'aumônier devenait chanoine de Windsor (1). Érasme se remettait au travail, faisait un livre nouveau qu'il dédiait au chanoine de Windsor. Mais la poste allait moins vite que la fortune de Wolsey. En moins de huit jours le chanoine était métamorphosé en doyen de chapitre ; et Érasme, dépité, jetait sa plume au vent, ne sachant quel titre donner au favori qui, chaque semaine, changeait de vêtement et de dignité (2).

Aux instances du pape, pour détacher Henri VIII de la ligue de Cambrai, vinrent se joindre celles du roi d'Aragon qui, depuis la ruine des Vénitiens, craignait que Louis XII ne le troublât dans la possession de Naples. Ferdinand ne frappait jamais son ennemi que dans l'ombre. Afin de pouvoir porter au monarque français des coups plus assurés, il voulut que les mesures qu'on allait prendre contre ce prince fussent

tenues secrètes. Le 6 janvier il donna l'ordre à Louis de Carrar de Villaragod, son ambassadeur à Londres, de traiter avec Henri VIII

(1) Rymer, Fœdera, t. XIII, p. 293.

(2) Hoirard,!. c, p. 72.

d*uDe alliance entre les couronnes d'Angleterre et d*Espagne.

Le traité nefutsigné que le24 mai suivant (1 ) (1510). n stipulait la promesse de secours mutuels en cas d^a-gression étrangère. Si l'une des hautes puissances contractantes était attaquée par quelqu'un de ses voisins, l'autre était obligée de déclarer la guerre à l'agresseur. Si le roi de France formait des projets contre l'indépendance de l'Espagne, Henri YllI devait marcher en personne au secours de Ferdinand (2).

Jules II, impatient d'exécuter les projets qu'il méditait, ordonna d'un ton de maître au duc de Fer-rare de joindre ses armes à celles de l'Église. Le duc, quoique vassal de Sa Sainteté, refusa de rompre avec Louis XII. Alors l'armée papale envahit les domaines d'Alphonse (â). Louis, qui savait que le crime réel du duc était son attachement aux intérêts de la France, résolut de secourir à tout prix un fidèle allié.

Chaumont partit donc de Milan, et par un mouvement imprévu surprit le pape dans Bologne. Jules II était au lit, malade de la fièvre ; mais son âme n'était point abattue. S'il consentit, à la prière de ses cardinaux , à négocier avec le général français, ce fut pour gagner du temps. Il attendait Colonne qui s'avançait à la tète d'un corps de cavalerie, quelques escadrons de Vénitiens dont on apercevait déjà les étendards, et ses troupes que commandait un officier expérimenté. Chaumont, au lieu de se saisir de la personne du pon-

(1) Rymer, Fœdera, t. Xni,p. 281.

(2) Item Rex sic reqoisilus, statim post ipsam requisitionem, se régis sic invadenlis hostem pablicè declarabît, et gaerram actoalî* ter aget io propriâ personâ, si rex Galloram faerit. — Rymer, 1. c.

(3) LÎDgard, 1. c, t. II , p. 139.

tife, perdit un temps précieux avec les oomtiiisaairefe du saint-siége, puis se retira l'âme agitée de remords, tomba dans une maladie de langueur^ et mtmtut bientôt en implorant la midéricorde du pape et le pardon du crime d'avoir porté les armes cc»tre l'Église.

Jules II dénonça bientôt au roi d'Angleterre i Finso^ lence > de Louis XII qui » en pleine piaix, ilvâit ontragé la vicaire du Christ en le tenant captif dans Boldgae, et en cherchant à le faire prisonnier : « attentati qu'il atait dû punir en excommuniant tous

les générauxde son déloyal ennemi. » En France le mtoifeste dé Sa Sdin-teté fit une vive impression. La reine Aune, eticéinte lors de la rupture entre Jules et son époux, avait prié le roi de cesser ses hostilitét contre le pape, parce qu'elle craignait que cette guertrb impie n'at*^ tirât sur la France la malédiction céleste (1). Mail Louis XII fut inflexible ; il convoqua les évoques ûb son royaume à Tours pour les coDsult&r sur la con^ duite qu'il avait à tenir envers le pontife irrité : l'âA^ semblée fut d'avis que le roi devait encwe une fbis offrir la paix au saint-siége, et que si le pape la re^ poussait, il pouvait, en toute sûreté de codscienbe » l'attaquer jusque dans ses États. La lutte continue. Pour braver Jules II , Louis XII , après avoir gagné quelques cardinaux, convoque un concile à Pise : il veut réformer, annonce-t-il, l'Église dans le chef et dans les membres. Les Pères s'assemblent, mais hués par la populace ils se hâtent de quitter les bords de r Arno pour se réfugier à Milan (2), où les enfants l& poursuivent à coups de pierres ; de Milan ils traversent les Alpes et s'abattent à Lyon» et dans cette Rome

(1) Bi^mbo• Hist. Vert.» lib. IX.

(2) Macchiavelli, Legasioiie aiU Corte di Fnoicia (Opère)* vd. 1» p. 306.

des Gautes, sont accueillis par des ris et des sifQets : les fenmies se signent en les apercevant, et le clergé leur ferme les portes de la cathédrale. Cette majesté qui règne au Vatican, a pour elle la sympathie religieuse de toutes les populations (1). Du reste, Jules II ne montre aucune crainte; au conciliabule, il oppose un concile, et somme les évêques de la chrétienté de se réunir à jour fixe dans la grande basilique de Latran : et les évêques dociles se mettent en route et arrivent à Rome de toutes les parties du monde. A Rome, au nom du Dieu tout puissant, Jules eicommunie les cardinaux félons, qui, remplis de terreur et de confusion, préparent leur repentir et leur soumission (2). Plus tard un manifeste du Vatican dénonce à toutes les cours européennes Tambition d'un prince qui, « non content de son beau royaume de France, s'est emparé du Milanais, veut envahir les États de TÉglise, et annonce , à Taide de médailles impies, Tintention de perdre le nom de Rome qu'il traite de Babylone (â). »

(1) Gaicc, Storia d'Italia, lib. X, vol. 1, p. 559.

(2) Voyez notre Histoire de LéonX, t. I, ch. XII.

(3) Joannis Hardoîni Explicatio nummi sub Ludovico Francoram rege eusi ioscriplique : Perdam Babylonis tiomfn, p. 905. Har-doini opéra, in-fol., 1709.

Leblanc Ta décrite (Monnaies de France) : la tète couronnée de lys, avec l'épigraphe ; Ludo.: Fran, regniqueNeapoL R,, derrière trois fleur$ de lys superposées de la couronne, et dans Técusson rinscrip-tion Nomen perdam Babylonis.

DeThou, Jffistoriasui temporis, lib. I, p. 16, éd. Bucklcy, y trouve mitiiieBace contre

Rome et une allusion au passagedlsaïe, ch. XIV, V.22, ubi de Ghaldaîca Babylone dicitur : Perdam Babylonis nomen. ^Hardouin n'est pas de cette opinion :

« La monnaie a été frappée, dit-il, quand Louis était roi de Na-pies, comme T inscription le porte : Ludovicus Franeorum regni-9«e NeapolHani rex. Or, après l'année 1503, Louis XII n'a pas pris le titre de nû deNaples. Les rots de Naplcs s'intitulaient rois d# Jéru* salemdepvîf Frédéric II, empereur: c'est le litre que prend Louis XII. proei^roltone parlamenti provineiœ, anno 1501 : «bx Fbanciji,

Maître de Borne, Louis le serait bientôt de Tltalie tout entière, et alors l'équilibre européen était rompu. On comprend de quelles craintes devaient être agitées les puissances étrangères : la peur les réunit, et la religion fut le masque dont elles se couvrirent pour cacher leur ambition. Un seul homme, parmi toutes les têtes couronnées, agit franchement: c'est Jules II, qui proclame partout qu'en chassant les Français, il veut affranchir son pays et sauver la nationalité italique. Noble pensée qui, si nous ne nous trompons, doit excuser la fièvre belliqueuse dont le vieillard est malade. Sous la cotte de mailles qu'a revêtue le pontife au siège de la Mirandole bat le cœur d'un patriote, ajoutons d'un chrétien ; car la patrie délivrée, le pape déclare qu'il appellera toutes les nations alliées à s'unir contre les infidèles qui, partis de Constanti-nople, s'avancent en Allemagne pour abattre, partout où ils passent, la croix du rédempteur.

Nous ne croyons pas à ces beaux semblants de piété qu'affectent alors les princes chrétiens. Ils parlent d'entreprendre une guerre d'extermination contre les Turcs, d'éteindre le schisme dont Louis XII menaçait Rome, de défendre l'Église dont s'étaient séparés quelques cardinaux rebelles : autant de prétextes pour colorer leur ligue contre la France.

Bientôt, en effet, un traité d'alliance offensive et défensive fut signé entre le pape, Ferdinand et la répu-

NeapoHê et Jérusalem, — Roî de Jérusalem, Louis menace de couvrer la Terre sainte, de ravager l'Egypte jusqu'au Caire, que tous les écrivains nomment Babylo , T^ro Bahillone^ ancien nom du Caire.

C'est au Caire que les soudans régnaient alors.

Mais on connaît Thumeur paradoxale de Hardouin ; son opinion, appuyÂe du reste par Du Gange , a été combattue par plusieurs savants italiens (Voir LoigiBossi, Vita e pontificato di Leone X, Ira-dulta da Guglielmo Roscoe. Milano, 1816,1.111, p. 235«t suiv.}.

blique de Venise (1). Maiimilien hésitait & rompre avec Louis XIL Tout récemment il s'était plaint amèrement, dans une lettre aux habitants de Gelnhausen, de la conduite de Jules II. « C'est pour repousser les infidèles, disait-il, que Fempereur et le rende

France ont généreusement accordé des subsides au saint-siège, mais, au lieu de s'en servir pour le triomphe de rÉvangile, le pape les emploie à ruiner TItalie. Gomme roi des Romains, j'ai le droit, ajoutait-il, de veiller sur l'église du Christ : j'ai donc résolu de convoquer un concile où la chrétienté tout entière sera représentée (2). » Jules II méprisa les menaces de l'empereur, et Ferdinand se chargea de démontrer à Maximilien que leur intérêt commun exigeait qu'on s'opposât aux progrès des Français en Italie ; Maxi-milien finit par se joindre aux alliés. Henri céda sans combat aux prières de Sa Sainteté. Comme récompense de son obéissance au chef de k catholicité, Jules continuait de lui promettre le titre de roi très-chrétien que Louis XII avait perdu depuis son schisme (â). Et Wolsey montrait à son maître, cooune un héritage facile à ressaisir, les belles pro* vinces françaises que ses ancêtres comptaient parmi leurs domaines.

ïoung fut donc envoyé en ambassade à Paris pour exhorter Louis XII à cesser une guerre impie avec le saint-siège, à restituer Bologne à l'Église, à dissdudre l'assemblée de Pise, à reconnaître le concile de Latran, et à délaisser Alphonse, duc de Fex-rare. Le roi, qui connaissait les sourdes menées de ses ennemis, fit une réponse évasive. Alors, les rois d'Angleterre et d'Espagne conclurent un nou-

(1) Liogard, I. c, t. H, p. 139.

(2) Lanig, cité par Schmidt, t. V, p. 456.

(3) Herbervs Life of Henri YIII., p. 18.

veau traité d'alliance, le 17 novembre 1511 (1). Après avoir invoqué « le Dieu tout-puissant, notre Seigneur Jésus-Christ, la cour céleste, protecteurs et vengeurs de la sainte Église opprimée ^ » ils déclarèrent la guerre au roi de France qu'ils allaient poursuivre, non-seulement en Italie, mais encore jusque dans son royaume, et d'abord danslaGuienne, cette province détachée de la couronne d'Angle* terre, et qu'ils voulaient restituer à son maître légitime (2).

Reconquérir une province qui Jadis avait fait partie des domaines de ses ancêtres était une pensée* qui flattait la vanité et l'ambition de Henri VllI ; il était trop jeune et trop amoureux de gloire pour la repousser. Peut-être aussi qu'il se sentait ému à la vue du vîeui pontife romain, qu'un des soldats de LouisXîl avait été sur le point de foire prisonnier, dont le flls aîné de l'Église aflichait la déchéance sur les piliers des basiliques de la France, et qui, couché sur son lit de douleur, et lâchement trahi par quelques-uns de ses frères, levait ses mains pour implorer l'assistante de ses alliés. Il y avait dans les accents du noble vieillard, abandonné par les siens, quelque chose de sympathique bien propre à toucher une jeune ftme. A vingt-deux ans on obéit aux 8ouvenii*s de l'enfance ; & cet âge on n'a que la mémoire du cœur. Or il ne tint pas oublier que Henri avait été élevé sur les genoUx d'une femme douée d'une piété exemplaire. ^ C'est pour obéir à la voix de Dieu ^ au cri de TÉgliàe, c'est comme champion du Christ, c'est pour défendre seà droits qu'il fera la guerre à la France (8).

»

(t) Rapin de Tboyras, 1. c, t. VI, p. 42. — Rymer, Acta, t.Xni,p.311.

(2) Rapin de Tboyras, 1. c, t. V, p. 4â«

(3) Tbal it was accordiog to bis diity and to ibe chureb, Ikai for

Pendant que Maximilien et Ferdinand travaillaient dansTombre À rabaissement de nos annes, Henri YllI agissait en TéritaUe chevalier. Par ses ordres, un nouvel ambassadeur était parti de Londres comme roi d'armes, pour intimer au monarque français la restitution de la Guienne, ancien patrimoine de la cour<mne d'Angleterre. Âcette insolente provocation, Louis XII répondit en prince qui n'avait jamais compté le nombre de ses ennemis : la guerre était déclarée entre les deux puissances (1).

Le 4 février 1512, le parlement s'assembla pour recevoir un message royal. Henri, en communiquant aoi Chambres le dessein qu'il avait de faire la guerre à la France, protestait, qu'en recourant aux armes, son unique but était de délivrer le pape, et de dis* soudre le concile schismatique de Pise. Le parlement accorda des subsides de deux dixièmes et de deux quinzièmes (2).

Il avait été convenu entre Ferdinand et Henri, qu'au mois d'avril le roi d'Angleterre mettrait sur pied nu corps de 6,000 hommes, commandés par un officier habile, et le roi de Naples 300 hommes d'armes, 1,500 chevaux légers, et 4,000 hommes de pied, pour envahir la Guienne ; et que chacune des puissances équiperait, pour tenir la mer, une flotte de 8,000 marins.

Henri se fiant à la coopération de son allié croyait conquérir sans peine la Guienne ; mais il était trompé par son beau-père, que Machiavel avait sans doute étudié quand il écrivit le livre du Prince. Fer-* dinand, qui feignait de travailler pour les intérêts

God*s qnarrel as for recovering bis own right» he woold porsue aod continue tbe war. —To sir David Owen.—atrype's Memor., 1. 1, p. 6.

(1) Liogard, I. c, t. II, p. 140.

(^ Lùtl^d» 1. e., t II, p. 140.

du saint-siége et de son gendre, n'avait qu'un dessein : de conquérir la Navarre, en s'aidant des troupes anglaises et de Tintervention spirituelle de Jules II (1).

A l'époque fixée par les traités, le marquis de Dorset, brave militaire, parut à la tête des forces anglaises sur les côtes du Guipuscoa, pendant qu'Edouard Howard, lord amiral, croisait entre l'Angleterre et l'Espagne (2).

Dorset ne tarda pas à s'apercevoir que la générosité chevaleresque dont Ferdinand

faisait parade envers son gendre, n'était qu'une comédie habilement jouée. Il voulait marcher sur Bayonne, et s'ouvrir, par la prise de cette place, le chemin de la Guienne. Mais Ferdinand objecta qu'il fallait avant tout s'assurer de la fidélité de Jean d'Albret, roi de Navarre, qui pourrait, pendant les opérations du siège, couper les communications entre l'Espagne et l'armée combinée (S). Il pensait qu'il était un cher min plus sûr pour envahir la Guienne : la Navarre elle-même, quand on se serait assuré de la possession de trois ou quatre places importantes de ce royaume. En conséquence, le rusé monarque demandait, dans des termes pleins d'une cauteleuse affection ^ que Dorset allât joindre avec toutes ses forces le duc d'Albe, prêt à former l'avant-garde de Tarmée d'expédition, et à s'exposer aux premiers dangers. Le général anglais, qui ne pénétrait pas les desseins de Ferdinand, après avoir pris l'avis de son conseil, répondit au roi que ses instructions ne lui prescrivaient pas de rien entreprendre contre d'Albret. Ferdinand insista, cherchant à amuser le mar-

(1) John Gampbeirs Lives of Ibe Brilish Amirals, 1. 1, p. 318.

(2) Lingard, 1. c. t. Il, p. 141.

(3) Gabriel Ghappuy, Histoire du royaume de Navarre, p. 630.

qois par la promesse d'une coopération active des troupes espagnoles pour faire le siège de Bayonne quand Pampelune serait prise. Pampelune, assiégée, capitula le 25 juillet 1512, et Ferdinand eut bien vite trouvé de nouveaux prétextes pour différer sa jonction avec Tarmée anglaise : n'y avait-il pas d'autres places de la Navarre qui pouvaient arrêter la marche et compromettre le succès de l'expédition (1)?

Le duc d'Alva continua donc de parcourir la Navarre, réduisant les forteresses qu'il trouvait sur son ebemin, pendant que Dorset, immobile dans son camp, se contentait de suivre les mouvements du vainqueur.

Ce rôle ne pouvait convenir à un officier aventureux comme Dorset, qui se plaignit à son maître des ruses de Ferdinand. Le roi l'avait prévenu, en envoyant à Londres Martin d'Ampios , pour réclamer contre l'inaction systématique du général anglais. Henri, trompé, dépêcha un héraut d'armes à Dorset, qui reçut ordre d'obéir à Ferdinand. Sûr désormais de la coopération de cet officier, Ferdinand annonça qu'il était prêt à se jeter dans la Guienne si son allié voulait Ty suivre (2).

L'armée française occupait une forte position. Retranchée entre Bayonne et Salvatierra, elle avait devant elle la Bidassoa que l'ennemi ne pouvait franchir sans danger. Le plan de campagne que F^dinand proposait à Dorset était inexécutable. L'armée anglaise, si elle eût suivi le chemin que lui traçait le roi d'Espagne, pouvait être compromise. Dorset ne voulant pas heurter les lignes françaises

(1) Mariana, Historia de rébus Hispaniœ, lib.XXX.—^Hall, p. 17 — Campbell, 1. c, 1. 1 , p. 319.

(2) Lingard, t. II, p. 141. — Herbert, p. 20, 24. — Peirus Martyr, Epist., p. 254, 256, 263.264. 267,268.

avec une armée affaiblie par les maladies et la faim, refusa d'envahir la Navarre, et finit par prier Ferdinand de lui prêter des vaisseaux pour retourner en Angleterre, C'est en ce moment que le héraut arrivait au camp anglais, porteur des ordres de Henri; mais Tarmée, indignée, se mutina, et il ftit impossible de la retenir plus longtemps; elle fit donc voile pour l'Angleterre, dont elle toucha les côtes le 1" novembre.

Ferdinand triomphait : il avait joué son gendre, et se voyait maître, à cette heure, de toute la Navarre que Louis XII chercha, mais inutilement, à lui enlever. Il fallait conserver sa conquête : Ferdinand sollicita de Jules II une bulle d*etcommunica-tioncontreJeand'Albret,etquelepapeaccorda,diton. C'est cette bulle, qui déposait Albret à cause de son attachement aux schismatiques, et dont Texistence est fort problématique, qu'invoquent les rois de Naples pour fonder leurs prétentions sur le royaume de Navarre (1).

Les armes d'Angleterre devaient être aussi malheureuses sur mer que sur terre. Henri donna le commandement de sa flotte à Edouard Howard, fils atné du comte de Surrey. Sir Thomas Knevet, grand écuyer, avait son pavillon sur le Régent. Sir Thomas Brandon, depuis duc de Suffolk, sans attendre les ordres de l'amiral, attaqua le 10 août (1512), dans la rade de Brest,le vaisseau français le Cordelier ,que commandait Primauget, vieux navigateur, et que montaient 1,600 hommes. Mais son bâtiment fut en un instant démâté par le feu de l'ennemi : sir Thomas Brandon dut s'éloigner. Alors on vit s'avancer lentement le Régent, qui venait prendre la place du vaisseau mis hors de

(1) Notice des Mss. da roi, t. Il, p. 570.

combat. Une lutte terrible s*engage entre ces deux géants des mers. Le combat continuait depuis plus d'une heure, quand un vaisseau de haut bord accourt au secours de Knevet. Alors Primauget, qui voit sa perte inévitable et veut sauver l'honneur de son pavillon, met le feu au Cordelier, et va avec sa masse de bois enflammé jeter le grapin sur le Régent , et lui communique Tincendie qui la dévore. Les deux vaisseaux s'abîment bientôt dans les flots, au milieu des cris de désespoir des combattants (1), pendant que sir Edouard, à genoux sur le tillac, joint les mains et fait vœu de ne voir son roi en face qu'après avoir vengé la mort du noble et vaillant chevalier, sir Thomas Knevet (2).

(1) Polyd. Yirgil., ].e., p. 14,15. Le combat est trèi-bien décrit par cet écriTain.

(2) A ce combat naval prirent part les yaisseaux anglais :

Toon. TooD.

— Archaeologia, t. VI, p. 201.

Ce combat , dont la France et l'Angleterre s^attribuèrent les honneurs, donna lieu à une^ dispute littéraire fort vive entre Brice et sir Thomas More.

Brice, Bris, Brixias (Germanus), secrétaire particulier de la reine de France (Epist. Mori Erasmo, Grenvici, 1520 : cum sil reginœ à se-cretis), composa, sous le titie de Herveus , sive Chordigerœ navis eonflagratio, Paris, 1513, in-4° (Panzer, Annal, typ., t. IX, p. 364}, un poëme latin en trois cent cinquante vers hexamètres pour célébrer la victoire navale des Français. Sir Thomas More, qui avait déjà composé, à l'occasion du couronnement de Henri Vlli , un poëme 80US le titre de : In suseepti diadematis diemHenrici F III y earmen

gratuîaiorium , vit dans le chant de Brice une insulte à la gloire de l'Anglelerre, et écrivit un poëme en l'honneur de Howard (Thom« Mori Opéra, Bas., 1518, in4^ p. 2i2, 246). Mais peu content de célébrer son héros, il attaqua Brice dans diverses épigrammes (In Brixium Germanum faisc scribentem de Ghordigerâ navi Gallorum, et Herveo ejus duce). Erasme, Tami des deux humanistes , voulait que Brice se tût(Epist. Brixio d. d. Lovan, 1518), mais Brice releva le gant et répondit à More. {Germani Brixii Antissiodorensiâ An^ timorus. Erasmi ad eum et ipsius Brixii verbosa ad hune epiitola. F'enundaiur apud Conrad Besch , Lutetiœ , ex officinâ Pétri ri» dovei, 1509. m-.4o, Panzer.U FUI, p. 57, n» 1108.)

La lutte n'était pas terminée. On vit paraître successivement : In Chordigeram navem et Antimorum Sylvam Germani Brixii^ Galli, — In hune hendecasyllabum, imô tredecim syllabarum vertum Germani Brixii^ Galli, ex Antimoro sumptum, Ërasme vint se mêler à la lutte en écrivant à Brice : « Postremô nolim eos inter se dissentire quorum utrumque pari complector amore, » conseillant à More de garder le silence ; mais , peine inutile, les deux poëtes cou-tinuèrent pendant plusieurs années à se harceler Fnn Tautre en vers et en prose. Scœvota, dans ses Elogia doetorum in Galllâ tnrorum^ JencBy 1696, in-8s t. I, p. 10, 11, a résumé ainsi la dispute : « A Thomâ Moro, Britannorum doctissimo, in describendà unius navis Gallicse cum duabus Anglicis pugnà, versibus virulentis atrociter et împrobè lacessitus, ex illo certamine doetorum omnium judicio facile Ticlor evasit. Non illustri quidem triumpho, cùm ad poetarum gloriam qui tempestate illâ passim in Italiâ florebant, neuler adhuc satis accederet. »

Ce qu*il y a de certain, c'est que, dans ce combat naval, le nombre des vaisseaux anglais était supérieur de beaucoup au nombre des Français. Les Anglais avaient en ligne quarante-cinq bâtiments de différents bords (Campbell, 1. c, p. 339,1. 1).

GUERRE ÀTEG hk FRANCE. 1510-1512.

Henri continoê d'êlre trompé par ses aillés. ^ Lettre de Léon X à ce prince poar l'engager dans une ligue contre la France. — Préparatifs de guerre de rAngleterre.—

Henri débarque à Calais. —Bataille des Éperons.— Siège et prise de Toumay- — Guerre d'Ecosse. — Bataille de Flodden et mort de Jacques IV. — Skelton. — Catherine.

C'était pour TAngleterre un véritable affront que ce combat naval dans les eaux de Brest entre quarante-cinq de ses meilleurs navires, et trente-cinq vaisseaux français, dont quelques-uns pouvaient à peine tenir la mer. A Londres, la perte du Régent avait été regardée comme une calamité publique. Wolsey, en apprenant ce funeste événement, écrivait à Fox : t Mylord, au nom de Dieu, gardez ces nouvelles pour vous seul; hors le roi et moi, personne ne les connaît encore (1). »

Henri continuait d'être la dupe des belles promesses des confédérés qui, depuis la retraite des Français d'Italie, l'encourageaient à poursuivre ses hostilités contre Louis XII, en lui promettant de mettre à sa disposition toutes les troupes qu'ils pourraient réunir pour envahir la France. Cette fois, la

(1) Fidde8,CoI!.,p.9.



Guyenne ne pouvait échapper à TAngleterre. Dans le livre (1) où Maximilien écrivait les injures qu'il recevait du roi de France, pas une seule page blanche ne restait : Henri était donc sûr de Tempe-reun Ferdinand, qui venait de conquérir la Navarre, n'avait plus de motifs pour user dans ses intérêts personnels les forces de son allié ; Henri devait donc compter sur le roi d'Espagne. Jules II, après la délivrance de l'Italie, pouvait-il pardonner au prince qui tout récemment avait fait écrire sur une médaille : « Je perdrai le nom de Babylone ? » Henri avait donc droit de compter sur l'amitié du saint-siége.

Mais le Tudor était encore une fois le jouet de son imagination. Ferdinand voulait se servir de la terreur qu'inspiraient les armes d'Angleterre pour garder en repos la Navarre ; certain qu'attaqué par Henri, Louis XII n'était plus en état de disputer à l'Espagne d'inaccessibles montagnes.

Maximilien, en fomentant la guerre, cherchait à emplir ses coffres à l'aide de subsides que ses alliés lui payaient pour entretenir des troupes qu'il ne mettait jamais sur pied.

Jules II, satisfait d'avoir rétabli la maison de Sforze à Milan, les Médicis à Florence, recouvré les anciens fiefs de l'Église, et délivré son pays, n'avait aucun intérêt à réduire la France au désespoir. Le pontife, du reste, malade, agonisant, n'avait plus que quelques jours à vivre.

Louis XII ne se laissait point abattre par les revers. Au moment où Léon X montait sur le trône pontifical, le roi de France songeait à reconquérir Milan, qui depuis quinze ans coûtait tant de

(1) Ripin de Thcyras, t Y, p, M.

sang à rhumanîté (1). Ingrats envers les alliés qui les avaient sauvés, les Vénitiens signèrent à Blois, le 18 mars, un traité où ils promettaient au roi leur appui, pour Taider à recouvrer le Milanais, et à réunir au duché le Crémonais et la province de la Ghiaradadda. Bergame, Brescia et Crème devaient rentrer sous la domination de la république (2).

Lés préparatifs de la France et de Venise causèrent iltî vif chagrin à Léon X, qui pensait inaugurer son pontlflcat par la réconciliation de tous les princes chrétiens. Le saint-siége était donc une seconde fois menacé d'être dépouillé des États de Parme et de Plaisance. Le pape, résolu de s'opposer aux projets du roi de France, âvaitbesoin, pour les déjouer, du secours de l'Angleterre-

De tous les monarques européens, Léon X excepté, Henri était Thumaniste le plus distingué. Or, le pape s'était proposé de gagner tout à la fois l'o-feUle et le ccfeur du royal écolier. Dans une lettre latine, dont la phrase cicéronienne s'épand en har-ftiohieuses périodes, Léoîi affecte de relever les belles qualités dont le ciel, avec une sorte de prodigalité , avait doué l'adolescent ; et parmi ces vertus, parures chrétiennes du roi de la Grande-Bretagne, le pape ti'oublie pas le dévouement au saint-siége dont le prince, depuis son avènement à la couronne, n'a cessé de donner d'éclatants témoignages. Pour l'engager à persévérer dans sa piété envers la chaire de Saint-Pierre, il lui promet, en termes voilés, des grâces nouvelles, probablement le titre de roi Très-Chrétien , dont Jules Il-avait déjà menacé de déposséder Louis XII (3).

(1) Guicc, I.c.,l. I. l.XI.

(2) Lonîg, God. dipl., t. Il, p. 2005. — Du Mont, Traités, t. IV» part, l, p. 182.

(3) Id cùm, ut spero, ipse feceriSp carabo prorectà ego enitarqat

Or cette phraséalogie latine, dont Léon X sem* blait avoir dérobé le secret au grand orateur de Rome ; cette mélodie de sons qui faisait TelOTet de la musique ; ce choix savant d'épithëtes qui relevaient la valeur de chaque expression que l'écrivain voulait mettre en relief ; ce doux parfum de louange qui circulait dans toute la lettre, avaient séduit et comme enivré l'âme et le cerveau du jeune prince, La barque qui portait avec l'épttre, des présents du pape pour Henri, remonta la Tamise, et fut reçue sur la jetée de Greenwich au bruit des cloches et du canon (1). Henri ne tarda pas à signer avec une effusion de pieuse reconnaissance envers l'élève de Politien le traité de Malines, où les parties contractantes déclaraient se réunir pour défendre l'indépendance du saint-siége. Toutefois Maximilien, gagné par Rome, ne voulut engager sa signature qu'à prix d'argent. Il fallut que Henri prit l'engagement de lui compter une somme de cent mille écus en trois payements égaux (2), Le cardinal de Bambridge, ambassadeur d'Angleterre à Rome, annonçait publiquement que l'intention de son maître était d'en finir avec la France (â).

Le peuple partageait les illusions du cardinal : les communes accordèrent au souverain, pour faire la guerre à Louis XII, un subside et une capita-tion sur tous ses sujets (/i).

Sir Edouard Howard quitta, dans le courant d'avril 1513, les côtes d'Angleterre, avec 32 vaisseaux de

m ea tibi ornamenta proficiscantur quibas lœtari facile possis te ejas-modi cogitalionessoscepisse. — BembîEpistolœ, epist. 23, Veneliis, i552, in 8-.

(1) Andrew*s Hist. of Gr.-BriUin, 1. 1. Reign of Henry VIII.

(2) Apponctaamenta cam Leone, papa, pro defensione £cciesî«. — Du Mont, Corp. dipl., t. IV, p. 173.

(3) Sa correspondance est an Brit. Mus., Mss. Cott., Vitell., B. 2.

(4) Le subside était levé sur les biens de chaque particalier; mais



goerre pour accomplir la promesse qu'il avait faite en présence de Dieu et de TOcéan. C'était un marin brave jusqu'à la témérité, et qui ne cessait de répéter qae sans l'audace poussée jusqu'à la folie , un matelot n'était bon à rien : il devait périr victime de sa maxime favorite (1). La flotte française était mouillée dans le port de Brest, attendant, immobile, les six galères que Prégent amenait à son secours. Sir Edouard était résolu d'empêcber à tout prix la jonction. Il était si sûr du succès, qu'il avait écrit au roi de venir as* sister en personne à la défaite de l'armée navale française. Mais le conseil du prince lui enjoignit de n'attaquer la flotte ennemie que lorsqu'elle serait sortie du port (2) : Howard obéit. Cependant l'amiral français arrivait avec ses six galères et venait

c*éUit une ressource incertaine, à cause même de la difficullè d*éTa-loer la fortune de chaque individu. La capitation fut ainsi réglée :

Registres XXVI, XXVU.

1. s. d.

Un duc,

Marquis ou comte,

Leurs femmes,

Baron, baronnet et baronne ,

Autres chevaliers, non lords do parlement,

Propriétaires de terres d'un revenu annuel au-dessus de 40 !•, de-20à40, de 10 à 20,

de 2àia au-dessous* de 2,

6 13 4 Propriétaires de biens

4 4

1 10

10

10

5

2

1

meubles de 800 I. de 400 à 800, de 200 à 400, de 100 à 200, de 40 à 100, de 20 à 40, de 10 à 20, de 2 à 10, Laboureurs et domestiques avec des gages de 2 1. par an, de là 2,

1. s. d.

2 13 4

2

1 68

13 4

68

34

1 8

6 4

Tous les autres, Foy. dans Herbert, Turner, Hume.

(t) It was a favourite maxim of this brave man, that no naval of-ficer was good for any thing uniess bis courage amounted to a degree of madness ; and to this startling axiom he nov fell a victim. «— Tytler, i. c, p. 54.

mouiller dans la baie du Conquet ^ près de Breat« entre deux lignes de rochers hérissées de canons. Alors Howard, avec deux galères, Tune qui porte )e pavillon royal, l'autre dont il a donné le commandement à lord Ferrers, se dirige vers renneml, et saute avecCarretz, chevalier espagnol, et cinquante Anglais sur le vaisseau de Prégent. Malheureusement, le grappin qu'il avait accroché au bâtiment se brise, et sir Edouard, apréa des prodiges de bravoure, tombe sous la pique d'un matelot qui le jette à la mer. A la vue de son vaisseau que le vent emporte, Howard^ comprenant qu'il n'a plus d'espoir de salut, détache sa cbaiae de chevalier et tous les insignes de son grade, qu'il livre à l'Océan, de peur que ces trophées ne tombent dans les mains de l'ennemi, et disparaît sous les flots (1).

Prégent poursuivit l'ennemi jusque sur les côtes de Sussex, mais Thomas Howard, à qui le roi donna la place du malheureux amiral (2), força la flotte française à rentrer dans le port de Brest, et reparut ensuite dans la Manche pour protéger le passage dQ l'armée anglaise de Douvres à Calais.

(i) Tyller, 1. c, p. 55.—Ellis (seconde série, vol. I , p.213)adonnê une lettre intéressante de Howard, écrite pea de temps avant sa mort.

Howard, en t5t2, recevait, « pour son entretien, sa nourri^ ture et son traitement, 10 shit. par jour; » un capitaine de vaisseau, 18 deniers par jour; chaque soldat, marinier etcanonnier, 5 shil. par mois, le mois sur le pied de vingt-huit jours. — Lédiard, Histoire navale d'Angleterre, 3 vol. ïn-4*», Lyon . 1751, t. I, p. 197.

«Depuis la conquête, il n*y avait point eu de flotte royale fixe cl permanente en Angleterre; les porls et les places maritimes (la royaume équipaient à leurs dépens, quand ils en étaient requis, chacun leur part des vaisseaux de guerre pour le bien public, et ces ▼aisseaai te trouvaient aa rendez-vous qui leur était ÎBdiqoé, et flsarcbaienl sous la conduite du roi ou de son amiral. Henri est H pre* mier qui établit une marine royale, nomma des eommiisairei et créa une amirauté. » — Lédiard, ii)id., p. 197.

(2) Edouard Howard avait servi en Espagne, ai» siège de Grenade,

Cest à son aumônier que Henri avait confié le soin des préparatifs militaires de Fexpéditîon. Le prêtre s'en acquitta aussi bien qu'un vieux marin qui n'aurait quitté de sa vie l'Océan. Wolsey était une de ces natures dont le génie égale l'ambition, et qui peuvent tout ce qu'elles veulent. La fortune du favori montait comme le flot. A quelques semaines d'intervalles, il avait obtenu les canonicatsd'Yorket de Saint-Étienne à Westminster, la prébende de Bughtorpe et le rectorat de Turningthon, dans le diocèse d'Exe-ter (!)• Henri dut être content de son aumônier : jamais préparatifs

plus formidables. Depuis dix ans, la France était aux prises avec les montagnards de rUri et de l'Unterwald, avec les lansquenets de Maximilien, avec les fantassins de Ferdinand, avec les archers du pape. Victorieuse ou vaincue, elle avait toujours été digne d'elle-même. Pape, empereur, rois, doges, rendaient hommage à sa valeur. Mais jusqu'alors c'était elle qui avait marché h l'ennemi : aujourd'hui on venait l'attaquer dans ses foyers* Cinquante vaisseaux faisaient voile des côtes d'Angle-^ terre, portant25,000 hommes de toutes armes partagés en trois divisiqj^, les deux premières sous le commandement du comte de Sbrewsbury et de lord Herbert, et la troisième, sous celui du roi lui-même (2).

Avant de quitter l'Angleterre, Henri fit tomber la tête du comte de Suffolk, qui, sous le règne précédent, avait été condamné à mourir sur l'échafaud. Jeté par un coup de vent à Falmouth, et prisonnier

en qualité de volonlaire. Il laissa dans son testament, comme souvenir, à Catherine d*Aragon , la coupe de Thomas Becket. Catherine, plus tard, la rendit à la famille Howard. La coupe appartient aujourd'hui à M. Howard, de Corby. Voyez, à ce sujet, le t. i de a The Life of Ëkonora of Aquitaine. »

(1J Howard.l. €.,p. 72.

(2) Ryroer, Fœdera, t, XIII, p. 370, 372.

de Henri VU, Philippe, archiduc d'Autriche, racheta sa liberté en promettant de livrer au roi le comte de Suffolk, frère de John Lincoln, tué à la bataille de Stoke, C'était un des plus ardents ennemis des Lancastres. La victime livrée, Philippe put quitter l'Angleterre, Il avait obtenu, en partant, que la vie du gentilhomme serait respectée. Suffolk fut donc envoyé à la Tour, sans que Henri osât jamais violer les engagements pris avec Tarchiduc. Mais parmi les legs qu'il laissa à son successeur, était la tête du prisonnier : Henri la fit tomber (1). Pour pallier la sentence, on fit murmurer aux oreilles des ambassadeurs, les mots de trahison. Suffolk entretenait , dit-on, une correspondance criminelle avec Richard de La Pôle, son frère, employé dans l'armée de Louis XII (2).

Le roi quitta Greenwich le 15 juin (1513), avec une suite nombreuse, composée du duc de Buckingham, du marquis de Dorset, des comtes de Northumberland, Essex , Kent et Wiltshire, des lords Audley, de la War et Curzon , de son aumônier Wolsey, de Fox, évêque de Winchester et d'autres grands personnages. Le roi marchait à petites^ournées. Le 30 il fit voile de Douvres pour Calais, qui, comme on sait, appartenait alors à la couronne d'Angleterre (â).

C'est au bruit de l'artiUerie des tours et des forts que Henri débarqua le 31 juin sur la jetée(4), Quelques heures après, le prince se rendit en grande pompe à l'église de Saint-Nicolas pour assister au Te

(1) Speed, Hall, Fabien. (â) Guioc., 1. XII.

(3) George Howard*s Wolsey the cardinal, p. 84.

(4) Le docteur John Tyler, qui accompagnait Henri, a laissé un récit laiin, Diarium^ de Texpédition. — Brit. Mus., Mss. Gotl., Cleop., G. V.

Deum chanté en action de grâces par le clergé de la ville. Il logeait à l'hôtel Staple (1), où des appartements avaient été préparés pour sa maison. C'est là que le lendemain de son arrivée les ambassadeurs de Maximilien et de Marguerite vinrent le complimenter. Après avoir reçu les envoyés de l'empereur et de la régente, Henri vint entendre une me^se à la cathédrale. Le héraut d'armes qui nous a donné le récit du séjour du monarque à Calais, n'a pas oublié de noter les messes auxquelles ce prince assista : elles sont nombreuses ; quelquefois il en entendait jusqu'à trois dans la même matinée.

A Calais le roi s'amusa comme un enfant, pendant plusieurs semaines, à ranger ses troupes en ba* taille, à les passer en revue, à faire défiler sa cava« lerie, à faire jouer ses canons ; puis, vinrent les tournois où le prince rompit plusieurs lances avec les beaux seigneurs de sa cour, en présence des dames de Calais, qui battaient des mains à chacune de ses prouesses.

A la nouvelle que le duc de Longueville arrivait avec Bayard et Bussy d'Amboise, pour secourir Té-rouanne, qu'assiégaient lord Shrewsbury et lord Herbert , tous deux membres du conseil privé, Henri quitta Calais. Son armée était forte de 9,000 hommes, sans compter 2 à 5,000 valets de pied, ou palefreniers. Sir Charles Brandon, créé tout récemment vicomte de Lisle, conduisait l'avant-garde, et le comte d'Essex, une compagnie d'archers. Au centi-e était le roi, monté sur le plus beau cheval de ses écuries ; à l'aile droite le duc de Buckingham , avec 600 soldats d'élite, à l'aile gauche sir Edouard Poynings,

(1) He proceeded (o S. Nicholas' church, and made bis offering and had Te Deums^ûg, and went to bis lodgîog at the Slapie ion. — Herald's Hss., Landsdowne, n* 818.

avec un Dombre à peu près égal de lanciers. Sir Henri Guilford portait l'étendard royal. L'arrière-garde où se trouvaient l'aumônier du roi, Wolsey, et l'évêque de Winchester son ministre, le vieux Fox, était sous les ordres de sir William Gompton (1). «Les chauds rayons du soleil faisaient étinceler les armes des soldats : on eût dit de loin une nuée lumineuse ondoyant à travers la campagne (2). »

Gomme l'avant-garde approchait d'Ardres» le ciel se couvrit tout à coup, et, à travers les brouillards, on aperçut un escadron de quelques cen laines de cavaliers français (3). Au bruit des trompettes, Henri se jeta sur son cheval de bataille et vint se placer en tète de ses archers. Bayard voulait se battre, mais de Piennes , satisfait d'avoir

reconnu l'ennemi, fit rebrousser chemin à ses éclaireurs (k)»

A peine Henri étaît-il arrivé au camp de Té-^ rouanne, qu'il fit éjever un pavillon de réception, qu'on tendit de magnifiques tapisseries (5). Maxim!-lien qui avait promis à son allié un corps d'armée n*arrivait pas. Il parut enfin, mais suivi seulement de quelques centaines de chevaux. Jamais contraste plus étonnant dan» le vêtement de deux monarques. Henri étincelait de pierreries des pieds à la tête ; Maximilien était en simple manteau de serge noire. Les ofiiciers anglais en casaques de soie montaient des chevaux dont les clochettes étaient d'or ou d'argent ; tandis que les cavaliers impériaux, à travers la poussière dont ils étaient couverts, laissaient voir des cottes de mailles rouiUées » et chevauchaient sur des

(i) TyUcr, I. c, p. 57.

(2) Herbert, l.c, p. 516.

(3) Tyller, 1. c, p. 57.

(4) Tyller, Le, p.58.

(5) JobnTyler, Mss., p*72.

montures maigres et efflanquées ((). Pour flatter la ▼anité du jeune roi, Maximilien avait pris la Rose rouge et la croix deSaint-Georges, et, comme volontaire , accepté une paye journalière de cent écus (2).

Le siège de Térouanne commença. Baynam, qui commandait les pionniers anglais, comptait sur l'effet d'une mine habilement pratiquée , mais qui fut éventée , grâces aux travaux intelligents des pionniers français. Le duc de Valois, qui devait monter sur le trône, sous le nom de François !•', venait d'arriver au quartier général. Partout où il y avait du danger, on était sûr de le trouver, tour à tour l'épée ou l'arquebuse à la main , s'exposant comme un simple soldat. La belle tente, défendue contre les ardeurs du soleil par des draperies de damas bleu, qu'avait élevée Henri, fut bientôt la proie des flammes, et le monarque anglais dut se résigner à chercher un refuge dans une pauvre maison de paysan , mais à l'abri de la balle française : l'artillerie de la place jouait sans relâche (3).

Le siège durait depuis six semaines, et Térouanne résistait toujours. L'ennemi harassé par les continuelles sorties de la garnison , ne veillait plus aussi soigneusement à l'investissement de la place. Un passage restait libre, qui menait à la rivière, et que les Français cherchaient à franchir pour ravitailler la ▼ille. Fontrailles s'en était servi à la tête de 800 ca-traliers albanais, pour jeter aux portes de la cita^ délie, quelques sacs de poudre, sans que l'Anglais eût en le temps de l'inquiéter dans son mouvement de retraite. A Blangy, où se trouvait réunie une nombreuse cavalerie sous le commandement des

(1) Hall,l. c, p.544.

(2) Rapin deThoyras, l. c, t.V, p. 72. ^Thomson.

(3) Tytler, l. c, p. 59.

ducs de Longueville et d'Alençon , on fêta Tintrépi-dité de FontraiUes, et le projet de* répéter la tenta--tive fut aussitôt résolu que formé* Divisée en deux corps de 6,000 hommes chacun , la cavalerie partit de Blangy pour tenter le ravitaillement (1).

A la vue des escadrons, Henri traverse rapidement la Lys (16 août 151â), et se met en bataille sur la chaussée (1). Malgré son grand âge, l'empereur, quand il voyait le danger en face, était d'une audace extrême. À peine a-t-il reconnu Tennemi, qu'il le charge avec ses cavaliers allemands. Le roi d'Angleterre , vêtu comme s'il allait au bal, le suit avec la plus grande partie de l'infanterie. Les gens d'armes français, les meilleurs soldats du monde, cédant aux ordres qu'ils avaient reçus; n'attendent pas même le choc de l'avant-garde anglaise, et tournent bride. On leur avait dit de se retirer au pas si l'ennemi se déployait en lignes ; et s'il chargeait, de prendre le trot, puis le galop : ils obéissaient (2). On vit alors un spectacle inouï dans l'histoire de l'année française : 12,000 cavaliers, renommés par leur bravoure et leur discipline , couverts la plupart de blessures gagnées en Italie, fuyant devant quelques centaines de lansquenets allemands et d'archers bretons. C'en était fait de toute cette fleur de chevaliers, si Bayard ne fût venu hardiment se poster à l'entrée d'un défilé pour arrêter l'ennemi. La Palice et Imbercourt eurent le temps d'échapper ; mais Bussy d'Amboise, Clermont et la Fayette furent faits prisonniers. Ainsi se termina cette malheureuse afiaire à laquelle les Anglais ont donné le nom de journée de Guinëgate, et que les vaincus appelèrent spirituellement la bataille des

(1) Liogard, t. II, p. 145. (â)Mèm.dt Bayard, p. 345.

Éperons, parce qu'ils s'étaient servis beaucoup plus de leurs éperons que de leurs armes (1).

Bayard était resté le dernier sur le champ de bataille.

c Et ainsi que chascun taschoit de prendre son prisonnier, le bon chevalier va adviser un gentilhomme bien en ordre sous de petits arbres, lequel pour la grande et eitresme chaleur qu'il avoit, de façon qu'il n'en pouvoit plus , avoit osté son armet et estoit tellement affligé et travaillé qu'il ne se dai-gnoit amuser aux prisonniers. Si picqua son cheval droict à luy, l'espée au poing qu'il lui veint mettre sur la gorge en luy disant : -*- Rends-toy, homme d'armes, ou tu es mort ! qui feut bien esbahi, ce feutle gentilhooune. Car ilpensoit bien que tout feust prins : toutesfois il eut peur de mourir et dit : — Je me rends doncques , puisque prins suis en ceste sorte. Qui estes vous ? — Je suis , dit le bon chevalier, le capitaine Bayard qui me rends à vous, et tenez monespée ; vous suppliant que vostre plaisir soit m'em-mener avec vous. Mais une

courtoisie me ferez si nous trouvons des Anglois en chemin qui nous voulussent tuer : vous me la rendrez. Ce que le gentilhomme lui promeit. Car en tirant au camp conveint à tous deux jouer des cousteaux contre aucuns Anglois qui youloient tuerie prisonnier, où ils ne gagnèrent rien.

» L'empereur l'envoya quérir et feust mené à soû logis qui lui fist une grande et merveilleuse chère. Et lui disant : — Capitaine Bayard, j'ay très-grande joie de vous veoir. Que pleust à Dieu que j'eusse beaucoup de tels hommes que vous. Je crois que

(1) Carte, voK III, p. 10. — Herbert, p. 16. — Kymer, Fœdera, t. XIII, p. 376.—Il existe, à la galerie de Hamptoncourt, on tableau deHolbein où le peintre a retracé le combat de Gainegate. G*est une œuwrti médiocre, indigne de ce mattre.

avant qu'il feust gueresde tems, je me sçaurois bien venger des bons tours que le roy vostre maistre et les François m'ont faict par le passé. Encore» luy dit en riant : — Il me semble, monseigneur de Bayard, que autresfois avons esté à la guerre ensenible et m'est advis qu'on disoit en ce tems-là que Bayard ne fuyoit jamais. Â quoy le bon chevalier respondit : — Si jeusse fuy, je ne feusse pas ici. En ces entre-faictes arriva le roy d'Angleterre a qui feut cong-noistre le bon chevalier qui lui fict fort bonne chère et il lui fict la révérence comme à tel prince appar-tenoit. Si commencèrent à parler de ceste retraicte. Et disoit le roy que jamais n'avoit veu gens si bien fuyr et en si gros nombre que les François qui n'estoient chassez que de quatre à cinq cents chevaliers. Et en parloient en assez pauvre façon l'empe^ reur et luy. — Sur mon ame, dit le bon chevalier, la gendarmerie de France n'en doibt aucunement estre blasmée, car ils avoient exprès commandement de leurs capitaines de ne combatre point. Parce qu'on doubtoit bien si venez au combat amèneriez toute vostre puissance , comme avez faict. Et nous n'avions ne gens de pied, ne artillerie. Et vous savez, haults et puissans seigneurs, que la noblesse de France est renommée par tout le monde. Je ne dis pas que je doibve estre du nombre. — Vrayement dit le roy d'Angleterre , monseigneur Bayard ^ si tous estoient vos semblables, le siège que jay mis devant cette ville me seroit bîentost levé. Mais quoy que ce soit vous estes prisonnier. Sire, dit le bon chevalier, je ne le confesse pas et en vouldrois bien croire l'empereur et vous. Là présent estoit le gentilhomme qui ï'avoit amené qui compta tout le faict. L'empereur et le roy d'Angleterre se regardèrent l'un l'aul-tre ; puis commença à parler l'empereur et dit qu'à

SOD opinion le capitaine Bayard n'estoit point prisonnier, mais plustost ce seroit le gentilhomme de luy. Toutesfois pour la courtoisie qu'il luy avoit faicte, demeureroient quittes Tun en vers l'autre de leur foy, et le bon chevalier sen pourroit aller quand bon Bembieroit au roy d'Angleterre. Lequel dit qu'il esloit bien de son opinion, et que s'il vouloit demeurer six semaines sur sa foy sans porter armes , que après lui donnoit congé de sen retourner, et que cependant ilalloit veoir les villes de Flandres. De cette gratieuseté remercia le bon chevalier l'empereur et le roy d'Angleterre, et puis sen alla esbaltre par le pays jusques au jour qu'il avoit promis. Le roy d'Angleterre durant ce tems le fict praticquer pour estre à SOD service, luy faisant présenter beaucoup de

biens, mais il perdit sa peine (1). »

Henri VIII aurait dû profiter de la défaite des Français pour s'emparer de la Picardie : l'alarme était à Paris. Louis XII venait de perdre en Italie la bataille de Novarre ; les Suisses victorieux, après avoir traversé les Alpes, avaient pénétré dans la Bourgogne et campaient sous les murs de Dijon: plus de ville qui pût arrêter leur marche sur la capitale (2).

Mais Henri n'a malheureusement aucune des vertus qui font l'homme de guerre : c'est un jeune homme qui a les qualités et les défauts de son âge. Avant de partir de Londres, il n'a pas môme arrêté son plan d'invasion : il ira où le poussera la fortune. Pourvu que, monté sur son cheval de bataille , tout étincelant de dorures, il parade devant ses soldats, il croit avoir fait son métier de roi. 11 ne craint pas la balle , tout

(t) SyiDphorien Champier, Histoire da Chevalier Bayard. Paris, 1619. in 4% p. 340,3i2. (2) Tyller, 1. c, p. 64.

le monde le sait ; mais il se jette aveatureusement dans une mêlée en soldat, plutôt qu'en capitaine. Les sons d'une cloche qui célèbre son entrée dans une ville, F amusent comme une douce musique ; il lui faut de belles tentes dorées, des pavillons richement décorés, pour se montrer dans toute la splendeur de ses vêtements ; il joue la royauté beaucoup plus qu'il ne la représente. En Angleterre, la régente écrivait le 26 juillet 1513 à Wolsey, que le prince allait bientôt sans doute retourner en Angleterre couvert de lauriers (1), quand Henri perdait son temps devant Térouanne.

Catherine avait fait un pèlerinage à Notre-Dame de Walsîngham pour attirer la protection du ciel sur les armes d'Angleterre. Le peuple, s'associant aux élans pieux de la régente, chantait en chœur une ballade où le poète demandait à Jésus, à Marie, à saint Georges et à tous les saints de veiller et le jour et la nuit (2) sur la Rose rouge : cette douce fleur

(1) I trust that the king shall corne home shortly with as grete vic-torye as any Prince in the worlde ; and this I pray God sende hym vilhont nede of any other Prince. — Mss. Cott., CaL D. YI, p. 92.

(2) On sera curieoz de connaître celte ballade, an des plas anciens monuments de la poésie anglaise :

The Rosse wolle in to Frawnse spring,

Aimythy God hym thyder bring

And save this flowr wycbe y s oor king.

Thys Rosse, this Rosse, this ryall Rosse

Wyche ys callyd a nobyll Ihing,

The flowr of Englond, and soydour Kyng.

Thys Apryll schowyrs wyche ar fui swet

Hat bownd thys Rosse not zet fui blowne ;

In France he woll hys levysschote

Hys ryzth to conquer, hys henmys to knowne.

Thys Rosse, thaï is of color rede,

Wyll seke hys henmys bothe far and wyde,

Aiid wylh bis bemys he woll Fransse lylh.

Senl Jorge Proleclor be hys good gyd.

d'Angleterre qui allait s'épanouir en France aux rayons du printemps.

Térouanne, désespérant d'être secourue, finit par capituler le 22 août (1512). Elle avait été, pour Içs habitants d'Aire et de Saint-Omer, un voisinage redoutable : Henri, à la requête de Maximilien, leur permit d'en raser les fortifications (1).

11 est évident qu'après la conquête de Térouanne Henri aurait dû s'emparer de Boulogne, port de mer excellent, qui, avec celui de Calais(2) qu'il possédait déjà, lui livrait les côtes de la Picardie; mais ce fut vers Tournay qu'il marcha.

Tournay, ville indépendante, mais qui de tout temps s'était distinguée par son attachement à la France, comptait alors près de 80,000 habitants. On lisait en grosses lettres sur les portes de la ville : Tu n'as jamais perdu ta virginité. Aux sommations de Henri, les habitants répondirent avec une fierté chevaleresque qu'ils ne feraient jamais mentir la devise de leur cité, et qu'ils étaient prêts à mourir sous ses ruines. Le courage des Tournaisiens dura huit jours : le 2i septembre, Henri entra par la porte Sans-Tache dans la place, qui consentit, pour prix de la conservation de ses privilèges, à payer à TAngleterre 50,000 livres tournois comptant, et /i0,000 autres en divers termes (2).

God send Ihîs flowyr wcr he wold be, To spreyd hys flowrs (o hys rejoysiog, lo France lo ha?e (he vyctory ; Ail Hynglond for hym schal pray and syng. Jhcsu and Mary, full of myzlh, God be hys gyde in ail hys ryzth ; Swet Sent Jorge owr Ladyes knyte Save Kyng Hary bolhc by day and nyzlh.

(1) Lingard , 1. c, t. II , p. 14*. — Petrus Martyr, p. 288. (2} Herbert, I. c, p. 40, 41, — Rymcr. 1. c., t. XIII, p. 377. — Du Bellay, Mémoires, Paris, 1588, in-fol., p. 8.



Un seul homme dans cette ville fit son devoir : ce fut l'évoque, qui refusa de prêter serment de fidélité au vainqueur. Wolsey comptait sur le courage du prélat pour lui dérober sa mitre : le favori obtint de Henri VIII l'évêché de Tournay, qui rendait annuellement quatre-vingt mille francs. Il est probable, dit un historien, qu'on n'avait assiégé la ville que parce que Wolsey en convoitait l'évêché (1).

Pendant qu'il faisait chanter dans la cathédrale de Tournay un Te Deutn en l'honneur d'une victoire qu'il ne devait qu'à la folle terreur dont avaient été saisis nos soldats, Henri était menacé par l'Ecosse : un héraut arrivait envoyé par Jacques IV, qui*avait épousé Marguerite, sœur du monarque anglais (2), pour le sommer de quitter la Picardie. La lettre dont le héraut était porteur (3) était datée du 16 juillet (1513), et renfermait les griefs dont Jacques croyait avoir à se plaindre, et une déclaration de

guerre si Henri refusait d'y faire droit, Henri, dont l'orgueil était exalté par la conquête, se sentît blessé jusqu'au cœur par le défi de Jacques, et il y répondit avec une insolence qu'il prit sans doute pour de la grandeur. « Rien ne le surprenait de la part du roi d'Ecosse, qui, sur les plus frivoles prétextes, rompait un traité sacré, triste exemple que lui avaient donné souvent ses ancêtres. Mais que Jacques ne se flatte pas d'un succès facile. Avant de quitter l'Angleterre, Henri a pris des mesures qui, avec le secours de Dieu, suflTiront pour déjouer les projets de tous ces schismatiques excommuniés par le pape et le concile de Latran.

(1) Rapin de Thoyras , 1. c, t. VI, p. 74. — Howard, 1. c, p. 86.

(2) On connaît le pocme que Dunbar composa à Toccasion de ce mariage : The ThUUe and the Rose, le Chardon et la Rose. V. War-ton's History of Eng. Poetry, t. II, p. 257.

(3) On la trouve dans Hall, avec la réponse de Henri, p. 545, 548.

» Jacques n'a donc pas réfléchi au sort du roi de Navarre, qui, pour avoir pris le parti de la France, s'est vu dépouiller de ses États, sans espoir de les jamais recouvrer? Pourquoi se constitue-t-il juge dans la querelle du roi d'Angleterre avec le roi de France? Le roi d'Angleterre n'a peur de personne ; il marchera s'il lui plaît et continuera la lutte, Dieu aidant et saint Georges aussi. » Le héraut chargé du cartel partit après avoir reçu dii prince 100 angelots (1).

Jacques n'avaîtpasattendularéponse de Henri VIII. Il s'était mis en campagne le 22 août, avait passé la Tweed et s'était rendu maître des places fortes de Wark,Etall, Ford etNorham. On disait qu'il marchait à la tête d'une armée de 60,000 combattants (2). Le comte de Surrey, qui était alors dans la province d'York avec 26,000 hommes de bonnes troupes, au premier bruit de l'invasion de Jacques, alla droit â l'ennemi, et, le 3 septembre, envoya Rouge-Croix, son héraut d'armes, offrir la bataille au roi d'Ecosse. Le prince répondit qu'il acceptait le défi pour le vendredi suivant (3).

Jacques occupait sur le mont Cheviot une position qu'il était difficile de forcer : Surrey voulait l'attiref dans la plaine. Le vendredi venu, le roi ne parut pas au rendez-vous. Un vieux chef de clan se permit de représenter à son maître que, riche du butin qu'il avait amassé, il devait regagner l'Ecosse sans écouter les avis intéressés de l'ambassadeur français, qui comptait sur quelque grand coup pour tiret Louis XII d'embarras. Le rot serra la main d u mon-

(l)Hall,l.c.,p. 548.

(2) Pinkcrlon a réuni les détails relatifs aux causes qui amenèrent )â guerre entre les deux monarques , t. II de son Histoire d'Ecosse, p. 69, 91.

(3)Voir dans£7h«'ZeUer^, le dèû de Surrey ,t. L p.86.Mss.GoCt.B.XI.

tagnard, mais répondit fièrement qu'il se battrait quand il aurait à combattre cent mille Anglais (1).

Surrey, dans l'espoir de faire descendre l'ennemi de la montagne, feignit de vouloir entrer en Ecosse par Berwick, en longeant la Till qui séparait les deux armées. Jacques, averti du mouvement, incendia son camp et s'avança sur le bord de la rivière; malheureusement la fumée de l'incendie lui déroba la vue des Anglais, qui venaient de passer la Till sur le pont du Twisell. Jacques s'était arrêté sur les hauteurs de Flodden, où il rangea son armée en bataille (2).

• L'avant-garde de l'armée anglaise était commandée par lord Thomas Howard et sir Edmond Howard, tous deux fils du comte de Surrey ; le corps d'armée par le comte lui-même, l'arrière-garde par sir Edouard Stanby. Lord Dacre avec sa cavalerie formait la réserve.

L'armée écossaise, après avoir descendu de la montagne < en bon ordre, en la manière dont marchent les Allemands, sans parler ne faire aucun bruit (â), * vint se déployer en face de l'ennemi avec autant d'ordre que de calme. Au centre, le roi Jacques ; à l'aile gauche, Lennox et d'Argyle;.à l'aile droite, lord Hume; à la réserve, Bothwel. Au premier signal, le corps des lanciers de lord Hume attaqua si vivement l'avant-garde de sir Edmond Howard, que les rangs anglais furent rompus et leur chef désarçonné et jeté sanglant sur le champ de bataille. A l'apparition du bâtard d^Héron, les fuyards s'arrê-

(1) Rapin de Thoyras, l. c, t. VI, p. 79, 80.

(2) Hume, 1. c, t. II, p. 80. — Turncr, I. c, 1. 1, p. 139. Toot ce qui est relatif à la partie militaire est/ort bien traité par cet his-tortcD.

(3) Récit officiel dans Pinkerton, t. H, App., p. 456.

tèrent. Au centre lord Dacre chargeait avec ses 1,500 chevaux les lanciers quMl taillait en pièces et mettait en déroute (1). Plus loin, 7,000 Écossais, sous les ordres de Haully, Errol et Crawford, étaient aux prises avec le lord amiral : lutte aussi longue qu'acharnée. Errol et Crawford tombent morts, et leurs soldats découragés hésitent, rompent leurs rangs et prennent la fuite. Mais tout n'était pas fini : Jacques combattait encore à pied, au milieu d'une garde sacrée qui, animée par l'exemple de son chef et abritée sous une épaisse armure contre les coups des archers de Surrey, s'avançait dans un lugubre silence , comme un mur d'airain. Encore quelques pas, et Jacques atteignait l'étendard royal, quand Edouard Stanley, après avoir défait les comtes d'Argyle et de Lennox, charge en flanc le corps commandé par Jacques, qui, frappé par une main inconnue, vient tomber aux pieds de son ennemi. En ce moment 1g soleil se couchait derrière les montagnes, et les combattants, séparés par les ténèbres , s'arrêtaient sans savoir à qui Dieu avait donné la victoire (2). Le lendemain, au lever du jour, il fut aisé de voir à qui la victoire était restée. Les Écossais s'étaient retirés

pendant la nuit, laissant sur le champ de bataille 6,000 morts, parmi lesquels on reconnut le fils naturel de Jacques, l'archevêque de Saint-André, deux abbés, deux évêques, douze comtes, trente barons, cinq fils aînés de barons et cinquante gentilshommes de distinction. Six mille chevaux et tout le parc d'artillerie, composé

(t) Lîngard , I. c, t. II, p. 147.

(2) Lîngard, I. c, p. 147.— PaaI. Jovius, Hist., lib. XXI. — Lord Thomas Howard, récit officiel conservé au HeraWs Office^ bareaades litres, et publié par PiokertOH, t. II, App., 456,—Galt. App. à la vie de Wolsey.

de soixante-dix pièces, tombèrent au pouvoir du vainqueur (1), « lesquelles pièces, dit le lord-amiral, sont les plus clercs et les plus nectes et les mieux façonnées, et avec les moindres pertuis à la touche et les plus belles de leur grandeur et longueur que je viz oncques (2), » Les Anglais avaient perdu 5,000 hommes, mais pas un officier de marque. Lord Da-cre reconnut le corps du malheureux Jacques, percé de deux coups de lance et gisant sur un monceau de cadavres. Il le fit mettre dans un cercueil de plomb sans oser Fenterrer, car ce roi avait été excommunié par Jules II, comme allié du schismatique Louis XII, Henri YIII écrivit à Léon X pour lui demander la permission de faire transporter le corps à Londres, et de le déposer dans les caveaux de Féglise de Saint-Paul. Le pape l'accorda, parce que Jacques , disait-on , peu d'instants avant sa mort, avait donné quelques signes de repentir (3).

(1) Lingard, I. c., t. II, p. i47. — Lord Herberls Life of Henri VIII., p. 18.

(2) Pinkerlon.l. c, p.458.

(3) La lettre de Léon X se troofe dans Rymer, Act., t. XIII, p. 385. Léon X écrivit une lettre de félicilalion à Henri YIII sur la victoire

de Flodden. Bembi Epist., 2' part., p. 139-142. Nous en citerons quelques passages :

« His intellectis, tametsi per mihi molestum fuit tanlum chrls-

tiani sanguinis eïïusum fuisse, toi hominum millia è populo domi-nico desiderari, tum christianum regem egregii sanè nominis neque spernendarum virium,sororis tuae virum chrisliani régis sibiqae con-junclissimi ferro confossum cecidisse • valde taoïen sum gavisus alte-ros tuos exercitus lam iliustrem tamquc celercm victoriam de alleris tuis hoslibu<t, qui te ab optimo (uo inceplo revocare conabanlur, re-portavisse. Quamobrcm eundem illum, qui hos duplices glori» tuœ provcntus subministravit, Deum flexis ad terram genibus, erectisque cœlo manibus «idoravi, quôd tibi régi plané juveni bellorum initium ab Ëcclesise suœ defensionc auspicanti haec rudimenta (am praaclara tamque conspicua, quasi fundarnenta jecerit rcliquaD sanè vel gloris vcl œtalis tuœ. Te verô in primi*; dccet existirnare ab ilto te omnia, non ab humanis opibcs accepisse : quôque Dominus Dcusque nos-

Le peuple écossais refusa de croire à la mort de son roi bien-aimé, comme autrefois les BrelODS à celle d'Arthur à Camlan. Comme il ne reparaissait pas, on répandit le bruit qu'il était parti pour Jérusalem afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait longtemps avant la bataille de Flodden. Buchanan affirme qu'un nommé Telfair (1), homme d'une grande probité , et qui avait assisté à la déroute des Écossais, avait vu Jacque traverser la Tweed à cheval. Selon quelques récits, il avait été massacré par des vassaux de lord Hume (2).

. L'Ecosse pleura son monarque infortuné, qui n'avait pas manqué d'avertissements célestes. Oiji disait dans les montagnes que le saint patron du pays lui était apparu dans l'église de Linlithgow, sous la figure d'un vieillard, pour lui prophétiser la malheureuse issue de son expédition; qu'une voix avait été entendue au milieu de la nuit à la croix d'Edimbourg, qui sommait les premiers lords d'Ecosse de comparaître devant le tribunal infernal, Jacques avait résisté à ces avertissements, comme aux remontrances de ses conseillers et aux larmes de sa femme (3).

Un moine, en Angleterre, trouva moyen d'insulter aux Écossais morts à Flodden. Skelton n'épargne

ter pluribus atqae majorîbas ornamentis virlulem îlinslrare atque condccorare voluit tuam; eà le quidem ceiiè iMi humiliorem sub-missioremque fieri, erit virlulis et prudeiitla; singularis. v

(1) «Probusetdoclus.v—Buchan. RerumScot. hisl.,lib.XlU,c.M.

(2) Hume,!, c, t. III, p. 122.

(3) Voir Galt, qui, dans son Appendice à la vie de Wotsey, a reproduit un récit coniemporain de celle bataille, p. 333 , 33i. — Hall Ta retracée le plus fidèlement : « The besl account of it^ is to be found in Hall. » Pinkerton's History of Scolland. vol. H, book If. Polydore Yirgile fait monter à 10,000 le nombre d'Écossais qui périrent dans cette bataille; Buchanan à 5,000 (p. 38). La perte des Anglais est estimée à 1,200 par Galt, p. 336 ; à 5,000 par Polydore Virgile.

pas même le cadavre de Jacques II (1), auquel il reproche d'avoir perdu ses éperons et son épée (2). Henri aurait dû chasser de la cour le poète impie : il le laissa croasser. Pendant que le lauréat aux gages du roi souillait ainsi la langue des dieux , un montagnard du Ben-Lomond s'asseyait sur le bord de la Clyde et, comme la fille de Sion, pleurait sur l'Ecosse qui n'avait plus d'enfants (5).

Pendant l'absence du roi, Catherine avait gouverné l'Angleterre avec une prudence heureuse. La jeune femme, toujours fidèle à ses pratiques de piété, mérite d'être étudiée dans sa correspondance avec Wolsey. Elle s'y montre avec toutes les ardeurs du sang espagnol. Le prince est-il malade, elle s'inquiète et se tourmente, et ne dort

plus; c'est son orgueil que Henri : sans Henri, pour elle plus de bonheur sur cette terre (4). Quand elle apprend la victoire de Flodden, elle ne se possède plus de joie, et dans son enthousiasme elle écrit à Henri que cette victoire lui fait plus d'honneur que s'il avait conquis la couronne de France (5).

(1) Skelton dit à Jacques, en faisant allusion à l'absence de Henri :

Ye were stark mad lo make a fray

His grâce being Ihen out of the way.

Ye wanlcd wit, sir, at a word

Ye losl your spnrs, ye lost yoar sword,

Ye migbt bave boune to Hunlley Branks,

Your pride vas peevish to play sucb pranks.

(2) L*épée de Jacques fut ramassée par lord Surrey. Longtemps elle appartint à la famille Howard; elle est aujourd'bui au Herald*s Collège, à Londres.

(3) Le beau chant du poëte a pour litre : Ibe Flowers of Ihe Forest.

(4) With his life and heaith, there is nothing in the world that shall corne amiss; and without Ibat, I can see no manner good thing shali fall afler il. etc.— Ellis, I. c, 1. 1, p. 83. Mss. CoU . Cal. D. Vl.

(5) Thaï the victory was more bonor than if he should win ail the crown of France. — Ellis, 1. c, M, p- 88. Mss. Cott., Vesp, F. HL

Épanchements înlîraes qu'il faut connaître pour se faire une idée de Catherine. Ce n'est plus la femme que les historiens protestants affectent de nous montrer absorbée dans les extases de la prière: elle est là chrétienne, épouse et reine.

Henri l'avait oubliée. A Calais, il fît la courà la femme de sir Gilbert Tailbois, qui bientôt quitta la ville et vint habiter une maison de plaisance appartenant à son amant, et qu'on nommait Jéricho ; elle était située dans le comté d'Essex, près de New-Hall (1). Tout le monde parlait des fréquentes visites que le roi faisait à sa maîtresse : Catherine seule avait Tair de les ignœren

(1) Mrs. Strîck]and*8 Lives of tbe Qucens of England : Katherine of Arragon, t. IV, p. 95.

## CHAPITRE V.

Rome se délache de la ligue. — Henri est abandonné par ses alliiîs. — Wolsey cherche à déjouer leurs projets. — Il offre par rentrcmisc du duc de Lon-guevUIe la main de Marie sœur de Henri k Louis XII. — Le roi de France l'acceple. — Mariage de la princesse. — Mort de Louis XIL — La reine retourne en Angleterre, et épouse le duc de SulTolk. — Wolsey est nommé archevêque d'York, légat à lateTBt grand chancelier.—Quelques-uns de actes. — Opinion d'Érasme sur Wolsey.

Henri avait compris qu'il n'était redevable de ses succès qu'à l'ambition de Louis XII, qui, pour recouvrer le Milanais, avait envoyé ses meilleures troupes en Italie. Abandonné du pape, trompé par l'empereur, trahi peut-être parle roi d'Espagne, comment , avec ses vingt-cinq mille hommes, aurait-il pu tenir tête aux forces réunies de son ennemi? Prise de ïournay et victoire de Guinegate, conquête de Té-rouanne etdéfaite des Écossais à Flodden : il devait tous ces faits d'armes à la fortune. Ne pouvant plus compter désormais sur la coopération sincère des confédérés, il était disposé à traiter avec son rival à des conditions avantageuses pour la couronne d'Angleterre. De retour à Londres, il passa son temps, pour tromper ses alliés, dans de fastueux préparatifs de guerre, levant des troupes, les exerçant aux manœuvres militaires, demandant des subsides au parlement, qui lui accorda 160,000 1. sterL, et récompensant généreusement les serviteurs qui s'étaient distingués

dans la précédente campagne. Le comte de Surrey fut créé duc de Norfolk; son fils, comte de Surrey; Brandon , duc de Sufifolk; lord Herbert, comte de Somerset, et sir Edouard Stanley, lord Mountague; braves officiers bien dignes des faveurs royales !

Si la convocation d'un concile schismatique à Pise est une tache dans la vie de Louis XII, il faut reconnaître qjje le prince fut admirable de courage dans la lutte qu'il soutint pendant dix ans contre les puissances coalisées. Excommunié par le pape, harcelé par les montagnards de la Suisse, abandonné par les Vénitiens, traqué du nord au midi par l'Angleterre, l'Espagne etrÂUemagne, il ne se laissa pas un moment abattre. Pendant qu'à Londres on assistait aux funérailles de la monarchie française, Louis rêvait à reconquérir le duché de Milan, et il reparaissait au delà des Alpes quand on disait dans toute l'Europe que Henri marchait sur Paris. 11 lui fallut céder au nombre ; mais alors le Uon se revêtit de la peau du renard, et, à force de ruses, parvint à rompre la ligue de ses ennemis (1).

A peine a-t-îl dissous le conciliabule de Pise, que Léon X exhorte les confédérés à cesser leurs hostilités contre la France et révoque l'excommunication fulminée par Jules IL Rome se détachait de la ligue sainte. Les autres puissances n'attendaient qu'une occasion favorable pour faire défection au roi d'Angleterre. Ferdinand, qui vieillissait, était prêt à faire sa paix avec Louis XII si ce prince s'engageait à lui laisser la libre possession de la Navarre. Louis

(i) Louis, dit Machiavel, commit cinq fautes capitales en Italie, qui devaient amener

sa ruine : il accrut la force d'une grande puissance (riËglise), il en détruisit de petites; il y appela un étranger puissant, il ne vint point y habiter, il ne fonda pas de colonies. — Bq Prince. Ch. lU.

avait su flatter la vanité de ce prince en offrant sa seconde fille Renée, soit à Charles, prince d'Espagne , soit à son frère Ferdinand, l'un et l'autre petits-fils du monarque aragonaîs. La jeune Renée devait apporter en dot à son époux le duché de Milan, que pape, empereur et rois se disputaient depuis quinze ans. A cette proposition faite à demi-voix, en termes d'une obscurité étudiée, Ferdinand se sentit rajeunir, et promit à Louis d'entraîner l'empereur (1).

Godwin a tracé en quelques lignes le caractère de Maximilien.

« Cet empereur, plus sage conseiller que vaillant capitaine, produisoit des délibérations splendidement et avec un apparat fort judicieux : mais comme il venoità l'action ou à l'effet, rien n'estoit plus foible ne plus languide ; soit que le malheur s'opposât à la prospérité de ses succès , ou que la pesanteur et^ paresse de son naturel laissât écouler les occurrences les plus favorables pour l'exécution de ses meilleurs desseins (2). i

On comprend la colère du vainqueur deTérouanne, qui se croyait maître de la France , quand il vit que cette proie lui échappait, grâce à l'habile politique de la cour de Rome , à la faiblesse de Ferdinand et à l'inconstance de Maximilien. 11 se serait abandonné peut-être aux transports d'une colère imprudente , si Wolsey n'eût trouvé moyen de déjouer les projets des puissances rivales de l'Angleterre.

Parmi les prisonniers que le sort des armes avait fait tomber à Guinegate dans les mains des Anglais, était Louis d'Orléans , duc de Longueville, qui possédait toute la confiance du roi de France son maître.

(1) Petrus Marlyr, p. 29i, 295.

(2) Annales d'Angleterre, traduites par de Toigny, in-i*', p. 46.

Wolsey lui confla le projet qu'il avait formé. Anne reine de France était morte sans enfant ; Marie , la sœur de Henri VIII ^ devait être le gage d'une réconciliation entre les deux monarques (1).

Le duc de Longueviile, flatté de la confiance que lui témoignait Wolsey, promit de travailler à la réussite du projet : il écrivit à Louis XII , qui l'autorisa à suivre cette négociation. Le roi, qui ne trouvait aucune disproportion d'âge entre une fille de seize ans, et un monarque de cinquante-trois ans usé par les fatigues des camps, se voyait déjà père d'une postérité nombreuse d'enfants. La négociation marcha rapidement. Les conditions du traité furent dressées en moins de quelques semaines entre Wolsey et le duc de Longueville. Louis XII , pour posséder Marie, laissait Tournay aux Anglais, exilait Richard de la Pôle, un des prétendants à la couronne d'Angleterre,

payait un million d'arrérages dus par Charles VIII à Henri VII en vertu d'un ancien traité (2), et acceptait en échange des 40,000 écus de dot que Henri VIII promettait de donner à sa sœur, les diamants , pierres précieuses , bijoux et joyaux qui composaient la parure de la jeune fille (3).

Marie renonça par un acte public au contrat passé, pendant sa minorité, avec Charles d'Espagne (4), qu'elle n'avait jamais aimé, elle l'afiirmait naïve-Ci) Hume., 1. c, L III, p. 124 et suiv.

(2) Samma unici millionis, sivcdecies centum millium coronarum aorî et jasti ponderis valoris nunc carsum habenlis in Franciâ, certis locis, terminis, etc. — Obligalio pro solutione summae. — Rymer, t. XllI, p. 439-440,

(3) Rex Anglise noinine dotis dabit, solvet et liberabit, dari vel soivi et liberari facîel prafato chrisliaDissimo régi Ludovico, ejas?e deputato seu depuiatîs, summam quadraginlamm millium coronarum auri. --Ib., p. 424.

{4)Rymer, t. Xllf, p. 4il,

ment (1) et le 13 août (151 S) fat mariée à Louis de France, à Greenwich, où le duc de Longueville représentait son souverain. Le duc, en prenant la main de la princesse, prononça le serment d'usage (2).

Henri s'était engagé par écrit à remettre Marie à son époux dans le terme de deux mois, à partir du contrat (S). Louis voulait abréger ce terme : il s'adressa donc à « son bon ami » l'archevêque d'York ; car Wolsey est archevêque. La lettre qu'il écrit est d'un amoureux de vingt ans : il lui faut Marie « et le plus tost que faire se pourra (4). »

(1) Asserait se animum saum aat amorcm in eandero principem , prœsertimpost pubertatem ejus,iiiariUliaffectione Dunquam direxisse, aut aliquo modo in eum consensisse; sed capta temporis opportuni-tate voluisse ab eisdem sponsalibus rcsilire et eisdem contradicere et reclamare. — Super renunciatione sponsalium cum Garolo Hispania-rum principe. — Rymer, Fœdera , U XIII, p. W7 elsuiv.

Marie avait été fiancée à Charles, prince de Castille» en 1507, à l'âge de dix ans. Parmi les présents qa'elle reçut de son fiancé, était un joyau en forme de K (Karolus), avec une devise commémoralive des noces. — Ellis' Lett., t. î, p. 113.

(2) Le tres-bauU et très-excellent et tres-cfareslien Roy de France. Loysdouziesme de ce nom, mon tres-redoubté souverain seigneur par moy Loys d'Orléans, duc de Longueville, son commissaire et procureur, et ce par sa commission et procuration especialle présentement levée, declairée et publiée souftisamment, constitue et ordonne, et moy moyennant à vous, ce signiûant vous prent dame Marie à sa femme et espottze. Et mondit tres-redoubté souverain seigneur vous promet, et de moy pour luy vous promet que d'oresenavant et durant sa naturelle vie il vous aura, tiendra et

respectera pour sa femme et espouze : et sur ce en vertu et pouvoir dessusdites, il et moy pour luy vous en baille sa foy. — Loys d'Orléans. — Rymer, Fœdera, t. XÎII, p. 423.

(3) Commissio pro traductione Maria* francorum reginae.... — Rymer, Fœdera , t XIII, p. 449.

(4) Monsieur d'Yorci. — Pour ce que jay seu retour de ce porteur par delà, je n'ay voulu lasser partir sans vous porter lettres de moy.

Et par icclles vous prier et affeclueusement que vous veuillez faire mes bonnes et cordialles recommandations aux Roy et Roy ne, mes bons frère et sœur, et aassy a la Royne ma femme.

Wolsey présidait aux préparatifs du départ avec rempressement d'un courtisan qui sait que son zèle ne restera pas sans récompense ; mais il avait à lutter contre Henri VIII, qui ne pouvait se séparer d'une sœur qu'il avait toujours tendrement aimée, et contre le désespoir caché d'une jeune fille qu'on arrachait à l'homme auquel elle avait promis sa main et donné son cœur. Le roi deTrance, qui ne connaissait pas vraisemblablement ce double obstacle, continuait de se plaindre à Wolsey (1).

Au reste, Henri démentait la politique anglaise en

En TOUS priantrCn oultre, tenir main à ce que ma femme parte de la le plus tost que faire se pourra.

Car il ny a chose en ce monde que tant je désire de la veoir et me trouver avecques elle. Et, en ce faist, tous me ferez plaisir et mobli-gérez de plus en plus à vous.

Priant dieu, Monsieur d'Yorci, quil vous ait en sa sainte garde.

£script a Estampes, le second jour de septembre 1514

LOYS.

— Bril. Mus. Mss. Coll., Cal. D. VI.

(I) Vous priant continuer et Tabreger le plus que tous pourrez, car le plus grand dcsyrque j'aye pour le présent est de la vcoyr décala mer, et me trouver avecques elle, pourquoy en ce faisant et n'y perdant tems, comme vous me l'escripvez vous me ferez singullier plaisir et tel quil ne sera jamais que jcn aye souvenance et obligacions avec vous. Septembre 1514. — Rymcr, t. XIII, p. 456.

On conserve au Brit. Mus., Mss. Coït., Vitell., C. XI, p. 156, ane lettre autographe de Marie à Louis, que nous donnerons ici :

«Monsieur bien humblemerit a voslre grâce me recommende.Monsieur jay par Monseigneur levcsque de Lcncoln receu les très affectueuses lettres quil vous a pieu uaguaires mescripre qui mont este a très grant joye et confort. Vous asseurant Monsieur quil nya riens que tant je désire que de vous veoir. Et le Roy Monsieur, cl frère fait toute extrême diligence pour mon aler de la la mer qui au plaisir de Dieu sera bresve, vous suppliant Monsieur me vouloir cependant pour ma très singulière consolacion souvent faire soavoir de vos nouvelles ensemble voz bons çt agréables plaisirs pour vous y obéir et complaire, aidant nostre créateur qui vous doibt Monsieur bonne vie et longuement bien prospère. De la main de

Votre bien humble compaigne

Mahie.

mariant sa sœur au roi de France : mais on peut croire qu'il était rassuré sur les dangers de cette alliance par l'espérance qu'il avait d'avoir des enfants de Catherine , car la reine était enceinte (1), et par la vieillesse précoce de Louis XII , qui semblait répondre de la stérilité du mariage de Marie avec ce prince (2).

Enfin, les préparatifs du dépaH étant terminés, Marie fit voile d'Angleterre pour les côtes de France: Henri, pour diminuer le chagrin de sa sœur, l'avait comblée de ces présents qui flattent toujours la vanité d'une jeune femme ; il l'avait confiée au duc de Norfolk; l'évêque d'Ély et sir Thomas Boleyn l'accompagnaient en qualité d'ambassadeurs. Anne Boleyn partit avec son père comme fille d'honneur de la nouvelle reine. La suite de la princesse était digne du haut rang qu'elle allait occuper dans le monde : une foule de seigneurs, de gentilhommes et de dames suivait Marie, qui fut conduite à Abbeville, et mariée le 9 octobre 1513, dans la cathédrale de cette ville (3). Le lendemain lady Guildford, que Marie aimait comme sa mère, et toutes les personnes attachées au service de la princesse, à l'exception d'Anne. Boleyn, reçurent ordre de retourner en Angleterre. Cette séparation affecta la reine, seule sur une terre étrangère, sans une âme à laquelle elle pût confier ses pensées secrètes. En vain, dans un moment de dépit, ^e plaignit-elle à Wolsey de la conduite de Louis XII (4): Henri répondit que Marie était en âge de se conduire

(i) Mrs. Slricklaiid. t. IV, p. %.

(2) M. de Genoude. Hisl. de France , t. XI, p. 230.

(3) Notice historique sur Anne Boleyn, en tète des lettres de Henri VIK à Anne de Boleyn, par M. Crapelet. Paris, iii-8\ p. 13, 14.

(4) La lettre originale est au British Mus., Bfss. Cott.; Calig. D. VI, p. 143.

elle-même et de se passer de gouyernante. La reine, du reste, eut bientôt oublié, au milieu des hommages d'uue cour galante , les rigueurs toutes politiques de son époux. Elle fut couronnée le 5 novembre à Saint-Denis , et le lendemain fit son entrée

triomphale dans Paris (1). La jeune femme était joyeuse des applaudissements qu'on faisait retentir sur son passage, de la curiosité de la foule , des fleurs et des vers (2)

(i) L*entrée de Marie à Paris est représentée dans uo beau Mss. du Brit. Mas. Vespas, n« II.

(2) Voici une chanson française, composée à Paris à Toccasion du mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre.

GHàNÇON FAICTE EN L'HONNEUR DE MADAME MARIE.

Reveillez vous cueurs endormis Qui des Anglois estes amys Chantons Ave Mahia.

La Thoison d*Or et le pourpris Des Ghasteaulx, Aigles, et des iitz Joyra Dame Maria.

Reveillez vous, etc.

Marie fille du vray Iitz Henry septiesme Roy de pris Prince sur tous les Princes. Reveillez vous, etc.

Delyrrera de grans eonuys Tout Flandres de ses ennemys Remontant les Eglises.

Réveillez vous, etc.

Rejoîssez vous je tous diz, Chantez Bourgunynons tous unis A ce hault mariage.

Réveillez vous, etc.

Car dicy a nulle foiz dix Ne fera ny fut au pals Tel paix, tel lignaigc.

Reveillez tous, etc.

1. "

qu'on lui prodiguait, des prévenances des courtisans , des transports de tendresse que son époux ne cherchait même pas à cacher, malgré les exigences de r étiquette. « Pour plaire à sa femme, dit un historien, le bon roy avoit changé de tout sa manière de vivre ; car où il souloit dîner à huit heures, il con-venoitqu'il dineroità midy, et où souloit se coucher à dix heures du soir, souvent secouchoit à minuit (1).» Le roi, épris de Marie, refusait de croire qu*il eût les cheveux blancs. La science, inquiète, fit inutilement parler ses pronostics. Louis refusa de les écouter, et trois mois s'étaient à peine écoulés depuis son mariage, qu'il mourait, dit un contemporain avec tous les signes de la phthisie. Ce fut un bonheur que le roi eût été frappé (2) d'une vieillesse précoce. Dieu ne voulait pas que la maison de France eût dans ses veines aucune goutte de sang anglais.

Quelques jours après le trépas du monarque , le duc de Suffolk, le premier amant de Marie, vint en France pour porter à la reine les compliments de condoléance du roi d'Angleterre. Marie, qui avait essuyé ses larmes, sentit renaître à la vue de l'ambassadeur la flamme qu'elle avait conçue pour l'un des plus beaux chevaliers de la Grande-Bretagne. Pour le successeur de Louis XII, il y avait un double

NoQS pryeions, grans et petis, Qae les Roys soient tous bons amfft Et paix par tout le monde.

Réveillez vous, etc.

Et que en la fin en Paradis Noël chantons tous rejouys De voix et de cueur munde. Réveillez vous, etc.

(1) HènauU, Histoire de Bayard, p. 423. (3) Godwin, traduit par Loisoy, l. c, p. 89«

âftoger àce que Marie continuât à réaider en France : elle pouvait être enceinte et donner le jour à un fils qui tôt ou tard eût disputé à François P' ses droits au trôoe ; elle pouvait, grâce à ses charmes, enchainer le cœur do jeune prince. A Rome, on savait que Marie, après quelques semaines de veuvage, té-» moigaait à son irère le désir de retourner en Angleterre. Henri, dans une lettre de condoléance & sft sœur, lui avait recommandé surtout de né con*-tracter liucun engagement sans son consentement

royal.

La reine répondit que par respect pour son frère , elle avait accepté la main du roi de France ; mais que si une seconde fois on voulait violenter ses incli^ Dations elle s'enfermerait dans un couvent et pren^ drait le voile. Henri eut peur de la menace*et con-aeatit au retour de Marie. Sir Richard Wingûeld, et le docteur West, deux humanistes distingués, furent envoyés en France en qualité d'ambassadeurs pour complimenter François 1'', et ramener h Londres la princesse.

SufiTolk ne tarda pas à remarquer qu'il avait conservé Taffection de Marie. La reine, dans un entretien particulier qu'elle eut avec son premier amant, jeta adroitement quelques phrases sentimentales sur le bonheur de deux époux qui ne formaient qu'une seule Ame. Le gentilhomme resta muet : Marie, qui avait plus d'amour ou de courage, déclara en termes formels à François V qu'elle ne voulait d'autre époux que Suffolk«

François fit part de la confidence de Marie au duc, qui, à son tour, ne craignit plus de révéler au prince Tamour qu'il portait à la jeune reine, en le priant de plaider leur cause commune auprès du roi d'Angleterre : t Je m'en charge, dit courtoisement

le monarque ; je serai votre avocat, et f espère réussir (1). »

Suflblk, dans son impatience, ou peut-être dans la persuasion que Wolsey aurait

encore plus de pouvoir sur l'esprit de Henri que François P% adressa à l'archevêque une lettre pressante.

Wolsey saisit une occasion favorable pour rendre compte à son maître de la confidence de Sufiblk, Henri montra d'abord de l'humeur ; mais l'humeur, véritable ou simulée, ne dura que peu de temps. Le monarque apaisé, Wolsey conseilla au duc d'écrire à Sa Majesté : la lettre arriva bientôt, et ne déplut pas au roi. Marie, de son côté, fit remettre à son frère un billet qu'elle terminait ainsi : «Votre Grâce sait bien que c'est pour lui plaire que je donnai ma main à Louis, et maintenant j'espère que vous me permettrez de la donner à celui que j'aime (2).» Henri consentit à l'union de Marie avec Suflbik.

Wolsey venait d'être nommé archevêque d'York, et le choix de Henri avait été approuvé par le pape. Léon X annonça cette nouvelle au favori dans une lettre qui dut flatter la vanité du prélat. Le pape y relève en beaux termes les mérites dont le Tout-I?uissant a daigné, dans sa bonté, orner l'archevêque.

Wolsey, le jour de son sacre, prêta serment au saint-siége : avant de ceindre la mitre, il promit de défendre les privilèges de la sainte Église romaine, du pape et de ses successeurs, et, au besoin, de révéler au souverain pontife les machinations qu^on

(i) Let tbat alone to me ; for I and the queen shall to solidt yoar master, that he shail be content.—Howard, 1. c., p. 134.

(2) Your Grâce well koows Vhal 1 did, as lo my îîrst marriage, was for your pieasure ; and now, I trust, you vill suffer me to do wbat 1 like. — Howard, 1. c, p. 135.

pourrait ourdir contre son autorité ou sa personne. 11 est certain que Wolsey ne se retira pas dans une chambre secrète, pour altérer, comme avait fait Henri VIII lors de son couronnement, la formule sacramen* teUe (1).

L'historien, en flétrissant Tinsatiable ambition de cet homme d'État lui tiendra compte, s'il est juste, de son inébranlable attachement à ses deux maîtres spirituel et temporel. Dans cette vie, où nulle heure ne s'écoule sans qu'il rêve à quelque dignité nouvelle , sa fidélité au pape comme au roi reste inaltérable. Si Wolsey eût vécu jusqu'au temps malheureux où fut résolue la question du divorce, Henri n'aurait pas abjuré le catholicisme, et le sang de tant de martyrs n'aurait pas coulé en Angleterre. Il est impossible de ne pas admirer cet échange affectueux de bienveillance et d'amour qui a lieu sous Wolsey entre le pape et le roi d'Angleterre. On ne sait qui l'on doit le plus admirer, ou du père commun des fidèles prodiguant à Henri des témoignages de tendresse,

(1) Papalam romanum et regalia sancii Pctri, adjutor eis ero ad retinendum etdefendendum contra omnem hominem;

Legalos apostolicae sedis in eundo et redeando bonorificè (ractabo » et in sais

necessitatibus adjcivabo; jura, honores, privilégia etaucto ritatem romans ecclesis, Domini nostri papae, et successorum prœ-dictomm, conscrvare, defendere, augere et promovere curabo ; nec ero in concilio sea Iracialu in qui bus contra ipsum dominam nostrum. Tel eamdem romanam ecclesiam aliqaa sinislra, vel prsjadicialia personarom, juris, honoris, status et potestatis eorum machi-nentor;

Si talia à qaibnscamque procnrari novero Tel traclari, impe-diam boc pro posse et quantociùs potero, et signiGcabo eidem domino nostro Tel alteri per quem ad ipsius notitiam perTenire possit ;

Régulas sanctoruni patrûm, décréta, ordinationes, sententias, dis* posîliones, reserTationes, proTÎsiones et mandata aposlolica totis Ti^ ribas observabo et faciam ab aliis obser?ari.

Hsrelicos, scismaiicos et rebelles domino nostro, et successoribus prasdictis pro posse perseqaar et impognabo.

Sic me Peus adjaTet et h«c sancta Dei eTangelia. 1514.

OU du roi toujours prêt à écouter la voix du pontife. C'est sous les yeux et sous l'inspiration de Wolsey que Henri donne au monde catholique de si beaux exemples de dévouement au saint-siége. Aussi n*est-il pas de prince chrétien auquel Léon X porte une plus vive affection : le pape ne craint pas de le proclamer, au risque de rendre jaloux les autres monarques. « En vérité, lui dit-il, vous le savez, de tous les souverains, c'est vous que nous chérissons le plus ardemment dans le Seigneur ; vous en qui repose notre affection la plus chère et notre plus ferme espérance ; vous dont nous nous sommes toujours étudié à contenter jusqu'aux moindres désirs (1). »

£t Léon X ne nous trompe pas : vienne une occasion pour prouver sa déférence envers Henri YIU, et le pontife la saisira bien vite.

Adrien, cardinal de Gorneto, occupait depuis assez longtemps, en Angleterre, l'of&ce de collecteur des deniers royaux que la couronne payait annuellement à Rome; or ce cardinal, d'une probité exemplaire, mais d'une nature morose, n'avait pas trouvé le secret de plaire à Greenwich : le roi demanda la charge de collecteur pour Ammonius, humaniste célètNre, et qui, en qualité de poëte, était capable de payer en beaux vers les faveurs de la royauté. La lettre du prince au souverain pontife était affectueuse : LéonX ne se fit pas longtemps prier, et rappela le cardinal de Gorneto (2).

(1) Qaod ex omnibus christianis regibus et prineîpibus la unus profectô es quem in Domino unicè alque summoperè dilîgîmos, et in quo"prœler cœ'leros pro animi nostri afTeclu, et propenslonc confidi-mus , cujusque petitionibu? et postulatis aut eliam tacitœ voluntati et desidcrio, quantum cum Deo poluimus, omnibus semper in relus satisfacere concupivimus; cujus nostrœ ergà te mentis ipse optimus et locuplelissimus es testis. 1515, 22 apr. ^ Bymer, t. XIII, p. 483.

(2) Rymer, t. XIII.

Mais aussi, chez Henri, quelle vive reconnaissance pour Léon X , qu'il appelle, dans une de ses lettres, une source inépuisable de bontés, un dieu auquel il n'adressa jamais en vain ses prières , et qu'il ne cessera d'invoquer et de glorifier (i).

Wolsey continuait à grandir en puissance et en richesse. Il avait quitté la maison d'Empson pour habiter York-Palace, demeure royale, après avoir échangé le titre d'aumônier et de secrétaire privé du prince contre celui de grand- chancelier que Henri lui conféra, dès que Warham se fut démis des sceaux du royaume (2).

Wolsey, grâce aux instances du roi, reçut bientôt d'autres faveurs de Rome. Une bulle arriva qui le nommait cardinal de Sainte-Cécile et légat à laiere. C'est à l'abbaye de Westminster que le prélat voulut revêtir les insignes de sa dignité nouvelle. Jamais cérémonie ne fut plus éclatante : Wolsey y parut bien plus en empereur de l'ancienne Rome qu'en serviteur du Christ. Les évéques d'Angleterre assistaient, la mitre en tête, en véritablesesclaves, au triomphe de l'ambitieux ministre (3). La vieille abbaye resplendissait d'or et de lumière.

Quand l'abbé qui lui apportait le chapeau rouge débarqua sur la jetée de Douvres, le peuple se prit à rire à la vue de l'envoyé pontifical mis avec une mesquinerie qui n'était pas faite pour honorer Wolsey. Le ministre lui envoya de riches vêtements, et le fit accompagner par une suite nombreuse d'évêques,

(1) Quare ad ?es(ram sanctitalem nos converlimas in quâ, et sommse benigniiatis fontem, et certissimas nostrasspes semper inve-nimus; à quà preces nostr» voti semper compotes redeant. — Brit Mus. Cou. Viteil. B. 11, p. 158.

(2)£pist. Mûri Erasmo, 1518. — Ammonius Ërasmo, febr. 17, anno 1517.—- Slapleton, Yita Mori, p. 236.

(3) G. Howard) K c, p. 120.

d*abbés mitres, de gentilshommes, pour relever la grandeur du message. C'est dans cet appareil fastueux que l'envoyé du souverain pontife entra dans la cathédrale, étalant aux regards les splendeurs que lui prêtait le prélat (1 ).

Ce n'était pas seulement à l'église que Wolsey affectait d'éblouir les regards par cette puérile ostentation de splendeurs mondaines ; hors du temple, il marchait presque toujours entouré d'une garde de comtes, de barons , d'évêques , d'abbés , de chevaliers, attachés à sa personne en qualité de clients. On le devinait de loin aux flots de poussière qu'il soulevait sur son passage. Qui lui aurait annoncé que sa gloire passerait comme ce voile poudreux qu'un rayon de soleil allait dissiper, l'eût encore plus surpris que centriste. Un long équipage de mulets marchait à sa suite quand il se mettait en voyage, portant sur le dos des valises en velours cramoisi, où était enfermée sa vaisselle de table. Quelques-unes de ses coupes sortaient des ateliers de

Florence, et lui avaient été données en présent par des têtes couronnées. Quand il entrait dans une ville, toutes les cloches sonnaient, et les magistrats et le clergé l'attendaient pour le haranguer. Ses appartements, décorés à l'orientale, étalaient partout un luxe inouï de dorures , de sculptures, de peintures et de mosaïques, œuvres d'artistes nationaux ou étrangers qu'il payait en nabab.

A cette époque, en Italie ainsi qu'en Angleterre, la science qu'on ne comprenait pas courait le risque de passer pour hétérodoxe. En Italie, elle allait s'abriter derrière la soutane blanche de Léon X, et bravait alors la mauvaise humeur et les persécutions

(1) G. Howard, 1. c, p. 121. — Tyndars Works, p. 374.

de ses ennemis. En Angleterre, elle se réfugiait dans le palais de Henri VIII ou dans la demeure de Wolsey, deux asiles impénétrables. C'est ainsi que Colet, le fondateur de l'école de Saint-Paul, que l'évêque de Londres, trompé par de faux rapports, poursuivait comme hérétique, trouva dans le roi et dans le cardinal surtout deux protecteurs qui prirent sa défense et n'eurent pas de peine à démontrer son orthodoxie (1).

Ferdinand payait annuellement au ministre c trois mille livres du poids de &0 gros de la monnaie de Flandre pour le rémunérer et guerdoner des labours, peines et travail qu'il avait eus et prins pour dresser et conduire la bonne, ferme et favorable amitié, confédération et intelligence, dernièrement traictée etcon-clute entre très hault et très puissant prince le roy d'Angleterre et le roy de Castille (2). » L'archevêché d'York lui rendait plus de cent mille livres de notre monnaie ; il affermait à un prix encore plus élevé les revenus de Hereford et de Worcester; il tenait en commende l'abbaye de Saint-Alban et l'évôché de Bath dont il touchait les revenus pendant la vacance du bénéfice ; plus tard nous le voyons échanger Bath contre l'évéché de Durham, un des sièges les plus riches d'Angleterre, et Durham contre l'évéché de Winchester, plus opulent encore (3). Peut-être serait-il difficile de citer, à cette époque, un empereur ou ttn roi qui possédât une fortune semblable à celle du ministre. C'est à peine si Maximilien, ce monarque puissant, pouvait payer les Suisses qu'il avait pris à sa solde ; Louis XII était obligé de demander des termes pour rembourser à son allié d'Angleterre

(I) Howard, 1. c, p. 146. (9)Ryiner, t XIII, p.591. (3) Lingard» h c, t. II, p. 155.

quelques misérables livres sterling. Mais, il faut le dire, Wolsey dépensait l'argent avec une insouciance complète de l'avenir. Humanistes, sculpteurs, poètes, artistes, avaient part à sa générosité. Un lettré était-il dans l'indigence, il allait frapper à la porte du cardinal qui le renvoyait avec une bourse pleine d'angelots. Il payaitau poids de l'or les louanges qu'un poète rimait en son honneur, et achetait à grand prix des tableaux des maîtres italiens ou allemands. Autour de son palais vous auriez vainement cherché un pauvre ; il ne voulait que personne souffrît de la misère dans ses vastes domaines. Il faisait des pensions à beaucoup de prêtres infirmes, et avait

des comptes ouverts chez tous les pharmaciens de Londres qui devaient distribuer gratuitement des remèdes aux malades.

Érasme, la médisance incarnée, se fatigue à relever les qualités du ministre. Il en fait une de ces natures privilégiées dont la fortune a trouvé grâce aux yeux du monde entier, parce qu'elles ont su se faire par*-donner leur élévation miraculeuse par un fonds inépuisable de générosité (1). Ailleurs il salue son coi^ respondant, en l'appelant la gloire de la cour et du royaume (2), un autre roi d'Angleterre (3) : c'est la science, c'est le talent, c'est la vertu qui lui ont valu le diadème : louanges banales dont Érasme, pourrait*-on dire, s'est toujours montré prodigue, tant l'épi* thète louangeuse tombe facilement de ses lèvres ou de sa plume I Mais voici des éloges plus explicites ;

(1) At mira morûm tuorum facilitas omnibus exposita obviaque sic prorsùs itividiam omnem excludit, ut homines don minus ament nature tuœ bonitatem quàm fortun» magnitudinem suscipiunt.—£pi8t.| )ib. Ill,ep. 31.

(2) Benè vale, eximium et régi» et totius regni décos. — £p^ Erasmi, lib. XXIX, ep. 56.

(S) Cardioaiia rex alter. —- Ep., I. XXX, ep. 23.

Grftce à cet homme d'État, la Bretagne est purgée de ces voleurs de grands chemins, qui Tinfestaient depuis si longtemps ; on peut y voyager en toute sûreté sans plus de crainte des bêtes féroces que deshommes. C'est cet Alexandre en robe rouge qui a coupé le nœud gordien de ces procès interminables qui désolaient le barreau anglais. Il a mis flii aux querelles qui divisaient les grandes familles; il a rappelé les monastères & la discipline des premiers temps de rÉglise ; il a fait revivre parmi le clergé les saintes mœurs des âges primitifs; il a ranimé la flamme des études, qui menaçait de s'éteindre ; il a réveillé les lettres humaines du sommeil où les tenaient plongées quelques patrons de l'ignorance. Ptolémée Phi-ladelphe ne montra pas plus de zèle que Wolsey à rassembler de riches bibliothèques. Et ces trois langues, sans lesquelles toute science est incomplète , n'est-ce pas encore Wolsey qui en a relevé le culte? Glorieux ministre, dont la postérité célébrera les services rendus au monde savant (i)!

Le grand journaliste de l'époque n'a pas tout dit : c'est par son intervention personnelle que Wolsey apaisait les haines domestiques. Quand de grandes

(I) Britanniam omnem à latrociniis, grassatoribiis, notiosis erro-ribos répargas, at jèin non tatior sit à vetrenis aut perniciosis feris fjuàm ab hominibus noxtis. Liles perplexas autorilate tuâ dissecaa, non minus féliciter qaàm Alexander ille Magnus, nodos gordios. Ma-gnatûm dissidia compoois; monasteria passim veteri religionis disciplina rettitois, cleram omnem ad laudaiiorem vîUb formam revocas t qoin et liberaliam diflciplinarom studia non nihil hactenns collapsa, •arcis; poliliores literas

cura veteris inscilicæ patronis adbuc col lue-tantes, laTore tuo fulcis, auloritate tueris, splendore ornas, béni-gnilate foves. Comparandis bibiiolbeci^ omni bonoram génère loca* pletissimis, com ipso certas PlolomiBO Pbiladelpho, magis bàc re quim ipso regno celebri. Très linguas sine quibus manca est omnis doc-

trioa, nobis revocas novam banc feltcitatem orbi per te partam

loqaeotar olim eradltorom bomimun liter0.--«'Epist., I. II, ep. i.



familles étaient divisées, le cardinal s'offrait comme arbitre et réussissait presque toujours à les réconcilier; sa sentence était acceptée, car on savait qu'avant de la donner il avait mûrement examiné les raisons des deux parties, et qu'au besoin il s'était éclairé de l'avis d'hommes spéciaux. 11 avait fondé dans le royaume des cours de requêtes, chargées de défendre gratuitement les droits des pauvres. God-win se plaît à rendre hommage aux institutions qu'il fonda, aux sages règlements qu'il établit, à l'ordre qu'il introduisit dans l'administration de la jus* tice (1). Le pauvre ne craignit plus désormais de succomber faute de quelques nobles pour défendre ses droits ; il s'adressait, dans sa misère, à l'une de ces cours inférieures, inspiration du ministre, et il y trouvait des avocats qui plaidaient pour lui gratuitement. Malheur à qui dilapidait le revenu public, qui opprimait la veuve et l'orphelin, qui trafiquait de la justice ; il trouvait dans Wolsey un juge inexorable. A peine eût-il été nommé chancelier, que d'un bout du royaume à l'autre les opprimés firent parvenir leurs plaintes au ministre ; le roi se vit alors obligé de créer quatre cours inférieures qui subsistèrent longtemps sous la présidence du garde des archives, et qui étaient chargées d'examiner les plaintes de SCS sujets et de leur rendre bonne et prompte justice (2).

Il est certain que lorsque Henri donna les sceaux à Wolsey, la nation ne vit dans cette nouvelle dignité

(1) Alla porrè constitai( judicia ubi paaperûm querimooiie exaadi* rentar ; moltaque ordinavit in rébus cWilibas popularibus grata, ac Dobis in hune usqne diem usurpata, quibos virum se ostcndit sapieo-Ussimum nec non rei publicœ amantem. — Godwin.

(2) La première fut établie à Whilehall ; la seconde dans la cba-petle du docteur Stokesley; la troisième dans la chambre du lord trésorier; la quatrième au RolFs office.

que la récompense des services que le ministre avait rendus au pays.

Le 22 décembre 1515, l'archevêque de Cantorbéry remit au roi le grand sceau enfermé dans une boite de cuir, et scellée à cinq endroits différents du cachet du prélat (1).

Et le 2/i Wolsey prêta dans le manoir d*Eltham, à rissue des vêpres, le serment

ordinaire de servir son seigneur roi et le peuple, comme il appartient À tout chancelier d'Angleterre (2).

Cette nouvelle dignité imposait au ministre de nouveaux devoirs qu'il remplit, encore plus dans l'intérêt de son maître que de sa conscience ; le chancelier est le premier qui de la diplomatie ait fait une véritable science. 11 avait dans les divers cours de l'Europe des agents dont il payait généreusement les services et qui l'informaient des moindres incidents de la vie privée ou politique des princes. Il pensionnait des humanistes

(f) Refereodissimus in Cbristo pater Willielmas Gantaariensis ar-chiepiscopus, tODCcancellariusAngliœ, magnum sigillum regiom in costodià ipsius cancellarii tune exislens, in quàdam bagà de albo eorrio inclusum, et sîgneto ejusdem archiepiscopi quinquies sigiliatâ, in roanus domini régis ad tune tradidit, liberavit et dimisît.

De iiberatione magnisigilli Thom» cardinali £borum, et de ejusdem juramento. — Eymer, t. XIII , p. 529.

(2) Ye shall swere tbat well and truly ye shall serve onr soverayn lord tbe kyng and bis people in tbe office of chaunceller :

And ye sball do right to ail maner people, pore and riche, afier the lawes and usages of this reaime :

And truly ye sball counceili the king, and bis councill ye sball leyne and kepe ;

And ye sball not knowe, nor snffer tbe burt, nor disberetyng of the kiog, nor tbat tbe rigbtis of tbe crowne be discresed by any mean, as for fortb as je may lett.

And, if ye may not Ictt it, ye sball make it clerelyand expresly to be koowne to the king witb your true ad vice and counsell ;

And ye sball doo and purchase the kingis profile in ail tbat ye maye.

As god helpe yoa and the holy Ëvangeliez. — Rymcr, t« XIIÎ, p. 529-530.

qui lui rapportaient les bruits des cours» les dispositions du peuple, les confidences des prélats, les intrigues des grandes dames ; il dut à plus d'une femme la révélation de mystères diplomatiques qu'on croyait impénétrables. Érasme, auquel il envoyait assez souvent des traites sur des banquiers de Nuremberg ou de Bâle, était pour le chancelier un agent aussi fidèle que docile. Le philosophe, lié avec tous les beaux gé« nies de TÂUemagne, le tenait au courant des mou* vements religieux qui commençaient à tourmenter la Saxe et le Wittcmberg. Érasme ne se doutait pas du genre de service qu'il rendait au lEavori qui le traitait si magnifiquement 7 Qui lui eût dit qu'il faisait la police pour le ministère anglais l'aurait vraiment étonné. Ce que Wolsey voulait surtout, comme le remarque Raynaldi, c'était de maintenir la balance

du pouvoir entre les deux maisons rivales de France et d'Autriche. A voir la mobilité des affections du ministre, qui tour à tour épouse et abandonne la cause de François 1" ou de Gbarles-Quint, on pourrait le taxer de versatilité, mais c'était un calcul que cette inconstance de Wolsey, qui voulait que l'Angleterre restât l'arbitre des destinées européennes.

De grands événements, qu'il est nécessaire de décrire, allaient mettre en relief la politique du chancelier.

## CHAPITRE VL

### MAR16I<TAN. I515-I5I7.

Arénement de François!" au trône. — Portrait du prince. — Il se prépare à envahir Tltalie. — Schlnncr, en Angleterre, prêche une croisade contre la France. — L'Angleterre refuse de rëcouier. — Politique de Wolsey.—Traité d'alliance entre TAngleterre et la France. — Expédition de François T" en Italie. — Passage des Alpes. — Arritée des Suisses. —Bataille de Marignan,

Le duc de Valois, qui venait de succéder à Louis XII, sous le nom de François !•% étaità peine âgé de vingt et un ans ans. On admirait en sa personne, dit un vieil historien, « tous les avantages qui peuvent charmer les yeux, une excellente beauté , une adresse agréable , un port plein de majesté et de bonne grâce, avec cela une générosité toute royale , une libéralité sans pareille , une grande humanité envers tout le monde, et la jQorissimte verdeur de Tàge (1). » Son avènement fut salué par les acclamations de la France entière. Les humanistes, dont le règne commençait alors, rappelaient ce jour où, confondu parmi les écoliers qui venaient assister à Orléans aux leçons. d'Âlciati, le prince avait détaché son collier d'or pour le passer autour du cou du savant professeur (2) ; Jes soldats citaient sa bravoure sous

(1) Mézeray, Histoire de France, 3 vol. in-fol. Paris, 1685, t. II, p. 897.

le feu de T ennemi et les pleurs qu'il avait répandus au récit des exploits de Gaston de Nemours (1); les magistrats , ses sympathies pour tout ce qui portait longue robe, c'est-à-dire, dit Brantôme, « les évoques, les théologiens, et les doctes qu'il avoit eus toujours en opinion (2) ; » les femmes, la grâce particulière qu'il avait montrée comme chevalier de la belle Marie d'Angleterre, qui menaçait de l'éloigner à jamais du trône en acceptant la main de Louis XII ; les sages, en petit nombre à la cour, son empire sur lui-même, quand attiré par les charmes de la jeune veuve il avait refusé de se donner un maître (3) ; les courtisans, ses belles manières, l'éclat de ses vêtements , son goût pour les fêtes et pour les bals, et sa générosité. Dès qu'il fut monté sur le trône, on prédit qu'il serait cle roi du peuple, le héros des soldats, le prince des dames (li). >

Mais personne ne ressentait une joie plus vive que Louise, la mère de François P'. Il

n'y avait pas longtemps que son fils bien-aimé avait couru un grand danger, en tombant de cheval près d'Amboise. « Le ciel avait eu pitié de la pauvre veuve, répétait Louise au souvenir de cette chute , pitié de ses larmes et de ses prières, et il n'avait pas permis que l'orphelin fût arraché aux embrassements de sa mère. ^ Elle avait perdu son mari quand son fils était À peine âgé de deux ans, et se rappelant qu'en 1511, François avait été sur le point de succomber aux attaques d'une fièvre tierce, elle remerciait Dieu, et disait : « Me voilà récompensée, maintenant qu'il a reçu le saint chrême à l'église de Reims, de toutes mes peines,

(l)Hume, 1. c, t. lî, p. 133.

(2) Brantôme, Capitaines français, à Vart. François I*'.

(3) Gaillard, Hist. de François !•'. Paris, 1821, in-8«, 1. 1.

(4) Onde veniva spesso nominato rè di popoli, beroe di soldati. e principe di donne — Greg. Leti, Storia di Carlo quinto, t. Y, p. 50f.

de tous mes chagrins, de mes inquiétudes journalières : le ciel soit loué, jamais je ne désespérai de la Providence (1).

Louise de Savoie, tout entière à son bonheur, ne cherchait pas à lire dans l'avenir : ni l'âge ni le caractère de son enfant ne paraissaient l'effrayer. François P' à vingt et un ans montait sur le trône; le roi d'Ecosse n'était qu'un enfant, et Henri achevait alors sa vingt-quatrième année. Ainsi, pas un seul cheveu blanc sur la tête de ces souverains, auxquels le ciel avait confié les destinées du monde (2)!

En France, tout se préparait à la guerre; on y faisait fondre trois cents canons de deux pieds de long (3), qu'on pourrait transporter à dos de mulet sur les cimes les plus escarpées : c'étaient donc les Alpes que le prince voulait franchir ? Au bruit de ces armements, Léon X donna l'ordre de faire un appel à ses Suisses fidèles, qui toujours accouraient au secours de l'Église en danger : une seconde fois, ce cri terrible, qui déjà avait sauvé l'Italie : guerre aux barbares! retentit sur les montagnes de l'Unter-wald.

François 1" ne pouvait reconquérir le Milanais sans s'être assuré de l'appui de l'Angleterre; Henri consentirait-il à renouveler le traité qu'il avait conclu avec la France? c'était une question dont la solution ne pouvait souffrir de délai.

L'Angleterre était en ce moment agitée par la parole d'un prêtre, qui prêchait publiquement une croisade contre la France : « Levez-vous, disait-il aux Bretons, dans son langage sémi-païen, semi-chré-

(1) Lettres de Louise, i2 septembre 1491. — Journal, p. 410, 411, 413, 420.

(2) Sharon Tarner, 1. c, 1. 1, p. 145.

(3) Mém. de Bayard , p. 365.



tien ; au nom des dieux levez-vous ! c'est la Fortune qui vous vient en aide : royaume, richesse, dignités, gloire, honneurs, voilà ce qu'elle vous promet; tout cela vous appartient, prenez. Aux armes ! Faites voir au monde ce qu'on doit attendre du roi, des grands» des nobles, de la Bretagne, enfin (1) I >

C'est en orateur, en peintre plutôt, que Schinner décrit les hauts faits à venir de Henri VIII. Sa harangue est un tableau où Ton aperçoit le prince mon té sur son cheval de bataille, poussant les Français qui fuient devant lui, entrant en triomphateur dans la Picardie, conduisant à la conquête de la France soixante mille combattants que la Bretagne a seule fournis (2), et redemandant au trésor de Saint-Denis une couronne qui lui appartient par droit de naissance et par droit de conquête.

Malheureusement Schinner ne parlait plus à des montagnards (8) ; Henri ne se sentait pas le courage d'entreprendre une nouvelle guerre contre la France. Sa première expédition avait presque tari les trésors qu'il avait reçus en héritage de Henri VII. Deux de

(1) Expergiscimini» jkm per deosexpergiscimini... occasionem ultrô se vobis offerentem agnoscile ; régna*, opes, dignilates, preefectaras; roagislratus, gloriam, decus, qa» vobis polMceiur, qnm Fortuna gestat in gremio, atleadite, arripite, apprehendite. Expergisciaitni I ac Tir«s veslras alacriter exprimite; quid rex, quid regnum, qaid princeps, quid Dobililas Britanniae, quid demom ipsa Britannia possit, démon-airaie.—Oratio ad excitandos contra Galliam Brilannos, maxime verô ne paoe cum victis prématuré agatur ; sancliori Anglorum concilie cx-bibi(a,anno à Cbrislo nato 15H. Authore Mattb. cardinal! sedunensî. Amstetodami, 1709 , petit inS" , p. 62-63.

(3) Trajecerat in Galliam In?kitus rex tester ad sexaginta milKa ar-matorum,quà muUitudine non Britannia modo, sed tola ferè Earopa viris poluil exhauriri, — Schinner» i. c, p. Si.

(3) Nous avons essaye d'apprécier Tinfluence de Schinner, sur les événements militaires dont ritalte fut k théâtre en IStS, dans notre Histoire de Léon X , t. II.

à

ses plus braves officiers de mer avaient péri dans les flots ; quelques-uns de ses bâtiments de haut bord avaient été engloutis dans l'Océan , et Wolsey, qui ' dirigeait les conseils du prince, tout en travaillant à tracer le dessin de son palais de Hampton-Court (1), ne trouvait dans une lutte avec François I*' ni gloire ni profit pour TAngleterre. Le ministre, du reste, se défiait de Ferdinand, dont il admirait la haute prudence et le rare bonheur, mais qu'il méprisait comme un homme sans foi (2).

François I" avait fait choix d'un négociateur ha* bile pour traiter avec Henri VIII : c'était un homme de robe , qui au besoin aurait pu faire de la scolas-^ tique avec le roi d'Angleterre. Le premier président de Rouen, après quelques entretiens avec ce prince, dont il flatta les vanités théologiques, et avec Wolsey, qu'il sut gagner en lui vantant la générosité de François I", conclut au nom de son maître un traité d'al* liance entre les deux couronnes. Ce truite, qui detalt durer, comme tous ceux que les souverains échangeaient à cette époque, pendant toute la vie des contractants, et un an après la mort de l'un ou de l'autre des signataires, fut conclu le 5 avril 1515 (S), au moment où de nombreux parcs d'artillerie française traversaient le Dauphiné, et menaçaient TI-talie.

Ces arnaements n'effrayaient pas le cabinet anglais.

(1) The 8lranger*s Gaid« to Hampton Goart palt€€, 1^ faim Grundy. Lond., 1846, \n-9*, p. 8.

(2) Mézeray, Bist. de France, 1. c, t. lî, p. 905.

(3) Tractatus amicitiœ cum Francisco regc moderno. Gonyentam, coneordatam et eonclusoin est quèd dict» aniicitlA pat et fœdera fvwn babeaiH etiortiantur eifecium immédiate post éâism frmm^ tium, et durent vitâ utriosque regûm prœcedentiam durante, et per naum annum integrum post mortem principts primé morientis. -* Rymer, 1. c, t. Xlil, p. 4?6 «t Miît.

Wolsey était décidé à ne pas contrarier Texpédition transalpine de François I", parce qu'il espérait que les Suisses sauraient arrêter dans sa marche l'aventureux monarque, et que, victorieuse même, la France userait son sang le plus pur à des conquêtes qu'elle ne pourrait jamais garder même quand l'Angleterre n'interviendrait pas pour les lui disputer. Wolsey, dans sa correspondance , reconnaît à chaque ligne la bravoure de la nation rivale ; il accorde au Français toutes les vertus militaires qui distinguèrent autrefois le peuple romain , mais il lui refuse le génie civilisateur, a Né pour la conquête, le Français ne saurait jamais, surtout en Italie, garder ce qu'il acquit ; et du reste, qu'il_marche, qu'il avance, qu'il triomphe , l'Angleterre quand elle le voudra sérieusement saura bien l'arrêter, moins encore par ses archers que par ses matelots. » C'est dans la marine anglaise que Wolsey faisait reposer toutes les grandeurs futures de l'Angleterre.

Le traité embrasse jusqu'aux questions maritimes qui sous le règne précédent avaient menacé si souvent de troubler le repos des deux peuples. Afin d'assurer la liberté du commerce entre les sujets des deux nations, il fut convenu que jamais navire armé en guerre ne sortirait des ports de France ou d'Angleterre, sans avoir donné caution préalable qu'il ne ferait aucune molestation aux commerçants du pays allié, et qu'aucun bâtiment ne pourrait porter des munitions de guerre aux ennemis de Tun ou l'autre peuple (1).

Cette clause était tout entière dans les intérêts maritimes de l'Angleterre, qui sous Cabot allait entreprendre le premier de ces voyages de circumnavi-

(1) Léonard, Traités, etc., t. II, p. 125.

gation destinés & répandre ses produits sur des terres inconnues (1). Wolsey avait compris le double rôle de puissance maritime et de nation commerçante que l'Angleterre était appelée à jouer.

Quelques mois après, le traité fut ratifié par les deux princes sous la forme ordinaire, et juré sur le Canon de la messe et le livre des Évangiles (2).

Il semble qu'après un serment aussi solennel, aucune des deux puissances n'avait le droit de concevoir la moindre défiance. Mais à cette époque, la coutume est de faire intervenir la papauté, en qualité d'arbitre et déjuge dans les transactions de souverains. C'est a la papauté, image vivante de l'invisible majesté qui règne dans les deux, que les princes remettent le droit de punir toute infraction individuelle aux traités. Ils la conjurent, en face des autels, de punir la violation d'un seul iota des conventions royales, non-seulement dans la personne du parjure , mais dans celle même de ses héritiers ; et ce n'est pas seule-menl leur tète, mais le droit en vertu duquel ils régnent, qu'ils vouent, en cas de trahison, aux foudres vengeresses du grand prêtre qui règne au Vatican (3).

'^) Meinoîrs of Sébastian Cabot, by Biddie ofPiUsburg. — Histo-ricai view or the progress of discovery on Ihe more northern coasts of America. Edinburgh Cabinet library.

(â Nous Françoys, par la grâce de Dion roy de France, duc, de Milan et seigneur de Gcnnes, promectons sur notre honneur et avec parolle de roy et jurons sur le canon de la Messe cl sainctcs Evan-gîilcs par nous présentement touchées, que nous entretiendrons et ferons entretenir par nos royaumes, pairies, seigneuries et subgelz, fermement et inviulablemcnt, le traicté de paix, union et amitié faicts etcoiicluds le 5* jour du mois u'avril, dernieremcnl passé à Londres par les deppQlez et commis de très haull et 1res puissant prince, notre très cbtcr et très amc frère, cousin, le roy d'Angleterre et tes nos-Ires... Fait à Montargis le 8' de may 1515. — Fbançoys.

Ainsi nous ayde Dieu et tous ses saincts et les dictes saincles ËTan-gilles. — Rymcr, I. c, t. XllI, p. 501.

l3) £t ad impetrandam buUam seu rescriptum apostolicum in de-

En France, tout était prêt au printemps de 1615 pour entrer en campagne. On allait donc enfin venger nos armes, trahies par la fortune à Novarre. La route de Paris à Lyon était encombrée de chevaux , de chariots, de caissons, de canons, de rei-tres, de lansquenets. Ces! à Lyon que le roi avait donné rendez-vous à ses braves serviteurs : ce n'étaient pas seulement leurs bras, leurs épées, leur sang qu'ils s'empressaient

d'offrir au prince ; plus d'un vint lui apporter la vaisselle plate qu'il conservait dans son château (1). Il existe des chartes de donation qui témoignent du patriotisme chevaleresque des gentilshommes de cette époque* Un d'eux, le seigneur du Bouchaige, prête 239 marcs 2 onces 2 gros 1/2 d'argent blanc « en vaisselle ou en partie des pièces d'icelles à dorure, au roi son Seigneur pour lui ayder à supporter les grands frais qu'il luy est besoing de faire (2). »

Deux routes menaient en Italie, à travers les Alpes I Tune par le mont Cenis , l'autre par le mont Genèvrei toutes deux aboutissant à la plaine de Suze (3) , double défilé où les Suisses nous attendaient de pied ferme. Le soleil n'avait pas encore fondu les neiges amassées par l'hiver sur les flancs des montagnes. Des rochers crevassés , où le chasseur pouvait se placer sans être vu, servaient de

bilâ et safllcîenlî forma factum et expedilum, in quo omnia et sin-gula in dicto tractalu contenta et specificala sedîs apostolicœ «ucto* ritate conBrmabuntur, appositîs pœnis et censuris ecciesiastîcis in nos, personam nostram et hcererlûm nostrorum , et sententiA înter-dicti in régna, patrias et dominia nostra, si et quatenùs contra trac^ tatam ejosve particulam venerîmus, aot fîeri consenserimus. — Joh. de Siiva. — P. de la Gaicbe. — Rymer, t. Xlil, p. 487.

(4) CapeGgue, François V' et la Renaissance, 4 vol. in-8«, Paris, 18i5, t I, p. 141.

(2) Mss. de Béthune, yoI. 8489, p. 80.

(3) Mém. de la Trèmonille. p. 23. — Du Bellay, p. 49.

boulevard aax paysans des petits cantons. Au moindre bruit des pas d'un cheval, des sentinelles ca-* chées à tous les regards étaient prêtes à Taide d*uno trompe à réveiller leurs camarades, sMls eussent été tentés de s'endormir. À chaque corps ennemi était attaché un aumônier, qui à l'approche d'une lance française donnait le signal de la prière, c'est-à-dire du combat. A la vue de la bannière de Tell, qu'un montagnard allait en courant placer sur la crête d'un belvéder de glaces, ou de feux allumés pendant la nuit, les détachements suisses se rappro^ chaient, se rassemblaient et formaient comme un mur d'airain que le canon seul pouvait entamer.

Prosper Colonne, qui pourtant avait appris à connaître les Français, disait en riant qu'ils resteraient prisonniers dans ce labyrinthe de montagnes, comme l'oiseau dans la cage » s'ils étaient assez imprudents pour en tenter le passage (1).

Des p&tres piémontais ou savoyards avaient été chargés de chercher dans ces déserts, dont ils con-« naissaient tous les recoins, quelques défliés par ou Tarmée française pût pénétrer en Italie ; mais, mal-» gré les beaux écus au soleil dont on payait leurs périlleuses recherches, ils n'avaient rien pu trouver : partout des précipices, des abîmes, des neiges et des glaces. Cependant un chasseur se présenta, offrant de servir de guide à nos soldats à travers ces régions inconnues. Trivulce reconnut le passage et

déclara qu'on pouvait le franchir à force de courage: Tarmée répondit par des cris de joie à l'heureuse nouvelle, et l'œuvre commença : œuvre de démons ou de géants, dont Pôle Jove (2) ne parle qu'avec

(1) Qucsti Fcancesi sonomiei come gli pippioni nella gabbia. (3) Paulus Jovias, Hist. sjui temporis, Lutetio, 1658, in^ol., p. 169 et suiv.



une superstitieuse admiration. Tantôt c'était un pont formé à l'aide de quelques vieux sapins, liés ensemble et jetés sur un abîme, que fantassins et cavaliers devaient traverser au pas; tantôt une sorte d'échelle aérienne tendue sur des parois de granit qu'il fallait descendre en s'accrochant au rocher avec les mains et les pieds. Quelquefois, ébranlés par des secousses inaccoutumées, des pans de rocs se brisaient , entraînant avec leurs débris les membres déchirés des assaillants. Ici une avalanche, détachée tout à coup d'un glacier , roulait avec un bruit de tonnerre et venait engloutir les travailleurs. Ailleurs deux pics de gneiss se dressaient pour barrer le chemin, et ne cédaient qu'à la poudre qui les faisait voler en éclats. Sur le lit de pierres qu'ils formaient dans leur chute, on jetait des branches d'arbres qu'on allait couper au loin, afin que le pied du cheval pût y reposer en sûreté.

L'avalanche sur leurs têtes, des gouffres sous leurs pieds, des précipices à leurs côtés, nos soldats cheminent, d'un pas lent, portant leurs armes, leurs munitions, leurs bagages. Aux mugissements des torrents-, aux cris des hommes et des bêtes de somme que chaque faux pas entraîne dans un précipice, aux hennissements des chevaux, à tout ce mélange horrible de bruits répétés par les échos des montagnes, ils répondent: En avant.

Campés dans la plaine de Suze l'arme au bras , la mèche de leure canons allumée, leurs piques fraîchement aiguisées, les Suisses, à l'apparition des Français, se replièrent sur Milan. Quelques jours après ils partaient de cette ville, précédés de Schin-ner, pour aller à la rencontre des Français, dont les lignes s'étendaient dans la plaine de San-Donato (1).

Les Suisses marchaient en bon ordre » sous la conduite des Landammans de Schwytz, Unterwald, Zoug et Claris. Roust, bourgmestre de Fribourg, conduisait Faile droite, composée des gens de Zurich, Schaffhouse et Coire ; le bourgmestre de Lucerne et de Bâle l'aile gauche, formée en partie des montagnards des petits cantons. L'artillerie, composée de quelques coulevri-nes, était commandée par le capitaine Pontely de Fribourg (1). Les Suisses dédaignaient le canon , pleins de confiance dans leur infanterie pesamment armée, qui avait fait de véritables miracles à la journée de Novare : c'étaient les hommes à pied de Fribourg et de Bâle qui avaient décidé le succès des journées de Morgartfen et de Morat.

Après une courte prière récitée à genoux , Werner Steiner s'ébranle avec ses Zougois.

Reçu à grands coups de* canon , il hésite, fléchit et va lâcher pied, quand Schinner, la lance au poing, accourt pour le soutenir. Werner revient a la charge, et le combat recommence. Les lansquenets qui reçoivent les coups, reculent et découvrent quelques pièces d'artillerie dont les Suisses s'emparent : déjà le désordre était dans les rangs de la première ligne française ; le connétable avait peine à se faire obéir, et Bayard lui-même se repliait avec les gens du roi sur l'arrière-garde ^2). Cette gendarmerie française , qu'une terreur panique avait débandée à Guinegate, avait une revanche à prendre. Elle se servit de ses éperons, mais pour se ruer sur les Suisses. Animée par l'exemple de François P% qui accourt à la tête de ses bandes noires elle fait des merveilles. Depuis dix heures on se bat ; on se bat encore &

(1) Léo, Histoire dltalie, traduite de rallemand par M. Dochez ; Paris, 18S8, 3 vol. in-8% t. II, p. 56i. (S) Da Bellay, Mémoires, p. 51. — Guicciardioi, 1. 1, 1. Xll.

la lueur de la lune, cet astre de paix, dit un historien , qui vient de se lever pour éclairer des scènes de carnage (1). Les charges de cavalerie se succèdent sans Intervalles ; les ligues ennemies, trouées par Tar-tilleriede Genouillac, s'ouvrent et se referment aussitôt ; les piques des Suisses s'abaissent et se relèvent sanglantes ; les longues coulevrines roulent sur leurs affûts de bois; le cor alpestre d'Uri mêle ses sons rauques^ au bruit strident des clairons français. Dans cette horrible mêlée d'hommes et de chevaux, d'épées et de canons, François I" est atteint par une lance et renversé de cheval (2); Werner Steiner, blessé grièvement, et le capitaine Pontely, emporté tout meurtri. On continuait de se battre quand la lune, se cachant derrière d'épais nuages, laissa la plaine où luttaient les deux peuples enveloppée comme d'un linceul funèbre : les deux armées s'arrêtent immobiles ; Schinner se débarrasse de ses vêtements sacerdotaux pour distribuer des vivres à ses soldats, et François V% à cheval depuis trois heures du soir, demande pour se désaltérer un peu d'eau qu'un soldat va puiser dans un ruisseau, et qu'il rapporte toute teinte de sang (â). Les deux camps n'étaient séparés que par un lit de cadavres sur lequel des torches de poix projetaient une teinte rougeàtrcr On était si près des Suisses que le grand maître de Boissy ût éteindre le flambeau qui, se reflétant sur le visage du roi, aurait pu le faire reconnaître (4). L'infanterie française resta tout le jour sous

(1) The moon arose on Ihe scène of destruction as the darkness be-gan to spread ; and as her présence, the soolhing emblem of peaca and mildoeas, illumined the horizon, tbeycontinued theforioua cos-flict, heediess of fatigue or deatb. —Turner, l. c, t. I, p. 150.

(ST) Guicc., Le, t.I, l.xn.

(3) Sharon Turner, 1. c, 1. 1, p. 151.

(4) Capefigue, 1. c, 1. 1, p. 1S5.

les armes, et la cavalerie toute la Duit < le derrière sor la selle, la lance au poing,

Tarmet à la tête (1)* »

Après une halte de quelques heures dans le sang, les deux armées étaient prêtes à continuer le combat de la veille. Au lever de Taube les Suisses se ré* veillèrent à la voix de leur prêtre, et se jetèrent k genoux pour adresser à Dieu leur dernière prière. Grâces aux soins du cardinal, ils avaient reçu de Milan les vivres nécessaires pour réparer leurs forces (2) : les Français comptaient sur la prise de la ville pour se procurer le pain qui leur manquait (â). Une heure avant le jour, François ?' quitta raffut de canon qui lui servait d'oreiller, pour tenir con^ seil avec ses officiers* L'ennemi se hâtait d'éteindre les feux qu'il avait allumés pendant la nuit, et qui pouvaient trahir ses dispositions. Comme la veille , l'infanterie suisse, en front de bandière, s'apprêtait lentement, et dans un silence lugubre, à se heurter contre nos lignes. Tout était préparé pour ]?l rece-* voir : les artilleurs à leurs pièces, la gendarmerie à cheval, les lansquenets la lance au poing. Schinner harangua ses montagnards ; sobre de parole , il se contenta de quelques mots électriques, c Compagnons* leur dit-il, rappelez-vous Novare : vous étiez alors un contre dix, et vous avez mis en fuite les FrançaiSt et vous les avez chassés d'Italie : au nom de Dieu, en avant (&). > On ne parle pas de la harangue de François 1" : la plume blanche qui flottait sur sou casque était plus éloquente qu'aucune parole humaine.

On n'avait pas eu le temps de déblayer le champ

(f) Lettre de François I". — Tarner, 1. c, p. 151.

(2) Gaicciardini, 1. c, liv. XII.

(3) Tarner, 1. c, 1. 1, p. 152.

(4) Petros Martyr,ep. 556.

de bataille : les Suisses s'avançaient donc à travers les corps de leurs frères, qui jonchaient le terrain (1). Roust aborde encore les lansquenets, qui, étourdis de ce choc, fléchissent et fuient et se rallient de nouveau, appuyés par les bandes noires de M. de Guise, qui à leur tour reculent aussi. En ce moment, sur un ordre du roi, les Gascons elles Navarrais, au nombre de dix mille, chargent les montagnards pendant qiie les couîevrines de Genouillac les écharpent en flanc. On vit alors , dit François I", « tomber ces hommes pesants comme les quilles dans un grand jeu.» Mais si rartillerie fait de larges brèches dans les masses compactes des ennemis , l'épée des hommes d'Uri, d'Unterwald et de Zoug ne reste pas oisive ; elle est tachée jusqu'à la poignée de sang français. Ce combat de géants continuait avec des chances variées : on criait victoire dans les deux camps. Si Roust a franchi le fossé que défendaient les Français, Maugiron et Cossé, à la tète de leurs compagnies d'arbalétriers, ont repoussé, après des prodiges de valeur, le détachement qui s'est porté par une habile nàanœuvre sur notre arrière-garde. Tout à coup, au plus fort de la mêlée, quand personne ne peut dire à qui restera l'honneur de la journée , on entend crier : Marco !

Marco! C'est d'Alviane, le général vénitien, qui vient d'arriver avec ses cavaliers. Il y eut un moment non pas de crainte , mais d'hésitation (2) parmi les Suisses, qui, revenus de leur surprise, font tête avec un courage admirable aux Dalmates et aux Esclavons. En cet instant décisif Trivulce fait rompre la digue du Lambro (3), dont les flots inondent le ter-Ci) Sîsmoiide Sîsmondi, UisL des Français, (.XIX, p. 374.

(2) Ligue de Cambray, 1. V« t. H, p. 498. — Pianla, Histoire de la confédération helvétique, (. IL

(3) Léo,Lc.,t.ll, p. 565.

rain occupé par les Suisses : ce sont deux ennemis que les montagnards ont à combattre : ils luttent contre nos soldats en faisant usage de leurs armes , contre les flots en se cramponnant au sol avec leurs lances ; mais un dernier eflbrt, > tentée à la fois par tous les corps de l'armée française, triomphe de leur courage désespéré. Alors nos soldats furent témoins d'un beau spectacle I Ils aperçurent les divers corps des montagnards se réunir en masse compacte , sous le feu de notre artillerie , et, par un mouvement combiné , se retirer lentement, Farme au bras, les drapeaux déployés , roulant devant eux leurs canons , ou portant à bras les pièces qu'ils ne pouvaient traîner, et sur le dos les blessés qu'ils avaient ramassés sur le champ de bataille. Une seule de letu^s enseignes leur manquait, c'était le taureau d'Uri qu'ils avaient perdu dans la mêlée, et qu'on retrouva sur la poitrine d'un montagnard, qui le tenait élreint de ses deux bras au momentd'expirer (1). François venait de gagner ses éperons de chevalier. Son cheval avait reçu deux coups de pique. Pendant toute la journée une magnifique escarboucle rayonnait sur son casque, et sur sa poitrine une cote d'armes semée de fleurs de lis d'or. A ses côtés un écuyer portait le gonfanon de France (2). Quand jusqu'à la dernière lance ennemie eut abandonné le champ de bataille, il fît appeler Bayard. • — Bayard mon ami , lui dit-il, je veux que aujourd'huy soye faict chevalier par vos mains. Aux paroUes du roy respond Bayard : — Sire, celui qui est roy d'un si noble royaume est chevalier sur tous autres chevaliers. — Si, dit le roy, depeschez-vous, il ne faut

(4) Escher et HoUinger, Archives, t. c, 1.1, p. 171.—Léo, I. c, 1. 1, p. 565 et saiv. (2) Capefigue, I. c , 1. 1, p. 171-172.

alléguer ici ne loiî ne canons, soyent d*acîer, cuivre ou de fer. Alors preint son espée Bayard et dict : —Sire, autant vaille que si c*etoit Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudoin son frère. Certe vous estes le premier prince que onque feis chevalier. Dieu veuille que en guerre ne preniez la fuite. Et puis après, par manière de jeu, crie hautement l'espée en main dextre : —Tu es bienheureuse d'avoir aujourd'hui, à un si vertueux et puissant roi, donné Tordre de chevalerie ; certes, ma bonne espée, vous serez moult bien comme reliques gardée et sur toutes aultres honorée.. Et ne vous porteray jamais si ce n'est contre Turcs, Sarrazins et Maures ; et puis feict deux saults et après remet son espée au fourreau (1). »

Après la bataille le bulletin : c'est François qui Ta rédigé ; jamais plus glorieuse journée ne fut racontée en termes plus simples.

« J'étois à un traîct d'arc, et à mon dos mon frère d'Alençon avec le demeurant de son arrière-garde, et notre artillerie sur les avenues. Et au regard des Suisses ils estoient en trois troupes : la première de dix mille, la seconde de huit mille et la tierce de dix mille hommes, vous assurant qu'ils venoient pour chastier un prince s'il n'eust été bien accompagné, car d'entrée de table qu'ils sentirent notre artillerie tirer, ils prindrent le pays couvert ainsi que le soleil se commençoit à se coucher ; de sorte que nous ne leur fîmes pas grant mal de notre artillerie, et vous asseure qu'il n'est pas possible de venir en plus grande fureur ne plus ardemment. Ils trouvèrent les gens de cheval de l'avant-garde par le côlé ; et combien que lesdits hommes d'armes chargeassent bien et gaillardement, le connétable, le maréchal de Cha-

(1) Symphorien Ghampier.

banoes, Imbcrcourt, Telligny, Pont-de-Remy et aaltres qui estoient là, si fnrent-ils reboutez sur leurs gens de pied, de sorte, avec grande poussière, que l'on ne se pouvoit voir, aussi bien que la nuit Tedoit* Il y eut quelque peu de désordre ; mais Dieu me ûct la grâce de venir sur le côté de ceux qui les cfaassoient un peu chaudement, et me sembla bon de les charger, et le furent de sorte, et vous promets, madame, si bien accompagnés, et quelque gentils galants qu'ils soient, deux cents hommes d'armes que nous estions en deflsmes bien quatre mille Suisses, et les repoussâmes assez rudement, leuî* faisant jeter leurs piques et crier : France!... Toutefois, quand advint de crier France, je vous assure qu'ils nous jetèrent cinq à six cents piques au nez, nous montrant qu'ils n'estoient point nos amis. Nonobstant cela, si furent-ils chargez et remis au dedans de leurs tentes. La nuit nous départit, et même la paille pour recommencer au matin, et croyez que nous avons été vingt-huit heures à cheval, Tarmet à la tête, sans boire ne manger... Messieurs les Suisses se sont jetés en leur ordre et délibérés d'essuyer encore la fortune du combat, et comme ils marchoient hors de leur logis, leur fis dresser une douzaine de coups de canon qui prindrent au pied, de sorte que de grand trot retournèrent en leur logis et se murent en deux bandes, et pource que leur logis estoit fort et que ne les pouvions chasser, ils laissèrent à mon nez huit mille hommes et toute leur artillerie, et les deux autres bandes les envoyèrent aux deux coins du camp, l'une à mon frère le connétable, Tautre à mon frère d'Alençon. Et à cette heure arriva Delvian, avec la bande des Vénitiens, gens de cheval, qui tous ensemble les taillèrent en pièces, et moi étois vis à vis les lansquenets de la grosse troupe,

qui bombardions l'une et F autre, et étoit à qui se délogeroit, et avons tenu butté huit heures à toute rartillerie des Suisses, que je vous assure qu'elle a fait baisser beaucoup de têtes.

> Au demeurant, madame, voudrez bien remercier Dieu par tout le royaume de la victoire qu'il lui a plu nous donner. Madame, vous vous moquerez de messieurs de

Lautrec et de Lescun, qui ne se sont pas trouvés à la bataille, et se sont amusés à Tap-pointement des Suisses qui se sont moqués d'eux : nous faisons ici grand doute du comte de San-cerre pour ce que nous ne le trouvons point (1). »

La bataille de Marignan eut d'autres conséquences que la prise de Milan, et la déchéance de Maximi-lien Sforza. Elle fit évanouir ce prestige de supériorité dans les armes qui semblait entourer l'infanterie helvétique. Désormais, on put marchander le sang que les Suisses vendaient si cher à leurs alliés. Elle apprit aux puissances à ne compter que sur leurs forces personnelles, et à se passer des services onéreux d'alliés trop exigeants. L'artillerie y joua un beau rôle : à l'avenir le canon devait décider du gain des batailles (2).

(1) Mss. Béthunc, Bibl. royale.

(2) DeThou, Histoire UDÎverselle, t. I, p. 21. — Du Bellay»Mémoires , p. 66.

## CHAPITRE VIL

## POLITIQUE DE L'ANGLETERRE.— 1515-1517.

Caractère de Wolsey.— MaxlmlUen fait proposer )e duché de Milan & Henri, qui le refuse, et pourquoi. — Projets de Tempereur. — FrançoisI*% qui les connaît, envoie Boonivet à Londres. -- Traité entre la France et l'Angleterre. — Restitution de Tournay. — A quel prix François V l'obtient.— Conduite de Wolsey. — Ju|;ement sur cet liooime d'État.

Personne n'avait compris Wolsey. A Tuniversité d'Oxford, à la petite cure de Lymington, au manoir du marquis de Dorset, dans Fantichambre de Fox, à Fombre des arbres de Bridwell, Wolsey n'a jamais perdu de vue le personnage qu'il doit représenter, pour arriver. Sous sa petite robe noire de recteur, qui l'aurait remarqué? Mais sous le masque qu'il a mis pour jouer l'écolier bruyant et le régent morose , le prêtre dévot et le courtisan dissipé, Sénèque et Démocrite, il attire l'attention, il excite la surprise : c'est une nouveauté dont tout le monde parle et s'occupe, le prince surtout, qui se sent attiré vers cette nature merveilleuse qui allie tous les contrastes, et le comédien fait son chemin. Wolsey à cette heure est vraiment, comme nous l'a dit Érasme, le monarque de la Grande-Bretagne.

Alors se manifeste la personnalité de l'acteur. Fox lui-même s'était trompé : il croyait avoir trouvé pour remplacer le prodigue Surrey, un jeune homme qui se contenterait d'amuser le roi, et voilà que

le bouffon gouverne le prince. Wolsey veut appliquer au gouvernement du royaume les idées d'unité spirituelle qu'il a trouvées dans saint Thomas, son auteur favori. Si la monarchie, sous le régne des Plantagenets, a éprouvé tant de commotions, c'est qu'elle obéissait à trop de maîtres : au roi comme chef de l'État; aux lords et aux députés, comme représentants du pays ; aux conseillers privés, comme ministres

responsables. Pour prendre place parmi les grandes puissances du continent, l'Angleterre doit obéir & une seule volonté : c'est d'un ministre beaucoup plus que d'un roi qu'elle a besoin. Au roi donc les plaisirs, les amusements et les joies de son âge ; au ministre de son choix le poids et le tourment des affaires.

Henri était doué de trop de perspicacité, pour ne pas deviner que l'instrument de ce pouvoir unique dont Wolsey lui démontrait la nécessité, n'était autre que le thomiste qui jouait, dansait, chantait, chevauchait avec le roi. < Mais où donc le fou, se demandait-il , avuit-il acquis tous ces talents profanes ?» On n'en savait rien. Ce qu'il y avait de certain c'est qu'à Skelton , Wolsey citait Horace et Virgile; à Fox, saint Thomas et Scott; à Holbein , le Pérugin et Raphaël ; à Howard, Polybe et Vé-gèce ; à Torrîgiano, Vitruve et Sansovino. 11 ne s'était pas contenté d'étudier avec une sorte de passion les grands problèmes de psychologie sondés par Técole catholique ; on savait que le monde physique l'avait occupé dans ses moments de loisir, et qu'après avoir examiné le rôle de l'âme dans la production des actes spiritualistes, il n'avait pas dédaigné de penser à la matière. Pour loger l'argile animée , il avait fait de l'architecture une de ses études de prédilection. C'est lui, si l'on en croit le témoignage

de ses biographes ^ qui avait dessiné le plan de cette tour du collège de la Magdeleine , qui s'élève à plus de cent pieds au-dessus du sol, et dont le voyageur, en traversant Oxford, ne peut se lasser d'admirer les formes aériennes (1).

S'il amuse les femmes par des anecdotes à demi gazées qu^il conte avec un charme inûni ; si son humeur s'épanche à table en gaillies pétillantes d'esprit ; s'il ment avec l'ingénuité d'un enfant ; s'il est souple jusqu'à la servilité, on convient qu'il ne lui faut qu'un coup d'œil pour lire dans la pensée la plus cachée ; qu'il travaille comme en se jouant et sans jamais se lasser; qu'il n'est étranger à aucun des détails de l'administration ; qu'il est instruit de tout ce qui se passe hors du royaume, qu'il aime son pays, autant qu'il est attaché à son maître. Pour expli-»-quer son ascendant sur le prince, on affirme sérieusement que Wolsey s'est donné au diable (2).

Henri et Wolsey, qui suivaient les progrès de l'invasion française, ne s'attendaient ni à la marche fabuleuse de nos soldats à travers les Alpes , ni à la défaite des Suisses, dont l'infanterie passait pour invincible. Il fallait arrêter les Français. Maximilien proposa sérieusement au roi d'Angleterre le duché de Milan, sous la condition que Henri unirait ses forces de terre et de mer à celles des alliés afin de délivrer la Lombardie. C'est à Pace, un des astres de cette pléiade littéraire célébrée par Érasme (3) ^

(i) Dallaway obserres, that il is generally underslood that in Ihis year, 149i» Uie finely proporlioned towerof Magdalea Collège was plaiined by thcaspiring genias of Wolsey.—Howan), 1. c, p. tiO 21.

@) Se fascinating was his conversation, and so absolute was bis power over the affections of Henry, thaï il was even reporled he had bewilcbed Ihe king with

necromancy.--Strype*s Memorials from tbe Practice of Prelacy, yoI. I, p. 189.

(3) RicbardosPaceuiqui régis sai nomioe legatos adfos fenil,

que l'empereur fit part de ce projet. Pace, qui depuis longtemps connaissait Tltalie, avait plus d'une objection à faire à cette proposition : d'abord les sympathies du peuple milanais pour les Sforza ; puis la pauvreté du territoire Lombard, qui ne rendrait pas certainement à son nouveau maître les dépenses qu'il ferait pour l'administrer. 11 ne disait pas tout : avec Wolsey il s'expliquait sans crainte, et ne paraissait pas avoir grande confiance dans les promesses de l'empereur (1). Ce n'était pas la première fois que Henri avait été trompé par cette âme égoïste. Au mois de mai 1516 Maximilien essaya de tenter de nouveau l'ambition de son allié : c'était la couronne ducale , et l'Empire même , qu'il lui offrait s'il consentait à traverser la mer avec une armée, et à se rendre à Trêves par Tournay. A Trêves Henri trouverait l'empereur qui résignerait sa couronne avec les formalités légales. Alors les Anglo-Impériaux envahiraient la France, tandis que les deux princes traverseraient les Alpes , prendraient possession de Milan et continueraient leur voyage jusqu'à Home» où Henri recevrait le diadème impérial des mains du souverain pontife (2).

Le roi fut assez sage pour ne pas prêter l'oreille aux propositions de Maximilien. C'était l'homme aux projets romanesques que cet empereur qui depuis si longtemps avait rêvé de s'asseoir sur le siège de Saint-Pierre. Or Pace connaissait la lettre que ce

prœter alias innameras dotes, TÎr est insigni atriasque lîleratar» pe-riliâ prœditus; apud regiam majeslatem mullîs nominibus gratiosis-simus, fide syncerissimâ, totus ad gratiam et amicitiam nalus.—Cardi-Dali Mogontinensî, Ërasmus, I. VI, ep. 19. — La correspondance de Pace avec Wolsey se trouve à Londres aax archives <)a chapitre de WestmiDStcr.

(1) Fiddes,!. c, p. 122,125.

(2) Fiddes, p. 114. — Lingard, t. II, p. 153.

prince avait adressée à Paul de Lichtenstein pour lui dénoncer sa candidature à la papauté, qu'appuierait, disait-on, le cardinal deCorneto, qui t versait des larmes de joie > à l'idée seule de voir sur le trône de Jules II un empereur allemand de la maison de Habsbourg (1).

Toutefois Henri repoussait plus énergiquement le duché de Milan, où le pape ne l'aurait pas laissé tran-

(i) On a soQvent parlé de cette fantaisie de Maxîmilien, mais sans jamais en donner la preuve ; citons la lettre de l'empereor :

« Nobilis dilecte Gdelis. Non dubitamas quin etiam nunc recarde-ris eorom sermonam quos antebac tecum habuimus de caussis et ratîonibus propterquas

deliberaverimus ac constitueriniDspontifica-tam romanam, si quoqno modo ad illum perrenire possemus, arobire ac appetere : in id oianes nostras cogitaliones ab eo tempore semper conjecimus : namque domi doeti sumus» et ita se res habet ipsa, nibil nobis honorabiliùs, nihil gloriosiùs, nihil meliùs obtingere pos-* ses, qnàm si praefatumpontificatum ad nos propriè pertinentem, im-perio nofttro récupéra rem os. Quandoqaidem igitur papa Julius II DDper in letbalem morbum incidit; adeo at (quemadmodum tibi ex aalâ nostrù perscriptum est, et à cancellario Tyrolensi Cypriano Sa* rentino certior ûeri potuisti) omnes Romani existimaverinleQm morte obiîsse ; ideo apud nos nunc prorsus decrevimns scntentiam institut! nostri, quantum Geri potesl, persequi, eâque intentione et cura agere atque procedere ut dicti pontiHcatûs acquTendi modum non neglesisse videamur. Itaqoe cardinali Hadriano qui aliquandiù, uti non ignoras, apud nos in Germaniâ legatum egit, eas quas diximus eaossas et rationes proposuimus, qui quidem eas non lantùm probàrit sed et anctor nobis soasorque fuit, ut pergeremus, existimans nos nihil in agendo difficultates apud cardinales, nihilque laburis esse habiloros : prsqoe gaudio et lœtitià lacrymari cœpit, in tantum visua est libenter cognovisse nostrum propositum. Datum Brixiœ, 16 sept. 15fl. » — Epistola ad baronem Paolam de Lichtcnstein.

Maximilien ayait écrit dans le même sens à Neideck, évèque de Trente en 1507, et le 19à rarchidochesse Marguerite, sa fille. On trouve ces lettres dans le Recueil des lettres du Roy, Brusselle, 1712, t IV, p. 2.

Voir, an sujet des trois lettres, la Biografia del célèbre cardinale Adriano da Corneto, scritta da Girolamo Ferri, doye compendiata, do^e rettificata, supplita ed ampliata, dal nobile Ambrogio Simpli-ciano de Schreck. Trento, 1837, in-8»; XVI, XVII, XVIII, et Doc. H. J., p. 229, 232.

quille, que le diadème impérial. Maximilien recom<> mença donc ses instances, Tunstall, dans une lettre datée de Malines le 12 février 1517, écrivait à son maître : « L'empereur veut résigner l'Empire à votre grâce , il est sûr d'obtenir l'assentiment des électeurs , et c'est par amitié pour vous qu'il veut abdiquer. 1 II est vrai qu'il ajoutait : « Pour moi, je suis sûr que l'offre n'est pas désintéressée , et qu'il cherche à rançonner Votre Altesse (I). »

François I" était instruit des manœuvres de Maximilien , et des tentations du roi d'Angleterre. Pour déjouer leurs projets, il méditait, de concert avec le Danemark et l'Ecosse, une invasion sur les côtes de la Grande-Bretagne, C'est le prétendant, Richard de la Pôle, qui devait la diriger. Un des espions que Wolsey entretenait en France parvint à connaître les plans du roi, dont sir Richard Jernegan avait fait passer tous les détails à Londres (2).

Richard de la Pôle , duc de Suffolk, était fils d'Elisabeth , sœur d'Edouard IV, et représentait la maison d'York : aussi était-il connu sous le nom de la Rose blanche. Jeune encore, plein de courage, et d'une bravoure éprouvée, il était aimé des soldats.

(1) He shewyd roe that oon ofT the secrète mater was, tbat th* Em-peror entendelh to resigne the empire unto your Grâce, and to obten your clection by hys procureroent and soUicitînge off the eleclors Iherunto, which th' cmperor enlendyd to do for the avancement of your bonor and ihe love which he berith you ; and I am afferd lest the said offer ^as oonly made to gel thereby sum money of yoor Grâce. --Brit. Mus., Mss. Coït., Galba, B. V., p. 73.-^Ellis, t. I. p. 135-138.

(2) Thaï Richfird de la Pôle shonid take shipping in Denmark, and theduLe of Ul»kp, thr king of Denmark*8 uude, wllha ceriaio number of Unce knighis, to land in some part of Ëngland, and iIhi dukc of Alhany shall take "shipping in Bretagne, to go into Scolland. •^ Sir Richard Jernegan s despatch of 3isl May 1M6. — Slrype*s Ecoles. Mem., vol. 1, p. 11, 16,19.

Aq moindre bruit de guerre, il accourait pour se lettre. La guerre était-elle terminée, il revenait dé* penser l'argent qu'il avait gagné. Cétait un instru^ ment dont se servail la politique française pour faire peur au chef de la dynastie des Tudors, quand l'Angleterre nourrissait des projets hostiles contre la France. L'Angleterre se réconciliait-elle avec la France, Richard était obligé de s'exiler et d'aller offrir ses services à quelque ennemi nouveau de la Rose rouge. En 1513 on le trouve dans nos rangs, se battant en héros pour repousser les Anglais, pro^ digue de son sang qu'il répand moins pour conquérir une couronne à laquelle il a des droits évidents (1), que pour se venger de son implacable ennemi. C'est en vain que Henri demande qu'on lui livre le traître qui l'empêche de dormir en paix : la France veut bien s'en servir comme d'un épouvantail, mais elle ra*-fuse de le rendre à l'Angleterre, où le bourreau est tout prêt à lui couper la tête.

On apprit au mois de janvier 1517 la mort de Ferdinand d'Aragon (2)« C'est un des glorieux prln«-ces qui aient régné en Espagne et Tun des monarques les plus heureux de son siècle, Guicchardin serait tout disposé & l'appeler du nom de grand, s'il avait été moins couvent infidèle à sa parole, et s'il n'avait pas mis en pratique cet adage égoïste : Le profit pour lui, les charges pour ses alliés. Roi d'A-

(f) D'aprèfFiddes,François I« était tout diiposé à iM>uteDir, et par Ja force dea armes et à l'aide de subsides, les droits de Hicbard de la Pôle an trône d'Angleterre. A son retour d*ltalie, il disait au |iréiendaflt : «— « Because I know your tjtle to be good to tbe crown o( England, 1 sliall sbortly eodeavoar to make such peaee witb iha emperor, that 1 may be ahie to assist you wllh both niffi and money towards obtaining your right. »—^Fiddcs* Wolsey, p. 1C2. Rien ne prouve i'asserlloii malveillauLe du biographe de Wolsey, (2) Gaillard , Hist. de François l*^ t. I, p. f 35*196.

ragon comme descendant de Bamire II , fils naturel de Sanche; roi de Castille par Isabelle, issue de Henri de Transtamare ; roi de Sicile comme représentant Mainfroî, bâtard de l'empereur Frédéric II , il se servit de son confesseur pour conquérir le Roussillon et la Gerdagne ; de la ruse pour s emparer de Naples; du parjure pour

enlever Grenade aux Sarrasins ; des droits de sa femme, héritière de la Castille, pour réunir sous son sceptre TEspagne presque tout entière; de la violence pour usurper la Navarre ; de Christophe Colomb pour conquérir un monde nouveau. C'est le seul prince de son époque dans les États duquel le soleil ne se couchait jamais (1) • 11 eut encore plus de vertus que de vices, et obtint l'admiration plutôt que l'amour de ses sujets.

La mort de Ferdinand produisit quelque mouvement dans le cabinet anglais. Wolsey crut le moment favorable pour remuer l'Italie. Il promit à Maxim!-lien des subsides s'il voulait repasser les Alpes : Maximilien les accepta. L'empereur eut bien vite rassemblé une armée considérable formée de cinq mille reitres et de dix mille fantassins italiens et espagnols. Un moment les Sforza crurent à leur prochain rétablissement à Milan. Le vieil empereur oubliait sa paresse ordinaire, et faisait dix lieues par jour. Il avait traversé TAdige et dégagé Brescia qui demandait à capituler : Lautrec s'était hâté de tra-

(1) Mariana a tracé an portrait plus beau que fidèle de Ferdinand : « Princeps justifiée cultu, pradentiœ laude animique prsstantià cxcellentior omnibus qui unquàm in Hispaniâ extiterunt. Yitiâ déesse nunqoam possunl; ea est buman» vits conditio : ex inyidii quoque et maliiiâ mutla magnis yiris immeritis affirigî peccata pro-cHve est. Imperii modesiiâ, religionis amore , bonarum artiam studio; justi, roitis, benefici ac Tcrè christiani régis spéculum in quod omnes bispani principes intueantur; aureœ pacis in Hispaniâ et publics securitaiis atque elegantis et amplitudiois conditor. » — Mariana, L c, t. ill^ p. 438, 439.

Terser le Mincio pour se réunir au connétable de Bourbon (1). Si l'empereur eût suivi les conseils de Schinner, il aurait marché droit à Milan ; mais il perdit devant Asola, qui osait lui résister (2), un temps précieux que les Français mirent à profit pour jeter dans la ville une partie de la garnison de Crémone. Arrivé devant Milan, Maximilien fit sommer la place, la menaçant, si elle ne se rendait dans un délai de trois jours, de la traiter plus cruellement encore que ne Tavait fait autrefois Frédéric 1". Mais Milan, où Âlbrecbt de Stein venait de faire entrer dix mille Suisses au service de la France, n'avait plus à redouter les menaces de l'empereur (3).

Au moment où le siège de la ville allait s'ouvrir, Stapfer se présente à l'empereur et réclame l'arriéré de la solde due à ses troupes qu'on n'avait pas payées depuis Inspruck« Le trésor impérial était épuisé. Maximilien, frappé des insolentes paroles de Stapfer, et craignant d'être gardé en otage par les Suisses, quitte le camp avec deux cents cavaliers, et regagne les montagnes du Tyrol.

Les agents de Henri VIII en Angleterre regardèrent cette retraite comme une faute capitale (&). Désormais il n'était plus possible de se fier ni à la parole, ni à la bravoure personnelle de Maximilien. L'empereur vieillissait : qu'attendre d'un prince qui De se mettait plus en marche sans traîner dans ses bagages sa bière et son linceul (5)?

(1) S'rsmonde Sîsmondi, I. c, p. 401482.

(S^ Paruta, ]. c, p. 247. — Historia venetiana dagli Istorici délie Cûse veneziane, i qoali hanno scritto per publico decrelo, Yeneria, 1718, t. III. p. 247.

(3) Léo, L c, t. II , p. 567,568.

(4) Pace était de ceux qui disaient que Tempereur 8*était volontairement perdu : a Tbat the emperor's négligence had lost him the ▼ictory. » — Fiddes, I. c, p. 126.

(5) Scbmidti Histoire des Allemands, t. V.



L'expédition de Maximilien en Italie, bien qne funeste aux armes de ce prince, servit 1*Angleterre en empêchant François 1'' de soulever T Ecosse. Abandonnée à ses propres forces, l'Ecosse se sentit trop faible pour lutter avec sa rivale, et remit à d'autres temps l'exécution de projets de vengeance, qu*elle n'abandonnait que faute d'un allié puissant (i).

François P' ne restait pas oisif. 11 cherchait à garder ses conquêtes en s'assurant par de grosses sommes d'argent de l'inaction des Suisses, et en oflrant à Charles, qui venait de succéder à Ferdinand d'Aragon, la main de la princesse Louise, enfant au berceau, qui devait apporter en douaire les droits de la maison d'Anjou à la couronne de Naples (2). C'était encore à l'aide de ducats et de thalers qu'il décidait Maxi* millen à donner son adhésion au traité conclu entre la France et l'Espagne. L'Angleterre n'essaya pas de troubler ces arrangements pécuniaires : elle aussi avait trouvé de l'argent, dont Wolsey se servait à son tour pour acheter l'alliance de Maximilien et de Char-les (3). La politique à cette époque est un véritable tripot, et l'or un instrument fécond de corruption; les rois se mettent à l'encan, et quelquefois se vendent jusqu'à deux fois le même jour. Mais un mo* ment tous ces marchés honteux sont interrompus. Sélim, après avoir conquis l'Egypte et la Syrie, s'a» vançait contre l'Europe, qu'il menaçait de la destruo tion du nom chrétien. Heureusement la papauté veillait sur la civilisation : Léon X , de sa propre autorité, enjoint aux diverses puissances, par le nom du Christ, d'oublier leurs querelles personnelles et d'unir

(1) Lingard, 1. c, t. II, p. 153* «^ PÎDkerton, 1. c, t. II, p. 157-166.

(2) Du Mont, I. c, t. IV, p. 1, 199-256,

(3) Rymer, L c, t. Xlil, p. 556-5^.



leurs forces contre les barbares. Sa voix est écoutée, et toutes les grandes monarchies européennes font trêve à leurs ressentiments mutuels et s'engagent daus une croisade

commune contre les Turcs : la croix est sauvée (1). Pendant ce repos momentané, imposé par la papauté, François I*' reprit les négociations qu'il avait entamées en montant sur le trône pour la restitution de Tournay.

Henri demandait en échange de cette ville quelques places dans le voisinage de Calais, que François I"ne paraissait pas disposé à lui accorder^ Rendre Tournay, c'était enlever à Wolsey l'administration d'un évëcbé dont les revenus étaient considérables; le ministre, qui voulait jouir en paix de ses richesses, avait plus d'une fois prié François ?' de conférer quelque bénéfice k Louis Guillart, ancien évêque de Tournay, en échange d'une dignité dont on l'avait dépouillé. Le roi amusait Wolsey par des promesses qu'il n'avait pas l'intention de tenir ; certain que s'il pouvait enlever au chancelier l'administration de î'évêché, Tournay ne manquerait pas de recouvrer son indépendance. Louis Guillart sollicitait activement son rétablissement, et François appuyait de tout son pouvoir les démarches du prélat (2).

Léon X ne fit pas d'abord grande attention aux prières de l'évéque; mais quand François P' eut traversé les Alpes, il accorda sans balancer une bulle qui rétablissait Tancien évêque, en lui permet* tant d'employer l'assistance du bras séculier pour rentrer en possession de son évêché. Henri, olTensé d'un acte qui replaçait à la tête du diocèse un prêtre qui avait refusé de lui prêter serment de

(1) Lingard, 1. c, t. Il, p. 154.

C2) Slry|)e'f Eccl. MemoriaU, t. I, p. ISetsuiv.*- Tlion)80Q*8 Memoirsof the court of Hèary Uie elgbib, (• I, p. âOO et ftuir.

fidélité, prescrivit à son ambassadeur de porter plainte aux pieds du souverain pontife.» Léon hésitait; il paraissait disposé à révoquer la bulle quand il apprit que François P% après avoir battu les Suisses à Marignan, s'était emparé de Milan. Ce n'était pas le moment d'irriter le vainqueur ; toutefois, pour ménager un allié comme Henri, le pape prit le parti de remettre la décision de l'affaire à l'examen de deux cardinaux, qui reçurent l'ordre secret d'en différer la conclusion (4),

Un moment cette ville de Tournay, qui ne rendait pas Targent que le cabinet anglais dépensait pour en entretenir la garnison, menaça le repos du monde (2), François P% pour apaiser Wolsey, chargea son ambassadeur extraordinaire d'aller traiter à Londres même, de la cession de la forteresse. Bonnivet, créé récemment amiral, avait tout ce qu'il lui fallait pour réussir dans sa mission : « Vingt-cinq mulets de coffres, harnachés très superbement , et les couvertes toutes de velours cramoisi (3); » voilà pour éblouir Henri et sa cour; puis de l'or et des lettres de crédit, voilà pour gagner Wolsey. Bonnivet plut au roi, et après un entretien secret avec Wolsey eût tout ce qu'il voulut du ministre.

Le résultat de la négociation fut une alliance de famille (&). Charles d'Espagne avait obtenu la main de Louise de France, fille de François P' : Marie, la fille unique de

Henri YIII, fut destinée au jeune

(1) Bapîn de Thoyras, t. VI, p. 104 et suIt.

(2) Thomson, 1. c.» t.I, p. 199.

(3) Brantôme, Vies des hommes îllaslres (grands capitaines), Paris , 1739,1. 1 , p. 198.

(4) Tractalus matrimonii inter Delphinam et dominam Mariam. — Rymer, t. XIII , p. 632 et soi?.



daupbîQ : Tune avait à peine quatre ans, et Fautre Tenait de naître. Le roi d'Angleterre s'engageait à donner à Marie 333,000 couronnes que Bonnivet déclarait avoir reçues d'avance (1).

Toumay fut rendu pour une somme d'argent : SOOyOOO écus en payement de la citadelle que les Anglais y avaient construite , 300,000 pour le territoire et les dépendances de la ville, payables dans dix ans (2). Les intérêts de Wolsey n'avaient point été oubliés : le cbancelier, en récompense de ses complaisances, obtint du roi de France une pension annuelle de 12,000 livres (3). Quelques membres du conseil privé reçurent de brillants cadeaux de François l" (4).

Lors de la restitution de Tournay le roi de France se montra si joyeux , qu'il ne se croyait pas quitte envers Wolsey ; mais qu'offrir au cardinal ? « Je n'en sais rien, disait Taylor, un des commissaires chargés d'assister à la reddition de la place : je pense cependant qu'un service en argenterie ou quelques joyaux précieux plairaient à Sa Grâce (5). » Le ministre eut les joyaux et le service.

Il ne faudrait pas juger la politique d'un homme d'État, tel que Wolsey, d'après les boutades de quelques poètes satiriques qui l'accusent d'avoir, par la cession de Tournay, sacrifié l'Angleterre à de misérables intérêts personnels. Les 12,000 livres de pension quMl vient d'obtenir de François I" sont loin de représenter les revenus annuels de l'évêché de cette

(1) Rymer, 1. c.

(â) Rymer, Tractatas pro deliberatione Tornaci,4. XIII, p. 642.

(3) Thomson, 1. c, 1. 1, p. 202.

(4) Herbert, 1. c, p. 75-78.

(5J 1 answered, thatl could not tell, bail inpposed it was most convenient to send you

goodiy plate or olher rich Jewels. — Tay-W$ Diary , cité par Tumer.

ville. Sans doute c'est une tache à sa mémoire que la pension qu'il accepte de François I'', pour la restitution de la forteresse : mais il n'a pas trahi son pays. Tournay ne valait pas les sacrifices qu'il coûtait à l'Angleterre, Placé à plus de cinquante lieues de Calais, il n'aurait pu résister à une attaque sérieuse de la France. En lisant la correspondance de Wolsey avec Sampson, qui dirigeait les intérêts spirituels de la cité \ on voit que les habitants n*aspî-raient qu'à secouer le joug de leur ennemi : une révolte pouvait d'un jour à l'autre chasser les Anglais de la place (1); quelle honte alors pour les armes de la nation I D'ailleurs , la mort de Maiimilien, allait peut-être remuer le monde ; or des signes infaillibles annonçaient la fin prochaine de l'empereur, qui, plus que jamais, rêvait à la papauté, et, dans ses songes fébriles, demandait à Marguerite, sa fille, de l'honorer comme un saint quand il serait descendu dans la tombe; car il avait fait vœu de ne plus voir de femme et de vivre comme un anachorète (2). Grand prince, orgueil de la Germanie, et dont le trépas révéla les belles qualités ! Dans cette éven-

(1) And the neighbouring cities naturally inclined to fa^onr Uie clcrgy of Iheir own country, rcrused to submit to the spiritual juris-diclion of U. Sanipson, Wulsey's airauncr, whom he had left Ihere as bis vicegereiit. —Thomson, I. c, 1.1, p. 199, âOO.

(2j a Très chcre et très amée fille » je entendu l'avla qae vous m*a-vczdonné parGuillain Pingun, notre garde robe uyées dont nous avons encore pensé dessus, et ne trouvons point pour nul le resun bon, que nous nous devons franchement marier, mais avons plus avant mis notre délibération et volonté de jamais plus hanter faeni... et envoyons demain M. de Gurec, évèque à Rome, devant le pape, pour trouver fachion que nous puyssun accorder avec ly de nous prcnre pour ung coadjutcur, afin qu^apres sa mort pourons estre assuré de avoer le papat et devenir prêtre, et après èstre saint, et que yl vous sera de nécessité que après ma mort vous serez contrainct de me adorer, dont je me trouverai bieo glohfioes, et tdieu » fuet de



tualité de périls pour le repos de la chrétienté, il ne faut pas juger trop sévèrement rbomme d'État qui , par de prudentes précautions, se met çn garde contre Ta venir, et veut, à l'aide d'alliances et de concessions, conserver le rôle-d'arbitre des destinées européennes, qu'il a conquis à l'Angleterre.

Et peut-être que le faste qu'il affiche à Londres n'est eucore qu'une comédie destinée à tromper les nations rivales. Que penseront-elles des ressourcés d'un pays où un simple sujet marche avec toutes les splendeurs de la royauté, et possède des revenus qui payeraient une flotte comme celle qu'entretient Venise?

Faste insolent, du reste, quels qu'en soient les motifs, et qui devait être cruellement

châtié. Skelton, l'exécuteur poétique des colères delà noblesse, répond à qui lui demande : Pourquoi ne vous voit-on pas à la eour (1) ? t Pourquoi? c'est qu'il y a près du roi un homme plus haut que le roi, si élevé dans la hiérarchie fantastique de son orgueil, qu'on ne peut le regarder en face. Au conseil d'État, dans la chambre étoilée, savez-vous comment il se tient? Sa baguette frappe la table, toutes les bouches se ferment, nul n'ose prononcer un mot: tout se tait^ tout plie. Wolsey parle seul; nul ne contredit, et quand il a parlé, il roule ses papiers en s'écriant : « El) bien ! qu'en dites-vous, messeigneurs? mes raisons ne sont-elles pas bonnes, et bonnes, bonnes?» Puis il s'en va sifflant l'air de Robin Hood. Voilà l'homme qui nous gouverne, que la pompe et l'orgueil soutiennent de toutes parts, et qui, pour garder mieux le vœu de

la main de votre bon perc Maximilianus, futur pape. » — Capefîgue, I. c, l. «.P-276.277.

Celle lelirc est du 18 septembre 1512; mais avant de mourir Maxi-milîcn formait toujours les mêmes rêves et les mêmes projets.

(1) Why come ye aot to court ?

chasteté, ne boit que le fia hypocras, ne se nourrit que de gros chapons cuits dans leur jus, de faisans et de perdrix merveilleusement assaisonnés (i). »

Le poète accompagne le ministre au sortir de la cour étoilée, à travers les rues tortueuses de la cité. € C'est à peine, nous dit-if, si Ton pourrait compter les nombreux clients qui servent de cortège à Sa Grâce. Vous y trouverez des évêques, des abbé& mitres, des ducs, des comtes, des chevaliers, des juristes, des théologiens, des maîtres d'école, des valets de pied, des palefreniers : la procession est longue jusqu'à York-place. Ah I voici le cardinal, dit un homme du peuple ; c'est l'archevêque d'York, dit un autre ; c'est le légat à latere de notre très-saint Père le Pape, dit un autre ; c'est le grand chancelier, dît un autre ; c'est le diable, dit un autre. —Place, place à mylord d'York, place au chancelier, place au légat, crient les valets de service ; arrière, manants ! ne voyez-vous pas la douce figure de Sa Grâce ! •

Le chancelier est dans ses appartements; il se promène et se prélasse :

« Ma demeure, dit-il, est somptueuse; l'or brille sur mes toits comme le soleil en plein raidi ; des arabesques en ronde bosse serpentent sur les murs, affectant les figures les plus fantasques ; mes galeries, larges et spacieuses, ressemblent à des parterres; dans mes jardins, protégés par d'épaisses murailles, des fleurs aux mille couleurs parfument l'odorat J'ai des bancs ombragés de chèvrefeuille pour me reposer ; ailleurs des labyrinthes pour égarer mes pas ; plus loin de vastes allées pour rêver à loisir.

(1) Nous citons la traduction de M. PhiL Chasies, qui, dans la Revue des deux Mondes (mars 1842) a écrit sur Skelton quelques pages curieuses et qu'il faut consulter si Ton veut connaître un des poëtes les plus originaux de la renaissance.

Voyez mon salon ; quelles belles tapisseries ; c'est la main d'un artiste qui eu a dessiné les sujets : on dirait delà peinture ! Quand vient l'heure du dîner, ma salle à manger étale une table couverte de mets exquis; je dîne dans une atmosphère de parfums; ma vaisselle est l'œuvre de ciseleurs habiles; je bois dans des coupes d'or. Si je sors, deux croix d'argent me précèdent ; devant moi marchent des valets une hache dorée sur l'épaule; on me contemple comme un saint quand je parais sur ma mule couverte d'une selle de velours. »

Nous avons laissé parler longuement le poète : écoutons maintenant l'historien.

Skelton, qui, dans ses pamphlets, fait une si joyeuse guerre aux péchés mignons de Wolsey: l'envie, l'avarice, la gourmandise, la luxure (1), a été tout récemment suspendu de ses fonctions sacerdotales par l'évêque de Norwich. Pourquoi? pour un de ces crimes si familiers aux poètes, dit la chronique (2) ; ou, comme traduit Fuller, parce qu'il entretenait dans le presbytère de Trompington dont il était curé, une servante qui ne s'occupait pas seulement de faire la cuisine.

C'est dans l'abbaye de Westminster que le curé s'est réfugié. L'abbé Islip s'est chargé de le nourrir, de le vêtir, de le chauffer; il lui fournit encore de l'encre et du papier pour écrire ces acres satires, qui, sous la forme de feuilles volantes, se répandent dans tous les comtés voisins, et dont plus

(1) Presutnplion and Tain glory,

Envy, wralh and lechcry,

Covetiseand gluUony,

Slolhful lo do good ;

Now rrantic, now stark wode. (â) Having beenguilly of certaiu crimes as most poels are. -^ Warton*8 Engl. poet,

I. 1^



d'une est tombée dans le palais de Wolsey. Le mî-nislre n'aurait besoin que d'un mot pour forcer les portes du sanctuaire où se cache Skelton : il garde le silence. Le t dogue (1) » laisse aboyer le poëte sans jamais sortir de sa niche royale. Du reste, Skelton, en poursuivant Wolsey de ses colères, était moins récho du peuple que des grands du royaume, et des Espagnols surtout. L'ambassadeur d'Espagne ne pouvait pardonner au ministre d'avoir refusé les cent mille couronnes qu'il lui avait offertes pour démolir la citadelle de Tournay avant la restitution de la ville (2).

Les gentilshommes lui en voulaient parce que, sur son siège de chancelier, il ne

vendait pas la justice comme ses prédécesseurs (3).

Les courtisans le haïssaient parce qu'à la Chambre étoilée il ne faisait acception de personne, et qu'il rendait justice au pauvre comme au riche (4).

Les landlords travaillaient à sa chute parce qu'il tenait la main à l'exécution du statut contre la main* tenance; qu'il était inexorable pour le parjure, l'infi-

(1) .... Oar barons

Dare not look out a door, For dread of the maslifT cur ; For dread Ihat the butcher's dog Would worry them like an hog.

(2) Lettere di Bibienoa, lettere de' principi, i. I, p. 33. -* Hariner*8 spécimen of some crrors and defects - in tbe hislory of tbe Reformation of Ihe church England, London, 1693, t. I, p. 50.

(3) For thehononr of Wolsey let it be noticed that, darîngkis administration , there prevailed in this court neîlher the pecuniarj meanness, which was its prééminent vice ander his immédiate pre-decessors, nor tbe croelty which distinguished it at the later period. — Archœol,, t. XXV, p. 376

(4) In the star chamber he separated neîther high nor low, bal jadged etery estate accordlng lo their merits and déserts. — Arcba»ol., t. XXV, p. 377.

délité, la révolte ouverte ou cachée ; qu'il ne voulait pas souflFrir que le fort opprimât le faible (1).

Le temps viendra bientôt où Thistorien se montrera plus sévère encore que le poète, envers Wolsey.

(() For a truth he so pnnished perjary wilh open punishment and open papers weryngc^ Ibat in his lime il was less used. He pu-nishcd also lordes knyghtes, and men offall sortes for ryotes, bear-ing. and maintenance in thcir countreyes, that Ihe poor men lyved quietiy, so Ihat no man durst beare for feare of imprisonment, but he hiroself and his servaantes were wclt punisbed tberefore. — Hall.t p. 760. — ArclMBol., t. XXV, p. 377-378.

## CHAPITRE Vin.

## UEMPIUE.—1515.

Mort «le Maxlmilien. -^ Concurrents à TEmpire. — Intrigues de Henri, de Charles et de François I*' pour obtenir la couronne Impériale. — Rusesda roi d Angleterre. — Cliarles est é!u. — Portrait de ce prince. — Opinion des historiens sur la conduite de Henri pendant rélecUon. — Motifs de la dissimulations du monarcjue.

Le 14 janvier 1519, sir William Knight, en prenant congé de remperéur dans la petite ville de Wells, écrivait au cardinal - ministre que ce prince ne tarderait pas à succomber au catarrhe compliqué de fièvre lente dont il était atteint (1). Le 22 du même mois, Maximilien expirait. De tous les monarques qui gouvernèrent la Germanie depuis Charlemagne, ce

(1) EilisMetters, 1. 1, p. 147.

Les dépèches des ambassaileurs anglais relatives k Vélection d*an empereur se trouvent au British Muséum, à Londres, Mss. Cotlon; presque toutes sont originales; malheureusement quelqiies-nfies ont été détruites par l'incendie de 1731. La plupart ont été rëimprîmèes dans \esState'pap€rspubli$hed under Ihe authority ofhis Majeêly'i comtniêsion, London, 1831, JohnMurray, Aibemarle-street, in-4», 11, recueil qu'il est nécessaire de consulter pour connaître ou écrire rhistoire de cette époque. Nous devons à M. Henry Eilis "Keeper of Ihe Manuscripls in the British Muséum," une collection historique sous le titre de ; Original lelters illustrative o{ English hislory^ incîuding numerous royal letiers from aulography in the Brih'sh Muséum and one or ttco other collections, London, 1825.1^ et 2" série, 3 et 2 vol. in-S**. Nous nous sommes souvent aidé du consciencieux travail de M. Ellis, qui a fait précéder la plupart de ces lettres 6e notes historiques aussi lumineuses quimparlialcs.

fut le plus puissant et peut-être le plus habile. On ne comprit tout ce quMl valait qu'après sa mort. A peine avait-il fermé les yeux que des troubles éclatèrent dans divers cercles de l'Allemagne, et menacèrent un moment de troubler l'élection du nouvel empereur (1). Luther s'apprêtait à briser la belle unité teutonne fondée par Maximilien.

Sept électeurs, seigneurs féodaux, disposaient de la couronne impériale. Les électeurs ecclésiastiques étaient Albert, prince de Brandebourg, cardinal et archevêque de Magdebourg; Richard de Greiffen-klau, archevêque de Trêves; Hermann, comte de Wied, archevêque de Cologne ; les électeurs séculiers étaient, Louis de Bohême ; Louis, comte palatin du Rhin; Frédéric, duc de Saxe, et Joachim, margrave de Brandebourg.

Un historien contemporain compare la dignité impériale à ce rayon solaire qui traverse le vitrage et vient illuminer un appartement; et il s'écrie philosophiquement : « Saisissez donc, si vous le pouvez, ce rayon lumineux ; faites-en ensuite un bel habit de soie, ou bien une table copieusement servie (2). »

Et c'est pour cette goutte de lumière que les trois plus grands monarques du monde s'agitaient en ce moment : Charles, roi d'Espagne, souverain des Pays-Bas et héritier du royaume de Naples; François I*, roi de France et duc de Milan ; Henri VI il, roi d'Angleterre, de France et d'Hibernie. Tous trois, pour l'obtenir, allaient employer des moyens divers :

(1) SchmJdt, HisL des Allemands, t. VI. p. 169.

(2} Qaid eslesse imperalorcm, dicite?EstsoH8 radias per fenestram intransqui domum illuminât : apprcbendile manu, si potestis, ejas lominis unciolam qoam inde auferads ; parate vobis ex eâ luce,. qui-bos induamini^ sericeas vestes; replète mensas! *- Petrus Martyr, de Ang., ep. 6^.

Charles, un calme stoïque ; François P% une générosité bruyante; Henri^ une finesse italienne.

Le roi d'Angleterre jouait le désintéressement et n'avait pas l'air de se soucier de disputer l'Empire au vainqueur de Marignan, Il disait à l'ambassadeur de François P% qui le rapportait à son maître, c que le cardinal de Sion n'avait cessé de le tourmenter pour solliciter la couronne ; mais qu'il se déflait du montagnard, qui colorait sa cupidité d'un beau zèle pour les intérêts de la Grande-Bretagne (1). »

Et pour connaître les intentions du roi de France, Henri donnait l'ordre à sir Thomas Boleyn, son ambassadeur à Paris, de sonder habilement ce prince, et de lui arracher quelques-uns de ses secrets, s'il était possible (2).

François I" ne cachait pas plus son âme à l'ambassadeur d'Angleterre qu'il n'avait caché sa tête dans la plaine de San Donato. Il prenait sir Thomas par la main, l'attirait dans une embrasure de fenêtre et lui disait que quelques-uns des électeurs, sur l'avis que Maximilien mourant avait désigné Charles d'Autriche pour lui succéder, venaient de le solliciter de se mettre sur les rangs pour disputer la couronne, en s'enga-geant par écrit à le soutenir de toute leur influence (â). Et il demandait avec candeur à Boleyn s'il était vrai, comme l'écrivait l'ambassadeur française Londres, que Henri fût disposé à le servir de son patronage(i)) ; mais Boleyn évitait de s'expliquer (5).

(OBoleyn's Lett., Mss. Cott, Cal. D. VII, p. 93.

(2) Id.,ib., p. 88.

(3) Mss. Coll., Cal. D. Vil, p. 88.

(4) And very much he rejoicelb in the letters that came frooi bis ambassador out of England, wbereby be is advised yoar bighness would help and aid bim in this matter, vbicb be reckonetb for a greal fardelle near to a surety. — Mss. CoU., ib., p. 88. — Turaer, p. ^.

(5) Mss.fib., p. 88.

II fallait que François s'assurât de la bienveillance du légat. Il lui écrivit donc une lettre où il le nommait «son cher ami (1 ), • et lui demandait ses bons oflices dans le cas où Henri ne voudrait pas de l'Empire.

Henri, dans un entretien avec Tagent français, affectait toujours le même désintéressement, et parlait avec dédain de la vanité des grandeurs de ce monde. Content dans son île, à quoi lui servirait un diadème nouveau? n'avait-il pas assez de celui que lui avait donné la Providence (2) ?

Heureux de ces confidences, François r% qui se croit sûr de la couronne impériale, s'amuse à raconter les châtiments qu'il prépare, en sa qualité d'empereur, à cette horde de Turcs qui s'avance pour étouffer le christianisme. Et, serrant d'une maiole bras de sir Thomas, et de l'autre se frappant la poitrine : « Par ma foi, disait-il, si je parviens à l'Empire , dans trois ans je suis à Constantinople ou je meurs en chemin (3). » Chaque jour apporte au monarque confiant de nouveliejs preuves de l'indifférence de son noble allié pour Théritage de Maximilien ; ■Yraicnent, disait-il un jour en jouant avec sa toque de velours, je n'ai pas de meilleur ami sur la terre que Sa Grâce mon frère(4). » Par reconnaissance pour les services que Wolsey lui rendait, il cherchait les moyens de lui faire obtenir la papauté (5). Wolsey à

(1) Il M. Golt., ib., p. 87.

^) '^ He was content with hîs estate'% and the ambassador thoaght "sorely that the king*s higbness pretendetb not to Ihe empire.** —Mss. GoU., Cal.» ib., p. 94.—Turner,t.I,p.207.

(3) He took me bard by the wrist with one band, aod laid the olher upoo bis breast, and swore to me by bis faitb, if he altain to be emperor, Ibat witbin three years after, be would be in Constantinople, or he woald die by tbe way.^Lettre du 28 fév. 1519, Mss. Coït., Cal. D. VII , p. 93. — EUis, t. I, p. 147.

(4) Mss. Cott., ib. — EUis, p. 148. (5jBoleyn'8letterofli^ Marcb, to Wolsey.—Uss.Cott.,ib.,p.98.

Rome et François !•' à Constantinople, le beau rêve!

Mais peu de jours après, le monarque trompé apprit, par l'ambassadeur d'Espagne, que Henri, son t bon frère, » avait déclaré formellement à l'évêque de Burgos, que jamais il n'appuierait les prétentions de François I", et qu'il préférerait voir le sceptre de Charlemagne dans les mains du roi d'Espagne plutôt que dans celles du roi de France (1). Boleyn, forcé de s'expliquer, essaya, mais en balbutiant, de démentir ces informations officielles : François P' s'aperçut trop tard qu'il était joué par le roi d'An* gleterre (2).

La diète allait bientôt s'ouvrir à Francfort-sur-le-Mein, où les Fugger, ces grands banquiers d'Augs-bourg, avaient un comptoir : c'est à l'aide de ces rois de la finance que François P' et Charles d'Espagne comptaient acheter les consciences des électeurs. François P' voulait dépenser trois millions d'écus à Facquisition de la couronne de Maximilien (3). Malheureusement les traites qu'il tira sur les banquiers

furent protestées. On se rappela qu'il n'avait pas, trois ans auparavant, quelques milliers d'écus au soleil à donner comme arrhes pour le rachat de Tournay. Les Fugger, eu marchands prévoyants, eurent peur que le roi ne pût faire honneur à sa signature, et ils refusèrent d'accepter les traites (ft). Charles d'Autriche se servit d'or au lieu de papier

(1) Mss. GoU., CaU D. VIT, p. 105. —Ellis t I, p. 150.

(2) Boieyn*s Letl,. EUis, t. J, p. 155.

(3) (St4 lie§ fld) tjerne^men, ce toerbe brei !0}î(tioiien *ront^aIer b«w« wenben, tim jum Jtaïjfer gu toérben.—S^anfe*« brutft^e ®ef<^idjte im 3«îtall«r ter f)* {efcrmation, 1. 1, p« 359.

(4) V. Pièces touchant les promesses faites par les électeurs de l'Empire pour élire François I*^ empereur.— Bibl. du Roi, Mss. Dn-puy, vol. 263.

pour acheter les voix : chaque électeur reçut du prince 50,000 ducats en monnaie courante (1).

François, du reste, paraissait beaucoup plus compter, pour gagner ses juges, sur l'éloquence de ses orateurs à la diète que sur les chariots chargés d'or qu'il venait enfin d'expédier pour remplacer les traites, et qu^on avait pillés en route. Ces orateurs avaient préparé une magnifique harangue écrite dans un latin que Budé n'aurait pas désavoué, et faite pour flatter singulièrement la vanité d'électeurs, qu'on transformait, en pleine Allemagne, en étoiles septentrio• nales dont la splendeur efface la lumière de tous les autres astres nocturnes. La comparaison pouvait être d'un effet merveilleux, mais l'étoile n'avait pas la valeur du ducat (2).

La pédante Allemagne se permit de rire en prose et en vers, moins encore de la harangue que des prétentions de François I". La prose était épaisse, les vers ne manquaient pas de sens : le poète trouvait étrange qu'un prince qui se nommait François I" aspirât au titre de César (3). Charles représentait la nationalité teutonne : comme Maximilien, il portait, sur son

(1) Pace*8 letter, citée par Herbert, p. 82.

(2) Vos inquam seplem principes qui velati septentriones In cœlo reliqoas splendore atqae ordinc slellas anlecedant, ità vos in terris autoritale, potentià, viribus, consilio, generositate, sapienliâ, non modo Germanis, sed aliarum quoqae gentium proceribusacprincipi-btts prslocetis. — Oratio oralorum Francisci régis Gallorum princîpi-buselectoribos Francofordiam à Confluentiâ missis. Die XYIII mensis janii, anno MDIX* August» Vindelicorum.

(3) Cùm sis Franciscos Gallas, rex Gallice, qaùm sis,

Imperiom poscis, quâ ratione tibi? Franciscus nemo est hoc Cœsar nominefactns»

Nec Gallus me quis sospile Qasar erit: Cssar Germanus mihi rex et Carolus eslo :

Quare, Francisco et Galle repulse, vale !

A la fin de VOratio oratorum Francisci régis Gallorum.



blason, le lion des Pays-Bas et l'aigle d'Autriche ; et, comme chrétien, le même nom que cet empereur puissant, qui un moment avait été maître du monde, 11 fallait au pays un prince de race germanique. Ne nous y trompons pas: l'homme du Nord poursuit ici dans François I" l'homme du Midi, et le poète continue la lutte qu'un moine vient de commencer à Wittemberg. Il est certain que la chevalerie allemande, dont Sickingen était l'âme et le bras, n'aurait pas souffert un mattre gaulois ou anglais.

Henri, cependant, après avoir endormi ses deux rivaux à l'aide de promesses qu'il avait l'intention d'éluder, vint tout à coup se mettre sur les rangs pour disputer l'Empire. L'élection du Tudor devait assurer l'élévation de Wolsey, qui voulait être pape à tout prix (1). L'évêque de Worcester travaillait à Rome au succès de la candidature royale. Si le prélat eût réussi, le sceptre impérial tombait dans les mains d'un roi théologien. L'évêque avait un double thème à développer : — A moins d'une dispense, Charles ne pouvait réunir la couronne impériale à la couronne de Naples (2) ; et pour Rome, il y avait grand danger à accepter comme roi des Romains un jeune prince déjà maître du Milanais; — d'un autre côté, avec François V\ plus de barrières entre la France et l'Italie.Que devenait dans l'un et l'autre cas, cette généreuse pensée d'une nationalité italienne dont Jules II rêvait le triomphe jusque sur son lit de mort (S)?

Pace arriva bientôt en Allemagne sans ducats ni tha-

(1) Lingard, h c, t. II, p. 157.

(2) SaDdo?a1, Hisloria de la vida del emperador Carlos V, em Pamplona, 1614, in-foU, 2 voU 1. 1 , p. 139 el suiv.

(3) Roberlson, Histoire de l'empereur Charles^}aint, 2yo1. in-i2, t. 1, p. 336. — Goldast, Gonst. imp. Francof., 1673, t. I,p. 439.

lers, mais porteur d'instructions où les promesses les plus séduisante&détaient prodiguées, surtout aux électeurs ecclésiastiques. Pace, au premier bruit qu'une étoile avait lui nouvellement en Italie, annonçant le réveil des lettres, était parti pour Bologne. Pendant son voyage d'exploration scientifique, il avait, comme Pic de la Mirandole, recueilli sur sa route de précieux manuscrits, écouté les professeurs célèbres, fréquenté les universités, pénétré, dans les ateliers des peintres, pris place

sur les bancs des écoles de droit, et il était retourné dans sa patrie, où le roi lui avait donné la survivance d'un canonicat à Saint-Paul, vacant par la mort de Colet (1). Tout en voyageant, tantôt à pied, tantôt à cheval, il rassemblait en pensée les matériaux d'un petit traité consacré au progrès des lettres. et qu'il intitula plus tard : De fructu qui ex doctrinâ per<:ipitur (2). C'est un plaidoyer en faveur de la science, qui, jusqu'alors, n'avait guère enrichi ceux qui la cultivaient, et que quelques gentilshommes, grands chasseurs de renard, repoussaient parce qu'elle menait droit à l'bôpitaL « Par Notre-Dame, dit un landlord qu'il rencontre sur sa route, et qu'il introduit dans la préface de son petit livre; jamais mon fils n apprendra les belles-lettres. Faire retentir une note aiguë sur le cor, courir le cerf, chasser à l'épervier, chevaucher par monts et par vaux, parlez-moi de ce métier-là, c'est le bon; arrière cette lady qu'Érasme a surnommée xrjv xarceparov Trevtav, je n'en veux pas pour mon fils (3; I >

i Et si votre fils, répond l'humaniste, était ap-

(1) Voir, an sujet de la bienyeillance que témoignait Henri à Pace, une iellre deClerk k Wolsey. — State paper$, 1. 1, p. 2.

(2) Le traité parât à Bàle en 1524, petit in4\

(3) Tytler, L c, p. 112 et suir.

pelé par le prince pour remplir quelque importante mission, que ferait-il avec sa science à donner du cor, à forcer le cerf, à traquer le renard, à tirer répervier au vol? » Et le moderne Nemrod, ne sachant que répondre, agite son verre vide en criant à la servante: « De la bière! » Puis, remplissant jusqu'au bord : « A votre santé ! » dit-il à Pace ; et Thu-maniste et le chasseur se séparent (1).

Pace trouva chez les électeurs réunis à la diète d'autres préventions que chez son compagnon d'auberge. Les électeurs ecclésiastiques refusèrent de donner leur voix au roi d'Angleterre, sous prétexte que Sa Grâce s'était mise trop tard sur les rangs, et qu ils avaient engagé leurs votes (2).

Pendant que Pace faisait d'inutiles efforts pour gagner une seule voix à son maître, on apprit à Francfort que Charles parlait de donner l'ordre à un corps d'armée de s'avancer des Pays-Bas sur les bords du Mein, pour protéger l'indépendance de& électeurs. Cette menace (3) servit les intérêts de ce prince beaucoup plus que les ducats dont il s'étaU montré prodigue : il fut élu. Henri se consola de sa défaite en affirmant qu'il n'aurait jamais voulu d*un empire, au prix auquel son rival l'avait obtenu ; mais il dissimulait. A la nomination de Charles, l'Angleterre fit éclater des transports de joie : la populace alluma

(1) tyUer,ï.c., p.115.

(2) The ecclesiasUcal electors told him, (hat if they had been earlier pursued, he

tnighl hâve been elccted, but thaï they vere now prcen-gaged.— Lettre à Henri, 20 juin, citée par Herbert, p. 82.

(3) Tytler, 1. c., p. 109. Pace a signalé la double manœuvre de corruption et dlntîmidation employée par Charles pour décider les électeurs. Il écrivait le 27 juillet au cardinal : « And surely they wolde nott hâve electidde hym yfTfere ofl* their persons hadde not dryven tbem Ihereunto, and évident ruine ofT ail their nation yff they hadde electidde ony olher kynge.» — Mss. Cott., Galba, B. Y, p. 285,

des feux sur les places publiques, pendant que les Allemands et les Espagnols, répandus dans les taver^ nés de Temple-Bar, vidaient d'énormes pots de bière en rhonneur du vainqueur (1). ÂRome, dont la politique a mérité les éloges de Robertson (2), Léon X se hâta d'offrir à Charles d'Autriche une dispense pour réunir la couronne impériale à celle de Na-pies (3}, Luther venait de se révolter contre Fautorité hiérarchique : le pape avait besoin d'un souverain de race teutonne pour réprimer le moine. Quand, à Aix-la-Chapelle , cette ville que la bulle d'or désignait pour le couronnement de l'empereur, l'archevêque de Cologne demanda à Charles s'il promettait de travailler au triomphe de la foi catholique et de défendre , au prix même de son sang , les intérêts de l'Église d'Allemagne, Charles leva la main qu'il posa sur l'autel, et répondit : «Je le veux, que Dieu et ses saints me soient en aide (&). »

A peine âgé de vingt ans, dit un historien, Charles d*Autriche se levait avec le jour, jetait sur son épaule un manteau espagnol, se mettait à genoux devant un crucifix, et priait pendant quelques minutes. Sa prière terminée, il rassemblait ses serviteurs, et assis sur un mauvais escabeau, se faisait lire par son chapelain les sept psaumes de la pénitence. Il s'habillait ensuite pour aller entendre la messe , et au sortir de sa chapelle, tenait conseil, puis mon*

(I) BaU., 1. c. p. 599.

(2j Robérlson, Hist. de CharlesQuînt, 1. 1, p. 336.

(3} Giannone, Hist. de Naples, t. II, p. 498.

(4) Sic volo, et inquanluin di?ino fullus fuero adjutorio, precibos-que christianorum fideliumadjulus valuero,omnia promissafideliter adimptebo : sic me Deus adjuvet, et sancti ejus.— Goldast, DD. NN. Imperalorum slatula et rescripla, Francof., 1607, in-fol., p. 11.

Le cardinal Cajelan rendit compte à Léon X, en date du 29 juin 1519, des débats de la diète.—Leltere di principi» in Venetia, 1562, petitin4«*, t. I,p. 1-5,

tait à cheval sans poser le pied sur Tétrier (1). Il avait eu pour professeur de théologie et de latin Florent d'Utrecht. Charles de Chièvres lui avait appris le métier des armes. Il entendait l'espagnol, l'allemand et le français. Ses trois livres de prédilection étaient le Courtisan du comte de Castiglione, les Discours de Machiavel sur Tite-Live, et

THistoire de Polybe. Personne comme lui ne possédait l'art d'écouter. Chez Charles, c'était l'œil qui parlait : à peine s'il ouvrait les lèvres pour en laisser tomber quelques rares monosyllabes. Il mangeait presque toujours debout et restait assis dans son cabinet des matinées entières, appesanti sur des liasses de papiers. C'est là qu'il passait son temps à lire, avec une patience toute flamande, les rapports de ses ministres : curieux de la moindre affaire, et voulant connaître jusqu'aux plus petits détails de l'administration de ses États ; prompt à prendre une détermination, entêté dans son opinion, lent à concevoir, mais retenant tout ce qu'il avait appris (2).

François P', à la nouvelle que Charles voulait lui disputer la couronne impériale , n'avait témoigné ni surprise ni colère. Il avait dit en riant à l'ambassadeur espagnol, que « c'estoit comme s'ils fussent tous deux à la poursuite d'une dame, et que advint ce que advenir pourroit, ils ne laisseroient pas

(1) Gregorio Leli, Vie de Charles V, t. fV, p. 394, 395.

(2) Yoir le portrait de ee prince tracé dans rHistoire de Pedro Mexia, traduite en anglais par Grimeston, p. 635 et 636.

Jérôme Condé de Nagorol, Gt snr l'élection de Charles les vers solvants :

Postulat imperiom Gallus, Germanus, Hiberas ;

Rexgenus hoc triplex Carolus unus babet. Cœsarê in hoc populo fiet satis omnibus uno : Imperium est îgitur, Carole» jure tuum.

^SandoYal, 1. 1 , p. 140.

J

d'estre bons amis ensemble (1). > Mais quand son rival eut été élu, il ressentit cruellement Taffront que lui avaient fait les électeurs en lui préférant < un enfant de taille médiocre, au teint blafard, aux cheveux rouges, qui traînait péniblement ses mots, et ressemblait en parlant à une momie (2). » En qualité de duc de Milan , il déclara qu'il ne souffrirait jamais que Charles se fit couronner à Rome autrement que Sîgismond et Frédéric III , c'est-à-dire sans armes (3). Or, Charles, avait montré dans un tournoi à Yalladolid, en désarçonnant jusqu'à trois de ses adversaires, qu'il savait trop bien se servir de sa lance pour s'en séparer jamais (À). La prophétie de Léon X allait donc s'accomplir : l'Italie devait être le champ clos où ces deux princes videraient leur querelle.

Il faut rendre justice aux historiens anglais : pas un qui n'ait des paroles de pitié pour flétrir la politique tortueuse de Henri à la diète de Francfort (5). Le prince a perdu cette générosité de cœur que nous admirions en lui lors de son invasion en France. C'est un diplomate de l'école de Machiavel, qui pour réussir a recours à la ruse. Encore, si son manège avait quelque chose de royal 1 Mais tromper ses deux rivaux

par de beaux semblants de loyauté chevaleresque est indigne d'un souverain ! Cependant, si l'on étudie attentivement cet homme à deux visages, qui comme dans la pièce allemande jette et reprend son

(1) Ms5. Valican, n^ 3922, p. 70.

(2) C*cst )e portrait qae Pierre Martyr a tracé de Gharles-Qaint, ep. 735.

(3) PelTQS Martyr, ib.

(4) Histoire de Léon X, t. 11, p. 53f. *

(5) Il ïs impossible to défend the conduet of tbe king of England in ilmost anj part of Ibis complicated intrigue. It was selûsh, disho-noarable and insincere. —Tytler, 1. c, p. 110. — VoirTarner^p. 209 et 210, t. 1.

masque, suivant la nécessité thé&trale, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'est dépouillé volontairement de sa personnalité pour servir d'instrument au cardinal ministre. — Wolsey veut remplacer Léon X : de là les cajoleries intéressées que la royauté prodigue à ses deux compétiteurs.

C'est à Taide d'une farce politique, où Henri consent à faire le valet trompeur, que le cardinal espère gagner la tiare. A François I'', de frauduleuses promesses d'un patronage que Wolsey ne veut pas accorder; à Charles, une belle lettre autographe remplie de protestations amicales mais mensongères ; et au moment où le dénoûment de l'imbroglio élec-toral approche, l'apparition inattendue d'un troisième prétendant, qui a l'air d'aspirer sérieusement à la couronne, qui se résigne philosophiquement quand elle lui échappe, et va même jusqu'à féliciter son rival d un succès qu'il travaillait à contrarier de concert avec son ministre (1) : telle est la misérable intrigue dans laquelle on regrette, pour l'honneur d'une majesté royale, que Wolsey ait fait intervenir son maître. A Londres, c'est la dissipation qu'il lui enseigne; à Calais, c'est l'orgueil; à Francfort, c'est l'hypocrisie. Ainsi chaque jour Henri perd une de ses vertus natives. Quand viendra pour lui l'heure de lutter contre le plus impérieux des penchants, l'amour d'une femme, il n'en aura ni la volonté ni la force, parce que tous ses nobles instincts se seront éteints dans les tentations auxquelles son ministre n'a pas craint de l'exposer. Que nous importe la haute position politique que Wolsey a su donner à son pupille , si le pupille est avili ?

(1) C*esl sir Thomas More, celle fois, qui, par ordre da prince, écrit à Wolsey de « congraluler le roi d'Espagne. » — Mss. Coll., Galba, B. Y, p. 2f70. —State Papers, 1. 1, p. 304.

C'est pour mettre à son doigt l'anneau du pécheur que Wolsey a fait un double pacte avec François P' et Charles-Quint. François V'' a dans le sacré collège quatorze cardinaux qui lui sont dévoués, et qui voteront pour le cardinal quand Léon X aura cessé de vivre (1). Charles, de son côté, empereur élu des Romains, dispose dans le

conclave d'un grand nombre de voix, qui toutes se porteront sur son protégé (2). Et par un bonheur inespéré pour Wolsey, le pape est atteint d'une maladie qui résiste à tous les eflforts de la science. Mais Wolsey a compté sans la Providence : Dieu l'attend justement à la mort de Hédicis pour châtier son ambition*

(1) Pace avait joué le même jea que Wolsey. Il nous apprend qa^après Télection, Marguerite le remercia de la conduite qu'il avait tenue à Tégard du roi catholique : ^^ And I hâve haddc ofT herre vcrrayc large thanks for thaï 1 hâve doon in Almayne for the kingc catholike in the laie élection."— Mss. Coll., Galba, B. Y, p. 285.

[2) Ând thus he halh dcsircd me lo wrile to you, Ihat if il plcase you lo prétend lo bc the head of the church, if per case any Ihing should fall of the pope, he sailh he m\\ assure you full fourleen car-dînais for htm. He mil also of Ihe companies which be in division, IheCoionnois and Ihc Ursynsat Rome, assure you the vhole company of the Ursyns. — Lettre de Boleyn à Wolsey, 14 mars 1519 ( Mss. Coll., Cal. D. p. 9S), citée parTurner,t. I, p. 211, note44.

I, «5

## LE CAMP DU DRAP D'OB. — 1520.

François I*' réclame rexécution du traité qui a décidé qu'une entrevue aurait lieu entre ies rois de France et d'Angleterre. -~ Arrivée de Charles-Quiot en Angleterre - Présent qu'il fait à Wolsey. — Henri s'embarque pour Calais. — Le camp du drap d'or. — Conférence entre les rois d'Angleterre et de France. — Tournois et fêtes. — Les monarques se séparent. — Projets de Henri et de Wolsejr.

Entre deux rivaux malheureux la réconciliation est facile. François eut bien vite oublié les torts de Henri VllI. A défaut de la couronne d'Allemagne, il avait gagné le duché de Milan, et son lot était assez brillant pour faire envie à tous ses rivaux. Charles d'Autriche qui venait d'hériter du monde Germanique , que la diète de Francfort lui avait livré, et d'une terre inconnue plus grande que l'AUemagne que Fernand Gortez avait découverte, allait être obligé de laisser en Espagne, s'il voulait passer en Italie, des germes de guerre civile. Déjà quelques-unes des provinces de ce royaume étaient en proie à l'anarchie. L'évêque de Zamora avait soulevé la Castilje qui redemandait, les armes à la main, ses vieilles franchises ; une junte improvisée par le peuple avait placé le prêtre à la tête de l'insurrection, et Maria de Pacheco, femme de Padilla, exaltée par le récit des prouesses patriotiques de Sickingen, parcourait les campagnes, réveillant le sentiment national.

froissé par TadmiDistration des ministres de Tempe-reur. La révolte menaçait d'être sérieuse, car elle s'était mise sous la protection de T Église : sur sa bannière flottait Tirnage de la Vierge.

François en portant secours aux insurgés de l' Aragon et de la Gastiile, comme le lui

demandait Maria de Pacheco, était menacé d'encourir la colère du pape et la jalousie de ses voisins. Il crut qu'une alliance plus intime avec Henri servirait beaucoup mieux ses projets ambitieux qu'une assistance, même occulte, prêtée à une révolte armée que dirigaient une jeune femme d'une imagination romanesque, et un prêtre dont la main, affaiblie par l'âge, pouvait à peine porter la crosse épiscopale que lui avait fait obtenir Ferdinand le Catholique (1).

Ce n'était pas Henri, mais Wolsey qu'il avait besoin de voir pour des confidences qui ne veulent pas d'intermédiaires : il est aisé d'en deviner la nature, il ne pouvait être question que de cette tiare convoitée par le ministre, et que le roi de France s'engageait à lui faire obtenir pour prix d'une alliance avec l'Angleterre (2). On comprend que la négociation devait être secrète, car si jamais Charles-Quint apprenait les conditions du traité, la papauté échappait au cardinal. Mais Charles semblait avoir deviné les projets de François I*'. Quelques jours après son couronnement il s'était empressé, pour gagner le favori, de lui accorder une pension de â,000 livres. Qu'était-ce pour ce satrape

(1) Capeiîgue, 1. t., 1. 1, p. 304 et saiv.

(2) He desireth more to sce your grâce Iban any prince living, to the iolent he may shew you (he secret of his mind, whereof hère-afler hewill déclare to your grâce largely.— ï^ettre de sir W. Filx-willîam à Wolsey (Mss. Cott., Cal. VU, p. t4i ), citée par ïurner, L I, p. 246,

en soutane ronge, qu'une somme si mesquine qu'il dépensait en un jour à faire dorer le toit d'un de ses nombreux palais?

Dans le traité qui réglait la restitution de Tournay et le mariage de Marie d'Angleterre avec le dauphin de France, il avait été stipulé que les deux monarques auraient une entrevue sur les frontières de leurs États respectifs. François V' réclama donc l'exécution de la convention (1).

Henri, dans la crainte de déplaire au cabinet espagnol que le rendez-vous projeté semblait alarmer, retardait l'entrevue par des lenteurs étudiées. A la fin François devint si pressant que dans un moment de bonne humeur, Henri jura de ne plus couper sa barbe jusqu'à ce qu'il eût embrassé son bon frère, et François répéta le même serment. Le roi de France tint sa parole, tandis que le roi d'Angleterre oublia la sienne. François se plaignît à sir Thomas Boleyn que Sa Grâce continuât à se raser le menton : l'ambassadeur justifia son maître, en prétendant que la reine d'Angleterre avait une insurmontable antipathie pour les mentons barbus (2) : le roi chevalier était trop galant pour ne pas admettre l'excuse.

Entre Ardres appartenant à la France, et Guînes dépendant de l'Angleterre, s'étend une vaste plaine qui fut choisie par les commissaires pour le théâtre de la conférence. Le cardinal avait réglé le service personnel des deux cours, et la suite des princes et des princesses ; compté les distances qui sépareraient les deux camps, et les pas que chacun des deux monarques aurait à faire quand ils*se visiteraient mutuelle-, ment; calculé le nombre et la hauteur des barrières qui protégeraient les tentes royales , et indiqué

(1) RobertsoD, 1. c, t. I, p. 353.

(2) Lingard, t. II, p. 158.

jusqu'au cérémonial des toasts qu'on devrait porter à table : on eût dit d'un directeur de théâtre (4).

Au moment où Henri et Catherine arrivaient à Cantorbéry, on signala un vaisseau espagnol qui bientôt jeta l'ancre dans le petit port de Hythe, sur les côtes de Kent (2). Un jeune homme en descendit, qu'on aurait pris, à sa suite modeste (3), pour quelque officier de marine, si la plume blanche qui flottait sur son chapeau et son armure d'acier n'avaient trahi l'étranger de distinction : c'était Charles-Quint, roi d'Espagne et

empereur d'Allemagne, qui venait ainsi surprendre son oncle, le roi d'Angleterre. Le lendemain « pq;* un temps calme et une mer immobile, Charles, impatient, monta dans une barque de pêcheur , et gagna à force de rames le port de Douvres, où Wolsey, averti, l'attendait pour le complimenter et l'accompagner jusqu'au château (4).

Une heure après vint Henri, qui se jeta dans les bras de son neveu, l'embrassa tendrement, et passa à le fêter une partie de la nuit. Le lendemain tous deux partirent pour Cantorbéry, où l'archevêque les reçut à la tête de son clergé. Après avoir communié à la grand'messe, ils déposèrent leur offrande sur le tombeau de Thomas Becket (5).

Wolsey, auguel Charles était allé faire sa cour, parut d'abord beaucoup plus étonné que le roi de

(1) Articles pour Fenlrevue du roi de France et d'Henri VllI, roi d'Angleterre, qai se fit au camp du drap d'or, près d'Ardres. — Bibl. du roi, Mss. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, in-4^, parch. coté 10,332*3.

(2) Rymer, Fœdera, t. XIII, p. 767. — Archœologia, toî. VI, p. 180.

(3) On peut voir, dans une dépèche de sir R. Wingfield et de Spi-nelly,3 mars 1522, de curieux détails sur le caractère de Charles-Quint.— Mss. Gott., Galba, D. VU, p. 11.

(4) TyllerJ. c, p. 117.

(5) Tytier, 1. c, p. 118.

l'arrivée inattendue du prince. On sut plus tard que l'empereur, par des lettres patentes datées de Com-postelle, le 29 mars 1520, avait promis au favori le riche évêché de Badajoz (1), deux mois après la conférence qu'il désirait que le ministre lui ménageât avec le roi d'Angleterre. Que se passa-Uil dans l'entrevue de Charles avec le cardinal? Les courtisans, qui les épiaient l'un et l'autre, furent frappés du ton amical avec lequel l'empereur parlait au ministre, qu'il appelait « son très-cher ami. » La joie rayonnait sur la figure deWolsey, à la fin de l'entretien. On disait qu'il avait reçu de l'hôte illustre de la Grande-Bretagne la promesse formelle de la tiare (2) ; le bruit courut encore , et la nouvelle était certaine, que pour prix des services qu'il s'était engagé à rendre à l'empereur, sa pension annuelle avait été augiîientée de 7,000 ducats (3). On remarqua que le cardinal, au sortir de l'entretien, jetait, par intervalles, un regard d'amour sur un diamant dérobé, disait-on, à la couronne d'un caci(iue du Mexique, et dont Charles venait de lui faire présent. Les Espagnols, qui s'écartaient respectueusement sur le passage du ministre, jugèrent, à la figure épanouie de l'empereur, que leur maître s'applaudissait du marché qu'il venait de conclure (ù). Après un court séjour en Angleterre, Charles s'embarqua pour la Flandre. Le jour du

départ de l'empereur, Henri, Catherine, Wolsey, et plus de

(i) Rapin de Theyras, t. VI, p. Ii3.

(2) Robertson, Histoire de Charles-Quint, 1. 1, p. 353.

(3) Tytler,l.c.,p.118.

(4) Tytler, l.c.,p. 119.

Sur les préparatifs de l'entrevue d^Ardres, quatre lettres originales existent au Brit. Mus. : 1" de Thomas Boleyn à Wolsey, Mss. Coït., Cal D. Vil, p. 104; ^ de sir Richard WingHeld, 18avril 15-0. Mss., Cal. D. VII, p. 210; 3° de sir Rich. Wingfield à Henri VUI, 7 mai. Mss. Cal. D, VIÏ, p- 215; ¥ de sir R. Wingûeld à Wolsey,

quatre mille gentilshommes, non compris la suite du cardinal et celle du duc de Su £folk « firent voile pour Calais (1). Henri s'était fait accompagner par Hall » Recorder de Londres, qui devait retracer dans sa chronique les divers incidents du voyage (2), par John Bastell et Clément Urmeston, qui s'étaient chargés de décorer la voûte de la salle.du banquet, t avec des compartiments et des bâtons dorés, et autres inventions^ > Maître Barkley, le moine noir, le traducteur du SAip of Pools , t avait été requis par Wolsey pour fournir des histoires et des explications convenables à Tornement des bâtiments et de la salle à manger (3). »

25 mai, Mss. Cal. D. VU, p. 224. On les Irouye dans Ellis, 1" série, t. î, p. 162-174.

(t) La chronique de Calais, sons les rois Henri VII et Henri VIH, jusqu'à Tan 1540, par J.-G. Nicbols. — Analyse Urée da Moniteur, 10 oci. 1846.

(2) Tarner, 1. c, t. Il, p. 250, note.

(3) La Chronique de Calais. A l*appendice de l'ouvrage se trouvent diverses lettres de Wolsey adressées à Henri VIII.

« Le plus curieux document est celui qui rapporte lésa ordonnances pour la surveillance et la garde de Calais, v qui sont, pense M. Ni-chois, une portion de ces « bonnes vieilles et sages Idis « que les commissaires trouvèrent négligées en 1535. L*ouverture des portes, qui en été avait lieu à cinq heures, était faite dans la forme voulue (la forme avait été prescrite). La fermeture s'accomplissait avec les mêmes cérémonies, et les clefs, lorsqu'on les apportait devant le député du roi, devaient être « enfermées dans un coffre, lequel coffre était toujours déposé à côté du fit du député. » Pour la sôreté durant la nuit, les vedettes (êcout watch) faisaient la ronde autour de la ville, à rcxtérieur, et la garde stationnaire (êtand wateh) gardnit rintérieur. La garde bourgeoise avait la garde du château, et, pour les maintenir toutes dans leur devoir, on institua une garde d'inspection chargée de les surveiller. Les devoirs de cette dernière étaient minutieusement décrits. Voici quelles étaient les punitions pour les hommeâ

qu'on trouvait endormis à leur poste :

> Et si quelqu'un de ladite garde d'inspecliou trouve un homme de la garde stationnaire dormant trois fols dans une nuit et le prend par le nez, lui ou tout homme qui aurait trouvé un desdits gardes dormant trois fois dans une nuit, doivent le présenter le jour suivant

François 1" avait donné l'ordre à Peiresc de tenir un journal exact des fêtes royales, pendant que Fleuranges en retracerait les merveilles (1). Le gentilhomme s'acquitta de sa tâche en véritable poète. Hall excelle à*reproduire les détails d'architecture : on dirait qu'il n'a pas quitté l'atelier de Torrigiano; Fleuranges s'attache de prédilection à donner, avec le fini d'un peintre flamand, la physionomie de ses personnages. Nous l'écouterons un moment :

« Le jeudi 7" jour dudit mois de juing (1520), jour de la Feste-Dieu , le roy et le roy d'Angleterre se virent et parlementèrent ensemble après midi environ les vespres en la terre dudit roy d'Angleterre, en une petite vallée nommée le Valdoré entre ladite ville d'Ardres et le chasteau de Guynes. Et pour entendre comme ils s'entrevindrent rencontrer, et l'ordre qui y fut gardé debvis sçavoir que le roy partit dudit Ardres en bel ordre, accompagné de M. le connétable qui portoil l'espée nue devant luy ; puis marcha le grand escuyer ayant l'espée royale semée

aux dcpulés du roi, au maréchal (gouverneur), ou tout autre du conseil. Ceux-ci commanderont au sous-maréchal (sous-gouverneur) de faire suspendre le délinquant dans un panier au-dessus des murs de la ville , le prochain jour de'marché , à dix ou douze pieds au-dessus de Peau, et il aura avec lui dans son panier un pain et un pot de boisson, ainsi qu'un couteau pour couper la corde quand il le voudra, et ledit sous-maréchal commandera aux gardiens des digues d'être présents avec leurs bateaux pour recueillir le coupable quand il tombera; et lorsqu'il sera retiré, on le conduira sous bonne garde à la prison du maire de la ville , où il sera retenu jusqu'au jour de marché suivant, et alors il sera banni de la ville pour un an et un jour.

n Une autre garde encore fut instituée $ou<t le nom de garde de Vétendard (banocr watch) pour la saison des harengs,qui, à cause du grand concours des étrangers affluant à Calais à cette époque, semble avoir été considérée par les magistrats de cette ville d'an tout autre œil que ne Test ordinairement celte moisson maritime. » ^Moniteur, 10 oct. 1846.

(1 ) Comment le roy de France et le roy d'Angleterre se virent ensemble entre Ardres et Gbines. — Mss. fiélhunc.

de fleurs de lys d'or, et la portoit en son cousté; et derrière marchoient le roy de Navarre, les ducs d'A-lençon, de Lorraine et de Vendosnie ; les comtes et seigneurs de Guise, de Laval et de Lecutruit, d'Or-val, de la Trimouille, de Saint-Pol ; les raareschaux et seigneurs de Chabannes, de Chastillon, de l'Es-cun, Desperraut, grand-

maîstre ; les princes de la "Roche-sur-Yon, de Tallemont, et grand nombre d'autres seigneurs et chevaliers de Tordre, richement vestus et accoutrés de drap d'or * ayant tous Tordre au col, montés sur coursiers richement en-harnachés, et les plus triomphants que Ton vit jamais. Puis, venoient les archers de la garde dudit seigneur, ayant leurs hocquetons d'orfèvrerie. Les gentilshommes de la maison dudit seigneur estoient à main gauche bien loing de la bande dudit seigneur, sans aucun harnois; car ainsi étoit dit par leurs articles.

» Le roy estoit monté sur un beau coursier et estoit vestu d'une saye de drap d'or frisé, ayant une manteline de drap d'or battu, fort enrichie de pierreries. La pièce de devant et ses manches bien garnies de fines pierreries, comme gros diamants , rubis , esmeraudes, grosses perles à forme et façon de houppes, et pareillement sa barrette et bonnet de veloux et garnis de plumars et pierreries, tant que tout en reluisait,

» Au devant de lui marchoient les Suisses tout habillez de la livrée du dit seigneur, et tout emplumés de plumars blancs; et étojentconduits par monseigneur de Florenges leur capitaine, lequel étoit moult guerrier, et faisoit beau voir les fiffres et tous joueurs d'instrumens, qui les faisoient raisonner bien mélodieusement.

» Les trompettes, clerons, les héraux et roy d'ar-

mes luarchoient auprès du roy, ayant leurs cottes d'armes et bannières déployées : et alloient le plus près du roy, Montjoye, Bretagne, Normandie, hé-raux d'armes.

> Messieurs les cardinaux de Boissy, légat en France, de Bourbon, d'Albret, de Lorraine, et plusieurs évesques et prélats : et messieurs les ambassadeurs du pape, du roy catholique, et plusieurs autres étoient en la compagnie du roy : et ainsi marchèrent jusqu'auprès du dit Valdoré, auquel lieu y avoit des lances et bornes plantées, lesquelles nul ne debvoit passer fors les roys quand il seroit temps de marcher.

» Et de l'autre costé de ladite ville étoit le roy d'Angleterre, accompagné des ducs de Notingam^ de Suflbrt, le marquis d'Orset, le comte de Nortura-brelant, le comte Tallebot, le comte Salleberg, grand chambellan, les comtes d'Ancher et Kint, avec force gentilhommes et archers bien guerriers, ayant leurs hocquetons d'orfebvrerie, et livrées de vasaux blanc et vert, et grand nombre de gens non armez pour la cause dessus dite, et estoient tous en bel ordre.

» Le roy d'Angleterre étoit habillé de toile d'argent , ayant force pierreries et bien riches sur luy et enplumé de plumes blanches, et eux ainsi arrivez près l'un de l'autre commencèrent à marcher et k descendre ladite vallée tout doulcement avec leurs connétables, ayant leur espée nue, et ainsi s'approchèrent l'un de l'autre : et quand ils furent près, donnèrent des éperons à leurs chevaux, i^omme font deux hommes d'armes quand ils veulent combattre à l'épée ; et au lieu d'y mettre les mains, chacun d'eux mit la main à son bonnet, et aussitost l'un que l'autre, et s'embrassèrent et

accolèrent moult doul-

cernent ayant les testées nues ; puis, descendirent de dessus leurs cotfrsiers, et mirent pied à terre, et de rechef, s'accolèrent; et ce fait, se prindrent par les bras pour entrer dans un très beau pavillon tout tendu de drap d*or que le roy d'Angleterre avait fait dresser au milieu dudit Valdoré : et avant qu'entrer s'entrefirent plusieurs révérences et honneurs pour y entrer ; car le roy n'y voulait entrer le premier, ny pareillement le roy d'Angleterre, et y entrèrent ensemble. M. l'admirai et M. le cardinal d'Yort étoient entrés devant. Messieurs le connétable et le grand escuyer estoient près la dite entrée avec l'admirai et le grand escuyer d'Angleterre.

» Les deux roys étant ainsi au dit pavillon, avec les susdits, parlementèrent ensemble par longtems ; et après qu'ils eurent parlé et devisé et fait bonne chère ensemble prindrent leur vin : puis firent venir au dit pavillon les princes et sdgneurs de part et d'autre , et les dits roys les accolèrent; c'est assavoir le roy accola les princes et seigneurs d'Angleterre, et le roy d'Angleterre accola les princes et seigneurs de France par une grande amour fraternelle ; et ainsi tous ensemble banquetèrent et prindrent leur vin avec les dits roys, et les trompettes et clarons, hautbois, fifres,^et tous autres joueurs d'instrumens jouèrent de chacune telle part qu'il sembloit que ce fut un paradis ; et pour ce que la nuit s'approchoit les dits roys, princes et seigneurs prindrent congié moult amoureusement, et chacun se retira pour ice-luyjour(l). »

(1) Monuments de la monarchie francoise, par Montfancon, t. IV, p. 169-172, Paris 1752, in-folio.

Les Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, par Gh. Nodier, Taylor et de Cailleux renferment cinq dessins lithographies représentant les cinq bas-reliefs de Tentrevue du camp du Drap-d'Or, qui ont été sculptés dans la galerie de Thôtel de Bourg-

On dirait que le cérémonial de l'entrevue des deux princes avait été rédigé par Wolsey, en face de ces deux convives que César Borgia avait suspendus vivants aux créneaux de son palais. Autour de chaque tente royale une double palissade, des fossés qu'on ne pourrait franchir même à cheval, des soldats armés à toutes les avenues, un monticule artiflciel où veille la nuit et le jour une sentinelle, une cloche pour sonner l'alarme, des chevaux sellés et bridés, des mousquets chargés , des arcs tendus. Tibère n'était pas aussi soupçonneux dans son île de Ca-prée (1).

Il faut pardonner à Wolsey ses défiances ombrageuses : il ne connaissait pas encore le roi chevalier.

Quand pour la première fois Henri alla rendre visite à François 1", les deux princes montèrent à cheval à la môme heure. A la poussière épaisse que François soulevait sur sofn chemin, Henri devina que son frère arrivait avec une suite plus nombreuse que ne l'avait réglée le cérémonial ; il hésita d'abord, mais honteux de son

irrésolution, il poursuivit son chemin, et s'arrêta sur les bords de l'Andern, pendant que le roi de France gagnait au galop un monticule voisin (2).

tberonlde, place de la Pace11e-d*0rIéaDS, à Rouen; od en trothrera U deseription aax Pièces justificatives , no V.

L'enlrcvue d*Ardres fut peinte par un ancien matlrc allemand, dont le tableau fut eiposé pendant plusieurs siècles au château de Windsor. — Voir : An historical description of an ancient picture in Windsor Gastle, representing the interview betveen the king Henri y 111. and the French king Francis I., between Guincs and Ardres, in the year 1520, by sir Joseph AybofTe.— Arch., 1.111, p. 485 et suiv. — La peinture est aujourd'hui dans la grande salle de la Société des antiquaires, à Londres.

(1) Voir dans Rymer, t. XIH, p. 735» et dans Hall, I. c, p. 609, les précautions imaginées par le cardinal.

[2) Mémoires de Fleurangcs, p. 272.

Hall, rhistorîen officiel de Henri, était là pour n'oublier aucun des détails de l'entretien. Il ne perdait pas de vue Françpis I'', « prince avenant, dit-il , de joviales manières , qui a le teint brun coloré, de beaux yeux , un long nez , des lèvres épaisses, de larges épaules, la poitrine évasée , les jambes assez minces et lespieds longs : » le portrait n'est pas flatté, mais c'est un Anglais qui l'a tracé (1).

François prit le premier la parole : « En vérité, dit-il, mon frère et cousin , j'avais grande envie de vous voir ; je suis certain que vous m'estimez autant que je vous estime, et je vous assure que je ne suis pas indigne de voire alliance. Par ma foi, mon royaume est beau, et mes terres aussi (2) ! — Sire, répondit avec courtoisie le roi d'Angleterre , je n'ai regardé, je vous assure, ni à vos terres, ni à votre royaume ; je n'ai pensé en venant vous voir qu'à remplir loyalement ma parole : de ma vie, je vous le dis, mes yeux n'ont vu de prince que mon cœur fut plus disposé à aimer.-1 Et tous deux mirent pied à terre, se prirent le bras et entrèrent sous une tente couverte de drap d'or.

Pendant le dîner Henri proposa quelques articles additionnels au traité que les deux cours avaient récemment signé. Après avoir lu les titres du roi de France, il continua : ^Et mm roi d'Angleterre;^ puis il s'arrêta : « J'allais ajouter, et de France , dit-il; mais puisque vous êtes ici, je ne le dirai pas, car je mentirais. » François inclina la tête en souriant (S).

Quelques semaines avant l'entrevue d'Ardres, un cartel avait été envoyé par les deux monarques dans

(1) Hall,l. c, p. 610. — TyUerJ. c,p. 121.

(2) Hall, I. c.,p. 610.

(3) Gaillard, Histoire de François !•% in-8% 1 1, p. 312.

toutes les cours étrangères, portant que Henri et François, avec quatorze autres champions « seroient prêts à répondre dans les plaines de la Picardie à tous venants qui fussent gentilhommes, à joutes, tournois et barrières (l). » Pour les passes d'armes on avait préparé un terrain entouré de palissades. Au milieu s'élevaient deux arbres, i|oe aubépine rouge et un framboisier : l'aubépine en rhonneur de Henri, le framboisier en Thonneur de François. Leurs branches s'enlaçaient, et leurs pieds étaient cachés sous des tapis de damas. L'artiste avait épuisé tout son talent à leur faire jouer de loin la nature. Autour des troncs s*enroùlaient en guise d'écorce d'épais rubans verts. Leurs feuilles délicatement découpées s'abaissaient au moindre souffle du vent » et leurs fleurs s'épanouissaient dans des corolles peintes à tromper l'œil. Au moment où led deux grandes royautés vinrent s'abriter contre les rayons du soleil , sous les branches touffues de ces arbustes, les sons de mille instruments de musique se mêlèrent aux acclamations de la multitude, pressée sur .les vertes parois d'un monticule factice. •

Autour du camp, long de 900 pieds, large de 320, étaient des gradins cachées sous de riches étoffes brodées d'or et d'argent, et que vinrent occuper les deux reines de Ftance et d'Angleterre, avec leur suite nombreuse de dames et de seigneurs. Anne Boleyn, dans toute la fleur de la beauté « brillait

(i) Hnme, 1. c, t. Il, p. 147.

For the greater magnifîcence.the king of arms was sent lo Ibe English on the part of the French king with a proclaroation declaring, that in Junc nextlhe two kings Henry and Francis wilh fourteen aids, would in a camp between Guisnesand Ardres, answerall corners, at tilt, (uurney and barriers; and the like proclamation was made by Qaren-ccaux in the French court.— £chard*s Historj of England, p. 638.

parmi les filles d'honneur de la reine Claude (1). A l'une des extrémités de la lice étaient deux pavillons , où les rois en descendant de cheval pouvaient se reposer, et tout auprès deux celliers remplis de vins où les champions allaient se désaltérer.

Les champions de Henri étaient le duc de SufiTolk, le marquis de Dorset, sir William Kingston , sir Richard Jerningham, sir Giles Capel, Nicolas Carew, Anthony Knevitt ; ceux de François , le duc de Ven-dosme, les seigneurs deSaint-PoI, de Montmorency, de Byron, de Saint-Mesme, de Tavanes. Une foule d'étrangers étaient accourus pour assister aux joutes royales (2). Le 11 juin la lice fut ouverte, et les deux reines accompagnées de leurs dames d'atour vinrent occuper la tente qu'on leur avait préparée. Le tapis de pied de Catherine était garni de perles (8).

Les clairons retentirent, et l'on vit s'avancer en champ clos les deux jouteurs royaux , la poitrine bardée de fer, la visiàre abaissée, la lance au poipg, tous deux montés sur des chevaux richement çapa* raçonnés. Us saluèrent les dames juges du corn-* bat,

en abaissant lentement devant-elles le bois de leur longue lance. A ia première passe François brisa la sienne sur la poitrine de son adversaire ; Henri resta ferme sur ses étriers.^A la seconde, Henri porta . sur le casque de François un si rude coup, qu'il le fit chanceler sur sa monture, et le désarçonna. Les dames agitèrent leurs banderoiles aux armes des deux nations et la lutte cessa. Elle recommença le lendemain et les jours suivants avec des chances variées f à la dernière course, le cheval que montait Sa Grâce, épuisé de fatigue, vint donner tête baissée

(1) Mrs. Stfickland, 1. c, t. IV, p% 101, d'après Herbert.

(2) Echard., I. c., p. 620.

(3) Hall,l. cp.eri.

m

sur le fer de son adversaire et tomba mort (i). Après le combat à cheval vint la lutte corps à corps, f Voyez donc, disait Henri à François, comme

mes archers se battent !

— Si j'avais ici quelques-uns de mes Bretons nous verrions bien, reprit François (2).

— A votre santé , dit Henri en vidant un grand verre de vin de Bourgogne : voilà mes Anglais qui crient encore victoire !

— Mes Bretons les battraient comme des enfants, reprit François, A votre santé, mon frère !

— Et si nous luttions? ajouta Henri (S). — Mon frère, je vous défie (4) ! » La partie n'était pas égale: Henri, court et replet, ressemblait dans sa charpente osseuse à ces Bourguignons à peine hauts de cinq pieds, et qui maniaient comme un fuseau ces lourdes épées qu'un homme pourrait à peine soulever aujourd'hui ; François, si Hall est un peintre fidèle, avec ses jambes effilées, sa peau blanche et fine et ses doigts maigres, était aussi beau cavalier que piètre fantassin. 11 accepta pourtant le défi, et suppléa par l'adresse à la force corporelle dont Henri •était doué. Les deux lutteurs s'étaient à peine enlacés , quand François donpa un croc-en-jambe à son adversaire, qui tomba par terre et se releva la figure empourprée, et prêt à prendre sa revanche ; mais pour son honneur les juges du camp décidèrent que le combat ne serait pas repris (5).

Le 22 juin, François alla prendre congé de la reine

(i) ïurner, 1. c. 1. 1, p. 253.

(2) ^op, «^einrid^ b^r aé^tt <Rônig von (Snglanb, erfler Xijtii, Leipiig, i792,in-12,

1.1, p. 104.

(3) Fleuranges , Mémoire^, p. 276.

(4) Hall. I. c, p. 615.

(5) Fleuranges, p. 277.



Catherioe. Il s*en retournait à Ardres, quand il ren« contra sur son chemin une troupe joyeuse de masques. Henri, qui en faisait partie , passa un collier de pierres précieuses autour du cou du roi de France, qui offrit en retour à son frère d'Angleterre un bracelet d'une grande valeur (1). Le lendemain, Wolsey célébra devant leurs majestés une messe solennelle, et accorda des indulgences aux nobles assistants (2).

Au milieu de ces fêtes chevaleresques, oii les gen« tilsbommes des deux pays firent assaut de luxe et de courtoisie; où plusieurs, comme dit maître Martin da Bellay, portèrent sur les épaules leurs moulins, leurs prés et leurs forêts (3), Wolsey n'oublia pas les intérêts de son pays. François avait besoin de la neutralité de l'Angleterre, et il l'obtint en s'engageant à payer à Henri ou à son successeur une somme annuelle de cent mille écus dans le cas où le mariage entre le dauphin et la princesse Marie serait célébré , et où les enfants issus de leur union s'as« soiraient sur le trône d'Angleterre (4). Ce fut le cardinal (l'York qu'il consentit à prendre pour arbitre dans les contestations qui pourraient s'élever entre les deux couronnes au sujet de l'Ecosse (5).

François, qui croyait avoir gagné à jamais Tamitié de son bon frère, s'était trompé : Wolsey, rêvait, en retournant à Guines à côté de Henri, aux chances d'une rupture prochaine avec la France. François t" avait fait de beaux cadeaux à l'arche-vêque d'York ; mais qu'étaient-ils comparés à ce diamant du Mexique que le prélat portait au doigt

(1) Lingard. I. c, t. II, p. 159.

(2) Torner, 1. 1 , p 255. — Hall, p. 618.

(3) Mémoires, p. 26 et 27.

(4) Lingard, t. H, p. 159.

(5) Rymer, t. XI il, p. 7i9, 722, 723 et 724.

pendant les fêtes d'Ardres, et qu*il avait reçu de Charles-Quint? François V' avait pris la main dq ministre, qu'il avait affectueusement serrée; mais Charles, à Douvres, s'était incliné devant lui, comme un courtisan devant son maître. François I'' avait cherché la solitude du cabinet pour parler au favori ^ comme s'il eût craint qu'un étranger fût témoin des marques de confiance qu'un roi de France témoignait au chancelier d'Angleterre; mais c'était au milieu de la cour, en présence du roi et de la reine, en face des grands du royaume, que Charles avait épuisé pour le fils d'un boucher d'Ipswich les formules les plus obséquieuses du cérémonial castillan* François I'' réclamait les bons offices du cardinal, mais le service rendu, il attribuait son triomphe à la justice même de sa cause; au lieu que Charles continuait le rôle d'adulateur même quand il n'avait plus rien à demander. François P' et Charles promettaient également la tiare au légat; mais Charles, pour entraîner le conclave, avait juré de se servir de son épée contre Luther qui remuait l'Allemagne. François I'' s'intitulait roi de France et duc de Milan ; mais Charles, aux titres de roi d'Espagne, d'empereur d'Allemagne, d'empereur élu des Romains , réunissait celui de maître et seigneur d'un monde fabuleux où coulaient des ruisseaux d'or. De ces deux monarques, lequel préférer? Tous deux pouvaient être utiles à la fortune de TAngleterre, comme aux intérêts du mlnisti^e. La politique de Wolsey se résumait en deux mots : épier et attendre. Dans une des conférences qu'il eut avec François I'', Wolsey défendit chaudement les intérêts de Venise, qui craignait de ne pouvoir rester neutre dans une guerre entre l'empereur et le roi de France. La république, dans une lettre de remerciments

qu'elle adressa quelques mois après au cardinal, relevait, en termes bassement flatteurs, la sagesse qu'il avait montrée durant le c(Jurs des négociations. Aux yeux de Venise, Wolsey était une seconde majesté (1).

On avait cru que Charles répondrait au cartel que François P' et Henri avaient adressé aux gentilshommes nationaux et étrangers pour se rendre au tournoi d'Ardres. Charles refusa non-seulement de rompre une lance avec l'un ou l'autre de ces monarques, mais il défendit à ses sujets de la Bourgogne ou de l'Espagne de se présenter au camp du drap d'or.

François conçut des soupçons sur la loyauté de l'empereur, qui s'accrurent encore quand il apprit que Henri avait visité son neveu à Wael (2), qu'il l'avait accompagné à Gravelines et ramené à Calais, où se trouvait Wolsey. Que s'était-il passé dans leui-s entretiens secrets? Tout fut mis en œuvre par François V pour le savoir, jusqu'à des espions qui se glissèrent masqués dans le palais de Greenwich, mais inutilement. Laroche, ambassadeur français^ dans une audience qu'il obtint des deux monarques^ donna lecture de l'alliance conclue entre la France et l'Angleterre , et demanda à Charles de la ratifier comme empereur; mais ce prince éluda la requête (8), sans que le roi d'Angleterre ni son ministre insistassent pour connaître les motifs d'un pareil refus.

(1)... And caUing the inlerfiew a woric of hisconsammate wisdom» besides

freqaently usiag the phrases : your most re?erend power, aod other partof his majesty. — Howard, 1. c, p. 221.

(2) Schmidt, Histoire des Allemands, t. VI, p. 199.

(3) Lingard, t II, p. 160. -^ Hall, p. 24. — Petras Martyr, ep^ 373.

## CHAPITRE X.

### SUPPLICE BE BUCKlNGIIAIf. -^ I5?f«

Bockingham au camp du Drap d*or. — Causes de la baine de Wolsey contre le duc. — Pensées ambitieuses qui tourmentent ce seigneur — Ses visites an chartreux Hopkios.— Il est dénoncé, surveillé et arrêté. — Il comparait devant ses Juges à Westmlnster*Hall. •* Il est condamné à mourir sur réchafaud.

Parmi ces brillants seigneurs qui avaient accompagné leur prince aux fêtes d*Ardres, un seul s^était permis de bl&mer hautement les magnificences coûteuses qu'on y avait déployées (1). Quelques mots piquants, échappés dans de joyeux tête*à-tëte avec ses amis , sur le faste du cardinal, avaient été recueillis et rapportés au prélat. Ce jeune fou portait un beau nom ; il s'appelait Edouard Stafibrd, duc de Buckingbam. Son père sous Richard 111 était monté à réchafaud pour avoir conspiré en faveur du comte de Richmond qui ceignit plus tard la couronne sous le nom de Henri VII. 11 descendait d'Edouard III, par Jean de Gand, duc de Lancastre, et par Thomas de Woodstock, duc de Glocester. Issu du sang royal,



il s'était fait airaer par son caractère chevaleresque et par ses libéralités, par sa franchise et son courage. Possesseur d*une fortune immense, il voulait lutter à la cour de splendeur avec le roi luiméme. Dans son château entouré de ponts-levis, il vivait comme un prince au milieu de vassaux dont le nombre égalait ceux du premier ministre. Plus d'une fois il avait cherché Toccasion de blesser la vanité du cardinal. Un jour qu'il tenait Taiguière d'or devant son souverain, Wolsey, suivant sa coutume, vint y mouiller les doigts. Buckingham eut la malice de laisser échapper le vase dont l'eau se répandit sur les souliers du prêtre. Un regard de courroux comprimé fut ce jour*là le premier châtiment du page imprudent (1).

f Mylord de Buckingham, dit le cardinal d'une voix étouffée ; si vous recommenciez une autre fois « j'essuierais mes souliers sur la fourrure de votre manteau. >

Le lendemain Buckingham parut à la cour avec un magnifique manteau dont il avait enlevé la fourrure. Le roi lui ayant demandé s'il avait envie de faire venir la mode des manteaux sans fourrure : c Pardon, altesse, répondit le duc ; c'est une précaution que j'ai prise contre les souliers rouges du cardinal (2).i Il crut que le trait ferait sourire le roi; il s'était trompé (â).

C'était un beau cavalier que Buckingham. Quand il montait son cheval d'apparat, la toque de velours cramoisi sur la tête, faisant balancer avec une grâce infinie, la plume dont sa coiffure était ornée;

(1) Grainger*8 Biographica) hislory of England, 1. 1, p. 108. — Note from Dodd*s Hist of Ihe church of England.

(2) Bishop*s of Hereford Life of Henry Ihe Eighth.—Tyller, p. 126.

que les ponts-le vis de son château fort s'abaissaient en criant sous ses pas, et qu'ilt raversait une double haie de serviteurs et de tenanciers, rangés sur son passage comme devant un souverain ; alors une foule de pensées ambitieuses s'agitaient dans son cerveau malade. Il rêvait un trône : celui même qu'occupait Henri VIII, etil se disait qu'assez de sang royal coulait dans ses veines, pour qu'il pût, sans trop d'orgueil, aspirer à la couronne. Par malheur il n'était guère discret, et il comptait ses songes dorés à qui voulait l'entendre. Parmi ses confidents était un prieur des Chartreux de Hinton, nommé Hopkins, qui passait pour prophète dans la contrée (1).

Au moment où la flotte qui devait débarquer des troupes d'invasion sur les côtes de France allait mettre à la voile, Buckingham, inquiet, était allé consulter son devin sur le sort de l'expédition.

Hopkins prédît alors que Henri reviendrait de France , vainqueur ; que les armes d'Angleterre se couvriraient partout de gloire ; que Jacques d'Ecosse passerait la frontière, et qu'il ne reverrait plus ses montagnes (2).

La prophétie s'accomplit. Le gentilhomme, crédule plus que jamais , retourna à la nuit tombante chez le sorcier de Hinton. A la clarté d'une petite lampe, le moine lui révéla l'avenir. Il le regarda au front, et, d'un ton inspiré , lui prédit, au nom du ciel dont il se disait l'oracle, que le roi mourrait bientôt, et mourrait sans postérité ; que l'enfant d'un homme de haute naissance, le fils même da duc qui venait le consulter, monterait sur le trône, El Buckingham sortit de cette entrevue mystérieuse,

(1) Rapin deThoyras, t. VI, p. 164. (2J Liiigard, 1. c, t.ll,p. 160j»

la tête bouleversée, jouant, en pensée, sur son chemin, le rôle de tuteur royal. Le premier acte du futur régent serait de chasser Charles Knevet, l'intendant de Wolsey : « Quand je serai maître, disait-il à ses confidents, je penserai à mon cousin Knevet, il peut en être certain (1). »

Knevet avait été quelque temps sénéchal du duc de Buckingham, qui Tavait chassé de sa maison après ravoir convaincu de nombreuses malversations, et il était entré depuis ce moment au service du cardinal (2).

Toutes les démarches de Buckingham étaient épiées, grâce h des espions domestiques dont il parait que Wolsey payait les honteux services : on le suivait le jour et la nuit.

Les murs même de la cellule monacale écoutaient et parlaient. Wolsey apprit au roi que dans un de ces entretiens nocturnes j qui n'avaient pour témoins que deux personnages , le prophète et son disciple, Buckingham avait demandé si de longs jours seraient accordés au roi ; si Sa Grâce mourrait sans enfants , et si la régence future se passerait sans périls (â). C'était dévouer le duc aux vengeances d'un monarque, qui, au seul mot de prétendant, pâlissait, et ne pouvait plus dormir.

Troublé par le fantôme que Wolsey venait de sus-> citer habilement, Henri se mit à surveiller son rival & la couronne. Buckingham n'avait jamais été plus imprudent. Il venait d'augmenter encore le nombre de ses serviteurs, et avait enlevé à la maison du roi

(1) fflcmt iâf nuï crfi ;^ut Sîegietung fommc, fo U>ifl iâ^é i^m f(^on gebctt.* f«i. — a3of, 1. c, p. 67.

(2) He vasafterwards induced to discharge Ihis man, upon a peli-tioD from some of bis Kentish tenants vho represenled in strong terms the injustice and extortions of Knevet.—Thomson, 1. c.,p. 312.

(3) S3of , 1. c, 1. 1, p. 68.

sir William Bulmer. En toute autre occasion celle insolence eût été sévèrement punie par Henri. Le roi, occupé de son voyage en France , se contenta de mander le duc & la Chambre étoilée. Buckingbam reconnut sa faute , et en demanda pardon à genoux. Henri, habile déjà dans Tartde la dissimulation, tendit lamain aucoupable,en lui disant qu'il entendaitqu'au-cun de ses serviteurs ne se pendit & la manche d*uQ nouveau maître, fût-il duc ou prince ; que le quitter pour passer au service d'un autre, était un offense dont il ne voulait pas caractériser la gravité. Paroles ambiguës, prononcées à la manière de Tibère, entre les dents , par sons entrecoupés, et dont personne alors ne comprit la menaçante obscurité (1).

Hopkins, s'il eût eu l'iotuition de l'avenir, comme il s en vantait, aurait dû prédire que quelque grand malheur menaçait Buckingbam, quand tout à couple comte de Morthumberland, le beau-père du gentilhomme fut mis à la Tour, et le comte de Surrey,son gendre, éloigné de Londres (2 . C'étaient des présages qu'un esprit moins prévenu que celui du noble duc eût facilement interprétés. Mais dans l'emprisonnement du comte de Northumberland, Buckingbam ne vit qu'un accès passager de la mauvaise humeur de Wolsey contre ce seigneur, et dans l'exil de Surrey, nommé gouverneur d'Irlande, que le ressouvenir d'une ancienne offense du comte qui avait osé dans une dispute porter la main sur son épée en parlant au cardinal. 11 ne se doutait pas qu'on le privait, au jour du danger^ de deux puissants appuis ; encore moins, que le sang qui coulait dans ses veines éUut un crime irrémissible aux yeux du soupçonneux monarque.

(1} Hall, p. 69.

(2) Thomson*8 Memoirs , 1. c, t. I, p. 313- — S3of, 1. c, t. I, p. 69.

Après Teotrevue d'Ardres, le duc reprit, insouciant comme de coutume, le chemin de ses terres de Thornbury dans le Glocestershire (1). Il était là depuis quelques semaines, riant avec ses vassaux des folles prodigalités de Wolsey, et attendant Taccom-plissement des prophéties du Chartreux, quand il re« çut un message royal qui le mandait à la cour (2).

11 obéit et se mit en route, toujours rêvant à ses grandeurs futures, et se retournant par intervalles pour admirer le beau château qu'il faisait élever en ce moment: demeure royale qu'entouraient des parcs immenses, et où il comptait se donner bientôt les plaisirs d'une chasse au renard (3). En chemin il remarqua I d'abord sans y faire grande attention, trois chevaliers armés qui le suivaient à distance. Près d'entrer à Windsor, il les aperçut comme trois ombres, qui s'arrêtaient en face du château. Bucking-ham commence alors à concevoir quelque inquiétude sur cette mystérieuse apparition. Il monte les degrés du château, et ne trouve partout que des figures sombres ou pensives ; personne parmi les courtisans qui s'approche pour lui prendre la main ; au lieu de ces saints profonds auxquels il était accoutumé, de simples hochements de tête. Il demande à parler au roi : Sa Grâce est absente.

IjQ lendemain Buckingham prend une barge pour descendre la Tamise jusqu'au palais de Westminster. Cette fois, n'apercevant plus ses compagnons de voyage, il chasse comme des songes importuns les craintes dont il s'était senti tourmenté. Arrivé à la demeure du ministre, il demande Wolsey : tLe ministre est indisposé , lui dit-on , et ne peut vous recevoir*

(I) Lîngard, t. II, p. 161.

(â) ThoiDson*s Memoîrs, 1. 1, p. 313.

(3) Slowes AnnaU, p. 514.

— C*est égal, dit Buckingham : je boirai volontiers à la santé de Sa Grâce. » On lui^apporte un verre de via qu'il vide d'un trait, sans qu'aucun des domestiques se découvre pour le saluer. Il reprend, en changeant de couleur : « Et mon sénéchal, où est-il? le savez-vous? pourquoi n'a-t-il pas répondu à la lettre que je lui adressai? — C'est qu'il est en prison, » lui répond un des serviteurs du cardinal.

Et Buckingham s'éloigne, hors de lui, court vers sa barque, et crie au batelier : «A Greenwich!» quand sir Henri Marney s'approche et lui dit : «Au nom du roi, Mylord, duc de Buckingham, comte de Here-ford, de StalTord et de Northampton, je vous arrête comme coupable de haute trahison (1) ', veuillez me suivre à la Tour. »

A la Tour étaient déjà deux complices de Buckingham : son gendre, lord Abergavenny, et lord Mountague, le cousin du roi (2) : tous deux accusés du crime de non-révélation (3).

Après un mois de détention, Buckingham comparut, le 13 mai, à Westminster-Hall. Le tribunal était composé du duc de Norfolk, président; du duc de Suffolk, du marquis de Dorset, des comtes de Worcester, Devonshire, Essex, Shrewsbury, Kent, Oxford, Derby; des lords Saint-John, Delaware,

(1) Sir. My lord the duke of Backingham, and earl Of Hereford, StalTord, and Northampton, I Arrest thee of high trcason, io the name 0( our most sovereiga king.

Shakbspeabb. Le poëte est admirable de fidélité historique en retraçant dans son Henri VIII la chate de Buckingham.

(2) Collin's Peerage : Abergavenny avait épousé Marie Stafford, fille du duc de Buckingham.

(3) Mispriêion of treoêon. Ce crime D*entralnait pas la peine de mort, mais la confiscation des biens du coupable.

Fîtzwarren, Willoughby, Broke, Cobham, Herbert, Morley, etc. Le duc fut amené à la barre par un sergent qui portait une hache dont le tranchant était tourné vers la face du prisonnier (1).

Les charges rassemblées avec art contre le prévenu étaient nombreuses. On l'accusait d'avoir demandé de criminelles prédictions au prieur des chartreux; corrompu ou tenté de corrompre par des promesses et de l'argent la fidélité des serviteurs de la couronne ; menacé de plonger son poignard dans le cœur du roi, si le prince envoyait en prison sir William Bulmer ; et, en cas de mort du souverain , juré de faire tomber les têtes du cardinal et de sir Th- Lov€ll(2).

Le duc répondit que ces charges, fussent-elles prouvées, ne constituaient aucun fait de trahison. L'attomey soutint que supposer que le roi dût mourir, était un crime de lèse-majesté, et que l'hypothèse seule de la mort du prince témoignait d'une pensée homicide. Le duc essaya, mais vainement, de réfuter cette impie théorie. Buckingham demanda qu'on administr&t la preuve des crimes dont on l'accusait. Alors on vit paraître successivement sir Gilbert Perke, prêtre et intendant de la maison du duc ; de la Court, son confesseur; Charles Knevet, son cousin, tous trois attachés à sa personne , qu'il nourrissait, qu'il logeait, qu'il chauffait, et avec lesquels il faisait sa prière du matin et du soir.

Perke déposa sous la foi du serment, et en levant la main, que le duc avait tenté plus d'une fois de corrompre les gardes privés du prince ; qu'il avait acheté des vêtements brodés d'or et de soie, du prix de 3 à 400 livres, dont il avait fait présent à di-

(1) Thomson's Memoird, 1. 1, p. 315.

(2) Brit. Mus., Mss. Harl., n«2S3.

vers gentilshommes pour s'assurer de leur dévoue-menl ; et qu'il avait donné tout récemment un pourpoint de satin^ dans un but coupable, à sir Edouard Nevill(l).

Le prêtre vint affirmer qu'il savait que Bucking-ham avait eu de fréquents entretiens avec le moine Hopkins, qui lui promettait la couronne.

Knevet déclara que le duc avait juré que si on l'envoyait en prison pour avoir pris à son service Bal-mer, il demanderait une audience au roi, et lui plongerait un poignard dans le cœur, comme son père voulait le faire à Richard 111 s'il avait été reçu par le tyran à Salisbury (û).

Hopkins le prophète fut entendu et confirma toutes les charges qui pesaient sur le prévenu.

Fendant les dépositions, Buckitigbam avait été conduit, pour préparer sa défense, dans une maison nommée le Paradis. On le ramena bientôt devant ses juges.

Le duc de Norfolk se leva, et, les yeux mouillés de larmes, laissa tomber le mot funèbre : Coupable.

< Coupable! reprit Buckinghamen promenant un regard sévère sur le tribunal; coupable de haute trahison, mylord de Norfolk! traître, moi! Non* cela n'est pas! c'est une dérision, une amère dérision. Mais je ne vous en veux pas, mylords; que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne en ce moment!»

11 se fit dans l'assemblée un lugubre silence , qu'interrompit un des lords en disant au condamné qu'il pouvait en appeler, pour sauver sa vie, à la clémence du souverain.

< Âh! oui, répondit Buckingham, le roi est clé-

(t) Mss. Harl.. p. 70 72. (2) Siowe, 1. c, p. 112.

ment, je le sais ; mais implorer mon pardon serait un déshonneur aux yeux de mes ennemis : je puis mourir, mais m'abaisser, jamais I Adieu, mylords, priez pour moi (1). »

En prononçant ces mots il regardait d'un œil serein la hache que le shérif tenait en main, et dont le soleil faisait briller Tacier (2).

Lorsqu'il rentra dans la barque pour retourner à la Tour, sir Thomas Lovell se découvrit en le priant de s'asseoir sur un coussin de velours. « Non, non! dit le condamné, hier j'étais le duc de Buckingham; je ne suis plus aujourd'hui qu'Edouard Stafford, la pauvre créature que tout le monde abandonne I »

L'écbafaud fut quelques jours après dressé sur l'esplanade de ia Tour. Buckingham y monta sans pâlir; la foule, qui entourait rinstrument du supplice, ne pouvait retenir ses larmes et ses sanglots. Avant de s'agenouiller, le duc protesta encore une fois de son innocence, et se recommanda aux prières des spectateurs. « Que Dieu ait pitié de son âme, dit un des vieux historiens du procès; car c'était un sage et noble personnage^ et le miroir de toute courtoisie (3). »

C'est la seconde grande tête qu'a fait tomber Henri depuis son avènement au trône; la première, c'était son père qui la lui avait désignée de son lit de mort; la seconde, c'est le doigt de Wolsey qui l'a marquée. Le cardinal a cru étouffer, par le supplice de Buckingham, l'opposition menaçante de la noblesse; le monarque, les terreurs dont l'apparition d'un prétendant l'obsède. Nous voudrions pouvoir effacer de la robe de Wolsey la tache dont le sang du

(l)StfrBen «tlcinfann ié}, «bermic^ frnûbrigeu, faim lâj nic^t. — 93cf / le., 1. 1, p. 72. {2)Tyller, l.c.,p. 129. (3) Year book, Hilari Term, t3 Henri YIII.

gentilhomme Fa souillée ; mais cela nous est impossible. Si Wolsey n'a pas commandé le meurtre, il Ta permis : et sa sentence, comme celle de son maître, est écrite dans Tacite, qui voue & la même indignation , et celui qui répand le sang innocent et celui qui le laisse verser.

Le châtiment ne se fit pas attendre. « Voyez-vous, disait le poète Roy, ces deux anges de Satan qui tiennent suspendu Técusson de Wolsey? L'homme rouge a pour armes six haches teintes du sang du beau cygne d'Angleterre (1). »

Charles-Quint, en apprenant la mort du gentilhomme anglais &'écria que le chien du boucher avait dévoré le plus beau daim de toute la Grande-Bretagne (2).

Le remords ne tarda pas à visiter Henri, qui, pour racheter s'il était possible le sang versé , rappela sir Edouard Nevill, qu'il avait chassé de la coor comme complice de Buckingham, rendit son amitié à lord Abergavenny, le gendre du noble duc, et restitua une partie des biens confisqués au fils de la victime (3).

La duchesse de Buckingham ne survécut pas longtemps à son mari; Knevet et Hopkins moururent bientôt après l'exécution, frappés par la main de Dieu (4).

(1) Of the prowde cardinal this is the shelde Borne up betwene two angelsof Salhan. The sixe bloody axes in a bare felde Sbewelh Che cruelly of tbe red man, Which hath devoured the beauliful swan.

•

(2) Charles the fiflh is said to hâve remarked thaï the batcher*8 dog (meaning Wolsey) had devoured the fairest bock (Buckingham) inEngland.-—Weaver's Funeral monum., Lond., 1631, in-4«,p. 419.

(3) Thomson*s Memoirs, 1. 1, p. 320.

(4) n existe au firit. Mus. (Mss. Cott., Calig. D. Vril, p. 21) une lettre désir William FitzwiJliam au cardinal Wolsey, et où l'arobas-

sadear parle d*ane assistance armée qoe François I'^ promet à son bon frère dans le cas où la mort de fiuckingham exciterait quelque révolte en A ngleterre.

On a la réponse du cardinal à Fitzwilliam (Mss. Cott. Cal. D. VIH, p. 38). Si Ton en croit le minisire, Buckingham av<iit mérité son sort : c'était un traître, qui avait conspiré contre le roi et la maison des Tudors. « Nevertbelas ye shal shewe unto hym that th' afTairs were not, ne be in any suche ilangerous state, but that the said late duke, whom the kings Grâce of a good season hathe knowcn to be perversly and evil mynded, was nowe lately detecled of diverse treasons by bym self thought and imagyned, aswel againsl the kings person , as agaiost bis succession. »

## CHAPITRE XI.

## HENRI ET LUTHER.^ 152/.

Révolte de LiUher contre Rome. — Henri se propose de défendre TÉglIse catholique. — Vj4ssettio êeptMi iacramenîorun. — Idée du livre. - Ce qu*en pensnni Éra^nle, Fisber, More, et d*a>itres humailstcs. — Bst^l réellement de Henri \\lï?— Vyissert{oest prédentée par Clerck à Léon X. •^ Lettre de Henri a Sa Sainteté. — Le rot d'AnKleiorre obtient le titre de DéFenscur de la fol. — De quelle manière Heari témoigne sa reconnaissance au salut-siége-

Au raoment où le bourreafu livrait le corps sanglant de Buckingham aux Augustins de Broad-street, qui l'enveloppaient dans un linceul, et l'ensevelissaient ensuite, sans pompe, dans l'église de leur couvent (1) ; Henri, dépouillé des insignes de la royauté, s'enfermait dans son cabinet de travail, et passait la nuit à compulser les grands docteurs de l'école catholique. Le chevalier du camp du Drap d'or qui avait rompu de si belles lances avec François I", redevenu théologien, voulait disputer avec Luther, le grand agitateur de PAllemagne (2). Si Léon X avait, à la diète de Francfort, favorisé l'élection de Charles d'Autriche, c'était parce qu'il avait compris que les conseils et les prières, les menaces et les foudres même du Vatican , étaient désormais incapables d'étouffer les germes d'insurrection religieuse que

(I) Rapîn de Thoyras; t. Vï, p. 165, note.

(2; Voir notre Histoire de Luther, 5' édition, t. 1.

ce moine jetait sur son chemin. Si Charles avait quitté l'Espagne, travaillée par des révoltes populaires , pour s^enfermer dans le château de Douvres ou de Windsor, avec le ministre de Henri VIII , c'est qu'il redoutait beaucoup plus Luther que Maria Pa-dilla. Avec quelques canons tirés de Tarsenal de VaU ladolid, il espérait qu'on

mettrait à la raison cette femme romanesque. Mais comment triompher d'un moine qui appelle le martyre (1) en chaire et dans ses pamphlets, qui s'avance en ce moment sur la route de Worms , chantant à son Christ un cantique de révolte dont il a composé les paroles et la musique (2^, et qui menace de confesser sa symbolique devant les ordres de l'Empire rassemblés à la Diète? Pour la première fois l'Allemagne voit attaquer ses vieux dogmes & l'aide de la plaisanterie. C'est en riant que Luther s'est soulevé contre la hiérarchie ecclésiastique ; en riant qu'il travaille à ruiner la liberté de l'homme, la nécessité des œuvres, la primauté du pape. 11 rit des jeûnes et des indulgences ; il rit du culte des saints et de la plupart de nos sacrements; il rit en fondant l'empire de ce mot, qui désormais doit être juge infaillible en matière de conscience. Il n'a pas plus de pitié des hommes que des dogmes. Robes de bure, robes violettes, robes rouges ont passé devant lui, depuis trois ans, sans qu'on ait pu le forcer à incliner la tête. Il s'est moqué des évêques , des archevêques , du nonce du pape , du pape lui-même. Aujourd'hui qu'on lui fait peur de Fempereur, il répond : « Que m'enlèvera-t-il avec sa toute-puissance? Un ou deux jours d'exis-

(1) Simeadoccidcndumdeinceps vocare velît, oiïeram me ventu* roin.— Episl. Lulb. Spalalino. De Welle, 1. 1 » p. 574.

(2) din' fejle 8»^...



tence : mes heures sont comptées, chantons au Seigneur (1). »

Si pour l'effrayer on essaye de ressusciter cette royauté séculaire de la logique, qui règne tranquillement dans récole, sous le nom d'Aristote ; il compare le syllogisme que ce monarque de Targu-ment a mis en honneur, à Fane que le patriarche Abraham attachait au bas de la montagne, avant d'aller sacrifier sur les hauts lieux. Et par une moquerie plus insigne encore, ce moine qui prêche l'esclavage de l'homme physique ou moral, ne veut reconnaître aucune loi dans la manifestation de ses actes personnels, moraux ou physiques. Restait un grand argument qu'Eckius, Scultet, Albert de Brandebourg, Priérlas, Ascolti, tous ses adversaires invoquaient à la fois, croyant le foudroyer : la grande voix de la tradition des morts et des vivants. Luther y échappe encore par une nouvelle ironie, la plus étourdissante qu'il se soit permise. Il soutient qu'un seul homme peut avoir raison contre les papes , les conciles, les docteurs, le passé et le présent (2).

Dans chacun de ces pamphlets, qui poussaient dans la cellule de Luther comme les fleurs au printemps , dit un de ses biographes, saint Thomas était honteusement traité (3). De ce docteuf angélique, il faisait je ne sais quel cuistre de collège, tout affamé de l'écorce et jamais de la sève ; enfilant des mots

(1) Voir sa lettre à un inconnu. -^ De Wette, 1. 1, p> 580.

(2) Voir sa Icllre aux pères de Julerbock, 15 mai 1519. — De Wctle, Sut^er'é «Brkfe, 1.1, p. 268.

(3) llesoluliones disputationuni de virlute indalgentiaram. — 5tuncort anf ^\)l)>c^tt ^rieria^ îDialogô — Opcrationes in psalroos. — Ëxeusalio adversus criniinationes Eccii. — Ratio eonfilendî.—Tes-sarndecas consolaioria. —£pistola super expurgaiione Eccianà. "^ Super aposiolicà sede. — c»' gen *Pa»fiti?um ju i)(om, ctc.



comme des grains de chapelet; étranger aux grandes notions de Dieu et de Tâme ; pointilleux, ergoteur, et collé à la larve de la lettre ; rampant dans la boue, et, pouf arriver au ciel, prenant une route hérissée de ronces, et où ne se trouvait pas une seule de ces perles qu'on appelait la foi. Luther venait de reproduire les mêmes images et les mêmes injures contre le dieu de l'école, dans la « Captivité de l'Église à Babylone(l). »

Or, pour comprendre la colère de Henri VIII , il faut avoir vu son portrait peint par Holbein k cette époque. Ce théologien couronné, à la tête large et plate, à Tœil fauve du renard, à la figure injectée de sang, pourrait*il pardonner une offense ? Un moinillon d'Erfurt qui s'attaque ainsi au plus beau génie du moyen âge, à l'astre des écoles, au séraphin des docteurs, à saint Thomas, qui brillait dans le calendrier de l'Église terrestre, comme au ciel parmi les bienheureux I Ce que Henri YIIl savait de théologie, et vraiment il était expert en cette matière, il le devait à l'Âquinate, qui l'accompagnait à Ardres ; qui reposait, enfermé dans une riche reliure, sur le plus beau rayon de sa bibliothèque ; qu'il lisait et relisait toujours avec délices, et dont ses conseil--lers intimes, Wolsey, Fisher, More, étaient amoureux comme lui. Et c'est sur cet objet de ses ardentes études et de son culte passionné que vient s'abattre un firater enterré dans un couvent obscur d'Aile^ magne!

(1) îDie SûB^Mfd^e ®<fângn{§. — De Capti?itale Babylonicâ Ec-clesift • praeludiam. M. L. WittembergjB, in-folio ; terminée par la strophe de Thymne : Hostis Herodes impie. On la trouve dans Tédit. de Wiltemberg, t. II , p. 66; — DIena, t. Il, p.259; — D'AUemb (en aUemand), Vf, 1371 ; — De Leipzig, XVII , 511; — De Walcb, XIY, i. Voir Beesenmeyer, ^\tmx^(^t\âji^t, p. 137.

Il faut voir Henri à Greenwich, caché à tous les regards, indifférent au bruit que font autour de sa solitude le roi de France et Tempereur d'Allemagne, s'essayer au métier d'écrivain, exhumer les Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, évoquer l'Orient et l'Occident pour combattre son adversaire; et quand ses matériaux sont prêts, des volumes de notes et de citations! tailler sa plume et faire courir l'encre sur son papier. Certes, l'encre était plus corrosive que celle que Luther s'amusait à jeter à son Satan ! Par un bonheur qui arrive bien à propos au roi, le moine, dans sa Captivité babylonienne, avait eu la fantaisie de faire une dogmatique d'où il bannissait les sacrements de l'ordre, de l'extrême onction, de la pénitence, les indulgences, le

purgatoire et la papauté.

La t&che du Thomiste est indiquée naturellement : il doit réédifîer au lieu de détruire, si toute fois nier comme le fait constamment Luther c'est démolir.

11 lui faut d'abord une préface: il l'écrit de verve en quelques heures. Dans l'avis au lecteur, qu'il place en tête de son Apologétique, on dirait d'un bachelier en théologie du douzième siècle : l'auteur a des larmes dans la voix, des larmes dans le style. Sa vieille mère est outragée, il faut bieti qu'en bon fils il se hAte de la défendre. « Ah ! il fut un temps de doux souvenir, où la sainte Église n'avait pas besoin d'être vengée, car elle n'avait pas d'ennemi. Aujourd'hui qu'il s'en présente, un surtout qui, cachant les instincts malicieux du démon sous l'apparence d'un beau zélé pour la vérité, et, poussé par la haine et la colère, voniil son venin de vipère contre l'Église; que toute âme régénérée par l'eau du baptême et rachetée par le sang du Christ, que l'enfant et le vieillard, que le

prêtre et le roi se lèvent pour combattre Tingrat et Timpie (1). •

On dirait que le royal auteur a usé sa plume et ses yeux à écrire, tant il connaît les ruses du métier! Assurément Érasme lui même, dans ces petits chefs-d*œuvre, dont il fait précéder chacune de ses compositions littéraires, ne joue pas mieux rhumilîté que ne le fait Henri dans la préface à ses lecteurs. A Tentendre, il se présente au combat avec une érudition médiocre ; et sans Tarmure céleste dont il a pris soin de se couvrir, il succomberait peut-être; du reste, il s'en repose pour venger Thonneur outragé de la sainte Église sur le zèle des princes chrétiens. S'ils remplissent leur devoir, le feu aura bientôt fait justice des erreurs de Luther,* et au besoin de Luther lui-même (2). Le naturel est revenu : si le moine était en Angleterre, il n'en sortirait pas vivant.

Henri ne tarde pas à entrer en matière : t Malheureux , dit^il, à son adversaire , comme s'il était là, devant lui ; tu ne comprends donc pas combien l'obéissance l'emporte sur le sacrifice ? Tu ne vois donc pas que si la peine de mort est prononcée par le Deutéronome contre tout homme d'orgueil qui ose désobéir au prêtre son maître, tu mériterais, toi, tous les supplices à la fois pour avoir désobéi au prêtre des prêtres (3)! »

Lorsque Henri parle de la majesté des fronts couronnés, du respect que doivent les sujets à leurs princes, des grandes humiliations que fait

(1) jid lectorei , en tète de VAêseriio seplem saeramentorum.^^ Voyei aux Piftcsii jostipicaiivbs, n* VI.

(2j Quod s! recuset Lutherus; brevi cerlè fiet, si christiani principes snum officiam fecerint, errorcsejas, eumque ipsum (si in errore perstiterit) ignis exorat. — Ad lectores.

(3) Assertio, p. 10.

subir Luther à la tiare, il s'anime et s'enflamme.

« Ose donc nier, poursuit-il, que la communion chrétienne tout entière salue dans Rome, sa mère spirituelle ! Jusqu'aux extrémités du globe tout ce qui porte le nom de Chrétien , sur les mers et dans les solitudes, s'incline devant Rome ! Si ce pouvoir que Rome s'attribue ne vient ni de Dieu, ni des hommes , Rome l'a donc usurpé, Rome l'a donc volé? Et quand? Voudrais-tu bien nous le dire? — Il y a deux siècles au plus I —Voilà l'histoire, ouvre-la.

» Mais si ce pouvoir est si vieux, que le principe en repose dans la nuit des temps; alors tu dois savoir qu'il est établi par les lois humaines, que toute possession dont la mémoire est impuissante à désigner la source , est légitime ; et que du consentement unanime des peuples , il est défendu de toucher à ce que le temps a fait immuable ! •

Luther avait soutenu dans sa Captivité de l'Église que ces paroles du Christ : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, • s'adressaient non pas aux apôtres représentés d'âge en âge par leurs successeurs, mais à la communauté des fidèles ; à tout ce qui avait reçu le baptême, homme ou femme : créant ainsi un sacerdoce que l'enfant recevait dès qu'il ouvrait les yeux à la lumière (1).

Henri aurait pu réfuter son adversaire à la manière d'Eckius ; mais ici les langes de l'école l'auraient gêné : l'élève de Skelton les secoue comme importuns , et se rappelant son histoire ancienne ; car il faut que Luther sache que Henri connaît autre chose que la Somme de saint Thomas ; il évoque l'ombre d'iEmilius Scaurus.

(1) Ad versus fa1s6 nominatum statumEcclesiae papœet episcoporum.

f Quirites, s*écriaît le vieux Romain accusé par un misérable, Yarus affirme et moi je nie : qui croirez-vous?»Et le peuple battit des mains. «Je ne veux pas d'autre argument dans la question du pouvoir des clefs, ajoute le roi. Luther dit que les paroles de rinstitution s'appliquent aux laïques comme aux prêtres , et Beda dit non : qui croirez-vous ? Luther dît oui, Ambroise dit non : qui croirez-vous? Luther dit oui, et l'Église tout entière se lève et dit non : qui croirez-vous?»

Luther avait décrié le sacrement de la confirmation , parce que, disait-il, il n'en trouvait pas l'institution dans l'Écriture sainte. Henri, qui sait sa Bible par cœur, n*a pas de peine k montrer dans le Nouveau Testament une foule de passages où le sacrement est énoncé en termes d'une clarté qui « saute aux yeux, t « Mais, ajoute-t-il malignement, si tu n'avais que l'Évangile de saint Jean , tu nierais donc l'eucharistie, parce que saint Jean ne parle pas de l'institution de ce sacrement ? Sans la tradition, tu ne pourrais pas savoir s'il existe des Évangiles. Si l'Église ne nous avait pas dit que l'Évangile de saint Jean est l'Évangile de saint Jean , nous ne saurions pas qu'il est de l'apôtre ; car nous n'étions pas à ses côtés quand il l'écrivit. Pourquoi donc ne crois-tu

pas à l'Église quand elle te dit : Voilà ce que Jésus-Christ a fait; voilà les sacrements qu'il a institués; voilà ce que les apôtres nous ont transmis ; comme tu y crois quand elle te dit : Voilà ce qu'a raconté saint Marc ou saint Mathieu ? »

Le moine dut une partie du bruit qu'il fit dans le monde , aux formes inusitées de langage dont il se servit pour attaquer l'autorité. Que lui répondre quand il crie à Tetzel : « Je t'attends à Wittem-berg : viens humer ici l'odeur d'une oie rôtie? »

Tetzel aurait été interdit peut-être s'il s'était permis de semblables images (1). Henri ne ressemble pas au Dominicain : aussi ne recule-t-il devant aucune figure quelque bouffonne qu'elle soit, et il fait rire à son tour, mais aux dépens de son adversaire.

Mais c'est quand il s'agit de défendre la papauté, que Henri est admirable de verve. Luther, au début de sa révolte contre Rome, aurait dû trouver un théologien de celte trempe, qui n'a pas peur, ccmme Priérias , du sarcasme ou de la colère.

Souvent Henri était visité , à Greenwich , par des humanistes auxquels il s'amusait à lire quelques-unes de ses pages fraîchement écrites. More était un de ses aristarques favoris, ei More ne flattait pas toujours le prince. « Votre Grâce y prend-elle garde? lui disait-il un jour; mais le pape, souverain temporel, peut se brouiller avec l'Angleterre, et voilà un passage où vous exaltez outre mesure l'autorité du saint-siége, et que Rome vous opposerait en cas de rupture.

— Non, non , reprit vivement Henri : l'expression n'est pas trop forte; rien n'égale mon dévouement au saint-siége, et je ne saurais le lui témoigner en termes assez énergiques (2).

— Mais, sire, vous ne vous rappelez plus certaines dispositions du statut de Prœmunire.

— Et qu'importe , reprit Henri, n'est-ce pas du fiaint-siége que je tiens ma couronne (3)? »

(1) Histoire de Lulher, t. I.

(â) 1 ihiiik il bcst Ihcrefore that place be amended, and his an-Ihorily more slenderly touched.—Nav, ihat U shaU not : we are somuch bounded to ibe sce of Rome^ (hat we cannot do toc much ba« nour to it.

(S) Wbatsoever împediment be, we will set Torth tbat autbortt j

Eck, qui passe pour le plus grand arguraentateur de répoque , et que ses ennemis, par allusion à ses nombreuses victoires, appellent le Lombard et le Pan-nonique, n'est ni plus inci>if, ni plus brillant. Aussi, comme Henri fait parade de sa science, comme il s'écoute, comme il étudie ses mots , comme il caresse ses périodes ! Quand au camp du Drap d'or il faisait le tour de la lice, coiffé d'une toque k bords retroussés, les

cbeveux enroulés autour des oreilles, la manteline à collet rabattu sur les épaules, les femmes battaient des mains en signe d'admiration. Aujourd'hui Cologne, la ville des disputes théologiques, si elle avait à décider entre Eck et Henri, donnerait à Henri Je prix de la sainte science.

Arrivé à la dernière page tle son Apologie , Henri veut montrer à Luther et au monde catholique , que le disciple de saint Thomas a quitté parfois les bancs de Técole pour faire sa cour aux Muses. Le théologien se fait rhéteur. On dirait que des fleurs dont ses jardinsde Greenwich sont parés, s'est échappé je ne sais quel arôme qu'il a recueilli pour en parfumer son style.

cAinsi donc dit-il, dans une combinaison cadencée de mots dont il nous est impossible de rendre l'harmonie, il n'est pas de docteurs si glorieux sur la terre; pas de saints si resplendissants au ciel, pas de savants si versés dans la science des Ecritures, que ce doctrillon^ cet éruditule (1), ce sanctule ne rejette de sa superbe autorité.

> A quoi bon désormais un duel avec Luther qui n'est de l'avis de personne , qui ne s'entend pas lui-

to Ihe uUermost, Tor we rcceive from Ihat see our crown impérial.— Roper*s Life of More, p- 77. (t) Doclorculus, eruditulus, sanclulus.



même , qui nie ce quMl avait d'abord affirmé , qui affirme ce qu'il niait à l'heure même. Si vous vous armez de la foi pour le combattre , il vous oppose la raison ; si vous appelez à votre secours la raison , il se précipite dans la foi ; si vou& citez les philosophes , il en appelle à l'Écriture ; si vous invoquez les livres saints , il s'entortille dans ses sophismes d'école (1). Écrivain effronté qui se met au-dessus des lois, méprise nos docteurs, et du haut de sa grandeur se rit des lumières vivantes de notre Église ; qui poursuit de ses insultes la majesté de nos pontifes , qui outrage la tradition, les dogmes, les mœurs, les canons, la foi, l'Église elle-même (2). » Jamais, jusqu'à ce jour, controversiste n'avait été plus glorieusement récompensé que Henri de sa science et de ses veilles. Que de douces heures il dut passer au milieu de ces flots d'encens que lui apportaient chaque jour l'Allemagne, l'Italie, la France, les Pays-Bas, l'Espagne ! On voulait faire honneur de YAssertio à tous les grands humanistes de l'époque. Érasme, en déclinant toute coopération à l'œuvre royale, trouva moyen d'enchâsser dans ce désaveu ses louanges personnelles. D'abord il déclare positif vement que le livre est bien de celui dont il porte le nom. Si l'auteur eût eu besoin d'une plume complaisante, il en aurait trouvé et d'éruditeset d'éloquentes en Angleterre. Si le style du livre a quelque air de ressemblance avec le sien, faut-il s'en étonner? C'est

(1) Assertio» p. 97 et 98.

(2) Voici le titre da livre :

Assertio septem sacramentorum adversùs Martinam Lutherum, édita ab invictissimo Angliœ et Franciae rege et domino Hyberniœ, Hén-rico ejas nominis octavo. Apud inclytam urbem Londinom, in œdibns Pynsonianis, anno MDXXI, quarto idus julii, cam privllegio i regc indulto. Editio prima, 4®.

qn^enfant, le prince de Galles aimait à lire les c élu-cubrations > du philosophe (1).

L'évêque de Rochester, Fisher, ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans les Sacrements vengés^ de Tesprit, de l'érudition, de l'éloquence. On disait que le prélat dictait pendant que le disciple écrivait : « C'est une calomnie , s'écrie Fisher indigné ; que Henri jouisse sans partage de son courage et de sa gloire (2) ! »

Alberto Pio, prince de Car pi, exprime son admiration pour le pamphlet de Henri à la manière italienne , en mutipliant les points d'admiration. « Que d'éloquence! Que de science ! Que de sagesse ! Que d'élévation ! Henri est un héros (â) l »

(1) Qood si qaâ in parte fuisset adjutttseolibro,nihil erat opag meis aaxîHîs ; cùm aulam habeat eruditissimis pariler ac eloquentis-simis viris differlam. Quod si slylus habct aliquid non abhorrens à meo, nihil mirum aot novum, cùm ille puer studîosè ToWerit meas lucabrationes, hàc proTocante clarissimo viro Guillelmo Monljoio» discipulo quondam meo, qao tùm ille sodali sludiorom utebatur. — Epîst. Erasmi ad Georgium ducem Saxonia;. Préface de VAsserlio^ par Saconay, p. lxxxt el lxxxvii.

(2) Jam calamo iolius Ecclesiae fidem tulalas est orUiodoxam, at« que id t&m splendidè tiiinque capiosè fecit, ut nescias quod primùm Id eo mireris , ingeniam, eruditionem , an facundianoi, ut decœteris, ne captare ejas gratîam videar, sileam penitùs. — Sacooay, 1. c,

p. LXXXTI.

Fisher ajoute : « Puderet me deliciis ex otio partis frui, cùm cer-nam ob bas injurias vindîcandas regem meom illustrissimum in suà i psi us personâ aggressum. » — Saconay, ib., p. Lxxxvfi.

(3) Quanto Deus immortalis, décore majestatis régime I Quanta gr«<-vttate I Quanta eloquentiâ, copia, doctrine, sapientià, ipiritn, moni-nientum ipsum testatur qaod et perpetuum declarabtt, mérité esse inler heroas référendum Henricum octavuml — Saconay, ib.,

Comparez l'opinion de ces humanistes avec celle de Calvin : a Ce Nvre, dit le réformateur genevois, est bâti par quelque moine et caphard adonnez à babil de contention ; et le roy estant persuadé par mauvais conseillers, souffrit qu'on Timprimàt en son nom, et pource q«*ii s*e9t depuis repenti de cette ardeur inconsidérée, et que le livre estoit si lourd et si foible que la mémoire en pouvoit estre

incontinent

A peine Henri eut-îl terminé la dernière page de sa « Défense, » qu'il appela un calligraphe de Londres, quelque moine peut-être, pour transcrire sur par-cbemin l'œuvre royale pendant que Pynson employait ses plus beaux caractères à la reproduire par l'impression. Bientôt un courrier partit avec deux exemplaires sur vélin, que l'ambassadeur à Rome J. Clerk devait offrir à Sa Sainteté en audience solennelle.

Les deux exemplaires sont à la Vaticane. Le manuscrit porte sur le titre les armes d'Angleterre, entourées de fleurs ; le volume imprimé a le frontispice encadré dans des arabesques : au bas est une petite vignette en couleur, où deux anges tirent un rideau pour montrer aux regards le pape assis sur son trône, et tenant dans ses mains VAssertio que le roi lui présente à genoux. L'un et l'autre sont précédés d'une Dédicace au pape , et offrent à la dernière page ce distique latin, écrit de la main du monarque :

abolie ; il est demeuré enseveli par l'espace de trente ans. » — Opuscules de Calvin.

VJ$*ertio fteptem sacramentorum fut imprimé en deux formais i Anvers en 1522, in aedibus Micbaelis Hillenii; réimprimés Francfort, à Cologne et dans beaucoup d'autres villes. Calvin cachait donc la vérité. Sacoiiay, précenteur de la cathédrale de Lyon, en donna, en 1560, une cdtiion qu*il Ht précéder d*une préface où le réformateur genevois n'était pas épargné. — Hist. de Calvin, t. II , p. 314 et suiv.

Henri est-il Tautcur, le seul auteur de T^^t^r/to? Celte double question a été traitée par M. Ellis, Archaeol., t. XXIII, p. 67-76.

Qu'il soit l'auteur de VAë$eriWy c'est ce qu'admettent Polyd. Virgil. Angl. hist., 1570, p. 664: Speed, llisl., 1621, p. 759; Fishi r, Defen-sio régis Assert, dedic. ; Herberl^s Life of Henry VI il., 1672, p. 91; Holingshed, 1587, t. II . p. 872 ; Slrype*s iMem., 1.1, p 33. M. Ellis pense qu'il a pu être aidé dans ce travail par sir Th. More ou Fishrr. Quand on a parcouru les Mss. nombreux, annotés de la main de Henri, et qui se trouvent au Brit. Mus., à Londres, il est impossible d*avoir le moindre doute sur les connaissances tbéologtqucs du monarque.

Angloram rex Henricus, Léo décime, zpiUit lioc opus el ûiiei teslem el amiciliae.

Hknbicos.

A l'heure indiquée, Clerk et Pace montèrent au Vatican pour présenter VJssertio k Sa Sainteté. Le pape avait appelé ce jour-là, non-seulement tous les- membres du sacré collège , mais encore les humanistes les plus célèbres de Rome : Sadolet et Bembo, ses deux secrétaires ; Vida le poète , Ascolti l'improvisateur, Paul Jove l'historien, quelques-uns des professeurs du collège romain , des généraux d'ordre , les ambassadeurs des cours étrangères, des théologiens, des astronomes et des artistes.

Clerk, qui résidait depuis longtemps à Rome, en avait pris la parole un peu fastueuse. «Que d'autres, dit il, chantent leur pays natal. Ce que je puis affirmer, c'est que la Bretagne , mon pays, que les cosmographes appellent du nom d'Angleterre , quoique située aux extrémités du monde, et séparée du continent par l'Océan, peut le disputer à l'Espagne, à la France, à l'Italie, à l'Allemagne, en zèle pour le service de Dieu, en attachement à la foi chrétienne, en amour filial pour rÉgllse de Rome (1}. Il n'est pas de nation qui puisse se vanter d'une antipathie plus profonde pour Luther et pour les hérésies que ce sectaire a essayé de ressusciter dans la république chrétienne. En Angleterre, l'Église du Christ fleurit en paix; notre devise à nous tous Anglais est : un Dieu, un baptême, une foi. »

Au volume manuscrit était jointe une lettre autographe de Henri dont Clerk et Pace s'attachèrent,

(i) It has nol been înrerior lo Spain, France, Italy or Germany

in Ihe cxprt*ssiuns or a bol y zeal fur Ihe wurship of God, ihe true chrislian faith, and due obcdicuce tu ibe cburch of Rome. — Tyller, 1. c, p. 137.

à Fenvi, à relever chaque formule : — Heuri qui ne se croit pas quitte encore envers le saint-siége.— Henri qui jusqu'à ce jour ne s'était servi que de ses armes pour défendre les droits du pontife. — Henri qui veut venger l'autorité, la plume à la main. — Henri qui met au service de Rome les primeurs de ses faibles talents. — Henri le fils soumis et obéissant de l'Église (1).

(1) Lettre à Léon JT, au sujet de TAssertio, 1521.

fieatissime pater. — Post humillimam commeodationein etdevo-tissima pedum oscula bealorum. Quoniam nibil magis ex caUioIici principis ofïicio esse arbitramur, quàm ut christianam fidem et reli-gionem alque documenta ila servet et augeat, suoque exeinplo poste-ris sic intemeratè servanda tradat, ut à nulle fidei cversore tolli, seu quovis pacte ea labefactari sinat; ubi primùm Martini Lutherî pes-lem atqae haeresim in Germaniâ cxortam, ubique lecorum cobibenle nulle sensimus debacchari, adee ut sue veneno infecti plurcs centa^ bescerent, et fai praesertim qui edio potios intumentes quàm cbris-tiatiee veritatis zèle ad ipsius versuUis atque mendaciis credendum oinni se ex parte aplaverant ; atrox istud scelas tùm germanicac na-tionis (cui non mediocriter afiicimur), liim vero sacrosanctœ apesto-licœ sedis gratiâ sic indeluimus ut cogitationes omnes aestras, stu-dium et animum eè diverteremus, banc litaniam , banc ba&resim c dominîce grege, quâcumque ratione fieri posset, fundilùs tollere nilentes. Sed cùm exitiale hoc virus eo progressum imbeciltosqui^ multorum ac malè afPeclos animes sic jàm occupasse videremus, ut une impetu haud facile tolli posset; nibil eeque huic delendae pesti censuimus expedire, quàm si doctioribus eruditioribusqne bujusregni viris undique excilis trulinandos bes errores, ac dignos qui perde-renturessc declararemus, aliisque compluribus hoc idem faciendom suaderemus ; in primisque Cœsaream Majestalem, ob fratemam quam illi gerimus

affectionemr emnesqae principes eleclores ut christiani ofiicii suique splendoris meminisse, pestiferumque hunchomiaem, unà cum facinorosis baereticisque libellis , postqnam ad Deum am-plius redire spernit, radicîtùs Tellent exlirpare, studiosè roga? imus. Sed nostro in cbrislianam rempublicam ardori, in catholicam fidem zelo, et in apestolicam sedcm dcvotieni non satis adbuc fecisse exi-sliroantes, propriis quoque noslris scriptis que anime sumus in Luthe-rum, quedve de improbis cjus libellis nestrum sit judicium, innuere veluimus, omnibusque apertiûs demonstrare, nos sauctam Koma-nam Ecclesiam non soiùm vi et armis, sed etiam ingenii opibos • cbristianisque officiis in omne tempus defensuros ac tutaturos esse.

VJssertio passait incessamment des mains du pape dans celles des ambassadeurs et des cardinaux, et c'était à qui trouverait dans Tœuvre royale quelque beauté nouvelle : toutes les formules d'admiration furent épuisées en un moment, et personne encore n'avait songé au distique du roi, jeté, il est vrai, à la dernière page du volume ! Il était écrit en caractères dont la ténuité pouvait échapper à l'œil myope de Sa Sainteté : or Pace attendait de cette dédicace poétique une explosion nouvelle de phrases adulatrices pour l'écrivain couronné (1). 11 tenait le livre et commençait la lecture du distique, quand le pape, prenant le volume, lut par trois fois les vers, aux applaudissements de la foule émerveillée : le succès de Henri était complet (;1).

Primam ideo ingenii noslrseque mediocris erodilionis feturam ne-mini magis qaàm Vestrx Sanctilali dicandam consccrandamquc cssc dniimas ; tùm ob filîalem nostram in eam observanliam, lùm cliam ob sollicilam ipsios christianœ reipoblîcft coraio.

Httjiismodi autcm primitiis nostris plurimum accessom iri jadica-bimus, si sano vesirae bealitùdinis judicio » quae cooiprobenlur dignas habit» fnerint. Et felicissimè ac diulissimè valeal!

E regiâ nostrâ Greenwici, die XXI maii 1521.

£. V. Sanctiutis»

Devotissimus atque obseqacnlissimus filius Dei graliâ Anglix et FrancidB rex ac Dominus Hiberniae , Henricus.

Le Mss. in 4*, relié en veau, porte ie n<> 3731 (God. Yat.)- Sur la 1>^ page on lit :

Anno Dni mill. quing. vigesimo primo die XII oct. sanctiss. in xpo p' et dûs di'is Léo divinâ Providenliâ papa deciinus consigna vil nobis, Laarentio Parmenio et Romaîo Mammecino pontifies bibliothecse CQSlodibus, huoc librum in câdem bibliotbecâ cum aliis asservandum et custodiendum. — Il est terminé par une lettre de Henri, datée de Greenwich, le XXIII janv. 1521; signée, Henri, roi, adressée an cardinal de Saint-Laurent in Damaso, vice-chancelier, et où le monarque présente à Tévèchè de Londres, alors vacant, un humaniste distingué.

(1) Mss. CoU.,Vit. B. IV.

(2) I wold bave redde unto bis holyness the sayd versi», but bis holyness quâdam aviditate legendi, toke the boke from me, and

Le pape récompensait comme il aimait, ku sortir du consistoire, il s'enferma dans son cabinet de travail, avec Sadolet, son secrétaire, auquel il dicta le projet d'une bulle, où Ton reconnaît le pape à son cœur, l'artiste à son style. Si le pape accorde le titre de Défenseur de la foi au roi d'Angleterre, glorieuse devise qui doit transmettre à la postérité l'inalté-rable piété de Henri envers le saint-siége, et l'amour que le saint-siége n'a cessé de porter à son flls de prédilection ; l'humaniste exalte en termes d'une latinité tout antique le livre de V^issertio dont chaque ligne est 'i trempée comme d'une rosée céleste (1). »

La bulle fut lue dans un conseil extraordinaire de cardinaux. Quel titre fallait-il décerner au roi d'Angleterre? Les avis étaient partagés. Un cardinal proposait le titre d'orthodoxe, un autre, celui d'apostolique, un troisième, celui d'angélique (2). Le pape avait trouvé le plus noble et le plus flatteur : la proposition de Léon X prévalut (3).

Henri n'en voulait pas d'autre : il l'avait fait demander par Wolsey (i). Si le roi de France, qui s'appelait le roi Très-Chrétien ; si le roi d'Espagne, qui signait, le roi Catholique, menaçaient un jour l'indépendance du saint-siége, Rome pourrait appeler à son secours le prince qu'elle venait de sacrer du titre de Défenseur de la foi. Désormais Henri pouvait se poser comme arbitre entre les deux rivaux ; et si le patrimoine de Saint-Pierre était convoité par l'un d'eux, défendre et sauver l'Église. Ainsi ces deux mots magiques,Z)e/m^

redd (hesayd versis \\\ tymes very prorapUy.—Mss. Coït., Vil. B. IV, n«92. p. 185.

(1) Coeleslis graliœ rore conspersa.

(2j Piillavicirii, Cuncil.di Tronlo, lib. IV. cap. i.

(3) Uuscoe, vie de LéonX, I. IV, p. 49.

(4j Aichœol. Brit. ; t. XXiil, p. 71.

fidei, ouvraient à Henri les portes de l'Italie. Oa voit maintenant que VÀsseHio était h la fois un livre de controverse et une œuvre politique (1).

LéonX joip^nit à sa bulle une lettre autographe, oii le vicaire du Çlirist a soin de se cacher pour laisser la parole au disciple de Poli tien. L'ami de Béni-vieni et de Marsile Ficin a bien le droit d'apprécier Tœuvre littéraire de l'élève de Skelton. Et qui sait» peut-être que l'auteur de VÀssertio n'a soigné avec tant de coquetterie le style de son œuvre que pour flatter l'oreille de son juge, si amoureux de la forme. C'est de louanges aussi qu'a besoin le vaniteux con-troversiste; et comme le pape entend la flatterie I Sadolet, dans la bulle, faisait descendre une rosée de grâces divines sur la

tête du monarque anglais; Léon X, pour expliquer les trésors de toutes sortes répandus dans VAssertio^ fait intervenir l'Esprit saint dont le souffle a rempli le nouveau Tertul-Uen (2).

Pour témoigner sa reconnaissance au saint-siége » Henri chercha bientôt à soulever en Allemagne les princes, ses alliés, contre les nouveautés de Luther. Inquiet des progrès de l'hérésie, il prévît que cette parole audacieuse qui s'attaquait aux grandes royautés spirituelles, ne laisserait pas tranquilles les

(I) Cterk, suivant les înslractions de Wolsey, aurait désiré qae le livre du roi obtint la sanction d*un décret consistorial. On le lui refusa, en lui promettant une bulle que n*avalent jamais obtenue les écrits de saint Augustin et de saint Jérôme.—The see should do as much for the confirmation of this booke, as ever was done for the workyngs of S. Augustine or S. Jérôme.—Mss. Coït., Vitell.,B. IV» n*» 102.

La bulle originale esta Londres. Rymer Ta reproduite, en calquant les signatures, dans le L Xlll de ses Acta.

(2j Quœ denique ipsius operis gratia! Qui ordo! Quanta vis elo-qoentiae ! Ut sanctum alTuisse spiritum appareat. — Voir la lettre aux PiÂCBS JUSTIFICATIVES, n* vil.





princes séculiers. Dans quelques lettres qu'il adressait à divers électeurs et au duc Georges de Saxe, entre autres, il annonça que la révolte passerait du sanc* tuaire sur la place publique, et que le peuple demanderait compte un jour, à ses maîtres temporels, de ses misères vraies ou fausses, comme Luther voulait rendre responsable la papauté de tous les abus qui s'élaienl glissés dans TÉglise. Il avait deviné Munzer et^Storch. Aussi, voudrait-il réprimer par le glaive et le feu les innovateurs allemands. C'est au nom du Christ et de rÉglise, de la tiare et du diadème, de rhermine ducale et de la mitre des évèques, de tout ce qui règne dans le ciel et sur la terre qu'il demande qu'on poursuive le moine et ses libelles jusque dans le sang ou la flamme (1)«

Wolsey, encore plus par conviction que par politique , haïssait les doctrines nouvelles» 11 appartenait par ses sympathies à ce parti de lettrés formé de clercs et de laïques qui travaillaient à réprimer les abus que le moyen &ge avait légués a T Église, mais qui n'auraient jamais consenti, même quand ils auraient échoué dans leur entreprise, à rompre avec Tautorité»

Pour empêcher l'invasion, en Angleterre, de^ doctrines réformées, Wolsey prescrivit dans unman* dément afliché à la porte des églises du royaume

(1) Ad Luflovicum Palalinnm de expellendo Lulhero.

Per calhoJicam fidem, pcr chrisliaiiae religionis incrementom, pcrillain quain ab hœredilario innato instilulo vobis gerîmus affec-lionem ; per coramunem denique omnium salutem in Domino, roga-mus elhortaiiiur nt conlagiusaB huic exiînguendae pesti, immiiienti-que exitio propulsando, velitis alacres admovere manus, tique Lulherum islum à Ghrislo rebellem, nisi se resipiscat, onà corn b«-relicè ausis libellis fundilùs delcre igniqoe seivandum creiJcrc.— Danielis Gerdcsii Hisloria reformât., Groningœ et Bremse, îo 4% 1752, t. IV. p. tl7et US. — E. S. Cyprianus, II* pari., Reformations Urkunden, p. 130.—Kappius, Spicilegium ad AçU refom.. parl.ll,n<»Xll,p.458.

d'apporter à Fautorité spirituelle tous les livres de Luther écrits en latin ou dans toute autre langue. Le mandement était suivi de la liste des erreurs contenues dans les écrits du moine de Wittemberg (1).

Comme les théologiens de Cologne , Wolsey crut que la flamme consumerait jusqu'à la dernière parcelle de ces feuilles où l'imprimeur de Wittemjjerg» Hans Lulft, donnait un corps et une âme aux signes muets de la pensée luthérienne : il avait raison; mais comme ces moines, il crut encore que les flammes brûleraient et la matière et l'esprit : il se trompa.

Le 12 mai 1521, il vint en grande pompe à Saint-Paul de Londres, où Pace, doyen de cette église, l'attendait à la tête du chapitre. Après qu'il eut reçu l'encens, il se plaça sous un dais porté par quatre docteurs, et s'avança vers l'autel, se mit à genoux et flt sa prière. Puis, il entra dans le cimetière de l'église et s'assit sur un trône, les deux croix de légat à ses côtés. A droite du cardinal étaient J'ambassa-deur de Sa Sainteté et l'archevêque de Cantorbéry ; à gauche, l'ambassadeur de l'empereur et Tévéque deDurham. Alors Fisher, évêque de Rochester, d'une chaire qui dominait l'assemblée, maudit dans un long discours Luther et ses doctrines, et fulmina anatbème contre quiconque garderait un seul des

(1) Th. Wolseii mandatom, de extradendis M. Lutheri libris, an. 1521,13 mal.

Sequunlur errores pestiferi Martini Lutheri, qai qaîdera errores respective qaàm siiit pestiferi, quàm pernitiosi, quàm scandalosi, quàm pîarum et simplicium mentiam seductivi, quàm denique sint conlrà oiunem charitatem ac omnem S. K. £. matris omnium fide* liom et magistrs fidei reverentiam alqoe nervum Ecclesiasticœ disciplina, obedienliœ scilicet, quœ est tons et origo omnium virtotom, nemo sans mentis ignorât. — Danielis Gerdesii, Hist. reform. t. IV, p. 112-119.

écrits de l'hérésiarque. Pendant que l'orateur parlait, un bûcher s'élevait, où l'on jeta, devant le peuple rassemblé» la Captivité de Babylone^ les thèses, et d'autres pamphlets de Luther (1). Et le peuple se retira aux cris de : Vive le pape! vive le roi!

(1) Roscoe, Vie de Léon X, t. IV, App., nol87.

CHAPITRE XII.

LUTHER ET HENHI YIIl. ^ 1521-1522.

Lotber répond au roi d'Angleterre. ^ Idée du pamphlet du moine. — Insolences qu'il se permet contre le roi. —L'Allemagne n'essaye pas de venger la royauté tmiragée. -^ Deux hommes en Angleterre prennent la défense de Henri : Fislicr et sir Thomas More. — Caractère de leur polémique. — Luther demande pardon à Henri. — Réponse que le roi fait au moine*

Doctorcultis y sanctvius y erudiiulusy quels mots jetés par Henri, à Luther, en signe de mépris ! dactorculus^ au théologien qui transformait ses adversaires en chauves-souris et en taupes (1); sanctulus^ au moine qui chassait de son paradis Jérôme et Augustin^ parce que ni Tun ni l'autre n'avaient connu la perle qu'on nomme la foi (2) ; eruditutus, à l'humaniste qui se van* tait de savoir TÉcriture par cœur, qui lisait Homère et Virgile, qui citait de l'hébreu dans sa polémique, et qui s'appelait l'Ecclésiaste de Wittemberg!

Et dans quel moment Henri insultait-il ainsi Luther? Quand le Saxon était dans toute sa gloire ; que Frunds-berg, à Worms, lui frappait sur l'épaule en lui disant: ft Moinillon, en avant; • que Sturm écartait, de son caducée impérial, les populations qui se pressaient pour voir leur « père en Dieu ; » que Sickingen, le héros de la Forêt Noire, lui offrait le secours de mille cavaliers pour le défendre contre les embû-

. (1] Voyez notre Histoire de Luther, poMim,

(?) €ut^er*0 9Berf<. Wittetifib. t I, p. 47. Voyez aussi son Xn^Ic^g M ^titfa an bie (Skiiattt,

ches de ses ennemis ; que les écoliers de Wittem-berg brûlaient en son honneur la bulle de Léon X qui Texcommuniait ! Mais Eck, Latomus , Priérias, Catharin, et celte tourbe de «papistes,» quiTélour-dissaient de leurs bourdonnements, n'avaient jamais montré Toutrecuidance du roi d'Angleterre. Eck rappelait maître ; Latomus ne lui refusait pas le titre de docteur; Priérîas et Catharin lui reconnaissaient de poétiques facultés d'esprit. Luther était impatient de se venger : il prit cette plume dont il s'était servi contre les « théologastres » de Cologne, et la trempa non plus dans l'encre, mais dans quelque chose de fermenté dont Morus a dit le genre et le nom«

Le moine aura son tour ; il débute en roi :

* Martin Luther, par la grâce de Dieu , Ecclésiaste de Wittemberg, à tous ceux qui liront ce petit livre, grâce et paix dans le Christ : Amen (1). ^

Puis 11 entre en matière :

«Il y a deux ans, je publiai sous le titre de la Captivité Babylonienne j un opuscule

qui a troublé la cervelle des papistes : que Dieu pardonne aux misérables leurs mensonges et leurs colères! D'autres rauraient avalé, mais l'hameçon était trop coriace. Henri, par la non-grâce de Dieu, roi d'Angleterre, a écrit en latin contre mon ouvrage. 11 en est qui croient que le roi Henri n'est pas l'auteur du pam-

(i) VlàtM Sttt^i «titwort ûuf itcntg $einrl4'é VIII \)cn (StidcICanb ®ii4i koibff feiucn Xractat t>on bet Bab^lcnifc^en ©efângni^. Anri. 15*22.— Walch., XIX, p. 512.— Éd. de Leipzig, t. XVIll, p. 193. Nous possédons l'édition latine originale petit in-4% sous le titre de: « Contra Hfnricom regem Angliae Alartinus Lutherus, i» avec cette remarque, imprimée sur le frontispice ra Longé allus est hie liber quàm itleqticin ARTà ntmc vernaculà Hnguâ scripsit. Wittembergs, 1522. » Le teite allemand est beaucoup plus virulent que le texte latin, comme Je remarque le D. de Wette. Nous notAS servons des deux versions.

phlet : que mMmporte à moi que lé pamphlet soit Fœuvre du roi Heiutz, du diable ou de l'enfer? Qui ment est un menteur, et je n'en ai pas peur. Voici ce que je pense : que le roi Henri a donné peut-être une ou deux aunes de draps à ce polisson de Lee, à ce sophiste pituiteux, à ce porc du troupeau thomiste (i) ; et que Lee en a fait une cappe, à laquelleii a cousu une doublure. Us verront si je saurai leur rabattre les coutures, -r- Qu'un roi d'Angleterre ait écrit contre moi, qu'est-ce que cela a d'étonnant? Le pape, maître , à ce qu'il prétend, des rois, des princes, de» écoles, des Églises, n'a-t-il pas aussi pris la plume pour m'attaquer? Qu'est-ce que cela fait? C'est du ciel que j'ai reçu par la grâce de Dieu ma doctrine ; du ciel et de Celui qui, avec son petit doigt, est plus puissant que mille papes, rois, princes et docteurs (2)....

• Ah 1 papistes, mes bons amis, sachez donc que vous ne pourrez prévaloir contre le Christ mon Seigneur. Que la grâce de Dieu soit avec vous : Amen !

» Maintenant si je mène rudement Henri, qu'il s'en prenne à lui seul, c'est sa faute. Si un roi d Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai bien le droit, a mon tour, de les lui faire entrer Jusque dans la gorge ; s'il jette ses excréments royaux à la couronne de mon monarque et de mon Christ, pourquoi s'étonnerait-il que j'en frotte son diadème et que je crie sur les toits : Le roi d'Angleterre est un menteur et un maraud (â) ?

(i) Frigida pituita sophisla qualern in grege suo alcrent crassi illi porci thomislœ.

(2) !î)cutf(^< «nttoort» Leipzig, l. XVIff. p. 193 et t94.

(3 îD<nn tamit lajiett er aile meine cl)iiftlid)e Çef)rc, unD fdjmiett feiiien ^xtd an bit ^xout m«iue« Jléni|j6 bec Ç^t)rcn, nâmliî} {Si)x\\\\, beg 8e^rc i(^ ^ate. îiarum foUô i^u nlc^t louncern, ob id) beu 3)rccf yen mcineô ^erten Jhonc

»Et pourquoi donc, je vous prie, respecterais-je les blasphèmes d'un disciple de ce monstre de Thomas? Qu'il défende son Église , sa concubine pourprée , sa mère de

débauche et de prostitution ; qu'il la chante, qu'ill'honore, qu'il la soutienne: à son aise ! A cette Église , à celui qui s'en est constitué le vengeur et le chevalier, je veux faire une guerre incessante, et, le Christ aidant, les jeter à terre frappés mortellement. Mes dogmes resteront, et le pape tombera, malgré les portes de l'enfer, et les puissances de l'air, de la terre et de la mer. Ils m'ont provoqué , ils auront la guerre ; ils ont méprisé la paix que je leur offrais : plus de trêve. Dieu verra qui se lassera ou du pape ou de Luther.

» Non ce n'est pas pour venger les sacrements, comme il ledit, que Henri a publié son livre ; c'est parce que ne pouvant rendre par en bas son pus et son venin de malice et d'envie ; il était forcé de le rendre par en haut, de sa bouche putride (1). »

Le grand argument qu'on opposait à Luther, c'était l'instabilité de sa parole doctrinale. Henri YUI s'en était servi avec une causticité maligne. H ne comprenait pas cet esprit saint dont le moine se vantait d'être possédé, et qui niait et affirmait, d'un livre à l'autie, le même dogme; admettait et rejetait le purgatoire du recto au verso ; changeait d'opinion du lever au coucher du soleil ; par*

anf reine .itrone fd^mûre, unb'fane fur afirr ®elt, bog ba Jt&nt'g \>rn ï^ngct* lanbeîn tùgiter ijl, unb cin Unbiebersnaim. Leipzig, t. XVIII, p. 196.

Comparons les drux textes; vuiri la vvr^iuii latine : « Nunc vùm pra-dens el dicens mcndacia componat adverhùs niei régis majeslaiera in cœlÎH, damnabilis pulrcdo luta el vermis, jus mihi eril pro meo rege et majpstalem anglieam luto suo et sirrrore conspergere et coroDam ijlam hla^phemiam in Chrisliim pedilins coni'ulcare. »

(1) Qiio cùin iiiferiiis non pussel cuncephim virus et pus tnvidiset malitiœ ingerere ncc degercre, superiùs pcr os putridum evomeodi uccaiionem inveniret.

lait le matin comme Emser, et à la nuit tombante comme J. Wiclef. Luther avaft diverses formules pour justifier ses continuelles antilogies. A Mélan-chtbon, il répondait : « Avant de me reprocher mes variations, ont-ils compté les gouttes d'eau que contient l'Océan ?» Au docteur Emser : « Porc de thomiste, je veux changer, moi : pourquoi? c'est que je le veux (!)• Avec Henri un peu plus grand seigneur, il se gêne, et consent à raisonner. tCe n'est pas chanter la palinodie que de dire aujourd'hui blanc et demain noir ; autrement que penser de saint Paul qui ne chante pas après son baptême ce qu'il chantait quand il persécutait l'Église du Christ (2) ; que penser d'Augustin qui se contredit d'un livre a l'autre? Vraiment je m'émerveille que le Salomon anglais ne chausse plus les souliers qu'il portait au berceau, et qu*au lieu de boire du vin, il ne tette plus sa nourrice (3). •

f Mais je veux faire plaisir à ce thomiste, poursuit le moine, qui feint d'être subjugué par la vérité : je me rétracte, je rétracte tout ce que j'ai pu dire du pape et des papistes ; je rétracte, les larmes aux yeux, jusqu'à la moindre syllabe qui me serait échappée autrefois en fiiveur du papisme ; je rétracte tout ce que ce masque de thomiste me

reproche au sujet de la Captivité de rÉglise à Babylone. Et vraiment, c'était faire trop d'honneur au pape, que de dire que le pape est le grand Nemrod des Écritures ; car enfin, Nemrod, c'e3t une puissance établie de Dieu et qu'il faut ho-

(i) Sic volo, sic jubeo, sil pro ralione volunlas.

(2) £>Ut »arum frînfet « iefet Sfikin, bcr ttm r>u 3i$cn fo^. — Stnttoott, Le, l. XVIII, p. 196.

(3) Le Ulin ne ressemble pas ici à rallemand : « Damnabimus, dit Lulher, Pau!i episloîas oriiversas quôd ille penîlùs slercora nonc Tocat qu« antea sibi lucra fueranU »

norer et bénîr, sulyant le précepte; une puissance à laquelle on doit être soumis, pour laquelle il faut prier

» Henri s'est dit peut-être : Luther est pourchassé, il ne pourra pas me répondre; ses livres sont rôtis, mes calomnies passeront; je suis roi, on croira que j'écris la vérité. Je puis me donner le courage de Jeter au pauvre moine tout ce qui me viendra à la tête, de publier tout ce qui me fera plaisir, et de chasser à sa réputation en champ clos. Ah! mon petit, dis tout ce que ta cervelle te chantera ; moi, je te forcerai bien d'écouter de bonnes vérités qui ne t'amuseront guère : je veux qu'il t'en cuise pour tes piperies. Heintz m'accuse d'avoir écrit contre le pape, par haine et par méchanceté; d'être hargneux, médisant, et de me croire seul sage au monde. Mais si je te demandais, mon petit, qu'importe que je sois vaniteux et méchant ; la papauté est-elle innocente parce que je ne vaux rien? le roi d'Angleterre est donc un modèle de sagesse parce que je le tiens pour

un bélître : que penserais-tu de la question?

Mais le cher roi, qui a tant en horreur le mensonge et la calomnie, en a plus enfoui dans son livre empoisonné, que moi dans tous mes écrits (1). Peut-être faudrait-il, en cette querelle, faire acception des personnes : un roi insultera à son aise un pauvre moi-nillon, mais il fera le papelin avec le pape (2). »

Henri, à l'instar de tous les apologistes de la reli* gîon chrétienne, soutenait que la vieillesse, dans Thomme comme dans les institutions, a droit à nos respects; que la papauté, qui remonte au berceau du christianisme, ne doit pas être traitée comme si

(f) llttHoert, L o., p. 196. •— Asserlio. ^ L*édîtion originale oe porte pas de pagination. (2) SCnttomrt, 1. c, p. 197. —Âssertio.

elle était née d*hîer, même en supposant qu'elle ne fût pas d'origine divine, Luther, en général, ne discute pas, il raille; et quand il a fait rire, il croit avoir triomphé de son adversaire.

t J'en veux finir, crie-t-il, une fois pour toutes avec les papistes, et leur répondre en m'adressant au roi d'Angleterre : Si la vieillesse faisait le droit, le diable serait sur cette terre la chose la plus juste du inonde, car il a plus de cinq mille ans (1). »

Mais Luther avait un argument qui devait, beaucoup plus que ces railleries poignantes, frapper au cœur Henri VIIL C'est quand quelques gouttes du sang de Buckingham restaient peut-être encore sur la hache qui lui avait tranché la tête, que Luther évoque l'ombre du malheureux gentilhomme pour épouvanter le bourreau : il a mis Henri sur le pilori, il l'attache maintenant à l'échafaud.

€ Ce qui m'étonne, continue-t-il, ce n'est pas l'ignorance de Heintz, roi d'Angleterre ; ce n'est pas qu'il entende moins les œuvres et la foi qu'une bûche qui ressent son Dieu ; c'est que le diable joue ainsi le rôle de paillasse à l'aide de son Heintz, quand il sait bien que je me ris de toutes ses ruses. Le roi Henri connaît le proverbe : Il n'est pas de plus grands fous que les rois et les princes (2). Qui ne voit le doigt de Dieu dans Taveuglement et la folie de cet homme I... Je vais le laisser un moment en repos, car j'ai sur le dos la Bible à traduire, sans compter d'autres travaux qui ne me permettent pas de barboter plus longtemps dans les déjections alvines de Sa Majesté. Mais je veux, si Dieu le permet, prendre mon temps une autre fois pour répondre à mon aise à cette bouche

(DSBcnn Vit 3a^re red)t mac^ten, todre {a ber îteufeï \>tx SCÛergere^tefle ûnf Qtttn, ber nun ûbcrfûnf taufenb 3û&re ait ift. — ^ntvom, p. 198. (â) Luther dit ailleurs : « Aut regem, aat fataum iiaàci oportait. »

royale qui bave le mensonge et le poison. Je pense qu'il a écrit son livre par esprit de pénitence, car sa conscience lui crie assez haut qu'il a volé la couronne d'Angleterre en faisant mourir de mort violente le dernier rejeton de la tige royale. Il tremble dans sa peau que le sang versé ne retombe sur lui, et voilà pourquoi il se cramponne au pape pour ne pas tomber du trône, et pourquoi il courtise tan tôt le roi de France, et tantôt l'empereur, comme fait l'âme tourmentée d'un tyran. Heintz et le pape ont la même légitimité : le pape a volé sa tiare comme le roi d'Angleterre sa couronne ; c'est pourquoi ils se frottent l'un l'autre comme deux mulets. Qui ne voudrait me pardonner mes offenses envers Sa Majesté royale, dok savoir que je ne l'ai traitée ainsi durement que parce qu'elle ne s'est pas respectée elle-même. Yoyez-le donc: le front levé, Henri dégurgite du poison, comme une maquerelle eu colère ; n'est-ce pas une preuve qu'il n'est pas une goutte de noble sang dans ses veines (1)»?

Il est triste de penser que dans l'Allemagne réformée , pas une voix ne s'éleva pour venger la royauté si scandaleusement outragée. Le libelle de Luther se vend publiquement à Wi ttemberg ; on l'étalé aux foires de Francfort et à la porte des églises ; on le

(1) ...^c Wi(tcr,fo titter, fliftîg iinb cÇiic UttterîaJ, a!« fcine b^Mi^ loxnxç^i J^ure fc^dten inag. — 5(iitu»ovt, I. c, p. 209. — Asscrtio.

Luther se répète souvenl : voici les épilhcics qui reviennent à chaque ligne dans sa réponse laline au roi irAngleterrc :

a Siolidns rex; sophisticus nehulo; impudonli et meretricià impo-tentiil ; vermis, damnabilisputredo; stupidus cl plané lethargicusso« phisla, novus thomista, discipulus ignavi monstri ; ineptus ba$ili8> eus, fœdissiroa merclrix; pus invidiae, impudcns, rex mcndacii. progcnies viper8e,rornicu1a,ruriosus papisla, fraudulcntus, rexlana-tus, blaterator, ins>lsissimus asinus, stuUus, stupidus (runcus,radis asiiius, crassus porcus , bypocrila, slips incredibilis, stipula et sluppa Ihomislica, ujorio, etc. »

réimprime en latin et en allemand. L'électeur Frédéric, qu'on a surnommé le Sage, se contente pour tout châtiment de dénoncer au moine le courroux du roi d'Angleterre. On a dit qu'à la diète de Francfort, Frédéric avait refusé l'empire ; il eut raison : qui ne sait pas venger la majesté royale, n'aurait pas su la défendre.

Elle trouva deux généreux champions en Angleterre , Fîsher et sir Thomas More.

Fisher, évéque de Rochester, était un des plus savants prélats du royaume. Sa demeure était un musée lapidaire, dont les murs étaient garnis d'inscriptions tumulaires qu'on avait déterrées dans divers comtés du royaume. Quand il avait été assez heureux pour en déchiffrer quelqu'une, il s'amusait, avec une joie d'enfant, à célébrer sa bonne fortune. Ces douces fumées de vanité passées, il revenait à sa nature habituelle, triste et mélancolique, un peu sauvage 'même. Fisher ressemblait sous plus d'un rapport à Sadolet ; telle était sa candeur, qu'il ne s'était jamais aperçu du faste de Wolsey. Atteint d'infirmités chroniques, il allait rarement à la cour ; pour lui parler il fallait aller le chercher à l'église.

Sir Thomas More était alors secrétaire intime de Henri VIII (1). A trente ans, il s'habillait à la mode du règne passé, et avait si peu soin de sa personne, qu'il oubliait souvent de se raser pendant plusieurs jours de suite. Son grand bonheur était déjouer avec ses enfants, avec ses chats, ses chiens, ses perroquets, et une foule d'animaux domestiques qui logeaient avec lui sous un toit commun. Philosophe en habit de paysan, à table il ne mangeait que du pain

(1) Moras, ipse eslaulicus, regi scmper assistons cui eslà secrctis. — Erasmi ephi. XVil, App. (1517).

noir (1), et de fortune ou de gloire ne parlait jamais qu'en riant. Comment se trouvait-il à la cour ?

Un vaisseau du pape avait été arrêté et confisqué à Soutbarapton ; le légat du saint-siége en poursuivait la restitution. More plaida pour Léon X , dont il fit triompher les réclamations (2). Jusqu'à cette époque, il avait pu se dérober aux instances du roi, qui vou^ lait rattacher h son service; mais quand, après Tau-dience, on vint apprendre au

prince le succès de sir Thomas More, Henri s'écria : < Pour le coup, il est à moi I » L'orateur se résigna (3).

L'ouvrage de Fîsher a pour titre : < Défense des Assertions du roi d'Angleterre touchant la foi catholique, en réponse au livre de Luther sur la Captivité de l'Église à Babylone (4). » C'est une œuvre de controverse oii l'on ne surprend jamais une expression de mauvais goût ou de colère : si l'évoque la publiait aujourd'hui, il n'en effacerait pas une ligne. Ce dut être pour Luther un cruel ch&timent que la lecture seule de pages si pleines de raison et de candeur. Le fond vaut la forme. Les arguments de Fisher s'enchaînent et se déroulent naturellement ; il ne dissimule pas les objections de son adver^ saire, mais il les pose avec autant de netteté que de franchise. Rarement Fisher étonne, rarement il éblouit; mais toujours il charme et persuade. Il ne lui est pas difficile de démontrer que dans l'interprétation des Écritures plus d*un novateur doué d'un merveilleux génie s'est souvent trompé; que les

(t) Erasmi epist. I.X, p. ?0.

(2) 3^. Qk^Ztftntié ftnb^rb, ^ema^^^tu. S^ûtnberg, 1829 in H, p. 164-165.

(3) Roper, p. 32. — More, p. 52 et 53— Hoddesd., p. 13.—Bîog, EnU^ p. 3160.

(4) Asserdoniim rogis Angli» de fide cathoHcâ adverses Latberi Babylonicam captivUalem, defensio.

mêmes erreurs et les mêmes chutes peuvent se reproduire encore, qu'il faut donc un juge pour éclairer le sens de la parole divine s'il est vrai que cette parole, muette comme elle est, ne puisse résoudre les difficultés qu'elle-même a fait naître. Or ce juge, c'est la tradition qui a parlé d'âge en âge jusqu'à nos jours, et dont la voix, comme la lumière du soleil, ne s'éteindra qu'à la fin des siècles. «La vérité est une, ajoute-il, et vous n'avez pas l'unité. Et pour prouver que vous ne l'avez pas , Luther, je ne vous demande que d'attendre jusqu'à demain. Demain surgira dans votre Église, et peut-être à côté de votre cellule, un Lucifer qui vous convaincra d'erreur et de mensonge (1). »

On attendait avec impatience la réponse de Thomas More aux facéties de Luther. Malheureusement l'humaniste, au lieu d'appeler à son aide cette exquise raison dont il était doué, aima mieux employer la raillerie, une raillerie qui sent l'huile,

(1} Voici les principales thèses de Fisher :

1. In sacrarum lilerarutn inlerpreUiione plerosque suis UigeoM^ confisos, turpiter ;iberrassc comperiissimum esi.

2. Id ipsym liodièquoque lieri potesl ut si quis ia scripturtrum io^ terpreUlione nililur, is facile diiabatur in errorern.

3. Ubi de scripturis sacris aut de veritale qaftdam ad Ecdesiom ca-tholicam pertinerile coolroversia svbariiur, convenil ul aiiqao judice, lis ea possit dirimî.

4. Non semper qu«que C0nlroTersia sic exorta solo sacrarum lit^ raran aaiilio dissoivi polerit ac retrelli.

5. Propierea mtssns foerat spiritiis sanctas ntin Ecdesié perpetaô Bttneffct, qaa4eiHis càm cjas m«di svborîrentnr errores, semper de veritate ceriHNrem eaia reddere possit.

^. Spiritas iUe sacer, ortbodoYorum patram Hnguîs, ad baeresum extirpalioncm et ad plenam Ecdesiœ superioribus dubiis ifistrnclio-Ma, baeienùs «sus est et «tetor semper. *

7. Qaisqiiis orthodoxos patres non recipît, lione doctrinam sancti spiritÉiooBtemnere, neqne spiritum illom habere, manîfeslum est.

8< Si per singaloram patram ora spiritas ob ernditionem Ecclesiie



et trop souvent Thuile gâtée. C'est l'argot de la taverne, et quelquefois même des bouges de la Cité, que sîr Thomas essaye de balbutier; mais il Té-corche, tandis que Luther, son adversaire, le parle comme si c'était sa langue naturelle (1).

Il faudrait plaindre Thomas More^ et le roi d'Angleterre surtout, dont il exalte les talents variés (2), si son livre tout entier ressemblait à ce§ tristes pages où l'indignation a si mal inspiré l'écrivain. Par bonheur, il se rappelle assez souvent que la nature ne l'a pas créé pour l'emploi d'histrion, et quand il consent à faire de la controverse, il est d'un bon sens lumineux.

A l'assertion de Luther qu'il ne faut rien admettre qu'on ne puisse prouver par l'Écriture, il répond avec une bonhomie gauloise : Alors comment, je vous prie, croyez-vous à la virginité de Marie dont l'Écriture ne dit pas un mot ?

locutus sit, muliè magîs in conciliis patrum generalibus id fedsw pulandum est.

9. Tradiiiones aposlolicas quanquam in scriptarâ sacra neqaaquam prodilœ sînt» nihiiominus à verè christianis observandas esse.

40. Sed et prselcr tradiUones, consuetudines etiam que ab udh Tersali Erclesiâ receptœ sont, nemini christiano respuendas esse. — Fisberi Opéra.

(1) Citons quelques lignes du livre de sir Thomas Monts :

« Verùm si ad i>tum, quo cœpit, modum scurrari pergat, si gras-sari caiumnià, nugari

slultitià, insanire demenlià, scurrilitate lo-dere, nec aliud in ore gestare quàm sentinas etcloacas,lalrinas,mer-das, stcrcora ; faciant quod volunt alii; nos ex lempore capiemos consilium , velimus ne sic bacchantem ex ejus tractare virtutibos et coloribus suis depingere, an furiosum fraterculum et latrinariam m-buloneni, cum suis furiis et furoribus, cum suis merdîs et stercon-bus, cacantem cacatumque relinquere. » — Biograp. Brit., p. 31€7, n. RR. 105.

(2) Malè torqoet nebulonem istum qu6d notior est et non in solâ Brilannià celebratior eruditio eximia regiœ majestalis, cùm in aliis plerisque disciplinis omnibus, lùm prœcipuè in re theologici. — Thomas Mori Ângli opéra, Lovanii, 1566, in-folio. Morus îb Lulherum, p. 6t.

Deux années se sont écoulées. Luther a besoin de Henri pour répandre en Angleterre la parole nouvelle. D'Angleterre on lui demande la Bible qu'il a traduite à la Wartbourg; mais à chaque port de Sa Grâce veillent des sentinelles qui ont ordre de repousser la version comme infectée d'hérésie. Alors Luther oublie sa grande parole de Worms : « Si mon œuvre vient de Dieu, elle vivra ; » et son Dieu fort qui devait le protéger contre les embûches de Satan ; et l'ours et la lionne qui devaient lui prêter leurs grifles s'il rencontrait sur son chemin le pituiteux Lee ; et le ver du tombeau qu'on appelait Ueintz ; et le sang de Buckingham dont l'usurpateur avait rougi son blason (1).

Le moine se prosterne aux pieds d'un prince qui avait souillé de sa bave la couronne du Christ ; il s'incline dans la poussière devant un papiste dont il avait juré de jeter la cervelle aux chiens ; il s'humilie devant un porc de thomiste qu'il voulait « étoulTer : » les rôles sont changés, Luther confesse qu'il fut poussé par un mauvais génie en écrivant sa lettre au roi d'Angleterre; c'est à peine s'il ose lever les yeux, lui ver de terre, pourriture et fumier, sur une aussi grande majesté. A genoux aux pieds de Henri, il demande pardon et pitié, par la croix et la gloire du Christ. Faut il une rétractation solennelle; Luther est prêt à «chanter la palinodie (2). »

Le Saxon à genoux implorant miséricorde, quel triomphe pour Henri I Le roi fut sans pitié, parce qu'il est des offenses que ne sauraient expier les

(1) Lnthcrum habebilîs, nrsam in via et lœnam in semilâ ; undiqae vobis occurret et pacem habcrc non sinet, donec ferreas ?estras cervices cl (ercas froutcs contrivcril.— Conlrà Uonriciim, elc.

('i) Uenrtco' VI If, régi Angliœ et Hibernite. — imi^cxé 99ttefe, de WeUe, I. ni,p. 2i.



prières les plus ardentes. Toute la grâce quMl fit au suppliant, ce fut de lui répondre. Mais avec quelle morgue fastueuse (1)!

« Tu dis que tu rougis de ton livre ; je le crois bien. Que n'ajoutais-tu : et de tous les

livres que j'ai publiés et qui ne sont qu'un tissu d'erreurs grossières et de folles hérésies, et où l'on ne trouve ni logique ni science (2) ?

«Quant au mien, qui ne serait, à t'enlendre, que l'œuvre de frauduleux sophistes, il est de moi, comme le savent assez beaucoup de témoins plus dignes de foi que toi et les tiens: et plus il le déplaît, plus j'ai de motifs pour l'avouer (3). Ta langue de vipère essaye en vain de souiller l'honneur de l'archevêque d'York. Qu'importe après tout les insultes d'un être comme toi, qui se moque de l'Église tout entière, qui déchire nos Pères, qui blasphème nos saints, qui ridiculise nos apôtres, qui outrage la sainte mère du Christ, qui blasphème Dieu lui-même en le faisant auteur de tous les crimes? Tu dis que tu n'oses plus lever les yeux sur moi : je m'étonne que tu oses les lever au ciel et regarder un honnête homme en face.i

La vengeance de Henri n'était pas complète : il aurait voulu soulever contre le moine l'Allemagne tout entière. Dans une lettre qu'il adressa bientôt aux électeurs saxons, il se justifie d'être entré en

(1) Tnvicttssimi princîpis Henrici VIII , régis Angli» et Franeitt ad Marlioi Luther! epistolara, responsio.

(2) Quippe nibil complectontur aliud quàai errores torpissimos et insanissimas hœreses, nec ralione soffultas, nec craditione suIk-nixas.

(3) Jàm quantumvis te fingas crcdere éditant à me libeHom non esse meum , sed mco nomifie subornalum à sophislis SDbdoIis, tamcn et meum esse multi majorî fide digni quàm sunt tuA ilii fide digiii testes cognoscunt, et ego quantè tibi minus placet, tautè magis liben-1er .-ïgnosco.



lice avec Luther pour défendre F honneur de la religion, sous prétexte que le roi David avait bien dansé sans vêtements devant l'arche du Seigneur, et il les conjure d'enchaîner cette bête féroce, dont le souffle satanique empoisonne la Germanie, et de réprimer ce sectaire par la flamme et par le sang, s'ils ne peuvent le dompter autrement (1) : Henri criait dans le désert.

Singulier duel que celui d'un roi d'Angleterre avec un augustin de Wittemberg, et dont les annales chrétiennes n'olTraient pas encore d'exemple : il n'aurait pas eu lieu sans Guttenberg. Mais si l'un des combattants dut s'applaudir de l'invention de l'imprimerie , ce fui, sans contredit, le thomiste couronné.

(U GonLrà Lutheram ejusqae haeresim epist. ser. régis Aog. ad illttstrissimos Saxoni« duces piè admoniloria.—God.Vat., 6559., p. 73.

Tamen cùm rex et prophela David non censaerit indccorum anlè arcam fœderis nudum saltare cum quolibet, ipse certè non eram qQemquam habiturum îndignom

quocum in gratiam reiigiaois pro fidei veritale dissererem.

QiM&cam ità sint dubitare profectô non possum, sedulô provisuros vos nequam vestri majores belluam concluserunt (Wiclef;, ea, veslrà incurià sic répétât exitum ut per Saxoniam prorepens totam pervadat Germaniam, et afflalu noxio inferum eructans ignem, illud spargat iiicendium quod Germani loties voluerunt sanguine suo restinguere.

£6 magis ac magis vos admoncre cogor el hortari, imè per omnia vos otïsecrare sacra utquàm maxime poteslis, mature delis opcram nt execrabilia ista Lutheri secla cohercealur absque cœ Je cujusquam, si (ieripotest, autsangume. Si id quô minus po^sit, pLTvicax obsistat audacia, quoqao modo cohercealur.

## CHAPITRE XIII.

## INTRIGUES DE WOLSEY. 1521--i522.

Henri médite, sous Tlnsplrafion de Wolscy, une nouvelle Invasion en France. — Moyens dont 11 se sert pour trahir ses serments et violer la paix. — Wolsey se rend à Calais pour servir de médiateur entre François I*' et Cbaries-QuinU — Fourberies du ministre. — Les conférences sont rompues et la guerre déclarée à la France. —Mort de Léon X. — Intrigues de Wolsey pour arriver à la papautés— Élection d*Adrien d'Otrecht.

De graves événements politiques allaient distraire Henri de sa lutte avec Luther. Même pendant Far-deur de la dispute, il pensait à recouvrer ce beau royaume de France que la force des armes avait arraché à la domination anglaise. Quand, dans la vallée d'Ardres, il embrassait avec effusion François !•', son cœur démentait ce qu'exprimaient ses lèvres. Pour accomplir des projets, qu'encourageait hautement Wolsey dans des vues encore plus ptîrson-nelles que patriotiques, il avait besoin d'alliés (i). Or il en avait deux : l'un, dans l'empereur, qui brûlait de rentrer en possession de l'ancien patrimoine de la maison de Bourgogne, dont la France s'était emparé; l'autre, dans le pape, qui, Adèle à la politique de Jules II, travaillait à délivrer l'Italie du joug de l'étranger. Wolsey, averti par ses agents, attendait d'heure en heure la nouvelle de la mort de Léon X , et pour lui succéder il comptait sur le patronage de Charles-Quint.

L'empereur, aussi caché que François V était con-

fiant, ne s*amusait pas, quand il rencontrait un prince puissant sur son chemin, à lui donner des fêtes, à rompre avec lui des lances. Discret dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et toujours aussi maître de son Ame que de ses lèvres, Charles, dans chacune de ses négociations, avait recours à la même ruse : c'était d'offrir sa main à la fille du monarque avec lequel il voulait traiter. 11 avait demandé tour à tour pour femme, une princesse de France, Tinfante de Portugal, et, dans son entrevue h

Windsor avec Wolsey, Marie d'Angleterre (1). Or nous avons vu que Tunion de Marie avec le dauphin de France avait été arrêtée dans le traité relatif à la cession de Tournay. L'abandon de la forteresse , devait servir de dot à la jeune fille. François se plaignit au roi d'Angleterre de la demande outrageante de Charles d'Autriche, en s'étonnant que le cabinet anglais l'eût accueillie. Henri répondit que, bien loin d'avoir encouragé les prétentions de l'empereur, il lui avait signifié son intention formelle de tenir la parole qu'il avait donnée, et de rester fidèle aux engagements qu'il avait contractés avec la France (2). François, qui ne connaissait pas les ruses de la diplomatie, crut à la loyauté du monarque anglais, et le remercia affectueusement des cordiales promesses qu'il avait reçues de sir W. Fitzwilliam et de sir Jerningham, ambassadeurs à Paris (S).

(1) Turner, I. c«, 1. 1, p. 259.

(2) Ucnry's insIrocUons to sir W. Filzvilliam and sir R. Jerningham (0 be declared unlo bis dcarcsl brotber, confédérale and coin-pecr,ibcFrencb king.—Brit. Mus., Mss. CoU«, Cal., D. VIII, p.5.

(3) As toaching Ihe pursuit inadc for Ibc dispcnsation to marry Ihe daughter of Portugal, the king*s grâce cannot al litUc marvci Ibereat, Tor bis bigbness bath always persuadcdunlo tbe^mperor lo observe and kecp ail mannerof connections and promises made and passed belween bim and Ibe Frencb king, wilhout violation or rup-

François I*^ était indignement trompé. Henri, d*accord avec Wolsey, faisait en silence les préparatifs d'une nouvelle invasion en Picardie. C'est Pace qui nous a révélé la perfidie du ministère anglais. Sur la proposition du cardinal, cinq à six mille archers, conduits par un officier renommé, devaient être levés et équipés (!)• Ces archers se battaient admirablement , et sous leur pesante armure, avec leurs longues arquebuses, faisaient d'affreux ravages dans les rangs de la cavalerie ennemie. En France, la noblesse jusqu'alors n'avait voulu faire la guerre qu'à cheval : elle eût rougi d'employer l'arc ou la pique. A Mari-gnan, elle fut tentée de rire de ces labces de six à huit pieds de long dont se servaient les Suisses ; mais la tentation ne dura pas longtemps. Henri, cette fois, ne voulut pas confier le succès de l'expédition à ses seuls archers, quelque braves qu'ils fussent. Wolsey insista pour qu'on équipât une flotte qui bloquerait nos ports et ruinerait notre marine marchande. Pendant que l'armée de terre envahirait la Picardie et marcherait sur Paris, ces gros vaisseaux, dont l'Angleterre était alors si fière, balayeraient les mers et incendieraient nos arsenaux. Le roi désirait que le plus grand secret enveloppât ses armements jusqu'à ce que Charles-Quint fût en état d'entrer en campagne (2).

tare ; as weU concerning Ihe peace and mulual amity and aiso Uie mar-nage with thedaughler of France; and that in doing the confrary.be sbould hâve no assistance ofhis grâce.—lnst.,Mss. Cal., D.VIlI,p 6.

(1) The Kinge hailh concladdyde, accordynge to your advise and coonsayle, lo pot in a redynesse 5 or GOOOarchiars.—Pace lo Wolsey, Bril. Mus., Galba", B. Vil, p. 87.

(2) Hys hyghnesse Ihynkylh that at sache tyme as ail thingis schalbe conclurlydde hetwixte th*eniperor and hyoi, accordyngto hys roinde, and a resolution takyn for to invade Fraance, then iU schalbe necessarie for them boith lo proTtde for the destraccion off

Il fallait maintenant au roi d'Anglelerre un prétexte pour violer des engagements qu'il avait jurés sur rÉvangile. Quel expédient trouvera-t-il pour dé-, clarer la guerre à ce joyeux compère (1) qu'il embrassait il y a quelques mois sur les deux joues? Il paraît qu'oq comptait dans le conseil du prince sur les ardeurs impatientes de la noblesse française, et pardessus tout sur les tentations de gloire et d'aventures dont le vainqueur de Marignan devait être tourmenté. Du reste, on pouvait s'en rapporter à Wolsey. Déjà Ton semait des bruits injurieux à l'honneur du roi de France. A entendre le cardinal, ce monarque modèle de loyauté tentait la fidélité des alliés de l'empereur, travaillait à lui aliéner les électeurs, et fomentait des troubles en Espagne. On calomniait ce prince ; et le mensonge circulait jusqu'en Allemagne (2).

Sur les bords de la Meuse s'étendent d'épaisses forêts où Robert de la Marck, seigneur de Sedan, régnait en maître, comme Sickingen dans le Schwarzwald (3). Robert était en discussion avec les sires d'Eymeries pour la principauté de deux petites villes dans les Ardennes, Les pairs consultés se prononcèrent en faveur de Robert ; mais leur sentence n'était pas sans

the Freiiche Ringis na^yc ; and bys grâce wolde, tbat at tymc con-veoient thys matier roygbt secretly be brokyn to the sayde Emperor, and treatidde in sqcbe wyse that thys interprise myght sodenly be laadeagainst the French Kinge. — Id.

(f) Brother, confederate and compecr.—Hcnry's Instructions to sir W. FiUwilliam. Mss. Gai, D. VIII, p. 5.

9] Tractât do snbtrahendis omnibus Caesaris amicis; sollicitât, liçet frustra, sacri imperii electores ; coocilat et literis et nunciis tiir-batos Hispanise populos. — Goldast, Polit, imp., f. 870.

(3) Comment Messire Robert de la Marck, sieur de Sedan, pour quelque tort qui lui fust fait au service de Tempereur, retourna au service du roy de France. — Fleorangcs, p. 235-237. — Mémoires de du Bellay, Uv. I. — Capefiguc. Hist. de François l'', t. Il, p. 143.

appel. Les sires d*Eymeries invoquèrent la justice de l'empereur, qui fit casser l'arrêt par le conseil de l'Empire. Alors Robert, irrité, envoie un cartel à Charles-Quint, son suzerain (1). Ce défi, jeté par un seigneur feudataire de quelques milliers d'arpents de forêts, que d'épais brouillards enveloppent une partie de Tannée, au souverain

d'immenses possessions , qu'éclaire un soleil éternel, aurait droit de nous étonner, si nous ne savions qu'à cette époque de féodalité Robert ne faisait qu'exercer un de ses droits légitimes en provoquant son maître. En Angleterre, ainsi qu'en Italie, on attribua la conduite de Robert aux suggestions de la France. Quelques jours après le retour de son héraut d'armes, le seigneur de Sedan, monté sur son cheval de bataille et précédé d'une foule d'aventuriers recrutés dans les Ardenues, et jusqu'à Paris, disait on, envahit le Luxembourg, brûlant, pour se venger, quelquesmi-sérables taillis qui n'étaient défendus que par l'aigle impériale.

Charles, au lieu de châtier l'insolence de Robert, donna l'ordre au duc de Nassau, de la maison d'Orange, de s'avancer vers les frontières de France. Le duc, après s'être emparé de Mouzon, vint mettre le siège devant Mézières (2). A cette provocation, il fallait une réponse.

On se rappelle que Jean d'Albret, roi de Navarre, avait été excommunié par Jules II pour avoir fait cause commune avec un roi schismatique, Louis XIL Le pape avait jeté l'interdit sur les possessions d'Albret, et offert les montagnes du prince à qui vou-

(1) Robert will makewar upon the emperor^s lands, becaosebe flufTered Mons. Emerie to take one of bis casUes.—Mss. GoU.,Cal.i D. VIII, p. 13.

(2) Schmidt, Hist. des Allemands, t. VI , p. 276. '

drait s'en emparer. Ferdinand, s'était chargé d'exécuter la sentence du pontife, et avait envahi et confisqué la Navarre. Mais la France n'avait cessé de soutenir de ses sympathies la cause du monarque déshérité. Après le traité de Noyon, la veuve de Jean d'AIbret réclama la restitution de son patrimoine, et François !•' somma Charles-Quint, héritier de Ferdinand , son grand'père, de rendre la Navarre à une reine réduite presque à l'indigence (1). L'empereur répondit que l'Espagne possédait la Navarre au même titre que la France possédait Narbonne et Toulouse, c'est-à-dire en vertu d'une sentence ecclésiastique, et que si François voulait restituer ces deux villes, il rendrait la Navarre (2).

François s'attendait à cette réponse. C'est par les armes qu'il allait arracher à son rival la Navarre, et peut-être l'Espagne. En quelques semaines les Pyrénées étaient franchies.

11 croyait marcher sans obstacle jusqu'à Madrid, aidé peut-être par les mécontents qu'avaient soulevés ces tloups dévorants» qu'Adrien dénonçait dans une lettre dont François s'était emparé (3), et auxquels Charles avait eu la funeste pensée de confier Tadoiinistration de ses États (4). Les insurgés virent d'abord avec indifférence l'apparition de nos bannières ; mais à peine flottaient-elles sur la citadelle de Logrogno, qu'ils s'émurent au danger de la patrie. Le sentiment national se réveilla dans tous les cœurs, et l'on vit la noblesse et le peuple, oubliant leurs querelles, se réunir pour chasser l'étranger : en moins de quinze jours l'Espagne était délivrée (5).

(1) Hume, — Lîngard, — du BeUay.

(2) Schmidt, Hist. des Allemands, t. YI, p. 172. (3j Lingard, 1. c, 1.11. p. 162.

(4) Pclrus Martyr, cp. 712.

(5) Lingard, 1. c, t. H, p. 162.

La retraite des Français réveilla les espérances de rilalie. On avait trouvé sur André deLesparreJechef de l'expédition, fait prisonnier près de Pampelune, des lettres qui compromettaient le héros de Mari-gnan, et Charles s'était hâté de les envoyer au souverain pontife. Si François eût consenti à restituer Parme et Plaisance au saint-siége , il est probable qu'il n'aurait pas été de sitôt inquiété dans Milan; mais il refusa de les rendre, et le pape se jeta dans les bras de Charles-Quint, L'empereur venait de mettre Luther au ban de l'empire ; il avait assigné sur l'archevêché de Tolède une pension de 10,000 ducats au cardinal Jules de Médicis, parent de Léon X, et s'était engagé à faire rentrer dans le domaine de Saint-Pierre Parme et Plaisance, que la victoire de Marignan en avait détachées (!)•

Une nouvelle ligue se formait donc contre la France, mais plus formidable que les coalitions pré-dentés. C'était contre le Nord et le Midi que la France allait avoir à lutter. L'Espagne et l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, les Pays-Bas, et 1*Angleterre peut-être devaient marcher sous les mêmes drapeaux. Une couronne nouvelle pour Henri, la tiare pour Wolsey, voilà quel était le prix d'une alliance de l'Angleterre avec les confédérés. Mais avaiit de jeter le masque, le ministre qui dirigeait le cabinet anglais avait des précautions à prendre.

Henri pouvait lever 30,000 hommes d'infanterie, mais il n'avait pas d'argent pour les entretenir ; ses vaisseaux de haut-bord étaient prêts à tenir la mer, mais rien dans ses coffres pour solder les équipages : il devait donc gagner du temps et lever des subsides. En attendant il fallait empêcher une collision entre

(1) Schmidl, I. c, t. VI. p. 279.

deux rivaux également impatients de se mesurer. C'est ici qu'éclatent les talents de Wolsey,

Aux termes du traité de 1518 , les deux monarques vinrent à la fois invoquer l'intervention de leur puissant allié. L'appui de Sa Grâce était promis au prince qui garderait la paix contre celui qui la violerait, et Charles et François s*accusaient l'un l'autre de parjure. Charles montrait au roi d'Angleterre des lettres interceptées, qui prouvaient à l'entendre que l'étourderie de Robert de La Marck, et l'attaque à main armée des provinces espagnoles par Lesparre, étaient la double inspiration de François V\ De son côté, François prétendait que la demande faite par l'empereur de la main de Marie promise au dauphin, était une grave insulte à la France, et que le refus de restituer la Navarre à la veuve de Jean d'Albret, constituait une violation

manifeste des traités. Tous deux s'en rapportaient, pour juger leur cause, à la haute sagesse du souverain anglais : ainsi l'avait réglé, du reste, la convention de Noyon.

Ce fut un grand événement que le départ de Wol-sey pour Calais, où le ministre allait représenter son souverain. Il emportait avec lui les sceaux du royaume, et trois commissions du roi : la première, qui lui déléguait le titre de lieutenant-général, chargé, en qualité de médiateur , de régler les différends survenus entre Charles et François ; la seconde, qui lui conférait les pouvoirs de traiter avec François I", d'une alliance nouvelle ; la troisième qui lui laissait de pleins pouvoirs pour choisir, comme alliés l'empereur, le pape, le roi de France , ou tout autre monarque (l). Ainsi donc Wolsey avait dans les plis de sa robe la paix ou la guerre.

(1) Rymer, Fœdera, l. XIII, p. 718. — Rapin de Thoyrai, t. VI, p. 1S8et159.

A son entrée dans Calais (10 août), il fut reçu au son des cloches et du canon, et salué par les ambassadeurs étrangers. Le lendemain les conférences s'ouvrirent. On commença par de mutuelles récriminations : les Français reprochaient à Charles-Quint d'avoir violé le traité de Noyon , en retenant la Navarre. Les Impériaux soutenaient que la convention de Noyon avait été arrachée à leur maître par la fraude et la violence , et se plaignaient en termes amers , du secours clandestin prêté à Robert de la Marck , par le roi de France. Le cardinal jouait le rôle d'un juge sans passion , d'un médiateur impassible , d'un arbitre, qui ne veut écouter que la voix de sa conscience (1).

C'est au British Muséum de Londres, ce vaste dépôt des archives diplomatiques de l'Angleterre au seizième siècle, qu'on peut suivre scène par scène les incidents divers de cette comédie royale où deux monarques , l'un qui tient en ses mains la couronne d'Edouard le Confesseur, l'autre qui porte à son côté l'épée de Charlemagne, servent de confidents au cardinal. Wolsey, semblable au dieu païen doit descendre de son nuage quand arrivera l'heure du dénoûmcnt. Charles qui connaît le drame, parce que Wolsey lui en a d'avance expliqué l'intrigue, remplit le personnage d'un chevalier sans peur et sans reproche. Bien que son rival l'ait provoqué, en envahissant l'Espagne, il est prêt, répète-t-il, à prendre son frère d'Angleterre pour juge et pour arbitre (2).

■

(1) Lingard,t. H, p. 163.

(2) The cmperor nolwithsuinding thi? rnfQing "which thc French king has causcd to bc made in his roalm of Navarre, will not change opinion ; but Ihc king's grâce shall for his pari be mcdialor for (he pacifying of ail variances and différences.— WingfieM"s leUer to FiU-iviniam,12th jnne152l, Mss. Cal., D. Vlfl, p. ô8.

Quant à François V% la victime oflferte en sacrifice , on lui reproche de se cacher, tant il a peur de rougir en face des envoyés britanniques. Pour éviter leur présence , il

imagine toutes sortes d'expédients honteux : un jour il est à la chasse, un autre il est obligé de faire son entrée à Dijon ; un autre il s'est confessé et doit toucher les malades (1).

Les Impériaux avaient Tair de croire à la loyauté de Wolsey; mais au sortir des conférences» ils allaient trouver le ministre, et, loin des regards importuns, ils travaillaient aux bases d'un traité entre leur maître et le roi d'Angleterre. C'est dans les lettres officielles de Pace qu'on trouve la preuve de la duplicité du gouvernement anglais : le cardinal trahit honteusement François I". 11 promet Marie à l'empereur ; il assigne l'époque où six mille archers envahiront la France ; où les flottes anglaises jetteront l'ancre dans un de nos ports ; où les Suisses qu'il espère gagner, iront de nouveau mettre le siège devant Dijon : il partage les dépouilles que la victoire doit livrer aux alliés.

Mais un obstacle semble contrarier un moment Henri VI II, qui de Greenwich assiste à chaque con-férence. En violant le traité de Noyon, il perd nécessairement la pension annuelle que François jusqu'à ce jour lui a régulièrement servie. La dіfliculté avait été prévue par Wolsey. Au lieu de 16,000 liv. sterling que payait la France au digne fils de Henri VII , l'Empire s'engage à compter chaque année à Sa Grâce

(t) Sir R. Jerningham and Filzwilliam report *' Ihat on 17lli Ihey werelold Iheji.coulil iiot see Francis*'becausehe was hunling; on 18ih, bccausc he and his molhcr woald make a public cniry into Dijon, and on 19lh, because,beingWhitsunday,il wns a hi^^h day,and ihe king confessed and healcd silk folk; but on ihc Munday ihey should be adiuilted. — Letter» â4ih may. Mss., ib., p. 40.

ftO,000 marcs : Henri gagnera donc à fausser sa parole. Le roi devait être content de son ministre, aussi se bâte-t-il de le féliciter de ses frauduleux succès (4).

On croît rêver en lisant la correspondance officielle de Pace avec Wolsey. Ce n'est pas assez pour l'insatiable ministre, des faveurs dont Ta comblé le prince; de son chapeau rouge, de ses deux croix de légat, de son archevêché dTork, des grands sceaux du royaume, de ses tï'ente bénéfices : avant de monter sur le trône de saint Pierre , il veut se battre à la tête des six mille archers que l'Angleterre a levés pour envahir la France (2). On dirait que les lauriers de Jules II Tempêchent de dormir : il lui faut une épée grande comme celle que Michel-Ange a mise dans les mains du pontife, et il saura la manier, il en répond. Général en chef de l'armée d'expédition, c'est lui qui préparera sur la route de Paris les étapes royales : Henri n'aura besoin que de le suivre (3).

lie roi se prête à toutes les fantaisies de son rai-

(I) The king has rcceivcd )our IwokUers, dated Calais ihe ilh oflhis monCh. By tlicse, his faighnôss perceives the seriousdispoU-Uons bclween your grâce and tbc cmperor's anbassadors, fur his indemnily of such surns of money as his grâce, by likcljbood, sball losc, if hc break with Ihc Trciich king, and join Ihc cniperor, ce-

cording to his de.^ire; and (hal your gracs has so handied lliîs ma lier, (hal you hupe iic bhali ha>e yearly paid 40,000 marks, if islca*! of the 16,000 I. paid by ihc sai:l king. - Mss. CoUon. Cal., L), Vlil, p. 92.

(â) The ki»g aiso pcrccivelli Ihat in case Itie ariny of 6,000 archers shali bc sent forlh in aid to Ihe emperor, your grâce then intendelli to order and govern Ihe same yourself al (hoir arrivai to Ihe said émperor, and to procecd actually with theni. His highness dolh remit ihis unto your gracc's wisdoin. — Mss. Coll., Galba, B. VU. p. 93.

(3) Et si ibitis parare regî locam in regno hercditario, majestas eju8 quùro tempus erit opportunum scquetur. —Mss. ib..p. 93. C'est le roi qui de sa msfin a écrit ce singulier latin.

nistre. En vérité, le poète avait raison : Wolsey a fait un pacte avec Satan,

Pendant le cours des négociations avec les Impériaux , Wolsey écrivait à François 1** des lettres remplies de témoignages d'affection et de dévouement, 11 repoussait, comme une outrageuse calomnie, les soupçons de partialité dont on voulait le flétrir dans l'esprit du roi, et rappelait avec chaleur les services qu'il n'avait cessé de rendre à ce prince, Duprat, l'un des plus fins diplomates qu'avait pu trouver François I'' pour le représenter à Calais, se laissait prendre aux cajoleries du ministre , et écrivait à son maître :

tt Sire, le cardinal en allant à la messe faisoit peine sur sa mule, et ma dict qu'il étoit grevé en façon que ne poiivoit endurer le cheval. Si ma demandé, si avoye une lictiere. J'eusse voulu en avoir une, et qu'il m'eust cousté deux fois autant qu'elle pourroit valoir. Sire, vous lui feriez chose fort agréable si votre plaisir estoit de lui en envoyer une ; vous congnoissez le personnaige, et voyez le tems qui court, elle ne seroit pas perdue (1). »

La litière n'arriva pas à temps. Gattinara, chancelier de l'empereur, reprit sa discussion passionnée avec Duprat, et finit par déclarer que son maître n'accepterait aucune condition, tant qu'il n'aurait pas reçu satisfaction de la France (2). Et Wolsey, sur

(i) Mm. Bèthune, n* 849!, f> 29 ; tm Iroave les procès-verbaax des conférences de Calais à la Bit>l. du Roi, Mss. Bélhune, n''* 8179; la correspondance de Dnprat avec François I*', Mss. Béth., n'' 8491 et 8492. Mais ce n'est qo*aa Britîsh Muséum, Mss. €ott.,Ga1., qu'on peut avoir la preuve des intrigues diplomatiques de Wolsey. Un historien moderne a dit : a Les lettres du cardinal excluent toute idée de corruption. » (M. Capefigue, Hisl. de François l*^ t. H, p. 165.) l/écrivain n'avait pas fouille les archives d'Angleterre.

(2) Lingard, 1. c, t. II , p. 163.

ce prétexte , quitta Calais pour traiter directement, disait-il , avec l'empereur : le cardinal trompait notre ambassadeur. Il s'éloignait, après quelques semblants de colère contre l'obstination de Gatli-nara, parce qu'il était appelé à Bruges, par une lettre de Charles-Quint (1), et qu'il voulait donner au roi d'Angleterre, le temps nécessaire pour terminer ses préparatifs de guerre contre la France (2).

Wolsey partit de Calais avec une suite de quatre cents gentilshommes, et traversa ces mêmes plaines qu'il avait autrefois parcourues à franc étrier, quand il allait porter à Maximilien I" une lettre confidentielle de Henri Yll. L'aspect des lieux n'avait pas changé: c'étaient toujours ces longues plaines de l'Artois, dépouillées d'arbres, et riches de verdure. Mais quelle révolution s'était opérée dans la fortune du voyageur ! 11 y a quinze ans, personne ne s'arrêtait poiij voir passer le pauvre desservant : aujourd'hui Ij populations accourent, curieuses de contemple] cardinal qui cite à sa barre des rois et des ei reurs. Il y a quinze ans, monté sur un chevi louage , il courait, sans prendre de repos , hah de sueur et de fatigue , car il poursuivait la forl aujourd'hui assis mollement sur une haquenée tête préservée des rayons du soleil par un parai manche d'or, il marche à petites journées dans F

(1) I remain also în my resolution (o conclude wîth you mj and lo use enlirely your good advice and counsel.—LeUer' Charles y, lo VVoisey. Bruges,7th august 1521.—Mss. GaL,D. p. 95.

(2) Assuring your highness, I hâve omiUed nolhing în Ihe capacity of my intcndmenl ihat mought in any ^isc tend to Ihe advanccoient ofyour honor, or furthcrance of Uie eslnbiishmcnl of Ihat truce be-twccn thèse great princes ; making to longer mine abode hcre to per-fect Ihe said truce ralhcr for keeping your grâce out of ihc wars tiU ye might sufficiently be furnished for the same, that for any other

Jntenl cause or occasion. — Mss. Galba , B. Vil, p, 45.

et la mollesse d'un satrape asiatique, entouré de seigneurs, de ducs et pairs du royaume, qui lui tiennent rétrier quand il veut s'arrêter. Il y a quinze ans, à peine si en vendant toutes ses dignités il eût acheté l'un de ces moulins dont le vent fait tourner les ailes; aujourd'hui il pourrait s'il le voulait payer ^^^suBû^tàni la vaste contrée qui s'étend de Calais à Bruges. II y a quinze ans, il jouissait doucement de ^^ modestes revenus, en paix avec son âme ; aujourd'hui qui sait s'il n'est pas dévoré de remords, et si sur la route il n*a pas ressenti plus d'une fois les aiguillons de. sa conscience ? car il est trop riche pour être innocent ; trop puissant pour être tranquille.

A Bruges, Wolsey fut reçu en véritable souverain, et conduit au palais impérial où Charles l'embrassa devant tous ses courtisans. Un logement somptueux avait été préparé pour le cardinal. A la porte de son appartement veillaient nuit et jour des gardes armés. Dans rantichararabre se pressaient de nombreux domestiques. Sa table, dit Hall, était couverte de moutons , d*agneaux et de gibier apprêtés par les meilleurs cuisiniers (1) : les vins n'y manquaient pas, ajoute le malin chroniqueur (2). Le prélat,

joyeux convive, qui ne haïssait pas la bonne chère, fit trop d'honneur à la table de son hôte, et éprouva quelques symptômes d'alTection d'entrailles, qu'il attribua, dans son rapport au roi^ aux travaux dont il était accablé (3). Henri, qui ne connaît pas la cause de l'indisposition, se tourmente et invite sérieusement le favori à prendre soin de sa santé {li).

(1) Hall., 1. c, p. 625.

(2) HalL.ibîd.

(3) Wolsey's letler to Ihe king,24thaag.«-Hs8. Galba, B.Vil^p. 101.

(4) Mss. Galba , ib., p. 99 et 113. I. 20

La maladie n'avait rien de bien inquiétant , car quelques jours après qu'il en eut ressenti les pre<* mières atteintes , Wolsey se remit au travail, et signa , au nom de son maître avec Cbarks^Quint, une ligue offensive et défensive contre la France. On appela ce traité le Benè placitum (1). Cest le boo plai* sir du roi d'Angleterre de violer sa parole, de déchirer des conventions signées sous Finvocation de la sainte Trinité, de se parjurer en face de Dieu et des hommes. Quelques historiens anglais croient Justin fier ce prince, en soutenant qu'il n'était, dans les conventions de Bruges , que Tinstrument de la politique de Wolsey ; mais Henri depuis longtemps n'est plus en tutelle : c'est l'ambition qui le pousse et le mène. Au Camp du drap d'or, il s'arrêtait en énumérant ses titres de roi d'Angleterrie et d'Hybernie, et n'osait ajouter et de France ; mais aujourd'hui, enhardi par le succès de son premier ministre, le « grand prêtre de Machiavel (2), • il consent à tendre la main pour dérober, s'il peut, un diadème qui ne lui coûtera qu'un parjure. Mais il a compté sans François I", sans cette épée dont Bayard arma son malure après la bataille de Marignan, et sans ce Dieu du ciel qui n'attend pas toujours l'éternité pour punir la félonie.

De retour à Calais, Wolsey y retrouva les ambassadeurs français. Rien dans sou maintien ou dans son langage qui puisse éveiller le moindre soupçon : jamais il ne s'est montré plus courtois* S'il parle de François r% c'est pour vanter le caractère du prince. Duprat compte plus que jamais sur l'inaltérable affection du roi d'Angleterre. Au sortir d'un dîner où les vins de France ont été fêtés par les ccmvives, il

(1) Mm. Galba, B. vu. p. m.

('2] Machiavellian Arcb-priest. — iTurAer, 1. c » 1. 1, !»• 37#.

prend à part le cardinal pour lui répéter que Fran-cois n'a pas d'allié qui inspire à ce prince plus de confiance que Henri (1).

Or voici comment on répond à Greenwich à tant d'abandon : t J'ai peur, écrit Henri, que François , s'il vient à découvrir ce qui s'est passé à Bruges, ne mette un embargo sur les navires anglais qui sont encore dans le port de Bordeaux , et ne cesse de me

payer le terme de ma pension (2), qui est sur le point d^échoÎT. »

Les craintes étaient assez fondées ; mais Wolsey sç hâte de le rassurer. D'abord il n'est guère possible que le roi de France sache rien de sitôt des négocia* tions de Bruges (S). Dans tous les cas il aura trop d'ennemis sur les bras pour qu'il essaye de confisquer sur-le-champ les vaisseaux anglais et de retenir la pension (4).

il ne fallait plus au cardinal qu'un prétexte pour rompre les conférences. Le hasard lui vint en aide* il avait rédigé un projet de paix entre les deux puissances rivales, mais tout entier dans les intérêts de

(1) The chaocellor of France, after he had dined with me, declared ei^pressly, thaï tbe king his master halh in you his most affîance be-fore ail olher princes. — Mss. Galba, B. VII , p. 50.

(3) Ctsl Wolsey qui ,dans une lettre en date du 4 septembre 1521, reproduit ainsi Tobjection du roi :

*'Considering the dangers that might ensue by laking your navy at Bourdeaux, and the suspicion that might be impressed on the French king's roind by the abstaining of yoursaid navy from thence, vhich might cause him to refrain and stop your pension payable untp you within brief time ; you désire me to consider what is besl to be done. — Mss. Galba, B. 7, p. 50.

(3) As yet for any bruit, or any thingconcluded with the cmperor, Uiey hafeno manner suspicion. — Mss. ih., p. 51. ' (4) I think the French king troubled and infested with so many enemies and armies on every side, wiil beware how he atlempts any thing against you, whereby he shall give occasion or provoke you to break with him and juin his enemies. — Mss. ibid.



Charles, quand on sut que Bonnîvet, qui, sans doute à Londres, avait eu le temps d*étudier Wolsey, venait d'en appeler aux armes en s*emparant de Fon-tarabie (1), pour déjouer les projets de TAngleterre.' L'amiral ne se doutait pas du service qu'il avait rendu au cauteleux ministre. Sans demander aucune explication sur celte prise d'armes, Wolsey déclare, comme juge de la querelle, que François a violé la paix, et qu'aux termes du traité de Noyon, Henri est obligé de prêter secours à son allié trompé. Ce jour là, le monde apprit que François I'', ce modèle de vertus chevaleresques, était une âme sans foi, et que Charles, le complice de Wolsey, était un prince d'une irréprochable loyauté. Un moment Henri, qui donnait sa fille à*deux princes à la fois, qui violait sans pudeur tout ce que les hommes ont toujours regardé comme sacré; qui d'une main comptait les beaux écus au soleil que lui payait religieusement le bon frère qu'il trahissait, et de l'autre essayait l'épée dont il devait se servir pour le chasser de Paris, passa pour un monarque aussi sage qu'intègre. Et

quand on pense que l'histoire a longtemps été la complice innocente de ce prince et de son ministre, ne faut-il pas s'applaudir qu'un bibliophile passionné ait eu l'envie de réunir au Muséum de Londres tous ces documents officiels qui jettent une si vive lumière sur l'intrigue diplomatique de Bruges? Wolsey n'attendait plus que la récompense de son dévouement à l'empereur. La chaire de Saint-Pierre allait être vacante, et il aspirait à y monter ; comme si la tiare, au point de vue même de la politique temporelle, pouvait être le prix d'une habileté diplo^ matique (2). Léon X, qui n'avait pas trempé dans le

(t) Lingard, 1. c, t. II, p. 163.

(2) Voir dans Fiddes les lettresda cardinal, col. 66.

complot de Bruges, venait de recouvrer Parme et Plaisance; Sforza rentrait dans Milan ; les Français étaient menacés d'être chassés une fois encore de l'Italie , et le vieux Schinner, cet implacable ennemi de l'étranger, allait chanter dans la basilique de Saint-Ambroise un cantique d'action de grâces en l'honneur de ses montagnards. Mais le pape ne devait pas jouir longtemps de son triomphe. Jules II l'appelait : le 21 septembre 1521, il ei^pira à la Magliana. Le lendemain de cette mort que pleura l'humanité , le conclave s'assembla. En cette heure solennelle, Wolsey, par peur, ou par hypocrisie peut-être, hésite et semble redouter ce grand fardeau de la papauté qu'ont tour à tour si glorieusement porté Jules H et Léon X. II parle à ses protecteurs Henri et Charles de sa faiblesse et de son découragement ; il murmure même le mot d'humilité (1). Mais le démon le tente bientôt, en lui montrant les rayons d'or de la triple couronne, et Wolsey succombe. A lui la gloire du Vatican, à lui la papauté, à lui le monde. Nous sommes sûrs qu'il donnerait, comme Richard III , toutes ses grandeurs pour un cheval qui l'emporterait d'un trait à Rome. Le voilà qui dépêche message sur message : à Charles pour lui rappeler ses promesses; à Pace , pour le presser de lui gagner ou de lui acheter des voix. Le sacré collège délibère ; les cardinaux sont enfermés dans leurs cellules ; chaque soir on brûle les votes de la journée, et la fumée des bulletins jetés au feu, en s'élevant au-dessus du conclave, annonce au peuple inquiet que le Saint-Esprit est resté muet. Il a parlé : c'est un sublime barbare dont Dieu a fait choix pour gouverner l'Église ; il se nomme Adrien, et est évêque de Tortose ; longtemps il a professé la théologie à Louvain ; son

(1) Fiddes, 1. c.

père était un pauvre tisserand ; Érasme fut un de ses disciples (1),

C'est bien l'iiomme de la Providence, qu'Adrien, le nouveau pape. Maintenant que, grâce au fils de Laurent le Magnifique, théologie^ histoire., philosophie, peinture, musique, sculpture, linguistique, se sont tour à tour réveillées ; que Rome est devenue comme un foyer de lumière qui s'est répandue sur la chrétienté , le monde n'a plus besoin d'un pape artiste. Ce qu'il lui faut pour un moment, c'est un pauvre prêtre qui, en entrant à Rome, ôle ses souliers et, les pieds nus, traverse les rues n'ayant pour

cortège que des aveugles et des paralytiques (2). Wolsey, et ici nous parlons de l'Église comme nous parlerions d'un empire, Wolsey au Vatican, c'est le veau d'or que Rome aurait eu pour maître. Heureusement Dieu, a dans son petit doigt, » suivant l'expression de Luther, était plus puissant que Charles qui portait quatre couronnes sur son blason ; que Henri, qui s'appelait roi d'Angleterre et de France» et que Wolsey, qui menait les rois et les empereurs.

Le cardinal fut trompé par son complice* Il est certain que Charles, oubliant ses promesses, ne seconda que mollement les intrigues honteuses de Wolsey. Heureusement il savait le moyen de l'apaiser. Dans un voyage qu'il ût à Londres, et dont Hall a pris soin de décrire les divers incidents (8), l'empereur promit au ministre d'augmenter la pension qu'il lui payait chaque année (&). Wolsey*

(1) Gampeggio transmit à Wolsey la nouvelle de rèleclion.--Msié Vitell.,B.V, p.7.

(2) Corning on Tool to Rome, before his enlry ioto the city, he did put off his shocs. — Life of More, p. 30.

(3) Hall., Le, p. 635-641.

(4) Rymer, 1. c, t. XIII, p,769.

par reconnaissance, promit de son côté de se dévouer corps et âme à la cause du monarque. Une espérance lui restait, que Charles caressait adroitement. Adrien VI était vieux, malade, souffrant, et ne pouvait vivre longtemps encore. A la mort du pontife , Charles s'engageait à soutenir les prétentions de son protégé à la papauté (1). Et Wolsey se disait : i Jaserai pape !» En attendant il sollicitait et obtenait d'Adrien la prorogation de l'autorité de légat qu'il exerçait en Angleterre. Pour Wolsey, c'était quelque chose de bien beau que ces deux croix qui l'accompagnaient dans toutes les cérémonies. Ses valets continuaient de crier au peuple : « Place au chancelier ! place au légat de Sa Sainteté ! » pendant qu'Adrien descendait l'escalier du Vatican appuyé sur son bâton de voyageur, qu'il n'avait pas quitté depuis Tortose (2).

(t) Robertson, I. c, 1. 1 , p. 420

(^ On trouve au British Mus., Mss. Harl., n» 920, le compte officiel des dépenses de table du cardinal et de sa suite pendant le voyage de 1521, de Londres à Calais et de Calais à Bruges. Nous donnons ici une journée du voyage.

30 juillet, déjeuner à Dartfort.

I. s. d. 1. 9. d.

Pain 0 1 2 Quartiers dé mouton.. 0 10

Beurre 0 1 0 Pàlé 0 0 6

Bœuf 0 0 8 Vin de Maloisey ... 0 0 4

0 5 8 Dtner le même jour à Rocbester.

1 muiddale 0 7 6 16lapins 0 4 0

2 cbapk>ns gras .... 0 4 0 Avelines 0 0 4

1 faisan 0 2 0 Beurre 0 0 3

16 cailles 0 5 4 q 23 5

Souper le même jour à Sittingbourne.

Pain 0 9 8 2 barriques de bière. • 0 6 0

Tonneau d*ale .... 0 7 6 18 gallons de vin. . . 0 12 0

/

I. t. d. 1. c. d.

3 moutons 0 10 0 Farine cravoine .... 0 0 1

1 poitrine de veau. ..006 Vinaigre 0 0 2

4 chapons gras .... 0 8 0 Verjas 0 0 1

4 douzaines de poulets 0 8 0 Sel 0 0 S

2 douzaines de pigeons 0 6 6 fiois et charbons pour la

16 lapins 0 4 0 chambre de Sa Grâce 0 2 4

1 faisan 0 2 0 D^ pour hi cuisine et le

16 cailles 0 5 4 four 0 5 0

Crèmes 0 2 6 Appartements de Sa

Lait 0 2 4 Grâce 0 3 8

Beurre 0 2 8 2 douzaines de livres de

Œufs 0 6 2 chandelles 0 3 9

Farine 0 2 0 Farine pour le four. ..028

Légumes 0 0 3 A la Temmc de service. 0 26 8

Moutarde 0 0 2 - .« »

A l'aide de ce document, on peut connaître le prix de divers objets de consommation au commencement du seizième siècle.

41 maquereaux. ... 0 011 6 alouettes 0 019

3 turbots 0 3 2 9^ oies 0 5 4

13meilans 0 0 2 18 bécasses 0 7 0

400 huîtres 0 0 6 6 perdrix. . .' 0 2 4

3 choux 0 6 2

A Douvres, Sa Grâce paye 4 chapons 8 sh. ; h Calais, 1 chapon 12 d.; à Dunkcrque, 9 chapons 12 sh.. et 300'œufs 3 sb. Le jeudi, i«'août, au souper du cardinal à Douvres, on mangea 1^000 œufs, qui sont portés à 12 sh. 4 d.

Du 30 juillet au 1" décembre la dépense totale du service du cardinal monta à 2,316 K13 sh. 6 d.

## CHAPITRE XIV-

## NOUVELLE GUERRE AVEC LA FRANCE.— 152Î-1524.

NouTcIle ligne conlre la France. - Moyens employés par Wolsey ponr obtenir des subsides. — DéliaLs aux communes auxquels prend pari le ministre. — More, nommé orateur de la chambre des communes, d'^reiid le projet de la couronne. — Les subsides sont Totés. — Opposition de Warliam à Wolsey. — Le clergé. — Surr^y envahit la France, et, après une campagne de quelques mois, est obligé de se rembarquer. — Mort d'Adrien VI. — Intrigues de Wolsey pour obtenir la tiare. —• Fondations littéraires à Oxford et Ipswlch.

Aamois de mai 1522, sir Thomas Cheyney, ambassadeur à Paris, prit congé du roi de

France (1). A la déclaration de l'agent britannique, que Charles, en partant pour TEspagne, avait remis le soin de ses droits menacés à son allié le roi d'Angleterre, François répondit avec une noble fierté qu'il ne croyait pas avoir donné jusqu'à ce moment à son frère Henri le moindre sujet de plainte ; qu'il avait gardé tous ses serments ; qu'il était resté fidèle à sa parole ; que fort de sa bonne cause, Dieu aidant et son épée, il saurait défendre sa couronne et son royaume. Il ajouta, en souriant, qu'après une rupture semblable il ne ferait pas un pas pour se rapprocher de l'Angleterre (2).

François ne peut plus se faire illusion : une ligue puissante s'est mystérieusement formée contre la France sous l'inspiration de Wolsey. Pour occuper le

' (i) Dispatch of Cheyney to Wolsey. — Mss. Galba, p. 225. (d) Id. îb.

roi d'Angleterre, il rêve une diversion. Séduit par des promesses brillantes le comte de Desmond, chef d'une famille puissante en Irlande, qui refusait de se soumettre à Henri, s'engage à soulever le pays quand l'armée fratiçaise débarquera sur les côtes, et la conquête de l'île opérée, à partager l'Irlande avec Richard de la Pôle (1), le représentant de la maison d'York. C'étaient deux ombres au lieu d'une pour eifrayer Henri. Un ennemi plus puissant encore, que François veut opposer à son déloyal ennemi, c'est le duc d'Albany, qui vient de prendre la régence de l'Ecosse, à l'instigation de la reine douairière. Marguerite,étaitbrouiIlée avec son mari qu'elle Voulait quitter parce qu'elle avait appris que Jacques IV, son premier époux, vivait encore trois ans après l'afTaire de Flodden, et qu'il n'était pas mort quand elle avait donné sa main au comte d'Angus. D'Albany pouvait servir utilement la France* La trêve entre l'Ecosse et l'Angleterre était expirée ; Henri avait proposé de la renouveler, mais sous la condition expresse que le duc sortirait du royaume : Marguerite refusa de le laisser partir (2).

En même temps François P% pour répondre au cartel que Henri lui avait envoyé par Giarenceaux, mit un embargo sur les vaisseaux anglais qui se trouvaient dans les ports de France, fit saisir le» mar* chandises britanniques, et suspendit le payement de la pension annuelle qu'il était obligé de servir à son ancien allié. Par représailles, Henri prescrivit à l'ambassadeur de France de tenir les arrêts dans son

(1) Linaard, I. c, U II, p. 165 et 166.

(2) Herbert, p. 50. — Rapin de Thoyras, t. Vl, p. i68 el 165. — Voir sur les querelles de l'Ecosse avec VAngleterre, State Papers, 1. 1 :

— More to Wêlsey, p. ICI. ^ WolMy to klfig H^Ary Tlll., p. M.

— Woliey to king Henry, p, 114.

hôtel, et aui snjets français qui se trouvaietit à Ixm^ dres de sortir de là ville. La guerre était déclaré# « mais il fallait de Targent pour en payer les frai&i^ ei c'est ici que s'ouvre une des pages les plus curieuses de la vie de Wolsey. Le ministre promet d'abondants subsides si la couronne consent à seconder les mesures qu'il a l'intention de prendre i Henri s'aban^ donne à Wolsey.

Des commissaires, revêtus de pleins pouvoirs^ partent de Londres pour chaque comté du royaume. Ils sont chargés de faire une enquête sur les ressour* ces du pays, tant en biens-fonds qu'en valeurs mobilières. Ils ont ordre encore d'enregistrer dans chaque paroisse le nom des individus ftgés de seize k soixante ans, à côté de celui des landlords dont ils sont tenan'>^ ciers (1). Au retour des commissaires « le roi trouva^ comme Wolsey l'avait prévu, que le pays était assei riche pour subvenir aux frais d'un armement extraordinaire , assez peuplé pour équiper une flotte nonv> breuse. Rien ne manquait au roi pour faire la guerre s il avait de l'argent et des hommes. L'enquête du cardinal ressemblait à celle qu'avait imaginée Guillaume le Conquérant (2).

Le 20 du mois d'août 1522, le maire, les aldermen et les plus riches marchands de la Cité, furent invités A se rendre à l'hôtel du cardinal. Wolsey les reçut avec sa politesse habituelle. Après leur avoir communiqué les instructions dont les commissaires royaux avalent été chargés pour procéder à leur enquête fiscale, il ajouta : « 11 faut venir en aide à notre roi ; je suis sûr de votre empressement à l'obliger. 11 ne vous de^ mande en ce moment, pour le service de l'État, que dix pour cent de vos revenus annuels; c'est bien peu^

(1) Herberl.—Stowe » p. 513.—Hume, t. II, p. 166 et 617.

(2) Rapin de Tboyras » t. YI, p. 171.

VOUS Tavouerez. Je vous prie donc de me déclarer sous serment la valeur réelle de vos fortunes privées, en meubles ou en biens-fonds. Je suis sûr d'avance de votre loyauté ; vous ne voudrez pas me tromper, n'est-il pas vrai ? »

Alors uii des marchands interrompant le cardinal : t Que Votre Grâce veuille bien nous informer, dit-il, en quelle valeur il nous faudra prêter ces dix pour cent à noire bien-aimé souverain ?

— En argent, reprit vivement le ministre, en vaisselle plate, en joyaux, comme vous voudrez.

— Mylord, reprit un des aldermen, il n'y a pas deux mois que la Cité a prêté au roi, en espèces, 20,000 livres sterling, quoiqu'elle ne soit guère riche en argent monnayé. Vous savez bien , mylord, qu'un marchand peut avoir ses magasins remplis et sa caisse vide.

—Aussi, comme je vous le disais. Son Altesse prendra ce que vous lui donnerez, de l'argent ou des bijoux. »

Les marchands revinrent, quelques jours après, t Eh bien, leur dit le cardinal, êtes-vous prêts? Le roi peut-il compter sur votre patriotisme?

— Mylord, répondit un des délégués de la cité, vous ne nous forcerez pas d'affirmer sous seiment notre fortune individuelle; d'abord parce que le plus souvent cette fortune nous est inconnue, eten^ite parcequela richesse d'un commerçant est bien plus fictive que réelle, et repose moins sur les marchandises qu'il possède en magasin que sur le crédit dont il jouit dans le monde. Nous ne voudrions pas nous parjurer en donnant une évaluation qui ne serait pas fondée sur la vérité.

(f ) Tytler, 1. c, p. 154.

—Très-bien, messieurs, reprit le cardinal-ministre ; vous êtes d'honnêtes gens, et je veux vous montrer que je sais céder. Eh bien donc, J2 prends pour base le crédit dont vous me parlez; ce crédit est votre fortune réelle; que chacun de vous donc me fasse ses billets sur le taux de cette bonne renommée dont il jouit dans le monde commercial. Je n'ai pas besoin devons dire le service que vous rendrez àTÉtat, qui se voit forcé de lever deux armées pour châtier la France et réprimer TÉcosse. Je suis sûr, moi, du reste, que la Cité a pour plus de deux millions de livres en marchandises.

—Plût à Dieu, dit un des assistants, que Londres îùt aussi riche ; mais cela n'est guère possible avec cette foule d'étrangers qui partagent nos bénéfices.

— Laissez-moi faire, dit le cardinal, j'y mettrai bon ordre si je vis. Je vous attends samedi ; vous me donnerez une déclaration écrite, et vous pouvez être sûrs que je serai discret, et que je me garderai bien de vous trahir. »

Les pauvres marchands, dit la chronique, s'en allèrent piteusement, assurés d'avance que leur royal débiteur ferait faillite, et ils murmuraient contre l'impôt qu'on leur imposait.

Mais ils connaissaient trop bien le cardinal pour manquer au rendez-vous. Le samedi suivant, ils se rendirent à la cure de Saint-Paul, -où les attendait le docteur Tonnys, secrétaire du ministre, auquel ils remirent le bilan demandé (1).

Hall n'a-t-il pas raison de plaindre ces négociants de Londres, modèles de loyauté, qui craignent de se parjurer en donnant un compte infidèle de leur fortune privée ? ""

(t) Han., 1. c, p. 615 et 646.

L



Mais les sommes que le mioistre leva sur le commerce étaient insuffisaotes pour

soutenir les armements que préparait l'Angleterre. Henri, depuis huit ans, s'était passé, comme son père, du concours des deux pouvoirs de l'État* Le besoin d'argent le força bientôt d'assembler le parlement, qui se réunit le 13 avril à &lackfriars (1),

A l'ouverture des chambres, le roi était assis sur un trône de velours ; à ses pieds, à droite, étaient le cardinal d'York et l'archevêque de Cantorbéry.

Le docteur Tunstall, évêque de Londres, prononça au nom du roi le discours d'ouverture. Sir Thomas More fut nommé speaker (orateur). En prenant possession de son fauteuil, il déclina, dans les termes consacrés par rusage(2), la haute dignité que les communes voulaient lui conférer, et releva avec une modestie de rhéteur son ignorance et son incapacité, < Gomment oserait-il jamais parler en face d'un ministre qui réunit les talents de l'homme d'État à l'éloquence de l'orateur antique ? Ne ressemblferait-il pas alors à Fhormion dissertant sur l'art de la guerre devant Annibal?»

Le cardinal répondit que Sa Majesté connaissait depuis longtemps le zèle, l'expérience et l'habileté de sir Thomas More, et qu'elle approuverait certainement le choix des communes.

On agita le lendemain la question de savoir si le cardinal, en venant à la chambre, se ferait accooxr pagner par son train ordinaire de domestiques* Queli-ques membres voulaient que le ministre n'eût pour

(1) Liiigard,t. II, p. 166.

(2) Il was bcen usual for persons, whcn proposed (o be speakers, lo flccline Ihal ofTice, from sensé oflheir own insufficiency. — Joiin-Ualseirs précédents of proceeding, l. I , p. 146. — Roper*s Life of More, p. 34.



cortège qu'un petit nombre de serviteurs. Uore^d'un ton ironique qui fit sourire les communes, demanda qu'il fût permis au ministre de paraître avec tous les emblèmes de ses dignités diverses : avec son porte-v couronne, avec son porte-croix, avec son porter-cha* peau, avec son porte-scel ; afin, disait-il, que le car-r dinal, qui voudrait sans doute que le secret des dé-«> libérations ne franchit jamais le seuil de l'enceinte parlementaire, ne pût, en cas d'indiscrétion, acco* ser aucun membre de la chambre (1),

La motion passa.

Wolsey répondit à la boutade de Thomas More en venant à la chambre avec un cortège inusité de lords spirituels et temporels, et dans une splendeur de vê* tements qu'il n'avait pas encore étalée. Il apportait un message royal dont il fit lecture aux communes. C'était une déclaration de guerre au roi de France, tqui prenait le titre de

roi très-chrétien et violait la foi jurée, troublait la paix du monde, et envahissait traîtreusement le territoire de Charles-Quint. P«u content de retenir la pension qu'il était obligé de payer au roi d'Angleterre en vertu des traités de Touroay et de Térouenne, il avait dépouillé les sujets de Sa Majesté Britannique, mis un embargo sur les vaisseaux marchands de la Cité, soulevé l'Ecosse et soudoyé Richard de la Pôle. Pour venger les droits de sa couronne, Henri s'était vu forcé d'en appeler aux armes. » Le ministre venait donc, au nom du roi, d^nander à ses fidèles sujets 800,000 livres sterling, c'est-à-dire un cinquième sur les biens de chaque citoyen, ou k shillings par livre.

Le message fut accueillie par une morne stupçur. Les députés échangeaient entre eux des sigQçs

(1) î^omad ^ttbatt, X^omad SRorué, p. 200.

d'étonnement. Irrité de ce silence menaçant, Woi-sey se leva, et promenant sur l'assemblée des regards inquiets : « Messieurs, dit-il, je vois parmi vous plus d'un homme docte; je représente ici le roi, et je suis surpris que personne ne me réponde. » La chambre restait muelte. Alors le cardinal, se tournant vers M' Murray, un de ses voisins : «Parlez donc, Monsieur, » dit-il impatienté. Le député se leva et se rassit, sans ouvrir la bouche. Le cardinal, qui regardait un des membres les plus influents de la chambre, reprit: «Et vous, Monsieur, parlerez-vous?t Le député tourna la tête, « Maîtres 1 s'écria le ministre, dont la voix trahissait l'émotion, c'est un silence coupable, à moins que ce ne soit l'usage de la chambre de n'exprimer son opinion que par l'organe de son orateur : Sir Thomas More, parlez donc (1) ! »

Sir Thomas, fléchissant le genou, répondit, avec plus d'esprit que de courage, que les députés se sentaient troublés à l'aspect d'un homme d'État contre lequel nul dans le royaume n'oserait disputer; que la présence du ministre au sein de l'assemblée était une infraction aux privilèges des communes; que répondre à Sa Grâce était impossible au speaker, à moins toutefois que les députés qui lui avaient accordé leurs voix ne consentissent à infuser l'essence de leur sagesse individuelle dans le cerveau de leur orateur (2).

Wolsey se leva, salua l'assemblée, et quitta la

(1) 9lub()art, I. c, p. 202. ~ Roper's Life of More, by Singer, p. 17-20.

(2) The members had indeed Irusted hîm with their voices, bat uniesseachcould înrusethc essence oflheir several vils in(o his bead, he alone, in so weighty a maUer, was unable to make his grâce an answer. — Reperds Life of More, by Singer, p. 17-20.

chambre. Le soir il fît appeler sir Thomas. « Plût & Dieu, maître More, lui dit-il, que vous vous fussiez trouvé à Rome quand je vous fis nommer orateur des communes. »

—Que Votre Grâce me pardonne, dit en riant sir Thomas ; j'aurais préféré me trouver à Rome plutôt .qu'à la chambre ; j'aurais eu le bonheur de voir une ville que j'ai grande envie de connaître (1). » Le ministre, quelques jours après, demanda pour l'orateur une gratification de 100 livres sterl., qu'il obtint de la bienveillance du monarque.

Les débats sur le bill des subsides commencèrent bientôt aux communes. Ils sont curieux à étudier , si l'on veut avoir une idée des ressources financières de l'Angleterre et de la science des chambres en économie politique à cette époque. Sir Thomas More défendit le projet du gouvernement, en soutenant qu'il était du devoir de la chambre de ne pas refuser l'impôt demandé, sous le spécieux prétexte qu'il était onéreux pour le pays (2). L'orateur, qui parla le premier, combattit la mesure en s'attachant à démontrer que, si un petit nombre de négociants ou landlords possédaient de grandes richesses, on devait reconnaître que leur fortune consistait beaucoup plus en nature qu'en espèces: accorder à la couronne, disait-il, des subsides en argent, serait retirer de la circulation des capitaux indispensables à la vie matérielle du peuple, gêner les transactions commerciales et appauvrir le royaume. Si le tenancier payait le lord propriétaire en blé ou en bétail, le seigneur ne pourrait sans danger se priver de son numéraire pour subvenir aux besoins de l'État. Un député fit remarquer que le roi avait déjà reçu de ses sujets un prêt en argent de 400,000 livres sterlings,

(1) lRuM;arl l. c, p. 204,

(2) La lettre de Woisey apparlîeot aa Slate-papers office.



OU de 2 shillings par livre. Gomment la couronne osait-elle demander aujourd'hui 800,000 livres (1)} C'était un impôt, non plus de &, mais de 6 shillings par livre qui allait peser sur la nation ; or la nation, quelque effort qu'elle fît, ne pourrait jamais trouver 1,200,000 livres sterlings, puisque l'argent actuellement existant en Angleterre ne représentait pas cette somme, «En voici la preuve,» ajoutait le député.

cEn supposant 15,000 paroisses en Angleterre, payant chacune 100 marcs, on obtient une somme de 1,500,000 marcs ou de 1 million de livres sterlings ; mais il n'y a pas en Angleterre plus de 13,000 paroisses, et sur ces 13,000, combien en est-il qui pourraient payer 100 marcs ? Donc, si nous accordons les subsides demandés, nous aurons donné à la couronne, avec les 400,000 déjà prêtés, une somme de 1,200,000 livres sterlings, somme évidemment supérieure aux espèces monnayées que possède le royaume (2). »

Les défenseurs du bill soutenaient d'abord que la nation était beaucoup plus riche en numéraire qu'on ne le prétendait. Ils rejetaient les calculs de l'opposition et affirmaient que l'Angleterre comptait environ 40,000 paroisses. AiTivant à la

question vitale du projet, ils prouvaient que l'opposition n'entendait rien aux questions de finance ; que l'argent qui pas-sait dans les coffres de 'État n'était pas perdu pour le commerce ; qu'il ne faisait que changer de main. Ils comparaient ce mouvement monétaire à celui que présente un marché public où la même pièce de cuivre ou d'argent circule, sans jamais s'égarer, va et vient de l'un à l'autre, et, dans cette incessante mobilité, enrichit ce qu'elle touche ou traverse,

(1) Tytler, 1. c, p. 164.

(2) ParliamenUry History of Eogland, vol. III^ p. 28-3i



représentant ainsi dans la même journée une somme dâ^uple de celle dont elle est le signe réel.

Quelques députés refusaient les subsides sous prétexte que Tarmée d'invasion dépenserait en France l'argent qu'elle emporterait avec elle.

La réponse à cette objection fut aussi sensée que spirituelle : c Vous pensez donc que si François I"^ faisait une descente en Angleterre il enrichirait notre île?»

D'autres orateurs, en courtisans adroits, s'alla^ chaient à exalter le patriotisme anglais. Ils montraient les armées britanniques partout triomphantes, notre marine ruinée, notre flotte anéantie, nos ports détruits, nos arsenaux rasés, et de ridies et populeuses provinces réunies à jamais à la cou--ronne d'Angleterre, dont elles accroîtraient la splendeur et la puissance (1).

Fendant les débats, l'attitude du peuple n'avait cessé d'être menaçante. Il montrait du doigt les députés vendus à la cour, et les poursuivait de ses railleries : « Votez donc, messieurs, leur disait-il, votez les shillings ; on saura bien vous y contraindre (2). » Les députés inquiets reprenaient la discussion et retardaient le vote. Ces lenteurs, que Wolsey aurait abrégées s'il eût assisté à la discussion du bill, finirent par lasser Henri : il fit appeler sir Edouard Mountague, qui passait pour l'un des chefs de l'opposition.

(1) Let os therefore, by ail means, dowfaal become os ; andi for the rest, entertain so good an opinion of our soldiers, as to believe that» instead of leavîng our country bare, they Yiill add new provinces to it, or at least bring ricb spoiis and triumphs borne. ^^ Herbert. — Tyller, p. 166.

Mountague se rendit au palais et se mit à genoux aux pieds du roi, attendant dans cette attitude les ordres du souverain. Henri souriait et regardait du coin de l'œil le pauvre suppliant, qui restait prosterné. « Mon bill passera-t-il ? » dit le monarque au patient. Mountague répondit par une inflexion dorsale, en rapprochant son front des pieds du prince, « Que mon bill passe demain, continua le roi, en promenant la main sur les cheveux du chevalier, ou demain cette tête tombera (1). »

La harangue royale, rapportée fidèlement aux communes , eut un succès prodigieux. L'opposition se tut, la discussion fut close, et le bill passa. Henri VH était sorti de sa tombe, et l'Angleterre avait retrouvé son despote. La lâcheté des communes méritait bien d'être châtiée.

La résistance du clergé fut plus sérieuse que celle des communes. On lui demandait cinquante pour cent de ses revenus annuels. Wolsey, par un writ royal adressé à Warham, archevêque de Cantorbéry, avait convoqué le clergé à Saint-Paul pour aviser, disait-il , à corriger quelques abus qui s'étaient glissés dans l'Église ; mais Warham devina la ruse et refusa d'obéir. Alors le cardinal, en vertu de son pouvoir de légat à latere, le sommade comparaître à Westminster. Warham, qui ne pouvait cette fois décliner les ordres du cardinal sans manquer à ses devoirs d'é-vêque, s'empressa de se rendre à la vieille abbaye. C'est alors qu'il connut les véritables intentions du cabinet. Warham, avec une liberté de langage qui l'honore, répondit que ses pouvoirs, comme ceux de son clergé, se bornant à accorder des sub-

(1) G€t my bill passed by to-morrow, or else to-roorrow this head of yoors shall be oflf. — Grove's Life of Wolsey, vol. III, p. 250.

sides qui seraient votés dans une assemblée réunie selon les formes voulues, il repoussait toute mesure qu'on prendrait dans un synode général présidé par le cardinal-ministre. Wolsey fut forcé de céder. Les synodes des deux provinces se réunirent donc pour examiner la proposition royale. Au synode de Can-lorbéry, Fox, évêque de Winchester, et Fisher, évêque de Rochester, réclamèrent avec énergie contre le mépris des privilèges de l'Église anglicane, f dont le pouvoir semblait avoir conjuré la ruine» (1).

C'était moins pour leurs revenus que pour leurs libertés que les deux évoques s'inquiétaient ; ils redoutaient pour le pays beaucoup moins les prodigalités de Wolsey que le despotisme du prince. Le clergé vota un subside quinquennal de six pour cent par an. Les étrangers qui possédaient des bénéfices en Angleterre devaient payer une double taxe ; deux humanistes seulement furent exceptés de cette mesure par ordre du cardinal, Érasme et Polydore Virgile ; l'un, comme nous le savons, l'ami de Wolsey, l'autre, son adversaire passionné (2). Le philosophe et l'historien trouvèrent plus tard moyen de se venger de leur bienfaiteur en le calomniant.

Pendant les débats des communes, les préparatifs d'armement s'achevèrent, et le comte de Surrey, rappelé de son gouvernement d'Irlande, prit le commandement de la flotte anglo-espagnole (3). Au milieu du mois de juin 1522, il débarqua quelques troupes à Cherbourg (4). Après avoir ravagé le pay^, il fît voile pour Morlaix, qu'il incendia. Puis,

(t) Lingard, 1. c, t. II, p. 167. (2; Howard, 1. c , p. 273.

(3) Voir la commission donnée à Surrey par Charles cl Henri.— Herberl, p. 119-121.

(4) Hall, p. 6i2el643.

laissant le commandement de sa flotte au vice-amiral, Surrey débarqua bientôt à Calais, et se mit à la tête de Farmée anglaise qui devait envahir la France, ayant sous ses ordres le comte de Buren, général de rempereur(l).

Le vainqueur de Flodden a pris soin de raconter ses exploits dans une lettre adressée au cardinal (2). Il y parle de châteaux qu'il a ruinés, de bourgs qu'il a mis au pillage, de villages qu'il a livrés aux flammes , de garnisons qu'il a passées au fil de l'épée. Il est glorieux lorsqu'il peut dire : « Le conseil de l'empereur sera content quand la ville sera brûlée, et elle sera brûlée dans trois jours (3). »

Le duc de Vendôme, qui commandait alors l'armée française, était un général prudent : il avait pour maxime de ne livrer bataille qu'en cas d'absolue nécessité. Placé près d'Abbeville, il surveillait Boulogne et Hesdin, que défendaient de fortes garnisons, liant ses mouvements avec le duc de Guise, qui campait sous les murs de Montreuil. Menacer les derrières de l'ennemi, couper ses convois, le harceler la nuit et le jour, tombera Timproviste sur son avant-garde, ruiner la campagne, était la tactique des deux généraux français. Survinrent de fortes pluies, qui, jointes aux chaleurs de l'été, déterminèrent des dyssenteries chez les soldats anglais. Surrey, qui assiégeait Hesdin, fut obligé de se retirer et de prendre ses quartiers d'hiver, après avoir perdu cinq cents hommes dans sa retraite. Ainsi finit cette campagne entreprise si honteusement contre la

(1) Herbert, p. 132.

(2) Mss. CoU., Cal. D. VIII, p. 221.

(3) And the emperor's coansel hère be content tbat the said town shall be bnrat, ^bicb sball be done wilhia thèse thrce days.— Id., ib.

France, et terminée plus honteusement encpre (1). Surrey se signala dans cette guerre de quelques mois par le pillage et le meurtre, le viol et Tincendie (2).

La mort d*Adrien VI vint réveiller toutes les espérances de Wolsey. Cette fois il n'a plus peur d'être trompé. Aussi s'apprôte-t-il à monter les degrés du Vatican, mais non pas les pieds nus comme l'avait fait Adrien en entrant dans la ville sainte : Charles-Quint tiendra l'étrîer quand le flls du boucher descendra de sa haquenée. A peine a-t-il appris la nouvelle du trépas du pape, qu'il écrit au roi d'Angleterre. Ce que nous ne pouvons comprendre, c'est qu'avec un prince qui le connaît si bien il joue l'humilité, t Son bonheur, conte-t-il à son confident, eût été de rester auprès de Sa Grâce, heureux des services qu'il rend à son pays ; mais puisque Dieu le veut, il fera le sacrifice de.ses affections les plus chères, et tout indigne qu'il est, il s'assoira sur un trône où, le ciel aidant, il ne cessera de travailler au triomphe de la chrétienté (3). »

Henri ne perd pas de temps, et par le même courrier il répond à son favori, dont il

encourage les folles prétentions, que sa plus douce joie serait de le voir succéder au pape Adrien, dans l'intérêt delà chrétienté, du repos de l'Europe, de la paix du monde, du bonheur et de la gloire de l'Angleterre (4).

Le conclave allait s'assembler.

(i) Home, I. c, t. Il, p. 163.

(2) He rekurned to England after a short campaign of that useless pillage, cruelty and dévastation, ivhich rather remind us of a nortb-man^s aoctenl ravages, tbanof cultivated warfare.—Turner, 1. c, 11« p. 297.

(3) For which cause, though afore God I repute myself right un* meet and uniiable to so high and great dignity, desiring much ralber to dévote, contiaae and end my Hfe with your Grâce, for doing of sueh poor service as may be to your honour, and wealth of this your realm, than to be pope.-- L^original est dans les archives du duc de Grafton.

(4) Having bis perfect and Grme hope tbat of the same sbali ensue,

^



C'est en se servant du nom de son maître que Wolsey stimule le zèle des ambassadeurs anglais à Rome, t Mylord de Bath, écrit-il à Clerk , le roi a la plus merveilleuse opinion de votre habileté... Vous savez ce que je veux... Ne vous laissez pas séduire par de belles phrases. Soyez adroit ; le roi pense que nous aurons tous les Impériaux pour nous, si Charles nous tient parole. Il est à Rome de jeunes cardinaux qui ne sont pas riches; ils se laisseront gagner. Promettez; faites des offres magnifiques : Henri veut qu'on n'épargne ni son nom, ni son or, ni ses présents ; tout ce que vous aurez promis, on le tiendra. A l'œuvre, et que Dieu vous seconde (1) ! »

Chaque heure de la journée apporte à Wolsey de nouvelles espérances. Campeggio et le cardinal de Sion lui ont promis leur voix ; Charles lui écrit

n brief lime, a gênerai and univcrsal repose, tranquîllîty, and quiet-ness in Christendom, and as great renown, honour, profil, and réputation to this realm, as ever was.—Howard, 1. c, p. 281.

(1) MylordofBatb,

The king hath willed me to write unto you, thathis Grâce hatb a marvelloas opinion of yoa, and yoa knowing bis mind as you do» bis bighness doubtelb not but tbat tbis malter sball be, by your po-licy, set fortb in sucb wise, as tbat tbe same may corne to the desired effcct, not sparing any reasonable ofTers, wbicb is a tbing tbat, amoogsl

80 many needy persons, is more regarded than perbaps tbe qualilîes of tbe person. Ye be wise, and ye wot wbat I mean ; trust yonrself best. and be not seduced by fair words, and especially of tbose wbich (say wbat tbey will) désire more tbeir own preferment tbanmîne. Howbeit, great dexterity is to be used, and tbe king tbinketb tbat ail imperials sball be clearly witb you, if faitb be in the emperor. Tbe young mcn, for tbe most part being needy, vill give good ears to fair oflfers, whicb sball be undoubtedly performed. Tbe king willeth you neither to spare bis authorily, or bis good money, or substance. You may be assurcd whatever you promise sball be performed; and tbe Lord send you good speed.

Your lovingfriend, T.CiaD.EBoaAG. «—L'original est au Britisb Muséum.

de Pampelune qu'il le soutiendra de tout son pouvoir (1) ; Clerk lui parle des bonnes dispositions des membres les plus influents du conclave ; le cardinal qui a le plus de chances de succès, Jules de Médicis, est repoussé par la France. Wolsey expédie courrier sur courrier à ses créatures. Toutes ses instructions se terminent par la même recommanda-lion : € Promettez, mylord, promettez tout ce que vous voudrez : des présents, des dignités, de Targent ; le roi saura faire honneur à votre parole (2). » Mais à Rome on connaît les pratiques simoniaques de Wolsey , et la populace, rassemblée chaque soir autour de la chambre du conclave, maudit l'étranger qui met à Tencan l'anneau du pécheur (3). Bientôt la Toix de Dieu se fait entendre : pas un des jeunes cardinaux ne se laisse séduire par les offres de Clerk ; un murmure d'indignation accueille le nom de Wolsey quand le cardinal secrétaire chargé de recueillir les votes le trouve écrit sur un des bulletins» et au moment suprême Charles lui-même l'abandonne (k).

Des deux papes auxquels Wolsey avait voulu disputer la tiare, l'un, Adrien d'Utrecht, qu'il espérait écarter par la ruse, fut l'âme la plus candide qui jamais ait porté la couronne ; l'autre, dont il croyait

(i) La leUre est au Brit. Mas., Mss. Coll., Vitell., G. II , p. 226.

(2) The one gênerai for me and in my favor, by Ihe which you bave ample aothorily to bind and promise on the king's befaalf, as well gifU or promotions, as also large sums of money to as many and sncb as you shall tbink convenicnt. — Burnet, A pp., p. 196.

(3) Turner, Le., 1. 1, p. 226.

(4) It îs troe that during the discord and dissension among tbem, your grace's friends did attempt and madc at snndry timcs motions effcclualiy for your prcferment, *' scd semper parùm féliciter," for the multitude of them vould never incline thcreunlo, ne hearof it. -Mss. Vil. V, p. 233.

triompher à force d'argent, ne se servît jamais de l'or dans ses négociations. L'orgueil

du ministre aurait été plus vivement blessé si la populace romaine ne s'était réunie sous les fenêtres du conclave pour demander un pape'italien. Wolsey, de l'élection de Médicîs, fit simplement une question de race. A ces natures méridionales que Léon X avait accoutumées au spectacle extérieur de l'art, il fallait, pensait-il, un souverain qui relevât l'empire de la forme. L'homme du Nord, un moment représenté dans la chaire de Saint-Pierre par un Flamand, crut que pour régénérer l'intelligence il devait bannir du monde spirituel tout ce qui s'adressait trop vivement aux sens. La réforme qu'il rêvait en s'acheminant à pied vers Rome ne pouvait s'opérer que par le spiritualisme ; le phénomène visible lui parut donc incompatible avec cette religion de cœur qu'il voulait faire prévaloir. Mais tôt ou tard la révolution qu'il tentait devait expirer contre les tendances sensualistes d'un peuple qui regrettait les images matérielles de la renaissance. L'élection du Florentin Jules de Médicis fut donc saluée en Italie comme la victoire du Midi contre le Septentrion, A peine est-elle connue, que Jules Romain quitte les montagnes de l'Ombrie, où il s'était volontairement exilé, et retourne à Rome pour achever sa grande bataille de Constantin ; que les autres disciples de Raphaël rentrent en foule dans leur atelier ; que la place de Saint-Pierre reprend son mouvement accoutumé de travailleurs ; que les vignes de l'Esquilin sont fouillées de nouveau ; que le Vatican s'enrichit encore de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture.

Wolsey a pu trouver une consolation pour son amour-propre humilié dans cette explication toute matérielle d'un événement où le doigt de Dieu est si

fortement empreint. Si jamais élection d'un pontife eût été le produit exclusif d'une pensée humaine, l'Église aurait perdu depuis longtemps cette idée fixe, cette volonté unique, ce gouvernement systé-'^atique et conséquent, cette individualité surnaturelle dont elle offre le prodige depuis son origine.

Il importait à Wolsey de dissimuler ses tourments intérieurs : si son mécontentement eût éclaté, le pape pouvait lui retirer la commission de légat dont il avait été revêtu par Léon X , et qu'Adrien, à la prière de Henri VIII, s'était empressé de confirmer. On connaît le talent du ministre à se composer un masque suivant les exigences de son rôle : hier, il s'étudiait à corrompre, à l'aide de Tévêque de Bath, les consciences de quelques membres du sacré collège ; aujourd'hui c'est au même agent qu'il confie la joie dont son cœur est inondé! « Oh, l'heureuse nouvelle que vous nous avez donnée, lui écrit-il ! Je vous assure que rien ne pouvait faire plus de plaisir à Sa Grâce et à moi que d'apprendre l'élection de Jules de Médicis (1).» Et comme s'il craignait qu'à la cour on ne manifestât quelque dépit qui pourrait compromettre son élection future, car Wolsey ne renonce pas à la papauté (2) ; il veut que son maître remercie la Providence de l'avénement de Clément VII. A l'entendre, cette exaltation du Florentin est un beau triomphe pour l'Angleterre, dont le pape sera l'allié fidèle ; pour Henri, auquel il est si vivement attaché ; pour l'Église, qu'il saura défendre ; pour les lettres,

(1) His grâce and I bo(h give unto your especial and harlie thankes naroely for thc dcsyryd newes of Ihc said élection, which I assure yoa to be as much (o the king's and

my rcjoyce, consolation, and gladness, as nossiblie may be devised or imagined. — Britisb Mus., Mss. n« 3839, Ays. col., n« 3232, art. 4.

(2) Wolscy's letter of 7 Feb. 1529 to Gardîner. — Harl., Uss. n« 283, p. 105- — flenry's Instructions, ib,, p. 116.

qu'il protégera. Quant à lui, pauvre homme (1), dans sa soumission aux décrets du ciel, il est prêt à remercier F Esprit-Saint qui a si merveilleusement inspiré les pères du conclave (2),

Quelques semaines après son couronnement, Clément y il , dans une bulle qui porte la date du 9 janvier 1524 (3), renouvela les pouvoirs de légsit à latere que ses prédécesseurs avaient accordés au cardinal ; mais cette fois les pouvoirs ne devaient expirer qu'avec l'existence du dignitaire : c'est une espèce de pon-tiflcat que Clément crée pour le favori de Henri VIII. En vertu de cette bulle, Wolsey est en quelque sorte le patriarche de l'Angleterre. Les historiens les plus injustes envers le ministre avouent qu'il ne profita de cette insigne faveur du saint-siége que pour étendre le culte des lettres (4). A l'imitation de Léon X, Wolsey voulut doter son pays d'institutions semblables à celle que Rome possédait sous le nom de Collège romain. Ici, du moins, nous pouvons de tout notre cœur applaudir à la rivalité de l'homme du Nord et de l'homme du Midi, qui cherchent à s'effacer l'un l'autre dans une lutte tout intellectuelle.

C'est une belle idée que conçut le cardinal en fondant deux collèges, l'un à Oxford, l'autre à Ipswich. Le collège d'Oxford, dont il avait tracé le plan, devait effacer en splendeur les plus beaux établisse-

(f ) Il termine sa lettre par : '^Vt my poor hoase."

(2) Of which good and fortunale news» such your hîghness ha(h much cause to thank almighty God for, farasmuch as he is not only a perfect friend, and faithful to the same ; but that aiso» mach the ralher by our means, he hath attained to this... I am more joyous thereof, than if it had fortuned upon roy person, knowing bis excellent qualities mostmete for the same....—Howard,!, c, p. 284 et 285.

(3) Rapin de Thoyras. t. Vï p. 192. (,4) Hume, t. Il, p. 171.

ments scientifiques de Tltalie. Il dépensa, pour le fonder, les revenus d'un petit nombre de monastères que le pape lui avait permis de séculariser. Après quelques années on vit s'élever un édifice de style semi-gothique, avec un cloître à ogives qu'on a supprimé depuis, et une porte magnifique que surmontaient les armes du cardinal, qui eut l'insolent caprice de placer son écusson au-dessus de l'é-cusson royal (1). Si le plan de Wolsey n'eût pas été modifié, rédifice quadrangulaire aurait, sur une des faces, reproduit exactement l'aile principale du château de Thornbury, bâti par Edouard Staflbrd, duc de Buckingham, dont il avait conspiré la perte (2).

Les chaires des deux collèges furent offertes aux maîtres dont la réputation était européenne. Louis Vives vînt d'Espagne pour enseigner le droit civil à Oxford (3). Ce fut Catherine d'Aragon qui désigna le savant au cardinal. Érasme fut tenté longtemps par le ministre, qui lui offrait une chaire de théologie ; mais il résista, tant il redoutait les brumes de l'Angleterre. Le philosophe ne craignait pas d'avouer, en riao t, son goût pour le vin de Bourgogne et son aversion pour la bière. On faisait à Oxford des leçons sur la médecine, la philosophie, les mathématiques, le grec et le latin (ft). Le cardinal payait généreusement les professeurs. Henri, tout en s'occupant sérieusement d'un nouveau plan d'invasion en France, n'oubliait pas la fondation de son favori. Plus d'un écolier le remerciait en beaux vers de la protection qu'il accordait aux lettres, et chantait les succès que

(i) Howard,l.c., p. 302.

(2) Howard, I. c, p. 304.

(3) Knigth, 1. c, p. 165. — Turner, 1. c, t. II, p. 193.

(4) Fidde8»l.c.,p.209,219.

le prince allait bientôt obtenir contre les ennemis de l'Angleterre. Étranger aux mystères de la politique de Wolsey, l'écolier ne savait pas ce qu'allaient coûter de sang et de honte les lauriers dont il couronnait d'avance le front du monarque.

## CHAPITRE XV.

## TRAITÉ DU DUC DE BOURBON AVEC L'ANGLETERRE.

1523—1524.

Le connétable de Bourbon s'apprête à trahir la France. — Il offre ses ser-Tkes à l'Angleterre. — Henri donne A ses ambassadeurs des Instructions pour traiter avec ce prince. — Serment de fidélité que le connétable prête an roi d'Angleterre. — Les alliés commencent leurs opérations contre la France. — Dangers que court Paris. — Il est délivré. — Siège de Marseille par le connétable. — François I" passe les Alpes. - BaUille de Rebec où Bayard est blessé mortellement. — Bataille de Pavie. — François I" est fait prisonnier. — L'Angleterre somme le connétable d'envahir la France. — Raisons qui empêchent le duc d'agir. — L'anarchie se met parmi les confédérés. — Henri écoute les propositions de la régente. — Paix avec la Fhttice. — A quelles causes il faut l'attribuer.

Charles-Quint ne s'était pas laissé abattre par la défaite des Anglais à Hesdin. Pendant que le comte de Surrey regagnait Douvres, il travaillait à soulever ritalie contre la domination française, Adrien VI , quelque temps avant de mourir, avait signé une ligue nouvelle avec nos deux grands ennemis ; les Vénitiens nous abandonnaient et prenaient rengagement de maintenir Sforza dans la possession du Milanais ; les

Florentins, depuis qu'un Médicis était à la tête de la république, désertaient notre cause ; Gênes, et toutes les principautés qui bordent la Méditerranée, se hâ-talent de se rallier à l'empereur, les unes par peur, les autres par inconstance, le plus grand nombre par ambition (1). Jérôme Adiern, dans une dépêche à l'évêque de Badajoz, nous fait connaître le plan

(1) Hume, 1. c, p. 170.

de l'empereur (1). Trois armées devaient envahir simultanément la France : Tune longerait les côles liguriennes pour descendre en Provence ; la seconde franchirait les Pyrénées pour attaquer Bordeaux ; la troisième traverserait le détroit pour se jeter dans la Picardie. Pape, empereur, roi, archiducs , ducs, la France avait pour ennemis tout ce qui portait une couronne.

Mais quelque terribles pour la France que fussent ces préparatifs, ils n'étaient rien si on les compare au danger auquel l'exposait une conjuration formée secrètement contre son indépendance. Charles de Bourbon, qui s'apprêtait à trahir son prince et sou pays et à vendre ses services à l'Angleterre, avait été créé connétable à peine âgé de 26 ans. Ce n'était pas le gentilhomme de race, l'époux de Susanne de Bour-bon-Beaujeu, petite-fille de Louis XI et fille d'Anne de France ; ni l'héritier des fiefs les plus beaux : l'Auvergne , la Marche, le Bourbonnais, le Forez, le Beaujolais, que François avait voulu récompenser par cette haute dignité, mais le soldat qui mieux que personne portait t gaillardement une épée (2), »amou-reux des périls, d'une vaillance héroïque, toujours le premier au feu, sans peur du danger, et accoutumé , pour dormir, à coucher sur un affût de canon. Susanne, la femme de Bourbon, venait de mourir : Louise, mère de François P% conçut alors une vive passion pour un prince renommé par les grâces de son esprit et de sa personne (3). Trop grand pour feindre, le connétable refusa d'écouter Louise, et le

(1) Brit. Mus., Mss. Coll., Nero, B. VU, p. 38.

(2) Prosperoso, tocca una spada allegramenle, terne dio, è devoto, pietoso, humano e liberalissimo. — Badoer, Relazîone di Mitano, 1516, lirée de la chroniqae de Sanuto.

(3) Brantôme, Discours XX, p. 244.

dépît de se voir outragée changea chez cette femme, d'un caractère impérieux, Tamour dédaigné en haine violente : elle résolut de se venger (1).

Elle gagna le chancelier Duprat, qui fit intenter un procès au connétable. On lui réclamait une partie de sa fortune au nom du roi, comme étant tombée dans le domaine de la couronne par la mort de Susanne ; Tautre, au noni de Louise, duchesse d'Angoulême, la plus proche héritière de Susanne. Les biens de la maison de Bourbon furent donc séquestrés ; ces biens étaient immenses; car Charles possédait dans ses domaines deux principautés, deux duchés , quatre comtés, deux vicomtes, et sept

seigneuries (2). Le connétable, réduit au désespoir, aima mieux, dit Brantôme, abandonner sa patrie que d'y vivre en « nécessité ; » mais il allait s'expatrier comme Co-riolan, la vengeance dans le cœur.

Jamais jusqu'alors l'Angleterre n'avait eu de personnel diplomatique mieux organisé. A certaines cours, comme à celles de Rome et de Paris, elle était représentée par trois ou quatre ambassadeurs, presque toujours choisis parmi des humanistes. Ces agents correspondaient à la fois avec le prince et avec le ministre : au prince, ils transmettaient des dépêches courtes et précises; au ministre, de longs et minutieux rapports. Wolsey voulait tout savoir; et si l'on en juge par sa correspondance conservée en grande partie au Musée britannique, on ne lui épargnait pas les détails (3). C'est par Wiogfield qu'il apprit avant personne le départ de Paris du connétable et le projet de révolte que

(i) Hume, Garnier, et la plupart des bislorieDs.

(2) SlapfeJ. c, t. 11, p. 299.

(3} Turner, I. c, t. H, p. 228 et saiv.

1. 22

le prince nourrissait dans son cœur ulcéré (1). Le connétable, avant de quitter Paris, avait expédié à l'empereur un agent secret (2). Avec son épée, il offrait à Charles cinq cents gendarmes et mille fantassins. La main d'une des sœurs de l'empereur était le prix que Bourbon mettait à sa trahison (3). II appelait sa révolte un désespoir patriotique. A Valiadolid, comme à Greenwich, on ne nommait Bourbon que « le vertueux duc (4).»

Bourbon, arrivé le 12 du mois de mai à Annecy, expédia par un de ses gens quelques mots au cardinal Wolsey. «Monsieur le légat-, écrivait-il, j'envoye le sieur de Chasteaufort, mon conseil et chambellan, de par de là pour des raisons que je lui ai chargé vous dire. Je vous prie le croire pour ceste fois comme moi mesme, et par lui me mander si choses vouliez que je puisse, et je les ferai de très bon coeur (5). »

C'est la couronne de France que Bourbon offrait au roi d'Angleterre ! Henri se flattait que les halles et les bourgeois de Paris le recevraient comme autrefois ils avaient accueilli le duc de Bedfort. Pour hâter son triomphe, il dépêcha sans perdre de temps un ambassadeur à Valiadolid, qui devait traiter avec

(1) As (ouching Ihe duke of Bourbon, he wasiate wilh fhe French king, and dcparlcd Ihetice right evil pleascd ; for (hère is a grea( plea betwoen the lady rcgent and him for his widow^s land ; and as for the marriage between him and the Lady rcgciit, it is nothing so.— WingHelds letler, lOih April.—Mss. Coït., Galba, B. VIII, p. 26.

(2) Harl. Mss. n» 295.

(3) C'est le dac qui fit les premières oairerlures à Temperear : ** («erlain practiccs hâve kccn by him set forlh a good season past, and had lately been rcnewcd , by sendiitg a spécial and secret man un(o the etnperor to déclare and shew lo him, etc."—King s instructions to D. Knight, in May 1523.—Mss. Vesp., G. II, p. 58.

(4) The virtuous Duke of Bourbon.--Mss. Bar!., n*" 2^, p. 52. (5j Mss. Vitell.,B.V. p. 184.

Bourbon, si le duc s'eo gageait à le reconnaître pour roi de France et à lui prêter, en cette qualité, foi et hommage (4). Quelques jours après, l'empereur chargea le comte de Rieux, seigneur de Beaurain, de discuter avec Wolsey les propositions du connétable. Mais Beaurain ne devait prendre d'engagement avec le cabinet anglais. qu'autant que l'Angleterre resterait fidèle à la coalition, et unirait ses armes à celles de l'empereur et de l'Espagne pour envahir la France (2). A ces conditions, Charles promettait à Bourbon ou la main de Catherine, ou celle de la reine douairière de Portugal. Beaurain arriva vers la fin de juin en Angleterre, et, suivant ses instructions , convînt du plan de campagne avec le cardinal. Puis il repartit pour la France, et, le 31 juillet, eut une entrevue avec le duc de Bourbon à Bourg-en-Bresse (â).

Henri, qui ne se fiait pas à de vagues promesses, chargea Knight, son ambassadeur à Bruxelles, de partir, déguisé, pour Bourg (4), et de s'assurer des dispositions du connétable en demandant avant tout communication des plans du duc pour assurer la couronne des Valois au roi d'Angleterre. Traverser la France avec des instructions qui ne formaient pas moins de six pages in-folio, était un voyage périlleux

(i) Commission to D. Sampson and Sir Richard Jerningham» 16lh May 1523.—Mss. Yesp., G. II, p. 125. Elle est en latin.—Deux antres do 17, relatives à Tinvasion de la France.—Mss. Yesp., C. II, p. 127 et 128.—Une quatrième de la main de Pace, p. 129, mais qui ne fat pas expédiée.

(2^ Une copie de ces instructions se trouve au Mus. brit.^Ms8.yesp., C. 11, p. 138.

(3) Mss. Yesp., G. II, p. 58. Yoir une lettre de Wolsey du 3 juillet, imprimée par Galt. Appendix, p. 351. — 9lctionen aué tin Dpceit^if^en 9lTd^iveit in «gorma^ré $(r(^iv.

(4) By port and ia hai)U dis^imuled.^-Mss. Yesp., p. 60.

que le D. Knight n'osa pas entreprendre (1). Sir John Russell, plus hardi, promit d'arriver jusqu'à Bourbon. Il partit avec un traité (2) signé de la main du roi, qu'il remit au duc en échange d'un engagement que ce prince revêtit de sa signature. Le connétable s'engageait à détrôner son compagnon d'armes à Ma-rignan, à faire la guerre à son pays, à combattre sous les bannières étrangères, à livrer Paris au Tu-dor : il désignait quelques provinces qu'il recevrait pour prix de sa félonie (3). En signant ce pacte criminel , Bourbon ne manifesta aucune émotion. De retour à Paris, il répondit à Bonnivet, qui lui demandait de l'accompagner en Italie, qu'il était trop

malade pour se mettre en campagne, et il se fit porter en litière jusqu'à Moulins afin de se rétablir à l'air pur des montagnes (4).

Les alliés ne tardèrent pas à commencer leurs opérations. L'armée espagnole s'empara, le 16 septembre 1523, de Saint-Jean de Luz, et le lendemain vint mettre le siège devant Bayonne. Après trois assauts meurtriers que Lautrec repoussa vaillamment, l'ennemi s'éloigna, et alla sommer Fontarabie, dont le commandant eut la lâcheté d'ouvrir les portes(5). La conquête de cette place rendait les confédérés maîtres du cours de la Bidassoa, et découvrait la Guyenne et le Languedoc.

Pendant l'irruption des Espagnols, le comte de

(1) Dr. Knighf s letler to Wolsey from Brussels, or20lh Aug. 1523. —Mss. Galba, B. I, p. 46.

(2) Instructions to sir John Russell. — Mss. Vesp., C. U, p. 66.

(3) It is Ihought by the kîn^*s grâce and his council, Ihat a more honorable ground and occasion cannotbe laken by Ihe.said duke, thao to recognise the king*s grâce his superior and sovereign lord, making oath and fidelity unto him as to the rightful inhereditor of ihe crown of France.—Mss. Vesp., p. 62.

(4) Tumer, 1. c, t. ï, p. 310.

(5) Rapin de Thoyras, l. VI, p. 137.—Tumer, t. II, p. 325.

Furstemberg, à la lête de ses lansquenets allemands, se jeta dans la Champagne, s'empara à la première sommation de Goiffy, passa la Meuse au-dessous de Neufchâtel, longea la Marne, et s'avança jusqu'à Join-ville, mais sans proclamer nulle part la déchéance de François I". Le duc de Guise n'avait, pour arrêter l'ennemi, que trois à quatre cents gendarmes ; mais, élec-trîsée par son appel, la noblesse de la province se souleva et se forma en escadrons, qui vinrent harceler les lansquenets. Ils coupaient l'herbe, abattaient les arbres, incendiaient les buissons, détachaient les barques amarrées au rivage, et chassaient devant eux les populations des villages où les Allemands auraient pu trouver des vivres ou des munitions. Le comte de Furstemberg manquant de cavalerie pour tenir la campagne, prit le parti de repasser la Meuse avec ses soldats, épuisés de fatigue et de faim (1) , et poursuivis dans leur retraite par un ennemi qui ne leur laissait aucun repos. Furstemberg essaya de résister près de Neufchâtel, et fut complètement battu (2).

Ce fut un rude échec pour la coalition que la déroute des lansquenets de Furstemberg. Les alliés croyaient, sur la parole de Russell, que la France était lasse de son roi, et qu'accablée sous le poids de la misère et du désespoir elle n'attendait que le moment de secouer le joug d'un maître détesté (3). Comme la prophétie ne s'était pas accomplie, l'ambassadeur attribua la fuite des lansquenets à l'argent

(f ) Rapîn de Thoyras, t. YI, p. 188.

(2) Tarncr, I. c. t. I, p. 326.

(3)... The most parlof Ihe realm woDid bave drawn towards him, Ihey being the sorriest peopte in the world Ihat be did not corne.— Rnssers leltcr, illh Nov.—Ms». Vil., B. V, p. 217.— I think Ihat Ihere never was prince so evil beloved among bis subjects as be ia. — Id. ih.

dont François I" s*étaît habilement servi pour corrompre la fidélité de trois de leurs capitaines (1).

A la première nouvelle de l'irruption des Allemands en Lorraine, Henri donna l'ordre à Suffolk de s'embarquer pour Calais, où le comte de Buren était arrivé de Flandres afin de s'entendre avec l'amiral sur les opérations de la campagne (2), Le 20 septembre, les deux corps d'armée anglais et flamand opérèrent leur jonction (3). Ils formaient une masse de trente mille fantassins et de dix mille cavaliers (4). Suflblk avait dessein d'attaquer Boulogne; mais, d'après l'avis de Wolsey qu'il importait de marcher sans diflérer sur les provinces où le connétable de Bourbon avait de nombreuses intelligences, l'amiral s'avança le long de la Somme pour pénétrer dans le cœur de la France. Partout sur son passage l'armée anglaise appelait les populations à la révolte, ou à la liberté, pour parler le langage des coalisés. C'était un pays fidèle et dévoué à TAngleterre qu'on avait l'air de traverser Tarme au bras ; aussi Suflblk et de Buren avaient-ils reçu l'ordre de ne brûler ni ne piller l'habitation du paysan (5).

La Trémoille, avec quelques milliers de chevaux , suivait les confédérés, les harcelant dans leur marche, tombant sur leurs convois, et massacrant impitoyablement leurs traînards. Suffolk, sans s'ar-

(1) The French king did send a great snm of money among thcn, insomuch Ihat three caplains had ihree flaggons foll of crowns. " Mss. Vitel., p. 222.

(2) Rnight's lelter, Bruss.,4lh September.—Mss. Galba, B-YIII. p. 52.

(3) More*s letter to Wolsey, 5th Sept.—Mss. ib.

(4) Rapin de Thoyras, t. VI , p. 188.

(5) Wolsey recommended to his sovereign that the army with proclamations oflibcrly, and forbearing to burn, should proceed, amJ march forward to the places devised by the dake of Bourbon, which would be easily taken without résistance.—Turner, I. c, 1. 1, p. 3^-

rêter à faire le siège de places qu'il ne pouvait emporter d'assaut, avait laissé sur sa routeHesdin et Doulens. A Bray, La Trémoille espérait contenir l'ennemi; mais il fut attaqué si brusquement, qu'il fut obligé d'abandonner à SufFolk guelques pièces de

canons, et d'opérer sa retraite. Bray fut pris le 20 octobre. Les alliés ne s'y arrêtèrent que quelques heures, le temps de livrer au pillage la ville « rebelle (1). j» Ils ne criaient plus : « Liberté ! liberté I » depuis qu'ils avaient vu les nobles et les paysans, et jusqu'aux femmes, mourir pour sauver le pays; mais ils mettaient à feu et à sang tous les villages qu'ils rencontraient sur leur route. Ils avaient traversé l'Oise, avaient pris Montdidier et Compiègne, et poussé leurs avant-postes jusqu'à Senlis et à Morfontaine. «A Paris! » criaient-ils, en continuant de marcher. Le roi d'Angleterre se croyait à Saint-Denis. Wolsey partageait les illusions de son maître en lisant les dépêches où sir John Russell écrivait : « Sire, votre armée jette partout la terreur (2) ; nous sommes à Paris ! » Et More, qui n'avait appris à connaître la France que dans les vers satiriques de Skelton, ou dans les rapports de Suffolk qu'il lisait au roi, croyait que notre patriotisme éteint essayerait à peine de résister, et attendait avec confiance un bulletin anglais daté du Louvre (3).

Paris était dans l'épouvante ; les portes de la ville étaient fermées par ordre des échevins ; le guet convoqué; le parlement rassemblé pour prendre des mesures de sûreté (4). On regardait du haut des clochers

(1) Du Bellay. Mémoires, p. 207, 302.—Rapin deTboyras, l. VI, p. 188.—Turner, t. Il, p. 332. 333.

(2) Sir, Ihey fear your army marvelloasly in France, and Ihe saying 19, thaï your said army is almost at Paris. — Mss. Vit., B. V^ p. 217.

(3) Mss. Galba, B. YIII, p. 87.

(4) M. CapeGgue, 1. c, t. II, p. 283.

si Ton n'apercevrait pas dans la plaine quelques archers anglais ou quelques lansquenets flamands, quand tout à coup on vit un corps de cavalerie qui venait au secours de la capitale par la route de Lyon. Le duc de Vendôme le conduisait. Bientôt on apprit que le duc de Guise, après avoir chassé les Allemands commandés par Furstemberg, s'avançait à marches forcées; que La Trémoille, remis de son échec, avait soulevé le pays et manœuvrait pour couper la retraite aux alliés ; qu'une neige abondante couvrait la route de Senlis à Paris ; que la peste, que les Anglais traînaient avec eux depuis Calais, faisait d'affreux ravages dans leur camp (1) ; qu'une mésintelligence sérieuse avait éclaté entre les deux chefs ennemis ; que les Flamands murmuraient et refusaient d'aller en avant (2), Trois capitaines, d'une habileté reconnue, comme La Trémoille, Vendôme et Guise; la peste, la famine, la neige : c'en était assez pour chasser les confédérés, Paris était sauvé. A la nouvelle de l'approche des colonnes françaises, l'amiral anglais, qui perdait à chaque heure du jour quelqu'un de ses soldats, prit la résolution de se rembarquer. Des quarante mille hommes que comptait l'armée alliée au début de la campagne, à peine s'il en restait la moitié. Mutilés, perclus, pouvant à peine échapper aux angoisses de la faim sur cette longue route qui s'étend de Senlis à la mer, les soldats anglais s'en retournaient dans un

lugubre silence. Suf-folk avait eu soin d'envoyer lord Sondes qui devait expliquer au roi le déplorable état de l'armée. Pour se justifier, il accusait la neige, la longueur des nuits, le mauvais état des chemins (3), les vents, langueur

(1) Turner, ]. c. 1. 1, p. 328.

(2) Turner, 1. 1, p. 334.

(3) Ce sont les mêmes raisons qo^allègue Wolsey dans une lettre à

inattendue de la température : de la bravoure de nos soldats, pas un mot, comme si son orgueil se fût révolté à ridée de rendre justice à ses adversaires. «Je savais tout cela avant que votre rapport me fût arrivé, écrit Henri à Suffolk; je vous envoie lord Moulsey avec six mille hommes pour réparer vos pertes. Il ne faut pas que vous bougiez de place. » Suffolk était perdu s'il eût gardé ses positions. Il allégua l'exemple de Bourbon, qui venait de lever son camp à cause des rigueurs de l'hiver, et il rentra dans Calais sans s'inquiéter du dépit de son maître, qui, pendant longtemps, refusa de le recevoir (1).

François était à Lyon quand il apprit la délivrance de Paris et l'expulsion des alliés. Les yeux fixés sur les Alpes, dont il pouvait apercevoir les montagnes, il rêvait une nouvelle invasion en Italie pendant que les Anglais menaçaient sa capitale. De toutes ces belles contrées lombardes dont il continuait de s'appeler le seigneur, il ne lui restait plus que le château de Crémone, défendu d'abord par trente gentilshommes , puis par huit seulement, que la mort avait épargnés (2). A l'apparition de Bonnivet, la confusion se mit dans les rangs des confédérés italiens. Si Famiral, profitant de la terreur qui ne manquait jamais de saisir les populations à l'approche des Français, eût marché sur Milan, il s'en fût infailliblement emparé, du moins s'il faut s'en rapporter aux historiens contemporains ; mais il perdit un temps précieux à Monza, puis à Yigeva, que Bourbon mit à profit pour organiser un plan de défense. Colonna, par ses ordres, se jeta dans la citadelle de Milan, dont il

l'empereur pour expliquer la retraite des Gonrédérés.—Fiddes. ^pp. p. 139.

(1) Htll.,l.c..p.672.

(2) M. Capefigae, I. c, t. II, p. 216.



releva à la hâte les fortifications, arma les habitants, et mit la citadelle à Tabri d'un coup de main (1).

Bonnivet essaya de réduire Milan par la famine ; il en fît le blocus et s'empara de tous les postes avancés qui l'entouraient et par où l'on pouvait porter secours à la place assiégée. Un moment l'amiral se crut maître de la ville. Les citoyens qui, dans leur

changement incessant de maîtres, n'avaient conservé que le souvenir des mauvais traitements qu'ils avaient essuyés de la part de leurs seigneurs suzerains, proposèrent au général français de chasser la garnison impériale, s'il leur promettait, moyennant une rançon, de ne pas faire entrer de troupes dans la ville. Pendant ces pourparlers , tout s'ébranlait pour enfermer Bonnivet : Leyva s'avançait de Pavie ; le duc de Mantoue arrivait à Lodi ; Bourbon manœuvrait sur l'Adige, en sorte que le seul parti qui restât à Bonnivet, c'était de repasser les Alpes. Mais les alliés devinèrent son dessein, et l'atteignirent à Rebec. L'amiral soutint le choc avec un admirable sang-froid ; mais, désarçonné par un coup d'arquebuse, il tomba sur le champ de bataille. Bayard s'était présenté pour prendre le commandement de la gendarmerie , quand lui-même fut frappé mortellement.

N'ayant plus la force de se tenir à cheval, il pria l'un de ses soldats de l'asseoir au pied d'un arbre ; car au moment de mourir il ne voulait pas, pour la première fois, tourner le dos à l'ennemi. Et s'a-dressant à l'un de ses officiers : «Vous direz au roi, murmura-t-il, que je meurs content. Tout mon regret est de ne pouvoir le servir plus longtemps. » Alors étreignantdes deux mains sa vieille épée, il 1 approcha de ses lèvres, l'embrassa tendrement, regarda le ciel



d'un œil plein de foi, et se mit à prier. La nuit tombait, et, àtraverslesfeuxqueproraenaientleshommeschar-gés de la garde du camp, pour éclairer les tentes, on apercevait dans le lointain les escadrons français qui, sous la conduite de Saint-Pol, se retiraient en bon ordre. Le marquis de Pescaire, noble soldat, à la première nouvelle de lablessure de Bayard, accourutpour lui serrer la main et l'embrasser. Quelques mots d'une pitié généreuse 'ramenèrent un léger sourire sur les lèvres du mourant. Pescaire fit dresser une tente où Ton plaça le chevalier, pendant qu'on courait chercher des chirurgiens pour soigner ses blessures, et un prêtre pour le confesser. Le prêtre vint le premier, entendît le moribond, et lui donna l'absolution (1). En ce moment parut le connétable. Comme il essayait de plaindre le prisonnier : « Ah, ne me plaignez pas, dît Bayard ; je meurs en homme d'honneur : c'est moi qui vous plains, vous qui combattez contre votre roi, votre pays et vos serments. Rappelez-vous qu'une mort tragique attend ceux qui tirent Tépée contre leur patrie (2). » Le héros leva ses yeux éteints vers le ciel, et expira dans les bras de serviteurs prisonniers comme lui, mais moins heureux que leur maître.

Pescaire fît embaumer le corps du capitaine, et donna l'ordre à une garde d'honneur, formée de vieux soldats, de le transporter en France. Sur la route que traversait la dépouille mortelle, les populations rassemblées s'agenouillaient en signe de respect Le duc

(I) At his r«qQest he called a priest, (o Tirhom he mighl confess, and from whom he received absolution.—Tytier, 1. c, p. 177.

(â) My lord oF Bourbon, it is not 1 that am deservingof compassion, sînce 1 die an honesl man ; bul for mine own part I am conslrained lo pity you, when I see you serving in arnis against your prince, your country, and your oalb; for remember, my lord, that the death of ail wbo bave borne arms against tbeir coontry bas been tragical. —Id. ib.

de Savoie voulut qu'on rendît aux restes du chevalier les honneurs royaux. Dans le Dauphiné, pairie du grand homme, le clergé vint au-devant du corps en procession, bannières déployées (i).

La victoire du connétable ralluma toutes les mauvaises passions des alliés. Un moment, en Angleterre, Henri, en lisant les dépêches de Suffolk, s'était senti découragé. Au printemps de 1524, il avait manifesté l'intention de se réconcilier avec son € bon frère (2) ; » mais quand il apprit la défaite de Booni-vet et la mort de Bayard, alors ses idées de conquête se réveillèrent plus ardentes que jamais. Un nouveau plan d'invasion en France fut combiné de concert avec Charles et Bourbon (3). Le connétable devait envahir la Provence; Marguerite, l'Artois; Suffolk, la Picardie. Mais cette fois Henri, devenu prudent, ne veut pas traverser une contrée où tant d'Anglais ont laissé leurs ossements, sans être sûr que Bourbon sera maître d'une grande partie de la Provence (4). Ce qu'il faut encore à ce prince soupçonneux , c'est que le connétable lui prête hommage comme à son souverain ; car il craint qu'enivré de ses triomphes, le connétable, qui peut faire un roi, ne garde pour lui la couronne. Qui lui répond qu'après avoir trahi le roi de France , Bourbon ne trahira pas le roi d'Angleterre ? Sans ce serment, auquel, moins qu'un autre, Henri devait attacher quelque puissance, Wolsey ne voulait pas accorder un seul shilling au duc, qui manquait d'argent. Face avait 1,000 livres sterling au service du connétable,

(1) Du Bellay, Mém., p. 75.—Brantôme, t. VI, p. 108..--Pasqiiîer, Recherches, etc., p. 536.

(2) Le projet se trouve au Musée brit.—Mss. Vit., B. VIII , p. 19.

(3) Ib. p. 51.

(4) Neilher the king*s highness nor I will advise hîm (o enter with 80 small a company, but that if littte or nothing werc done on this

mais qu'il ne devait remettre que sur un engagement en bonne forme (1).

Bourbon était prêt à répéter un serment qu'il avait déjà prêté. Aujourd'hui, comme l'année précédente, il reconnaissait Henri pour roi de France ; mais il ne voulait pas entendre parler d'hommage lige envers son nouveau souverain, parce qu'il n'était pas vassal , mais homme libre, mattre dans son duché, que l'empereur et le roi avaient reconnu, comme Henri dans son royaume héréditaire (2). En vain Pace, esprit d'une rare souplesse, employa-t-il la cajolerie et la raison pour triompher de l'obstination de

Bourbon : ses arguments furent impuissants aussi bien que ses caresses (3). Alors force fut bien à Henri de se contenter d'un serment tel que le connétable le voulut prêter.

Le malheureux Bourbon n'a pas un instant de repos : ilressemble à la Marguerite de Gœthe, à chaque heure du jour visitée par le démon. Pace fait l'office du mauvais génie: «Mais à quel titre donc entrerez-vous en France? » demande-t-il à Bourbon ? Bourbon est obligé de répondre : «Pour recouvrer tout ce qui appartient légitimement à Sa Grâce, le roi d'Angleterre, à l'empereur et à moi, connétable (4). » Mais à peine s'est-

side, he might yet be able to keep ihe field, besicge towns and places, aod also lo give the baltle to the French king.—Wolscy's leUer lo Pace. â8th May 1524.—Mss. Harl., n« 283, p. 59 et 60.

(1) Wolsey's letler.—Mss. Vit., p. 60.

(2J Bat when I moved him to do bornage, he said that the king by trealy had granted unto him bis dachy, and ail bis lands free, and that wben a prince had guaranteed freedom and libcrly, be could ask none bornage because one is contrary to the otber. —Mss. Vil., p. 100.

(3) We had a long conservation, and fuially he would condescend to none bornage, but to the oath.—Mss. Vit., B. VI. p. 101.

(4) Under vhat tîlle the said duke intendelh to enter France ? He answered : Under this tille : To reco?er ail ihat appertainetb right-fuity lo theking*s grâce, the emperor, and birnself. — Pace^s dispatch. -Mss.Vitel.,B. VI, p.85.

il éloigné , le cœur peut-être déchiré de remords, que Pace reparaît : « Êtes-vous sûr, lui demaude Fambassadeur, si vous avez la coopération active de l'Angleterre, de détrôner le Valois? — Oui, très-sûr, répond le duc, de le chasser et de rétablir le roi d'Angleterre sur le trône de France ; dites-le au cardinal (1). » « Oh, le sage et vertueux prince!» écrit l'humaniste à Wolsey en rapportant la conversation qu'il vient d'avoir avec le connétable (2),

Pace veut enlacer sa victime. Wolsey et Henri seront contents : un pacte satanique sera signé en face de témoins. L'humaniste attire le connétable dans un appartement où se trouvent le vice-roi de Naples et Beaurain (3), et peut-être l'image du Christ suspendue au-dessus de la cheminée ; il prend une plume et écrit le serment du félon. Bourbon s'engage en bonne et due forme à reconnaître pour roi de France Henri d'Angleterre, et appose sa signature et ses armes au bas de cet acte impie. Il faut voir alors la joie de Pace: il est plus heureux encore que lorsque nous l'avons rencontré dans une auberge du comté de Kent, glorifiant les lettres devant un grand chasseur de renards , qui ne comprenait pas qu'un landlord pût

(i) He said anto me Ihat îf (he king would put to his hand, and nol let slip Ihe greal and évident occasion he hath to recover the crowQ of Francei he putteth no doubt by the aid of his intelligence, to eipel tolaily the Prench king out of France, and to set Ihe crown of Uiat realm upon the king's head as true inheritor thereof, and then he askcd me efisoons to write unto the king*s highness, and your grâce substantially.—Mss. ib., p. 101.

(2) I do signify to your Grâce, that I flnd him a vcry siibstantiaT, wise, and virtuous pHnce. —Mss. ib., p. 101.

(3) I thought convenient for the furlherance of the enterpriie (o take hisoath in the présence of t\ro witncsses, the viceroy of Naples aad Mr. Beaurain ; and ihus I do Iake his oalh in the most ample manoer I could get the same, Vfhlch your grâce shatl receive hère inclosed, and the same shall be made in form authentic.—^Mss. YiteU., B. Yh

p. lai.

apprendre à lire à ses enfants (1). t Soyez sans crainte, dit-il à ses protecteurs ; le connétable servira loyalement le roi ; ii lui rendra la couronne de France : n'ayez pas peur qu'il la garde pour lui ou qu'il souffre qu'un autre s'en empare (2). »

Qu'on nous pardonne d'avoir parlé des remords du connétable. Nous pensions que le soldat de Mari-goan devait trembler en signant la déchéance de son frère d'armes : nous nous trompions. En feuilletant les dépêches de Pace, restées inconnues à nos historiens, nous avons surpris le duc de Bourbon agité de troubles intérieurs; niais s'il hésite, s'il tremble, c'est de peur d'élre trahi. 11 vient d'apprendre qu'un moine est parti de Paris pour Londres avec des instructions secrètes de la régente, et il a des soupçons sur la loyauté du roi d'Angleterre (3). Mais il est une autre, vision qui le poursuit bien autrement : c'est Fimage du pape. Il sait que Sa Sainteté a menacé de se venger, les armes à la main, de Charles et de Henri, s'il prêtait serment de fidélité au roi d'Angleterre (4). Comment Pace parvint-il à triompher des défiances et des craintes de Bourbon, c'est ce qu'il ne nous a pas appris ?

(t) Voyez p. 219 de ce volume.

(2) I see him oUerly determined to serve Ihe king truly and faith-foliy in the recovery of his crown of France, and not to make any manner of practice to be king himself, nor to sufTer any oLher Ihan save only our king as truc inlieritor there.—^Mss. Yitel., ib., p. 102.

(3) Beaurain shawed unlo me, Ihal Ihe duke was late put into a great perpleiity for Iwo causes : onc Ihat be was advertised, that a certain frysr was lalely sent into Ëngland by Ihe Frcnch king s molber, who had secret communication with your grâce, wbich be supposed could notbc to hispurpose.—Mss. Vil., B, Vi, p. 91.

(4) Second, it hath been sbewed unto bim, that the pope's boliness wili convert ail bis power against tbe king and the Ëmperor, if be makc any such oalb, or give bornage unto the king.—Mss. ib., p. 91 et 92.

Vers la fin du mois de juin 1524, le connétable était à Burgos, petit village qui touche au pied des Alpes. 11 amenait avec lui trente mille hommes environ. C'est avec quelques milliers d'hommes et de chevaux (1) qu'il voulait conquérir la France. 11 fal-lait qu'il comptât étrangement sur son heureuse étoile, ou qu'il estimât bien peu le courage de son ennemi. Longtemps il crut qu'il n'aurait besoin que de se montrer pour voir venir à lui les populations. Bourbon et Henri Vlll étaient persuadés que la France était lasse des Valois.

Près de Saint-Laurent duVar, le Méphistophélès anglais , qui suivait l'armée alliée d'étape en étape, se représente devant Bourbon. Pace a besoin d'un nouveau serment. En présence de Popevins et de trois gentilshommes français dont on ne sait pas le nom, Bourbon , qui a fait appeler l'ambassadeur, jure sur son épée et sur son honneur de placer la couronne de France, ses amis aidant, sur la tête du roi d'Angleterre , leur maître commun, ou de perdre la vie (2). 11 peut marcher maintenant, les promesses d'argent ne lui manqueront pas*

Le duc, après avoir occupéDraguignan et Aix,porta son quartier général à Avignon (3). De cette ville, grande et forte, et alors au pouvoir du saint-siége, il pouvait, à l'aide de détachements, soulever les po-

(1) ?ace*sleUer, June.—Mss. Vit., B. VI, p. 101.

(2) He called me lo him in the présence of the siear de Popevins and three olber gentlemen of France, such as he doth roost Irast : and hc in a very &criou<» manner desired me to mark diligently vbat he would say, and lo writc the samc to the king my master and yoar grâce. His vords formally Tvcre Ihese : I promise unto you, upon my faith, I yf'iW^ by the help or my friends, put the crown of France upon the king^s, our common masler's head, or else my life shall be cutoiï.— Mss., Ib., p. 126 et 127.

(3) Pace's lelter, 21st. Aug. (i524). — Mss. Vil.. B. V, p. iU et 193.

pulations qui bordent le fleuve du Rhône. Il avait conçu d'abord le projet de s'emparer par un coup de main hardi de Lyon, qui, par sa position sur deux rivières, était comme la clef de ritalie et de la Provence ; mais quand il apprit que François I" s'y trouvait avec des troupes nombreuses, il comprit qu'il échouerait en attaquant cette ville. Cependant il fallait qu'il frappât un grand coup, et que, par la prise de quelque place importante , il gagnât les subsides que le roi d'Angleterre lui promettait sans cesse. Avec Marseille, il était maître â la fois de la Provence et de la Méditerranée. 11 résolut de s'en emparer (1). Mais, eût-il réussi, il y avait loin de Marseille à Reims, où il promettait de faire couronner Henri (2). Après quarante jours de siège, le connétable fut obligé de céder h l'héroïque résistance des soldats, des citoyens, des

magistrats, et même des femmes, qui se portaient sur les remparts pour défendre la ville (â) : Marseille sauva la monarchie. Bourbon ne vit pas une des voiles que Wolsey lui promettait pour bombarder la place ; et comme il fallait encore une fois pallier, aux yeux de l'Europe, la honte des ar-* mées alliées, on attribua la fuite du connétable à Tin-suffisance des forces rassemblées devant Marseille, et plus encore à la pénurie dans laquelle Wolsey avait laissé les assiégeants (&). Le connétable ne cessait d'é«* crire au ministre : «Je vous prie, mon très-bon cousin et père, qu'il soit vostre plaisir de nous secourir

(!) Peace's Icller.—Mss. Vît., VI. p. 122.

(2) The saiiJ dukc had promised me ihal he would take the straight way as soun as lay in his power, and lo slrikc baUle» if he mighL for Ihe same purpose, to Ihe city of Bheîms, Iherefore locrown Ihe king. —Pacc's leller lo Wulsey, 26lh Aug.—Mss., îb , p. 171.

(3) Conducteur de TElranger à Marseille, Paris, 1816, in-18, p. 63.

(4) Paces letter, 11 (h Sep. 152^.— Mss. Vit., ib. p. 193.

1. 33

d'argent (i). » Wolsey fciisait des vœux pour le succès du connétable, et répétait à Pace : c Au nom de Sa Majesté, au non^ du ministre, veillez sur la sûreté du noble duc ; le roi et moi nous le chérissons si tendrement, que ce serait pour nous un véritable chagrin s'il lui arrivait quelque malheur (2). > Mais pas un angelot n'était expédié d'Angleterre au camp des Espagnols.

Les confédérés se gardèrent bien de parler dans leurs dépêches de l'admirable conduite de la population marseillaise. Rien de ces dames qui remplissaient les fossés de pétards incendiaires destinés & éclater sous les pas des Espagnols s'ils s'étaient rendus (ual-tres de la ville ; rien de cette vieille tour de Saiot-Paul dont le feu ne cessa ni le jour ni la nuit ; rien de ces matelots qui grimpaient si lestement sur les échelles de cordes de leurs vaisseaux ; rien de ces pointeurs qui tiraient si juste qu'un boulet parti de la tranchée des Dames vint tuer le prêtre qui disait la messe sous la tente de Pescaire; rien de cette vierge de la Garde qu'on promenait dans les rues, et que suivaient pieusement des enfants armés de lances; rien de cette gaieté folle du bourgeois qui enterrait Ips morts en chantant (3). Mais il nous reste comme témoignage du dévouement des assiégés la lettre que François ^'écrivit au maire, aux prud'hommes et aux échevins, après la délivrance de la ville, et ce bulletin du siège, si beau de concision :

c Messire Charles de Bourbon donna trois assaulx

(<) Mss. Vit., B. VI,p.201.

(2) Ye shall, on the king-s and my bchalf, désire him to hâve spécial regard lo Ihe sccurity orhis own person. The king and I, for Ifae tender love ve bave to llie said Ouke, should tnke in no small regret any adverse chance lo his own person.—Harl., Mss. 283, p. â6.

(3; M. CapefiguCt I. c, t. Il, p. 302et suir.

à ladite ville, bons, roydes et hardis ; mai^ les nobles et vaillants chevaliers, avec l'ayde des soudars et avec l'ayde de notre Seigneur, le reboutèrent si rudement desdicts trois assaulxque beaucoup de ses gens furent occis et les autres nayés, et les autres prins prisonniers. Ce voyant au troisième et dernier assaul, après qu'il avoit entendu que le roy estoit en Avignon, au cap de Rousse ou les environs, faisant grant amas de gens de guerre, tant Suysses, lans-quenez, François et aultres, pour le venir trouver et chicquer ; considérant qu'il n'avoit du meilleur et qu'il n'estoit bien assurecté, par une nuyct se délogea et ladite armée de devant ladite ville de Marseilles; mais ce ne fust sans y laisser des enseignes de sou artilleryе, comme doubles canons, coulevrine^ et aultres choses en assez bonne quantité, à son très grand déshonneur et honte, car honteusement s'en-fouyt et fondit camp et armée par les montagnes, s'en retournant par où il avoit passé (1). »

Si François eût voulu la paix, il l'aurait obtenue après la défaite* du connétable devant les murs de Marseille. A Rome, Clément VII avait prévu le sort de l'expédition, et annoncé d'avance qu'elle échouerait (2). C'est avec douleur qu'il assistait à ces luttes intestines entre des princes chrétiens. Si dans ce moment ils eussent écouté sa voix, ils se seraient armés pour repousser le Turc qui menaçait l'Allemagne. La chute de Rhodes, ce rempart du christianisme, dont s'était emparé Soliman, avait retenti surtout à Rome. A la voix du grand maître, Charles de Villiers, qui venait dans la ville sainte raconter les miracles que ses trois mille chevaliers avaient opérés pour le triomphe de la croix, les entrailles du

(1) Bibl. roy., Mss. n« 9902.

(2) B. Bath*8 UiU, from Rome, 2 oct.-^HM. Vit., B. VI, p. 903.

pape s'étaient émues. De Rhodes, Soliman pouvait inquiéter la Sicile, la Hongrie, TÂliemagne, Tltalie tout entière. Sentinelle avancée de la civilisation, la papauté convia ses fils aînés à se croiser contre Tennemi du genre humain, mais ils refusèrent de récouler (1).

Le 9 mars 1525, le lord-maire et lès aldermcn parcouraient les rues de Londres en habits de fêtes et précédés de trompettes et de clairons; sur les places publiques coulaient des fontaines de vin; à Tower-Hill, les ambassadeurs de Flandres et de Venise, réunis à la même table, choquaient leurs verres; dans l'église de Saint-Paul, le cardinal, rayonnant d'or et de pierreries, célébrait la messe (2); et le roi, assis sur un coussin de velours aux armes d'Angleterre, joignait les mains et priait: on venait

d'apprendre la victoire du connétable à Pavie, la défaite et la captivité de François 1".

François 1*' avait vu tomber autour de lui ses raeil-leurs oflliciers. Blessé au visage, blessé k la main, tout couvert de sang, à pied comme un simple soldat, car son cheval avait été tué d'un coup de mousquet, il combattait toujours et refusait de se rendre (3). Des Espagnols qui l'entouraient, aucun ne le reconnaissait ; seulement à son casque et à son armure ils devinaient que c'était un officier de distinction. «Rendez-vous, criaient-ils tous à la fois; on ne vous tuera pas. * François, le bras entouré d'une écharpe qu'il avait reçue d'une de ses maîtresses (4),

(1) LîngnrdJ. c, t. lî, p. 173.

(2) Eilis* leUcrs, l. L p. 2j7.—Mss. Galba, B. V, p. lOT.—IIall, 1. c, p. 693.

(3) TytlrrJ.c.p. 187.

(4) @r tru() eine (Btidmi an fentem TCcrme^ bte i()m in guten Za^en in 2xavîv<\àf tu ^ame bie «r Ucbte %t^îhin, Ut tx tagrgen QiUbx fyitt^, mttn



frappait d'estoc et de taille. Il allait succomber dans cette lulte inégale, quand Pompéran, le compagnon et le complice de Bourbon, reconnut son prince et prescrivit aux Espagnols de poursuivre Tennemi et de laisser le chevalier, qui n*avait plus que peu d'in-stants à vivre.

« Sire, dit à voix basse Pompéran au prisonnier, le connétable, mon maître, serait heureux si Votre Majesté daignait Fadmeltre en sa présence. — Non , non, reprit le roi ; qu'on aille chercher Lannoy : c'est à lui seul que je rendrai mon épée. » Lannoy arrivait à cheval. tSire, reprit Pompéran, mais à haute voix, voici le vice-roi. » Lannoy descendit de cheval, s'avança respectueusement, et baisa la main du prince. «Seigneur don Carlo, dît François, voilà Tépéed'un roi qui mérite de la louange; car, avant de la laisser tomber, il Ta tâchée du sang de plusieurs des vôtres. Ce n'est pas la lâcheté, mais le sort qui le livre entre vos mains (1). —Sire, répondit Lannoy, voilà mon épée : il n'est pas convenable qu'un roi reste désarmé devant un sujet (2). »

Le roi avait raison de rendre son épée à Lannoy. Dans l'armée ennemie il n'aurait pu trouver de modèle plus parfait de toutes les vertus militaires. Un moment le vice-roi avait désespéré de la \ictoire. On le vit alors lever les yeux au ciel, et, s'adressant à ses soldats: «Compagnons, leur dit-il, nous n'avons plus d'espoir qu'en Dieu : imilez-moi. > Et, faisant le

fcUoi liinfiânbent)ort)em Smbmû^ittipcic^ett. — Rauke, 1. c, t. II, p. 326.

L*hcureux prescrit par lequel te promys

Point ne fuir de\aiit mes cnucmys. — £p. du Roi^

(l)Sîgnor Carlo, ecco qui ta spaiYa (1*un rc d:c morila Iode, perché prima di perdcrla, haspar^o il fatigue di molli de' ^ostri Onde non è prigionicre per villfi, ma permancanzadiforluna. — Lcli.

(â) Lingardi ilume,elc.

signe de la croix, il donna de l'éperon à son cheval et se jeta dans la mêlée (1).

On était allé chercher des médecins. Étendu surun lit de paille, François fut bientôt entouré d'officiers et de soldats, qui, pour emporter un souvenir du héros, lui dérobaient: les uns, une plume de son casque, ou quelque brin de fer de l'un de ses éperons; d'autres, des filaments de son écharpe ou des anneaux de sa cotte de mailles (2). Deux médecins arrivèrent, qui pansèrent ses plaies: aucune n'était mortelle. L'acier de la cuirasse, d'une trempe excellente, avait arrêté les balles ennemies. Pendant qu'on lui lavait la figure et qu'on essuyait la boue dont son casque était souillé, accoururent le marquis de Pescaire, Guasto, d'Avalos, et d'autres nobles Castillans, qui tous s'arrêtaient, pleins d'une douloureuse émotion, devant le captif, et le saluaient en silence. Bientôt parut le connétable, couvert de poussière, noirci de poudre, les vêtements en désordre, écartant la foule de la lame de son épée encore tachée d'un sang qu'il n'avait pas eu le temps d'essuyer. François P% qui ne le reconnut pas d'abord , demanda qui il était. Au nom de Charles de Bourbon, il jeta un regard d'angoisse sur l'arme du cavalier, et se laissa tomber dans les bras de Pescaire, Bourbon, qui comprit ce signe muet, ôta son casque, puis essuya son épée, dont il présenta la poignée au blessé, et, un genou en terre, le pria de lui laisser embrasser sa main. Le roi fit un mouvement de surprise, et détourna la tête. « Ah, Sire, si vous aviez voulu suivre mes conseils, dit le con-

(\) dé ijlfelne ^filfe aU M ®ctt, fagt er, i^r^crm, mad^l «é »te i^; bejcic^netc \\â) mit bem^rcuj, unb ^ah feinem tpferbe bie ©v^ren, $um'9m« griff. — dianU, <5(^tad)t bci ^Q>m , 5)eutfdjc ®«fc^i(^te imScitaltcr berKe-formotion , l. II, p. 32i.

(2) Turner, I. c, 1. 1, p.416 et 418.— Grove's life of Wolsey, t. III, p. 371 et 372.

nétable d'nne voix émue, vous ne seriez pas dans Tétât où je vous trouve, et ce champ de bataille ne serait pas teint de sang français. » Le roi leva les yeux au ciel et murmura : « Patience, c'est la fortune qui m'a trahi (1). » Un cheval était préparé sur lequel on plaça le roi, dont l'escorte prit le chemin qui conduisait à Pa vie. Comme on eh apercevait les portes, ob-truées par une foule qui voulait assister à rentrée du prisonnier, François pria le général qui raccompagnait d'épargner au vaincu la honte de traverser les rues d'une cité qu'il avait assiégée si longtemps. Le général conduisit son captif par une âpre montée au monastère de la Chartreuse, dont les frères eurent pour l'infortuné monarque les soins que la religion peut seule inspirer (2).

Pendantla marche de ce triste cortège, un courrier partit pour Madrid porteur de dépêches écrites à la hAtepar le connétable. tSire, dit l'envoyé à Charles en Tabordant, victoire! l'armée française n'existe plus I François I*' est prisonnier ! » L'empereur regardait fixement le messager sans pouvoir parler. Tout son sang, dit l'historien, semblait avoir reflué sur sa figure, si pèle d'ordinaire. «Victoire!» reprit-il les traits renversés comme s'il fût sorti d'un songe, et il

(1) (FtUc^el)te®ûrteI, bic 9(nbfrn ®);»ent, bûvon Qtbxa^t] em3eberÇat (Itloa69om J^cnig i9o((eu ^aben. — $nrn ©tcrgen oon ^rûubébtr^ rttteTlic^er ittieg^ti^un, 3ué $m^, p. 47. Voir sur la halaille de Pavie i Eptire du Roy Irailant de son partement de France et de sa prise devant Pavie, LengleletGrœbe), p. 30.—Taeg us, de Obsidione urbis Ticinencis, ed Pei.—9îei5net, ftlflcria ^ecrn ©ecrgen unb .&emi daé^jarn »on grûub^btt^.— Bucholtz, Ferdinand I. — Sismondi, Uist. des Français, t. XVI. — Gipella,Guicciardini. P. Jovius, Du Bellay, cl une chanson allemande (^i<b) : @in Wôndneuweé 8ieb Don ber S(^!ûd)t newlic^ \jcr ^a)}'\a gcfcfeekn ; ▼éritable bulletin de George Frundsberg sur cette grande affaire. Le Sicb est l'œuvre d'un poêle du Nord qui a voué une haine de race àrhomme du Midi: <Sct)iegt !Dr<in crlc-t-il, ^le|t IDrein.it^r frumme £an^éfii(d^te, Sollau , p. 250.

(2) TyUer, 1. c, p. 187.

disparut en répétant : • Victoire ! • Il venait d'entrer dans sa chapelle. Agenouillé devant Timage de la Vierge, la têie dans ses deux mains, il pria pendant près d'une heure. Le peuple entourait le palais en criant : tVictoirel > Déjà des feux étaient allumés sur les places publiques, des lumières brillaient aux fenêtres, les cloches s'ébranlaient, les prêtres revêtaient leurs surplis, et la population castillane répandue dans les rues s'apprêtait à célébrer par des danses nationales l'heureuse nouvelle de la prise de François 1"; quand, sur un signe de l'empereur, toutes ces manifestations joyeuses furent interrompues. Charles voulait qu'on fît comme lui : que tout le monde priât, c Maintenant à Jérusalem ! > s'écria-t-il dans un transport de joie guerrière auquel tons ses courtisans répondirent par le même cri : « à Jérusalem (1) ! »

Ce n'était pas Jérusalem qu'il voulait délivrer; c'était l'Italie, qui venait d'échapper à François 1", qu'il comptait asservir. Wolsey comprit le motif de cet élan pieux : Charles jouait l'enthousiasme d'un croisé. La modération de l'entpercur fut bientôt mise à l'épreuve. Morone,chancelierduducdeMilan,après l'expulsion des Français, demanda l'investilure du duché pour Sforza ; mais Charles la refusa d'abord, et ce ne fut qu'après les plus vives instances du pape qu'il consentit à l'accorder, et avec des conditions tellement onéreuses, que le duc put être regardé plutôt comme le sujet de l'empereur que comme le vassal de l'Empire(2).

Léon X , en joignant ses armes à celles des alliés, avait stipulé que si la sainte ligue était victorieuse,

(t) Lettre de Tenvo^é mantouan Suardini au margrare de Uan-' touc, 15 mars 1526.—

Sa nu lo, p. 3^. (-2) RolierUoo, I. c, t. I , p. 493,

Parme, patrimoine de Saint-Pierre, et Fer rare surtout, seraient rendus à TÉglise, et Charles l'avait promis sur rÉvangile (1). A la mort de Léon X, Aipbonse, duc de Ferrare, fit frapper une médaille dont l'exergue portait : IJ agneau a été délivré de la gueule du loup. Le loup, c'était le pape; l'agneau n'était autre que le duc, qui, pendant la vacance du saint-siége, confisqua à sou profit Reggio et Rubiera. Adrien eut à peine le temps de protester contre cette usurpation. Maintenant que ritalie estdélivrée, Clément VU requiert l'empereur de chasser Alphonse; et le vice-roi répond ironiquement au pape que si Sa Sainteté a quelque aflection pour Charles, elle doit consentir à sacrifier Modène même au duc, qui ne tourmentera plusalors le saint-siége (2). Ainsi c'est un muître que la papauté s'est donné sans le savoir en ouvrant Fitalie aux Espagnols. Jules 11 est mort de douleur, purc€ qu'il n'a pu chasser les Français qu'il appelait barbares, et Clément vient d'appeler à son secours ce Frundsberg qui a recruté dans la Forêt-Noire et dans les cabar. ts de Wittemberg des hordes de pillards dont nous raconterons bientôt les exploits.

A la première nouvelle do la bataille de Pavie, Wolsey et Henri ne semblèrent plus douter que le ciel n'eût frappé François pour donner au ministre une tiare, au roi une couronne nouvelle. Tous deux s'agitaient, et en proie à la fièvre des combats, rêvaient une croisade de tout ce qui portait un nom chrétien contre le pauvre prisonnier. Mais l'exécution de ce gigantesque projet exigeait des sacrifices d'argent considérables; on les demanda donc à la nation : le clergé devait payer un quart pour cent, les laïques étaient

(4) Robcrlson, t. c, 1. 1 . p. 493.

(2j Gil)er(i agli uraiori io Spagna, 22 oct. 1524.«-Sanga , 21 hov., L«iCere di principi.

taxés à un sixième. Mais le clergé résista et soutînt que rordonnance rendue par le prince était contraire aux libertés du royaume ; que le roi ne pouvait prendre le bien de ses sujets qu'avec Fautorisation dU parlement, et qiiMl n'accorderait que ce que le synodç avait déjà réglé (1).. Le roi protesta dans une proclamation, qu'il ne demandait rien à ses sujets, mais qu'il accepterait un don gratuit, et recevrait avec reconnaissance tout ce qu'on voudrait lui donner. L'expédient n'eut aucun succès. On répondit aux commissaires royaux qu'un acte du parlement avait déclaré les dons gratuits Illégaux. Les habitants de Londres ne se laissèrent pas cette fois séduire par le langage artificieux dU ministre (2). Peut-être que Henri, pour intimider la nation , songeait à faire tomber quelque tête, mais il dut Renoncer à ce moyen extrême quand il apprit que quatre mille hommes avaient pris les armes dans le cotrité de Suffolk pour résister aux commissaires du gouvernement. La couronne recula devant cette manifestation populaire ; il ne lui cotivenait pas d'engager une guerre civile, quand elle avait besoin de toutes ses forces pour marcher à la conquête de la France.

Bourbon, dont la gloire était célébrée dans tou& les idiomes morts et vivants (3), né

s'était pas senti vaincu à la vue de son roi prisonnier. Après la victoire fle Pavie, John Russell visita le prince, pour le

(1) Lingard, I. c, t. II, p. 173.

(2) Hall s*exprlme ainsi au sujet des clameurs qiti s'élevèrent alors contre Wolsey : ^^The poor çursed ; the ricb rcpugncd, ihe lighl wits railcd^and in conclusion, alï people cursed thecardinal, assubrerter of the laws and liberty of Ëngland/*— Hall, p. 696.

(3) Les Espagnols firent ces deux vers sur le Connétable.

Calla! calla ! Julio Cœsar, Hannibal y Scîpio I Yiva la fama de Bourboo«

complimenter et lui rappeler la promesse qui le liait à r Angleterre. Bourbon ne l'avait pas oubliée. En parlant à Pace de la t bonne fortune et victoire qu'il avoit plu à nostre Seigneur lui donner contre ses ennemis, » il ajouta : t Yous et vostré bon conseil pouvez assez entendre ce qui est notre façon pour le parachement des communes affaires desquels ai eu ample débat avec ledit sir Russell, lequel je suis sure vous avertira bien au long de toutes choses qui sont cause que je ne vous ferai pas longue séance (1). »

Mais le connétable met des conditions à son premier pacte : il ne demande pas moins de 200,000 couronnes (2) pour marcher en avant, et, par le Dauphiné, la Savoie et la Bourgogne, arriver jusqu'à Paris. Il ajoute qu'il compte sur une coopération franche et active de l'Angleterre, qui secondera les mouvements des Espagnols en pénétrant dans la Picardie. Sans artillerie, il ne faut pas espérer des succès prompts et décisifs. C'est au roi d'Angleterre qu'il s'en rapporte pour préparer un parc immense dont les alliés ont surtout besoin (3).

Pendant que les agents anglais entouraient Bourbon pour le pousser en avant, Henri dépêchait à Marguerite de Flandres des ambassadeurs (ft) qui avaient ordre de féliciter la régente sur la défaite de l'ennemi acharné de la maison de Bourgogne ; de l'effrayer sur le danger que courraient les Flandres tant qu'un brouinon comme François 1" pourrait poser sa tente au milieu de la chrétienté ; de la conjurer enfin de ne point abandonner, dans un moment si décisif,

V

m

(1) Brit. Mas , Mss. CoU., Vitell., B. Vlîl, p. 76.

(2) Russeirs leller, 11 March, 1525.-Mss. Vit., ib., p. 77.

(3) Russeirs leltcr, d» ib.

(4) Instructions to Fitzwilliam and Wingfîcid. April 1525.— Brit. Mas., Galba, B. VIII, p. 143 et 144.

r Angleterre, son alliée fidèle, dont les droits sur la Normandie, la Gascogne, la Guyenne et TAnjou, étaient incontestables. Mais c'était h la cour de Marguerite que la politique anglaise allait essuyer un premier échec. La régente reçut froidement les compliments, et plus froidement encore les conseils du roi d'Angleterre.

Il éiait temps de sonder les dispositions de Charles-Quint. En vertu du traité de Bruges, on le somma d'envahir la Guyenne et de marcher sur Paris. Mais à cette proposition que l'ambassadeur ût avec une certaine hauteur de langage, l'empereur répondit sèchement qu'il lui fallait de l'argent pour s'engager dans une guerre au cœur de la monarchie française. On se plaignit h Charles de la liberté dont jouissait à Milan François V\ qui recevait et expédiait des messages à toute heure du jour; et qui, tout vaincu qu'il était, régnait véritablement au milieu des Espagnols (1) ; mais Charles, en prince généreux , refusa de donner aucun ordre pour aggraver la position du prisonnier.

François 1" avait raison quand il disait au connétable: «Patience, la fortune ne me poursuivra pas toujours. » A la chartreuse de Pavie, quand le roi va se mettre à table, Lannoy lui présente l'aiguière, le marquis de Guasto le bassin, el le connétable la serviette comme s'il était au Louvre (2). A Pizzighitone, forteresse qui lui sert momentanément de prison, quand il a besoin d'argent pour jouer, c'est à qui, parmi les

(1) l assure your grâce thc French king halh (oo nrach his liberty ; for thaï so maiiy messages be sufTcrcd to coine anJ go tMïlm'cen him aiid his molhcr, by rrasoii hiTCufhe isasccrtaiiicd ofall ihi'ir doiiigs in France, aird giviih his ad vice as woll as iho he wcre Ibcrc présent. -•Mss. Vil..B. VII. p. 119,

(2) B. fiaihsleller.—Mss. Vit., p. 126.—Sandoval, Hist., p. 166.

courtisans, lui prêtera sa bourse (1), A Milan, le pape, la république de Venise et Sforza, viennent secrètement lui pro|)Oser une ligue contre l'empereur (2). Plus tard, à Madrid, l'empereur lui offre la liberté s'il veut accepter la maiu d'Éiéonore, reine douairière de Portugal, la sœur même de Charles, car la reine Claude est morte; garantir à Henri la Normandie, la Gascogne et la Guyenne, et la Provence au duc de Bourbon ; mais François refuse d'écouter de semblables propositions (3).

Depuis la bataille de Pavie, l'anarchie, par un juste châtiment du ciel, est entrée dans le conseil des rois coalisés contre la France : ils ne s'entendent plus maintenant qu'est venue l'heure de se partager les dépouilles du vaincu. C'est à qui rf^tirera sa parole. Henri refuse des subsides; Marguerite veut rester tranquille; Bourbon a besoin d'argent avant de repasser les Alpes ; Charles-Quint ne pense qu'à s'agrandir aux dépens de ses alliés. On n'entend que des plaintes et des récriminations. Le connétable voudrait savoir ce que ce moine mystérieux que Louise entretient à

Londres trame avec Wolsey ; le favori de Henri s'irrite de ne plus recevoir de lettres de Char-Ics-Quint (i) ; Henri accuse les Espagnols d'une inaction coupable. H faut que l'irritation de Wolsey soit bien grande, puisqu'il garde si peu de mesure en

(1) Sandova), ibirl. p. 166.

(2) Ciiiiiula rœilcris intor romanam ponlificem CIcmentem VII, re-gem riallniu et diirem Sfortiam advrrsùs Caroltim quintiim. — ^itl.^crrn ®eorg(iiSrunbébercj'tf. Fraiicr. A.M. 1572, in Toi., p. 61 cl s. —Zit^^ler. Ilisi. Cirm Vil. A p. Shclhnrn, A m ni, t. II. p. 372.

ÇA) Russcirs leUcr froin Milan» 25 April.—Mss. VilelL, B. VII, p. 126.

(4) On ne trouve pas au Brit. Muséum une seule lettre de Charles-Quinl à Wolsey, dans le cours de 15^5«—Depuis la bataill»* de Pavie jusqu'au 30 novembre 1526 l'empereur n'écrivit qu*une fois au ministre.

parlant des alliés de son mattre. « L'empereur, dit-il, est un félon; Marguerite, sa tante, une ribaude; Ferdinand, son frère, archiduc d'Autriche, un enfant; Bourbon, son lieutenant, un traître (l).> C'est Charles liii-m^me qui, dans une audience solennelle, reproche à sir Richard Wingûeld et au D. Sampson les insolences du cardinal. Le rouge monte au front des ambassadeurs, qui essayent, mais timidement, de défendre le n^inistre. « Non, pon, reprend l'empereur, le cardinal est une mauvaise tête ; il s'est servi de ces épithètes, et je vous dirai à quelle occasion : c'est quand je réclamais les subsides promis qu'il a dit que Son Altesse avait bien d'autres choses à faire que de donner de l'argent à des êtres semblables (2)« »

(1) His majesly said aiso,, that your grâce hath named him to be a lyar, observing no manner of faith or promise; that iny Lady Mar-garel was a ribavde ; don Ferdinando, his brolher, a child and so go-verned ; and ihe duke of Bourbon a Iraitor.—-Mss. Colt.,Vesp., C. III, p. 55.

(â; Then he said that yoar grâce answered, that the king*s highness bath olher things lo do wilh his money, tban to spend it for the piea-sures of such four personages, expressing the aforesaid urords.—Uss. ib., p. 55.

Une allégorie mal comprise a pu faire douter de la Yertu de Marguerite d'Autriche, qu'il ne faut pas confondre avec Marguerite de Bourgogne, morte en 1503. Elle avait accordé une pension à Jcaa Le Maire de Belges qui en 1509 se qualifiait de : « indiciaire el historiographe stipendié du seigneur archiduc et de la princesse.» Le Maire adressa à sa bienfaitrice plusieurs pièces de vers, connues probablement par Wolsey et parmi lesquelles il s'en trouve deux où Ton a cra voir des sentiments plus vifs que ceux de la reconnaissance. Voici comment le poëte parle à Marguerite :

Vous saves bi»*n que les dieux qui tous voyent Tel bien mondain , tel heur donné m^avoient Que de plus grand ne jouict oncques âme. Vous cognoissez que pour

maltresse et dame J'avois acquis par dessus mes mérites La fleur des fleurs, le choix des Marguerites... Bien peu s'en faut que celui se maudie



Wolsey n'attendait plus qu'une occasion favorable pour rompre avec Tempereun Charles la lui fournil bientôt. 11 s'était engagé i)ar le traité de Windsor, du 21 juin 1522, à épouser Marie d'Angleterre; mais Marie était trop jeune encore pour que l'union pût être célébrée. Charles avait alors vingt-six ans, et ses sujets inquiets redoutaient un événement qui laisserait la couronne d'Espagne sans héritier. Lesi

Qui me donna et grâce et mélodie, El trop m'apprit et dictiers et chansons Dont aulrcsfois tu aimois les doux sons... Ta me baisois et disois raon ami, Si Guidois-je être un dieu plus qu*a demi, Et I quoi dirai-je autres grands privautés.

Celte pièce était signée le Maire de Belges, par son amant vert. L'épilaphe que le poëte se fait à lui-même n'est pas moins passionnée.

Sous ce tombel cher et fâcheux conclaTe Gît Tamant vert noble et 6delle esclave Dont le haut cœur de pur amour pur ivre Ne peut souffrir perdre sa femme et vivre.

Lesdeuxépttresparurenlen 1510 Quelctaitcelamantvert? Lepoè'te, c'est ce qu'oui cru tous les cri tiques qui ont examiné TcBUvre de Le Maire. Mais an milieu du dix-huitième siècle un anonyme adressa à Tabbé Gonjet une lettre pour lui faire comprendre que le prétendu Amant vert j n'était qu'un perroquet vert, fort rare au commencement du seizième siècle, particulièrement en France cl dans les Pays-Bas. L'abbé Goojel convint du tort qu'il avait eu de ne pas voir ce qui est pourtant si clairement exprimé dans les deux éptlres, et il fut décidé que l'Amant vert n'élail qu'un oiseau originaire d'Ethiopie, lequel fut donné à l'archiduc Sigismond d'Autriche, oncle de Maximilien.Gek archiduc en fit présent à Marie de Bourgogne épouse de son neveu. Marie étant morte, il passa à4a princesse sa fille, qui le garda longtemps comme un oiseau chéri. Marguerite étant partie pour l'Allemagne, on suppose que l'oiseau mourut de tristesse.

Ce qu'il y a de plus curieux , c'est que l'abbé Sallier, dans un mémoire sur la vie et les ouvrages de Jean Le Maire, inséré dans le XUrvol. des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lellrcs, ne doute pas que Le Maire n'ait exprimé dans les deux épttres des sentiments d'amour pour la princesse.

Cortès le pressaient donc de se marier. Charles, en celle circonstance, fit demander au roi d'Angleterre d'être délié de ses engagements : c'était le plus cruel affront que Henri eût éprouvé depuis qu'il était monti; sur le trône ; il le ressentit vivement, et signa, le 6 juillet, une commission à ses ambassadeurs, qui annulait les clauses matrimoniales du traité de Windsor (!)•

On s'aperçoit ici de la nouvelle situation que la bataille de Pavie vient de créer à

l'cnpereur, qui ne craint pas de traiter de « mauvaise tôle» ce cardinal qu'il n'appelait auparavant que son père et son ami. Les liens de fraternité qui unissaient Henri et Charles sont rompus. Le changement de politique de TAn-gleterre à cette époque nous révèle non pas, comme on a pu le croire, la généreuse pitié d'un prince chrétien pour un roi malheureux, mais la crainte que l'empereur, devenu trop puissant, ne veuille aspirer à la domination universelle : Henri et son ministre se rapprochent par intérêt, et non par repentir, du prince vaincu à Pavie.

Les conférences avec le moine, agent secret de la régente sont plus fréquentes, et moins cachées: on ne dissimule plus à Greenwich 1 intérêt que la cour prend au prisonnier. Henri s'offre comme médiateur entre Charles-Quint et le roi de France : il brisera les fers du captif, sans que sa délivrance coûte au vaincu la moindre cession territoriale. C'est d'argent qu'a besoin l'empereur, le roi de France payera sa rançon dont Henri débattra le prix. A Greenwich on tient à prévenir Charles-Quint qui vient de rendre visite à son rival, et des offres de rapprochement sont faites par le cabinet anglais à la régente. On pense

(1) Mss. Vc8p.,C.llI,p. 67.

avec quel empressement ils furent accueillis par Louise. Wolsey avait spéculé sur la douleur d'une mère : la mère promit tout ce qu'on lui demanda.

Le 1*' septembre 1525, un héraut d'armes an-DODça sur les places publiques de Londres que la paix avait été conclue entre les deux puissants monarques, le roi d'Angleterre et le roi de France (1). Par le traité du 30 août, signé à More, la France consentait à payer à Henri 2,000,000 de couronnes, par semestres de 50,000 chacun ; — à lui constituer, après l'extinction de cette dette, une pension annuelle de 100,000 couronnes sa vie durant; — à assurer à Marie, sœur de Henri et reine douairière de France, la jouissance de la totalité des revenus de son douaire, pour l'avenir, et à acquitter les rentes arriérées par semestres de 5,000 couronnes ; — à payer au cardinal, et à des époques régulières, dans le cours de sept ans, 30,000 couronnes pour compenser la résignation , à laquelle il avait consenti, de l'évêché de Tournay, et 100,000, en outre, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à la famille royale (2). Skelton ne dira plus que le fils du boucher trahit son pays : le ministre voudrait ruiner la France qu'il n'a pu dé-membrer.

Accoutumée à tromper ses alliés, l'Angleterre prend toutes les précautions possibles pour n'être pas à son tour trompée. Jamais les princes n'ont abusé de TÉvangile comme à cette époque. C'est sur le livre inspiré que la France doit poser la main en jurant de garder le traité qu'on vient de lui imposer. La régente jure de maintenir la convention pendant la captivité du roi; François, à Madrid^ jure d'en

(1) Hall, !. c, p. 705.—Turner, 1. 1 , p. 4(>3.

(2) Mss. Ca!., D. IX , p. 67 eC 78.

remplir toutes les clauses; Paris, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Reims, j urent à leur tour de l'observer, sous peine de confiscation de tous leurs domaines, et de le faire observer au roi, par tous les moyens qui seraient en leur pouvoir (1).

Mais au même moment, le procureur et l'avocat général du parlement de Paris protestaient, sur un registre particulier, contre le traité; aûn qu'une fois en liberté François pût fonder sur cette protestation le refus de remplir ses engagements (2).

(1) La ratification est da 27 déc. 1525. (2J Liogard, I. c, t. II, p. 175.

## CHAPITRE XVI.

## ANNE BOLETN. —1523-1527.

Naissance et fiiniille d'Anne Boleyn.—Son enfance.—Elle est choisie comme 0lle iThoBneur pour accompagner en France Marie, sœar de Henri VUI. ^Anoe au service de la reine Claude et de Marguerite duchesse d'AiençoD. —Son portrait.—Elle retourne en Angleterre.—Ses projets de mariage avec Sir Thomas Percy.—Henri en devient amoureux, et conçoit le dessein de se séparer de Catherioe.—Prétendus remords du prince.—Il communique ses scrupules à Wolsey.—Conduite du ministre.—Catherine d'Aragon.

Nous nous rappelons cette enfant connue sous ]e nom d*Anne Boleyn, qui prit place par un caprice royal parmi les dames d'honneur, dontMarîe, sœur de Henri VIII , était accompagnée, en 1514, lorsqu'elle quitta l'Angleterre pour aller épouser Louis XII. Ce fut dans un de ces mouvements d'humeur auxquels il était si sujet, que Henri sacrifia le bonheur d'une sœur de seize ans qu'aimait Brandon , duc de Suffolk, un des plus beaux cavaliers de la cour de Greenwich. Du reste, la passion du gentilhomme pour la sœur de son roi n'avait pas déterminé la résolution du monarque. En donnant la main de Marie à Louis XII , Henri voulait se venger de Ferdinand d'Aragon, qui venait de traiter avec la France sans consulter son allié : Marie était donc pour le Tudor, le gage d'une réconciliation avec une puissance rivale , et comme un défi jeté à la politique astucieuse de Ferdinand (1).

(1) Yoyei le chapitra V de ce folome.

La famille de Boleyn , BuUen ou Boulen, comme on disait indifféremment, était d'origine française (1). Geoffroy Boleyn avait épousé la fille du lord de Hoc et Hastings. Il était, en iliik , chef de la compagnie des marchands, et, pendant les querelles des deux Roses, shérif de la cité. Son courage et sa probité, « car il maniait Tépée aussi bien que l'aune (2), » lui valurent, en 1457, la dignité de lord maire. Geoffroy acquit de grandes richesses dans le négoce, et fit don, en mourant, de 1000 livres st. aux pauvres de Londres (5). Il laissait à ses héritiers deux beaux manoirs : Blickling Hall, dans le Norfolk, qu'il avait acquis de sir John Falstolf, et le château de

Hever que lui avait vendu la famille Cobham, du comté de Kent. Son fils William Boleyn quitta le commerce, fréquenta la cour, et, grâce à sa fortune, fut nommé chevalier du bain au couronnement de Richard III (4). Thomas, fils de sir William, et père d'Anne, se distingua, sous Henri VII , dans l'expédition contre les insurgés de Cornouailles. Il avait épousé Elisabeth Howard, fille du comte de Surrey (5), qui plus tard fut fait duc de Norfolk, puis gouverneur du château de Norwich (6).

Nommé chevalier dès la première année du règne de Henri, et bientôt après, ambassadeur en France, Thomas ne cessa d'être le favori du prince. Le peuple,

(i) Un titre de 1344 fait mention d'un seigneur Vautier Boulen qui était vassal de Baudoin. ducd'Avesnes, près dcPéronne —Dreas du Radier, Mém. hist. et crit. rt anecdotes des reines et régentes de France, t. IV, p. 219, cdit. de 1776.

(2) He not unfrequcntly exch.inged the mercer's yard for the sword. — AgnesStriciiland, I. c, t. IV, p. 151.

(3) Speed , I. c, p. 782. Fabian's Chronicîc, p. 443.

(4) Turner, I. c, t. H, p. 182.

(5) Turner, l.c, ib.

(6) Dugdale*s Bar., t. If, p 306. ,

qui donne une cause mystérieuse à tout ce qu'il ne peut comprendre, crut que sir Thomas ne devait qu'à rinfluence de lady Boleyn, les faveurs de la royauté nouvelle. Il n'attendit pas que la tombe se fermât sur cette jeune femme qui, pendant sa vie, avait été l'ornement de tous les bals de la cour (1), pour répandre le bruit qu'Anne était le fruit d'une liaison adultère entre la fille de Surrey et le prince de Galles (2}.

(1) The lady Boleyn was one of tbe reigning beauties of the court of Ratharine of Aragon, and took aleading part in ail the masks and royal pageantry wbich marked the smiling rommencement of tho reign of Henry. - Agnes Strickland, 1. c, t. IV, p. 152.

(2; Sanders, Sandenis, est le premier qui, dans son Histoire du schisme d'Angleterre, publiée en latin, en 1585, ait affirmé qu'Anne Boleyn était fille naturelle de Henri VHI. Sanderos avançait ce fait, disait-il, sur Tautorité de Rastal, auteur d'une vie manuscnte de sir Thomas More, qui n*a jamais été publiée (Legrand, Histoire do divorce de Henri VIII , t. Il, p. 48 et suiv.). L'hsstoire de Sande-rus a été réfutée dans l'Atiti Sanderus, imprimé à Camliridge en 1593; et plus de vingt pages de ce pamphlet sont employées à repousser rimputation de Sanderus. Burnrt, dans son Histoire de la Réfbrmation, n*a fait que répéter les arguments de TAnti-Sandenis : « Henri, dit-il, n'avait que quatorie ans, étant venu au monde le 23 juin 1491, lorsque naquit Anne Boleyn. Or il n*y a guère d'apparence qu'à cet âge il ait corrompu la

femme d'un autre, lui dont le frère n'était pas estimé capable de consommer son mariage, quoique plus âgé de deux ans. » L'argument physiologique et rinduclion surtout que Fccrivain tire du tempérament maladif do prince Arthur, nous semblent de peu de valeur dans cette question de paternité. Si Anne, comme le croient quelques historiens, est née en 1507, ce serait seiie ans et non quatorze qu'aurait eus le prince de Galles quand elle vint au monde. L'âge de Henri est encore de nos jours la raison puissante qu'on allègue pour proufer qu'aucune liaison n'a dû exister entre une femme de trente ans et un enfant de seixe environ. ^* Henry VIII was a t)oy under the care of bis tutors at ihe period of Anne's birth, even if that event tooke place in the year 1507, the date given by Camden." ( Mrs. Strickland's Queens of England, t. IV, p. 152). Les écrivains qui ont écrit sous le règne d'Elisabeth, fille d^Anne Boleyn, ont compris l'importance d*une date dans cette grave question : aussi, comme lord Herbert, font-ils naître Anne en 1501. M. Laly-Toliendal (Biographie universelle), pense



Les premières années d'Anne se passèrent à Blîck-ling, dans la société de sa mère, de sa sœur Marie, de son frère Georges et de sir Thomas Wyatt, poète mélancolique, qui, bien Jeune encore, paraît avoir voué un culte de pur amour à la jeune fille dont il partageait les plaisirs (1). Plus d'une fois, dit-on, iU jouèrent ensemble sous ces beaux chênes, Tome-ment séculaire de Blickling, et qui, à cette époque^ ne comptaient pas moins de trois cents ans d'existence (2), Après la mort de sa mère, en 1512 (3), Anne vint habiter Hever Castle, ayant pour gouver-

qae la date de la naissance doit-être rapportée à 1499 oa 1500, parce qu'il est constant, dil-il, qu*Anne Boléyn fui du nombre des filles d'honneur qui accompagnèrent en France Marie d'Angleterre en 1514, oet qu'il n'est pas probable qu'une enfant de sept ans ait été placée comme fille d'honneur auprès d'une reine allant s'établir en pays étranger.» M. Crapelet,dans sa Notice sur Anne Boleyn, répond ainsi à l'objection de Laly-Tollendal : « Ce qui rend très-probable qu'Anne Boleyn ait suivi à l'âge de sept ans la reine Marie en France, c'est que le roi d'Angleterre avait chargé de la conduite de la princesse sa sœur, le duc de Norfolk, grand-père d^Anne Boleyn, et que son père, sir Thomas, dont le fils Georges était d^à page i la eiwr, la suivait avec le titre d'ambassadeur. On pourrait encore faire re* marquer que le mariage de Henry VIII avec Anne Boleyn est de la fin de l'année de 1532, et qu'en plaçant sa naissance en 1500, elle aurait eu alors trente-deux ans accomplis, ce que ne peut faire présumer l'amour si passionné de Henri Vlil, qui n^avait alors que quarante ans» (Notice historique, p. 3 et 4, noie). Mad. Slrickland, dans son ouvrage récent (The Queens of England, Lond. 1844), ne partage pas l'opinion de Gamden, de sir Roger Twysden, de M. Crapelet. £lle fait naître Anne en 1500 ou 1501, ne pouvant comprendre qu^une fille de sept ans, qui elle-même aurait eu besoin d'être accompagnée de sa nourrice, servit de fille d'honneur è Marie.

Pour nous, le plus grand argument qu'on poisse opposer k TaMer-tion de Sanders, c'est le silence du cardinal Pôle, qui n'a jamais accusé Henri YIII d'inceste.

(1) Agnes Slrickland, l. c, t. IV, p. 153

(2) Id. ib.

(3) Howard's Mémorial, by Mr. Howard of Cotby. Ladf Boley» fut enterrée dans l'église de Lambeth. La chapelle où reposaient lef rjBstes de cette femme fut détruite dans la révelatioo de 1640.

w



»

nante une dame française nommé Simonette, qui apprit à l'enfant, la musique, la couture, la broderie, la langue anglaise et le français (1). Anne correspondait avec son père, dans les deux langues. Quand elle apprit qu'elle avait été nommée fille d'honneur de la reine Marie, elle écrivit à sir Thomas les lignes suivantes :

€ Monss', je antandue par vre lettre que a ves envy que toujours... onnette famé quan je vindre a la courte et ma vertisses que la rené prendra la peine de dévisser a vecc moy de quoy me regoy bien fort de pensser parler a vecc ung perssone tante sage et onnette cela me ferra a voyr plus grante anvy de continuer a parler bene franssais et aussi es pel especiale man pour sue que mellaves tant recomande et de meman {ma main) vous a versty que les gardere la meux que je poure monss'. Je vous suplye descusser sy ma lettre et maie escripte car je vous assure quele et ettograûé de mon antandement suie la ou les aultres ne sont faits que escript de ma main et Simmonet me dit la lettre, mais demeure afan je la fy moy même de peur que Ion ne saces sanon que je vous mande et je vous pry que la loumire de votre vue net libertte de sépare la vouUonte que dites aves de me edere car

hile me samble quettes ascure on la ou vous

poves sy vous plet me vere declarasion de vre paroile et de moy soues sertene que miara seoflice de pères ne dingratitude que sut en passer ne et fasera mon avec-sion queste ede libère de vivre autant sainte que vous plera me commander et vous prommes que mon amour et fondue par ung si grant îbrmette que le nara James pover de sane deminuer et feres fin a mon

pourpon a près mettre recommande bine humbia-mante a vre bonne grâce et scripte a Uevre de » Yre treshumble et tresobiessante fille

» AiMVA DE Boulin (1). >

Cette lettre n'est pas d'un enfant de sept ans. Si, lorsqu'elle récrivit, Anne avait au moins dix ans, Henri n'en aurait eu que douze au moment où vint au monde la fille

dont Sanders veut que ce prince soit le père.

A Boulogne, où débarqua Marie au mois d'octobre 151 &, cet essaim de jeunes femmes qui servait de cortège à la princesse, fut impitoyablement dispersé par ordre de Louis XII. Anne seule fut exceptée de cette mesure soupçonneuse : elle accompagna jusqu'à Abbeville la royale fiancée (2). On connaît l'histoire de Marie : veuve après trois mois de mariage, soupirant sous ses habits de deuil pour le beau Suffolk, et à force de manèges, ou peut-être grâce à l'intervention de Wolsey, finissant par vaincre l'obstination de son frère Henri, et donnant sa main à l'homme qu'elle n'avait cessé d'aimer. Marie repartit heureuse pour l'Angleterre, recommandant Anne, sa fille d'honneur, à la reine Claude, femme de François I". Ces filles d'honneur n'étaient assujetties à aucun service régulier : elles accompagnaient la reine dans les cérémonies publiques, aux fêtes de la cour, à Tégliseï au bal, aux tournois, où elles s'étudiaient à relever leurs charmes naturels par l'éclat et l'élégance de leurs ajustements. Brantôme s'est occupé plus d'une

(1) Conservé en original, Mss. Coll., Corp. Ghristi, Cantab.,CXlX. — Ëllis* original lelters iliuslrative of Ënglish hislory, wilh notes and illuslralions, Loiidon, second séries, t. Il, p. 10 et 12.

&) Lingard, L c, t. Il, p. 188.-*Fiddes* Life of Wolsey, l.c.,p.SS3.

fois de cet «escadron » féminin des reines de France, et, en sa qualité de chroniqueur enclin à la médisance , il parle légèrement de la vertu des jeunes filles. On comprend, du reste, que dans une cour galante comme celle de François 1", l'honneur de ces gardes en jupon devait courir de grands risques. Malheureusement alors on était plus disposé à rire qu'à se scandaliser quand une des suivantes de la reine Claude se laissait prendre aux pièges de la tentation : c'était, dans le style de Tépoque, une excu* sable faiblesse dont tout le monde avait pitié. Une seule femme à la cour de François V" est restée pure de tout soupçon : c'est la reine Claude qui, comme Catherine, la femme de Henri Ylll, en Angleterre, fut toute sa vie Tornement de la royauté et de son sexe (1).

Il est difficile de décider si la vertu d'Anne put résister aux séductions de gentilshommes, presque tous aussi heureux qu'entreprenants, dont la cour de François I*' était alors remplie ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'Anne fut soupçonnée comme toutes ses compagnes, et que François V' se vantait d'avoir eu part aux faveurs de la jeune fille (2). Si quelque chose a droit de nous étonner en rapportant cette scandaleuse chronique, ce n'est ni le triomphe, ni l'indiscrétion du monarque galant, mais seulement l'épithète cavalière dont on se servait pour désigner sa maîtresse (S).

A la mort de la reine Claude, en 152/i, Anne entra dans la maison de Marguerite duchesse d'A-

(1] Catherine correspondait avec Glande. An Mus. Brit. Mss. GoU., Cal., I , p. I , esl

noe lettre de la reine d'Angleterre » nlo oiy good sister and cousin, the qaeen Claude of France. »

(2) Legrand, Histoire du divorce de Henri VlU, Paris, 1682, 3 Tol. in-12, t. U, p. 45.

{S)LaIlaquenée du roî.—Sanders, du Schismed^Angleterrc, p.S^.

lençoD, sœur de François I" : cette femme , qu'on avait surnommée la dixième muse et la quatrième grâce, pour rendre hommage à son esprit et à ses charmes (1), Marguerite, si Ton en croit un historien moderne, vivait alors dans un inceste, sans remords, avec François I*% son frère : une lettre qu'a trouvée récemment M. Genin, éclaire, dit-il, d'une nouvelle lumière toute la vie de cette princesse : le duc d'Alea-çon, son mari, ne serait pas mort de honte pour avoir, avec Bonnivet, occasionné la défaite de Pavie, mais du désespoir où le réduisit l'affreuse certitude du crime de sa femme (2).

Si nous repoussons énergiquement cette accusation d'inceste qui flétrirait à la fois François P' et la mère de Jeanne d'Albret, et que M. Genin ne fonde que sur une lettre dont il n'a pas voulu comprendre l'expression ascétique, nous pouvons regretter amèrement qu'une enfant comme Anne de Boleyn n'ait eu pour être introduite dans le monde qu'une princesse aussi légère que Marguerite. A Paris brillaient de tous les charmes de la figure et de la jeunesse, des femmes, dont l'occupation, pendant les longues soirées d'hiver, était d'écouter la duchesse qui leur lisait les contes de Boccace, son auteur favori. Marguerite improvi-^ sait quelquefois pour son auditoire le récit d'une aventure amoureuse, dont le sujet n'était guère plus gazé que l'expression, et qui plus tard devait trouver place dans son Heptaméron. Nous voulons croire,

(1) Grapelet, Notice historique sur AniieBolefo, p. t6, no V4»L in-8* (sans da(e), Paris.

(3) Nouvelles lettres de la reine de Navarre, adressées au roi François 1*' son frère, publiées d'après le Mss. de la bibliothèque du roi , par M. Genin, professeur de littérature française à la faculté des lettres de Strasbourg, 1 vol, in-8<», Paris, 1843. —Le journal prolestant le Semeur a eiaminé et détruit Taccusation de M, Genin, dam 4eux noménosdu mois de décembre 1843.

avec un de ses panégyristes, qu'Anne ait employé le temps qu'elle passa près de la princesse à donner à ses attraits naturels une physionomie française, qui devait bientôt lui attirer tant d'hommages à la cour de Henri VIII (i) ; mats nous pensons aussi que l'âme de la jeune fille dut se flétrir au contact de ces gentilshommes débauchés, de ces prêtres irréligieux, de ces poètes efféminés, de ces femmes évaporées, dont la petite cour de Marguerite était alors le rendez-vous. Si, dans une réunion semblable, on n'eût lu que les stances du Miroir de fâme pécheresse (2), nous aurions pu craindre pour la foi de la jeune fille ; mais on y lisait aussi les contes de

poètes italiens alors à la mode, et nous ne sommes pas sans peur pour son innocence. 11 existe un grand nombre de portraits d'Anne Boleyn, tous de la main de Hans Holbein ou de ses disciples : on en voit à Windsor, à Hampton*Gourt « à Oxford, à Gènes, à Rome, à Florence, à Paris. A travers le voile rougeâtre que le temps a jeté sur toutes les figures du vieux maître, il est facile de se rendre compte du genre de beauté qui distinguait la jeune fille. Elle n'a ni la peau satinée de la Vénitienne, ni le coloris de la Romaine, ni le blond soyeux de l'Allemande, mais dans la physionomie une viva^ cité toute française, dans le profil une pureté de lignes antique. Sur son cou s'infléchit avec une grâce particulière un signe auquel le peintre a donné le coloris d'une petite fraise ; ses bras et ses mains sont d*une exquise perfection, ses yeux noirs, sa bouche un peu grande, sa taille d'une rare élégance, ses

(1) Crapelet, I. c, p. 17.

(2) Poëme dont Marguerite est aatear et qui fat poursuivi par le Parlement.—Voir notre Histoire de Calvin, I. I , ch. V. Le Miroir de réme pécheresse parut pour la première fois en 1531. — Voir Bèie, Hitt eccl., t. i, 5-14. — Brantôme, Dames illustres.

chairs trop exubérantes : on peut dire qu'elle est plus jolie que belle. Voilà comme nous pouvons traduire, après trois siècles, le maître allemand, mais en plaçant ici la silhouette donnée par un autre historien : « Elle était brune, dit Sanders (1), et de belle taille ; elle avait le visage ovale, le teint blanc et tenant un peu des pâles couleurs, une dent mal rangée à la mâchoire supérieure, six doigts à la main droite, et une tumeur à la gorge. » Si Anne eût ressemblé à ce portrait, nous pensons que jamais l'Angleterre ne serait tombée dans le schisme.

Du reste, Anne Boleyn, brillait moins par ses charmes naturels que par l'expression enflammée de son regard et son sourire mutin ; par sa conversation enjouée et sa coquetterie provocante : un poète a comparé les yeux de la jeune fille à deux étoiles (3). Elle possédait des talents variés : elle était musicienne, « menaitfortgentiment fluste etrebec(3), «s'accompagnait sur le luth, dansait trop bien pour une honnête

(1) Histoire du schisme d'Angleterre, p. 23. Un des plas beaux portraits d'Anne se trouve en Angleterre dans la collection dacomle de Warwick II a été gravé par Scriven.

Le portrait qu'on voit à Gènes dans le palais Durazzo, a inspiré la réflexion suivante à lady Morgan (Italie, ch. XI, Gènes). « Ce portrait est extrêmement curieux pour le costume ; mais on ne trouverait rien dans celle femme maigre aux cheveux rouges, qui pût excuser la passion aduUère de Henri VIII. On y verrait bien plutôt un roolif d'avoir fait tomber une tète qui u*avait aucun charme pour sa défense. Holbein était un peintre habile, mais sans amabilité, v Wyatt , le poêle, loue jusqu'au double ongle qu'Aone avait au petit doigt de la main gauche. '^ But that which in others migbt bave been rcgarded as a defect, vras to her an occasion of additional grâce.** On lit dans le

Dictionnaire des sciences médicales, art. Cas rares, t. IV, p. 137, qu^elle avait six doigts à chaque main , et qu'elle était multimamme ; et dans le Dictionnaire historique de Chaudon et Delandinc, Lyon, 1789, qu'elle avait one tumeur au sein et une surdent.

(2) Whose eyes like Iwinkiing stars in evening clear.

(3) Chàtcaubriant » Mémoires inéd. cités par le bibliophile Jacob.

remme, et faisait même des vers. On la citait à Paris et à Nérac comme un modèle d'élégance : c'était elle qui donnait la mode. Elle avait le secret d'enrouler avec une grâce particulière un collier de perles autour de son front ; personne ne savait comme elle attacher une épingle d'or dans ses cheveux. Quan<l elle parut en Angleterre, avec sa jupe d'un bleu clair broché d'argent, son surcot de moire garni de menu vair, ses larges manches pendantes qui laissaient admirer la perfection de ses bras, son béret de velours bleu orné de pointes disposées en auréole au bout desquelles pendaient de petites clochettes d'or, son voile de gaze coquettement attaché sur le sommet de sa coiffure, et ses brodequins fermés avec des étoiles de diamant (c'est une femme qui nous donne tous ces détails) (1), les regards furent séduits et fascinés.

C'est vers 1523 qu'Anne vint en Angleterre. A peine s'était-elle montrée à la cour, qu'elle fut entourée d'adorateurs. Le poète sir Thomas Wyatt, son ami d'enfance, lui adressa ses hommages, mais il fut éconduit (2). Thomas Percy fut plus heureux : il était jeune et fils du comte de Northumberland. C'est à l'un des bals masqués du cardinal qu'ils se rencontrèrent, et se firent confidence de leur flamme mutuelle (â). Mais leurs amours devaient être bientôt troublés : Henri, depuis longtemps dégoûté de Catherine, vit Anne et l'aima.

Ce fut encore à une soirée masquée donnée par le cardinal à sa résidence archiépiscopale de Battersea, autrefois nommée Bridge House, et plus tard York House, que Henri aperçut la jeune fille. Ce bal eut lieu dans un salon magnifique, dont les murs

(i) Madame Laare Pras, Histoire des s\x femnies de Henri Vf II.

(2) Wyalfs Memoirs, p. 47.

(3) Cavendish, 1. c.,p. 57-(ï0.

étaient revêtus de peintures. Quand on démolit Té-difice, on trouva, suivant Manning, une bague en or autour de laquelle était gravée cette devise : « Ta vertu est ton honneur : « ' ^ Thy virtue i$ thy /uh n(mr (1)/' que le roi donna, dit-on, à sa danseuse, et qu'elle perdit probablement pendant la soirée.

Anne et Percy ne prenaient aucune précaution pour se cacher aux yeux du monde. Pendant qae le ministre au service duquel il était attaché, était eo conférence avec le

roi, Percy retrouvait Anne dans Fantichambre de Catherine, parmi les filles d'honneur attachées à la reine, et formait avec elle le projet d'un mariage prochain (2). Catherine et Wolsey ignoraient la nature de ces entretiens mystérieux, mais Henri s'aperçut bientôt qu'il avait un rival, et il donna l'ordre au cardinal de séparer les deux amants (3) : cette fois il parlait en maître* Wolsey, de retour à Westminster, fit appeler Percy, et dans un long discours dont Cavendish nous a conservé la substance (A), lui conseilla de renoncer k Anne Boleyn. 11 s'attendait à être obéi, mais il éprouva une résistance qui le força de faire intervenir l'autorité paternelle. Le comte de Northumberland, à la première nouvelle de la colère du roi, revint en toute h&te à Londres, réprimanda son fils, et l'obligea de se marier. Quelques semaines après, lord Percy coo-duisit à l'autel Marie Talbot, une des filles du comte de Shrewsbury (5).

Anne, pour punition de son attachement k Percy,

(1) MannÎDg's Surrey, t. III , p. 324.

(2) Agnes Slrickland, 1. c, l. IV, p. 171.-Gavendish.—NoU*sLife of Surrey.

(3j Crapelet, 1. c, p. 29.

(4) Agnes Strickland, p. 168, 169.

(5j Lingard. — Hume. — Guthri«.

dut quitter le service de Catherine et se retirer dans la solitude de son château de Hever, dans le comté de Kent (1), mais à quelques milles seulement de la résidence royale de Greenwich. Sir Thomas Boleyn ne se permit pas un seul murmure contre le ministre qui venait de renverser tous les projets de son enfant : mais Anne exhala son ressentiment contre le cardinal en termes amers, et promit de se venger de l'injure qu'elle avait reçue. On lui enlevait, elle ignorait encore par quel caprice, le cœur d'un jeune homme qu'elle aimait, l'espoir d'une grande fortune , un beau nom, des titres, des armes : elle avait raison de maudire Wolsey.

Or cette scène de dépit amoureux se passait dans les premiers mois de 1523, et non point en 1527, comme l'ont si souvent répété des historiens intéressés à nous cacher la date véritable de cette : bouderie royale. Gomme il est certain que Henri conçut des scrupules (nous nous servons des expressions officielles de Bùrnet) sur la validité de son mariage avec Catherine, en 1526, si l'apparition d'Anne à la cour date de 1527, il est clair que ces scrupules de conscience n'ont pas été déterminés chez Henri par la vue de la jeune fille* Mais aujourd'hui tous les chiffres péniblement groupés par Burnet et ses écoliers, sont regardés comme mensongers.

C'est le 12 septembre 1523 que Percy s'unit à la fille du comte de Shrewsbury (2), et c'est en 1527, le 19 mai, qu'il succéda à tous les titres de son père,

(1) Cavendish's Life of Wolsey.

(2) The marriage of my lord Percy shall bc wilh my tord steward's (Shrew^bu^y) daughler, wbereof l am glad. The chief baron is wilh my loniorNorlhumberiand lo conclude the marriage.—Lelter from Aiiiie*s cousin, ihe earl of Surrey, scribbed ihe 12ih<iay of September I5i3. — Archives of Uie Uouse of Percy.

qui mourut à celte époque (1). Anne était donc en 1523 en Angleterre.

L'exil d'Anne dura quelques mois à peine (2) : elle reparut à la cour plus séduisante que jamais et ne pensant plus à Percy. Henri, avant de chercher à séduire la fille (3), voulut acheter le silence du père : un matin donc on apprit à Greenwich que sir Tbomas Boleyn était nommé vicomte de Rochford et trésorier de la maison du prince ; le même jour son enfant reçut une magnifique parure en diamants. Il ne faut attendre de sir Thomas ni résistance ni scrupule : il a fermé les yeux quand Marie, sa fille aînée, a été trompée par Henri ; on peut être certain qu'au prix d'une vicomte, il vendra sans remords l'honneur de son second enfant. Mais Anne n'avait pas la candeur de Marie : élevée à la cour de François T', elle avait appris comment une femme peut résister en provoquant l'espoir. Elle ressemblait sous ce rapport à la Poppée de Tacite (c'est l'expression de madame Strîckland), qui traitait les affaires de cœur comme des affaires de diplomatie (ft). Quand donc le roi, après lui avoir adressé un sonnet plus poétique qu'amoureux (5),

(1) Brookes* succession—Mîtle*s catalogue of Honoor. — Benger^s Anne Boleyn. — Collins' Peerage, by sir E. firydges, vol. H, p. 307.

(2) 6enger*s Life of Anne Boleyn.

(3) Soror ejus quam tu violasti primùro, et diù poslea concubinsloco babuisli. — Gard., Polus.

(4) Wiih her love was nol affair of Ihe hearl, but a maller of diplomacy, I. c, t. lY, p. 150.

(5) The cagle's force subducs cache byrd Ihat flyes,

Whal mctal can rcsyst Ihcflaminge fyre? Dot he nol Ihe sunnc dazle (hc cleareste eyes?

And melle ihe icc, and makc ihe frostc retyre? The hardest sloncsare peircedc (hro wylh tools;

The wysest are, wilh princes, madc but Tools.

—Nngffi anliqn^r, (. I, p. 388. 1804.

vint lai parler de sa flamme, elle répondit comme certaine héroïne de Tun des contes de Marguerite : € Votre concubine, jamais ; votre femme, si vous le voulez (1). »

Anne avait profité à l'école de la duchesse d'Alençon*

C'était la première fois, sans doute, que Henri trouvait une femme cruelle ; mais ce refus n'était pas sans charme pour un roi despote et débauché : il enflammait ses désirs. Nous avons vu comment il s'y prenait quand il voulait être obéi ; il posait la main sur une tète, et disait : t Elle tombera ou se courbera; » la tête se courbait jusqu'à terre. Ici c'était une maîtresse qu'il voulait, et, pour l'obtenir, il priait, il implorait, il promettait, il jurait : on eût dit qu'il traitait encore avec François I"; mais la jeune fille, consommée dans l'art de la coquetterie, résistait. Ses conditions étaient toujours les mêmes : un trône (2).

La lutte d'Anne Boleyn, que certains historiens (3) ont prise au sérieux, durait depuis plus d'un an, mais tempérée par tout ce qu'une écolière de Marguerite peut mettre de coquetterie dans ses refus. Anne, quand elle était à Londres, avait de fréquents rendez-vous avec le roi ; elle le voyait chez Catherine ; elle lui servait de partner au bal ; elle était la reine de toutes les fêtes qu'il donnait. Absente de Londres, elle recevait tantôt des billets doux, tantôt des cadeaux de son amant. Un jour il lui envoie t sa picture mise en brasselette, et toute la de vice que déj à elle sai t, se souhaitant en leur place quand il lui pleroit ; » une

(1) Concobîna enim tua (ieri pudîca mulier nolebat, uxor volebat. — Gard. Poli Apologia ad Gasarem, p. lxx¥i, lxxvii.

(2) Miserè ardebas, homo hujos œtalis et isto reram usa, pue!)» amore : iUasororem vincere conlendebat, in te amatore retiiiiendo.— Gard. Polos, 1. c, p. lxxvi.

(S) Tarner.—Miss Bcnger.





autre fois < un bouke tué hersoire bien tarde de sa main » en pensant que quand elle en mangera, il lui sovendra du chasseur. » Elle écrit au prince des lettres que nous ne connaissons pas, mais qui « d'après les ré* ponses du monarque, attisaient sa flamme au lieu de l'éteindre. Il parait qu'enhardi par quelques expressions trop tendres de la jeune fille, Henri ne craignit plus d'offenser la pudeur de celle qu'il aimait « et qu'il s'exprima avec une liberté de langage dont Anne fut effarouchée. Henri, repentant, cherche à la consoler : c ce n'est plus que du ciel qu'il attend la fin de ses tourments ; » si Dieu exauce ses prières, Anne bientôt, avec la couronne, partagera la couche royale. Et le billet suivant, que nous pouvons reproduire, vient apaiser sa maîtresse 3

« Nenmoins qu'il n'appertiente pas à ung gentylle homme pur prendre sa dame au lieu de servante, toutefoyse en suivant vous desires volentiers le vous outroyroy, si per cela vous puisse trovere mains ingrate en la plase per vous choysye que avez este en la plase par moi donée. En vous merciant très cordiallement qu'il vous pie te encors a

voire quelque sovenance de moy. 6. n. A i de A. o na. v. e. z. (1) 1

Les historiens se sont demandé qui le premitf

(t) La bibliothèque du Vaticane à Rome possède dix-sepl lettres autographes de Henri à Aone fioleyn (Cod. n"" 3731, iii-4*)| dont huit en français et neuf en anglais, toutes signées. L'écriture do prince est fort lisible. Elles sont écrites sur une espèce de papier car-Ion, et ne poitent ni suscription ni date. La première 6nit ainsi : rostre loyall serviteur et amy; la troisième : eserit de la main de celluy qui est et toujours sera vostre immuable, B. Rex ; la quatrième : escripte de la main de celluy qui voulontiers se moureráyt vostre H. R. Une lettre qui manque à la colledtion du Vatican, et que M. Th. Hearne a publiée, se termine ainsi : Fotre loyall et plus assuré serviteur, ff, autre AB. ne cerche R, Mous avons fait graver les devises et signatures de Henri. M. Gunn a publié une édition fort exacte de ces lettres dans le Pamphleteer^n^ 42 et 43 : elles ont été reproduites par M. Crapelet sous le titre de Letlresde JSenri FUI

avait inspiré Fidée d'un divorce à Henri, et ils nomment Wolsey (4), qui s'en défend comme d'un outrage & son honneur (S) ; Longland, le confesseur du roi 9 l'évèque de Tarbes (B), et quelques théologiens de bas étage (&). Mais ils n'ont pas lu les lettres de Henri VIIL Si Anne eût consenti d'abord à être la concubine du monarque « comme le rcH le Itd proposait, jamais Henri n'aurait songé h répudier la reine ; mais la jeune fille résiste : il lui fout un bouquet de mariée au côté et une couronne sur la tête i et elle appartiendra corps et ftme au monarque^ C'est alors que le roi lui écrit: tYous asseurant que dorenavanà vous seule mon cœur sera dédié, désiracit fort que le corps ainsi pouvoit, comme Dieu le petit faire s'il luy plait à qui je supplie une fois le jËbt pour ce fait. »

Il est incontestable que c'est à la vue d'Anne que le roi conçut pour la première fois des scrupules sur la validité de son mariage avec Catherine, qu'avait béni l'archevêque de Cantorbéry, après que Jules II l'eut; tomme nous le savons, autorisé par une bulle spéciale. Henri ouvrit l'Ancien Testament, et il lut dans le Lévitique, ch. XVIII, v. 16 : t Vous ne découvrirei

à Anne Boleyn. Paris, grand m S^, En tète de ce recueil sont les portraits d*Anne et de Henri YIII lithographies. Le portrait d'Anne est copié d*après celai qui se trouve placé dans la version l&Cine de rhistoire de la Réformation par fiurnet, Genève, in-folio, et qui n>st lui-même que la reprodocUon du portrait peint par Hoibein. Seulement le vieux maitre a représenté Anne très-décolletée, comme elle aimait à se montrer. M. Grapelet, par une pudeur que nous sommel loin de blâmer, monte trop haut le corset de la reine. D'après un portrait que nous avons vu à Rome, Anne, jeune fille, ne craignit pas de poser sans voile devant Holbein.

(1) Instigator et auctor consiiii exislimabatar.—Poli Apol. ^d Gfts., p. 115-16.

(2) Cavendîsh , p. 42S.

(3) Legraod, t. III, p. 218.—Hall., p. 180.

(4) Polus, 1. c.,p. LXXVI.

point ce qui doit être caché dans la femme de votre frère , parce que c'est la chair de votre frère. » Ainsi la loi de Moïse interdit formellement le mariage entre le beau-frère et la belle-sœur : c'est un éclair, une illumination pour son cœur tourmenté. Dès ce moment le « remords » entre dans Tâme du monarque , qui se croit maudit de Dieu s'il garde Catherine, avec laquelle il a cohabité pendant dix-huit ans. Mais il a bien soin de fermer la Bible ; sMl eût fait passer sous ses doigts quelques feuilles du livre saint, il aurait lu au Deutéronome, chap. XXV, v. 5 : « Lorsque deux frères demeurent ensemble, et que l'an d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'en épousera pas d'autre que le frère de son mari» qui la prendra pour femme, et suscitera des enfants à son frère (1). » Or tel était précisément le cas où se trouvait Henri à la mort d'Arthur.

Le roi communiqua ses doutes à des casuistes corn* plaisants ; mais à travers les scrupules d'une conscience timorée, et les craintes d'une succession disputée dont il essayait de les couvrir, ils devinèrent la secrète pensée du roi : le prince, las de Catherine, infirme et malade, voulait se remarier. Les théologiens, honteux de.végéter dans leur presbytère et qui veulent une abbaye ou un évêché, examinent le texte sacré, le tourmentent, le torturent, et concluent magistralement qu'une dispense ne peut autoriser le mariage d'un frère avec la veuve de son frère. Maison leur montre le verset du Deutéronome; et ne sachant que répondre, ils imaginent de nier la validité de la bulle : premièrement parce qu'elle n'est pas assez explicite, en second lieu parce qu'elle a été accordée sur des motifs d'une fausseté palpable,

(1) Legrand, 1. 1 , p. 46.

eufin parce que Henri ne Ta jamais reconnue (1).

Henri ne put réprimer un mouvement de joie : il venait de trouver des amis et des complices* Toutefois, comme il fallait mettre ses doutes simulés à l'abri d'une grande autorité vivante, quand il avait déjà pour se rassurer la lettre morte du Lévi« tique, il communiqua ses scrupules à Wolsey (2). Soit qu'il ne sût pas à quel prix Anne mettait ses charmes, soit qu'il crût que le caprice du monarque pour la jeune fille, passerait comme ses autres amours, soit qu'il espérât déterminer Catherine à prendre l'habit de religieuse ; le cardinal promit de travailler au divorce de toute son influence. Mais quelques jours plus tard, Henri lui nomma celle qu'il voulait foire monter sur le trône, et alors le ministre, se jetant aux pieds du prince, le conjura, les mains jointes, de renoncer à ce funeste projet; mais sa prière fut inutile (S).

Le roi qui, dans son mal d'amour, cherchait partout des médecins, venait de recevoir une consultation écrite de son ambassadeur à Rome. Pace ne comptait pas beaucoup sur la Yulgate pour guérir le malade ; il croyait que le texte hébreu serait beaucoup

plus efficace. Toutefois, avant de donner son avis, il voulut consulter Robert Wakefield, aussi savant hé-braîsant que Reuchlin, aussi pauvre que Job, mais qui n'avait pas tout à fait la simplicité de la colombe. Robert répondit, d'Oxford, qu'il était prêt à entrer en lice et à disputer des poumons et de la plume ; puis il se ravisa. C'est peut-être une de ces questions

(1) LÎDgard, 1. c, t. II, p. Id2. - V, p. 55 et suiy. de ce volume.

(2) Lîngard, 1. c, t. II, p. 187 et 188,-PoIyd. Virg., L XXVII; Leyde, 1652.

(3) For he is said to hâve gone repeatedly on \A% knees to thekiog, to dissoade him from it, bat in vain. — Howard, I. c, p. 429.

oiseuses de théologie comme 00 les agite à recelé » qu'oD veut lui proposer pour tenter sa scieace, et qui ne rradeet ni gloire ni profit. Il exige donc quelques lignes âé. la main du roi, afin d'être sûr qu'on ne le trompe pas : et la lettre royale a la main, il est prêt à soutenir le Lévitique ou le Deutéronome, le Denté? ronome ou le Lévitique, suivant le bon plaisir de Sa Majesté (i), et avec une éruditiop dont on n'avait pas encore Tidée en Angleterre.

Pendant qu'en Angleterre tout s'agite, le roi, le cardinal, des évéques, des ambassadeurs^ des théor logiens, pour enlever à Catherine son titre de reine et de mère, que fait la pauvre créature ? Luther l'a peinte sèxm s'en douter.

t La femme qui craint Dieu » disait-il k table, est un trésor mille fois plus précieux qu'une perle d'Orient. Elle a la eonfiance de son mari, qu'elle aime: son mari, c'est sa joie, c'est son bonheur, c'est sa vie. Elle obéit sans murmurer, travaille sans cesse, veille sur son ménage et conduit sa maison. Elle se lève matin, donne leur tAche à ses servantes, parcourt ses champs, cueille ses fruits, plante et émonde. La nuit, ses yeux ne dorment pas toujours : elle pense aux besoins de sa famille ; au noilieu du jour, ses doigts font tourner le fuseau : il n'est pas de moment où elle ne soit occupée. Des pauvres viennent-ils frapper à sa porte, vite elle leur dit : ( Entrez, 1 et leur fait l'aumène ; quelqu'un crie-t-il qu'il a faim, vite elle lui donne du pain : elle soulage qui souffre ! Voyez comme elle eqt soignée dans sa par rure ; chez elle tout respire la propreté. Elle ouvre les

(0 El si maqdares, se prpducturup in mediuip Uiu^ contre te quàm pro te illa qus nemo alius in hoc sao regno producere poiset. r* l(h chsirdi Pacci decqni SancU fdLjf^i ad reg^mPe^ricom pcUTQin, 1396. Legrand, t. I|I,p. 1 à 4.

lèvres avec sagesse, et sa langue ne murmure que de charitables paroles; le pain qu'elle mange n'est pas le pain de la paresse ; ses enfants chantent ses louanges, et le monde la bénit (i). »

Il semble qu'en traçant ce tableau biblique, Luther avait sous les yeux Catherine d'Aragon« Depuis dix-huit ans qu'elle est mariée, Dieu l'a visitée dans r&me et le

corps : sa beauté s'est flétrie avant l'âge ; elle est affectée de maladies chroniques qui la font souflTrir et l'empêchent souvent de dormir; tous ses enfants sont au ciel, à l'exception de Marie, Vainement elle prie Dieu de lui donner un fils, objet des désirs de Henri : Dieu ne l'a pas exaucée ; la pauvre mère se résigne. Elle sait que son époux infidèle prodigue à d'autres des caresses dont elle eût été si fière, et jamais un murmure ne sort de sa bouche. Le faste de la royauté n'est pas. fait pour elle. Assise auprès d'une petite table, Marie à ses pieds, ses filles d'honneur autour d'elle, elle aime à faire de la tapisserie y à coudre, à tourner le fuseau ; toujours calme, toujours affable et prévenante, bonne mère, tendre épouse, chrétienne admirable, et douée de toutes les vertus qui peuvent parer une femme.

En la voyant entourer de tant de soins Anne, sa fille d'honneur, on serait tenté d'accuser l'intelligence d'une femme qui n'a pas su deviner une rivale. Et l'on aurait tort, parce que dans cet intérieur purifié par la prière, Catherine ne voit rien de ce qui se passe autour de son sanctuaire. Elle sort rarement. Quand elle est obligée de paraître aux fêtes de la cour, elle s'échappe aussitôt pour rentrer dans sa solitude chérie. Sans ce concert de bénédictions qui célèbre ses charités royales, jamais on ne se doute-

g;(l}Ti8ch-RedeD,p. 441.

rait à Londres que la reine existe : les pauvres seuls la connaissent Anne Boleyn, qui trouve chez Catherine Taffection d'une mère, semble la payer de retour : c'est elle qui fait la lecture du soir à sa bonne maîtresse. Regardez-la ; sa voix n'est pas émue, sa main ne tremble pas, et pas une larme ne tombe de ses yeux sur son livre de prières t

## CHAPITRE XYII.

## PROJET DE DIVORCE. — 1527.

lotrigtie coDoertée entre Henri et l'évéque de Tarbes contre Catherine. — La reine apprend qu'elle est traliie. — Rôle de Wolsey dans l'affaire du divorce, — Le ministre est envoyé en France. — Prétextes dont cet exil est coloré. — Woleey est trompé par le roi. — II éclioue dans ses négociations de mariage avec Marguerite et Renée. — Il revient en Angleterre. — Son entrevue avec Henri. — Le livre du roi sur la question du divorce. — Sa lettre à sa maltresse.— Anne a-t-elle succombé ? — Tourments et expédients de Wolsey. — Le poéU Wyaa.

Cependant les murs de son ermitage n'étaient pas tellement épais que le jour n'y pût pénétrer : Catherine apprit enfin qu'elle était trahie.

François n'était plus prisonnier de l'empereur. Par le traité de Madrid, il avait été fiancé à Éléonore, sœur de Charles-Quint ; mais le mariage avait été suspendu quand on eut appris qu'il refusait de remplir les engagements onéreux qu'il avait signés pour obtenir sa liberté. C'est alors que Henri d'Angleterre, pour brouiller les deux

souverains, ofTrit à François I*' la main de Marie, âgée de onze ans ; François accepta la proposition (1), et ses ambassadeurs, l'évoque de Tarbes et le vicomte deTurenne, signèrent, le 30 avril 1527, un traité où l'on convint que Marie épouserait le roi de France quand elle serait nubile, si ce prince était libre alors, ou son second fils, le duc d'Orléans (2).

(1) Herbert, 1. c, p. 197. .

(2) LiDgard, K c, t. U, p. 191. —Mss. Bib. du roi, Lomènie, vol. 32.

Avant le départ des envoyés français, Henri leur offrit une fête magnifique à Greenvi^ich : on rompit trois cents lances avant le souper ; le soir il y eut bal chez la reine. Hall a laissé le récit détaillé de cette fête aux flambeaux, où les danseuses « ressemblaient plutôt à des anges descendus du paradis qu*à de simples mortelles (1). > «M. de Turainne, dit le journal français, par le commandement du seigneur son roi, dansa avec madame la princesse, et le roi avec mistriss Boulan, qui a esté nourrie en France avec la feue reine (2), »

Le traité de mariage qui devait cimenter F union des deux couronnes était-il sérieux? On avait arrêté que Marie épouserait François I'' ou le seeond ûls de ce prince, le duc d'Orléans : alternative assez stngu-lière pour faire douter si rengagement qu'on paraissait former était r^l, ou §i ce n'était pas un voile pour couvrir un mystère que le temps éclaircirait, Gçd^riel d^ Grammopt, évêque de Tç^rbes, l'un des plénipotentiaires français, se chargea, probablement à l'instigation de Henri » du dénoïknent de Tin-trigue.

Quelques jours après la signature du traité et au moment de retourner en France, V évêque avait paru soucieux, et comme mécontent d'une négociation dont tout le monde se réjouissait en Angleterre; son chagrin, tout diplomatique, fut remarqué & Green-mch , et l'on voulut en connaître h cause, Pendant près d'une semaine, on tenta d'arracher adroite^ înçnt e^u prélat le secret de ses préoccupations • il résis^ tait. On le prie ^ on l'obsède, il répond avec un certain embarras qu'il a peur que le nHiria|;e projeté w

(1) Hall., 1. c, p. 155 et (56.

(â) Jounmf, 5 mai, Mss. de Brienne, p, 80.

puisse s'aceomplir. Et pourquoi? On le presse de s'e?[pliquer ; il hésite d'abord, et finit par déclarer qu*à son avis TuDion de Catherine avee Henri est nulle aux yeux de Dieu et des hommes, ainsi que le pensent de graves théologiens. La comédie avait été bien jouée» Henri parut frappé comme d'uq eeup de foudre ; sen but était de persuader, par cette frayeur de conscience simulée » que le premier doute sur la validité de son mariage lui avait été inspiré par un évêque étranger. Le mot de divorce, quand il sera temps de le prononcer, causera inoins de seaiv^ dale en

Angleterre, à Rome meôns d'efiroi, moins d'étonnement dans les cours étrangères. La Franco se prêta facilement à une ruse qui devait rendre Henri et l'empereur irrécoqoiliables (2).

Ce mot-là, du reste, ne devait jamais être employé quand on parlerait du projet du roi ; Texpressioa • d'affaire secrète » éveillerait beaucoup moins les ish quiétudes de la reine et les murmures du peuple : ee fut le terme dont durent se servir tous les ambas- ? sadeurs dans leur correspondance officielle (4).

Catherine apprit avec effroi qu'elle était trahie par une jeune fille qu'elle aimait presque comme son enr» ftmt; qu'Henri voulait la chasser comme incestueuse^ flétrir Ifarie comme le fruit d'une union sacrilège ^ et plaoer sur la tête de sa maîtresse la couronna d'Édopard. L'amour maternel fit alors de Catherine une femme héroïque : elle prit la résolution, axif pieds du crucifix, de défendre jusqu'à la mort, s'il le &llait, tous ses droits sacrés de mère, d'épouse et de reine. Dans le beau rôle qu'elle s'est tracé d'avanea^ nous ne la verrons pas un moment faiblir : c'est la

(i) Rayaal, HIsl. dadiv^ree de Henri VIII, 1 ?ol, iDTTi9,p.tt6t9). (2) Sute-nftfwrs^ paaiim^

femme forte de TÉcriture, qui puisera son courage dans la contemplation du ciel.

Sa colère tomba d'abord sur cette créature qui, non contente de lui ravir le cœur d'un mari, cherchait à se vendre au prix d'un diadème. Henri était présent à t cette courte tragédie (1) », qu'il abrégea en jurant que s'il avait consulté des théologiens, car Catherine savait tout, c'était pour calmer le cri de sa conscience. A cette protestation hypocrite, la reine répondit qu'elle était entrée vierge dans la couche royale, et qu'elle en sortirait pure ; que c'était offenser Dieu que de demander à des théologiens si, pendant dix-huit ans, la mère de Marie n'avait pas vécu dans l'inceste. Elle ajouta, en reprenant sa séré-rité ordinaire, que le roi, sans doute, ne lui refuserait pas ce qu'il accorderait au dernier de ses sujets: des avocats anglais et étrangers pour défendre ses droits menacés (2).

A partir de cette querelle, toutes les démarches de Catherine furent épiées : elle était surveillée dans sa demeure royale comme le condamné dans son cachot. Ses filles d'honneur et ses servantes avaient ordre de révéler tout ce que faisait leur maîtresse. Wolsey trempa dans cette odieuse mesure contre la liberté d'une femme. 11 félicitait le prince, qui avait su deviner que Francis Philippe, envoyé par Catherine en Espagne sous le spécieux prétexte de porter quelques paroles de consolation à une mère vieille et malade, n'était qu'un messager chargé de dévoiler « l'affaire secrète » à l'empereur : mystère dont il fallait empêcher que Charles eût connaissance (3).

(i) Lingard, 1. c, t. II, p. 192.

(2) SUte-Papers. 1. 1, p. 195,197.

(3) And as toaching ihe going of Fraances Phillipes in to Spayne, fayning (he same to be for visiiing or bis mother, nowe sikely and

Il importe de déterminer le véritable rôle que joua Wolsey dans le triste complot qui nous occupe. Ce n'est pas lui qui provoqua le divorce, parce qu'il n'avait aucun intérêt à remplacer une femme comme Catherine, étrangère à toutes les affaires de ce monde, absorbée dans ses exercices de piété et sans ambition que son salut, par une jeune fille du caractère d'Anne Boleyn, ou par toute autre femme de sang royal, qui aurait usé de sa jeunesse, de ses charmes, de son crédit, pour le remplacer dans l'esprit du roi. Une femme autre que Catherine, c'était un maître qu'il donnait au prince dont il était le tuteur. Aussi se jeta-t*il, quand il entendit prononcer le nom d'Anne, aux pieds du monarque pour tâcher, par ses prières et ses larmes, de lui faire abandonner une pensée plus funeste encore pour le ministre que pour le prince ; il resta dans cette attitude suppliante pendant près d'une heure. Mais quand il vit que ses larmes feintes ou réelles, que ses prières inspirées par la peur ou par l'égoïsme,

n'avaient aucun effet sur Henri, il se releva et se convertit au divorce, mais avec l'intention bien arrêtée de choisir la nouvelle épouse du monarque (1). Lors du mariage de Catherine avec le prince de Galles, nous avons vu que Warham, par d'honorables scrupules de conscience, soutint d'abord que la loi divine, transmise par Moïse, défendait solennellement toute union entre

aged, yoorHigbness takith it suerly in the rîght, that it is chiefly for disclosÎDgofthesecrète matier unto (b* Emperor, and to divise mcanes and wayes, howe yourenlended purpose migbt beempechcd.—State-Papers, 1. 1 , p. ^K).

(1) Tbonderstrock at tbîs disclosare, the mînisler tbrew himself at the feet of bis royal master, and remained êeveral hours on bis knees reasoning wilh him on Ibc infaluation of bis condoct, but witbont effect. —- Agnes Slrickland, t.lV, p. 179. — Lingard. —^ Carte.



le beau-frère et la belle-sœur (i). La question, décidée par le souverain pontife dans le sens de la loi nouvelle, n'avait été jusqu'alors soumise qu^à des esamens sup^ficiels^ Il est peu probable que Wolsey, au milieu d'incessantes agitations ^ ait eu le loisir ou l'envie de l'étudier plus sérieusement. Quand Henri, grâce aux instigations des théologiens d'Anne (2), eut ouvert le livre du Lévitique, et avec ses yeux, obscurcis par des ténèbres volontaires, eut lu la sentence de Dieu contre ces liens d'a£9nité, Wolsey, influencé par l'opinion de Warham ^ tourmenté par ses mauvaises passions, trompé sur le penchant du roi et fidèle à sa vocation de courtisan, se déclara pour Topinioli du prince (d)« Mais il est aisé de voir, jusque dans la moindre ligne, qu'il écrit à cette époque, tjue, datis son opinion arrêtée « la rupture de liens blâitiables aui yeux de l'honnêteté publique, ne pouvait être prononcée que par le pape, cette grande autorité i laquelle il voulait rester soumis.

Du reste, il était bien permis à Wolsey de ne pas croire à la durée d'un attachement de Henri i il avait vu tant de fois la passion du roi s'allumer et s'étein^ dre la jnême semaine, et souvent le même jour!

(I) Voyet le chapitre I'' de ce tolume, p. 55.

(3) nia ipsa sacerdoles suos, graves theologos, qaasi pigtiori prompte yoluDtatis misit, qui non modo tibi Heere aflSrmareot nxdrem diniittére, âcd graviter etiam peccare dicercnt, qa6d punc-tum ullam temporis eam retineres ; ac nisi continué repudiares, gra-Yissimam Dei offensionem dennntiareni. Hîc primas totras* faboto exorsus fuit. — Poli Apol. ad Cœsarem, p. uiiti.

(3) And as I said unto master Sampson, if your broihar had n&m knowen her, by reason whereof there was noo aflBnile éoniraclâdt yet, in tbat she ^as married in facie ecelesie, aod cootracted per verba de prœsenti, there did arrise impedimentam poblice

honesUtli, "which is noo lesse impedimentum ad dirimendum malrimonfaiB, ihenne affinité, wbereof the bul makitb ooo expresse uleiiciMi. — Wobey to king Henry VIII.

Peut-être encore comptait-il sar Ântie pdnr dénouer rintrigne: Anne séduite, pensait-ii^ serait abandonnée comme sa sœur Marie. Ainsi, partisan du divorce par contrainte, il ne Toulait pas de la fille de sir Thomas pour reine d'Angleterre. Anne se vengea du ministre en l'exilant. Quand Wolsey partit pour Paris, Londres, qui connaissait la passion du roi pour sa nouvelle maîtresse, était persuadé que 16 ministre n'avait accepté son ambassade qti'afin de négocier un mariage entre le roi d'Angleterre et une sœur du roi de France (i) : c'était le bruit répandu en France comme en Espagne (2). Aussi le peuple rassemblé dans les rues de la cité pour voir passer le cortège du cardinal, salua-t-il le ministre par des acclamations prolongées (8). Ces manifestations joyeuses auxquelles Wolsey n'était pas accoutumé, étaient un hommage rendu à la conduite de l'homme d'État qui d'abord avait refusé de prendre part au complot contre Catherine, et qui plus tard, cédant à l'orage formé par ses ennemis, s'éloignait pour former une alliance de famille avec la France, si la reine « ccffiome on l'espérait, consentait à passer du trônd dans un couvent.

On voilait son exil d'un prétexte spécieux, mais qui ne trompa personne. II partait avec la mission de réglar quelques articles du dernier traité encore en

(1) And that he iras going to the continent, to concerte a marriage between Henry and tbe Mster of the Prench soyeÉ'eign. — Tnrner, I. c, t. II, D. 133.

(2) Le 23 août 1527, le docteur Lee en faisant allasion à celte rameur écrivait : I shail order my answer according to Ihe instructions of my Lord legate.— Mss. Vesp., G. IV, p. 198.

(3) In passing through London, there was a gret multitude of people ef every sorte on the siretes that I pa&sed by which, continually, in countenauce, bebavour, and wordes, made demonstracion of favour, good wii, and barty love, witb open acclamations and prayour to God, that 1 sbuld wel spedc in tbis my journay, and sbortly retourpe again, — Wolsey to king Henry VlIL ^ State-Papers, t. I, p. 1%.

suspens : c'est à Finstigation des ducs de Suffolk, de Norfolk, et de lord Rochford, excités par Anne (1), qu'il avait été inopinément chargé de cette mission diplomatique. On colorait encore cette disgrâce d'un autre motif : Rome, comme nous le dirons bientôt, venait de tomber dans les mains des Impériaux; Clément VU gémissait, captif, au château Saint-Ange , et Wolsey allait traiter en France de la délivrance du pontife. Le ministre avait deviné le piège ; mais, trop habile pour montrer de la crainte, il avait quitté Londres comme au temps de ses grandes prospérités , suivi d'un cortège de gentilshommes et précédé de ses deux croix de légat.

Seulement, au moment de s'embarquer, il écrivit au roi en le priant de le défendre contre des ennemis puissants qui s'étaient ligués pour le perdre (2). Wolsey avait une intelligence trop lumineuse pour ne pas avoir le pressentiment de l'avenir. Encore un échelon, et il est au faîte des grandeurs humaines ; il y touche, en pensée du moins, quand il est obligé de s'arrêter : ce n'est plus avec des empereurs ou des rois qu'il est obligé de lutter, mais avec une femme irritée, puissance autrement redoutable, et qui s'apprête à le faire rouler dans l'abîme avec sa mitre, sa crosse, sa robe rouge, ses deux croix de légat, ses masses et tous les symboles de ses dignités mondaines.

Wolsey fut reçu en France avec les hommages qu'on rend aux têtes couronnées : des courriers le précédaient un jour d'avance, chargés de lui pré-

(1) LlngardJ. c, 1. 11, p. 192.

(â) Assurredly (rustîngthat your highness, of your high Terlae and most noble disposition, wil défende the caufe of your most humble servaunt and subjecle.— Wolsey lo king Henry VIII .—Slale-Pipe», <. I,p.l95.



parer des logements ; à la porte de chaque ville Tat-tendaient des officiers de la couronne ; un prêtre» sous le porche de la cathédrale, le haranguait en latin. Partout, sur son passage, s'ouvraient les prisons : en vertu de lettres patentes de François I*% il pouvait remettre, comme le roi à sa première entrée dans une ville, toute espèce de crimes ou de délits, à Texception du meurtre, du rapt, de la trahison, du sacrilège, de la fabrication de fausse monnaie et de Tincendie (1).

A Paris, Wolsey trouva des instructions du roi qui durent lui faire oublier son exil. Henri chargeait ses ambassadeurs de remettre des lettres à la duchesse d'Alençon, de la féliciter sur la délivrance de François I", de la remercier de la part glorieuse qu'elle avait prise à cet événement, et de travailler à la négociation qui leur avait été confiée (2).

Henri avait-il renvoyé sa maîtresse ? C'est ce que dut croire le ministre à la lecture de ces instructions si précises ; mais il se trompait : l'écolier mettait à profit les leçons de son maître, et se jouait à son tour de l'homme dont tout ce qui portait couronne était la dupe depuis si longtemps. La négociation matrimoniale devait échouer : Henri le savait.

(1) « .... That he may in ail ctties aod boroughs throagh which he sbaUpass, onhisjourney towardsus, deliverallandeverytheprisoners then confined in Ihose places; and to forgive, acquit, and pardon ail oiatlers, crimes, and dcliquencies commilted and perpetrated by such prisoners, in the same nianner and form as yfe do, and baye been acÊnstomed to do, atourfirst visiting cities and boronghs of onr said kingdom ; » but be excepls « the crimes of bigb treason, murder, râpe, sacrilège,

coining, and burning honses. » —Howard, 1. c, p. 383, note.

(^ «They sball also deliver the king's letters unto tbe duchess of Alençon, making bis grace*s bearty recommendations vitb congratulations on hcr brolbefs deliverance, and giving praise to her for bergreat labors, pains, and travail, sustained in bisbebalf, by wbose dexterity the samo hath taken Ibis good eSect. And 80 ibey sball I. 26



Les conférences commencèrent bientôt. François I" consentit, après une résistance affectée, à renoncer à la main de l'héritière présomptive de TAngleterre « que le duc d'Orléans devait épouser quand il aurait atteint F&ge de puberté ; sans qne Tinexécution de cette clause matrimoniale ^ ou quelque événement qui pût arriver^ dût troubler la bonne intelligence entre les deux cours , ou suspendre aucune des dispositions du traité (1) : précautions qui attestent Bufiisamment et le projet formel conçu par Henri de répudier Catherine, et la docilité du cardinal aux Tolomés de son maître. Tous deux sacrifiaient leur conscience: F un pour vaincre les rigueurs d'une jeune fille, l'autre pour garder sa place de chancelier. Comme il fallait étouffer la voix de la reine, en ravissant à l'infortunée jusqu'à l'espoir d'un recours au souverain pontife si elle refusait de prendre le voile, Wolsey, qui voulait être investi d'un pouvoir illimité dans le procès qu'on pouvait intenter à sa souveraine , stipulait que tant que Clément YII serait prisonnier de l'empereur, la sentence qu'il rendrait, lui personnellement, en qualité de légat, serait exécutée en dépit de toute prohibition du pape, quel que fût le rang de la partie condamnée (2).

Le ministre avait remporté une première victoire : serait-il aussi heureux avec la duchesse d'Alençon ou la princesse Renée qu'il l'avait été avec François I*? L'une ou l'autre de ces deux femmes convenait à la politique de Wolsey : Marguerite, avec ses goûts

kl Ibeir doing bave wîth her sQch intelligence as Uiey c«n atUto; entertaining ber in Ibe avance of ail sucb tbings as ik«y slnll see Iha cas« 10 reqoire. » Les insirucUons sont signées Henry H. T. ^Mss. Cal. D. IX., p. 169.

(i) Lingard, i.c, t. li, p. 193.—SUte-Papers, 1. 1, p.234,265el268.

(2) Sute-Papers, 1. 1, p. 135, 253 et 256, 263.—Rymer, Fcedera, t XIY, p. 203-227.—Rossî, Arvemmenti dlUlia, t III. p. 1112.

pour la dissipation, userait toute son activité dans les plaisirs dont il saurait l'entourer ; Benée resterait dans son oratoire, absorbée dans la prière qu'elle aimait presque autant que Catherine ; avec Marguerite ou Benée, il avait Fespoir de mourir grand cban^ eelier d'Angleterre. Malheureusement le ministre échoua dans sa double négociation^ Marguerite répondit , à la proposition de Wolsey, qu'elle ne consentirait jamais à remplacer dans la couche royale une femme qui, depuis dix*huit ans, y

dormait sans remords, et à la tuer peut-être (1). Elle n'était pas libre, du reste, car sa main était promise au roi de Navarre (2) : circonstance qu'ignorait Wolsey, et dont le roi était instruit.

Ce fut à Compiègne que le cardinal découvrit à madame Louise le projet du divorce, et l'espoir qu'avait le roi d'Angleterre, d'obtenir la main de la princesse Renée (â). Mais il dut bientôt se repentir de sa démarche, nouveau piège que lui avait tendu son maître. Benée ne se montra pas plus que Marguerite disposée à sacrifier le repos et les droits de Catherine aui caprices d'un époux débauché ; et François l'' refusa de consentir à donner à son frère la main d'une fille de France qui devait apporter en dot à son mari ses droits héréditaires sur la Bretagne (&). Benée, de son côté, était promise au fils du duc de Ferrare (5). Quelle position pour Wolsey, condamné à périr par le crédit de son ennemie, s'il réussit à faire prononcer le divorce comme il Ta promis , ou par le mécontentement simulé du prince, s'il échoue dans sa double mission I

(1) Polyd, Virg., 1. XXVII.

(2) Harl. Mss., n« 295.

(3) LegraDd, 1. 1,1. c, p. 68.

(4) Legrand, ib.

(5) Mss. Ve$p., C. IV, p. 177-181.



Wolsey n'avait pas compris que las d'un joug de quinze ans, son pupille finirait par s*émanciper. Tant qu'il ne s'est agi que de tromper un allié, de rompre de sacrés engagements, de manquer à sa parole, de faire tomber une tête , d'appauvrir une nation, de mener une Chambre , Henri s'est prêté docilement à toutes les volontés du favori. Dans l'intérêt du ministre, la royauté s'est montrée hypocrite et déloyale, mercenaire et despote. Maintenant qu'elle a servi trop longtemps d'instrument et de jouet peut-être aux volontés d'un homme, elle se révolte ; elle régnait, elle veut gouverner : Wolsey jouait avec le feu. Au faîte du pouvoir, il apprend que le prince veut répudier sa femme, et il croit qu'il faut passer au mari dégoûté de Catherine, jusqu'à la fantaisie d'un divorce. Maïs l'esclave de la veille est devenu exigeant. C'est d'une femme telle que ses sens l'ont rêvée qu'il a besoin. On veut la lui disputer; pour la posséder, il brisera l'idole qu'il a faite de sa main royale : la chair l'emporte.

Le roi est redevenu théologien. C'est par des arguments tirés de la Scolastique qu'il avait triomphé de Luther et vengé la tradition. L'encre qui a fait merveille dans le duel avec le docteur de Wittem-'berg n'est pas épuisée : il en reste assez au prince pour défendre ses remords, et tenir tête à toutes les universités du royaume. Il revient plus ardent que jamais au Lévitîque , comme l'a conseillé Wake-field (1), le

professeur d'Oxford, et c'est à l'aide de quelques lignes écrites il y a plus de A,000 ans par le législateur des Hébreux qu'il veut prouver au monde qu'il est époux incestueux; que Catherine n'est

(1) Cùm h«c causa labare videretor, ministri paellœ pro se qoisqoe illam soffulciunt. — PoL, I. d p. lxxyi. «- Kniglh*8 Erasmas,

p. XXV, XXTI.

qu'une concubine en habits de reine, et Marie uu enfant conçu, allaité et nourri dans le péché. Il se met donc à Fœuyre et compose un traité hérissé de citations bibliques pour établir que son mariage est nul, et qu'il est temps de le dissoudre, au nom de la morale publique (1).

Pendant que le théologien compose, Tamant pense à sa maîtresse à laquelle il écrit :

€ Mon petit cœur, cette lettre est pour avertir du tourment que j'éprouve depuis votre départ. Le temps m'a paru plus long qu'il ne l'est dans quinze jours. Je pense que votre bonté et la ferveur de mon amour en sont cause, car autrement il me paraîtrait impossible qu'une aussi courte absence eût pu me causer tant d'ennui. Mais maintenant que je vais vous retrouver, il me semble que mes peines vont diminuer de moitié} et puis j'éprouve une grande consolation à composer mon livre qui nous servira beaucoup. Aujourd'hui j'y ai travaillé pendant plus de quatre heures, ce qui, joint à un petit mal de tète, fait que je vous écris une lettre aussi courte, désirant surtout le soir me trouver dans les bras de ma petite mignonne, dont j'espère baiser bientôt les jolis petits... (2). Écrite de la main de celui qui a été, qui est et qui sera à vous de sa propre volonté. »

(1) Linprd, I. c, t. II, p. 194.

(2) «Wyschyng myselfe (specially an eyenynge) in my swet hari harmys, whose pretly dukkys I trast shortly to eusse. Writlyn with the band oiï hym that was, is, and shal be yours by bys wyll. v

M. Sharon Torner, anteor anglais d'une histoire de Henri YIII, qne nous avons eu souvent Toccasion de citer, dit, en parlant des lettres de ce prince, que le ton respectueux qui règne dans cette correspondance est une preuve irrécusable de la vertu d'Anne Boleyn : their respectful language i$ an irraistible attestation of Anne BoUyn's virtue (t. II, p. 228) ; et pour le démontrer il cite la lettre que nous venons de transcrire, mais en en retranchant ces expressions si y'iyes iwhoêe preity duhkys I trust shortly to eusse Il



Un poète dramatique se serait bien gardé de faire usage d'une lettre semblable qui ôterait aux person* nages de sa fable cette unité de caractère indispensable i des héros

imaginaires. Hais l'historien est au senrice d'une autre muse : la vérité aussi a ses exigences. Si ces lignes sont du roi, et elles sont tout entière de sa main, que devient : votre concubine ^ non; votre femme , oui , propos pudibonds que tout le monde prête à la jeune fille, tentée pour la première fois par Henri? S'il est vrai qu'Anne ait épuisé ses rigueurs calculées, comment maintenant ose-t-elleespérer d'ar* river au trône? D'où vient qu'elle est tombée, elle si rasée et que devait préserver d'une chute l'exemple de sa sœur aînée ? Comment ce roi tel que nous le représente l'histoire, libertin et dissolu, n'a-t-il pas, suivant ses habitudes, repoussé la femme assez imprudente pour lui avoir cédé? A ces questions difficiles à résoudre, nous avons trouvé une réponse dans un livre récent, où l'auteur se montre chevalier quelque peu crédule de l'honneur d'Anne Boleyn.

« Si quelques expressions de ces lettres pouvaient choquer la délicatesse du lecteur, il ne doit attribuer cette licence qu'au temps où elles furent écrites; car on sait que ce siècle n'était rien moins que poli et qu'il présente nombre d'exemples du peu de mena-* gement et de réserve que l'on apportait alors dans te choix des termes. Ceux mêmes qui n'aiment pas le roi, sont forcés de convenir qu'on ne trouve dans

ajoute en note, il e«t vrai : « Nous omettons huit moto qai expriment les privautés qu'il demande : » / omit eîght wardt^ txpreuing tkt endearmeniê he deiired (p. 229). — Mrs. Strickland, en rapportant ropinion de 1tiis(orîen, dit qa*il est difficile de compreodro eomnent une lionnète femme a p«i recevoir et garder de pareilles leiires. —<It is, neverthcless, dilfienli lo imagine any woman of tioaourable pno* ciplcs reeeivtng and Ireararfag toch letters firom a married BaaB.a —L. c., t. IV, p. 478.

tout le recueil de ses lettres que trois ou quatre peccadilles de ce genre, et que ces lettres attestent bien plutôt la piété du roi« que quelques mots un peu har Bardés ne peuvent flétrir son caractère (1). • Le lecteur édifié croit*il que la jeune fille n'ait pas succombé?

A son retour à Londres, Wolsey trouva son maître plus épris que jamais de sa conquête; Famant heureux avait, pendant l'absence de son ministre, rassemblé des arguments contre les liens qui tenaient répoux enchaîné. Wolsey, rendons-lui cette justice, essaya de nouveau de combattre les caprices du monarque, mais ses prières n'eurent pas plus de succès que ses larmes sur un esprit fasciné (2). Le ministre ne se découragea pas. Wyatt vînt à cette époque, peut-être à la persuasion de Wolsey, pour offrir ses hommages à celle qu'il n'avait cessé d'aimer. Mais que pouvait offrir le poète Wyatt à la femme ambitieuse : une couronne de lauriers 7 Anne aspirait à un diadème où scintillaient les diamants. Par reconnaissance ou coquetterie, elle parut sensible à la flamme du poète, et ses tablettes, ou sa ceinture, s'il faut en croire Sanders (â), furent le prix dont elle paya la constance de son ami d'enfance.

Il parait certain que la jalousie du roi fut alarmée à la vue de ce trophée que Wyatt étalait imprudemment. Une vive explication eut lieu bientôt entre le monarque et sa bien-aimée ; mais la colère du prince s'apaisa, quand Anne eut prouvé que les

tablettes n'étaient pas le don volontaire d'une maîtresse, mais un rapt du poète (û).

(1) Crapelet, 1. c, p. 92 et 93.

(2) Agnes Strickland, t. IV, p. 179.

(3) Sanders, 1. c, p. 28 et29.^WyaU ne fût pas chassé de la cour, comme le dît cet historien.

(4) He soon took an opportanity of reproachinglAnne Boleyn with

Ce fut un sujet nouveau de désespoir pour Wolsey que la réconciliation des amants. Mais comment était-il encore à la tète des affaires ? La prise de Rome par les Impériaux passait pour un événement dont les conséquences pouvaient porter un coup funeste à l'équilibre européen ; l'Angleterre avait encore besoin du génie du cardinal pour rester l'arbitre du monde ; l'œuvre de Wolsey n'était pas terminée : on le gardait donc pour l'accomplir, et peut-être aussi pour préparer le divorce,

givîng love-lokens to Wyatt» when Ihe lady clearly pro?ed, lothegreat satisfaction of her royal lover, that her tablet had been snatched from her, and keplbysuperiorstrength.—Agnes Slrickland, t. IV, p. 181.

## CHAPITRE XVIII.

## SAC DE ROME. — 1527.

Les Impériaux marchent snr Rome, — Clément VII — Terreurs tlu pape & Tapprodie des soldats de Bourbon. — Les ambassadeurs anglais le poussent i une défense désespérée. — Pour qael motif? — Le connétable arrive sous les murs de Rome et campe sur le mont Mario. — Siège de la ville. - Mort de Bourbon. — Sac de Rome. —Conduite de l'Angleterre à Tégard du saint-siége. — La peste s'abat sur Rome. — Clément capitule. — Il s'enfuit & Orriète. — Comment il se Tenge de ses ennemis.

Après la bataille de Pavie, les soldats allemands que Frundsberg avait amenés de la Forêt-Noire, se répandirent en Italie. Indisciplinés, mal vêtus, plus mal nourris, ils semaient partout le pillage et le meurtre. L'empereur et le pape leur avaient fait de belles promesses ; mais après la défaite des Français, c'est à peine si on leur donnait à manger. Aux réclamations de ces auxiliaires turbulents, les alliés répondaient toujours : t Demain. » Dans toutes les guerres d'Italie, comme on a dû le remarquer, Espagnols, Impériaux, Italiens, Suisses, font sans cesse entendre le même cri : « De l'argent ! .i C'est faute d'argent que ces grandes guerres au delà des Alpes restent stériles. Quand Maximillen P' est sûr le point d'entrer à Milan, les Suisses courent aux armes pour demander les sequins qu'on leur doit, et l'empereur n'en trouvant pas 4aQS ses coffres, est obligé de quitter la Lombardie. Au moment où, à la voix de Schin-ner, de nombreux montagnards s'arment pour porter secours à Sforza, on apprend tout & coup qu'ils se

sont arrêtés en chemin, et quMls refusent de se battre avant qu'on les ait payés (1). Charles-Quint, ce souverain de tant de royaumes, ne saurait disposer de 20,000 ducats (2), et en Angleterre, le peuple à qui Ton demande 800,000 livres sterling se mutine et refuse de payer un subside qui ruinerait le pays. Le roi de France, captif à Madrid, peut à peine trouver de quoi se racheter : il faut qu'il donne en gage ses deux fils, et qu'il soit cautionné par Henri VIII, pour sortir de prison.

C'est au pape, comme chef de la ligue, que Bourbon et Lannoy s'étaient adressés pour apaiser leurs soldats, mais Clément appauvri demandait du temps, assemblait ses cardinaux, et après des efforts inouïs, adressait au»connétable quelques milliers de ducats qui servaient à nourrir pendant deux ou trois semaines des soldats affamés. Puis les plaintes recommençaient plus vives que jamais. Â la fin, ce n'étaient plus des murmures, mais des menaces qu'ils firent entendre, et si insolentes, que le vîce-roi proposa sérieusement à Clément de les étouffer dans le sang. C'est alors que les ministres vénitiens, alarmés pour le repos des populations, prirent le parti d'adjurer le pontife de trouver deux cent mille sequins (3), ou

(1) Voyez le chapitre VII de ce volame.

(â) C'est du Portogsl, le pairs le plus riche da monde à cette èpoqie, queCharles tirait presque toutes ses refisources; il recoonaissaîiqœ sans la reine de Porlugal il n'aurait pu s'emparer de Tournay, de Eilan, de Pontarabie, ni triompher de François I«^ (Mss.Vesp., C.III, p. 62). Il iefâit h rAfigleterre par uo emprunt qo'il Nii ataU Dut quand il prit pcMeiaioo de la couronne d'Espagne 100,000 florins, et 150,000 cot'' ronnes, et une indemnité de 133,705 florins qu'il s*était engagé de payer chaque année à Henri VIII, et dont !1 n'arait pas donné an Mqiiin depuis quatre ans (Mss., ib., p. 115).

(3) We ha?e mofed the pope's holiness io take beed« and to défend himself, for that we see no olher remedy. — BusselPs letter Io Wolscy, Mss. Vit., B. IX, p. 58.

de 8'apprèter à se défendre contre les révoltég qni devaient se porter sur Rome (1).

Clément représente admirablement le Médicis de la renaissance, tel que nous Tont peint Machiavel et Guiccbardin : mobile et cbangeant, toujours en tra*-vail d'une idée nouvelle, qu'il abandonne presque aus» sitôt qu'il l'a conçue ; aventureux dans ses projets et irrésolu lorsque arrive l'beure de les mettre à exécu* tion; également en garde contre les hommes et l'avenir ; plein d'empire sur sa personne, mais inca*-pable de maîtriser son imagination ; obstiné jusqu^à l'opiniâtreté, et quand il rencontre un obstacle, timide jusqu'à la faiblesse ; ayant la prétention de mener le monde et se laissant tromper comme un enfant ; in* différent à la bonne comme k la mauvaise fortune, aux plaisirs comme aux grandeurs, et s'effrayant au moindre contre-temps ; généreux et libéral jusqu'au faste, et quelquefois économe jusqu'à l'avarice; toujours à

la recherche d'alliances nouvelles, et toujours prêta rompre des traités qu'il se repent d'avoir contractés ; m un mot, âme méridionale, qu'il est aussi facile de séduire que d'intimider, de gagner que de tromper (2).

Aux sommations du connétable. Clément YII prit peur ; pardonnons-lui ses anxiétés* Un des généraux allemands était ce Frundsberg, qui avait fait vœu de rapporter dans sa patrie la peau du souverain pontife. Aux bandits qu'il conduisait, Luther avait dit dans son Avertissement aux Teutons : « Le pape de Rome n'est pas le plus saint, mais le plus pécheur des hommes ; son trône n'est pas scellé au ciel, mais

(1) Cassali's letters 1527,1 et 2 april, Mss., ib., p. 88.

<2) La fieatitudine soa è dotala di noo voJsar timidiià» non dirô pusillanimiU. Il che per6 par mi avère trovalo comunemente io la ittUira GoreoiiiMi, Quasla limidiU causa che sua SasUtà è moltoirre-saèiiU.—Swriaiio, Bel.,di 1503.

rivé à la porte des enfers. Qui lui a donné le pouvoir de s'élever au-dessus de Dieu, de fouler aux pieds ses préceptes et ses commandements? Prince, sois maître : le pouvoir suprême qu'exerce le pape à Rome, il te Ta volé. Nous ne sommes plus que les esclaves de tyrans sacrés : nous portons le titre et les armes de l'empire ; le pape en a les trésors : pour nous la paille et pour lui le grain (1). »

Or les soldats de Bourbon, las de manger de la paille, voulaient des grains dorés qu'enfermaient les greniers de Sa Sainteté. Ils se rappelaient les hymnes patriotiques de leur poète Hutten contre ces prélats insolents qui ne prenaient des Teutons que pour cuisiniers , ou palefreniers (2) : leur orgueil national s'exaspérait au souvenir des dégoûts dont on avait abreuvé le pape allemand qui avait passé comme une ombre maudite dans la chaire de Saint-Pierre. Le temps était enfin venu de faire expier à l'homme du Midi ses dédains outrageux pour l'homme du Nord, ff A Rome I à Rome ! » répétaient-ils à la fin de leur prière du matin et du soir ; et comme « leur père en Dieu » s'était avancé vers Worms en chantant, ils chantaient eux aussi en marchant vers la ville sainte, non pas le cantique : Mon Dieu est une forteresse ^ mais ce refrain sauvage :

Sonnez, sonnez trompettes, Sonnez tous à Tassaat! Approchez Yos engins, Abattez ces murailles, Tous les biens des Romains On les livre an pillage (3).

(1) 9ln un c^tiflUc^m 9(bel beutfc^r 9iation, ï)on bet c^ri|itic^fii €tanbc«< Seffetung.

(2) Voyez îtbuïf a)W«er'« ZtUn be« draémué. ^amttttg, 1828, io-8, p. 158.

(3) Cc'st Brantôme qoi nous a conservé ce vieux chant de guerre des soldats de Bourbon. —Voyez Turner, I. c, t. II, p. 89, note 66.

A rapproche de Frundsberg, de Bourbon, et de tous ces mécréants qui ne cachent pas leurs projets de vengeance contre Rome (1), que peut faire Clément VII? De la ruse,

des menaces, des prières, tout ce qu'emploie la faiblesse ou le désespoir : il n*a pas d'autres armes. Selon qu'il est dominé par la crainte ou l'espérance, il provoque la colère ou sollicite l'appui de l'empereur, maître, en ce moment, de l'Italie. Si l'empereur accuse Clément d'ingratitude, Clément à son tour se plaint de l'insatiable avidité de Charles-Quint (2). Un moment le pontife tourne ses regards vers l'Angleterre ; mais Henri refuse le titre de protecteur d'une ligue que Clément vient de conclure avec Sforza, duc de Milan, et les républiques de Venise et de Florence, pour sauver l'indépendance italienne. C'est en vain qu'il en appelle à la générosité de François P% contre lequel il s'était ligué naguère: le roi ne peut le secourir. Que faire dans cette grande détresse? Charles, après Dieu, peut seul le sauver: il l'implore (3).

Hais Charles a besoin d'argent pour arrêter dans leur chemin des hordes de barbares, qui seraient morts de faim si le duc de Ferrare, en trahissant ses devoirs de chrétien et de patriote, ne leur eût fait passer des vivres (&). Clément aurait à la fm donné de l'argent, si les amibassadeurs anglais ne lui avaient

(t) Ranke recoDnatt que depuis la balaille de Pavie Frundsberg afaîl conçu le projet de 8*emparer de Borne. Unmtttelbar mâ^ bec ^iadft von $a,?îa ^atte er taranf angetragcn, benfctben im Stix^tn^ @tacte ^cimgufudjc», t. II, p. 390.

(2) Pallatîcini, 1. 1, p. 235-242.

(3) Lingard, t. Il, p. 190.

(4) .... If bis army had not received vicluals and otber necessaries from Ferrara, tbey could not bave remained there two days. — Sacco di Roma, attribué à Luigi Guicciardini, cité par Turner, t. II, p. 77, note 46.



inspiré la résolution de le garder jusqu'à ce que les Allemands eussent repassé les Alpes. Comment expliquer ce conseil funeste des agents britanniques, quand on les voit dans leurs dépèches secrètes aflSr-mer que Tempereur lui-même ne pourrait chasser ces condottieri (1) î Ils sont heureux du courage factice que ce pape « couard, » comme ils nomment Clément, montre à leur instigation ; si la guerre continue à désoler le pays, c*est qu'ils Tout voulu en poussant le malheureux pontife à une résistance désespérée (2). Tout prouve que, fidèles aux instructions de leur cour, ils avaient mission d'exciter Clément à tenter une lutte inégale , et, s'il succombait, d'acheter ses complaisances dans l'affaire do divorce, au prix d'une intervention armée en faveur du saint-siége. L'influence d'Anne Boleyn se fait sentir jusqu'en Italie : c'est pour Anne qu'on trompe le malheureux pontife, qu'on expose Rome à la fureur des Allemands, qu'on joue la paix du monde.

Abusé par des conseils perfides, Clément VII leva sur-le-champ quelques milliers de soldats, qui partirent pour arrêter l'ennemi. Les Allemands n'attendaient qu'une

démonstration hostile pour marcher en avant. Us allaient donc enfin briser le joug que la papauté faisait peser depuis tant de siècles sur la Germanie ; tous pleins de leur Luther, ils parlaient de ruiner cette ville de péché où l'Antéchrist avait établi son siège. Le moment était venu d'arracher au

(1) It isnot to be thooght liUle, considering (he pope's fearfol nature to bave retumed him inio the toar : but be bath desidered tts, sioce u^a hâve brought him thus far, to advertise as well (he king's higkneM, as also tbe French king of bis necessity ; aod their belp doI waatîng ÎD whose promises he trusts. —Hss. Vit, B. IX, p. 97.

(2) We also think, tbat if the peace wefe made geoerally, it Utth DOt ÏD tbe emperor's po^er to cause the lance-knigtbs and Spaniards to go oui of lUly. — Mss. Vit., B. IX, p. 92.



cadavre du pontife sa triple couronne pour la poser sur la tête de leur empereur teuton (i). Le camp de Frundsberg ressemblait à cette auberge de TAigle noir, à Wittemberg, où Ton n'entendait que des rires et des moqueries contre la papauté, « fille de Fen-fer. » Que le moine saxon serait heureux s'il pouvait se mêler parmi les soldats de Frundsberg t Jacques Ziegler^ qui longtemps fut employé à la chancellerie romaine, s'est mis au serrice du chevalier après avoir apostasie ; c'est lui qui s'est chargé des haran--gués, des dépêches et de la correspondance du lieutenant de Bourbon (2) ,

Au moment où la nouvelle du mouvement des troupes pontificales arriva dans le camp des Allemands, on n'entendit qu'une clameur immense : tÂ Rome! » Une neige épaisse qui tombait depuis plysieurs jours enveloppait Bologne. Bourbon prit le chemin de Cotignuola, se porta rapidement sur San Pietro in Borgo, et, le 12 avril 1527, vint coucher à San Stefano, sur les bords de la Piave {&). L'armée, pendant une longue marche à travers les montagnes, eut à souffrir de la faim et de la soif : pour nourriture, elle avait l'herbe qu'elle allait déterrer sous la neige, les feuilles sèches qu'elle dérobait aux arbres, et les chardons qu'elle trouvait sur les bords des fossés ; pour boisson, l'eau des ruisseaux. Mais au milieu de cette cohue de fantassins et de cavaliers poussés par

(1) ITe^at&en oud maniç^faltiger gettungnet not aiU ein^eHig bef(^lof{'eii Hé {te eilenbé ben pa'pci, ttm fCnfo^er bed Stiitqé tinb bteffr 9imbmié, ûber^ fatten, bafelbd ^e^alung fud)en tvoIUen; toamx ba« ^au'çt begtoungen, fo U)ucr ben flc^bie 8tett mib ba^ 8anb felbd enjeben, tvo eé il)n(n bann gtiicf^en unbbem Staiftt geïiebt fein totirb, fo njcHten fîe ganj Sfalia »îeber jum ditid} biingen. •— 3afob Siegier, Acta paparam urbis Rom». Mss.

(2) Magnanimo Heroî in expedilione ilalicà versant! enm fuisse, Tel à consiliis, tel ab epistolis. — Schelhorn, de tltà et scriptis Jacobt Ztcgieri.

la main du moine de Wittemberg, personne qui murmurât ou se plaignît ; on se réveillait au cri de : « A Rome !» on se couchait en chantant : Sonnez, trompettes. Le lieutenant de Sa Sainteté donna le premier avis de Tapparition des enseignes ennemies. A Rome, on essaya d'arrêter ces flots de barbares, en faisant briller à leurs regards des sequins; mais les barbares étaient exigeants : ils demandaient d'abord 60,000, puis 100,000, ensuite 150,000, et à mesure que la neige fondait sous les pieds des chevaux, 200,000 et 300,000 ducats I Henri était instruit, par son ambas* sadeur, des mouvements de Tennemi (1).

De loin on eût dit d'une de ces grandes émigrations de Vandales qui venaient autrefois par ordre de Dieu châtier quelque peuple coupable ; de près cette tourbejd'hommes et de chevaux entremêlés, ressemblait à l'une de ces mascarades dont l'Italie offrait le spectacle aux jours du carnaval. Chaque soldat avait le costume, qu'il avait choisi ou dérobé : les uns étaient couverts de peaux de bêtes sauvages ; les autres , en guise de manteaux, portaient des soutanes ou des dalmatiques ; quelques cavaliers avaient endossé le surplis sur leur cuirasse, d'autres avaient revêtu la cape espagnole, d'autres le froc noir du franciscain ou la robe blanche de l'enfant de Saint-Dominique. Leurs armes offraient la même bigarrure que leurs vêtements : les uns portaient des massues, d'autres des lances de six pieds de haut ; les uns l'épée, les autres l'arbalète. La confusion des langues

(1) The first demand and appoinlment made hère wilh tfae pope, was of 60.000 ducaU, which would not do; but tfaey demandcd 100,000, and whiie thcy treatcd furlher, they asked 150,000, and now încrcasing are corne lo 300,000, and the furlhest lo be paid in six days. — English ambassador's lett., lo Wolsey, 26lh Sept.—Mss. Vit, B.IX, p. 97.

n^était pas moins merveilleuse : on parlait dans le camp de Bourbon allemand, wallon, italien, espagnol et français.

Dé San Stefano, le connétable menaçait à la fois les bords de F Arno et du Tibre; Florence et Rome. Au mois de noven^bre 1526, Frundsberg avait passé en revue ses troupes sur la place du Dôme, àMéran, dans le Tyrol (1 ) : elles se montaientalors à 11,000 honunes. A San Stefano., la colonne d'expédition présentait une masse de 18,000 fantassins, de 3,500 chevaux, et de 12,000 hommes de différentes armes (2). Un grand nombre de partisans italiens, attirés par l'ap-p&t du pillage, venaient chaque jour s'enrôler sous les drapeaux du connétable (3).

Jamfiiis ritalie n'avait ressenti depuis la venue des barbares de plus vives terreurs : édifices sacrés et profanes, images du culte, statues et tableaux, cette borde d'aventuriers- brûlak tout ce qu'elle trouvait sur son passage (h)* Le cardinal Campeggio, cloué . par la goutte sur son lit de douleur, se levait pour prophétiser au cardinal Wolsey que Rome serait bientôt mise à feu et à sang, si Dieu ne suscitait un

autre Léon pour arrêter un nouvel Attila. < Ces hommes , qui sont venus fondre sur notre beau pays, lui' disait-il, ne peuvent avoir reçu le baptême; ce sont des Mahométans, des Maures, des Juifs (5). » « Plus cruels que des Turcs, écrivaient à leur tour les ambassadeurs anglais, les Allemands mettent le feu partout ; on les a vus enfoncer un crucifix dans la cervelle d'un prêtre, et livrer ensuite auxflammes le prêtre et le

{\)^i>tm^é 9ix6tb>, 1812, p. 4200.

(2) Le.lier from Florence, 27th April.—Mss. Vitell., B. IX, p. 99.

(3) Taraer. —Sacco di Roma, p. 117-118.

(4) ËngUsh amb. leU., - llss. Vit., IX.'p. 100.

(5) â8lh April., Mss. Vil., p. 101

l. 27

eruoifix ; pwi» écorqher m autre prêtre tout vivimt (1). • il Déjà, en églises, en f^bb^yes, ça inopast^res, en I)a-bîtations privées, ils ont détruit pour plus 4'un million (2), » ^t fidèles à leur mission, les ambassadeurs contiou£|iept de pousser daos Tabîme le mallieureiix pontifo^, qui prétait Toreille à leurs suggestions ^ et, daus Tatteute de secours d'hommes et d^cirgept qu'ils lui promettaient, contiuuîiit ses préparatifs de défense (â), pendant que le duc de Ferrare excitait les Allemandsè punirVambition obstinéedupontife (4). Après une démonstration contre Florence et Arezzo, le connétable s'engagea le 28 avril 1527 §ur la grsmde route de Rome s c'était ce même chemin que quinze ans auparavant avaitsqiviLuther quand, par ordre de Staupitz, il fallait visiter la ville éternelle. Le % mai, Bourbon était à Yiterbe ; le /i, il chassait devant lui les troupe^ papales que Glémeut av^t en-wyéeg, sous Ic^ CQQduite de Rapuccio Farnè^e, pour eclMrer le pays ; et le «ioir, il campait sur le mont Mario (5), où le Labarnm était apparu à Constantin le Grand. Au soleil couchant ,.le connétable put aper-• cevoir les coupole^ de Rome, Saint-Paul, le Vatican, Suint-Jeftn-de-Lfttran, lesjçirdinsde Sallustç, le Ponte

• (\) Thefe men work more cruelly tKan Jurks (Jcslroying and ^ilfoing houseï qf religioii and ail oiliers, as they pass, ^aû coq-strainiiTg men and frycrs to be together ; Ihrustin^ into a priesi's trm a crocifiXj Ihey burnt both the priest and il, aad flaye<l aaoUier. —*£nglish eoyoys' dispaicb, Usa. Vitell,,B. IX, p, 97.

(2) la churches, cruciÛxes, monasleries, abbies, and hoases, borning to the value of a million ofgotd. — Mss. ib.,p. 92.

(3) 1 promise yotf that b» bolineas is propenae tato eorde td beilwii acriter agendam. —Letter to Wolséy, 25lh April, lp27.— Mss. Vîteil., B. IX, p. 100.

(4) Tbe aulhor d«l Sacco intimaites tbat Ferrarii might hâve been conciliated and speaks of the oilinatione di Clémente, and Y ambitloiw della chiesa, as prevenlingiu — Turner, 1. c, t. Il, p. 77, oote47.

(5) lUnke, h c, t, II, p. 406.

Mole, et le9 eaox jaunâtres du Tibre. Le leudemain 5, au point du jour, un parlementaire somma le pape de rendre la ville à son mattre légitime, Charles-Quint. Clément fit répondre au parlementaire qu'il eût à se retirer s'il voulait éviter un coup d'espingole.

Rome était incapable de soutenir un siège : elle n'avait que de mauvaises fortifications ; dominée par sept collines, elle pouvait être brûlée facilement. Ville de prêtres et de moines, elle ne devait pas compter sur le courage d'hommes plus propres à prier qu'à se battre. Dans lesstudii réunis autour du Vatican travaillaient la veille quelques artistes, qui se seraient fait tuer pour sauver un tableau ou une statue ; mais ils avaient en partie quitté leurs ateliers, emportant avec eux leurs plus belles œuvres, et ne laissant aux, barbares que quelques toiles inachevées ou des marbres à peine dégrossis. Quand Florence était menacée, on était sûr de voir accourir au premier signal les orfèvres, les marchands de laine et de soie, les marbriers, et une foule de commerçants ou d'artisans qui, pour sauver leur patrie, donnaient gaiement leur vie. A Rome, tout ce qui vivait dans l'aisance ou le luxe appartenait à la cour : qu'importait à des courtisans qui régnât au Vatican, du pape ou de l'empereur? on aurait toujours besoin d'eux pour relever la pompe du palais impérial ou pontifical (1).

Le connétable employa la journée du 5 aux préparatifs de l'escalade: le soir, il réunit ses troupes sur le monticule qu'ombrageaient alors, comme aujourd'hui , ces beaux pins italiques qu'a célébrés Virgile ; et devant la grande cité, dont les maisons brillaient aoxrayonsmourants du soleil, il harangua ses soldats.

(1) 1 Romani si persuadevano che V împeratore avesse a pigliare Rant, e farvî U iiiarMide0i«« a dovere avare quelle roedesime co* modità cfaa aTevano dal domÎDio de' preti.<—Vettori, Sacco di Roma.

Sa parole fut celle d'un chef de boucaniers, qui, pour euflauimerle courage de ses compagnons d'armes, ne leur montre ni la gloire ni la postérité, mais des images qui saisissent bien autrement des hommes de meurtre et de pillage : ces splendides édifices qui se dressent devant eux, ces églises qui étincellent de pierreries, ces palais où l'or ruisselle, ces villas remplies de meubles précieux : «Toutes ces richesses sont à vous, disait Bourbon à ses soldats ; c'est votre Martin Luther qui vous les a promises (1), tendez la main et prenez ; derrière vous la faim et la misère. »

Au moment où les bandes du connétable bivouaquaient sur le mont Mario, un frère du nom de Jean* Baptiste parcourait les f ues dé Rome en criant sur son passage : «

Faites pénitence, le jour du Seigneur approche. »Les historiens protestants qui parlent de ce moine lui prêtent la figure amaigrie, les joues caves, les vêtements en désordre, la parole enflammée et la mimique convulsive du dominicain Savonarole (2). Arrivé en face de l'église de

(l)Siccoine particolarmente ûeW acquisto di Koma c d*at(re pro-vîncie e regiont tî ha più i^olte promesso U voslro Marlino Lntero — De* Rossî.

Les détails les pins circonstanciés et les plus aulhenliques sur le sac de Roiae se troufent dans les Memorie storiche dei prineipali awenimenti politici d' Italia , seguili durante il pontifieaio ai Clémente VII y opéra di Patrizio de* Jlossifiorentino, puhblicataper cura di G. T. Borna, 1837,4 vol. in-12.

A Cologne on imprima en 1776 un Bagguaglio storieo di luUo V oc-corso, giorno per giorno^ nelsacco di RomanelV anno 1527, $critto da Jacopo Buonaparle eamminiatese, che vi H trovô présente. Le récit de Jacques Buonaparte n'est que la reproduction du livre II de François Guiccliardîn, consacré k décrire ce grand événement. Uœ lecture rapide de la narration de ce dernier historien suffira pour convaincre que le récit de Guiçchardin est tiré tout entier des mémoires inédits de De* Bossi qu*on a.publiés à Rome en 1837.

(2) Reissner, ^txtn <9<ovgcii "ocm Stânbétog Jttiegét^atfs. SUê Am^, |. 112H3.

Saint-Pierre, on le vit monter sur une estrade, au-dessus de laquelle s'élevait Fimage du priiice des apôtres. Et de là il se mit à crier à la foule qui Tentourait : « Faites pénitence ou vous mourrez,; tous tant que vous êtes, je vous le dis, cardinaux ,- prêtres, nobles, et vous peuple, faites pénitence, car la colère de Dieu vous frappera bientôt Et toi, pape aussi, qui t'élèves au-dessus de Dieii et qui t'assieds dans le temple de Dieu ; toi qui damnes et qui sauves comme si tu avais le ciel dans tes mains, fais pénitence. » Quand il descendit de sa chairç improvisée , des gentilshommes de service le frappèrent à la figure et le chassèrent en le huant. Jean-Baptiste. continua de prophétiser. Comme il ne voulait pas se taire, des Suisses de garde au château le saisirent et le conduisirent en prison. Et le frère, agitant sa main sur le peuple et sur la ville, comme s'il eût voulu les maudire, cria : t Malheur à toi,Rome! peuple, malheur à toi. > Puis s'adressant à ses gardes : t Rappe* lez-vous, leur dit-il, l'exemple dé Michée. Ëzechiasle frappa à la figure, et le roi le fit mettre dans les fers. Je vous le jure, le Seigneur va sortir du lieu saint où il réside, et il descendra des cieux , et il foulera bientôt aux pieds tout ce qu'il y a de grand sur 4a terre, et je ne serai pas longtemps votre prisonnier (1). »

Le lundi 6 mai, au lever du jour, les Impériaux descendirent les rampes du mont Mario, confusément, les cavaliers mêlés avec les fantassins, et comme une troupe de bandits qui se rueraient sur

(1) 3c^ tonb nt^t loitj) euct (iefasgener fcin, ir toetbt aiu)^ nid^t long ÏBfr mic^

(SetDolt l^bcn. Id. ib. Toute hi partie (joéliqoe du siège de Uome est (Jdtis cette histoire in-folio de Frundsberg, mais écrite soas le point de vue protestant. Le récit catholique n'a pas oublié Tapparition du moine.

une ferme isolée. Ce n'était pas un siège quMls allaient entreprendre , car ils avaient été forcés d'abandonner leurs canons au pied de montagnes couvertes de neige, mais un coup de main hardi , à l'aide de quelques centaines d'échelles de cordes , qu'ils avaient tressées pendant la nuit. Les cordes épuisées ^ ils s'étaient servis de ces joncs élancés, palissades naturelles dont les villas disséminées sur là croupe du monticule étaient entourées.

Les Allemands gagnaient la porte Portese, les Espa-gnols la porte du Saint-Esprit. Frundsberg n'était pas parmi les assaillants : frappé d'apoplexie au moment où il cherchait à apaiser les murmures de ses soldats, il était tombé de cheval pour ne plus se relever, portant au cou la chaîne d'or dont il voulait étrangler le pape, «parce qu'à tout seigneur, tout honneur, disait il, et qu'au premier de la chrétienté ^ il fallait bien déférer plus qu'aux autres (1). » Philippe Sturm lui avait succédé dans le commandement des lansquenets. Une brume noirâtre enveloppait les mouvements de l'ennemi que la sentinelle placée sur le dôme de Saint-Pierre né pouvait apercevoir (2). En tête des Espagnols marchait le duc de Bourbon, une échelle de jonc à la main. Pour être reconnu de ses soldats il avait passé sur son corselet d'acier une sorte de camisole blanche (3). Les Allemands arrivèrent sans obstacle jusqu'aux murailles antiques qui défendaient la ville. Claude Seidensticker, vieux chef de partisans, escalada le premier les remparts en brandissant sa grosse épée de combat; il fut suivi de Michel Hartmann et de quelques lansquenets agiles. Le brouillard du lieu de se dissiper s'épaississait, comme

(1) firantôme, Capit. étrangers, ^it. du Panth. litt., p. 66 e( saiT.

(2) Ranke, t. c.» t II, p. 409.

(3) Torner, I. c, I. II, p. 88.



si Dieu, pensaient quelque^ âiSdipleâdU hdUVel ÉVAtt* glle, se fût caché dans la hue podr gûiflef d*âutreft

Israélites (1).

Bourbon arrivé près de la porte drt BAim*-Blprtl planta son échelle. Après avoir gravi litt pan de Mur délabré , haut seulement d*une coudée, il s*élançall sur iiii terrain détrempé pa^ la pluie qtiand on entendit le sifflement d'une arquebuse, et le rèle étôufl» d*un mburant : Bourbon venait de recevoir une balle dans les flancs, de

la main d'un prfitre (2), suifaflt quelques historiens ; de là main d*un grand artiste, Benvenutô Cellini, si Ton s'en rapporte au récit dé Torfévre florentin (3) t balle de prêtre ou d'artiste, le plomb portait la justice de Dieu.

Le capitaine Jonas jeta son manteau sur lé corps du

(1) 3it \fytm ttoûttgeltfd^ett dffet melnteti H< , ®<tt \t)) iÇneit <« «rtèl bor» •a^egâfl^ai. -* Ranke^ 1. e.» 1.11, p. 410.

(2) Brantôme, p. 70.

(3j Giugnemmo aile mura di CampoSanto, e qqWi vedemhio quel maravîglioso esereito » che dl già faceva ogui suo ifôrto per ètiirare. A qoet ioogo délie mara, dote noi ci accoHammo, v' erà molli gtotanl morti da quei di fuora ' quivi si oombatteva a più potere t era ainft tiehbia folta quanto iromaginar si possa : io mi vblsi ad Alessandro, e li diss! : rilíriamoçi a casa il più presto che sia possibitê, perché qui non è on rimedio al mondo; voi tedete, qnelH montano e qnesli fog'' gono. Il dello Alessandro spavenlalo, disse : cosi volasse Iddîo cbe va-noti noi non ci fossimo : e cosi voltossi con grandissiioa furia per an-darsene. Il quale io ripresl, dicendogli : da pot cbe voi mi avete menato qui, gli ë forla fare qualche aUo da uomo; « toUo il mio arcbibuso dove io vedeva un gruppo di batlaglia più folta e più ser-rata, posi la mira nel mezzo appunto a uno che io Tedeva sollevato dagli altri ; per la qua) cosa la nebbia non mi lasciava discernere se questo era a cavallo o a piè. Voltomi subito a Lessahdro e a Cec-chino, dissi loro, che sparassino i loro archibusi ; ed insegnai toro il modo, acciocchè e* non toccassino una archibusata da que* di fuora. Cosi fatto dua Yolte per uno, io mi affacciâi aile mura destramente, e reduto înfra di loro un lumnUo istraQrdinario, fu che da questi noslri coipi si ammazzô Borbone ; e fu quel primo che io vedeva rile-Tato dagli altri, per quanto da poi s* intese. — Yita di Benvenutô Cellini , Firente, 1830, in-18^ p. 75-76.

connétable qu'on tranisporta sur les marches de Té-glise de Saini-Pierre (1), où Tagonisant rendit le dernier soupir au milieu des cris.de : Sang! sang! que poussaient les Espagnols (2).

En un moment les murs furent escaladés, les portes Portese et du Saint-Esprit brisées, les Suisses qui essayaient une résistance inutile, tués ou chassés, et le Borgo envahi. Du môle d'Adrien, où Clément s'était réfugié, on entendait distinctement les pas des chevaux , les cris des fuyards / les hurlements joyeux des vainqueurs. Après avoir franchi le pont Saint-Ange , les Espagnols se répandirent dans -la ville. La place Navone était le rendez-vous des Espagnols ; la place de Campo. Fiore le quartier général des Impériaux, toutes deux alors le centre des richesses commerciales de Rome. C'est d^ là qu'ils partirent à un signal donné pour se livrer au pillage. Les Allemands, affamés, songèrent d'abord à manger. Us enfonçaient les boutiques des marchands de via et de comestibles, et se gorgeaient de viande et de liqueurs. Avinés et chancelants, ils se mirent ensuite à voler : il leur fallait de l'or et des bijoux ; ils en

prirent en si grande quantité que le soir, à la lueur des flambeaux, ils s'amusaient à jouer quelquefois jusqu'à 200 couronnes sur un seul coup de dé. Celui qui perdait quittait la partie , enfonçait une porte et reve-

(l)Ranke, I. c, t. II, p. 411.

(2) Sacco di Roma, p. 172.--Le corps da conoélable, d'abord déposé dans la chapelle Sixline (Ranke, t. II, p. 411), fut ensuite transporté à Gaëte. On plaça Tinscription qui suit sur le tombeau de Bourbon :

Aucto imperio, Gallo ficto Superatà Italie, pontifice obsesso,

Româ caplâ, Carolus Borbonius in viclorià csesus, Hic jacel.

nait bientôt chargé de bijoux qu'il jetait sur un tambour : c'était le tapis autour duquel étaient rassemblés les joueurs, et la partie recommençait.

Étendus sur une litière*de robes de cardinaux, les Impériaux euToyèrent chercher le t prophète noir : » Jean-Baptiste» ramené de sa prison, se coucha comme ses hôtes, but à plein verre, perdit la raison et voulut prêcher : on fit silence. « Mes chers compagnons, » dit le moine, à la vue des soutanes rouges étalées dans la boue, des croix pastorales suspendues au cou des lansquenets , des chapelets de bois que remuait la main de soldats ivres, des ciboires d'or et d'argent qui passaient de l'un à l'autre en guise de coupe, « mes chers compagnons, volez, pillez tout ce que vous trouverez (1) ;» et il se remit à boire.

Repue de viande et de vin et provoquée par les ténèbres, la soldatesque eut l'idée d'une mascarade aux flambeaux pour jouer cette papauté captive qu'elle croyait à jamais enchaînée. On amène des Anes qu'enfourchent des lansquenets en robes de cardinaux. Wilhelm de Sandizell, coiffé d'une triple couronne de papier, représente le pape. Arrivée en face du château Saint-Ange, la troupe s'arrête : les cardinaux descendent de leur monture, s'agenouillent devant Sandizell , lui baisent les pieds et les mains, et reçoivent la bénédiction qu'il leur donne avec un verre plein de vin. Alors une voix se met à crier : t Faisons un pape. » < Oui, disent d'autres voix, un pape qui ne soit pas fait à l'image de Clément, un pape qui obéisse à César, un pape qui ne veuille ni le sang ni la guerre (2). — Luther, répond la foule. — Que ceux qui veulent Luther pour pape lèvent la main I » Et tous lèvent la

(1) lèitU ®efe((en, âtit i^ l^te, tonBet un^ nemmet oUeé roaê jr finbet — ^ertn ^eorgen )9oii ^tunMBerg SMttfH^n , p. 121. (i) ShmiMtog'é Stcu^iÛ^n, ib*

main en répétant : « Vive le pape Lutheh i On ta se séparer, quand Grufienwald, un IàflS(]uenet, jette ces mots en signe d'adieu au pontife prisonnier : « Que j'aurais de plaisir à farra)cher les boyaux, ennemi de Dieu, de César et du monde (1). > Pendant cette scène d'orgie, Clément, agenouillé, priait pour âes bourreaux.

Un ordre du jour défendit alix soldats l'entrée à main armée du Ghetto, le quartier des juifs : on épargnait ceux qui n'avaient pas reçu le baptême; mais le reste des Habitants, même ceux qui appartenaient à la faction des Colonne, ces grandsetiiiemis du pape, furent impitoyablement pillés: Guelfes et Gibelins eurent le même sort (2). Quand un cardinal refusait dé lîtrer ses trésors, obi lui liait lès mains derrière le dos et on le promenait assis sur un âne, à travers la ville, exposé aux crachats et aux coups d'une soldatesque sans pitié (3), Les Espagnols étaient insatiables; ce n'était pas assez des coffres-forts du riche pour assouvir leur avidité, ils avaient envie de tout ce qui avait couleur d'of ou d'argent. Des trois cents églises de Rome, pas une ne fut épargnée : ils dépouillaient les autels, les sacristies , les chaires, les tabernacles, les niches. Ils faisaient argent de tout, même des reliques des saints qu'ils vendaient, le mousquet Sur la gorge, au premier passant qu'ils rencontraient sur leur chemin. Aux manuscrits de la Vaticane, ils arrachaient la figure .enluminée ou la reliure de soie qu'ils étalaient sur la place Saint-Pierre, et vendaient à la criée. Cette

•

(1) dt ^ «nfl, tef et ïm IBa^^ ein CïM «ttf ftima Ml folt tdfn, koeil et ®otU« , beé Stai^ttê unb alitt fBtlt feinb fe^^. -^ Srûnb^erd'é Mee«« t^atett, p. lâd.

(2) Rankc, l.c, l.II, p. 413.

(3j 8ntiib«6ers'« Stm^iH^Un, p. iM.

magnifique bibliothèque, commencée par Nicolas V et enrichie d'un si grand nombre de manuscrits grecs, latins, hébreux, syriaques, fut la proie ou le jouet d*aventuriers qui ne savaient pas lire et gui allumaient le feu de leur bivouac ou dé leur cuisine avec des feuillets déchirés, trésors de calligraphie monacale. Cochlée, ce catholique que Luther appelait un enfant des ténèbres, versa des larmes de désespoir en apprenant ces attentats horribles (1).

VAssertio septem sacramentorum de Henri VIII eut du bonheur. Le roi Favait fait revêtir d'un vêtement splendide (2) tout brodé d'or : les soldats du prince d'Orange, auquel l'armée, par acclamation, avait déféré le commandement suprême, déchirèrent la couverture qu'on n'a plus retrouvée, et laissèrent le livre qui repose aujourd'hui sous deux cartons déguisés par une ignoble peau de niouton. Pendant trois mois et non pas durant quelques semaines, comme on le croit, Rome fut en proie à ces hordes âauvages. Que de statues brisées, que de tableaux lacérés, que de manuscrits déchirés, que de trésors d'orfèvrerie fondus 1 Les églises de Saint-Pierre, de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure et d'autres basiliques avaient été transformées en écuries ; les bulles du pape servaient de litière aux chevaux (S).

(1) Maxinram damnum qood erodtti prttcifMiè déplorent, datom est à barbarU militibus io bibliothecà Vaticaoâ apud S. Petruai, ubi pre-Uosîssimas erat librorum thésaurus, qaos magnà ex parie furor barba-ricus disperdîdit, dissecnU, aut vilissimè

distraxit. — Cochiaeus, ci(è parBemîno, Historié dt tatte l*Eres1e, t. IV, p. 375.

Nos qui sftpiûs in conscribendis annalibus ecclesiasticis lotittaa», cùm plnra însigoia monumenta în ponlSficnm libris recondita » qoft proximam bistoriie locem erant illatura, desiderentor.— Rainaldus, Ann. eccll, ad Annom 1527;

(2) Govered wilh clotb oî gôld.—Wolsey's letter it Clerk.—Mss. Vitcll., B. IV, p. 70.

(3) «Hé (9afren voU eA))tHfi^ fB^Um wù Mcf «ab SfttÇet Utai, Un

Nous avons dit ailleurs les fêtes de Rome quand on découvrit le groupe du Laocoon dans les thermes de Titus (1). C'était sous le pontificat de Jules IL Après seize siècles, le chef-d'œuvre des trois grands statuaires de Rhodes, Agosander, Polydore et Atbéno-dore, reparaissait à la lumière ; ce jour-là, les vers coulaient du cerveau des humanistes, comme le vin aux fêtes de Bacchus; on jetait des fleurs et des hymnes à la statue qui passait en triomphe à travers Tantique voie Flaminienne : les femmes aux fenêtres battaient des mains ; les artistes rangés en haie se découvraient ; des larmes de joie tombaient des yeux de Michel-Ange; Raphaël, encore enfant, se prosternait à terre, et Sadolet interrompait son Commentaire sur saint Paul, pour chanter la.résurrection du marbre antique dans des vers latins qu'ont retenus les humanistes (2). Le groupe du Laocoon reposait sur un piédestal en marbre dans les jardins du Belvédère, radieux comme le soleil, quand une bande de condottieri, partie pour fouiller le mont Cavallo, passa devant le Belvédère, entra dans le jardin, aperçut le groupe qu'elle renversa de son piédestal et qu'elle mutila, comme si le grand prêtre et ses deux enfants eussent été vivants (3). Nous nous rappelons les plaintes éloquentes de Raphaël dans sa, lettre à Léon X coptre la cruauté du temps dont la dent vénéneuse avait lacéré les grands monuments de l'antiquité (II). Il ne se doutait pas que les soldats

9(of en in <St. $cter^ unb anbrm Xtm)^h mbetge^eutpet loorbcn, unb i^ olUf, mai mon fâr l^eiltg ^ielte , gn ©i^onben b^otben. — fyttn (Seotgen von $rftnb0berg JtnegétÇaten, BMfônéi, p. 121, Jl) Bist. de Léon X, t. I, p. 371 et 372. (*2) Opéra S.idoleli, Veronœ, in-4«, t. Ul» p. 245.

(3) Scunb^bng'éitriegét^ten, p. 12f-l??.

(4) Venenoso inorsojdel tempo. — Raffaello d* Urbino à Papa Leone X.—Roscoe, l. c, t. IV, p. 475.—App. n* CCXT.

du prince d'Orange se montreraient plus impitoyables encore (l). On les vit détacher jusqu'aux clous de bronze qui liaient Tune à l'autre lès grandes assises du Colisée (2)» descendre dans les caveaux des églises, voler à Jules II son anneau (3), à d'autres cadavres leur croix ou leur mitre pastorale; et quand le doigt ou laléte du squelette refusait de lâcher sa bague ou sa couronne, emporter le doigt et la bague, la tête et la couronne.

Tous les historiens , en racontant les scènes d'horreur dont les rues de Rome furent le théâtre, ont des paroles de ^itié pour les victimes, et d'indignation contre les bourreaux.. Un seul écrivain reste froid en décrivant minutieusement chaque phase de cette longue agonie d'un peuple : c'est Reissner, l'auteur du livre allemand qui a pour titre : Les exploits de Frundsberg; de ce chef de partisans, il voudrait faire un héros. On voit qu'il a dû assister aux sermons de Luther; tout ce qui arrive au pape n'est, à l'enten* dre» que le juste châtiment du ciel contre la moderne

(1) On a de nos jours contesté ranUquité de la tèle de Laocoon, sous prcicxlc qu'on a remarqué une légère sulure au cou du grand prèlre. Pline dit positivement que le groupe était d'un seul bloc; déjà, à Té-poque de la découverte do marbre, San Gallo pensait qu'on avait retrouvé une copie- admirable au lien de Toriginal (Lett. pitt.,*t. III, p. 321) : c'était l'opinion de Micbel*Ange lui-même (Fea, Miscellanea, 1. 1, p. 329) : mais les deux artistes se trompaient. On sait que tout récemment le prince d'Aremberga soutenu qn^il possédait la tète antique de Laocoon ; il pourrait invoquer ^n faveur de ses prétentions le passage que nous venons de citer de Thistoire de Frundsberg. On ne dit pas les mutilations que les soldats du prince d*Orange flrent subir au groupe. Il ne serait pas impossible que la tète du grand prêtre eût été détachée du tronc, emportée et vendue, et qu'elle fût passée plus tard dans la collection du prince. Pour nous, s'il nous est permis de donner notre opinion en matière d'art, nous croyons les prétentions de l'illustre amateur dénnées'dc toute espèce de fondement.

(2) Melchiori, Guide de Rome.

(S) 2)a$ a«^ bic ^&ktiuifget^, vnb a( tBa)>ft 3it(it bcé anbmt tobten jtar^ etn ^j/Xml Jtîttg ge}09«ii Mocbem— 9TftiiMicg*# itctegtft^atea, p. i%U

Babylone ; les jours de TAntéchrist ont été comptés; la grande prostituée, couchée k terre, ne se relèvera jamais : il faut dopqer au lecteur une idée de Reiss* per.

Ou avait défendu sous peine de mort d'introduire aucune espèce de vivres dans le château Saint-Ange. Une femme du peuple « en apprenant que le pape et les cardinaux étaient réduits, pour ne pas mourir de faim, à manger de la chair de cheval, eut pitié des prisonniers, et, cueillant quelques laitues dans les jardins de la ville, essaya de pénétrer jusque daus •le ch&teau ; mais elle fut prise et pendue en face même de Tappartement du pape. Far un raffinemeqt de cruauté, que les sauvages mêmes n'auraient pas imaginé, les enfants de la vieille femme et la laitue qu'elle avait coupée, restèrent liés autour du poteau pendant toute la durée dii supplice. Reissner ra* Gonte ce drame comme il ferait d'une scène bachique dans une auberge de Francfort-sur*le-Mein. Il a reculé devant un épisode du sac de Rome, que nous-même nous n'aurions osé reproduire, si un témoin oculaire» Marcello Alberini, ne l'avait raconté.

« Un jour, des soldats viennent demander à un curé de paroisse les derniers secours

de la religion pour une pauvre femme à l'agonie. Lé prêtre part, emportant le viatique ; arrivé h la maison indiquée, il trouve au lieu d'une femme mourante un cheval • malade, auquel on veut le forcer de donnçr la sainte hostie : mais le prêtre préféra la mort au sacri-lége(l). ».

(1) Chiamastero un giorno uo sacerdoke carato aoUiciUmenle, lo condycessero ad una casa col santissimo sacraneoto in mano per dare« corne essi gli rappresenlarono, il Viaiico a un moribondo. Andovfi il oaralo, ma quagli empj Mlla aUlla ()i f|iielV habîtiaioiio lo iotrwliuifro 4«ivi »! no viMaaimo gimMAlo eoko in torn» gU comiBMKkMroMi $k$

f -

PénétTûns vm moment dans le conseil de ces deux . grandes m^e^iés qui tiennent dw? levw§ mains Jes destinées du prisonnier.

A la nouvelle de 1^ captivité du pape, Charles-• Quint prit ie deuil, suspendit les réjouissances publiques qu'il avait ordonnées pour fêter la naissance de son fils Philippe (1), et prescrivit des processions d9,ns toute l'Espagne ^ afin d'obtenir du ciel irrité la délivrance du «r vicaire de Jésus-Christ S^r la terre, » -quand il n'aurait eu besoin que d'un mot à ses Ueu-tepapts pour racheter le captif.

{In Angleterre, Wolsey, au noni du roi, ïil chanter dans les églises du royaume le Miserçfç \ et corn-n^nda un jeûne de trois jour$, pour apaiser Dieu et obtenir de sa miséricorde la liberté d'un ponlife que les conseils des agents britanniques avaient précipité dans une lutte inutile. De sa prison, Clément levait les mains vers le roi d'Angleterre dont il im-pJorait la pitié. Wolsey se sentit ému de douleur m% -gris déchirants de son père ;

. Il alla trouver le roi. « Sire, lui ditU avec un accent qui partait du cœur, c'est Dieu qui vous a constitué le défenseur de là foi ; voyez dans quel état se trouve l'Église du Christ : le chef de cette sainte Église est prisonnier ; nos saints frères les çs^rdinaux, captifs comme lui, sont comme lui sans espoir de salut. Venez h leur secours, défenseur de la foi, et le ciel vous aidera (3). »

|)orgeiae îo bocca Is^ venerabilp particola, deJla qu^le horribile rîso- . inzione spaventato il devoto sacerdote, amè megUo, corne segiiè, per-der la vita che profanare in qoestû luogbo I* alta tacrani^QlaU nuiflUr deUaadio.-rMarceUo AlNrini-r-Maa. cité p^r Sfrp\n(^ « PUtQrie di lutte V Ëresie, Koma, in-4», 1709» t. IV, p. 37$.

(l)Hall, 1. c, p. 727.

(â) Hall, 1. c, p. 728.

■ •

t Mylord, répondit le prince, je déplore cette grande catastrophe et je ne saurais vous exprimer toute Taf* diction que je ressens. Oui, je suis le défenseur de la foi ; mais entre le pape et Tempereur il ne s*agit pas de foi, mais d'une querelle toute terrestre. Que pourrais-je faire pour Clément prisonnier de guerre ? Ni moi ni mon peuple ne saurions le délivrer! Mais mes trésors sont là, disposez-en, mylord, comme vous Tentendrez (1). »

Que le lecteur se garde bien de se laisser prendre à ces protestations 4e dévouement du roi d'Angleterre envers le malheureux Clément. Si i>our payer la rançon du pape Wolsey n'avait eu besoin que de puiser dans le trésor royal, la réponse de Henri aurait quelque chose de chevaleresque ; mais ce trésor était depuis longtemps tari. Ce n'est qu'à l'aide d'un subside accordé par le parlement qu'on pouvait espérer de briser les fers du pape ; et il aurait fallu convoquer les chambres, présenter un bill, défendre ce bill, lever les fonds votés, mesures qui devaient entraîner une perte de temps irréparable. La pitié do roi n'était donc que de la moquerie. Ce qui ressort de cette scène, c'est que depuis l'apparition d'Anne Boleyn le ministre a perdu de son crédit sur l'esprit du prince ; le langage même qu'il emploie pour toucher le cœur de son maître en est la preuve : il prie aujourd'hui, quand hier il n'aurait eu besoin que de présenter le projet d'un bill , que Henri aurait approuvé sans essayer de le lire. « L'oiseau nocturne (2) » du monarque, Anne Boleyn, prédit et chante déjà la chute du ministre.

Dieu prit enfin pitié de son peuple ; il envoya son ange pour le délivrer : la peste s'abattit sur Rome.

(1) eânj. c, p. 728.

(2) C'est soai ce nom qae Woisey désignait la maîtresse du prince.

Cet amas de chairs humaines que le soldat laissait pourrir dans les rues, car quand le Tibre n'était pas k côté du cadavre de la yictime on ne pensait pas à Tenterrer, corrompit Tair, et les miasmes en* gendrèrent la peste. Poursuivis par le fléau qui, par une sorte de miracle, épargnait les habitants, les chefs de Tannée impériale consentirent à écouter les propositions du pape.

Le jeune prince d'Orange dicta ses conditions dans la chambre même du souverain pontife : c'était là qu'il logeait (1). Ces conditions étaient bien dures.

On exigeait pour sa rançon une somme d'argent qu'il n'aurait pu payer sur-le-champ ; mais il fut convenu que sur un à-compte qu'il donnerait, on lui ren* drait la liberté, et que les Impériaux évacueraient ses États dès qu'il aurait acquitté sa dette à l'aide des chandeliers, des croix , des vases, des ornements sacerdotaux, des reliquaires qu'on avait pu soustraire à la rapacité des vainqueurs (2). Pour garantie de sa parole, le pape consentit à laisser Modène, Parme et Plaisance, Ostie et Civita Yecchia, dans les mains des Espagnols {&\.

Le malheureux pontife fut confié à la surveillance du capitaine Alarçon, c dont la destinée était de garder des souverains prisonniers, comme celle de Charles-Quint était d'en faire (à). »

Le 17 février 1528, les bandits, dont plus de moitié étaient morts de la peste (5), quittèrent Rome.

(1) S)n $riii) t)oii Draitiett ^atte bit Snnmer M $apfle0 inné. — Ranke, I. c, t. II, p. 415.

(2) Ranke, 1. c, t. II, p. 416. --Voir le traité dans Legrand, t. III , p. 48-57.

(3) Gli altri cinqnanta mila scudi si andaTano, meltendo insieme di eandelieri, croci, Tasi et ornamenti di reliqnie che in qoella roTÎna si erano saWate per ie chiese di Roma. — Sacco di Roma, p. 100.

(4) M. de Genoade, Hist. de France, t. XII, p. 88.

(5) Il giorno 17 febr., 1528, in numéro molto diminuito , poichè





Us 0ont partis : on entend de loin mottiir le mu des ttompettea et des tambours. Alors t raconte un té^ moin oculaire, un bruit sourd circule à tfaters les rues de la cité désolée. Ici, c'est une jeune fille qui eatr'ouTre une fenêtre qu'elle referme aussitât ; là « une mère de famille qui sort d'un souterf&in^ tenant par la main ses pauTres enfants à demi morts de faim ; ailleurs une pierre sépulcrale criant sous les efibfts de quelques Lazares qui ont cherché un refuge dans des caveaut d'église ; plus loin un moine caché dans un des cloaques de Tarquin l'Ancien, et qui traverse le camp Yaccino pour aller à la recherche de ses frèreSi On s'appelle dans les rues comme en pleine nuit, et quand on s^est retrouvé, on i^eure de

j«e (1). . Les Impériaui reprirent le chemin de leurs men-

tagnes : ils ne craignaient plus cette fois d*6tre toN pris en chemin par la tempête ou par la faim , oar ils marchaient par un beau soleil à travers des ciin-pagnes où l'abondance était revenue. L*Allemagne réformée, soulevée par les prédications de Luther, les regardait avec orgueil. Elle baisait*ces figures noir* eies par le soleil de la moderne Babylone ; elle pressait ces mains qui avaient frappé de si furlenit coups sur le dos des prêtres de BaaU elle touchait est armes qui s'étaient trempées dans le sang de tant d'idolâtres ; elle répétait le ohant de guerre :

Sonnez^ trompettes.

Le jour de la délivrance du pontife « stipulé par les conventions, allait bientôt arriver. Les Espagnols devaient le conduire dans l'une des places fortes

non furono più àï 1,500 eavaUi, 4,000 Cuiti «pagou^i, S^SDO iteUaû, et 5,000 tedeschi. U resto en sUlo taUo aatînto iliUa peils. <-SaGCS di Roroa. (1) Alberi, Mai., k la Hioerve» à Borne.

de Spolète ou de Pérouse, que choisirait le prisonnier; mais le pape trompa la vigilance de ses gardiens. Il parvint à l'entrée de la nuit à s'échapper^ déguisé en jardinier^ et se réfugia dans la forteresse d'Oryiète. Le lendemain, tout épuisé qu'il était, il voulut monter en chaire. A la vue de ce vieillard amaigri par la souffrance, et qui de toutes ses richesses avait à peine pu conserver une mauvaise soutane blanche, le peuple s'inclina ; magnifique témoignage de la fascination qu'exercera toujours sur l'homme la majesté pontificale (1)! Toute la population d'Orviète se pressa bientôt autour de la chaire où le pontife se recueillait pour parler. Après avoir contemplé dans une adoration muette l'image du Christ, qui brillait sous le feu des lampes de l'autel, Clément, d'une voix éteinte, murmura : « Mon Dieu, pardonnez à mes ennemis comme je leur par* donne les offenses dont ils se sont rendus coupables envers l'Église, le chef invisible de l'Église qui est dans les cieux, et le chef visible qui règne sur cette terre I» 11 étendit les mains et bénit ses persécuteurs, parce que, dit le vieil historien, le pontife savait que cette bénédiction leur servirait dans le ciel (2).

Nous voulons bien qu'on nous parle des fautes politiques du souverain, mais sous condition qu'il nous sera permis de nous agenouiller devant le pape, bénissant ses bourreaux dans la cathédrale d'Orviète I

(f] GnîcchardÎD.

(S) Onde cosUtaito nelJa saa primiera dignità, rebenedisse tutti h sooi nemlci ed assoW è dalle censure qualonqae fi fosse incorso, perché sapeTà molto bene sua santità di quanto frulto siano le beaedizioni ipârae sopra dl aaoi nemiei.—Sacco, p. 113.

## CHAPITRE XIX.

## LÀ BULLE DÉGRÉTALE.— 15?8.

Nouveaux tourments de Wolsey. -~ Il consulte des théologiens ^ et se tourne vers Rome. -< Ses agents auprte du pape. — Georges Casaie cherche inutilement A corrompre le cardinal dos Santl Quatri. — Double commission signée par Clément VIL — On n'en est pas satisfait à Londres. — Les intrigues recommencent. — Agents nouveaux envoyés en Angleterre. — Edouard Fox, Gardiner, Staflle. -« La Décrétaie. ~ La peste en Angleterre. — Catherine, Henri, Anne Boleyu et Wolsey pendant répldémie. — Lettres d'Anne au chancelier.

AU milieu de ces douloureux évéDements, AuDe Boleyn, aidée de ses nombreuses

créatures, travaillait dans l'ombre à renverser Wolsey. Le ministre, sur ses gardes, cherchait à déjouer les desseins de son ennemie. Rassembler les éléments nécessaires à la dissolution du mariage ; évoquer la question spirituelle en Angleterre ; déterminer Catherine à prendre le voile ; traverser de toutes les ressources de son influence les projets ambitieux de la favorite; user & Taide du temps la passion du roi, et si la maltresse menaçait de l'emporter, faire triompher à la dernière extrémité les droits de l'épouse légitime : tel était le plan de Wolsey.

En faisant ses adieux à François et à sa mère, Wolsey hasarda quelques paroles mystérieuses que recueillirent les courtisans. « Madame Louise, si elle vivoitungan, dit-il, verroitconjonction perpétuelle d'un costé et disjonction de l'autre, telle que plus grande ne plus certaine ne sçauroit demander (1); »

(i) Lettre de M. du Bellay, évèque de Bayonne, à M. le grind

et Wolsey, comme s'il eût craint de n*être pas compris, ajouta qu*illa priait de bien «mettre ce mot en sa mémoire pour en temps et lieu le reprendre (1). > Le projet < de disjonction » des deux maisons d'Angleterre et de Bourgogne, et de « conjonction » entre les deux races de Tudor et de Valois, auquel faisait allusion le ministre dans cette confidence énigmatique, ne pouvait s'opérer que par le mariage de Henri avec Renée, fille de Louis XII, depuis que Marguerite était fiancée au roi de Navarre (2). L'évêque de Bayonne devina la pensée du cardinal (8). t Je crois, écrit-il à son correspondant le grand mattre Montmorency, que la vraie fantaisie du chancelier n'est qu'en faisant ce divorce les choses en viennent où elles montrent de venir, et qu'il veut retomber sur madame Renée. • Le rusé diplomate ne doute pas que le mariage ne s'accomplisse, si « autre chose ne survient : » il faut bien qu'il fasse ses réserves pour couvrir sa pénétration ; mais il entend par ces mots de grands événements politiques, et ne paraît pas plus s'eflFrayer que Wolsey de l'amour de Henri pour Anne Boleyn (4),

Wolsey, en repoussant le projet du roi, remplissait le devoir d'un serviteur fidèle; un mariage avec Anne Boleyn lui semblait honteux et funeste : honteux depuis qu'à Paris il avait entendu raconter certains détails sur la vie intime delà jeune fille; funeste parce

maître. —Mss* Béthnne, vol. 8603, p. 121. —Legrand, i. c, t. III, p. 186.

(1)Mss. Béth., ib.-^ Legrand, ib., p. 186.

(â) D*après Polydore Virgile, c*est Wolsey qol substiliiait officieusement Renée à la docbesse d*Alençon. *— Liogard, I. c, t. II, p. 595, note E.

(3) Mss. Bélhane, vol. 8605. — Legrand, t. III, p. 166.

(4) Mss. ib.—Legrand, ib.—Voir à ce sujet GnîcehardiO) I. XVIU, p. 111.

qu'il pouvait aqseper vme rupture eotre Charles, le ueveu de Gather^ne^ et le roi d'Angleterre. Il faut avouer que Wolsey eût pu effacer de sop livre de yie plus d'une triste page, si quittantlesgeuou^du prince, qu'il embrassait, il $e fût levé pour aller cl^ercber les sceaux et les rendre au prince qui refusait de l'écouter (1). Mais il s'éloigne, méditant, en rentrant 4ans sou palais, au moyen d'expier les courageuses paroles qu'il vient d'adresser au monarque. Encore une fois il sacrifie sa conscience à un morceau de parchemin qui lui confie les sceaux de l'État

Mai^ ce n'est ni sans lutte ni sans remords. Si Wolsey pouvait jeter loin de lui ces dignités qu'il a si chèrement acquises, l'esprit serait plus fort en lui que la matière, et Catherine n'aurait pas besoin de chercher un avocat. Malheureusement les grandeurs l'ont corrompu, il en a besoin pour vivre, c'est son élément ; il mourra le jour où Dieu le frappera dans son fauteuil doré de grand chancelier.

Pour résister aux morsures de ce ver qui le déchirait la nuit et le jour, il voulut avoir l'opinion, non pas de quelques théologiens obscurs dont il eût acheté la voix au prix de ce qu'il gagnait en une journée, mais d'hommes intègres dont l'opinion pouvait étouffer en son &me d'intolérables tortures. Une assemblée eut donc lieu à Hamptoncourt, où furent appelés sir Thomas More, Fisher, évéque de Rochester, des théologiens, des docteurs en droit et des juristes (2). La question du divorce y fut posée nettement. Wolsey, pour prouver la nullité du mariage, ne voulut pas, en courtisan habile, employer d'autres ar-

(1) CaTendifb, 1. c, p. 139. — LeUre de Pisher dans Fidda, p. 548. — Lingard, t« II, p. 195.

(2) Sir Thomas More*s leUer. — Singer's Appendix to Roper'alffe, p. 16 et 17



gvmeRto que ceex que le roi tvi^it fait valoir du» son dernier traité. Sir Ttiomas More, prié de donaer son avis, se réepsa en alléguant son ignorance tl^éologi-que ; ré?èque de Rochester, plus courageux, après 9?eir pesé les raisons des deux parties, se prononça canfre le divorce (1) ; les autres membres du eonseîl se rangèrent h Tavis de Fisher e on se sépara.

Alors Wolsef » comme une Ame en peine, rêve une nouvelle réunion formée d'hommes éminents qui se*-ront peut-être plus complaisants. Le cardinal s'était préparé, il fut éloquent (2) ; mais la seule concession qu'il put obtenir de l'assemblée, ce fut que les scrur pules du prince étaient assez légitimes pour qu'on en référât au saint-siége dont le clergé respecterait la sentence (&)«

Wolsey tourne alors ses regards vers Rome ) c'est là qu'est son étoile de salut. Il a près du pape dep amis dévoués : Georges Casale, un homme propre à tous les métiers ; le doyen du tribunal de la rate, Slafile, qui ne parait pas faire grand cas de ce qu'an

nomme probité (&); le docteur Knight, inféodéà tout ce qui ressemble à un ministre, et quelques jeunes cardinaux qui, dans le sac de Rome, ont perdu tout ce qu'ils possédaient. C'est à l'aide de ces agents, dont les complaisances devaient être fort cpûteu^s, que Wolsey espère tromper un pontife crédule et timide.

(1) FiddeSt l. c, p. 148, où f« lrou?o la lettre 4e Fisher.

(2) loiiio causa taa anà cam iis qui ipsius patrocinîmn sviicepi^rant, io ipso tuo regno e^ omnibus scholis explosa.—PoluSt Uc, p. l^ivu. —Pea de leurs docteurs veulent condeseeqdre à leur opinion.--: L*î-T^ue de Bayonne, Legrand, U c, t lÙ, p. 305.

(S) Hymer, Fœdera, t. XIV, p. 301.

(4) Voir le portrait de nuiien, Msc. Béihune, yqK S£î35, p. IQ, dans une lettre de Raince à M. de Montmorency, Ortiette, 8 avril t^. — l'Çiriad, \. UI, p.88etsuiv.



Gasale, chargé du principal rôle, a deux missions à remplir : il doit plaider et corrompre.

Il représentera d'abord à Sa Sainteté que le pape, d'après Tavis d'un grand nombre de docteurs, ne pouvait pas dispenser au premier degré d'affinité (1) ; que la bulle de Jules II (2) était entachée de plusieurs nullités ; qu'elle supposait au prince de Galles l'intention de s'unir à Catherine d'Aragon, quand jamais il n'avait manifesté un semblable désir ; qu'elle prétait à Henri VU et à Ferdinand le Catholique, un vœu chimérique de paix et d'amitié qu'un pacte de famille devait resserrer, quand aucun motif de jalousie ou de haine n'existait entre les deux princes (d).

L'ambassadeur devait insister sur les angoisses intérieures auxquelles un prince si pieux que Henri était en proie, depuis qu'un rayon de lumière avait pénétré dans son âme (h)*

Or, nullité de la bulle, abus de pouvoir de la part de Jules II , terreurs de Henri, tout cédait à une décré-taie qui conférerait à l'archevêque d'York, légat du saint-siége en Angleterre, les pouvoirs de connaître du divorce. Le cardinal envoyait à Casale le modèle d'une dispense que le pape expédierait, avec sa signature ou son cachet (5).

(1) Gardinalis V^Tolsey epislola ad Dom. Gregoriuro Cassaliam. —-Brit. Mus., Mss. Vitell., B. IX.

(2) Voyez page 112 de ce volume.

(3) Ce motif était réel, Burnet en connent : « Des motifs politiques, dit-il, firent que Henri VII demanda Catherine pour son second fils; rintérèt de TAngleterre voulait que Ton entretint encore la ligue contre la France ; d^ailleurs le roi n*eût pu se

résoudre à laisser sortir de ses États le revenu que Tinfante devait avoir pour sa dot. »—Hist. de la réformation, t. I, p. 57.

(4) Existimat animam suam Isssam et oifensam , adeè quôd, qoùm in suis conatibus, aclionibusque quibuscumque deum potissimùm sibi semper proponat, ingenii cum molestift cordis turbatîone in hoc ma-trimonio degit. — Mss. Gott., Vit., B. IX, p. 9.

(5) Item cum his ad vos mitto dispensationem in débita forma eon-

Au reste, tous les arguments dont Casale devait se servir pour tromper Sa Sainteté, étaient réunis dans le petit livre du roi : le maître avait parlé, F écolier n'avait besoin que de répéter mot à mot la leçon du théologien couronné ; mais avant de se présenter au pape , Casale devait s'arrêter dans Fantichambre d'un cardinal.

Le cardinal des Sànti-Quatri pdissaii pour jouir d'un grand crédit sur l'esprit du pape. A la prise de Rome, les Impériaux avaient pillé son palais, et Ton assurait qu'il n'avait supporté ni en chrétien ni même en philosophe la perte de ses richesses. Wolsey chargeait les trois frères Casali de tenter la probité du prélat. € Tâchez-donc, leur écrivait-il, d'avoir un entretien particulier avec le cardinal, et voyez adroitement ce qui pourrait le séduire, et dites-moi au plus tôt s'il aurait envie de riches vêtements, de vases d'or ou de chevaux : je m'arrangerai de façon à lui prouver qu'il n'a pas affaire à un prince cruel ou ingrat (1). » Casale fit ce que lui recommandait le ministre : Knight offrit au cardinal 4,000 écus, et à son secrétaire 30 couronnes. « Le cardinal, dit Strype, renvoya le «présent corrupteur(2). » Il ne dit pas si le secrétaire en fit autant.

Jamais ministre n'a jusqu'alors usé autant de plumes et d'encre que Wolsey. Comme il croit à

feriam et scriptam, in modum Brevis secrète impetrandam et expe-diendam, eidem signaturam Tel sigillom apponendo, Tel alio quovis modo vatido. — Mss. Yit.^ ib.

(1 ) Qao circa cnm eodem reTerendissimo domino dexterrimè agite, ut in familiari aliqoo colloquio elliciaris quibas rebaa iile maxime oblectetur, mihîque qnàm primûm significalc nùm ilfi aolea, fasa anrea aut equi maxime probenlnr ; ëfficiamque ne pulel apud principem inbumanam aut ingratam sua se officia coltocasse. — Mss. ib.

(2) Knight gave the cardinal 4,000 crowns, and bis secreUry 30 ; bot the cardinal retarned the cornipting présent.— Strype'seccles.i Mem., App.» toI. I, p. 74.

son éterpité dans les afol^es» |1 çpt PftU^Qt ; op le ?oit donner et révoquer des ipstructioifs, fappeler dç^ courriers qui sont presqqe aux portes du Yatican, changer à chaque |nstan( d'interprète^ e); d'agents ^ et pour réussir se servijr de la ruse et du sentiment, de la politique et de la religion ^ ^e la théologie et du droit canon. Comme la fille du patri^cbe, il soulève un des draps où repose sa r^ine, et cherche dans quelques infirmités, qu'il montre du dQigt, et dont CatheriDe était affligée, des mQ\\h

popr rompre une union de vipgt ans ! C'est, grâce à un cardinal, qu'un pape apprendra qu'un roi ne pept ni ne veut cohabiter avec sa compfigpe, parce qi^'il ne sai^^olt plus trouver dans le lit conjugal les joies bri)tales dq mariage (1).

Ce n*est pas seulement comme p^pe, m^is comin« souverain que Clément est à plaindre. On trompe le pape, en lui parlant de ces voix nombreuses de théologiens, qui, en Angleterre, approuvent le divorce ; des terreurs religieuses qui obsèdent le roi ; des nullités qu'enferme la bulle de Jules II ; de l'i^* tention qu'a manifestée Catherine d'Aragon, malçdç et dégoûtée des grandeurs, de s'epferiuer dans up couvent et d'y prendre le voile, Op lui c^c))!; les ipurmures de la nation, le silence de sir Tbopias More, la protestation de Tévêque de Rochester, la liaison adultère de Henri, les pleprs de la malheureuse Catherine qu'on épie comme une prisonnière dans son palais. C'est un évêque dont l'attacbeptept au saint-siége ne s'est jamais démenti, Wolsey, qui

(i) In bàc deinde re secret) sunt nonnolla secretèS.D. N.exponfHMh et non credenda lileris, quas ob cansas, morbo»que nonnollos qajbus absque remedio regîna laborat, et ob animi eliam conceptain scm-pqlum, regia niajeslas nec potesl, nec volt ollè anquàm poHbic tem-pore eà uti. vel ut uxorem admiltere, quodçi}|pque adTeii^it.-r-lfff* Cou., Yilell., B. X. - Barnel.

demande k Gléméûtf a|i Roq| de Ifi religipo» «le rompre des nœuds qui pèsent également au^ 4gii]( époux ; des nœuds formés sans connaissance de c^use, et autorisés par une bulle su^reptice, malgré le tpxte formel d'un verset des livres saints*

On trompe le souveraiii par de fastueux téipol-gnages d*affection. Gomment ne serait-il pas ému à Tapparition, dans la forteresse d'Orviète, des ambassadeurs anglais qui viennent se jeter à ses genoux et lui baiser les mains en signe de respect 9 Ce sont les premières marques de tendresse qu*il ait reçues depuis six mois, la première protestation d'une tête couronnée contre les outrages dont le^ Impériaux l'ont abreuvé. Clément ne devina pas que la pitié qu'on montrait envers la papauté captive n'était que de l'hypocrisie. Il ne vit pas que Knight et Casale, les envoyés du roi d'Angleterre, une requête à la main, venaient lui demander le prix de leur dévouement intéressé envers un prince dans l'infortune.

A la fin de décembre 1527, les ambassadeurs lui prér sentèrentà signer deux commissions qu'Edouard F(N( avait rédigées. Par la première, Clément accordait k Wolsey ou à Stafîle les pouvoirs nécessaires pour d^r battre et juger la question du divorce ; par la seconde, il autorisait le roi à se remarier après la répudiatiop de Catherine, si le piariage était canoniquement dis* sous (i).

C'était un habile homme que Fox ou plutôt Henri, car les commissions étaient l'inspiration du prince. Ck>mme on pouvait craindre qu*Anne et Perçy ne se fussent engagés mutuellement leur foi, le pape permettait à Henri, les premiers liens rompus,

d'épouser

(1) Lingard, 1. c, t. II, p. 197.



une autre femme, fût-elle même fiancée, pourvu qu'elle fût restée vierge (1).

Voici une précaution plus adroite encore : Si le roi n'avait pu s'unir légitimement à Catherine , qu'Arthur avait connue charnellement, qu'on nous permette de nous servir des termes théologiques ; comment en conscience, espérait-il obtenir Anne Boleyn dont il avait séduit la sœur? L'empêchement était le même (2), Que fait Henri ? 11 reconnaît à Clément YII, en poursuivant la dissolution de son mariage, le pouvoir de dispenser aux degrés prohibés par le Lévitique, qu'il refusait à Jules II. Il introduit dans la commission une clause par laquelle il était permis au roi d'épouser une femme au second degré de consanguinité, ou au premier d'affinité, même quand elle serait née d'un mariage illicite (S).

Des deux actes, le second, qui décidait la dissolution du mariage, fut accepté et signé avec quelques modifications par Clément. Le premier, qui constituait un tribunal ecclésiastique, fut envoyé au cardinal des Santî Quatri, dont le saint-père voulait avoir l'opinion ; évidemment, les ambassadeurs étaient pris dans leur propre piège. La bulle qu'on sollicitait avec tant d'instance, et que Clément accordait sans discussion, ne pouvait servir au monarque anglais qu'autant que la grande question du divorce aurait été résolue. Au besoin, on pouvait retourner contre la dispense

(1) Etiam si talis Bit qnœ priùs cum alio cbnlraxerit, dammodô illud carnali copalâ non fueril consummalum.—Voyez la Balle, aox Piicn

JUSTIFICATIVES, tk"* YIII.

(2) Lîngard, 1. c, t. II, p. 196, note.

(3) Etiamsi illa tibi aliàs secundo aat remotiore consangaînifatis, ant primo afiinitatis gradu, etiam ex qaocomqae licite sea illkito coilu provenienti invicem conjuncla sit.—Voyez la Balle aax Piàcn

JOSTIPICATIVIS » n^ Tiff.

de Clément VU les arguments mêmes dont Henri se servait contre celle de Jules IL Si Ton arguait pour repousser la première bulle de nullités spécieuses résultant d'énonciations fautiyes, que dire d'un acte comme celui de Fox, où le pape permet à Henri d'épouser une autre femme, pourvu que ce ne soit pas la veuve de son frère (1), quand l'enseignement contradictoire du Deutéronome et du Lévi-tique n'avait pas été soumis au tribunal dont les ambassadeurs demandaient la constitution ?

Le cardinal des Santi Quatri, dont l'intégrité égalait les lumières (2), mais qui ne regardait pas la ruse comme défendue par les commandements de Dieu, comprit la pensée secrète du pape et l'importance de l'acte qu'il était chargé d'examiner. C'était un tribunal ecclésiastique que les négociateurs demandaient pour y porter la question controversée : or, si les juges appartenaient tous au clergé anglican, leur sentence dictée par la cour ne pourrait avoir d'effet qu'autant que le pape, chef suprême de toute juridiction spirituelle, en consacrerait l'équité par une approbation solennelle. Le prélat introduisit donc dans le projet des modifications telles que la cause, après la décision de Wolsey ou de Stafile, devait nécessairement retourner à Rome pour y être jugée en dernier ressort. Plusieurs années pouvaient être perdues à terminer un semblable procès ; et le cardinal, comme Wolsey, comptait sur le temps pour guérir le roi de son fol amour, et le faire renoncer peut-être à son projet de divorce. D'ailleurs,

(t) Dammodô rdicta fratris sui non faerik.

(2j Casale écrit à Wolsey, le 30 décembre 1527, que Sa Sainteté a recommandé au cardinal : «ut qaamcitissimèhocnegotîumexpediet.» --Mas. Viteli., B. IX, p. âl5. U Bulle avait été signée le 23 décembre.



les âfiections organiques dont souffrait Catherine pouvaient avoir une crise funeste i alors Henri recouvrait sa liberté, et il ti'y avait plus ni débats ni procès. On pense encore que le cardinal se fiait à Thabileté si heufeuse^ jusqu'à ce jour, de Wdlsey, pour renverser les projets du prince. Il devait connaître les iniïtmctions que le ministre avait récemment adressées au docteur Knigbt pour l'engager à suspendre ses démarches officielles auprès du pontife dans TafTaire du divorce. Était-ce le remords qui poussait ainsi le favori à se mettre en lutte avec le prince? Hètiri reculait-ii devant Topinion publique ? L'étoile d'Anne Boleyn commençait-elle à pâlir? Toute espèce^de supt)osition était probable (1).

C'était du reste un grand sacrifice que Clément faisait à son allié le roi d'Angleterre, en signant ces deux commissions qui pouvaient attirer sur le saint-^ége la colère de l'empereur. Aussi, quand les envoyés britanniques vinrent prendre congé du pape, porent-ils remarquer sur sa figure une émotion profonde ; «Voilà ces actes que vous me demandez depuis si longtemps, leur dit Clément; en les signant j'ai consulté mon cœur. C'est de ma part un témoignage de reconnaissance envers votre mattre plutôt que de sagesse : ma sûreté personnelle, ma vie peut-être, dépendent de sa générosité. Tous pouvez faire de la commission confiée à Wolsey l'usage que vous jugerez convenable; toutefois, si vous voulez attendre que l'évacuation du territoire de l'Église par les armées impériales m'ait mis à Tabri du ressentiment de

(1) Ce faitest révélé pamne dépèche du D. Slephen Gardiner qui dit en parlant da pape : «The pope bad been someirhat atajed in expédition of tb« king^s dëâire, htt9mêe tt wài ahewed him Ihat it was tel fortll wiihùUÈ tke taréiMVê àùnêeM or

hiaf$lêâ§0. » — Mrype'a eceles., Mem;, App.^ VL^ p, iè-TO. Ge n^eat doae pMWolioy^ on Ta cra si longtempa, qui inspira Tidée du divorce.

Gtiarles ^ Je tous etiYérrai une comttiissloii ndttvelle, et votre maltfe « sans comptôntettre tin allié, ôb-tieflâra ce (tuMl déiHàtiâe (1). i

La bulle 6t la Commission apportées à Londi^es, ftirent troufées ^ Tune confUse, Tautrë captieuâé. Là dispense n'était que Conditionnelle : d'ailleurà on y avait inséré certaines restrictions qui laissaient au pape la liberté de la réToquer. Par exemple, il accordait cette dispense « autant qu*il le pouvait sans offenser Dieu , nonobstant toutes prohibitions de droit divin et autres constitutions et ordonnances qùel-Mnqués ^ auxquelles il dérogeait autant que Tauto* rtté apostolique pouvait s'étendre (2). < Toutes deux portaient la signature du pape^ qui s^étâit bien tiré dêa mains des Impériaux, mai» qui, confiné dans la Cttleresse d'Orviète, pouvait être encore considéi*é eomine prisonnier de Charles-Quint (S).

On voulait à Londres des concessions nouvelles, fliaift accordées en pleine liberté.

Aul deux agents qui avaient si bien diilgé les pre-Aiiëreà négociations, on en adjoignit, dtr colnmen-eemem de 15S8, tfois autres, Staflle, Gardiner et Fox : Stafile, qui s'était tenu d'abdrd à l'écart, et qu'il était si difficile de tromper, parce que, élevé en Italie, il était en garde contre toute espèce de ruses ; Gardiner, secrétaire de Wolsey, qui n'entendait rien à rîntrîgtle, mais qui savait parler et écrire ; Edouard Fox, aumônier du roi, qui possédait asse2 de droit canon pour tenir tête aux théologiens de Rome (&).

(l)Barnel, Bist.dë lattéfotmatlon en Angleterre, (. I, p. ISH^ettSif. — Lingard, t. II, p. 197, adopte la version de récri?ain protestant.

(2) Rapin de Tboyras, t. VI. p. 273.

(3) Histoire da diforce de Henri VIII, attriboè à Réynil. Aaiêler-dam (Paris,) 1763, in-i2| p. 68 et 69.

(4) Raynal, 1. c, —' Legrand, 1. c«, U U^ p. 18*



Ed cas de succès Fox et Gardiner avaient la promesse d'une mitre d'évêque, et Stafile d'un chapeau de cardinal (1). Casale recevait ordre en même temps de tenter encore le cardinal des Santi Quatri, favori de Sa Sainteté (2). On lui avait offert d'abord une somme qu'il avait renvoyée, on espérait être plus heureux en attaquant sa vanité par de riches tentures, de la vaisselle ou des chevaux (â). Il n'est pas jusqu'au pape dont on ne comptait acheter les complaisances en demandant àVenise la restitution de Ravenne et de Cervia au patrimoine de Rome (A.). Au besoin, les négociateurs étaient chargés de faire peur au pape. C'est par tant d'efforts réunis qu'on se flattait

d'extorquer au souverain pontife la signature de deux actes nouveaux que les [agents apportaient avec eux : l'un était une dispense plus explicite que la première ; l'autre une bulle décrétale, où le pape invoquant l'autorité du Lévitique, déciderait que la loi divine repoussait comme incestueuse une union que le Deutéronome déclarait légitime. Du reste, Anne de Boleyn n'était plus la jeune fille qui spéculait sur sa chasteté pour monter sur le trône : c'était au témoignage des négociateurs, un ange de vertu pour lequel le roi brûlait d'une pure flamme. Le pape, plein de bienveillance pour Henri, ne voulant lui refuser aucune des grâces compatibles avec l'honneur du saint-siége signa la dispense nouvelle , mais subordonnée, comme la première, à la dissolution légale du mariage de Catherine par un tribunal ecclésiastique. Toutefois^ il hésita quand il fut question de la décrétale. Par ses ordres une con-

(1) Biiroet, 1. c, 1. 1, p. 135. (S) Id.. p. 139. .

(3) LÎDgard, t. II, p. 198.

grégatîon de cardinaux et de théologiens fut assemblée ; Henri y trouva quelques avocats zélés ; mais la majorité fut d'avis que la décrétale, telle qu'on la demandait, déciderait un point de doctrine controversé, condanmeraitune disposition du Deutéronome et flétrirait la mémoire de Jules II (1).

Après de longs débats sans résultat, Gardiner alla trouver le pape, et mêla avec tant d'adresse les menaces aux prières, que Clément consentit à convoquer une seconde réunion où l'on convint que Wolsey serait chargé d'examiner la validité de la dispense de Jules II, puisque, «d'après l'opinion d'hommes graves^» la bulle paraissait avoir été obtenue sur de fausses allégations. Une commission fut donc préparée le 3 avril, non pas dans les termes demandés par les agents, mais dans la forme la plus ample que le conseil du pape voulut admettre. L'acte autorisait Wolsey à s'aider des lumières de prélats de son choix ; à rechercher sommairement et sans formalités judiciaires quelle pouvait être la valeur de la bulle accordée par Jules II, et du mariage contracté entre Henri et Catherine ; à déclarer, nonobstant récusation ou appel, que la dispense était valable ou subreptice, le mariage valide ou illégal, et à prononcer, s'il y avait lieu, le divorce (2).

Quand le 3 mai Fox revint en Angleterre, apportant ces deux actes, Henri et sa maîtresse ne purent réprimer leurs transports de joie (3) ; on eût dit que les deux amants avaient obtenu l'autorisation du souverain pontife de ne plus faire qu'un lit. Mais Wolsey parut morne et attéré. Efifrayé de cette

(1) Lingard, L c, t. II, p. 199.

{^) Lingard, I. c, t. If, p. 199. — Voyex Facle dans Rymer, t. XIV, p. 237.

(3) Dr. Fox's UUer to Gardiner.—Sirype's App., p. 113.

responsabilité que Rome lui laissait 4 il prit peor t légalité d*une bulle , validité d'un mariage, inter-* prétation d'un texte sacré: Toilà ce qu'il avait à juger» Ilreculadevantcettesouverainetéqueraautorité lui déléguait, moins par humilité que par effiroi. Il n'est pas rare, du reste, de voir dans Thistoire des exemples de terreurs soudaines chez de plus grands coupables encore que Wolsey : illuminations imprévues que Dieu envoie au pécheur, comme un gage de miséricorde s'il est prêt à se repentir, comme un signe de colère s'il se bouche les yeux et les oreilles.

On dirait que, semblable à Saûl sur la route de Damas, Wolsey s'est entendu appeler par son nom. Il se relève, et plein de l'esprit de Dieu, il va trouver son maître dans cette vie, et lui déclare qu'il est prêt à lui sacrifier: nom, fortune, grandeurs, sang, tout, excepté sa conscience ; que prêt à paraître devant Dieu, et un pied sur la tombe, il a Juré ne faire au roi d*autre concession que celle qu'avouerait Téquité ; que juge souverain, en vertu de l'autorité pontificale, s'il trouve la bulle de Jules II légitime, il le dira dans sa sentence* Quelques lignes d'un témoin oculaire peuvent nous faire connaître les tourments de cette âme qui semble avoir peur de quitter le monde après avoir perdu son Dieu (1).

k II m'a esté dict d'assez bon lieu que le Roy luy usa de terribles termes à cause quMl sembloit Ten vouloir refroidir (dudivorce) et luy monstrer que le papene vouloit y condescendre. Quelquefois me pour^ menant avec luy qu'il me comptoit de ses afiSiires et de son cas particulier, comme aulcune fois il me compte assez privéement, et me parlant du progrès de sa vie jusques à cette heure et par là où il estoil venu

(i) Lingtrd, 1. c, t. II, p. 1S9.

à honneur, et comment il s'estoit gouverné, il me vint à repondre que si Dieu luy peult donner la grâce de veoir totalement la hayne de ces deux peuples ostée, et ferme amitié entre les princes et perpétuelle , comme il espère, et les loix et coutumes du. pays reformées comme il feroyt si la paix estoit venue, et incontinent il se retirera et servira Dieu le demeurant de sa vie, et que sans point de doute la première honneste occasion qu'il pourra trouver, il abandonnera les affaires (1). »

Et comme s'il comptait sur de promptes funérailles, Wolsey s'occupe de terminer ses constructions commencées , d'établir les dotations légales de ses collèges (2), de venir au secours de ses professeurs, de leur assurer du pain pour leurs vieux jours, de se faire aimer et bénir. Mais toutes ces généreuses résolutions tombent bien vite sous les secousses nouvelles de son démon familier. Quand il donne une main à Dieu, il s'accroche de l'autre au pouvoir, et la terre est plus forte que le cieL Pour garder la paix de l'âme et les sceaux de l'État, Wolsey a besoin d'un prélat romain (3) qui mettra la sentence des juges à l'abri de tout soupçon de partialité; d'une commission ou t poUicitation » que le pape ne puisse révoquer en aucun cas ; enfin d'une bulle décrétale où le chef de l'Église élèvera jusqu'au dogme, s'il est possible, le commandement du Lévitique.

Il avait jeté les yeux sur Campeggio, que la cour de Rome devait facilement lui accorder,

(1) Lettre de M. da Bellay, èyéqpe de Bayonne, à M. le grand nuBstre. ^ Mis. Bétlmae, ?<" 8605, p. 39. -^Legrand, t. III, p. 164 el soif.

(â) Ibid«

(3) And feU anxioos tbat tbe décision shoold rest ralher npon the ffMf^Hisability of a Koman cardinal, thaa upon himiell.-'TjUer, L c, p. aso.

Pour obtenir la poUicilation, voici la ruse dont devaient se servir ses émissaires à Rome : nous prévenons que nous n'écrivons pas un roman;

lis diraient au pape, pitîeusement, que par la faute du courrier le paquet parti d'Or viète pour F Angleterre avait tellement été mouillé dans la voiture, que la commission , trempée, maculée, illisible, n'avait point encore été présentée à Sa Majesté, et qu'en conséquence, ils priaient Sa Sainteté de leur en délivrer un duplicata. Le pape les gronderait (1) ; mais ils se hâteraient d'ajouter, pour l'apaiser, qu'assez heureux pour avoir retenu jusqu'aux moindres expressions de l'acte, ils en dicteraient la formule au secrétaire de la chancellerie. Pendant que le scribe écrirait, ils lui souffleraient deux ou trois mots décisifs qu'il copierait candidement ; et l'acte ainsi corrigé, revu, augmenté, interpolé, et sur parchemin, reviendrait en Angleterre, cette fois sans avarie, pour prendre place parmi les papiers de la couronne. C'est Gardiner qui devait entrer dans le trou du souffleur (2). La ruse est-elle plus digne du théâtre que de la police correctionnelle? C'est une question.

(1) Therefore, ye shall by some good way find the means to attain a new policilatioD, with such or as many of Ibe words and additions "which 1 devise, as ye caii get, which ye may do nnder this colour :— Shew to the pope*s holiness, by way of sorrow, how yonr cuUer, to whom ye committed the conveyance of the said policitation, so chanéed in wel and water in the carriage ihereof, as that the packet where it was, with such letters as were wilh the same, and amongsi others the rescript of the said pétition^ was totally wet, defaced, and not legible: 50 aslhatthe packet and rescript was, and is detained by him to wbom ye direct your letters, and not delivered among the others ioto tba king's hands : and unless bis holiness, of bis goodness, will grant unto you a double oî the said packet, ye see not but that there shall be some notable blâme impoted unto you for not better ordering tbereof» to the conservation of it.—Harl. Mss., Bam. vol. Il, p. 95.

(2) And thns coming to a policitation, and saying you will detiteil as much as you can remember according to the former, ye bj yow

Pour emporter la décrétale il faut arriver jusqu'au cœur de Clément, et Wolsey en sait le chemin : c'est un pape qui ne résiste ni aux prières ni aux larmes, car lui aussi a

prié et pleuré l

De nouvelles instructions partent donc pour ses agents à Rome. Il écrit à Casale : « Employez, magnifique seigneur, tout ce que vous avez d'esprit et de sagesse pour obtenir une bulle décrétale du pape; promettez-lui sur mon salut et mon âme, que je ne la montrerai à personne, que je la cacherai à tous les regards avec tant de soin et de zèle que Sa Sainteté n'aura rien à craindre, pas même une ombre de danger. Si je la demande avec tant d'insistance, ce n'est pas pour m'en servir, ce n'est pas pour en abuser jamais : ce sont comme des arrhes et des gages de la bienveillance du saint-père envers le roi, déposés en mes mains (1) , et que je garderai, moi, comme un témoignage, aux yeux de mon maître, que Sa Sainteté ne me refuse rien de ce que je sollicite, tant elle a de confiance en mon dévouement. Si, jusqu'à présent, le roi a spontanément défendu les intérêts du siège apostolique, je veux qu'on sache que, grâce à mon crédit, il serait décidé désormais à répandre son sang pour garantir la sécurité du saint-père (2).»

Les écrivains anglais les plus attachés k la réforme rougissent des manœuvres que Henri con-

wisdoro, and namely, yeM. Slepben (Gardiner), may find ihe means io get oê many ef ihe new, and other pregnant, fall and available irords, as is possible ; tbe same sîgned and sealed as the other is, (o be mritten in parcbmenl.—^Mss. ib«

(1) Sed ut quasi arrhâ et pignore summs paternœque S. D. N. erga regiam majestatem benevolentise apud me deposito.—Legrand, 1. c, t. III, p. 105-107.

(â) Une seconde lettre tout aussi pressante de Wolsey à Georges Casale existe au Brit.Hus. — Cott.» B. X.

sentit à employer pour extorquer un dWorce, L'un d'eux, M. Sharon Tumer, le cœur ému, ne cache pas ses sympathies pour le vieux pape (l) auquel tant de pièges étaient tendus. On a dû remarquer avec quelle habileté Henri sait exploiter le malheur. C'est quand Clément est prisQnnier, sans ressources, presque sans vêtement, portant encore sur la figure les stigmates des longues souffrances que lui a fait endurer le prince d'Orange, qu'à l'aide d'une pharisai'que pitié il vient lui demander un arrêt souverain. Il colore cette supplique de prétextes religieux : c'est un roi pieux qui sollicite à genoux, au nom de sa conscience troublée, la dissolution de liens qu'il regarde comme incestueux: d'une main tenant le livre qui, dans son duel avec Luther, lui valut le titre de défenseur de la foi ; de l'autre, un Traité sur la prohibition du Lévitique, son œuvre aussi, et que les plus doctes prélats de son royaume ont approuvé, assure-t-il en mentant Casale fait luire de l'argent pour corrompre des scribes, et étale de la vaiselle d'or devant des prélats qui n'ont pas même de quoi s'acheter une robe neuve.

Gardlner, qui n'a pas pu fléchir par la prière, les supplications et les larmes même la sainte obstination du pape, a recours, comme on nous l'apprend, aux menaces et aux

insultes : « Race d'ingrats que vous êtes, s'écrie-t-il dans un mouvement de colère «ans dignité, vous ne savez pas faire votre devoir. Vous avez l'air d'être simples comme la colombe, et vos cœurs sont pleins de duplicité, de ruse et de fraude ! Vous promettez et vous ne tenez pas. Que vous demandons-nous?^ Justice. Si vous persistez dans vos irré-

(1) We can hardly read the acconat of thèse objurgations, wlthoat some ajmpatby for the aûfortaoate pope. — Tamer, t. II, p. 217.



solutions t OQ dira hardiment que le oial vont a relira rintelligence, et Topinion que vous auret déchaînée, s'irritant de prétentiouB dont le pape commence lui«« même k douter, en fera justice en les vouant aux flammes (1). » . .

Il est probable que Gardiner n'aurait pas osé parler ainsi à Frundsberg , parce que le chef des lansqua** nets avait k ses côtés une épée, et à son poignet un gantelet de fer ; mais qu'avait-il à redouter de €% pauvre vieillard, qui n'avait pour s'asseoir qu'un mauvais coussin • dont on n'aurait pas donné vingt

sous (2) ? •

A toutes ces menaces, le pape se contentait de répon« dre avec une candeur d'enfant : « Ne me pressez pas ; je n'ai pas étudié lamatière ; je ne suis pas assez fort en droit canon pour prendre une décision irréfléchie (S). Et Gardiner, au lieu de rendre justice à la modestie du pontife, écrivait à sa cour : t Vous le voyez t on dit, en style canonique, que le pape a dans son sein la chAsse de tout ce qu'on nomme/M^ mais il parait que Dieu ne lui en a pas confié la clef (8), » Etlor»*

(1) 0, mostungralerul race of meni Most négligent of theirdaly! They, ivho ought lo be simple asdoTes, with an openbeart^arehillof every diiceit, and cqnning,and dissimidation. They promise ail (hingi in tbeir urords, and perform nolhing. V^e only asis^ justice of you ; as you pcrsist in doubt, a barder Ihought 'will arise in the mtnd eoncerning thisieat, that beaven bas taken away tbe key of knowtcdgt from it : and Ibe opinion hilberto exploded, wilt begio nd to displease, tbat ibe papai jura, wbicb lo Ibe pope bimseUare uncer* tain, are only ^^orlby of tbe dames. — Gardiner*s letter, Strype, 1. c, p. 07 et 98.

(2) Govered witb a pièce of an old coTerlet not vorth twenty pences — Turner, ]. c, 1.11, p. 211.

(3) His boliness said, tbat be was not leamed $ and to say trath» albeit it were a sayiog in tbe law, tbat tbe pope bas omniajura^ in tbe sbrine of bl§ breast, yet God neyer gave hiia tbe key to open il. —tir]rp«| 1. c, p. 99*

que le malheureux pontife était mené si rondement (1) (c'est l'expression dont se sert Gardiner), de grosses larmes lui tombaient des yeux.

Enfin les négociations sont closes : on annonce en Angleterre que le pape vient d'accorder la décrétale. Mais dans quels termes est rédigée cette buUe, dont on ne peut montrer l'original? Déclare-t-elle que l'union entre Henri et Catherine est illégale et nulle s'il est prouvé aux débats qu'Arthur était frère du roi ; — qu'Arthur et Catherine avaient atteint Tàge de puberté le jour de leur union, —et que le mariage, autant qu'on en pouvait juger par des présomptions, avait été consommé? C'est ce que Herbert et Burnet affirment en produisant une copie de la décrétale ; mais qui nous prouve la légitimité de leur version ? Est-ce qu'il n'y avait pas assez d'eau dans la Tamise pour rendre illisibles les passages importants de la cédule ? Asa^z de réactifs dans les officines de Londres , pour en effacer les dispositions qui pouvaient contrarier Henri et sa maîtresse? Nous allons voir que pour tromper l'opinion, on n'a pas besoin d'accuser la négligence d'un courrier, ou d'invoquer l'assistance d'un pharmacien : c'est au témoignage de Henri qu'il faut s'en rapporter sur l'authenticité de la copie. Même en admettant qu'elle résolût, comme Burnet le dit, le point de doctrine, la bulle laissait la question de fait à la décision des légats (2).

Campeggio, dont Wolsey avait réclamé l'intervention (3) dans le grand procès qui devait bientôt commencer, 'était une des lumières de son siècle. Sous

(1) We spake roundly unto him. •— Id., p. 100.

(2}Liiigard,t.II.p.300.

(3) Les ambassadeurs anglais avaient dit au pape : "We Uiougbt cardinal Campeggio should be a very meet pcrson to be sent Info Eog-land.*'—Strype^s Eccl. Mem., 1. 1, App., 76.

Léon X , il avait protégé Érasme contre quelques écrivains jaloux des travaux du philosophe (1). Plus d'une fois il avait invité le savant à se rendre à Rome ; il en voulait faire un diplomate (2) ; mais il fallait traverser des montagnes, affronter les auberges d'Italie : et le savant n'aimait ni les Alpes, ni les poêles énormes qu'il aurait trouvés sur sa route et dont la chaleur lui donnait à la tête ; c'est du moins l'excuse dont il se servit pour refuser l'invitation pressante du cardinal. Après la mort de sa femme, en 1509, Gampeggio avait pris les ordres sacrés; en 1517 il avait été décoré du chapeau de cardinal par Léon X , et plus tard employé par Adrien VI à des négociations importantes. Henri YIII l'avait nommé évêque de Salisbury (3) et lui avait fait présent d'un château à Rome, que ce prince avait magnifiquement meublé. C'était un homme d'une vive conception, mais d'un travail lent et difficile ; du reste, attaqué d'un rhumatisme goutteux qui lui interdisliit souvent jusqu'à la moindre occupation intellectuelle.

Or, il ne faut pas le dissimuler, c'est sur celte infirmité , et peut-être plus encore sur la

paresse de Gampeggio, que le pape comptait pour gagner du temps. Pendant qu'à Rome Clément voudrait, comme Josué, arrêter le soleil, à Londres on désirerait au contraire en doubler la marche. Campeggio avait reçu, pour instructions du pape, de voyager à petites journées (4), de se reposer en chemin ; et une fois à

(1) Epist. 2, L. XII.

(2) Epist. 102,1. XIX.

(3) Lingard, t. II, p. 201.

(4) 1 therefore repeat lo you, as I hâve already ^ritten, that you will endeaYoar, as much as possible, withoul giWng offence to the serene king, to delay Ihe prosecution of your journey.—Pamphlclcer, n« 43, p. 126.—Extrait des dépèches de Sanga à Gampeggio.*Lettere di xUl oomini illustri, 15 septembre, 1528.



Londres^de concilier les parties (1). Il devaltcotiseiller à la reine de prendre le voile, et au roi de renoncer à son projet de séparation (S); épuiser toutes les lenteurs de la procédure, et, à tout événement, s^abstenir de rendre une sentence (S) avant d*en avoir référé au siège apostolique. Dans quelques termes que fût rédigée la décrétale, on voit qu'elle pèse sur le cœur do pon-tife; aussi a-t-il bien recommandé au légat de la garder soigneusement, de ne la montrer qu*à Henri et à Wolsey, et de la livrer aux flammes quand ils en auront pris lecture (&}•

Fidèle à ses instructions, Gampeggio allait un train de voiturln ^ et couchait chaque nuit en route. Il mit près d'un mois pour ftiire le trajet de Rome à Paris. Jamais Henri n'avait été aussi heureux qu'en apprenant que le légat allait bientôt s'embarquer A Calais. Il se hAte alors d'écrire à sa bien-aimée :

< Le légat que nous attendons avec tant d'impatience est arrivé dimanche ou lundi A Paris. J'espère apprendre, lundi prochain, son arrivée A Calais, et jouir bientôt après de ce que j'ai souhaité si longtemps» pour plaire A Dieu et pour notre bonheur commun. Pour le moment je ne vous en dis pas davantage, sinon que je voudrais bien vous tenir dans mes bras ou être dans le% vôtres ; car il y a bien longtemps, je pense, que je ne vous ai embrassée. Écrite à onze heures, après la mort d'un cerf que j*ai tué de ma main, espérant, avecl'aide de Dieu»

(1) Pamphleteer, p. 126.

(2) And of exeriing every effort io divêtt ihe king firom hi$ présent sentiments, •—Pamphleteer, n° 49, p. 1S8.

(3} If however things should come to exlrçmily, yon wUI Rotsoffer any influence to extort from you a décision; bat wiil wait for farthOT instructions hence. Hoû

summum et maximum siimandahÊm.^lb.y

(4) Lingard, L c, p. 900.

d^en faire autant demain* De la main de celui qui, je Fespère, sera bientôt à vous (1). •

Pendant que le légat s'avançait à pas de mule vers TÂngleterre^ une épidémie terrible traversait comme rédair les différents comtés dupays^ laissant partout des traces de ses ravages ; on la nommait la suette, iweating aickneês (maladie suante). L'évèque de Bayonne, ambassadeur de France À Londres, Ta dé-« crite avec plus d'esprit que de gravité.

c Ce mal de suée, c'est une maladie qui est surve» nue ici depuis quatre jours, la plus aisée du monde pour mourir. On a un peu mal de tête et de caSixv et soudain on se met à suot. Il ne faut pas de médedn, car qui se découvre le moins du monde ou qui se couvre un peu trop, en quatre heures, aucune fois en deux ou trois, on est dépêché sans languir, comme ont fait de ces fâcheuses fièvres. Mais ce n'est pas grand^ chose, car il n'en a été atteint à Londres, de^ puis le dit temps, que deux ou trois mille. Hier, étant allé pour jurer la trêve, on les voit dru comme mouches se jeter des rues et des boutiques dedans les maisons, prendre la suée incontinent que le mal les prenoit. Je trouvai l'ambassadeur de Milan, sortant à grande hâte de son logis, pource que deux ou trois souldainement en étoientpris. Il faudra. Monseigneur, que tous les ambassadeurs en ayent leur part; au moins en mon endroit n'aurez-vous pas gagné votre cause, car vous ne pourez vous vanter que vous m'ayez fait mourir de faim, et davantage, le roi aura gagné neuf mois de mon service, qui ne lui auront rien coûté, ce ne lui aura été fait peu de profit. Par le dieu de Paradis, Monseigneur, quand la suée et la fièvre me viendra voir, et qull me faudra passer la

(1) La lettre est en anglais.

barque et la suée, je n'y aurai pas si grand regret que ceux qui sont plus à leur aise que moi ; mais Dieu les y maintienne (i) ! »

Il est curieux d'étudier pendant Tinirasion du fléau Fattitude des quatre personnages qui doivent remplir des rôles divers dans le drame auquel nous allons bientôt assister. Trois de ces acteurs, le roi, Anne et le cardinal, sont en proie au même mal, la peur. Anne s'enfuit dans le comté de Kent, au château de son père, oubliant son royal amant et tout entière aux appréhensions d'une mort imminente. Elle ne pense plus à Henri ni à lord Rochfort ; elle et son père attendent à chaque moment leur dernière heure; c'est à peine s'ils osent compter sur les secours du médecin Butts qui s'est enfermé dans leur donjon. Henri, à l'approche du danger, ne s'occupe plus de son affaire secrète. Pour conjurer le fléau, il se confesse tous les jours, et chaque dimanche il vient au pied des autels recevoir la communion (2). Alors son ancienne affection pour le cardinal semble renaître ; il lui écrit lettres sur lettres, et toutes plus

amicales les unes que les autres. U veut que le cardinal loge tout près de lui, afin qu'en cas de danger commun ils puissent avoir des nouvelles l'un de l'autre ; Catherine et le roi n'ont que le même lit, afin que si la mort venait, Henri pût demander un Pater à celle qu'il voulait

(t) Mss. Bétbune, v. 8603,

(2)... r^ demoiselle (Anne) est encore chez son père. Le roy est demeuré tout seul, se tenant serré. \\ s*est arrêté à 30 milles d'ici, en une maison que se fait faire M. le légat, poar ce qu'il ne voit proGler à rien de changer de logis, et m*a été dit de bon lieu qu'il a fait son testament et pris des sacrements pour le danger de la soudaineté. Il se tient fort sur ses gardes et tous les jours se confesse et reçoit Notre-Seigneur toutes les fêtes, 6t la roine pareillement qui est avec lui; aussi fait M. le légat, de son côté (*).

(*) Mit. Bélhuoe, v. ssoj.



répudier. Wolsey, plus couard encore, songe à ses dispositions suprêmes, prend une plume, et écrit son testament qu'il soumet à Tapprobation de son maître* Henri trace aussi ses dernières volontés, qu'il veut faire lire à Wolsey, afin que ce confident des pensées royales pût voir t la confiance et Tafiection qu'il plaçait en lui plus que dans tout honmie vivant (1). » Que la mort arrive maintenant, le maître et le favori , purifiés par la peur, sont prêts à comparaître devant le tribunal qui jugera toutes les majestés.

Catherine n'a ni ce faste de dévotion, ni ces terreurs pusillanimes: c'est qu'elle espère mourir comme elle a vécu, résignée aux volontés du cieL Tendre mère, épouse fidèle, chrétienne fervente, elle n'a pas attendu le danger pour prier; depuis qu'elle est reine il ne s'est pas passé un jour sans qu'elle entendît la messe, pas un dimanche sans qu'elle communiât. Tout ce qu'elle demande, c'est de mourir la première, à côté de Henri et de Marie.

La mort ne vint pas, le fléau cessa , et alors Anne, Henri, Wolsey et Catherine reprirent le chemin de Londres. L'ambassadeur français avait prédit qu'en l'absence de sa maîtresse Henri oublierait sa passion ; il s'était trompé. « Je suis mauvais devin, disait-il; et pour vous dire ma fantaisie, je crois que le roy en est si avant qu'aultre que Dieu ne l'en sçau-roit oster (2).»

Peut-être y avait-il dans cette attraction de Henri vers Anne, contre laquelle le temps ne pouvait prévaloir, des mystères physiologiques que la science seule saurait expliquer.

Le fléau passé (3), les impressions que le danger

(1) LiDgard, I. c, t. II, p. 202.

(2) Lingard, ]. c, t. III, p. 164.

(3) Heori VIU possédail des conoaissaoces en médeciDe. Ao Mas.



aTaît exercées sur l'esprit du roi s'effiatcèrent, et Fa-mant reparut avec des désirs que Tabsence n'avait fait qu'irriter :

i Ma mignonne 9 écrit^il, je voudrais avoir des nouvelles de votre santé et de votre bcmheur, auquel je prends autant d'intérêt qu'au mien propre, priant Dieu, s'il lui plaît, de nous réunir bientôt, car je vous assure qu'il y a longtemps que j'attends ce moment , lequel, quoi qu'il en soit, n'est certainement pas éloigné. En l'absence de ma meilleure amie, je ne puis moins faire que de lui envoyer en mon Qom une pièce de chevreuil, comme un souvenir du cœur de Henri, prédisant que je vous servirai bientôt moi-même de régal, et plût à Dieu que ce fût dès à pré^ sent (1). »

Anne, dans ce moment qui va décider de son sort, et lui donner ou lui ravir une couronne, oublie le passé, et n'a plus pour le cardinal que de douces paroles»

Un jour elle lui écrit : cPardon si j'interromps vos occupations par une lettre si mal tournée que la

Brit., col). Sloane, 1047, est un volame contenant dWerses recettes dont quelqoeA'Unes portent le nom du roi. La première est qd emplâtre composé par Sa Majesté ; beaucoup d^onguents y sont aUribaés à ce prince. On Ut en tèle d'une préparation pharmaceutique : Emplâtre pour lady Anne de Ctèves, pour moUîfier, résoudre certains engorgements contraetés par le f^oid, et dissiper des borborygmes d'estomac. Dans Touvrage qui a pour titre : An hospUall for ihe diseoHd, in-4<',Lond., 1595, fol. G., p. % est un remède contre la peste, découvert par le roi Henri VIII, et envoyé au lord maire de Londres. Parmi les Mss de sir Bans Sloane est une recette ainsi indiquée : "A Ifedyeyn for the pestylence of kyng Henry the. eighth wyche bath helpyd dyvers persons."

Au Mus. Brit., Mss. Cott., Titus, B. I, p. S99, est une lettre de air Brian Tnke à Wolsey, où le roi se montre fort inquiet de la santé du ministre, et lui prescrit, s'il veut promptemenl guérir de la suette, de souper légèrement, de ne boire de vin que iorl modéré-ment, et de faire usage de pilules dé Raaès.



mienne ; ne l'attribuez qu'à la joie que j'ai ressentie en apprenant que vous étiez en bonne santé. Je ne cesserai jamais de demander à Dieu, dans mes prières, la conservation de jours qui me sont si chers ; c'est le seul moyen de m'acquitter de

toutes tos bontés envers moi... •

Et une autrefois ; «...Oui, mylord, tout ce que j'ai de félicités en ce moment, je vous le dois ; aussi vous aimé-je plus que personne au monde, le roi excepté. Tant que je vivrai, je vous le promets, je m'étudierai à vous donner des marques de ma reconnaissance... Dieu soit loué qui a daigné conserver deux personnes qui me sont si chères, le roi çt vous, mylord. Je ne doute pas qu'il ne vous ait gardé pour l'accomplissement de grands desseins. S'il est dans les décrets du Ciel que mon affaire soit terminée^ je lui demande, dans ma prière, que ce soit au plus vite ; c'est alors, mylord, que je serai eil état de reconnaître toute les peines que vous vous donnez pour moi (!)...>

(t) Voyez fiumet, t. I» p. 145*t4B.--Harl. MMcelh, p. M.-^ Wmphl.» p. 149. — Turner, t. II, p 238-245. — Fiddes's Life of card. Wofsey, in-fot.. Lond.. 1726, Collece., p. 20* et 205. -^La prc-imère kltre d*Ajitie à Wolêey est conaervée an Brit. Mm.Yitetl*, B. XII (*) y U deaxièiiie. Mit. Gott., Otbo, C« X, p. SiB.

O M* nu* crtH qnè MUt Mtn, iiM HgUttair», est é€ OMlwrlM 4*A9âgMt.

## CHAPITRE XX.

## GAMPEGGIO. 1528^1529.

ArriTée de Campegglo en Angleterre. — Sa visite an roi et à la rdne. • Attitude de Catherine devant les légats. — Nouvelles intrigues de Henri i Rome. — Mission de Brian et de Pierre Vannes.—Gardiner nienac.e le pape d*un schisme de 1*Angleterre avec Rome. — Les légats procèdent an Jugement — Catherine et Henri sont cités devant le tribunal ecclésiastique.—Ca* tberlne est déclarée contumace.—Incidents du procès.—La reine en appelle au pape.

Vers la fin de septembre 1528, Campeggio toucha les côtes d'Angleterre ; le 1" octobre il était à Cantor-béry (1). La goutte le faisait tellement souffirir qu'il ne pouvait plus supporter la mule : on le portait en litière. Il passa la journée chez le duc de Suffolk, puis le lendemain traversa la Tamise et alla loger chez révêque de Bath, où les douleurs le retinrent au lit pendant près d'une semaine (2). Anne Boleyn, sur l'invitation du roi, s'était éloignée de Londres* « A voir ensemble Catherine et Henri, dit un témoin oculaire, ne sçauroit-on se rien apercevoir, et jusqu'à cette heure ne ont que ung lit et ugne table (3). lOn eût dit que Henri avait peur de Campeggio autant que de la suette.

Catherine semblait sans crainte, comme elle était

(1) On peut voir au Mas. Brit., Mss. €ott., Vit., B. XII, uoe lettre de Brian sur la réception da légat à Gantorbéry.

(2)Legrand, 1. c, t. I, p. 97. —Mas. Béthune, ▼. 86(12. —Ga« ▼endish, 1. c«, ch. X.

(3) Lettre de du Bellay, Hss. Betbu, ib. — Legrand, ib., p. 170.

«

sans reproche, « et, continue le même témoin, fesoit toute telle chière et tenolt telle contenance qu'elle a jamais faict en ses plus beaux triumphes(l), » Wolsey, tourmenté, cherchait à étouffer Tirritation du peuple, qui, ému de pitié à la vue des grandes infortunes de la reine, regardait passer le roi d'un œil menaçant, souriait en apercevant le ministre^ et disait tout haut: • Quoi qu'on fasse, qui épousera la princesse Marie sera après roy d'Angleterre (2). »

Le jeudi 22 octobre 1528, Campeggio eut sa première audience du roi. Il avait préparé son discours qu'il remplit de fines louanges envers le prince qui s'était constamment montré l'allié fidèle du saint-siége ; envers le pape qui paraissait disposé, de cœur, à faire pour Henri tout ce qu'un bon père peut accorder au meilleur des fils. L'allusion fut comprise par tous les courtisans, mais Henri avait besoin d'engagements positifs (3).

Alors commencent les obsessions. Campeggio est à son tour le monarque de l'Angleterre.' Henri ne le quitte presque pas, il le visite le soir et le matin, le caresse et le cajole. On voudrait le faire parler ; mais le légat refuse de s'expliquer, et se renferme dans ces mystérieuses profondeurs du silence diplomatique, où il veut rester impénétrable : son œil est impassible, autant que sa bouche est discrète (û). Henri revient à ce vieux système de corruption qui lui a rendu tant de services.

Avant d^entrer dans les ordres, Campeggio avait été marié. En arrivant en Angleterre, il amenait avec lui son second fils Rodolphe, que Burnet vou-

(1) Da Bellay, ib. (2}DuBella7,ib.. p. 204.

(3) Legrand, t. II, p. 100.

(4) Legrand, ib.



droit représenter oomine un de ces blitards qui foW aaient trop souvent, au XYP siècle, partie du per* sonnel des grands seigneurs (1). On coniéra donc Fodr^re de chevalier à Rodolphe ; mais le père, seii^ siUe du reste à oette politesse royale « conserva la meniez impassibilité. Alors on essaya de le tenter par l'appât du riche évêohé de Durham qui rendait dO,0(X> liv. par an ; Campeiggio refusa révôohé dont les revenus, pendant la, vaeance du siège, furent abandonnés à la oiaitresse du roi. Elle en jouit pendant un an (2). A cette époque, sur la présentatioD d^Anne, Tonaiall prit possession de révèché(&).

Fidèle à ses instructions, le légat exhorta le roi, de la part du pape, à renoncer à son

funeste po^jet. Pour émouvoir le prince, î) lui rqsréaeata le tort que le divorce ferait à sa réputation, le mécontente* ment du peuple, le courroux de Gharlea-^Qûiit, le désespoir d*un enfant, la mort peut-être d^une mère; niais Henri fut infleiible (ft). Au lieu d^une diapense, e^élaierït des conseils que lui apportait Campcggio.

Le 27 octobre, les deux légats, accompagnés de quatre autres prélats, allèrent rendre visite à la reine. Catherine, qui n*avait pas été prévenue » les reçut avec une émotion visible. Gampeggio, après F avoir sahiée au nom du souvwaio pcûatife, la con* jura de consentir à quitter un prince dont elle na

(1) oc Campeggio passait le j^Qur au jeu «a àU çh«9se, ^t avait lonm aTeç lui en Angleterre un de ses bâtards. » — Burnet, Hist. de ta Ré-formation : trois calomnies en moins de trois %Aes!—'Tc^ei Leg w md, !.. Il» ^ ^, Réfutotioa do Barnet.

(,2) For it i& a very curioua, b«t pQsHite fact^ (Jbat the profiU ^ revenues of that episcopal palatinale were actually gtven np for one year to Anne Boleyn. — Howard, 1. c, p. 437.

(3) The lady, having enjoyed it for a year» was cooHm^ i»f^ up the episcopal throne for the prospect ol a m#r« knlNsal CÊm ; and Tonstall took fuU possession. — Id.» ib.

(4)Legrand, t. II,p. 101.



possédait pins raffection, à sacrifier son repos à la paix de la chrétienté, et par un acte d'héroïsme dont le monde lui tiendrait compte dans cette vie, et Dieu dans l'autre, à prévenir un schisme que sa résistance amènerait infailliblement en Angleterre (1). Catherine savait sous quels funestes auspices avait été contracté son premier mariage. Une des clauses secrètes de son union avec Arthur avait été que, pour affermir la couronne dans la maison de Tudor, dont elle épousait un rejeton , on ferait mourir le jeune comte de Warwick, la dernière tige des Plantagenets : et ce sacrifice stipulé avait été consommé, en présence même du chancelier de Castille (2). Le sang des Plabtagenets lui semblait être la cause des malheurs qu'elle éprouvait. Campeggio crut tirer parti de cette funèbre image, pour décider la reine à prendre le voile.

Mais Catherine était mère, et Marie était à ses côtés. • Mylords, dit la reine, en regardant fixement les légats, c'est une question, selon vous, si mon mariage avec Henri, mon seigpeur, est légitime, quand depuis près de vingt ans nous somme unis ! Û y a des prélats, des lords, des conseillers privés, et le roi lui-même qui savent que nos noces ont été saintes et pures ! et Ton voudrait les faire passer aujourd'hui pour abominables I Cela est prodigieux, mylords I Quand je pense de quelle profonde sagesse était doué Henri VII ; combien m'aimait tendrement Ferdinand mon père, sans parler du pape dont je garde soigneusement la dispense, je ne puis me per-

(1) Aveva il cardinal Campeggio cercato(con/brme agliordinidati" gli dal papa) di rianire gli animi del re e délia regina, ma in ?ano per la dorezza del Re. Nulladimeno consolava la regina e la confor-tava per sua roaggior stcurezza a ritirarsi a vipère in qualche roona-stero. — De' Rossi,ib.» t. m, p. 43.

(2) Voyez le chapitre !•' de ce TOlame, p. 51.

m

suader qu'un mariage contracté sous leurs aospices soit une union sacrilège !... >

Et se tournant vers Wolsey.

«Mylord, je vous accuse! Cardinal d*York, c*esl vous qui êtes la cause de toutes mes souffrances. Ma franchise vous a sans doute offensé. J*ai dit ce que je pensais de vos brigues, de votre arrogance, de votre ambition, de votre insupportable tyrannie; vous vous êtes vengé de moi et de mon neveu, et votre vengeance a dépassé nos mépris ! » Et elle se retira, sans permettre à Wolsey de se justifier (1).

Henri, qui*n'avait pu ni intimider ni corrompre Campeggio, voulut le compromettre ; la lettre qu'il écrivit à sa maîtresse nous montre quelle complaisance il voulait obtenir du légat :

« Ce qui a retardé ma lettre, c'est le désir de vous annoncer une bonne nouvelle, qui vous fera plaisir et à moi aussi ; ce qui me dédommagera de mes tourments et de mes peines. La maladie du légat, si bien disposé pour nous, est la seule cause du retard qu'il a mis à vous rendre visite; mais j'espère que quand Dieu lui aura rendu la santé, il se bâtera de réparer ce retard (2). Je sais qu'il a dit, en se plaignant du bruit répandu qu'il était impérialiste, qu'on verra' bien dans cette affaire qu'il ne l'est pas du tout. Écrit de la main de celui qui voudrait être à vous comme il l'est déjà de cœur. »

Le vieux cardinal prétexta sa goutte pour refuser

(1) Hall qui donne le discours tout entier que la reine prononça en français , dit le tenir du secrétaire de Campeggio (p. 751 et 755). — Tumer, t.II, p. 256 et257, et Godwin, L c, p. 141 et suir., le citent k peu près dans les mêmes termes. —De* Rossi, 1. c, U Ilf, p. 44.

(2) The unfarnyd sjkness off this well wyllyng legate doth some-what retard hys accessc (o your présence ; but I trust yerely, when Ciod shall sonde hym beltho, he vyll vith dilygence recompence his Jcmuwre.— Mss. de la Yaticane.

de rendre visite à la maîtresse du roi. On Taurait peut-être sifflé sur son chemin, car le peuple, indigné de la conduite du monarque, continuait de murmurer. Rassemblé autour du palais de Catherine, il ne cachait ni sa pitié pour la reine, ni son indignation contre le souverain.

Henri voulut étouffer la voix du peuple. Un diman* che il donna Tordre au lord maire, aux aldermen, aux membres du conseil, aux grands seigneurs de la cour, aux principaux marchands de la cité de se rendre à sa résidence de Bridewell (1). Après une peinture animée des outrages qu'il avait reçus de Charles, et des raisons qui le portaient à traiter d'une alliance avec la France; il ajouta : « Vous savez si j'aime Marie, ma fille unique ; mais je ne veux pas vous cacher que lorsqu'il fut question, dernièrement, d'une union entre cet enfant chéri et le fils de François , le duc d'Orléans, des doutes s'élevèrent dans l'esprit des conseillers intimes de mon allié, le roi de France, sur la légitimité de Marie, née d'une mère qui avait été mariée à mon frère Arthur. En ouvrant les saints livres, je lus ce verset du Lévitique : « Que le frère n'épouse pas la veuve de son frère. » A ce commandement suprême, Dieu, qui sonde les cœurs, sait de quelle anxiété douloureuse mon &me fut agitée, car ces mots semblèrent me demander compte du salut dé ma femme, de ma fille, et surtout de mon âme, qu'attendraient, au delà de cette vie, d'éternels tourments, si averti de l'inceste où je vis, je ne cherchais à en sortir (2). Ne Toubliez pas, c'est le jugement du saint-Ci) Hall, l.c.,p.75t.

(2) Est mihi qaidem filia ^aam eo acttori paternae charitalis affectu compiector, qiièd aliam sobolem non habeo. Sed noiim qaemquani ▼estrûm latere agitatum nuper esse inier me charissimumque fratrem Franciscum, GaHorom regcm, de matrimonio inler .filiolani

siège que j'implore en ce moment ; nous sommes résolus fermement, moi et mon peuple, d'obéir à la sentence qu'il rendra (1). Toutefois, qu'on soit plus circonspect à l'avenir ; qu'on n'oublie pas que je suis roi, et qu'il n'y aurait si belle tête que je ne fisse voler au besoin (2). »

On dirait d'un imbroglio espagnol, que ce drame de divorce : on veut un dénoûment, mais à chaque pas naît un nouvel incident qui semble indéfiniment l'ajourner» Wolsey, qui venait d'échouer contre l'énergique résolution de Catherine, cherche autour de lui quelque personnage important qui l'aidera peut-être à triompher de la reine : il s'adresse à l'évêque de Bayonne, du Bellay, ce conteur enjoué, qui fait de l'esprit, même en parlant de la peste 9 mais qui a vécu trop longtemps À la cour pour être théologien. C'est à l'aide de la scolastique que Wolsey essaye de lui prouver l'illégalité du mariage, et peu s'en faut que du Bellay ne se laisse prendre aux arguments de l'aristotélicien, et ne se réveille un

illam meam et Henricam dacem Aarelîanam (filiam ejos nata mino-rem) celebrando, eainque affinitatem utrisque D09trum placuîsse, donec per Gallam quemdam ab intimis consiliis scropulus incideretar de û\m natalibus. Yehementer quippè dubitare se asserebat do sporia ceosensa-esset atpote me paire genita ex iUà matre qaae fralri meo germano antea denupsisset, Aperlis sacris paginœ verbis prohiberi dictitans, ne quis fratris relictam ducat.... haec mihi cûm essent nanciata, novit Deus cordium inipector quàm gravi dolore aoimmn meuiQ percolserant. £t quidein eis verbis videbar mibi qaasi in jus Tocari non solùm de uxore et flliâ, sed etiam de anima coi

post mor-tem sempiterni et inevitabiles cruciatus debebantar si de tàm hor-. rendo îneesta admonitus emendationis viam non îngrediar.—Grcdwin» Rer. Angl., p. 36 et 37.

(1) Aliud reliquam non pato quàm ut sanctie ledis apost., jodi-cium implorem, cal mecateroaque omoes œquam ceoseo acquiescera. —Id., ib..

(2) Lettre de du Bellay, 17 novembre 1538. Usa. Bélhune, o» 8603, p. 167. — Legrand, t. III, p. 217-218.

anaUil %û Èé creyant uû graod caii»oifil84 Mal» aprte une lutte de quelques instants entre ramoilf-»pFq)re H la raiion, la raison Remporte» et réyèqttb atoûe oandidenaent au cardinal qu'il a presque oublié ats Pères. Seiiiemeût, tout ce qu'il peut lui promettra 4 c'est da parler A Gampaggio. Mais au premier mot qu'il adresse à ritallab» du Bellay s'aperçoit que le légat est t dur à l'éperon ; • et quand il se hasarde timidemeat à demander si Jules II a pti ac-Qorder la dispense, Gampeggio l'afrête soadainemant en loi disant que douter du pouvoir du pape serait « subvertir sa puissance qui est infinie (i). »

On se retourne vers Rome, On essaye, pdur fléebir les rigueurs du souverain pontife ^ de deux hoidmes qui» n'ayant jamais encore servi le roU porteront dads leur négociation une ardeur qui manquait peut*ttre aux agents qu'on avait employés jusqu'alors i l'un le nomme Brian, chef des valets de pied « et l'autre, Pierre Vannes, secrétaire du roi. En lisant la eoiti-mission de ces apprentis diplomates, on comprend «3omment on n'a pas voulu en charger des théolo* giens.

Pierre Vannes et Brian devaient demander aux premiers canonistes de Rome, mais sous le plus grand secret :

Si, lorsqu'une femme prend le voile, le pape ne peut autoriser l'époux à se remarier;

Si, lorsque l'époux entre dans les ordres religieuk afin d'engager sa femme à prononcer également des vœux, il ne peut pas être relevé de ses serments et se remarier ;

Si, pour des raisons d'État, le pape ne peut autoriser un prince, à l'exemple des patriarches, à prendre

(1) Oo peut voir dam Legrand U récit de celte intrigue, l. III, p.309etiuiv.



deux femmes dont Tune seulement am^ait le titre de reine (1) ;

Si Marie ne pourrait pas épouser le duc de Richmond, fils naturel du roi; en d'autres termes, si Clément ne pourrait pas accorder une dispense que Jules, disait*on, n'avait

pu oc^oyer sans violer le commandement de Dieu (2).

J. Casale en même temps, devait soutenir la nécessité d'un divorce immédiat, à Faide d'arguments tout physiologiques, fondés sur des infirmités secrètes dont la reine était atteinte, et qui, dégoûtant Henri, avaient inspiré à Sa Majesté la résolution de faire désormais deux lits (3).

Gardiner, dont nous connaissons déjÀ la morgue insultante, était chargé par la cour de faire peur à Clément. Il avait l'ordre de déclarer au pape que si Campeggio ne se hâtait de terminer l'affaire, le roi prendrait le parti de rompre avec Rome. C'était le dernier mot du prince « défenseur de la foi (h). >

(1) Lingard, t. II , p. 204.—Collier, t. O, p. 29 et 90.—Legrand, t. I,p. 108et 109.

(2) L'allra disponesse che Maria nata di lai e délia regina Caterina si potesse mariiare col daca di Richmond pure sdo figlio natarale, per istabilire la successione net regno. — De' Rossi, 1. c.,t. lil« p.44.

(3) There are some particolar reasoDS to be laid before bis boliness in priyate, but not proper (o commit to writing, apon whicb accoant, as well as by reason of some distempers whicb tbe queen lies ander. wilhout hope of remedy ; as likewise tbrough some scruples whicb disturb tbe King's conscience, insomoch that bis majesty neither can nor will, for ihe future, look upon her, or live with her as bis Vif^> be the conséquence what it will.—Carte, roi. III , p. 90«—Herbert , p. 100. — Tyller, p. 255, note.

(4) Dr. Gardiner was instrucled to déclare to the Pope, that if he did not order Campeggio to proceed to the divorce, the king of Bngland would withdraw bis obédience. — Turner, I. c., t. H, p. 265. — Legrand, t. Il, p. 295.

Toute rintrigue est (rès-bien exposée dans De* Rossi, Memorie storiche dei principali ay^enimenti politici dltalia, seguitî dorante il pontificato di Clémente Vil, t. III. hauteur appartenait k la

Mais tout à coup un rayon d'espoir luit aux yeux de Henri : on apprend en Angleterre que le pape est dangereusement malade, et que les médecins ont déclaré que sa mort était inévitable ; c'eût été pour Henri, il le croyait du moins, une grande fortune que le trépas de Clément YII, auquel allait succéder Wolsey. Aussitôt les ambassadeurs reçoivent Tordre d'employer toute leur influence pour obtenir au favori un grand nombre de voix^ A Londres on discute les chances du cardinal, on compte les votes qu'il obtiendra, on nomme les vieux cardinaux qui lui donneront librement leurs suffrages, on cite les jeunes dont il faudra nécessairement acheter la conscience, etl'onentenddéjàledataire criant au peuple assemblé sous les fenêtres du conclave : « Yous avez un pape nouveau ; c'est Thomas, cardinal de Sainte-Cécile, ar« chevêque d'York, lég^Aàlatere du saint-siége ; et le roi donne au pape futur quinze jours pour

prononcer le divorce. Mais le soir même tous ces vains calculs sont confondus. Clément a rouvert les yeux, et comme par un miracle est sorti du tombeau : le ciel est d'airain pour Henri.

n restait un moyen, mais violent, pour montrer aux représentants du saint-siége que la menace d'une rupture ouverte avec Rome, proférée par Gardiner, n'était pas vaine ; et le roi l'employa (1). Puisqu'on .lui refusait Anne, il allait aux yeux de l'Angleterre lui

cbancellerîe romaine. Il dit positivement en parlant de Clément Vif : «Disegnodi abbracciare quieslo negozio nonper concladerlo, chènon ebbe mai il pensiero di ciô fare, ma per non perdere Tamicizia di Arigo»» t. III, p. 14. Il ajoute en rhônneurdu pape : «£ sebbene gli fosse yenntaj come si suoi dire, la palla in mano, per veodicarsi délie ingiurie ricevule da Cesare e dalle sae armi, tuttavia non lo Tollefare,» p. 15.

(1) Barnet*s Records, II, n« 20. — Foxe's AcU and Mon., p. 202, 205. ^ Tnrnèr, t. II , p. 265.

donner en quelque sorte leA attribut! et Im préitiga-tives de la royauté* Anne fut rapi^elée de aon eiiL < Mademoiselle de Boulan, raconte notre historitli habituel, est à la fin venue» et Ta te roy logée en fort beau logis qu'il a faict bien aocobstrer tout auprès du sien i etluy eitla cour faiete ordinairement tous les jours plus grosse que de longtems ne feut faiete à la royne (l)i » Le roy ne cessait de faire présent à lady Anne, c'est le nom qu'elle portait^ de bijoux, de robes, de fourrure», de soieries, de drap d'or. Catherine avait été reléguée à Greenwioh. Dans son livre de dépenses de 1539 k 1633, on trouve plus de quarante sommes différentes données par Henri à sa maîtresse, une seule de vingt livres à Marie ^ et rien & Catherine (2)* Quelque temps après le retour de lady Boleyn À la cour, on crut à certains aigops qu'elle n'occupait pas seulement à table la place de la reine * et notre évêque du Bellay, en sa qualité d'ambassadeur, chargé d'instruire sa cour de tout ee qu'il voyait ou devinait, écrivait au grand maître Montmorency : « Je me doubte fort que depuis quelque tems le roy s'est approché de bien près de mademoiselle Anne ; pour ce ne vous esbabissez pas si l'on vouldroit expédition, car si le ventre croist, tout sera gasté(S}«B On attendait maintenant à Londres que suivant la poUioitation obtenue du pape les légats procédassent au jugement. Campeggio obéissait aux instruo-: tiôns du pontife. Il donna lecture de la bulle au prince ainsi qu'à Wolsey. Henri voulait que cette bulle fût communiquée au moins aux membres de son conseil privé : l'Italien refusa d'en laisser prendre

(1) Lettre de Moos. da Bellay à M. le grand maître. *^ Mss. Bé-thune,'¥ol.8604.

(2) Hall, 1. c, p. 704. — Lingard, I. c, t. II, p. SOS, soie t.

(3) Lettre de M. do Bellay. — Mss. BèUiane, ib.

coi^eoQ communication (!)• Un courrier partit alors de Londres pour Rome ; on eut

recours à de nou^ Telles menaces, à de nouvelles prières : Clément (ut inexoraUe. Cette fois, ce n'était pas Wolsey, mais le roi lui-même qui dirigeait les débats par rentre^-mise de Brian ; l'ambassadeur répondait aux côm«-munications royales par des lettres adressées k Anne Boleyn (2). Le ministre n'avait plus la confiance de son maître ni celle de la favorite.

Nous avons vu que les objections à la dispense de Jules II étaient de deux sortes : les conseillers du roi niaient que le pape eût eu le pouvoir d'accorder des dispenses pour le mariage d'un beau-^frère avec sa belle-sœur d'après la prohibition formelle duLévitique; ils attaquaient la vérité des allégations sur lesquelles la bulle était fondée. Le premier argument qui tendait à l'affaiblissement du pouvoir pontifical avait fini par être abandonné ; on insistait particulièrement sur la se^ cond argument: renonciation mensongère des motife d'impétration. Mais Catherine étonna les ministres du prince en leur montrant la copie d'un bref qui lui avait été envoyé d'Espagne ; il était accordé par Jules II, daté du même jour que la bulle et conçu dans des termes auxquels on ne pouvait faire les mêmes objections qu'à la dispense originale. Ce fut un coup de foudre pour les conseillers de Henri, un éclair d'espérance pour les légats que l'apparition de ce bref, qui avait tous les caractères d'authenticité désirables. Les légats étaient autorisés à prononcer sur la validité de la bulle, et avec des restrictions encore dont Oément avait accompagné la poilicHa^ lion; mais ils n'avaient pas mission de contester le

(1) Lingard, 1. c, t. Il , p. â04.

(2) State-Papert, t. I , p. 330.

bref qu'exhibait Catherine. De nouveaux courriers traversent les Alpes. On demande à Rome une commission plus ample, ou la révocation du bref, ou bien une sommation à Tempereur de représenter Torigi-nal. Henri insiste sur cette expression 4e plenitudine poiestatis dont s'est servi Clément ; il ne doute pas dans sa ferveur tout nltramontaine que le pape ne puisse, de la plénitude de son autorité , étouffer la voix de Catherine, lui ravir le titre le plus sacré et le plus doux, celui de mère, annuler la décision de son prédécesseur Jules II, se mettre au-dessus des lois, fouler aux pieds toutes les formes de la justice humaine. Mais Clément répond à Gardiner qui le presse et le pousse, qu'insensible au danger comme à l'intérêt, il n'écoutera que la voix de sa conscience ; on a demandé des juges : les juges prononceront, et le pape confirmera, s'il y a lieu, la sentence des légats.

Au mois de juin 1529 s'ouvrirent ces assises où la majesté royale, dit Stowe, devait comparaître en suppliante. On avait préparé dans le monastère de Black-Friarsun vaste amphithéâtre au milieu duquel s'élevaient les deux trônes du roi et de la reine. Aux deux côtés de rhémycicle étaient les sièges des juges ecclésiastiques ; au-dessus les fauteuils des secrétaires et des clercs : le secrétaire en chef était le docteur Stepben Gardiner, qui fut depuis évêque de Winchester ; l'appariteur était Cooke, qu'on nommait alors Cooke de Winchester. A droite du roi était assis le légat Campeggio ;

& droite de la reine le cardinal Wolsey; aux deux extrémités du cercle les conseils des deux têtes couronnées (1). Les avocats du roi étaient Richard Sampson, doyen de la chapelle royale;

(f ) Howard, l. c, p- 441.

John Bell, docteuren droit, Peter et TrigoneL Ceux de la reine étaient Warham, archevêque de Cantorbéry ; Fisher, évêque de Rochester, et Standish, évêque de S. Âsaph (1). Gampeggio et Wolsey s'étaient adjoint comme conseillers, Longland, évèque de Lincoln et confesseur du roi ; Clerk, évêque de Bath; John Islip,. abbé de Westminster, et John Taylor, maître des rôles (2).

La commission ou poUicitation fut apportée par révêque de Lincoln et donnée au protonotaîre des légats, qui la lut à haute voix,.puis les cardinaux jurèrent quMls l'exécuteraient fidèlement. Alors les secrétaires prêtèrent serment, et le roi et la reine furent cités à comparaître devant le tribunal le 18 du mois de juin, entre neuf et dix heures du matin, et les juges se levèrent (8).

Le 18 juin la reine se présenta en personne devant rassemblée^ protesta contre ses juges et se retira: la première séance fut remise au 21 juin (&).

En rentrant à son palais ^ Catherine trouva sur son passage quelques figures menaçantes. Des agents de mensonge payés par le roi répandaient parmi le peuple des bruits injurieux à Phonneur de la reine : on murmurait qu'elle conspirait en secret contre la vie du roi et du cardinal ; qu'on avait saisi tous les fils du complot; qu'au lieu de prier Dieu, elle se livrait à une gaieté scandaleuse ; qu'elle souriait à tous ceux qui l'approchaient, pour les gagner à sa cause, et ruiner ainsi le prince dans l'affection de son peuple (5). Le roi avait lu Tacite, et pour perdre

(1) Bornût, I. c.» t. I, p. 183.

(2) Legrand, 1. 1 , p. 132.

(3) Brit. Mus.,Mss. Vitell., B. XII. Barnet, 1. 1 , p. 183.

(4) Ib.

(5) Burnet, 1. c, 1. 1 , p. 181 et 185.



une pauvre femme, il employait les rases de Tibère ; mais Dieu donna à Catherine le courage de mépriser ces lâches calomnies.

Le 38, la cour de justice étant assemblée, Tappa-riteur cria en latin, suivant la formule ordinaire : « Henrice , Jnglorum rex , adesto in curiâ. » •Jdsum, répondit le roi en se levant de son trône. » L'appariteur continua :

^Catherina^ Anglorum regina , adesto in curiâ (1). » La reine, au lieu de répondre, quitta son siège et se précipitant aux genoux du roi, les mains jointes : « Sire, dit-elle, avec un accent dont sa vertu et ses malheurs augmentaient encore l'effet : pitié et justice, voilà tout ce que demande une reine, sans appui, privée de ses parents, de ses amis, délaissée sur une terre étrangère et exposée à la haine de ses ennemis. J'ai quitté ma patrie sans autre garantie pour ma su-reté personnelle que les liens sacrés qui m'unissent à vous, sire, et à votre maison. J'espérai que je trouverais dans ma nouvelle famille un rempart contre les coups du sort, et non pas des violences comme celles dont on ne cesse de m'accabler. J'en prends Dieu et ses saints à témoin ; dites,

si, pendant plus de vingt ai>s, je n'ai pas eu pour mon royal époux une tendresse et des complaisances sans bornes. J'affirme, eti^ous le savez, que lorsque j'entrai dans votre lit, sire, j'étais pure et sans tache ; qu'oa me chasse comme une infâme, si je ne dis pas la vérité. Est-ce que nos parents, princes û sages, n'avaient pas fait examiner, avant notre union, les clauses de notre contrat? Qui donc parmi tous les conseillers si nombreux de la couronne, a remarqué

(1) Godwinfs Annals, etc.

0» nullités qu'on y cherche depuis plusietnrs années t Pour rompre des liens de vingt ans» quel motif peut-on alléguer? Mes avocats et mes juges sont sujets de votre majesté, je les récuse ; Tautorité des légats, je rue saurais la reconnaître : tout m^est suspect dans un tribunal où mes ennemis sont trop nombreux pour que j'aie Tespoir d'obtenir une sen« tence équitable. Sire, rendez-moi mes droits sur votre cœur, mes droits d'épouse, de mère et de reine « je vous en conjure au nom de Dieu, notre juge à tous. Permettez-moi d'écrire en Es|$agûe où je trouverai des amis qui me guidanont dans cette Agraire. Si vous me refusez, sire, je n'ai plus que Oieu pour me défendre, et c'est à Dieu que j'en appelle (1).»

Elle se releva tout en pleurs, s'inclina respectueusement devant le roi, et traversa la salle en s'ap-puyant sur le bras de Griffitb, le receveur général. L*appariteur cria > « Catherine, reine d'Anglelerre, re-vwiéx devant la cour. — Entendez-vous, madame, dit Oriffith, ou vous rappelle.-~J'entc«ids bien, reprit la reine, OKais ce n'est pas une cour ou je puisse esf>ér^ justice ; sortons (2). »

Ces paroles de la reine, prononcées avec cet accent que nnnoeence peut seule donner, firent une vive impression sur l'assemblée (ft). Henri, qui ne pouvait en détruire l'effet, s'attacha, dans quelques phrases d'une modération étudiée, à relever les grandes qualités de Cathmne, qui s'était tôi^urs

(1) Tytler, 1. e., p. iMKI*9S4, et ton» lesMfttori^m.

(2) Madam, said her receiTer*general, on ^hose arm she leant, ye are agaîn called.— Go on, said she, I heas U very veU, biU tl|i& U no coort whereÎQ I can hâve justice. —Tyller, p. 2M.

(3)Tbis palheUcaddresSfdebvered witb munilily^andyetwiUi Ibe spirit becoming an innocent woman, n^ade ^ d##p inipressioo.^ld., ib.

montrée pleine de dévouement à son époux, de tendresse pour sa fille et de vertus dignes d'une reine. Il ajouta que les scrupules de sa conscience, entretenus par son confesseur, par Tévêque de Tarbes, et par d'autres prélats , avaient seuls motivé la procéduce pendante devant le tribunal, et qu'il promettait de se conformer à la sentence des juges (1).

Alors Wolsey, qui jusque-là avait gardé le silence, pria le roi de déclarer en présence

de la cour, s'il était vrai, comme on l'affirmait^ que le grand chancelier eût été le premier instigateur du divorce, c Mylord cardinal, répondit Henri, au contraire, je reconnais que vous avez toujours été l'adversaire d'une séparation que des motifs religieux me font poursuivre devant la cour des légats (2). »

La cour se constitua, et sur le refus que fit Ga--therine de comparaître, là déclara contumace (3). Les débats commencèrent. Tristes débats, où des conseillers royaux s'efforcent de prouver à l'aide de quelques mots équivoques échappés à un enfant, et de quelques linges sanglants trouvés et envoyés on ne sait comment en Espagne, que le mariage entre Arthur et Catherine a été consommé I Les avocats du roi qui ne rougissent pas de déchirer les rideaux du lit conjugal aux yeux de l'Europe chrétienne I Un roi qui, par son silence, révèle les mystères d'une première nuit de noce I Un époux qui tient à prouver que sa femme a menti quand elle affirme qu'eUe est montée vierge sur le trône d'Angleterre! Un père qui ne pourra dormir tranquillement dans la tombe

(1) Lingard, t. II , p. 20^7.

(2) Mylord cardinal, you hâve ratber advised me lo the conlrary, than been any mover of the same. — Howard, I. c, p. 410 el ili-

(3) Lingard, 1. c, t II , p. 307.

sMl ne prouve que sa fille est le fruit d'une union incestueuse (1)1 Quel spectacle!

Un des témoins, Fisher, évêque de Rochester, qui ne put entendre sans rougir des détails où secomplai-

(1) De' Rossi, qui se troaTaità Rome pendant le procès do diyorce, a résumé très-clairemeot les arguments de la canse : Argumenta causœ. Son témoignage est d'une haute importance.

« Fo nondimeno disputata la causa più Tolte dinanxi ai legati : poi-cbè Arrigo, sebbene non ayeva negato alla regina che la cansa si ve* desse îo Boma, tuttavia sollecitava i giudici a sentenzîare Y annulla-xione délia dispensa, Per la qaal cosa, e perché Gampeggi desiderara di portare ayanli il negozio Gno a che entrassero le ferie, si cominciè a disaminare la validità o nollilà di essa dispensa. Portavano i procura* tori d'Arrigo diversi capi, sopra de* quali pensavano fondare la loro intenzione circa V înTalidità délie nozze ; e primîeramente prétende* Ta no surrettizio il brève, poichè concedeva le nozze non parla ndo dello sposaiizio fatto. Alla quale obbiezione si rîspondeva per parte délia regina (perô senza pregiudizio deir appellazione) che qoando il papa dispensé perché si potessero fare le nozze, inlese anoo si potesse fare k) sposaiizio: allrimentesarebbe statounconcedere il fine e ne-gare i mezzi per consegoirlo. Secondo, dicevano i procaralori del re che r anello era mal dato, non essendosi espresso nelia dispensa che si desse ; ma solo si contraesse il matrimonio :

e che non si era esposlo al papa essere allora Arrigo di dodici anni , non abile per anco alla generazîone. Acui risponderano quelli délia regina, che non pa<;endo allora il giovinetto re menar la moglie, la sposè : ma ancorchè r anello, che é segnodi futuro matrimonio, fosse mal dato, questa obbiezione non poteva pregiudicare al matrimonio, consumato con tutti i requisiti délia chiesa, che sussiste e puè sussistere senza Tanello; perocchè essendo Tanello ceremonia, la soprabbondanza non vizia l'essenza. L'età d'Arrigo non era necessarlo esprimerla nella supplica, perché non contrariava aile leggi : e qùando anche fosse stata espressa, non avrebbe potulo il pontefice supplire al diretto di nalura : fu bensi espressa la parentela, che era l'impedimenlo, il quale aveva bisogno di dispensa. Né I* età di dodici anni poteva impedire le nozze, leggen-dosi pure che Salomone ed Acaz, Tuno di undici, e Taltro di dodici anni generarono. Terzo, adducevasi per parte di Arrigo che quando fu abile alla consumazione del matrimonio si protesté di non voler Ga^ terina a niun patto. A qoesta prolcstazione di Arrigo fatla in voce e non in iscrilto, senza saputa di Gaterina, rispondevano i suoi proca-ratori non vi esser bisogno di altra replica, essendo la protesta contraria al fatto. Imperciocché sebbene dicesse di non volerla, poi la voile, la toise, la tenneper venti anni, e ne ingenero cinque Ûgli. £ questi atti aver superato il difetto intenzionale. Quarto, adducevasi I. 31

saieot les conseillers du roi d'Angleterre, se levaeo s'écrîanl qu'il connaissait la vérité ; tous les assistants se regardèrent. «La vérité? ditWarham, et comment, je vous prie, en savez-vous plus que nous?—Oui,lavé-

per il re che nella dispensa si esprimeva la causa, cioè a 6ne di maD* htxuen k pëce trâ Ferdinando re dl ^agna ed Arrigo teUimo d* Tn-ghtlterra : la qaakB causa cessàva, perché Arrigo Vill essendo ta-ciiiHo non ebbe niira a tal paoe ; cbè anzi qatado si celebrarono la neaie ne IsalMlla mogliedi Ferdinando, ne Arrigo seUimo vivtTano. Ed a qfMto pmito fte risposlo per la regtna, die se U fancialto Ariigo nen pensé mai ai ta pace, pér eni principatmente fa fatia la gracia M papa» cit6pètè oecorrere per la saa impnbertà, che forse k» renden iticapaee ad aver pensieri cosl fcrmi e cosl santi : ma che 8el>beBe egfi nen ii avesse, tî pensé per lui il padre in qnella goisa, che per loi dlwe Creéo nell* alto del baUesimo. E se non vivevano Isabella ed Attige nel tempo délie nozse, era safficiente che vivessero qaaodo (k eltenntaia dispensa, il valor délia qaale principia il giortio diella data, e nm deMa esecusione. In quînto Inogo fa deUo dai procoralori del re, che la mippISca falta al papa era in nome di Caterinaedei fancialio, i qtM non diedero mai ai loro padri taie commissiooe, e che stcomne ognifalse esposle Ticia il sup{4icato, cosi la gracia non doveva valere. AHfBiesta caviliosa ed insufHcienteecceclone risposero qnef délia regf sa: Ghe aia invalida la gracia pendièf padri non avevatio procura da poier auppttcare il papa, qutsta è ▼anila. La procura non fa neoessatia, poicbè H papa non 4a cercè, né si curé dl vederia. Ma se le gracie eciando non rlehi«8te sono valide, cfai dnbiterâ che le stipplicate non vagKanotSe-ea«Mfariamente i padri sono tenuti per leggedi natura al bene de^gliiioK senaà mandale ; ed i figit per la medesima legge aempfe invocano i padri. chi desidera pîù chiara ed antenlica proTa di qneslat Laonde queUe parole : Esêendoci domandûi^ du parU ^>oêîrû : non si pos-Mio argonenCar

false.

Il sesto e r ultime punlo proposte da parte dl Arrigo (il qutle parera H pià forte e il più favorevole per lai) era tbndato su i doe inpe* ditttenti, parentela e giustizia : parentela, perché Calerina aveva con-MMUato il matrimonio con Arturo : giusticia, circa il manlemflKnIo deHa publiée onestà. E dioevano bastare chefi>sse il matrimonfo eoa-tratto, quando anche non consumato. Ë la cesirucione che da cté eairamno era, che il papa aveva dispensato in tquantoatta parentela • e non in quanto alla onestà. Rispondevano gfi avvocati délia regina, ebe la dispensa di Giiilio disimpediva tutti e due gt'impedimenti ; peraccbè se il papa per la supplica ebbe conteccadelt^ une e deH* ahre impedimento, potè e voile dispensarli : onde tvslando toHi via» non erane pià impedimenti.

Ftt anehe ragîonato eirca la eonsomarione de! màtrimoiiio tra Ar*

rite, repartît l'évêque ; laSagesse n'a-t-elle pas dit : Que jamais rtiomme ne sépare ce que Dieu a réuni (1)?» Fisher venait de prononcer sa sentence de mort

Le procès traînait en longueur; à chaque heure surgissait un incident nouveau qui demandait un nouvel examen. Les conseillers du roi s'attachaient 4 démontrer les nullités dont la bulle de dispense de Jules II était entachée, quand les avocats de la reine produisirent un bref du même pontife, accordé à Catherine, et conçu dans des termes auxquels on ne pouvait faire les mêmes objections qu'à la bulle incriminée. On essaya de nier l'authenticité du document en prétendant que ce n'était pas l'original, mais une copie du bref que présentait le conseil de la reine. Fisher démontra que la copie offrait tous les caractères de l'authenticité la plus irrécusable, puisqu'elle était signée par le nonce du pape, l'archevêque de Tolède, quatre chevaliers de la Toison d'or, conseillers privés de Charles-Quint, et un notaire apostolique (2).

tnro e Gaterina. Si afferinava per il re non potersene dubitare. £ le congellure che si adducevano 1* essere ambidoe adolescenti, legittimi coDSorti; il volersi beoe; 1* essere allegri, caldi del yino e délie tî-Tande; e V essersi coricati insieme salla mezza notte. E per prora irrefragabile gli avvocali del re adducevano, che Arluro nella matp lioa seguente chiese da bere, dicendo a ver sete ^ perche quelia notte areva cavalcato la Spagna : ragione assai salda. Ma per la regîna si rispondeva, che essendo Arluro malsano, fu posta nella stessa caméra ove gîacquero, una matrona accio non li lasciasse conginngere : ed easendo poî vennto a morte Arturo (che dal di délie nozze in poî stette sempre malalo}, la regioa, che più d' ogni altro sapeva il pro-prio slato, chiamô Giovanni Tolearno nolaro pubblico, ed alla pre-senxa di molli vescovi e di al tri (eslimoni io fece rogare col suo giu-ramento, come ella era rimasla vedova vergine. £ non avendo Arrigo negato quivi cosadi lanlo pregiudizio per lui, doveva credersi accet-tassela per verilà. €hè anzi confessé il medesimo Arrigo a Carlo V in nna sua lellera d' averla ayuta vergine. — De' Rossi, 1. c, p. 49-55.

(i; Howard, 1. c, p. 441 et 442.

(2) Legrand, 1» c, 1. 1, p. 122.—Voyez pages 55 k60 de ce rolume.

Un point important dans la cause était de prouver que le roi avait protesté contre son mariage avec Catherine. La déposition de Fox, évêque deWinchester, détruisait l'affirmation du prince. Fox répéta ce qu'il avait déjà dit en 1526, lorsqu*il avait été interrogé par le docteur Wolman : — que le docteur Puebla, qui avait rédigé le contrat de mariage entré Henri et Catherine, avait laissé deux copies de la dispense en Angleterre, et qu'il en avait envoyé deux autres en Espagne ; qu'il ne se souvenait pas que le prince eût jamais protesté contre ce mariage; qu'il existait, il est vrai, une protestation faite au nom du roi dans les registres de Ridden, notaire public , en présence du comte de Surrey, grand trésorier d'Angleterre, mais que le roi n'était pas présent lorsqu'on en rédi* gea l'acte. Henri Y II , ajouta-t-il, lui avait toujours dit qu'il voulait faire ce mariage ; et s'il en avait difiëré la célébration, c'était à cause de différends qu'il avait avec le roi d'Espagne, touchant le douaire de Tin-faute (l).

Certain désormais que sa cause était perdue auprès des deux légats, Henri n'avait plus qu'un espoir : c'était, en alarmant Catherine sur l'issue du procès, de l'engager & s'abandonner à la générosité de son époux et de prévenir ainsi un appel au pape. Au moment doue où Wolsey allait se mettre au lit, lord Rochford, le père d'Anne Boleyn, vint le prier, de la part de Sa Majesté, de se rendre sur-le-champ à Bridewell, et de tenter, par tous les moyens possibles , de persuader à la reine de recourir à la tendresse du monarque, et de terminer, par cet acte de condescendance, un procès qui pouvait la désbo*

ft) Ariding furtber ibat oor King was nol présent Uiere. —-Voir, aux PiBCBs JUSTIFICATIVES, le n*" III , et pages 55 à 60 de ce Tolume.

norer. Wolsey, en se mettant aux ordres du roi, ne put cacher à lord Rochford le peu d*espérance qu'il avait dans le succès de cette démarche. 11 ajouta d'un ton sévère que sa seigneurie et les lords du conseil avaient inspiré au roi une fantaisie bien malheureuse pour le repos de l'État, et dont Dieu ni la chrétienté ne les remercieraient (1).

Il se leva, fit préparer une barge et alla trouver Campeggio à la résidence de Bathhouse, d'où lea deux légats se dirigèrent vers Bridewell. Le gentilhomme de service les annonça. La reine était occupée & filer : un écheveau de soie autour du cou et le fuseau à la main, elle entra dans le salon où l'attendaient les légats. « Pardon mylords, leur dit-elle, si j'ai tardé si longtemps; que me voulez-vous?—Vous entretenir dans votre oratoire, s'il plaît à Votre Grâce, répondit Wolsey. — Mylord , reprit la reine, parlez tout haut afin qu'on entende d'ici tout ce que vous direz ; parlez, je n'ai pas peur (2>

— Reverendissima majestas , reprit le cardinal.

— Parlez en anglais, dit la reine ; quoique j'entende un peu le latin.

— Madame, répondit Wolsey, nous sommes venus pour vous entretenir d'un message de Sa Majesté, tout entier dans les intérêts de Votre Altesse & laquelle nous sommes dévoués (3).

— Merci, dit Catherine, je travaillais avec mes filles, quand vous êtes entrés ; voilà mes conseils, Mylords, je n'en ai pas d'autres: elles ne sont pas fort

(1) But be observed to Lord Rochford, ihat he and otber Lords of the cooncil had pat fancies into the bead of tbe King, wbereby tbey woald give macb trooble to tbe realm» and at tbe least woald bave but small tbanks eitber from God, or from the world. — Howard, L €., p. 443.

(2) Howard, 1. c, p. 444.

(3) Howard, 1. c.^ p. 445.



habiles, mes filles, ni moi non plus, et je ne sais pas comment je répondrai, moi, pauvre créature, à des hommes comme vous. Mais, puisque vous le désirez, nous passerons dans mon oratoire (1}« La reine ôta alors son écheveau de fil, posa son fuseau , présenta la main droite à Campeggio, la main Ipauche à Wolsey, et tous trois entrèrent dans Fora-toire.

Que se passa-t-il dans cet entretien secret? personne ne le sait : seulement, k l'issue de cette conférence, qui dura longtemps, on remarqua sur la figure de la reine des traces d'abondantes larmes, et sur celles des deux légats des signes d'une profonde émotion. On disait parmi le peuple que Catherine avait déclaré aux légats que, reine d'Angleterre , épouse de Henri Tudor, mère de Marie ,• fille de Ferdinand, tante de Charles-Quint, elle venait de porter son appel aux pieds du souverain pontife (2).

On apprit bientôt à Londres que le pape allait évoquer l'affaire. Le 23 juillet, les légats tinrent leur dernière séance. Hei)ri, caché dans un appartement voisin, écoutait avec anxiété. Son conseil demanda, en termes insolents, que la cour prononçât enfin son jugement. Campeggio répondit à l'injonction hautaine de l'orateur, qu'il était trop vieux et trop malade pour craindre les menaces; que, près de mourir, il voulait paraître la conscience sans tache devant le tribunal suprême.

A ces mots le duc de Suffolk, frappant sur la table, s'écria avec fureur : • Le vieux proverbe est

(1) Legrand, 1. 1 , p. 140.

(2) Ad sedemapostolicam légitimé appellavit, et appellationis sus negotiûm coràm jadicibus per summam pontificem ad hoc depotatb seqaebatur cum effectu. — The History of the Reformation oftbe Cborcb of England , p. 14.

vrai ! Jamais cardinal n'a rien fait qui vaille en Angleterre. »

L'insulte était s^nglaQta. Wolney se leva, et regardant en face le gentilhomme : « Mylord, dit-il, j'ai l'honneur d'être membre du sacré collège, et, tout duc que vous êtes, si vous aves la tète sur les épaules, vous m'en avez l'obligation. Nous ne vous avons offensé ni mon frère, ni moi, et nous avons l'un et l'autre, Mylord, plus de souci du royaume et de l'honneur de 3a Majesté, que vous ou aucun homme au monde; nous avons fait notre devoir, et il n'y a qu'un insensé qui pourrait nous blànaer. Mylord, trêve aux emportements ! si vous ne pouvez parler en sage, taisez-vous (1). »

(i) Tberefora paciiy yoarself, ny lord, «nd speaL lika a Bilin of honour and wisdom, or holil your peace. —Howard, l. ç., P* 4W =-Larrey, Histoire d'Angleterre, in-fol.| t UI, p. 255.

## CHAPITRE XXL

## DISGRACE ET MORT DE WOLSET. 1529—1530.

EntrcTue du roi avec Wolsey, à Gralton. — Départ Inattendu deCampegglo. — Violence du roi contre le légat. — Les ducs de Norfolk et de Suffolk viennent redemander au chancelier les sceaux de l'Etat.— DlsgrAce du oilnlstre. —On s'empare d'York-House au nom de la couronne, —Exil de Wolsey.— Lettre du ministre au roi. —Il tombe malade.— Bill d'impeaehmmU porté contre Wolsey auxcommunes.—Wolsey obtient du roi l'autorisallon d'habiter Richmond. — Wolsey à Newark. — Il est arrêté à Gawood par le comte de Norihuffiberland. —Arrivée du coiistable de la Tour, Kingston. —Wolsey se met en route pour Londres. — Il tombe malade. — Ses derniers instiois. ^ Portrait du ministre.

La cour était à Grafton, Henri dînait avec sa ^ maîtresse.

• Avouez, sire, dit Anne au roi, qu'il a réussi parfaitement à vous brouiller avec vos sujets.

— Comment I répliqua le prince.

— Est-ce que dans tout le royaume, on trouverait un seul homme qui, grâce au cardinal, possédât mille livres ? reprit la favorite, en faisant allusion aux subsides que le ministre avait extorqués des communes.

— Bah I bah I dit le roi : à cet égard, il n*est pas si blâmable que vous le pensez ; je m'y connais mieux que vous.

— Les beaux exploits que nous lui devons, dit Anne avec dépit! Si Mylord de Norfolk, si Mylord de Suffolk, si mon père ou tout autre avait fait la moitié de ce qu'il

a fait, il y a longtemps qu'ils n'auraient pi us de tête (1 ). •

(1) Yea, if my lord of Norfolk, my lord of SolTolk,my falher, or any other mtn, had done much less than he hath done, lliey shouM hâve

— Je vois bien que vous n'êtes guère amie de Mylord le Cardinal.

— Non, sire, reprit Anne ; je ne Taime pas ; pas plus que Votre Majesté ne Taimerait si elle réfléchis*-sait & ses méfaits. »

Après le dîner, le roi rentra dans sa chambre «de présence » où le cardinal parut bientôt après. Sur un signe du prince, tous deux se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre. Les courtisans écoutaient en silence ; mais des sons inarticulés arrivaient à peine à Toreille, tant les deux interlocuteurs parlaient bas. Seulement, aux gestes des personnages, il était facile de deviner que Tun était un juge irrité, et l'autre un coupable suppliant. Le roi levait souvent la tête, le cardinal tenait Fœil baissé ; le roi précipitait ses paroles, le cardinal ne laissait échapper de ses lèvres que de rares monosyllabes. I^es courtisans échangeaient entre eux des regards de joyeuse intelligence : rétoile de Wolsey pâlissait. Comment en douter, quand le prince tirant de son pourpoint une lettre qui ressemblait à une dépêche diplomatique, l'ouvrit avec un mouvement de colère, et, le doigt posé sur l'une des lignes, agita le papier devant la figiu*e pâlissante du favori ? Cette fois, on avait entendu : «Voyez donc, Mylord, .n'est-ce pas là votre écriture (1)1 •

Qu'était-ce que cette lettre accusatrice? Peut-être une dépêche insolente du cardinal à Charles-Quint, que l'ambassadeur de l'empereur avait mise sous les yeux de Henri (2), ou peut-être quelque instruc-

lost their heads ère ibis.—Howard^s Wolsey the cardinal, p. 458. Mr. Howard a écrit la disgrâce de Wolsey d'après le récitdeCa-venéish.

(1) How can that be? Is oot this your owd hand ?—Catendish, t. i, p. 174. — Tarner, l.c, p. 276.

(2) Tamer, 1. c, t. II, p. 274.



tlon secrète de Wolsey à Tun des cardinaux itali^as, pour presser le départ de Campeggîo et révocation du procès à Rome (1)? On ne pouvait former à cet égard que des conjectures, et toutes défavoi'a-blés à la fortune* du favori. Mais quand le roi prit amicalement la main du ministre et le conduisit dans le cabinet de travail pour continuer Tentretien, les courtisans, étonnés de ce brusque changement, commencèrent à douter. Ils attendaient avec impatience que la porte de Tappartement royal s'ouvrit pour voir passer le cardinal. Après une conférence déplus d*une heure, il parut, le visage animé, mais sans aucun signe visible d'abattement. Les courtisans

avaient cessé de sourire ; mais un rayon d'espérance Illumina leurs yeux , quand un gentilhomme de service vint annoncer à l'intendant de Wolsey qu'aucun appartement n'avait été préparé pour Sa Grâce au château, et qu'à une heure si avancée de la nuit ils virent le favori monter sur sa mule et prendre le chemin d'Easton, éloigné de plusieurs milles de Grafton. Wolsey était forcé d'aller demander l'hospitalité à Mr. Empston , l'une de ses créatures. Deux torches seulement précédaient le chancelier pour éclairer la route ; la nuit était sombre et pluvieuse, et le ciel lui-même, prophète de colère, semblait annoncer la chute prochaine du nouvel Aman. Toutefois, il fallait attendre jusqu'au lendemain, pour voir l'accueil que le roi ferait au ministre. Par ordre du prince, l'entretien de la veille devait être repris le jour suivant (2).

Wolsey, qui n'avait pas dormi, était de bonne heure

(1) Tytier, 1. c, p. 273. Campian raconte que ur Francis Britn étant à Rome sfi procura ane lettre de Wolsey qai prooTaitqiM ce ministre éuit défavorable au divorce. ^ Fiddet' Life or Wolsey^ p. 4d&.

(2) Howard J.c, p. 461.

à Grafton. En approchant du ch&teau, il entendit un bruit extraordinaire : on faisait les préparatifs d*une grande chasse royale. Cest à peine s'il put arriver au perron de la résidence à travers les chevaux, les chiens, les faucons et les palefreniers qui lui barraient le chemin (1). Il s'approcha du roi, qui avait déjà le pied sur l'étrler, et le salua respectueusement : « Mylord, lui dît Henri, si vous avez quelque chose à me communiquer, vous vous entendrez avec mes lords du conseil, et vous accompagnerez le cardinal légat ; » et il disparut avec sa maîtresse , à travers la forêt (2).

Douter de sa disgrâce n'était plus possible : Anne remportait. Cette partie de chasse avait été organisée par la favorite pour empêcher Tentretien projeté entre son amant et le cardinal. Après la chasse, Anne pria le roi de faire halte sur une magnifique pelouse où, grâce & ses soins, un splendide dîner avait été préparé pour Henri. Ce repas dura jusqu'au soir, afin de donner le temps aux deux légats de quitter Grafton (S).

A son retour au château, on vint dire au roi que Campeggio était parti emportant avec lui de grandes sommes d'argent, qu'il tenait de Wolsey (4). C'était une calomnie imaginée par Anne et ses créatures, pour perdre les légats. A cette nouvelle, Henri donna l'ordre qu'on se mît à la poursuite de Campeggio. A Douvres, le cardinal fut fort étonné de ne trouver

(1) a. ^. fÔo^ , 4^e(nr{(^ ber ^tt, t. I, p. 254. (8) Hoirard,Kc.,p.460.

(3) Howard J. p.. p. 460.

(4) Une anecdote racontée par Speed peat donner une idée des trésors qu'emportait

Campeggio. Quand il traversa Londres, ont dt ses orales 6t un Taux pas et les bagages du prélat tombèrent k terre et s^ouTfirent dans la chute : on ramassa de vieux souliers, une souqua-nille rapiécée, et de mauvaises croûtes de pain.

aucun navire disponible, et plus encore de voir en* trer dans ses appartements une troupe d*archers qui lui demandèrent les trésors de Wolsey* Dans un premier moment de frayeur, il se jeta aux pieds de son confesseur et lui demanda Tabsolution ; mais re* venu bientôt de sa terreur, il protesta contre la violence dont il était Fobjet, et déclara qu'il ne sortirait pas du royaume sans qu'il eût été vengé de cette insulte. Henri refusa des excuses, sous prétexte que le cardinal avait perdu son caractère de légat, qu'il avait exercé sa commission depuis qu'elle avait été révoquée par le pape, et qu'il était sujet anglais, puisqu'il tenait son évèché de Salisbury de la munificence royale (1). Si Clément eût su monter à cheval et tenir l'épée, comme Jules II , Henri se serait hâté de donner satisfaction à l'ambassadeur du saint-siége. Du reste, ce n'étaient pas des trésors qu'on cherchait dans les malles du légat ; on espérait y trouver la bulle décrétale, ou peut-être des lettres de Wolsey au pape, pour servir de pièces de conviction dans le procès qu'on voulait faire au ministre; peut-être encore la correspondance de Henri avec Anne de Boleyn, que l'Italien possédait, nous ne savons par quel moyen, et qu'il avait mise à l'abri en l'envoyant à Rome (2). 11 y a, dans l'histoire de l'humanité, des exemples de chutes imprévues où le coupable, frappé par une main invisible, et comme purifié par le feu du châtiment, excite une pitié que l'&me refuse difficilement aux grandes victimes que s'est choisies la Providence. Mais pour que le cœur soit ému, il faut que la peine soit courageusement supportée ; on n'aime pas à voir couler des larmes de l'œil d'un ange déchu, à moins

(I) Legrand, l.c, t. I, p. 158.

(S) On croit qa*il les trouva à Tork-Hoase, dans le cabinet de Wolsey.

que ce ne soient des larmes de repentir. Pour nous, si Wolsey se fût agenouillé devant la croix qu'il portait comme insignes de sa dignité, dans ce terrible moment où Dieu Tient le visiter, nous aurions oublié jusqu'aux pierreries mondaines dont il Favait couverte , pour ne voir dans le suppliant que le pécheur résigné aux décrets du ciel. Mais comme il n*a pas jeté Tancre sur la religion, dit un de ses biographes, il tombe aux premiers assauts de la tempête, et personne ne prend part à son affliction : c'est de la pitié et non de l'intérêt qu'il inspire d'abord. L'évêquede Bayonne, venu pour le visiter, resta tout étonné de cette douleur sans dignité que Wolsey portait dans ses paroles comme sur son visage.

« Au demourent, dit-il, j'ay esté voir le cardinal en sesennuis où que j'y ay trouvé le plus grand exemple de fortune que on ne sçauroit voir ; il m*a remonstré son cas en la plus mauvaise rhétorique que je viz jamais ; car cueur et parolles lui failloient entièrement ; il a bien plouré et prié que le roy (François P') et Madame Louise voulsissentavoir pitié deluy s'ilsavoyent trouvé qu'il eust guardé promesse de leur estre bon serviteur aul antque son honneur et povoir se y est peu estendre; mais il me

a à la fin laissé sans que son visaige qui est bien descheu de la moitié de juste pris, et vous promets que sa fortune est telle quesesennemys, encores qu'ils soyent Anglois, ne se sçauroient guarder d'en avoir pitié.... De légation, de sceau d'auctorité, de crédit, il n'en demande point ; il est prest de laisser tout jusqu'à la chemise, et que on le laisse vivre en ung hermitaige, ne le tenant le Roy en sa malle grâce. Je l'ay reconforté au mieulx que j'ai peu, mais je n'y ai sceu faire grantchose.... La fantaisie des seigneurs ses ennemis est que luy mort ou ruiné , ils defferrent incontinent icy C estât de F Église^ et prendront tous leurs biens, quUl



serait ja besoing que je misse en chiffres ^ car ils le crient en plaine table : je crois qu'ils feront de beaux miracles... Je ne veulx oublier à vous dire que si le roy et Madame veullent faire quelque chose pour le légat, il faudroit se haster ; encores ne seront jamais icy les lettres qu'il n'ait perdu le sceau. Le pis de son mal est que Mademoiselle de Boulen a faict promettre à son amy qu'il ne l'escoutera jamais parler (l). »

Le lendemain de la Saint-Michel, Wolsey vînt avec son cortège ordinaire pour ouvrir la cour de la chancellerie : on remarqua que pas un des serviteurs du roi ne se trouva au bas de l'escalier pour l'accompagner. Au moment même où il montait sur son siège, revêtu de ses insignes accoutumés, l'attorney général Haies parut à la cour du banc du roi, tenant à la main deux bills d'accusation contre Wolsey. Le ministre était prévenu d'avoir transgressé comme légat les statuts de Richard II, connus sous le titre de statuts deprœmunire; monstrueuse calomnie : car le cardinal, s'il eût voulu, aurait pu montrer l'autorisation royale en vertu de laquelle il exerçait sa légation en Angleterre. On faisait revivre contre le ministre un statut caduc, une loi prescrite depuis longtemps et tombée dans l'oubli le plus profond, et que tous les prélats du royaume étaient coupables d'avoir violée, car pas un d'eux n'avait, avant d'exercer des pouvoirs conférés par Rome, songé à se munir de lettres patentes du prince. Le roi venait de trouver dans un des premiers magistrats du royaume un instrument servile d'iniquité (2).

Wolsey eût pu prouver son innocence, comme le remarque Lingard (3j; mais c'eût été s'interdire tout

(i) liss. Bèthane, vol. 8608.

(2) Tquès Im btttMMM «figUif.

(3) Lingard, 1. c, i. Il, p. 211.

espoir de pardan : Foiseau de nuit qui veillait au chevet de la couche royale aurait empoisonné jusqu'à cet appel d'un opprimé à la justice de son maitre : Wolsey préféra se taire, et selon nous ce fut une lâcheté. Il donnait par son silence un funeste

exemple aux malheureux que le despotisme du prince aurait besoin plus lard de trouver coupables.

Quelques jours après, le 17 octobre, les ducs de Norfolk et de Suffolk se rendirent à York - House pour demander au cardinal les sceaux de l'État, Wolsey exigea de ces deux gentilshommes un ordre signé comme garantie de leur commission; ils n'avaient que leur parole à donner au ministre qui refuisa de résigner ses pouvoirs sans une lettre du sou-verain« Ils revinrent le lendemain, mais avec une cédule de la main du roi : Wolsey obéit (1). Cette fois G6 n'était plus seulement l'instrument de sa dignité de chancelier qu'ils exigeaient du ministre » mais l'abandon à Sa Majesté des trésors que , pendant la longue durée de son pouvoir, il avait réunis dans son palais, Henri voulait faire d'York-House une de ses demeures royales (2), pendant que le fayori irait rêver à Esher, maison de campagne qui dépendait de son évêché de Winchester, sur la vanité des grandeurs de ce monde et Finstabilité de 1^ fortune^ Wolsey courba la tête , trop heureux que Henri ne la fît pas tomber.

Le lendemain, quand des commissaires vinrent pour prendre possession au nom du roi du palais d'York, ils restèrent éblouis à la vue des trésors que le cardinal avait fait étaler sur des tables préparées eyprès. Jamais bazar oriental n'avait offert une si grande quantité d'étoffes ; Léon X , au Yatican, n'a-

(1) Hall, p. 760.

(^ HaU, ib.-C«Tendiib, by Singer, p. m%

vaitpas rassemblé, pendant son règne, des objets d'art plus merveilleux. L'Afrique, l'Europe, l'Asie^ s'étaient épuisées dans l'embellissement de cette demeure de nabab : Malines avait donné ses dentelles; la Haye, ses toiles les plus fines ; Lyon et Florence, leurs soieries ; Brescia, ses armes ciselées ; le Mexique, ses diamants. Il y avait une chambre pour les tapis, une autre pour les meubles incrustés, une autre pour les tentures d'Orient, une autre pour les tableaux et les statues; une autre plus vaste pour les vases d'or et d'argent, une autre pour la vaisselle de table. La peinture était représentée par Raphaël, fra Bartolomeo, Albert Durer, Holbein et Cimabué; la sculpture, par PeiTÎn délia Vaga, Michel-Ange, Sansovino, Orgagna. L'artiste aventureux qui se vantait d'avoir étendu roide mort, au siège de Rome, le connétable de Bourbon, Benvenuto Gellini, avait là des coupes d'un travail divin (1).

Tous les grands monarques du siècle, Léon X, Clément VII, François I", Charles-Quint, Henri VIII, y avaient déposé leur tribut. Que de larmes, que de ruses, que de faux serments, que de mensonges avait coûtés à leur maître cet amas de richesses inouïes ! Pendant près de quinze jours les commissaires s'occupèrent à en dresser l'inventaire, qui ne forme pas moins de quarante pages in-folio (2) ! Ce fut une grande douleur pour l'intendant de Sa Grâce, sir William Gascoigne (3), que d'assister à la spolia-

(1) la bis gallery there was set divers tables, wbereupoo a great Duoiber ofricb slofTs or silk, in wbole pièces, of atl Golors^ as veWet, salio, damask, cafla, taffeta, grogram, sarcenet and otbers not in mj remembrance. ^Iso tbere lay a tboosand pièces offine holland cloth. —Cavendish, I. c, p. 18â et 183. Les tapisseries existent encore à Hampton-Court.

(â) On peut le voir âa Mus. Brit., Harl. Mss., n«599.

(3) Thomson's Memoirs of tbe €oart of Henry VIII , t. II, p. 132



tioD de tant de richesses ; il en avait le cœur navré : les larmes lui tombaient encore des yeux quand il vint annoncer au cardinal que le sacrifice était consommé. Pour le vieux serviteur la perte de ces trésors était comme une menace du dernier châtiment. On Ten-tendit prononcer le nom terrible de Tour. A ce mot, qui lui frappa Toreille comme un glas funèbre, le cardinal s'écria : « La Tour I sir William : mais c'est un blasphème que vous prononcez ! La Tour, cela est faux I Je n'ai rien fait qui mérite la Tour : Sa Majesté a voulu de ce palais pour en faire sa maison de plaisance , et voilà tout ! La Tour I GoniDoie vous savez consoler votre maître dans l'adversité (1) I »

A Londres le bruit s'était répandu que le cardinal, quand il mettrait le pied dans la barque, pour remonter la Tamise, serait arrêté et conduit à la Tour ; aussi les bords de la rivière étaient-ils garnis d'une foule d'hommes de toute condition, qui venaient, avec un plaisir cruel, assister au premier châtiment du ministre ; mais leur attente fut trompée. Wolsey, précédé d'une seule croix, prit terre à Putney, et monta sur une mule pour gagner lentement sa terre d'Esher. La pluie tombait par torrents, et le cardinal gravissait avec peine la petite colline qui s'allonge en plis si gracieux jusqu'au village de Putney-Hill, quand il entendit derrière lui le trot d'un cheval. Il se retourna, plein d'une inexprimable anxiété, l'œil fixe comme un condamné qui attendrait, en ajlant à réchafaud, une lettre de pardon. C'était Norrîs, gentilhomme de la chambre, qui pressait les flancs de sa monture pour atteindre l'exilé et qui montrait de la main un message royal. — « Qu'y a-t-il, cria le cardinal au messager? — Une bague d'or, Mylord, répondit Norris, et une lettre de Sa Ma-

(l)CaTendish, by Singer, I. c, p. 185.—Turner, I. c, t. II. p.âSt. I. 32

jesté} une bague d'or qu'il a tirée de son doigta et une lettre tout entière écrite de 8a main» Tenez I courage I vous allez être plus puissant que jamais (i) I • Wolsey f qui n'entendait plus « qui ne voyait plus 9 s'élança d'un bond de sa mule, et les deux genoux en terre « au milieu de la boue (2), prit l'anneau royal, qu'il baisa et mouilla de larmes de joie ; puis, se relevant « la bague sur son cœur : t Que je suis heureux y mon bon Norris, dit-il ; si j'étais roi, je vous assure, la moitié de mon royaume ne suffirait pas pour vous témoigner ma reconnaissance ; mais, je n'ai rien, rien que ce drap d'or qui couvre ma monture. Ahl si,continua-t-ilenportantlamainàsoncou; tenez,

prenez cette chaîne d'or, où pend une relique qui contient du bois de la vraie croix ; quand j'étais dans la prospérité « je ne l'aurais pas donnée pour mille livres. Gardez-la par amour pour moi » et chaque fois que vous jetterez les yeux dessus, rap-pelez-moi, je vous prie, au souvenir de mon bon maître : oh ! oui, de mon bon maître que j'aime plus que moi, et que j'ai bien servi, je vous le jure. Et dire que je n'ai personne ici pour lui porter l'eipre»-sion de ma reconnaissance I mais » j'y pense^ Patch, mon fou f qui est avec moi, me servira d'interprète auprès de Sa Majesté , avec vous mon bon Norris. Je le lui donne, je lui en fais présent : Patch vaut oûlle livres (8). » Mais le fou qu'on avait appelé refusa de quitter son vieux maître, et ce fut à grand'peine que six hommes vigoureux parvinrent à rattacher sur la croupe d'un cheval qui partit au gal<>p (ft)«

(1) Therefore, sir, saidNorris, take patience; for t trustlo see you yai in better estate than ever. — Tytler, t. c, p. 279.

(2) He feU upon his knees, aod retarned Ihankg to Qod tor comfortable and joyfulintelligeoce.-^TyUor, L €.| p. ât79.

(9) Gavendish, 1. c, p. 188,191. (4) TrUer^Lc, p. 180.



A peioe le cardinal était-il arrivé à sa maison d'Eshert qu'il se mit au lit et tomba malade. Pendant un des rares instants de rémission que lui laissait la fièvre, il essaya d'apitoyer son maître. Il est probable que^ sans Anne Boleyn, Henri n'eût pu résister à d'aussi ferventes supplications.

« Mon gracieux et doux maître, écrivait le malade , votre pauvre chapelain, infirme et délaissé, ne cessera de crier vers vous, miséricorde et pitié I Non pas qu'il vous fatigue ainsi de ses plaintes, parce qu'il doute de votre cœur, ou qu'il espère vous effrayer par la menace d'un procès; mais parce qu'il veut que vous sachiez qu'après Dieu, c'est de votre bonté seule qu'il espère le pardon de ses fautes. Aussi ne craint*il pas d'adresser à Votre Grâce les prières les plus ardentes. L'idée que moi, pauvre fou, j'aie offensé mon roi bien-aimé, me déchire tellement le cœur, qu'il ne me reste plus que la force de répéter pitié I (1) Assez ! 6 roi pieux I détournez la main de votre serviteur, je vous en conjure au nom de cette Étoile, sur le sein de laquelle Jésus a sucé le venin de nos péchés ; Jésus qui vous à commandé de pardonner en vous disant :—Remettez et on vous remettra; bienheureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde. De Votre Grèce le pauvre aumônier (2). »

Le roi ne fut point attendri. Alors le malade tomba dans le désespoir. A la fièvre qui épuisait en lui les sources de la vie, se joignirent bientôt des douleurs d'entrailles qui lui ôtaient le sommeil. Pendant ces

(1) SolBcit; iiiinc cootine, piîssime rex, manamtaam obamorem illius Slelle cujas

ubera pretiosa contra ?eneiiam deliGtorum nostro* roindalciler suxit JésusChristos. — State-Papers, 1. 1, p. 3i7, ^8.

(2) La ieUre porte pour siiscription : ^^To the Kiog's royal majesté.*'

souffrances de corps et d'esprit, Wolsey ne tourna pas une seule fois ses regards vers le ciel ; du moins ce pieux serviteur, qui lui resta fidèle jusqu'à la mort, Cavendish, n'a-t-il pas jusqu'à cette heure surpris, chez son noble maître, aucune aspiration chrétienne.

Une nuit, le 1" novembre, on entendit frapper à la porte du château (1) : c'était sir John Russell, à cheval , qui demandait à entrer, pour parler au cardinal. 11 apportait au prisonnier, de la part du prince, un nouvel anneau d'or, gage nouveau de souvenir et de bienveillance, et sans que personne le sût à la cour. Que signifiait cette visite nocturne? Échappé un moment à Tinfluence de sa maîtresse, Henri regrettait il le cardinal? Cette bague était-elle le symbole d'une prochaine réconciliation avec l'exilé qu'il avait été obligé de sacrifier aux exigences de la favorite ? C'est l'opinion de quelques historiens favorables au monarque ; mais Godwin pense que le prince jouait alors avecWolsey, comme le chat joue avec la souris: et la comparaison est aussi juste que pittoresque.

Jamais, même quand François I*' lui écrivait : <A mon ami le grand chancelier d'Angleterre, ■ Wolsey n'avait paru si joyeux : ses prières ont été entendues ; Marie, sa bonne étoile, a sans doute fait un miracle : Henri s'est apaisé. D'une main tremblante, il se hâte d'adresser quelques lignes de remerctment à son maître : « 0 mon bon, mon gracieux souverain seigneur, écrit-il ; recevez mes humbles, mes amoureux remercîments pour le présent qu'il a plu à votre altesse d'adresser à votre pauvre prêtre, à votre sujet dans la poussière; ohl je vois bien que mon gracieux maître a pris pitié, et compassion de

(1; Cavendish, I. c. p. 904.

mon affliction. Que Dieu vous récompense; je le prie de veiller sur vous, et de vous combler de ses trésors (l). »

Cependant les ennemis de Wolsey travaillaient sans relâche à rassembler contre lui des chefs d'accusation qu'ils devaient porter à la chambre des communes.

Le Mil d*ifnpeachfnenty tissu dMniquités» auquel quatorze pairs avaient apposé leur signature, contenait quatorze chefs d'accusation contre le ministre disgracié ; on lui faisait un crime :

c D'avoir exercé les fonctions de légat sans autorisation du roi ;

» De signer dans ses dépêches au pape, ainsi qu'aux autres souverains étrangers: le rai et moi;

» D'avoir dénoncé par un hérault d'armes la guerre à Charles-Quint, sans avoir consulté le roi ;

» D'avoir, malade du mal français, et pourri jusqu'aux os , insuiné sur la bouche du roi son haleine fétide ;

» Et, pour obtenir la tiare, d'avoir fait passer en Italie les trésors de la couronne (2). »

(1) Stale-Papers, 1. 1, p« 348, 349.

(2) Quôdsine régis TefkiàacHcentiàbgaUnain à papa aalhontat^m accepisset, eamqoe in Angliâ contra regni juraexercuisset;

Qoôd in omnibus lileris qaas ad papam et exleros principes dédis-set, se régi, bis verbis, parem adjanxisset, Bex et Ego,

Qoôd magnum regni sigillam regno in Belgiom, cùm ad Caesarem legationem obiisset, exportasset;

Quôd, rege inconsulto, belInmCœsari demintiari â feciali Jussisset;

Quèd Grcgorium de Casalis militem ad pacisceodum nofum inter regemet ducem Ferrari» fœdos, rege simîHter. inscio, io Italiam misisset.

QuÀd, morbo gallico penë putridos, fœlidum ac tristem anhelitum in os régi însoflare ausus esset

Quôd, dùm papatum et Romanos bonores impodentissimè ambiret, iromensum thesaurum regno in Itatiam emisisset

— Malh. Parker, de Antiqnltate Britannica Ecclesi», Londini, 1729, in-folio, p. 485.

C'est le 1*' décembre que le bill fut présenté aui ' communes : Cromwell, un des membres de la chambre , et qui du service du cardinal était passé dans la maison du roi, plaida la canse de son ancien maître avec tant d'éloquence que Tacte fut rejeté. Ce triomphe attira Tattention publique sur Torateun Gromwell avait montré de Thabileté; au lieu de réhabiliter Tadministration du chancelier, il s'était at* taché à démontrer que le ministre n'était pas coupable de trahison, et il eut la gloire de sauver la téta de son bienfaiteur (1).

L'espérance sembla rentrer dans la maison do proscrit. Au moment même où Cromwell annonçait au cardinal le rejet du hill dUmpeacàment j Norfolk venait lui apporter un message où le roi s'engageait à veiller sur l'avenir des domestiques nombreux dont le ministre avait été obligé de se séparer. La lettre du souverain était pleine d'expressions affectueuses. Wolsey voulut fêter l'envoyé du prince ; un grand dîner fut préparé dans le plus bel appartement du château (2). On s'était à peine mis à

table que Ca-vendish vint annoncer aux convives l'arrivée d'un nouveau messager (3) : c'était maître Shelley qui se présentait au nom du prince pour demander au cardinal le transfert à la couronne du palais d'York. Wolsey, surpris, objecta que York-House était une propriété ecclésiastique dont il n'était que l'usufruitier ; mais Shelley, juge de la cour des plaids, insista en prétextant qu'un refus désobligerait le souverain qui voulait faire du palais sa maison de plaisance. Il ajouta que l'opinion des membres du conseil était unanime : il fallait donc que le cardinal

(1) Lingard. — Herbert. -^ Carte. (fi) Cavendith, 1. c, p. âl4. (3) Cavendish, p. 215.



raçonnût que le palais devait désormais appartenir 90 roi et à ses suocesseurs. Du reste, le prince ne serait pas ingrat: il conserverait à Wolsey Tadministration temporelle et spirituelle des sièges d'York et de Winchester, payerait les dettes qu'il avait contractées envers la couronne, et lui ferait des présents d'une grande valeur (1 )•

Le cardinal répondit au juge des plaids : f Maître Shelley, le roi est un prince loyal et qui ne peut vouloir que ee qui est juste. Voyez donc, vous, père des lois, si ce que vous me demandez est légalt ce qui n'est pas légal blesse la morale. Donc, si je vous donne ma signature, que votre conscience en prenne la responsabilité; seulement, je vous en prie, dites à Sa Majesté, mon gracieux maître ^ qu'au delà de cette vie, il est un ciel et un enfer (2). 1 Et il signa, donnant ainsi un funeste exemple à ces Ames sans énergie, qui, de peur de déplaire au roi, prendront un jour pour règle de conduite dana Taliénation de biens appartenant à des corporations religieuses, l'exemple de l'un des grands dignitaires de l'Église (3).

Mais ses ennemis n'étaient pas satisfaits ; le plus ardent était le duc de Norfolk, qui quelques jours

(1) Rymer et Fiddes ont donné le détail des présents royaux : ils consistaient en3,000 livres en argent» en 9,565 onces d'argenterie, dn prix de 800 liv. ; en 80chevaux et6 mules, valant 60 liv. ; en 6 chars à mule de la valeur de 40 liv. ; en 50 paires de bœufs du prix de 40 liv. ; en 70 moutons estimés 12 liv, ; en instruments aratoires de la valeur de 300 liv. ; en tout 6,374 liv. 5 sh. 7 d.

(2) And show his highness Trom me that I must désire his majesty to remember there is both heaven and hell.—Howard, d'après Ga-vendÎBb « p. 484.

(3) Le chapitre d'York confirma la donation, et York-Houses^ad* pela bientôt le manoir de Westminster : Vannée suivante on acUoigaît à l'habitation les vastes prairies qui environnaient Saint-Jame^. -^ Hall , 1. c, p. 786.

auparavant était venu lui apporter le joyeux message de Henri (1). On écoutait ce qu'il disait pour le raconter à la cour ; on cherchait à connaître le nom des rares

visiteurs qui se détournaient pour aller lui porter quelques paroles de consolation ; on Faccusait de tromper le roi en feignant des maladies qu'il n'a-vait pas. On menaçait Anne Boleyn du retour prochain du cardinal au pouvoir : et la favorite se pen* chant sur le bras de son amant, dans ses promenades du soir, disait au prince : «Qu'il m'est doux. Sire, de me voir avec vous dans ces beaux jardins que mon ennemi semble n'avoir embellis que pour moi, quoique bien souvent il y ait médité ma perte (2) • • Et le lendemain, au lever du roi, on apprenait que quelques-uns des serviteurs de Wolsey l'avaient quitté ; une autre fois qu'on avait trouvé moyen de diminuer

(1) La haine de la noblesse pour le fils du boucher d'fpswich était juslifiêe par Tinsolence du parvenu envers les grands du royaume qu*il traitait en esclaves. Skelton a flétri l'impudence orgueilleuse da ministre et de ses valets dans son Whyeome yenot to Court?

My lord is not at layser,

Syr ye must tary a stound

Tyl better layser be found ;

And syr ye must daunce attendance,

And take patient sufferaunce,

For my lord's grâce

Hath now no lime nor space

To speak v?ilh you as y et,

And thus they shall syt,

Ghuse them syt or Ait,

Sland, walke, or ride

And bis laiser abide

Pcrchaonce half a yere,

And yet nevere the ncre.

Au Brit. Mus., Coll. Lansdowne, 978, p. 283, est une lettre dn chapelain Thomas Allen au comte de Shrcwsbury, lequel raconte comment, pendant une semaine, il a poursuivi chaque jour sa grâce sans pouvoir lui parler.

v2) Gaillard, Hist. de François l^\

ses revenus, ou qn^Esher, comme une habitation pestiférée, était silencieuse la nuit comme le jour. Ses ennemis auraient voulu dépouiller les arbres de son parc de leur verdure, et chasser les oiseaux qui venaient chanter sous ses fenêtres.

Le cardinal retomba dans la tristesse, et le chagrin détermina bientôt une maladie si grave qu'à Greenwich on disait qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre. Le médecin qui vint le voir écrivit à la cour que Wolsey était perdu s'il ne recevait quelque marque de pitié d'Anne et du roi. t Hâtez-vous d'aller le consoler, dit le prince à son médecin, en apprenant cette nouvelle ; car je ne voudrais pas le perdre pour mille livres (la moitié de la somme qu'il dépensait pour un tournoi). Par sain te Marie, mon bon maître Butt, dites-lui bien que je n'ai rien dans le cœur contre lui,, qu'il ne s'abandonne pas au désespoir, et que je l'aime toujours. »

Et se tournant vers sa matti*esse: t Je vous en prie, lui dit-il, si vous m'aimez, vous lui enverrez quelque doux souvenir qui lui rendra le courage. »

Alors le prince tira de son doigt un rubis où était gravé son portrait, et qu'il avait-reçu du cardinal, en priant le médecin de l'offrir au mourant ; et Anne détacha de sa ceinture un petit souvenir qu'elle chargea le docteur de présenter au cardinal comme un gage d'amitié (1).

Le cardinal revient à la vie, mais pour retomber bientôt dans les angoisses de la mort, quand il apprend qu'on lui.retire les revenus de l'évêché de Winchester (2) ; on a cessé de lui payer sa pension, et c'est à peine s'il a de quoi nourrir le peu de ser-

(1) CaTendish, l.c, p. 221 et222.

(2) EHis' Letters, second séries, t. II, p. 7.



vitçuri qu'il a pu gardera son s^rvicq (|.) ; sop li9l>ita-tion a besoin de réparations, et il ne peut en relever les ruines ; au milieu 4^ l'aîr épais et humide d'Ësher, sa poitrine s'enfle, et il est meqacé d'bydropisie, • Ahl de grâce, écrit«il à Cromwell, qu'on fpe laisse changer d'air, ou je meurs (2) ; les médecins m'abandonnent, écrit-il encore k Gardiner, car il s'adresse à tout ceux qui peuvent voir la face 4p prince ; je vous en conjure, il n'y a pas un moment 4 perdre, ou Esher me servira de tombeau (â). ^

Il obtint dQ son «gracieux souverain, » auprintempi de 1550, l'autorisation d'habiter Ricbmond W ; le du moins il respirait un air pur. Le matin il se prch menait dans le parc du couvent des Chartreux ; sileo** cieuse retraite qu'il habita près de trois mois, U avait adopté la vie des cénobites: i^ se levait au point du jour pour enteAdre l'offlce; il dînait au réfectoirii commun, et le soir il allait se coucher à l'angelus. Cette existence, où tous ses moments étaient réglés, avait Snipar calmer ^es souffrances ; Wolsey avait qhi blié le bruit du monde et les agitations de la cour ; avaç la prière, dont il avait senti le besoin et repris l'exercice, il avait retrouvé la paix de l'âme. On

se sçnt ému de pitié à la vue de cette .grandeur déchue qui cherche dans T oraison un baume à ses douleurs. U y a, dans le spectacle de cet homme d'État conversant avec de pauvres moines, quelque chose qui remue l'âme. On voudrait qu'il mourût dans le silence du cloître, à côlé de ce bon Cavendish, qw partage la joie comme il a partagé les di&srr^Qes dç

(t) EUis* Lellers, t. U, p. 7.—Caven4isb, p. 261. (2)Fiddes,Gollect

(3) L'original est à Oxford» eia été publié par Ellis.

(4) Turner, I. c, t. 1I> p. 291.--Giovanni Joachinno, ^tt^ra, ^u, Béthane, vol. 8539. — I<egraqd, t. lU, p. MU



son maître. Cest le cœur serré qu^oo le voit quitter cet asile pieux doiit sesetmemis scmt parvenus à le chasser. Ricbmond est si près de Londres qu^ils ont peur que Henri ne prenne envie d'aller visiter son vieil ami dans cette thébaide que Wolsey pourrait nommer sa Pathmos, comme Luther appelait la Wart-bourg. De Greenwich à Richmond, par eau, c'est pour Henri un voyage de quelques heures. Et alors, qui sait? le monarque peut-être ramènerait triomphant à Londres le favori déchu. A tout prix les créatures d'Anne veulent empêcher cette réconciliation.

Le cardinal reçut donc l'ordre de résider dans son archevêché, à âOO milles de Londres. Il partit, mais s'arrêtent à chaque instant en route (1). D'abord à Peterborough, où le dimanche des Rameaux il se mêla à la longue procession des moines de l'abbaye, portant une palme à la main (2) et chantant en chœur avec les fidèles. Le jeudi saint il voulut lui-même laver les pieds de douze pauvres enfants qu'il embrassa sur la joue, et à chacun desquels il donna douze pence (ft) et trois aunes d'un drap grossier. En quittant Peter** borough il fut accompagné par tous les frères de l'abbaye : quelques jours avaient sufii au cardinal pour gagner les cœurs.

IlB'arrêta près de Southwell, àNewark, charmante résidence épiscopale; il voulait y passer l'été (&). Là Wolsey eut bientôt autant d'amis qu'il y avait de gentilshommes et de paysans. II n'a plus qu'une pensée, c'est l'administration de son diocèse; chaque dimanche il monte à cheval et se rend à quelque église de campagne; à son approche la petite cloche du

(1) Lingard, 1. c, t. II, p. 213. (â) Howard, 1. c, p. 512.

(3) Id. ib.

(4) Ca?endMi, p. â86-95i. -rTorner, t. Il, p. MU.

village s'ébranle, les enfants accourent pour lui baiser la main, les jeunes filles pour lui présenter des bouquets; Tautel est tout prêt: quelques cierges, une nappe blanchie

de la veille, un tabernacle de bois doré, un vieux missel dont les feuillets se sont usés sous les doigts des célébrants. Le légat dit la messe, et quand il a béni les assistants, son chapelain monte en chaire pour prêcher (1). On montre encore dans la contrée le chêne au pied duquel il venait s^as-seoir pour rendre la justice : son bonheur était de réconcilier des familles désunies, et le vieux diplomate se rappelait son premier métier. Il avait un moyen infaillible de renvoyer contente la partie qui succombait: c'était de lui glisser dans la main un ou deux angelots d'or pour la dédommager d'une sen-tance quelquefois trop juste. Quand un gentilhomme passait à Newark, il avait toujours son couvert mis à la table du cardinal : table simple, frugale, mais où brillait parfois quelque plat en vermeil qu'il avait pu sauver de son naufrage, c Tout le monde, dit un historien plus sévère encore que nous envers l'administration du chancelier, était séduit et comme fasciné par le doux regard, la politesse exquise, le caractère expansif, la conversation entraînante de l'exilé (2). ^ ff Que Dieu ait pitié de son Ame! dit l'auteur d'un vieux petit livre. Qui fût moins aimé d'abord dans le nord de l'Angleterre que le cardinal, et qui fut plus chéri que le cardinal depuis qu'il y fit un trop court séjour (8)? » C'étaient là des joies toutes célestes auxquelles le

(1) LiDgard, I. c, l. Il, p. 213.

(2) Tarner, 1. c, t. 11, p. 294.

(3) Who was less beloved in the northe than my lord cardyoall ; God hâve his sowle, before hc wasamoDges ihem? Wbo beUer be-loved, after he hadbeeo iberea while? —A Remedy for sédition, 1596.

proscrit D*aurait jamais dû renoncer, dans Tintérét de son repos et de sa conscience, et peut-être de sa gloire. Mais dans ce long pèlerinage de Richmoîid à la ville d'York, à mesure que le voyageur s'approche de son siège archiépiscopal, ses nuits sont agitées par des songes ambitieux. Assailli par d'impures pensées de grandeur mondaine, son cœur bat violemment; il prête de nouveau l'oreille à Satan, et ne peut résister au tentateur, qui lui montre, dans le lointain, son radieux palais d'évêque, emblème d'un pouvoir qu'il retrouvera bientôt : et le desservant, qui lavait hier les pieds de pauvres créatures, arrange une rentrée triomphale dans la ville d'York, quand il prendra possession de son siège. Il traverse une contrée,où le prêtre règne en maître, et où la mémoire de Thomas Becket, cet intrépide défenseur des droits de la tiare, est en grande vénération. C'est là que ses ennemis l'attendaient. On rapporte au roi que le cardinal veut essayer du rôle de Thomas : on dit que dans les fastueux préparatifs d'une intronisation prochaine se cachent des pensées criminelles. Brian, ambasseur à la cour de France, écrit qu'il est informé que le cardinal correspond secrètement avec Rome, et qu'il sollicite du pape une bulle d'excommunication contre Henri, si Henri refuse de lui rendre les sceaux de l'État (l).'l.e roi, trompé par Suffolk et Norfolk, ne doute plus qu'une grande conspiration contre l'État ne soit ourdie par le cardinal (2).

(1) Cossi ini disse el re che contro S« M. e1 macbinava nel regno et fuorî, et m* ha

dello do¥e e corne e che an e forse più d' an de saoi servitori 1' haono etscoperto ed accusato. — Lettere di Giovanni Joachinno de Vaux, 8 et 10 novembre 1530. Mss. Bélh., v» 85S3. — L*aiiibassadear ajoute : Le cose vecchie nel delto cardinale molto gravexam le nuove. Nous citons textuellement,

(2) Mus. Bfit., Mss. Bar)., n^ 296, p. 38.



L'ordre fut donné de Tarrôter. Le comte de Nor-thumberland et sir Walter Walsb, accompagnés d'un grand nombre de gentilshommes» partirent ponr Gawood» Wolsey venait de se mettre à table, la croix de légat à ses côtés (1), quand Ils arrivèrent à la cour du château. Northumberland ne voulant pas interrompre le dîner, se mit à se promener sous les arcades de la galerie : mais il fut aperçu de Wolsey , qui se leva de table, persuadé que c'était un heureux message qu'on lui apportait ; car le comte, quand il était enfant, avait été élevé dans la maison du cardinal. Il s'avança donc vers Northumberland, le sourire sur les lèvres, le salua avec une politesse affectueuse » et jetant les yeux sur la garde de chevaliers qui se pressaient autour du gentilhomme : « Mylord, lui dit-il, c'est très-bien : je vois que vous avez profité des conseils que je vous donnais quand vous passiez vos jeunes années avec moi, dans le sein de ma famille ! Vous avez soin des serviteurs de votre père, Dieu vous bénira, Mylord ! qu'ils vivent longtemps et meurent à votre service (2) ! »

A ces mots, il prit le comte par la main et le conduisit dans sa chambre à coucher. Northumberland ému , resta sans voix pendant quelques minutes (3). Après une longue lutte entre son affection pour Wolsey, et son devoir, comme sujet du roi, il s'en* hardit ', et posant sa main tremblante sur le bras de son vieux professeur : < Mylord, dit-il en épelant chaque syllabe de sa terrible formule, je vous arrête comme coupable de haute trahison. • Le cardinal atterré, et les mains jointes, regardait le comte d'un air hébété. Il se remit bientôt, se releva et

(1) Tytier, I. ç., p* 2S5.

(2) Tytler, l. Cm p. 9SS»

(3) Tytler, 1. c, p. 985.

s*aâressaDt au gentllhooiiiie. t De qudl droit m*arrêtez-vous , demanda-t-îl ? ~ Du droit qud j'ai reçu de mon maître, répondit Nortbumberland» — Montrez-moi votre commission, reprit le cardinali ^ Je ne le puis^ Mylord. --- En ce cas ^ je ne vous obéirai pas (i). > Mais ce moment de SQrejKcitation nerveuse passé, le cardinal se soumit aux ordres du prince; Le comte de Northumberlaod et sir Walter Walsh confièrent la garde du prisonnier à cinq de ses servi* teurs qui devaient TaccompËgner jusqu'à Londres.

Le lendemain, jour du départ, Gavendish entra comme de coutume dans la chambre

de son maître • qui pleurait à fendre le cœur le plus insensible, % dit ce serviteur, dont la mémoire soit à jamais bénie. A la vue de Gavendish ^ le cardinal se leva de son fauteuil, et lui tendant la main : « Mon pauvre ami, dit-iU je pensais à vous, à vos peines, à vos chagrins, à votre dévouement 5 vous qui pour me servir avez abandonné votre pays, votre femme, vos enfanta, votre famille : et dire que je n'ai rien, rien pour vous récompenser ! ni tous ceux qui sont Ih autour de moi, pauvres gens ! » Et levant la tdte 1 < Mon bon Gavendish, ajouta-t-il, comme s'il était encore assis dans son fauteuil de chancelier, j'espère que vous n'avez jamais eu à rougir de moi ? »

i Ob ! non, reprit le serviteur, et je le dirai devant le roi, devant vos juges t Et, se jetant aux pieds de Wolsey qu'il étreignait de ses deux bras i • Mon maître, dit-il en sanglottant» reprenez courage*, k malice de vos ennemis sera confondue (2). »

Un moment après, un garde entra pour avertir le cardinal que l'heure du départ était arrivée.

(!) Howard, 1. c, p^ 541. «- Cafenâîsh. (3) Howard, 1. c, p. H5-M7.

< Jmen, dit le cardinal, quand il plaira à Mylord Northumberland. »

Lorsque le prisonnier quitta Cawood, les rues étaient remplies d*homnies, de femmes et d'enfants qui criaient : tQue Dieu sauve Votre Grâce et confonde vos ennemis (i) ! »

Le cortège marchait lentement et s'arrêtait à presque tous les villages, car le pas de la mule même faisait souffrir le malade. Quelques; heures après la scène de Cawood, son visage s'était ridé comme si un demi-siècle eût passé sur sa tête. Il fallait le mettre au lit, car ses jambes fléchissaient quand il était un moment resté debout. A Sheflield-Park, lord Shrews-bury le reçut en gentilhomme et en chrétien. Wolsey avait été contraint de s'arrêter au château de ce noble seigneur, tant il souffrait de son mal d'entrailles !

A dtner, il sentit son cou qui se glaçait, et se leva pour se promener dans la galerie couverte du château. Gavendish le trouva appuyé sur une balustrade, un chapelet à la main. «Qu'y a-t-ii de nouveau, demanda Wolsey & son ami?—On dit que sir William Kingston arrive avec vingt-quatre hommes de garde pour vous servir d'escorte, » répondit l'intendant (2).

« Maître Kingston I maître Kingston I » répéta le prisonnier en faisant un signe de croix, car c'était le constable de la tour de Londres* « Que la volonté de Dieu soit faite, ajouta-t-il» mais où est maître Kingston? i

L'officier s'approcha et mit un genou en terre.

« Sir William, levez-vous, cria le cardinal, levez

(1) God saTe yoar grâce... we pray hea^en thata very Tengeaoce may light opoD them. — Gavendish, I. e., p.d90. (9) Caveadish J. c, p. 291.

VOUS I On ne s'agenouille pas devant un misérable comme moi. Debout, maître Kingston, ou je tombe à vos pieds. C'est donc Sa Majesté, continua le cardinal , qui vous a chargé de m'accompagner jusqu'à Londres ?

— Oui, mylord , reprit Kingston ; elle veut que je vous traite avec tous les égards qu'on doit à Votre Grâce. On dit que vous vous êtes rendu coupable de crinies auxquels on ne croit pas et dont il vous sera facile de vous justifier devant le tribunal : vous triompherez, j'en suis sûr, de vos accusateurs (1).

— Merci de vos souhaits et de votre bonne nouvelle, dit le cardinal, et croyez bien que si j'étais leste et robuste comme autrefois, j'irais en poste avec vous jusqu'à Londres; mais je ne puis plus marcher, hélas! je suis bien mal, je m'en vais (2). »

La nuit du samedi fut fort mauvaise et le dimanche il éprouva deux crises violentes ; le lundi, quand le jour parut, il était si faible qu'il ne put quitter le lit. Le mardi il se remit en route ; et alla coucher à Fabbaye de Leicester. « Frère abbé, dit le cardinal en entrant dans le monastère , c'est un peu de terre que je vous demande; un petit coin de terre comme au plus obscur de vos moines : » on fut obligé de le porter au lit.

Le mercredi on crut remarquer sur ses yeux comme un cercle noirâtre. Cependant Wolsey voyait assez pour apercevoir, à travers les fenêtres de sa chambre, d'épais nuages qui flottaient sur la cam-

(1) Cavcndish, 1. c, p. 30^.

(2) Cayendish, 1. c, p. 310*313.



pagne. Il demanda h ses domestiques Theure qu^il était; on lui répondit : huit heures, t Huit heures, répondit le malade en se passant la main sur le front, cela n'est pas possible. Huit heures! A huit heures, vous n'aurez plus de maître (1). »

11 avait neigé toute la nuit du mercredi : le jeudi, en se réveillant, le prisonnier fit appeler son chapelain , se confessa et reçut les sacrements. En apercevant Kingston auprès de son lit, il lui fit signe d^ap-procher, etluidit d'une voix souvent interrompue par le râle de la mort. « Maître Kingston, recommandez-moi bien au souvenir de Sa Majesté : je la supplie de se rappeler tout ce qui s'est passé entre nous, et spécialement au sujet de la bonne reine Catherine, et alors sa conscience lui dira si je meurs coupable. C'est un prince obstiné dans ses résolutions, que le roi Henri ; plutôt que de céder, il compromettrait la moitié de son royaume. Je vous l'assure, plus d'une fois j*ai tenu ses genoux embrasses pour le détourner de son funeste penchant à la convoitise, et je n'ai pu réussir. Maître Kingston, que n'ai-je servi mon Dieu avec

autant d'ardeur que j'ai servi mon roi! Dieu ne m'aurait pas abandonné dans ma viesil-lesse (2). Ce qui m'arrive est le jo&te cbàtimeat de mes fautes. » La voix lui manqua : tous les assistants pUirenL « Adieu, maître Kingston, dit-il après une minute d'une inexprimable anxiété parmi les spectateurs ; adieu, mes amis! » Sa main crispée s^al-longea sur le drap du lit : Cavendisb la prit pour la porter à ses lèvres ; en ce moment huit heures son-

(1) Gavendish et tous les historiens.

(2) If I had served God as diligently as I bave done the king, he would not bave given me over in my grey bain.—Gafeadîili.—Tuner. —-Lingard.

nèrent à Vhorlogo du château 4 et Gavendish ^ saisi d'efiroi à ce son prophétique « laissa tomber le bras de TagonisaDt : le cardinal venait d'expirer (1). On se hâta de Tensetelir: le eadarre tombait en putréfaction^ Quand on le déshabilla on trouva sous HBft chemise de toile de Hollande un cilice qui lui touvraitle corps (3). On revêtit ensuite le mort de toul ses braements sacerdotaux; on lui mit sa fliitre^ sa crosse « son anneau « sa robe rouge, et «1 Teiposii Itf face découverte sur un catafalque^ Le

(1) Tfied pfesendîe tlie clocke Mrooke eigli^ at which thne he gâte

Quelques btoleriens ont prfcleoda que Wolsey pour échapper à l'é-chafaad aocfoel il était réservé, s*était empoisonné. Les senlimcnls de {Ifdfende piété qoe le cardinal témoigria dfadt de ^Ioa^ir, réfutent àsitÈ c^îë ealoiarifé. Dèé (^tàll s'àpérçui 411e M derliiére before appro-chaily il tourna les yetti vers le ciel, et rennt à la vive foi de son enfance. Dans ses derniers moments, un vendredi, on le vit refuser de bdifé tttt bouillon de poulet que Cavêndish lui (irésentatt, parce Ifoe n^étâill on jour maigre. « Mais vous êtes malade, lui dit le docs lêor.—C*0sl vrai I répondit Wolsey, mais je n^en veux plus.»—Yea, said Wolsey, vrhal tltough? t will eal do more.—6owara, I. c. p. 577, toit.

Lècifdlnal J trouvé d*ardenU ptfn^yrîsiêS ; ufl poëte, entre «otres, Storeri aiiî raconte en beam vers les derniers instanis de TboAtte d^Êtat. voici comment il le fait parler au moment suprême :

I did Dot Biean with predeeessor^s pride, To vralke in cîoth, as custome did require ; U^Ête at fbtt elolb ifUrt bung on ehbef aide In Aovroiag irise, ait make tbo poor attira 1 More ût tbe dirige of a monrnfui quire In dull sad notes afl sorrowes to exceede, tôt klm in wbom tbe pfîace*s love is deûâ,

I am tbe tombe wbere fbart affection Hes, Tkal was tbe dosel vrbere it living Icepi : Yet wîse men say, affection never dies. No î but it turnes; and when it long halh siept, Looks beavy, like tbe eie Ihat long hath wepï. Obi covtd It die, tbat were a restfall statO) Bol living, it eonverts to deadly bâte.

(â) Tarner. •- Howard,

30novembre 1530, jour de saint André, le corps fut déposé dans un caveau de la chapelle de la Vierge, & Leicester,

Malgré les fautes et les crimes peut-être dont il se rendit coupable pendant sa longue administration, et que nous n'avons ni palliés ni dissimulés, Wolsey fut un des plus grands ministres que l'Angleterre ait jamais possédés. A Texception de la probité, il eut toutes les qualités qui constitaent Tbomme d'État : le génie instinctif des affaires, un coup d'œil prompt et sûr, la connaissance des bommes et des choses, Tart de maîtriser les événements, une habileté unique à faire tourner des faits accomplis au profit de la fortune de son pays, 11 éleva la politique jusqu'aux proportions de la science, et son école lui a survécu ; il appliqua d'intuition à la diplomatie toutes les théories gouvernementales que Machiavel a rassemblées dans son livre du Prince: la ruse, l'hypocrisie, le mensonge, la corruption. S'il ne se fût servi que de moyens avoués par la morale, il eût été moins heureux: c'est l'homme du fait matériel. Un des premiers il comprit que l'Angleterre, reine des mers, pouvait être la maîtresse du monde ; son plus beau titre de gloire, aux yeux de ses concitoyens, c'est le soin qu'il donna à Tagrandissement de la marine anglaise. Ce fut sous son ministère qu'une flotte partit des eaux de la Tamise pour aller à la recherche de terres inconnues; l'un des vaisseaux d'exploration, ta Marie de Guildford, était commandé par un officier de marine nommé Rut ; l'autre, le Sampson^ par Albert de Prato, chanoine de Saint-Paul à Londres. On sait, d'après une lettre du capitaine But, adressée à Henri, que dans leur voyage de conserve les deux bâtiments pénétrèrent jusqu'au 5Ti\egré de latitude septentrionale, où ils découvrirent d'immenses bancs



de glace (1). Nous avoes vu de quel glorieux patro-nage Wolsey honora les lettres. Presque tous les humanistes de répoque furent ses créatures ou ses protégés. Il appella Vives en Angleterre ; il aurait voulu donner une chaire à Érasme ; il révéla les talents de Stephen Gardiner ; il fit la fortune de Pace. Aussi les lettrés pleurèrent-ils sa disgrâce et son trépas : un seul d'entre eux eut le triste courage de jeter sur la tombe du mort de méprisantes paroles au lieu d'encens qu'il devait y brûler : Tingrat se nommait Érasme (2). Le marbre et la pierre racontent encore à Oxford et à Ipswich les services que le cardinal rendit aux sciences. Comme quelques-uns de ses prédécesseurs , Wolsey avait étudié Tarchitecture ; c'est lui qui, dit*on, fournit le dessin du palais de Hampton-Court, une des merveilles de l'Angleterre (3).

On s'est demandé comment serait mort Wolsey s'il avait pu continuer son voyage jusqu'à Londres; nous pensons qu'il ne serait pas sorti vivant de la

(i)Bîddle's Merooirs of Sébastian Cabot. — Bancroflt* Ilîstory of tbc United-Slates.

('2} Plane rognabat Teriùs quàm ipse rex : metoebatur ab omnibus, amabatur à paucis, ne dicam à nemîne. — Epîst.» iib. XXVI, ep 55. — Wolsey avait comblé le

philosophe de marques de bienveillance : c Ëboracensis donavit me prsbindâ Tornacensi. v — Lib. VUI, epist. 129.

(3) I/édiiice fat commencé en 1515, sons la direction de Warden. Slowe raconte que le roi, ébloui des richesses que le cardinal avait répandues dans là construction de ce monument, demanda à son fa* ▼ori quelle avait été son intention en bâtissant un palais qui effaçait en splendeur toutes les résidences royales : « Pas d*autre, répondit le ministre, que d'en faire hommage à mon bien-aimé souverain.» Le roi accepta le cadeau, et fit présent en échange à Wolsey de Richmond, Hampton-Court, en 1526, devint la propriété de Henri; en 1538, un acte du parlement fit du pare de Hampton-Court une chasse royale; « et ce parc, dit le statut, est donné au prince avec lesdépen-dances, afin que vieux et corpulent il puisse jouir sans fatigue de son amusement favori. » <— The Straoger's Guide to Hampton Court palace, by John Grundy, p. 9.

Tour (1). Son arrêt fut prononcé le jour où le prioee put croire que le ministre déchu conspirait contre le chef de TÉtat : Wolsey eût eu le sort de Buckingham, son sang seul pouvait apaiser Anne Boleyn.

(1) Nequ« cnim dubium, rappUciam •joi vel ÎRiontii tatoniM Apinc cr€ditur,— QiaUaQps, ciM^ parBayle, picltpqoaire histpriquf,

## CHAPITRE XXII.

## VORE« GRAND CHANCELIER. — 1530.

Vafflianet d< tir Thoma» More. — Il entre eo qualité de page cbei Je chancelier Morton. — Ses éludes. — Il veut quUter le monde ; renonce à son projet de vie ascétique et se marie.— More à la chamt>re des communes.

— Aa service de Heori VIII. -*- Il succède à Wolsey.— Cause de sa fortune.

— Intérieur de la famille du chancelier. — Vie domestique. — Hans Holbeln est admis dans la maison de More. - Ghelsea. — Caractère et occupations du mioiatn.

Henri, s'il faut en croire Érasme, avait offert les sceaux de l'État à Warham, archevêque de Cantor-béry, qui les refusa en s*cxcusant sur son grand Age (1); mais Tévéque de Bayonne, qui connaissait beaucoup mieux que le philosophe les secrets de la eouf, écrivait, en voyant tomber Wolsey : t Outre les pilleries dont on le charge, et les brouilleries semées par son molen entre les princes chrestiens, on luy mect encore tant d*aultres choses suz, qu'il est du tout affolé. On ne sçait encore qui aura le sceau ; je crois bien que les prestres n'y toucheront plus, et qu'à ce parlement ils auront de terribles alarmes.... ^ Monseigneur, je suis contrainct de vous dire que je suis îcy en la plus grant honte que jamais homme fut, qui beaucoup me augmentera quand tout le parlement sera ensemble (2). > Ce fut moins par affec*

(1) Erasmi Op., epist. Johanni de Yergarft, 1530*

(2) Lettre de Févèque de Bayoone aa grand mtXtre , 2Sà oct. i5S9. — liUs. Bélbune, vol. SôSO.

tîon pour rancîen orateur de la chambre des communes que dans rinlérét de sa maîtresse que le roi jeta les yeux sur sir Thomas More pour remplacer le cardinal (1). Il pensait que More ne refuserait pas de faire une reine d'Anne Boleyn ; mais il se trompait.

More, né à Londres vers l/i80, appartenait à la petite noblesse du pays {gentry) (2). Son père^ John, qui vivait encore, avait été longtemps juge à la cour du Banc du roi : c'était un magistrat connu par son intégrité et sa gaieté sardonique, qu'il transmit à son enfant. Thomas était entré fort jeune comme page dans la maison du chancelier de Henri VII, le cardinal Morton, qui, pour remplir les coffres toujours béants de son maître, avait, comme nous l'avons dit ailleurs, inventé l'argument à deux tranchants qu'on appelait la fourche de Morton, Le ministre s'en servait pour aiguillonner le zèle souvent récalcitrant des sujets de Sa Majesté, qui refusaient de se laisser dépouiller dans l'intérêt du fisc (3).

L'enjouement du page qui servait à table, fut remarqué du prélat, Morton, bien que septuagénaire, aimait à voir régner la gaieté dans son palais«On donnait quelquefois des représentations dramatiques, surtout aux fêtes de Noël, dans les appartements de Sa Grâce : scènes tout italiennes, fantasques et désordonnées, à travers lesquelles venait se jeter, sans se faire annoncer, le jeune More, qui n'avait pas besoin de souffleur pour improviser toutes sortes de

(11 ^er StH\% bejIrcBte ftc^ angelentli^, Snore'd ^timme gtt ©nnflen bec €d^eibung ^u nf^alten. — ©eorg X^cmaé SRub^rt, X^cmaé ^îilext, p. 319.

(2; Lord Campbell a publié rèccmmrnt une liisloire d€s grands chanceliers d'Angleterre. Madame Pauline Roland a détaché de Tou-vrage la biogrn[>bie de sir Thomas More, qu'elle a publiée dans la Ilcvne Indépendante (aoiil et septembre 1816). Nous avons consulté le travail consciencieux de Tailleur français.

(3) Voyez le chapitre 1" du tome I" de cette histoire.

bouffonneries dont s'amusait le cardinal (1). t Vous voyez bien ce petit garçon qui nous sert à table et qui joue si bien la comédie, disait souvent Morton à ses hôtes, regardez-le bien : je vous prédis qu'il fera un jour un grand homme (2). >

Thomas quitta bientôt le palais archiépiscopal pour fréquenter l'université d'Oxford, école de privation où l'enfant eut souvent à souffrir, car son père était économe jusqu'à l'avarice. Du reste, si l'élève était obligé, à l'université, dç manger du pain noir, le professeur n'était guère plus heureux. Érasme nous apprend quelque part qu'avant l'administration de Wolsey, le maître n'avait pas souvent de quoi s'acheter une chandelle pour veiller pendant les longues nuits, d'hiver. Thomas resta deux ans à

Oxford. En quittant le collège , il fut envoyé à Londres pour apprendre le droit, son père voulant en faire un homme de robe. 11 entra d'abord à New-Inn, une des cours de la chancellerie, où il étudia la lettre, ou comme on disait alors, tl'écorce des lois; > puis à Lincoln's-Inn, pour s'initier à la science ou à la cmoelle» de la jurisprudence (â).

Ses progrès furent si rapides, qu'à 18 ans il fut nommé lecteur dans l'une des sections de la cour de la chancellerie. Peu de temps après il commenta publiquement dans l'église de Saint-Laurent, la cité de Dieu, de saint Augustin (&). L'évêque d'Hippone était pour More l'objet d'un culte passionné : Henri n'avait jamais aimé saint Thomas d'un amour plus fervent. Son auditoire était nombreux : on y voyait toutes sortes de belles intelligences : des magistrats,

(1) Mad. Pauline Roland, Refue Indép., p. 288.

(2) Id. ib.

(3) Campbell, cUè par Mad. Pauline Roland, ib., p. 2d9 et 290.

(4) Madame Pauline Roland, 1. c, p. 288.

des légistes, des théologiens, des prêtres et des évoques (1). C'est peut-être dans la Cité de Dieu que More trouva enfermés quelques germes de cette Utopie qui devait tenir une si grande place dans rhistoire littéraire du seizième siècle. Malheureusement il se trompa en voulant reproduire sur cette terre les harmonies intimes que le docteur africain entrevoyait dans le cieL

Mais à peine avait-il feuilleté quelques pages de ce livre merveilleux, qu'une grande révolution s'opéra dans ses idées. More conçut le projet de renoncer au monde et de s'ensevelir dans un couvent : c'est dans Tordre des Franciscains qu'il voulait entrer (2). Saint François d'Assise était l'idéal de la pauvreté qu'il espérait faire revivre, autant que Dieu toutefois lui en donnerait la force et le courage* Il aspirait comme son patron à courir les grands chemins, le sac sur le dos, le corps recouvert d'une robe de bure, les reins ceints d'une corde, les pieds nus, tendant la main aux passants, et s'il les trouvait sans pitié, se confiant, ainsi que l'oiseau <ies champs, aux soins de la Providence. Toutefois, avant de commencer cette vie d'épreuves, il voulut essayer ses forces : il revêtit le cilice (3), jeûna, se macéra, coucha sur la paille, et dormit à peine quelques heures. Il était venu se loger tout près d'un couvent de chartreux, afin d'entendre à tout moment la petite cloche qui conviait les frères h la prière, et le soir le bruit de la pelletée de terre que chaque moine

(1) Radhart., I. c, p. 42.

(2) Madame Pauline Roland, 1. c, p. 291.

(3) Adolescens quippe ususest cilicio.-—Stapleton, Vit» Thème Mori. (Très Thomæ,

seu res geslae sancli Thom» aposlolt, s«neti Tliomaa arcliiepiKopi camaârif Diia> «4 martyria Thom» lAeri.., Doaci. 1588,10-8*.)

jetait dans sa tombe entr'ouverte, avant de s'en-» dormir.

11 s'était trompé sur sa vocation : par ordre de son directeur, il dut renoncer à spn projet de vie nomade, ff Dieu, dit son arrière-petit-fits, le destinait à servir d'exemple à ceux qui vivent dans le monde, pour leur enseigner comment ils doivent élever leurs en-fonts, chérir leur compagne, se dévouer au pays, et pratiquer toutes les vertus chrétiennes : piété, humi«-lité, obéissance et chasteté conjugale (1). > Or, dans le comté d'Essex vivait un bon père de famille nommé Coite de Newhall (2), entouré sur ses vieux jours de filles charmantes, dont la plus jeune captiva le cœur de More. Un matin More s'était mis en chemin pour aller demander au gentilhomme la main de celle qu'il aimait. Mais sur la grande route, il réfléchit qu'il allait peut-être oflenser l'aînée de la famille, Jeanne, moins belle que ses sœurs, et il se ravisa et se repentit. Le bon H. Col te fut fort étonné quand il vit sir Thomas l'œil baissé, la figure enflammée, le maintien embarrassé, en véritable amoureux de village , lui demander la main de Jeanne qui, elle-même, était bien loin de se douter de la passion improvisée du légiste : More n'eut pas à se repentir de son inspiration.

Son père John, esprit railleur, comparait le célibataire qui veut se marier à un pauvre diable con<*

(1) Thomas More's Life of sir Thomas More fcnight, London, 1627, in-4^ Osi rarrière-pelit-GIs du chancelier, lequel se maria d*abord, el après la mort de sa femme prit les ordres. Il termina sa carrière à Romo. Son corps repose dans leglise de Saint-Louis. — Niceron, Mémoires, elc, t- XXV, p. 230 et 234.— U. Joseph Hunier (lense qu^on s^est trompé en attribuant à sir Thomas More la vie du chancelier; il prouve qu'elle est de Cresacre More. Voir la préface de Tkê lifê ofêir Thomas More, London , 1S28, S*.

(3) Eoper, p. 27 et 28. — Rodhart, p. 70.



damné à plonger la main dans un sac plein de ser--pents, parmi lesquels ne se trouve qu'une anguille : par un hasard heureux, disait le juge, il peut attraper le poisson, mais 11 y a cent à parier contre un qu'il sera mordu par le reptile (1). Thomas More avait rencontré un ange de vertus : encouragé par l'amour de sa femme, récompensé par un doux sourire de tous ses travaux, il obtint bientôt au barreau une grande renommée. La place de sous-shérif (2) à laquelle il fut nommé lui donna 1« droit de siéger à la cour du lord maire, oit se débattaient des causes importantes. 11 tenait seâ audiences le jeudi, et remettait le plus souvent ses honoraires aux plaideurs. Sous Henri VU, il fut envoyé par ses concitoyens à la chambre des communes, et prit place sur les bancs de l'opposition. Au parlement, il se montra l'ardent adversaire de ces impôts connus

sous le nom de bénévolence, auxquels la couronne avait recours pour emplir ses coffres. Henri-, ne pouvant se venger sur sir Thomas qui, n'ayant rien, n'avait rien à perdre, trouva un misérable prétexte pour intenter un procès au'père du député; le vieux juge fut envoyé à la Tour. Fox, l'é-vêque de Winchester, conseillait au fils d'adresser une supplique au prince, et de confesser candidement qu'il avait eu tort de faire, aux communes, de l'opposition aux mesures proposées par le monarque: c'était un moyen, lui disait le prélat," de rentrer dans les bonnes grâces du souverain et d'obtenir la

(() Madame Pauline Roland, p. 287.

(2) Est hoc munus ut magnœ aulorilatis et gralias : îtà quôd Tirnm samni« integritatis, fidei ac prudentiae requirat. Omnes quippè civium causœ, ipsaque civitatis privilégia, ejus vel arbitrîo decernnniur, ▼cl industrià conscrvanlur.—Slaplelon, I. c, cap. III. Sur tes fonctions de sous-shérif à celte époque, voir Stowc's (Strype) Sur^ey of London, t. II, p. 155.

liberté de son père. More, en retournant à son logis, réfléchissait à la proposition de Fox, quand il rencontra Richard Whitford (1), chapelain de l'évêque, qui le conjura 9 au nom de la passion de Notre-Seigneur, de ne pas suivre les conseils du ministre (2). More récouta et fit sagement; car quelques années plus tard, se trouvant sur le passage de Dudley qu'on menait à Téchafaud, il entendit le patient qui lui criait : « Sir Thomas, vous avez bien fait de ne pas demander pardon au roi ; vous ne me regarderiez pas passer aujourd'hui (3). >

More était décidé à s'exiler sur le continent quand Henri expira, A l'avènement de Henri VllI, il reprit sa profession d'avocat. Ce fut un procès à la cour étoilée qui attira sur l'orateur les regards du prince. Un vaisseau du pape avait été saisi à Southampton au profit de la couronne; le nonce de Sa Sainteté en poursuivait la restitution : More plaida pour Léon X, et fit triompher les droits de son client. Henri, qui assistait aux débats, vint se joindre au barreau pour féliciter l'heureux avocat, qui bientôt fut nommé maître des requêtes, membre du conseil privé, puis créé chevalier, et vint se fixer à Chelsea, dans une maison de campagne qu'il s'était fait bâtir sur les bords de la Tamise. C'est laque Jeanne, après l'avoir rendu père de quatre enfants, mourut d'une maladie de poitrine (4).

(i) C'est à Richard Whitford qa*Èrasmc a dédié son Tyrannicida. Le chapelain quiUa pius tard la cour et prit la robe de moine, dans le monastère de Sainte-BrigiUe^ àSion, prèsde Brentfort. dans le Middiesex : on ne le connut plus que sou'i le nom de tke fFrelch of Sion, — Uopcr's Life and dea(h of sir Th. More, London, 1731, in-8^ p. 30, nôle. — Biogr. Brit., p. 3152, noie.

(-2) Itudhart, l.c. p. 45.

(3) Pauline Roland, d'après CampbeU, p. 295.

(4) Voir: a Epilaphium in sepulchro Johannaeolim Qxoris Mofi, dc^nantisidem sepulchrametsibi etAlicise posteriori uxori,v dans

More se remaria bientôt (1) : il épousa mistress Alice Middleton, veuve d'un preiuier mari. Alice ressemblait sous beaucoup de rapports à Catherine Bora, la compagne de Luther : bonne ménagère(2), mais vaine et d'humeur acariâtre; épargnant, comme disait son mari, un bout de chandelle, et gaspillant des robes de velours (3).

More, qui aimait la musique bien qu'il eût la toIi fausse (A), voulut, pour adoucir le caractère de sa compagne, qu'elle prit des leçons de flûte, de luth, de cithare et de monocorde (5). Il faisait sa partie de flûte avec Alice (6).

Il semblait difficile que le roi pût élever au premier poste du royaume un homme qui « par sa naissance , ne faisait partie ni de la noblesse, ni du clergé, et qui n'avait occupé aucune place importante dans cette magistrature dont il allait devenir le Chef (7). Mais la volonté toute^puissante do monarque leva cet obstacle. Henri comptait sur la reconnaissance

les osavrcs de More, Basir., 1518, p* 270 et 27t. Mate dit eu parlant dé Jeanne :

Ctiart Thom» jaeet hic Joanna, nzerciila Mori.

(1) Paucis noiensibusà funere uxoris viduam.daxit.'-EraalAas âat-ieno.

(2) Vldnani doxît magis cnraiid» ramlHtfqiiiaci fOltfUtfCls, qaifppè iie()oe bellam adniodàni nec puellam « uk ipsi îocari sdet, sed «créai el vigiiantem matrem Tamilias. —Eras. Ëpist., epist. HuUeno.

(3) Dans le recueil des épigrammes âe Mate, U en eii lâùe <ftfi semble s'appliquer à Alice : — « Voyez cet homme, dit le poète, auquel la Providence donne enfants, richesses, rati^, honneurs, dignités ; il n'échappera pas au mathear : te destin l'afOige d'une feâime acariâtre. »

(4) Nam ad masicam vocalem à naturà non videtur esse compo-sitQS, etiamsi delectetur onni musices génère. — Erasmi Ep., epist. Hotteno.

(5) Rudhart, 1. c.,p. 71.

(6) Sicut Morns inéas didicit pulsare tibias corn conjoge. — Pace, De friicta qui ex doctrinà percipitnr. Basil.» 1517, p. 95.

(7) Mad. PanUiie Rolaod, I. c, p. Uik

de More : il croyait acheter au prix d'un portefeuille la conscience du nouveau chancelier (1).

Immédiatement après Texil de Wolsey, le duc de Norfolk fut nommé président du cabinet ; le duc de Suflblk j comte-maréchal ; le vicomte de Rochford, père d'Anne Boleyn, comte de Wiltshire ; sir William Fiiz-William 9 trésorier de la maison du roi; et le docteur Stephen Gardiner, secrétaire d*État S'il eût voulu c jeter le froc aux orties (2),> Gardioer aurait pu aspirer au pouvoir qu'on arrachait à Wolsey, car il s'était montré dans ses négociations avec la cour de Rome aussi insolent qu'habile. Tels étaient les membres du conseil privé : t mais le premier ministre^ dit l'ambassadeur français, c'était par-dessus tout mademoiselle Anne, qui, par le moyen de son père et de son oncle, dirigeait le cabinet, et par l'influence de ses charmes, exerçait l'empire le plus despotique sur la cour et sur l'esprit de son amant (3). »

C'est dans une administration où dominait une femme jeune ^ belle, et matlresse du souverain, que sir Thomas More consentit à entrer. S'il n'eût consulté que l'intérêt de son repos domestique, il aurait refusé d'obéir aux ordres pressants du roi; mais il ipit dans la charge de chancelier une occasion toute providentielle d'être utile à son pays : il se dévoua* Ses ennemis mêmes n'ont jamais osé Taccuser d'ambition.

Le 25 octobre 1529, sir Thomas reçut en présence de Norris, de Christophe Haies et de quelques conseil-

(1) Gerlè ipse rerum exitas satis déclarât, ïWutn hàc ne causa, can-cellarium esse factum. que hâc qaasi mercede corraptus se eo Irahi paterelur. — Poius, cilè par Stapleton, p. 51.

(2) L'ëvj&quede Bayonne, Mss. •—Legrand, t. 111, p. 378.

(3) Ltogard, t. Il, p. 215.

lers de la couronne, les sceaux de TÉtat (1), et le lendemain 26, à 10 heures du matin, il prit possession de son siège de lord-chancelier, dans une des salles de Weslminster-Hall, où l'accompagnèrent le duc Thomas de Norfolk et le duc Charles de Suffolk. On le conduisit dans la chambre de pierre {stone-chamber) : là se trouvaient la table et la chaise de marbre qui devaient servir à son inauguration (2). Norfolk, au nom du prince, félicita le ministre tians un discours où réloge revêt presque la forme de l'enthousiasme (3).

Sir Thomas More répondît en termes pleins de dignité au discours de Norfolk. En face de ses nobles auditeurs, il déclara qu'il n'avait jamais sollicité ni envié la grande charge que lui confiait le monarque. Il y a dans son improvisation un beau mouvement d'éloquence. A la vue de ce siège qu'ont occupé tant d'hommes éminents, il s'alarme et s'eflfraye, et l'image de son prédécesseur, qui si longtemps y présida revêtu des insignes de sa magistrature, lui apparaît avec l'auréole de sagesse et de talents divers dont le ciel l'avait couronné ; «c'est le feu d'une petite lampe, après les splendeurs du soleil. » Alors un triste pressentiment oppresse son cœur : on dirait que doué d'une lumière surnaturelle, il lit dans l'avenir : « Me voilà, s'écrie-t-il, assis sur

un marbre où les soucis et les dangers monteront avec moi; la chute d'un homme aussi puissant que Wolsey est une grande leçon pour son successeur ; et sans la confiance du

(4) Voyez dans Rodhart, p. 341-344, le proccs>Terbal de la remise des sceaux à sir Thomas More.

(2j Mad. Pauline Uolnrid J. c., p. 311.

(3) Rudhart, 1 c, p. 313 et 314. — Ropcr's csq , prothonolary of the king's l)onrh, Life and dcalh of sir Thomas More kt., lonl high chancellor ofEngland, London, 1731, in 8».

prince, sans la bienveillance de mes nobles collègues, je me bâterais de m'éloigner d'un trône où j'aperçois répée de Damoclès suspendue sur ma têle (1). »

Cest une belle page dans la vie de Thomas More, que ces regrets éloquents qu'il adresse, en prenant possession des sceaux du royaume, au ministre malheureux qui les tenait hier encore, et qui, victime de la haine d'une femme, portera peut-être demain sa tête sur l'échafaud. Comment Cavendish, qui nous initie si douloureusement à tous les détails de l'existence du cardinal, a-t-il oublié de nous parler de l'impression que les courageuses paroles de l'orateur produisirent sans doute sur l'esprit du courtisan déchu ? On dut les lui rapporter le jour même où, ^par ordre du prince, sir William Gascoigne faisait dresser l'inventaire des richesses rassemblées dans le palais d'York, et qui avaient excité les convoitises dp Henri. L'admiration pour sir Thomas More redouble encore, quand on le voit prononcer le panégyrique de son prédécesseur, en face des ducs de Norfolk et de.Suffolk, les conseillers des rigueurs royale^; et quand le soir, en allant faire sa cour au roi ^ il est sûr de rencontrer dans les appartements du prince cette femme vindicative qui a demandé l'exil et peut-être la mort du cardinal (2). ^

Le chancelier ne changea rien à ses habitudes ordinaires. Il garda le cilice qu'il portait depuis sonen-fance^et le lit de sangle sur lequel il couchait, la tête appuyée sur un traversin rembourré de paille (3)^

(t) Rudhart. L c, p. 315-318.—Hall, p. IST.-^Holinsbed, p. 910. — ParliamenL llislory, t. lU , p. 40-43. -^ Sur la charge de chancelier, voir Meycr, Esprit, origine et progrès des institutions judiciaires des principaux pays de l'Europe, l. II , p. 235-245.

(2) Staplelon, L c.» p. 7. •

(3) Rudbart,!. Ci p. 41.



Comme autrefois, c'est à peine sMI donnait au sommeil quatre à cinq heures. Aussitôt

qu'il était levé, il passait dans l'appartement de son père, sir John More, et s'agenouillait, en attendant, pour se relever, qu'il eût reçu la bénédiction du vieillard (1). Il avait conservé près de Londres, à Chelsea, cette petite maison qu'il avait fait bâtir et qui ressemblait assez à celle del'Arioste : blanche, luisante au soleil, encadrée dans des fleurs, et sans autres ornements extérieurs que de beaux volets verts (2). C'est là qu'Érasme nous le représente, au milieu de sa femme, de ses enfants, de ses gendres, de ses brus et de ses neveux qui l'écoutaient parler, dans un pieux silence, t Vous diriez, ajoute Érasme, l'académie de Platon ; je me trompe, c'est quelque chose de plus beau, une véri-. table école chrétienne (3). ».

De son premier mariage avec Jeanne (4), More avait eu trois filles, Marguerite, Elisabeth et Cécile, et un garçon qui reçut au baptême le nom de John (5). En Angleterre, comme en AUemagae, on pensait à cette époque que savoir coudre , faire la /cuisine, lire dans un livre d'heures, repasser et filer était la plus balle dot qu'une jeune fille pût apporter à son mari : ce sont là les seulâ trésors que Luther exigeait

(1) Rudbart,p. 324.

(2) Extruiit ad flumen Thamysin, haud procùl ab urbe Londîno, prœlorium nec sordidam, ncc ad invidiam usque magni6cum, corn-modum (amen.^Érasme, cité par Knight, ëdit. allem. d^Arnold,

p. au.

(3) Erasmi Op., t. III, App., p. 1810.

(4) Roper, I. c, p. 27 et 28.

(5) Rudhart, p. 219. —Au priearè de Nostell, appartenant à M. Charles Wynn, estnn tableau de Holbein où le peintre a représenté toute la famille de More : sir Thomas. Alice More , sir John More, John More, Anne More , la Temme de John, Marguerite (Roper), Elisabeth (Dauncy), Cecilia (Héron), Marguerite Clément, Henry Pattison, John Harris.

d*aD0 femme qui entrait en ménage. More ne parta^^ geait pas ces préjugés: il pensait que Tignorance n'est pas la compagne indispensaltle de la pudeur, et qu'une jeune fille doit posséder des talents qui relèvent ses charmes et sa vertu , et retiennent Tépoux au foyer domestique. L'humaniste a pris soin dans plusieurs dé ses lettres à son ami de cœur, Érasme, d'expliquer ses théories sur l'éducation des filles. Il veut qu'elles étudient, si Dieu les a plabées pour briller dans le monde, la musique , le dessin, la peinture, les scî/Bnces naturelles, les langues mortes, et le droit même (1).

f L'instruction et la vertu réunies chez une femme, disait sir Thomas à Gonel (2), forment un trésor que Je préférerais à une couronne de roi : non pas que je jireuille que la femme se serve de la science pour obtenir une *gloire mondaine, quoique la ré*-putation suive la femme instruite comme l'ombre suit le corps ; mais parce que

l'instruction survit à la fortune comme à la beauté... C'est, du reste, l'opinion de saint Jérôme et de saint Augustin. Ces Pères ne convient-ils pas de nobles dames à l'étude ! Plus d'une fois ne prennent-ils pas soin de leur expliquer des passages dilliciles de T Ancien et du Nouveau Testament? Et les doctes lettres qu'ils écrivent souvent à de jeunes vierges ! »

C'est d'après ces principes pédagogiques, qu'il avait dirigé l'éducation de ses enfants. Ses filles expliquaient à livre ouvert Tite-Live, et écrivaient

(I) Rndhart, p. 2dO.

(S) Sur Gonellas, rami d'Érasme, voir Stniçif^'i Qtomva, i&baff|t Mil 9xwlh, p. 181,189. Monieigneur l'èTèque Sailer a placé It leUre de More dans sa miiûùia fi» fat^oUf^ euUn^ûx^. (ëtài^^ M9, Wliti ^îx\, p. 3,8.

ë

en latin des lettres qu'Érasme montrait avec admira^ tion au docte Budé(l).

Marguerite , sa fille aînée, l'emportait sur ses autres sœurs par la beauté des traits et les grâces de Tesprit (2). Ses premiers essais littéraires attirèrent l'attention du monde savant : elle entendait à merveille Homère et Virgile. Stapleton parle de deux ff déclamations > de la jeune fille, en langue latine, que le clïancelier, sans rougir, aurait pu placer dans ses œuvres. Il y eut un jour, en 152/i, une lutte de beau style antique entre l'enfant et te père- Marguerite avait écrit en anglais une narration que le père et la fille traduisirent en latin. Les humanistes les plus délicats ne surent à qui donner la palme. Comme les vieux érudits du siècle, Marguerite eut quelquefois le bonjieur de restituer des textes, ainsi quejcelalui arriva en commentant saint Cyprien. Aux yeux d'Érasme c'était un ange que cette blonde écolière, qui, sur les genoux de son père, s'amusait à babiller trois langues. More, ne pouvant cacher sa joie, couvrait de baisers le front de sa Meg chérie,

(1) Hœc scripsi plusqaàm obnitad negotiis, ad baec imbecillA va-letndine: qaare tua dexteritas hoc efficfat, utomnes tuœ sorores sîbi persoadeant, hanc esse juslam epistolam, et oon mînùs ad singolas qaàm ad te scriptam. Ornalissimœ matron» Aloynœ mtlri laae moi-tam ex me salulem diccs, eique me commendabis et amanter et dili-genter. £f!igiem iliios quando côram non licuU libenter sam eioscn* latus./oannt M>ro, germanottjo, precoromnia prospéra. Yerùm séorsim mibi salulabis ornatîssimum Boperum conjugem libi mérité charissimum. Dabam apod Friburgum, 6 sept. 1529.

(2) Marguerite épousa sir John Roper, chevalier et protonotaire du banc du roi, et vécut avec lui pendant 16 ans. Elle en eut trois filles, Elisabeth, Marguerite et Marie, et deux fils, Thomas et Antoine. Voir Biograp. Brit,, p. 3168, en note. L'histoire de la vie et de la mort de Thomas More par Roper, est la source oà sont allés puiser tous

ceux qui ont écrit sur le grand chancelier d'Angleterre. Koper survécMt à Marguerite près de 33 ans. Il mourut le 4 jan?ier 1577, à rage de 82 ans.

• #

et demandait à Dieu pour toute consolation, que^ devenue mère, elle eût des enfants qui lui ressemblassent (1).

Ne quittons pas de sitôt Ctielsea. Un spir, c'était sous le ministère deWolsey, un étranger vint frapper à la porte de Tbabitation, demandant à parler à sir Thomas More.de la part d'un bumaniste connu du «monde entier : c'était HansHolbein, qui, ne pouvant se résigner à mourir de faim à Bâle, venait en Angleterre pour «grignoter» quelques angelots (2). Érasme comptaif sur son noble ami pour sauver le peintre de la misère et peut-être du désespoir ; Holbein, le soir même fit partie, de la nombreuse famille de sir Thomas. Le lendemain on le pria d'accepter la table et le logement : une table frugale mais Bbon* dante, où le pensioniïaire ne risquerait pas de s'ennuyer , tant le maître de la maison avait l'art de dérider, par d'intarissables saillies, les fronts les plus soucieux ; un logement sous les comblés, car il fallait bien que le père de famille se gênât pour ses enfants et ses gendresi, mais que le soleil éclairait tout le jour, quand le soleil paraissait à Londres. L'artiste n'en demandait pas davantage ; rien n'eût manqué à son bonheur, si de son lit ileût aperçu, comme à Bàle, les montagnes bleuâtres du Jura et les eaux transparentes duRhin. En revanche, il trouva dans le village de Chelsea^â) de véritables têtes d'ange, qui firent la fortune de quelques-uns de ses tableaux. Les jeunes filles qu'il avait sous les yeux ne ressemblaient guère à ces campagnardes épaisses qu'il avait prises longtemps pour types de la beauté

(i) Slapleton, 1. c.^ p. 40.

(2)' Ut corrodât aliquos Angelatos. — Erasmns Petro JEgidîo, 29 Aug., i52&. (3) Hor. Walpole*» AnecJ. of painting, t, IV, p. 6i

féminine. Aussi, est il aisé de reconnattre les œiit vres qu'il composa d'abord en Angleterre, car il ro* vint insensiblement à son idéal suisse. Les flguros de femmes, qu'il peignit pendant son séjour à Chelsea ont une candeur de pose, une transparence de chairs» une expression dans le regard, une suavité de formes qu'il n'aurait pu deviner en face de ces modèles exubérants de vie qu'il avait laissés à Bêle (I). A cette époque, More, chancelier de Lancastre» recevait quelquefois la visite de Henri VIII qui, charmé de la conversation du philosophe et peut-être* plus en* core de la beauté de ses filles » restait des heures en* tières à écouter le père et à regarder les enfants. Do jour qu'il aperçut un tableau que Holbeîn venait d'achever et qu'on attachait sur les murs de la salle à manger, il fut émerveillé da talent avec lequel le peintre avait rendu la nature vivante. «Voilà un mat<-tre, » dit-il en demandant à More le nom du peiatre. Hans, appelé, descendit de son belvéder, et le soir même fit ses adieux à la famille de son hôte, et alla coucher à la cour : il était nommé pielotre du roi (2).

Le séjour du peintre dans la maison de More n'en interrompit pas un seul Jour les exercices pieux. Matin et soir on priait en commun» C'était tmi-jours John, comme chef de la communauté, qui récitait les prières, et qui à table disait le benêét-cite et les grâces. Thomas avait écrit k Tusage de ses enfonts, des méditations chrétiennes (3) r^snplies

(1) Walpole, I. c, p.74el 75.

(2^ 3oa(^im t)fm ©aii^rart, beutfc^ Rfabemic bniBoii «, fb^ * wt^ WMom Stm% Sllûrnbfrg, 1675, in-fol., part. I. p. 2i9. — Suftlj, «a^em., J^ûnfKec.toifon. 3rm(6, 1816, in-fol. — Carolii Patinii ViU Joannis Uolbenii, iiuiex, n<* 5i*

(3) !Der •Çautf'-Snbac^t unb gemeinfamen @rbauttng mit bem Gciiitgta \$ bereité gebad^ toocbcn. îDiefelbe ^on^, )h{<^ liMê^U m^ 0«Kbiiifr

d^une onction toute biblique (1). Le dimanche et les fêtes, tous ensemble assistaient à ia grand^messe et aux vêpres. Pendant le repas de midi, une des jeunes filles lisait quelques pages d'un livre d'histoire. Chacune d'elles servait tour à tour à table.

More avùit fait élever à Chelsea une petite chapelle (2), s^ur le modèle d'une de ces églises rustiques alors si communes en Angleterre» et qui n'avaient guère coûté de frais de construction : quatre murs blanchis k la chaux, une cloche à l'un des angles de l'édifice, suspendue à un lourd madrier, un autel en bois^ des chandeliers passés au gypse, un petit tabernacle doré , à la porte un bénitier en pierre, quel* ques tableaux sur les murs pour en cacher la nudité, et voilà tout. Sir Thomas More n'aimait pas que l'or brillât dans la maison de Dieu ; il disait en riant : « Le chrétien l'embellit, le larron la dépouille (â). »

Avocat, juge et chancelier, jamais il ne manqua un seul jour d'entendre la messe. Il avait cou-» tume de servir le prêtre à l'autel {k). Un matin que le duc de Norfolk allait dîner à Chelsea, il entra daHs l'église paroissiale, et fut étonné de voir son ami dans une stalle du chœur, en surplis, chantant devant un antiphonaire. Le service fini, il s*approcha en sou--riant de sir Thomas, et lui dit en lui prenant le bras : i Mylord chancelier devenu chantre de paroisse I mais ce n'est pas faire grand honneur à votre charge, non plus qu'à Sa Majesté I — Bah, reprît le chancelier,

IKÛ^ete, bk Ut«^ie« unb anb«T( gcIe^eïBerfc fd^mlb, »etf(i^^te ce ttii^É , aii(^ gloeifmâfige Qkhett fit fL(^ unb f^n€ Samilic ab|tfaîett. ^ Racib«rt, I. c, p. â32. — li €arne, p. xxxii. -^ Stoplelon, I. c.

(1) Kntght. L c, édit al4.de Arnold. On trouve ftieiqaesHiiics des prières de More à la fin de l*ouvrage, p. 85, n* XXVII.

(2) Slapleton, loc. cit., p. 26.

(S) ^hite fRcttff^ gc^R , bdfe ne^men c« ttiebet ^ Radh«rt, i>. 2S2, (4) Stap^etiM) ,!.

€. — Roper, p» 64.

chanter Dieu, le maître du roi.et le mien, mylord, ce n'est pas compromettre le souverain (1). »

Aux processions de la paroisse, More portsi^t ordinairement la croix ; aux fêles du saint sacrement, il tenait les coins du dais (2), et danç les lointains pèlerinages à quelque chapelle de la vierge, il marchait à pied, psalmodiant avec les fidèles. On voulut un jour, par ég^rd pour le nouveau chancelier, lui donner un cheval pour suivre une processibnqui avait un long chemin à parcourir ; il le refusa en disant que si le Christ son maître allait à pied, il pouvait bien en faire autant (3).

More attribuait à Toraison une puissance surnaturelle. Une nuit que sa fille chérie Marguerite, attaquée de la suette, était abandonnée des médecins qui hochaient la tête en signe de désespoir, il se jeta tout à coup & genoux au pied du lit de la mourante, en face d'une image du Christ, et les deux mains sur la figure, se mit à prier ; mais à prier avec tant d'amour et de foi, que les assistants ne purent retenir leurs larmes. Et se levant, comme inspiré du ciel, il descend précipitamment l'escalier, court chez un apothicaire et rapporte quelques plantes qu*il fait in* fuser et dont la chaude liqueur ne tarde pas à rendre la connaissance à Marguerite, qui ouvre les yeux et tend les bras à son père : elle était sauvée, t O mon Dieu, s'écrie le père en tombant à genoux, soyez

(1) God*8 body, mylord cbancellor ! what a parish clerk, vhat a parish clerk ! Yoa disbonour the king and bis office.—Nay. Yoar grâce, elc—Hoddesdon, Ibe Hi&tery of the lifc and deatb of sir Tho-mas More. London, 1662, in-»», p. 88 et 89.— Domino meoregi displioere non polui quod ipsias régis domino obseqaium impendo.» Slapleton, 1. c, p.

(2) Slapl^lon, l.c.

(3) Quod propter çruciOxi imagînem in qnà dominum venerabatnr dixit i a Nolo dominum meum pedilem equo subsequi. » —SUpleton.

•

mille fois béni 1 vous venez de me rendre ma fille bien-^mée, que votre nom soit sanctifié! > C'est dans Roper qu'on trouve le touchant récit de cette cure opérée par la prière : « Pauvre père, dit Thistorien, oh c'est sûr, il serait mort s'il avait perdu sa petite Meg (1). »

More était une de ces âmes qui sympathisent avec tous ceux qui souffrent : aussi sa demeure était-elle ouverte auic ouvriers qui manquaient de travail ; aux artistes qui ne pouvaient plus vivre de leur ciseau ou de leur pinceau ; aux proscrits qui fuyaient leur patrie ingrate ou cruelle ; aux débiteurs que poursuivaient d'impitoyables créanciers : on l'avait surnommée la maison du bon Dieu. On était sûr d'y trouver du pain, un lit et

du feu (2). Quand Thâbita-tion fut insuffisante pour recevoir tous les pauvres qui venaient y demander l'hospitalité, More fit construire un hospice où veuves, vieillards, orphelins, voya« geurs, étaient sûrs de trouver un gtte. Il adopta pour fille une jeune veuve (3) qui s'était ruinée en plaidant. Lors de son ambassade à Cambrai, en i 523, le feu prit, par l'imprudence de ses voisins, à sa maison de Chelsea, et se communiqua bientôt aux habitations contiguês, qu'il réduisit en cendres. Sa femme se hâta de lui raconter ce funeste désastre. More cherche à la consoler, et sa lettre à son gendre est d'un chrétien plus encore que d'un philosophe.

. « Vous me dites que notre grange et celles de nos voisins avec tous les grains qu'elles contenaient ont été la proie des flammes : c'est un grand malheur sans* doute, à cause du blé surtout qui s'y trouvait amassé, mais c'est Dieu qui Fa voulu, et nous de-

(1) Roper, 1. c, p* 47.~Hodde8don, p. 46.

(2) Stapleton, p. S7. — Hoddesdon, p. 84 et S5.

(3) Elle 86 nommait Paola. — Rudhart, p. 235.

vons nous soumettre à sa sainte volonté. Ce que nous avons perdu » c'est Dieu qui nous l'avait donqé. Ne murmurez pas contre le ciel : nous devons le remercier pour les biens qu'il nous*envoie et pour les biens qu'il nous retire... Reprenez donc courage, étaliez avec tous vos enfants vous jeter aux pieds des autels, et remerciez Dieu. S'il veut nous châtier plus cruellement encore, que sa volonté soit faite. Vraiment je suis bien affligé des pertes cruelles qu'ont éprouvées nos voisins; mais qu'ils s'en consolent; je ne veux pas que l'incendie de ma maison soit cause de leur ruine ; je leur rendrai ce qu'ils ont perdu jusqu'à la dernière cuiller. 11 nous reste assez de grain pour venir à leur secours en ce moment et les aider à faire leurs semailles. L'an prochain nos moissons viendroot à leur aide. «

Le bon seigneur fit tout ce qu'il avait promis : il releva les toits ruinés, il remplaça les méûages ia-cendiés, il emplit les greniers vides, il racheta àe^ instruments d'agriculture, et il aéchia toutes )es larmes (1). . .

En montant sur son siège de chancdiep; #ir Thomas jura, suivant la formule ordinaire» de rendre à tous bonne et prompte justice, sans acceptioa da personne. On disait sous Wolsey que les portes de la grande salle de Westminster ne s'ouvraient qij'à des plaideurs dont les doigts étaient orné$ de bague&d'or, ou qui portaient au cou des colliers de pierreries ; c'était un propos de Skelton. More voulut qu'on ne regardât ni aux vêtements ni au rang des individus. Quiconque se présentait pour se plaindre, était le bienvenu. Comme la foule de ceux qui se préten* daient opprimés croissait de jour en jour, il établit

(1)

SUpleton, p. 3S-34. - Rudh^rt, p. 335 et 236.



des audiences du soir où Tenait qui voulait More, descendu de son siège, écoutait en se promenant, et conciliait les parties sans attendre le jour de 1 au-* dience. t Si le diable que je hais souverainement et mon père que j*aime bien, disait-il à John Dauncy, son gendre, se présentaient pour me demander justice et que le diable eût raison, je condamnerais sans pitié mon père (1). »

Lorsqu'il donna les sceaux à Thomas Mère, Henri, comme nous le savons, espérait que le chancelier soutiendrait le projet du divorce (2). Plusieurs fois il Tavait tenté par de douces flatteries, mais le ministre avait toujours prétexté, pour refuser de répondre, son insuffisance tbéologique. Quelques jours après son in* stallation, il fut appelé à la cour. Henri n'avait jamais été plus caressant ; mais More refusa de s'expliquer t pressé vivement « il indiqua comme des juges compétents, dont la décision pourrait entraîner peut-^tre Toi^mm, Bichard Fox, Nicolas d'Italie et quel- ' ques éatres docteurs aussi versés d«ns te drcftt ca^ non que 4ftM le droit ecclésiastique. Ces légistes se réunireal avec Tautorisation du prince, et eurent entre eux de longues conférences, dont les prooèsi-verbaux furent soumis au chancelier, qui les lut attentivement, et fut de nouveau appelé devant le prince pour donner son opinion sur cette grande question d'État (3).

Le roi vint au-devant du chancelier et le prit par la main ; mais sir Thomas, se jetant aux pieds du prince, le pria de se rappeler cette belle parole qu'il avait adressée au nouveau mipistre eo lui remettant

(1) Radhart, 1. c, p 32iet 323. (9) Re^iNiJd Moi.— Staptèlea > i. c, p. 5i. (3) More's letter io Th. Cnwwcll : '* I bire dili«Hii coalèMOCM vilb hii Grace's consellers aforesaid/'

les sceaux de TÉtat ; « Après Dieu, le roi (!)• » Et, se relevant, il ajouta que, pour tout au monde, il aurait voulu donner à Sa Majesté une preuve nouvelle de son dévouement, mais que sa conscience restait enchaînée, même après la décision de ce docte tribunal de théologiens, dont il respectait les lumières. Dans une question aussi sérieuse, qui intéressait le repos de son âme ; il demandait au i)rince la permission de s'abstenir (2);

Le roi, avec un de ces airs de courtoisie que les princes savent si bien prendre, suivant Érasme, et qui cachent des désirs d'une vengeance prochaine (3), lui répondit qu'il ne voulait, pas- violenter la conscience d'un serviteur fidèle, mais qu'il avait heureusement des ministres dont il ne contrarierait pas l'opinion en poursuivant la dissolution de nœuds que Dieu avait maudits et que les livres saints condamnaient (&). Dès ce moment il fut aisé de voir que More avait perdu la confiance du prince. On voudrait que 1% chancelier, après un entretien semblable, eût résigné les sceaux,

et que, retiré des affaires, il fût allé s'ensevelir dans sa Thébaïde de Chelsea : au mi-lieu de ses livres, de ses enfants, de ses amis, il aurait

(i)That I should first look unto God and after God nnto him : which most gracioQS words was the first lesson also Ihat ever his Grâce gave me at my first coming into his noble service.—More*s lelter to sir T. Cronrwell ; lellre citée par Lewis dans Tédition de la vie de More par Roper.

(â) I am not he which either can, or whom ît could beconie (o take vpon me the détermination or décision ofsucha weighty matter,where-of divers points a great way pass my learning. — Ib. — Sur Topinion de More relative an divorce, voir Roper, by Lewis, p. 111 et 112.— Stapleton, cap. XIV. » Hoddesdon. p. 49, 71, Si et 85. — More, p. 130,134,435,164, 165, 167, 173 et 188.

(3) Monarchis esse proprium offensionem in animo tegere, donec mutto post tempore detur ulciscendi opportunitas.

(4) Rodbart,!. c, p. 326.



peut-être, dit-on, échappé au ressentiment de Henri et de sa maîtresse. Ne blâmons pas l'homme d'État, qui avec la prescience de Tavenir, se dévoue aux vengeances de son maître : quand un ministre c(Tmme More s'obstine à rester au pouvoir, c'est qu'il obéit à » une inspiration divine.

Mais plus d'une fois il dut regretter le paisible séjour de Chelsea, où l'arrivée d'une lettre d'Érasme était un événement qui mettait en liesse toute la njai-son. Il y revient par intervalles pour embrasser ses enfants, taquiner Alice, sa femme, visiter sa ménagerie , soigner son parterre et se promener avec Ro-per^ le mari de sa chère Meg. Un jour qu'jl regardait avec son gendre couler la Tamise, il secoua tristement la tête : t Qu'avez-vous, mon père? dit Roper. — Je voudrais être cousu dans un sac et jeté dans ce fleuve, dit le chancelier, si à ce prix Dieu pouvait m'accorder l'accomplissement de trois souhaits, — Et quels sont donc ces souhaits que vous voudriez acheter si cher? — Si cher, oh non I tu vas le voir. D'abord que tous les princes chrétiens qui sont en guerre aujourd'hui s'embrassassent dans la pgix de Dieu : un ; en.-suite que l'Église du Christ, maintenant déchirée par tant d'hérésies, recouvrât son antique et sainte quiétude : deux ; enfin, que l'affaire du mariage fût conclue à la gloire de Dieu, et au conténteipent de^toutes les parties : trois. » Et, en regagnant sa maisonnette, il disait à Roper : « L'avenir religieux de l'Angleterre m'effraye : je prie Dieu de ne pas permettre que je voie le jour où nous désirerons laisser aux hérétiques la jouissance de leurs églises, à.condition de conserver nous-mêmes le libre u^age des nôtres (1). »

(1) Sur les doctrines toutes catholiques du chancelier, consulter : Erasmi Epislol.,

epist. Pacœo, BruxelUs, 1521,5 julii; Opéra, 1.111, pars I» p.651 ; Ludo?. Vives Erasmo, Lbndini, 1525| 13 nov., t. III,

parsl, p. 899; Morot Erasmo ex aolâ Grenvici, 1535, tSdéc, l« III, pars II, p. 1711 et 1712;MoriisEraamo, etJMlibus nostmClieliicbit, 1522, 14jan., t. 111, pars I, p. 1439-1442; Erasmus Jobanni Fabro, 1532,1.111, pars 11, p. 1810-1812 ; MorusErasmo, 1532. ex rure noa-tro Cbêlsico, t. III, pars II, p. 1856. (Desîderii Eratml Roter, opéra omnia (ciirâ J, Glerici), Lagd. Bala?. 1703-1706$.--A dyalogue of syr Thomas More, Lond., 1527, in-4'*.—BurnersHistory ofRefomia-tion. — Jeremy Collier*s Ecclesiast. Hist. or Great Britain, t. II. "^^^dfi, d^tiflliі^ itiiv^gefd^i^tf ber Stcfonnatioii, pars. ll.-^Dict. de la Conirersation, art. More, par M* Nisard. — 9l]i^^^ itaïc, Ut S^ert^eibigec M alitn ^ixâ^^lavibtfia, p. 250 et suiv. de la Vie de More.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

.No 1.

BcLLB oB JiTLBs II. Mariage du prince de Galles avec Catherine.

p. S5.

JuliUs episcopaâ, $ervus senrorum Dei dilecto filîo Henrîco charis*; simi in Chrislo fllii fienrici Angltœ régis illastris nato, et dilects in Chrislo ûliaB Gaiharinie charissimi in Christo Hlii nostri Ft^rdinandi Régis ac charissimae in Christo filiœ nostrae Elisabeth, regioa Uis^ paniarum et Siciliae calholicorum natœ illustribus, salutem et aposlo* iicam benedictionem. Romani ponlificis prœcellens authoritas con-ccssà sibi desoper utitur potestate, proul personarum, negotiorum, et lemporum qualitatc pensatâ id in domino conspicit salubriter ex-pedire. Oblatœnobis nuperpro parte TeslrA petilionis séries contine-bat, quôd cùm aliàs lu filia Catbarina, et tune in bumanis agens quond^m Artburus charissimi ih Christo'filii nostri Henrici An-gliœ régis illiistri<isîmi primogenitus , pro conservandis pacis et amiciti» neiibus et fœderibos inter charissimum in Christo filiam nostrum Ferdinandum, et cbarissiroam in Christo Gliam nostram Elis., Hispaniarum et Siciliae catfaolicos ac prœfatum AngNie regem et reginam , matrimonium per Yerba légitimé de prœsenti contraiisse-tis illudqne carnaii copulà forsan consummavisselis, Dominus Ar-thuros proie ex bojus modi matrimonio non susceplà decessit. Gum aatcm sicut eadem petitio subjungebat, ad hoc ut hu^usmodi vinca* lum pacis et amicitiie inter prsfatos reges et reginam diuliùs perma-oeat , cnpîatis matrimonium inter vos per verba légitimé de présent! contrahere, supplicari nobis fecistis , ut vobis in praemissis de opporlunœ dispensationis gralià providere de benignilate apostolicâ dignaremur. Nos igitur, qui inter singulos Chrisli fîdeles, prœsertini calholicos reges et principes, pacis et concordi» aroœnitatem vigere tnlensis desidcriis affectamus, ?osque, et quemlibel vestrum à qui* buscunquc excommunicationis suspensionis et interdicti aliisque ecctesiaslkis sentenciis, censuris et pœnis, à jure vel ab homine,, quâvis occasione vel causa, lalis, si quibus quomodolibet innodati eiistitis, ad effectum praesentium

dunlaxat consequendum, harom

série absohentes, et absol^itos forte censentes, iiDJqsiDodi sopplica-tiouibos inclinatî, ▼obiscum, ul impcdinicnlo afiinitalis hujusroodi ex praemissis provenicntc, ac conslitationibus et ordioationibas apostolicis caèlerisque Gonlrariis neqoaquam obslanlibos, matrimo-nium per verba legilimè de prssenti inter vos contrahere ; et in eo, poslquam contractum fuerit, eli«^in si jàm forsan hactenùs de facto publicè vel clandestine contraxeritis, ac illud carnali copulâ consum-maverjtis, licite remanere valeatis, aathorilate aposlolicà tenore prssentium de specialis dono gratifie dispensamus, ac vos et qacm* Hbet vestrûm ,* si contraxeritis (at priefertur) ab excessu bajusmodi ac excommunicationis sententià quam proplerea incaristis, eâdem authoritate absolvimus, prolem ex hujusmodi matrimotiiô sive con-trabendo susceptam forsan vel sascipîendam legllimam decerneodo. Provisô quôd lu (filia Calharina) propler hoc rapta non fùcris; vola* mus autcm quèd si hujusmodi matriroonium de facto contraxisUs, confessor, per vos et quemlibet vestrûm eligcndo, pœnitenUam sala-tarem proplerea vobis injungat, quam adimplere teneamini. Nihil £rgo omninô hominum liccat banc paginam nostrae absolulionis. dis-pensationis etvoluntatis ihfringere, vel ei ausu temcrario contrahere. Si qois aulem hoc attentare prssumpserit, indignalionem omnipoten-lis Dei, ac beatorum Pétri et Pauli, apostolorum ëjus se noveril in-cursurum. Dat. Romae apad sanctam Petrum, anno Incarnationi dominicœ, millesimo qaingentesîmo tertio. Seplim. Cal. januarii» ponlificatas nostri anno primo.^Herbert, p. 264-266.

N« II.

Déposition de Jf^arham^ archevêque, de Caniorbéry^ relative à la protestation de Henry Fil contre le mariage de son fils Henri avec Catherine d'Aragon , p. ô6.

William IWarham, Arch-Bishop of Canterbury^ being examined, protesls not lo reveale any secrets ofthe Queen, as being ber swom coonsellor. For the rest, as he answered warily to tbe questions propounded him concerning the validity of the match, insomuch that hc rcfer*d himselfe Iherein to the judgcs, ^ho were to détermine il; so yet hc made no difficulty lo confesse thathe approuv*d itnotât first; iirhieh aiso he declar'd, hot oniy in a contestation which he had vîlh Richard Fox Bishop of Winchester, who peisuaded it. butin certain words to King flenry the sevcqth himself, whom he told plaiiily, that the marriage seem*d to him neiiher bonourabie. nor vcU plcasing lo God. AOding furlher, that because the said King Henri Vil./ appear*d not much inclinai lo the marriage, that he the said déponent intrealed bim to persuade bis son prince Henry, lo protest thathe would not lake the Lady Katherine ter wife, and that he should renew this protestation when he came to the crown ;



which aho he the said déponent believeth was made. Not-withstanding that when Che

fiull of dispensalion was granted, Ihat he Ihe said déponent contradicled il no more : and that the mar-moring of the people on that occasion was quieted, till the King*s conscience, being troubled, revived il again.

N« m.

Déposition de FoXj évêque de Winchester, relative à la protestation de Henri, prince de Galles, p. 57.

The most sobstantiall part whcreofwas, thathe concciv^d, doclor Puebla did first motion this match, and that more than one Bali was impetrated for dispensing therewith, whereof two remain*d in £ng-land, one or two were eitant in Spain, but ail of the samc ténor, and gottcn withoot asking the consent of Henry the eighth. Further-morcv that he did not remember that Henry the eighth when he came to âge, did expressly consent to, or dissent from the intended marriage, yet that he believed that a protestation was made in the name of Henry the eighth to this effect; that notwithstanding any contractor tokens mutually sent, or cohabitation in the honse ofking HenryVII.yhewould not hold himself bonnd to ratifie this act done in bis non âge. And that this protestation is to be foand inter prolocolla Ifagistri Ryden, then clerke of the Council, before whom it was made, As for the person by whom this protestation was made, Coram magistro Byden notario publico, crédit quod vel ipsemet^ tel ma* gister Thomas Buthall tune secretarins domini régis, et posteà episeopus Dunelmensis, vel magister doctor fFe$t tune consiliarius fjusden^ Domini Régis et nunc episeopus Eliensis, fecit eamdem prolestationemnomine domini nostri Régis Henrici octavi modemi; prœsentibus tune ibidem comité deSurrey tune thesaurario Angliœ et posteà duce Norfolciœ ac Domino doctore Puebla, et coram sœpe dicta clarissimâ Domina Catharinâ, ut recoUl, ae infrà œdes episeopi Dunelmensis vulgariter nuncupaias Duresme place. Adding fartber, that our King was not présent thcre, that he remembers. FuTlhcrmore that upon conférence had belwixt Henry the seventh and himself, he found it was the intention of that King, that bis sonne Henry should marry the said lady Katharine, althongh he deferred the solemnization of this intended roalrimony, by reason of some discord which was at that time betwixt him and the King of Spain, for the calling back of the dowry.



N* IV, rioi 70.

PRIÈRE A QUATRE VOIX

AU DIEU CRÉATEUR DE TOUTES CHOSES,

PAR HBNRT VIII.

Nota. Nom atoM cra derolr meltro en def de toi la partie de kaote-oootre écrite

dam roriginal en def

Sop. ^jy^ i

i

u.c.

Tbn.

i

i

Bassi

9EVHE

m S« ligne, et U partie de ténor écrite en def dvld* ligne.

2Z:

O

zr

0

xc

tr

i9-

Lord, the

"*1

22:

3Z

i

// €i

Lord, the^ Ma -

:3i

Ma -

■jj—g^

Lor31 the

Lord,

^

rr

TSt

ker

^^

1

kcr oT

g

3?=

±1=

or ail

==^==J=

:^5C=3ï

Ma-ker

or

?=^ O —

r/ 1

the Ma-ker

^^

ail

^^

things,

■^

*2Z

§

22:

aU

things.

things, We

SZML

We

^

We

t

i^

pray Thee

19-

3^

Bow in*^

3a:

^^

pray Thee

pray Thee now

now in

-H-

S

this

In

2Z

ev n -

^î^

r; i:

1

zz

thii«s,

We pray Thee now

in

PIECES JtISnFIGATtVKS.

wr

m

^3

UriB

^^

ern

^s

—zr

i- ioK-

zz:

irc

^

m

Us

^

ta de-

^

tUs

ev'B - - lag

Us

to de

fend (hrol

^

3

i

i

i

^

5

i

-^

3Z:

:zr

- iiig- Us

to dé-

fend thre

tty

€j, thr

mer -

^

^

-rr—h

iÈ

i

-a-

Èi

5

ttris e?*n - ing.

Us U de «fend tkr'othj mcr-cy,

i

^

-^

feBd

¥

tkro' thy

2Z:

i

2Z:

^1

^

îzc

m

Ê

IZ

Fron

^

^

ail de

i

- thy

«Ti

FVora ail

de -

ceit of

m

i

ï=f

i

3

#

2Z=;9:

177-^

- - cy,

FrwD

ail de -

eeit of

oiir

e - ne

- iiiiesy

m

m

^^

êg

thre' tliy mr

a-l f

Vnm 41 de - odt of our

i

a^ J-UUU^ ^

mÊmM^vCm.

^- y I

i

- eeit ofoiif

1 ^^

e - ne Hoies^ofoiii

e - ne

mies.

Let

neith - er

-H^#^

^^

m

-6*-

0 • ne-j mies» of OUI

^

î

s

Of ottr

e - ne-

^ ry ^TTr?

p J i

l

mieSyOfouf

e -

mies.

-^^

i

e ne

+•

Let Dec.,

neitli-er

-mies.

-^

f

zrz ■ r/ :

!■■ ■ * ■«

D«îth- er

Let

e • ne - Mdes, of our e - ne • tni<«.

Let neilh - er

PIEGES JUSTIFICATIVES.

Can.

^

^^

fe

See.

T~r^~^

^

i

i

s

^i=^=

zz=S-

zz=z

HS de -

lud -ed

b6,Good,

i

êrizz

bê:

i

pi

Lord,wiUidreain or

4

tét

it

ran-U --sy. Oor

i^

zz:

T

f

PEZ:

3Z:

t

US de -

lud - ed

Lord,wilh dream or « fan - ta •

%

f=f

^i^y v~'~m ¥ =ri

as de-

be,Good,

-g--glTg i -j-j_-}-J

lud - ed

T^r

rki

-/? — é-

be,Good, Lord.wilhMIream or

i i . I

n

'^SP^^^S^

i

-f^-4-

SC3=5ïr

Tan -ta

T-^

^

- sy.Our

ZZ2

$y. Oar

-I-

i

i

us de - lud-cd be,Good,(.ord,wUh dream or Tan - ta - sy. Our

6

^I2i

2z:

hearls waki - iog in

t^rzr

hearls ivalk

^

grprzz

hearls \rak

^—r

^

- ing m

icnr

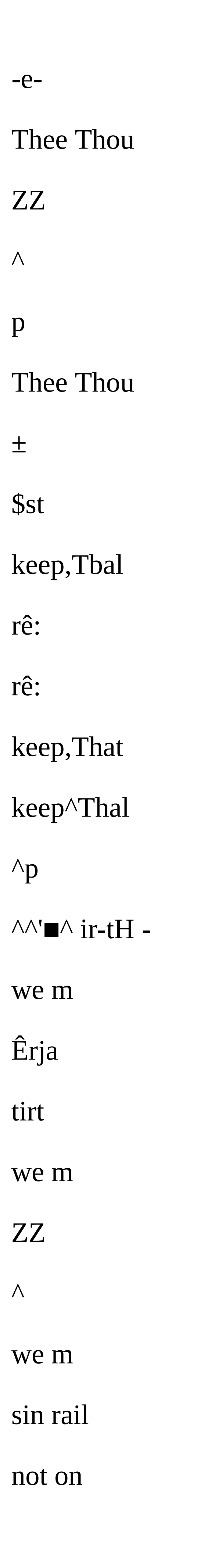
6^

C^ ing in

25CZ^=

e=:^'

Thee Thou



-e-

Thee Thou

ZZ

^

p

Thee Thou

±

$st

keep,Tbal

rê:

rê:

keep,That

keep^Thal

^p

^^'■^ ir-tH -

we m

Êrja

tirt

we m

ZZ

^

we m

sin rail

not on

f ^ i ^i f î-

î

sia f«U

3

not

R

fefa^

sin Calll Bot m

39r:ê

±

i

«

22:

^^

hearls wak - ing in Thee Thou keep,That we in sin Tall not oa

Ftt/i..

i^^

i

X

rr-^r

i

■^o—^

^

sieep,

-6»

That

^

^^

we in

sin fall

5" not on

s

^

■T7-

sieep.

3

zz

zz

-e-

—H

sin fall

2Z

2Z.

sleep,

-6^

sIeep,

m

-O-

That

we in

not on

zz

That

we m

^

i

■^

sin fall

3

i

^

not on

sleep.

xzz

sleep.

i

:tn:

i

t

3

"^-

2Z

ZZ

Sleep,

^

ZZ

That we in sin fall not

on

sleq>.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

M9

i

Fa4her !

^

thro'tby

0

^

il

m

Fa-ther!

"^ ■ ^ J' -

bl6ss-ed

22

^

thro*thy

i

0

:;:

Fa-ther!

^

Son;

bless-ed

m

Grant

-6>-

2i

i

thro'Oiy

5l^

Son;

i

zz

±

US this

zz:

our pe - ti -

t

Granl

bless-ed

■&■

zr

Son;

Êfbt

i—h

H-T1

^

lÊ:

±

us this

2Z

Grant

•6^

O Fa-tlier!ttiro*thy bless-ed Son;

^m

i

^^

' - ti-on,

i

P ^ P

1Z

-^

Grant

us thU

Z2=ê

our pe

« li- U .

i^-±

O • f

2Z

■O^

ê±

ourpe

ti - ti

- on

Grant

us tlii^

^m

^

s

2r

us this

.^

ourpe-ti

i

z=e

- ti-on,

our pe

li- U-

^

m.

^^

Grant us this our p4

^

ti - 4i -

ë

^

-ê:

^

±

Grant us this ourpe'-ti - ti- on, this- ourpe* ti - ti-

i

^

^

s

îzz

- - on,

m

on; To

^s

To

whom

-^

2Z

whom

^

wilh Ihe

S

withlhe Ho 6^

Ho -

f^ —^

î

- ly-

Gboslal-

S

- - ly-

S

i

rzrzz

Ê

Ghostal-

2E

•&-

waya

- ways



- on, To

whom

wilh the

Ho - * ly- Ghost al -

- ways

In

S-

i

ë

m

Et

■&-

^

^

• on,

To whom withlhe Ho

ly -GhMt al - - ways

ftSO

PIBCES IDSIinCAnVU,

'^^

^

JT] LJ J [J:^ ^

la

heav'n and earth b«

i

s

lioid and pnise.

3

■^

zz

i

rzzz

s

g^ ^-f-74^-

In

faeavYiand

earth te

i

I J_ " g - * ^ n

1aQ4 and praise^be laud and

heav*D aod

earth be

laud and

praue»

\a

22

^S

?P^

^^

^

In jheav'nand

^

In I heav'nand earth he laud and praise.

In

- J I g

±

^■■<K,

E

*22

3

In lheaT*Dand

earth be

laud and

praue.

W:

s

^^2:

g

Étzzzr

1=3

1^-1^

22:

22:

H 1-

laud and

praise,

In heav'nand

earth be

praise.

^^g

i

=f=t:

zz:

f^

praise.

I

-♦—'

earth be

laud and

praue,

be

laud and

^

s
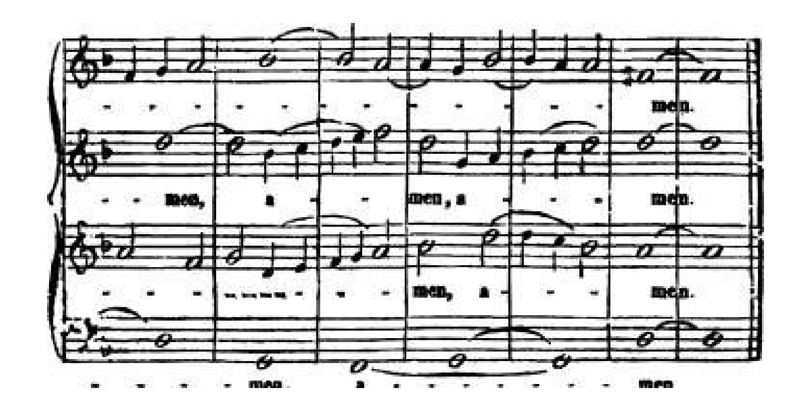
heav*Band earth be

land»

iF^

-«^

be laud and praiae.



- - - - men, a

rtttéàu dfl Taotensicio tl Cordci, 90« rue de K Harpe.

ncn.

N* V.

Serment original prêté lors du couronnement é^u r^i, et ierment altéré par la main de Henri flll , p. 82.

The othe of the kings highness.

This is the othe ihat the king shall swere at his coronation ; that he shall kepe and mayntene Ihe right and Ihe liberties of holie Chiirche of old tyme graunted by the rightuous cristen kings of England; nnri thathe shall kepe ail the londs, honoarsand dignytees rightaousand fre of the crowne of England in ail manner hole, vithout any maner of mynysshemend ; and the rights of the crowne, harte, decayed, or lost, to his power shall call agayn into the auncyent astate; and that he shall kepe the peax of the holie churche, and of the clergie, and of the people, with good accorde, and that he shall do in his judgements equytee and right justice, with discrétion and mercye; and that he shall graunte to hoirie the lawes and customes of Ihe reaime, and to his power kepe them and aflBrme them which the folk and people hâve made and chosen; and the evill lawes and customes hotlie to put out; and stedfaste and stable peau to people of this reaime, kepe and cause to he kept to his power.

The oath, «itered.

The othe of the kings highncss ai every coronation.

The kihg shall then s^ere that he shall kepe and mayntene the lawfùll right and the libertees of old tyme graanted by the ryghtuous cristen kings of Englond to the holt churchb off insland noii prejudyciall to hys jurysdiction and dignité ryall and that heehall kepe ail the londs, honours and dignytees rightuous, and fredommes of the crowne of Englond in ail manner hole. wiihout any manner of mynysshemenl, and the rights of the crowne, hurte, decayed, or lost, to bis power shall call agayn into the auncyent astate; and that he shall indevore himselfe to kepe umtb in his clbbotb and temporail subjeets; and that hc shall accordyng to his eonsiens in ail his judgements mynys-tere equytie,right and justice, shewing wer is to be shewyd mercy; and that he shall grannte to hold the lawes, and approvyd customes of the reaime, and lawfull and notpr^udiciall to hys crowne or Im-periall duty, to his power kepe them and affirme them which the nobfys7if)(\ people bave made and chosen toith his consent; and the e?ill lawes and customes hollie to put ont; and stedfaste and stable peai to the people of his rcalme kepe and cause to be kept to hîs power, m thaï whych Aortour and équité do require.

N* V (bi$).

Deêcription des bas-reliefs sculptés dans la galerie de Vhôtel de Bourgiheroulde à Rouen , et relatifs à Ventrevue du camp du Drap d'Or, p. 236.

a Le bas-relicf du miliea est celui où se passe véritablement la scène de Tcntrevue. Les deux qui sont à gauche représentent le cortège de Henri VIII jusqu'à la sortie de la ville de Guines; les deux de la droite représentent la suite de François I*^ et la ville d'Ardres.

Premier. La ville et le château de Guines d'où le roi d'Angleterre et sa suite sont sortis, excepté quelques-uns des derniers de la troupe qui sortent encore.

Au château, une galerie où des seigneurs et des dames regardent ; et au bas, deux pièces de canon montées sur des roues que le temps a détruites.

La troupe anglaise qui marche, et dont le champ qui nous occupe fait voir la fin, est composé de cavaliers entremêlés de quelques piétons. Les cavaliers ont souvent de grands plumets sur leur chapeau ; les chevaux en ont aussi sur la tête. Les piétons ont tous le chapeau entouré de plumes étendues de manière qu'elles ressemblent assez à la roue d'un paon.

Deuxième. En avant un ecclésiastique à cheval, portant une croix simple, précédé de deux massiers aussi à cheval, et suivi d'une troupe de cavaliers à la tète desquels est l'archevêque d'York, ce fameux cardinal Wolsey, légat du pape. Il marche entre les ducs de Norfolk et de Suffolk.

Ces Ggures sont très-détériorées ; elles l'étaient déjà il y a un siècle, mais on apercevait encore sur l'un des cavaliers la devise de l'ordre de la Jarretière, & Honni soit qui mal y pense, )» qui est aujourd'hui tout à fait effacée.

Troisième. Les deux monarques se saluent et tiennent de la main droite leurs chapeaux élevés. Ils ont à leur côté un valet de pied qui a sa toque entourée de plumes et rejetée sur les épaules.

Ces princes ont peu de barbe ; la plupart des gens de leur suite n'en ont point, non plus que les cardinaux. La housse du cheval du roi de France est parsemée de fleurs de lis ; celle du cheval du roi d'Angleterre est chargée de deux léopards et de rosettes disposés alternativement.

La tête du cheval de chacun des rois est ornée de grandes plumes.

On ne remarque d'archers à cheval que parmi les Anglais.

Le dernier cavalier à droite est un garde du roi François I*% sar le dos duquel on voit une salamandre couronnée.

Ce bas-relief est le moins altéré.

Quatrième. Quatre porte-masses dont il ne reste plus que des vestiges.

£o lète da cortège, un ecclésiastique à cheval portant une croix double. Autrefois, une colombe rayonnante volait vers lui. La pierre est tellement rongée, que cet accessoire a disparu.

Ensuite le cardinal de Boisi, légat du pape, à cheval, entre deux seigneurs ou princes qui portent le collier de Tordre de Saint-Michel, ainsi que plusieurs autres seigneurs. Entre ces derniers, on remarque quatre cardinaux au nombre desquels sont ceux de Bourbon, d'Al-bret et de Lorraine.

Ce panneau est en très-mauvais état; le bas est tout à fait détruit

Cinquième. On voit le reste de la suite du roi de France.

La ville ou le château d'Ardres, d'où elle sort, est représentée au bouL Sur les murs, et dans une espèce de galerie, sont diverses personnes qui regardent.

Au bas du château ,'on voyait comme àGuines, deux petites pièces de canon ; elles ont disparu avec la pierre.

Ces bas-reliefs ont deux pieds et demi de haut sur sept pieds de large.

Les mutilations auxquelles ils sont journellement exposés, Télat de dégradation de la pierre et Faction continae du temps, les menacent incessamment d*une ruine totale. »

Ducarers Anglo-Norman Antiquities, London, 1767, in-folio.—Lan-glois, Description des maisons de Rouen. Paris, 1821, in-S"*, p. 187* 190.

N* VI. Préface de TAssertio septem sacramentorum, par Henri FIII^ p. 261,

Ad lectores.

Motus quidem fidelitate ac pietate, qoamquam mihî nec eloquentia sit, nec scientiœ copia; cogor tamen, ne ingratitudine maculer, ma-trem meam, Christi sponsam, utinàm tantà facultate, quanta cum Yoluntate defendere. Quod licet alii priestare possint uberiùs, ac copiosios, mei tameo ofBcii esse duxi, ut ipse quoque quantumvis ienuiter eruditus, quibus rationibus possem, Ecclesiam tuercr: meque adversùs venenata jacula hostis eam oppugnantis objicerem. Quod ut faciam, tempus ipsum, et prœsens rerum status eÔlagitat: Dam anteà cùm nemo oppugnaret, nemini propugnare necesse eraL At quùm jèm hostis exortus sit, quo nullns potuil exoriri malignior, qui dsroonis instinctu charitatem prœtextens, ira, atqne odio stimu-latns, et contra Ecclesiam, et contra Catholicam fidem vipereum virus evomit; necesse est adversùs hostem communem Christians fidei, omoîs Christi servus, omnis œtas, omnis sexus, omnisordo coniurgat; ut qui viribus non valent, oflicium saltem alacri testentur aflectu. Nunc itaque convenit, ut duplici armaturà muniamor, cœlesti scilicet, ac terrestri. Cœlesti» ut qui fictâ charitate et alios perdit y et périt ipse, verè charitate lucriCÎctus, alios lucrifaciat, et

qui falsâ doctrine depugnat, doctrine verà vincatur. Tcrreslri ver6, ut si tàm obstinatœ maliti» sit, ut consilia sancta speraat, cl cor-replionem piam contemnat, merilo coercealur supplicio; al qui b«nè facere non vult, desinatmalè facere; ut qui nocuit verbomalili», sop-plicii prosit exeroplo. Quœ pestis unquàm làm perniciosa invasit gre* gem Christi? Qui serpens unquàm tàm venenatus irrepsil, qaàm is, qui de babylonicâ captiviiate Ecclesiœ scripsil, qui scripturam sa-cram ex suc sensu contra Christi sacramenla detorquet, traditosab antiquis patribus Ecdesiasticos ritus eludit, sanclissimos viros, ve-tustissimos sacrarum literarum interprètes, nisi qoatenùs ipsius sensui conveniunt, etconsentiunt, nihili pendit, sacrosanctam sedem Romanam Babylonem appellat, summum Pontificem vocal tyran-nidem, tolius Ecclesiœ décréta saluberrima captivitatem censel, sanctissimi pontiûcis nomen in antechristum (invertit? 0 dt^testabilis arrogantia;, contumelise, acschismatis buccinatorl Quantus infcTorum Jupus est iste, qui Christi gregem dispergere quœril? Quantum diaboli membrum, qui Christianos Christi membra quaerit à capite suo de-cerpere? Quàm putris bujus anirous, quàm execrabile proposi(um, qui et sepulta resuscitat schismata, et vetusUs adjicit nova, et baereies .sternis abdendas tenebris, velut Cerberum ex inferii producit in lucem, dignumque ducit se, cujus unius verbo (posihabitis antiquis omnibus ) uni versa regatur, immo subvertatur Ecclesia? De cujug ego malitià quid dicam nescio : quam tantam censeo, quantam neque lingua cujusquam, neque

calamus exprimere possil. Quamobrem vos omnes Christi fîdelcs hortor, oro, et per Christi nomen (quod professi sumus ) obtestor, ut qui Lutheri opéra (si modo is Babyloqicae Capli-vitatis sit auctor ) omninô velint inspicere, caotè illud et com judicio faciant, ut quemadmodum Yirgîliiis aurum se colligere dixit è ster-core Ennii, sic è mediis malis colligant bona. Nec ità ( si quid arridet îpsis) afticianlur, ut cum melle simul imbibant venenam. Multè cnim -sattùs fuerit ntroque carere, quàm utrnmque ginlire. Quod ne ac-eidat, attnam auctor aliquandè resipiscat, ut convertatur, et vivat; ac soos libresomni malitîA refertos, exemple Angastfni (cujus regulaoi profitetur) retractet. erroresque revocet. Quod si recuset Latheros, brevi certè flet, si Christiani principes soum offieium fecerini, ot errores ejus, eumque ipsom (si in errore perstitertl) ignis evurat. Intereà nobis visum est in Captivitate Babylonicâ quttidam loca com-monstrare lectoribns, in qulbus prAcIpuum latet venenum. Ei quihm apertè satis constabit, quàm exulcerato animo aggressua ail opas, qui cùm publlcum bonam protendat, nihti prseter maliliara ad sert-bendom afTerat.

Ut hiec doceamus. quse diximns, baud longé nobis petendc pro-bationes sunt; namne quis obeam rem sursàm, deorsàm corsiiet, Lutherns ultrè se se, atqne animum suum primo statim principio prodit. Quis cnim dubitet qub tendat, que se proripial i^, cujus vd bunc unom vi'r5um leg<»ril?

N» VII.

Lettre de Léon X à Henri FUI , au «ufel de TAssertio septem

sacramentorom, p. 273.

De gratiis pro libro per regcm contra Lntherom scripto.

Charissime in Christo fili noster, salutem et apostoUcam benedictio* nem. His prœterilis diebus, cùm tu» serenitatis Orator dilectus Filius Johannes GlerkeCapelle régi» Decanus in Gonsistorîo nosiro palaro li-brameum nobis obtulisset, quem serenilas taa contra impiam Martini Lntheri, et mentem etseclam edidit, atque ipse localentà maximèqae tempori et loco accomodatà oratione, prœsentibns etiàm pluribus roman» Carie Prsiatis promptnm animum tuam ad nos sanctamqoe sedem banc armis pari ter et literis juvandam eiposuisset, somma animée laelitia foimas affecti; neque nos solùm sed omnes venerabiles fralres nostri, quasi repntantes non sine permissu divino erupisse adversùs Christi Ecclesiam laterir, inam banc impietatem, ut ipsâ ma* jore SQO eum glorià talem propugnatorem ac defensorcm sorliri possit.

Visnm itaqne foît cnnetis, nobisque ità decernentibns ab omnibus est assensom singularem banc tuam et virtutem et pietatem aliquo et amoris nostri etgrali antmi monumento esse illostrandam. Etonim, charissime fili noster, si arma sumere , ut .«anct« sedis apostolictt status in soà libertate et tranquillitate pcrmaneret tutus. magnis saepè Principtbns honori summo fuit, quantè magis arma spiritus Dei cœ-

lestisque scientiae capere, ut eà fide Gbri«ili tanla labes depellatur, sacramentaque ea quibus animarum salus, inviolata serventur, et la'ïïdem afferre débet et celebritatem.

Quamquàm bec duo, quœ duiimus anteà semper divisa in te uno maximo rege praestantissima fuerunt conjuncta ; idem enim tu et li-bertalem ecciesiaiticam tuis armis TÎndicàsli, et tu idem fîdem cbris-tianam tbesauris tuœ et pietatis et scientis adversùs impias hœreses munitam esse Toluisti, quorum alterum invictae et excels« animi for-titudinis, aKerum piœ et sancts et vers menus ac religionis fuit; sed nos quibus tandem verbis, quo laudum génère, vel banc pieialem tuam, banc uberrimam velut ex ccelesii fonte doctrinœ copiam com-roendabimus; vel ina er£à nos voluntati, qui nobis ipsis tapi nobi-lem partum îngenii tui dicâsti » gratias agemus ? superat boc utruip-que non solùm verba sed etiàm ccgilationcs noslras, nec verô de tuis flfficiis ac meritis tantùm possumus animo concip^e, qoin à re «in-l^amur ipsà. Oui rnim in le amor, quod studium defendend» cbris-tianas ûdci? Uuanta cr^à nos ipsos benevolcnlia ? qu« dciiiquc operis ipsius gravitas? qui ordo? quanta vis eloquentis utsanctuœ afTuisse spiritumappareat;omniaplenajudicii,plenasapienli£,pIenapictalis; in docendo cbaritas, in admonendo mansnetudo, in redargnendo Veritas; qt li homines sint qui à te rcfelluntur, ac non omninô in

pessîmi Baemonis polestatem abîerunt, luis scriptis ad sanilatem de-beant reduci, si modo ullus reliclus est sanitatis locus.

Sunl haec prœclara omnino et admirabilia, quae quoniam à te nova ratione, magnifico munerc, Dco maximo et huic sanctœ sedi elaborata sont, agimus Majestati tuœ infinilas gratias, o fidei defcnsor! Agit sedes apostolica, agunt omnes qui Ghristum colunt et in ejus fide censeritur, Chrisliani....

Et nos quidem titalum hune defensoris Gdeî, de eonimdem vene* rabiliam fratrum nostrorom assensu. tibi per alias noslras sub plumbo literas contalimus ut ex ipsis poluisli cognoscerc; sed tu, charissime flli , ita hos honores quos tibi in praernium tuœ praeclarissimœ ^ir-tutis, in signum su» ergà te gralœ voluntaûs, sancta sedes defert apostolica, et magnos et expetendos esse puta, al tamen illis longé majora et prœstantiora arbitrere tibi in cœlo à Domino et Salvatore noslro parata praemia, cujus tu causam et sponsam defendendo omni génère tutelœ et animum et virtutem tnam adbibuisti ; ut dùm hos in terris quos adeptus es, tilulos recensebis, et cœlestia illa cogi-labis, tecum ipse recordere quibus es merilis ista consecutus, ta-lemque te imposterùm qualem anleà prsstes, ac principiis sublimi-bus et gloriosis parcs sint exitus, ipsaque sedes apostolica quae olim tuis defensa armis , 6des quoque chrisliana quœ nunc doctrinae tas clypeo adversùs sceleratas haereticorum insanias commanita est, sen-liant te eundem semper experianturque adjatorem in periculis sois omnibus, al islam singularem et inenarrabilem gloriam quam majeslas tua,maximis suis operibus jure optimo promerita est ad exlremum usque hujus vitœ diem et producere possis, et eam in omni posteritate praedicandam relinquere.

Datum Romœ, apud Sanctum Petrum, sub annalo piscatoris, die qaartâ novembris,

millesimo quingentesimo yicesimo primo, ponli-ficatûs nostri anno nono,

Dorso : Sadolbtus.

Cbarissimo in Cbristo fiiio nostro Henrico, Angliœ régi, illostri fidei defensori.

No IX.

Bulta Clementiê papœ Vll^ conce$$a régi Henrico Vlïl^ de êeeundis nuptiis conirahendiê. Ex Ms. Coll. Titus, G. X , fol. 72.

Cbarissimo in Cbristo fiiio Henrico, Angliae, etc. Exponi nobis nuper Tecisti, quod aliàs lu et dilecta in Christo filia Catharioa, re-licla qaondam Tralris lui germani, non ignorantes, tos primo aflSni-latis gradu invîcem fore conjonctos, mairimonium per verba « aliis legitis de prœsenti, » non saltem canonicâ sea valida dispcnsatione desaper obtenu, quamvis de facto contraxistis, illudqoe carnali co-pulâ coDsummavislis, ac putes ex hoc matrimonio absque peccato re-

manerenon possc ; et ne dintiùs in hoc peccato et excommanicationîs sententià remaneas, desideras ab hàc excommunicationis senlentiâ et jadice ecclesiaslico compétente absolutionis beneficiom obtinere;ac matrimonium ipsum nullum et invalidum fuisse, tibiqqe licere cum qaâcumque alià muliere, et si illa talis sit, quœ allas cam alio matrimonium contraxerit, dummodô illud carnali copulà non consum-maverit, ctiamsi tibi aliàs secundo tcI remotiori gradu consanguini-tatis, ant primo affinitatis ex qnocumque licito seu illicito coita conjuncta, duromodo relicta dicti fratris lui non fuerit; ac etiam si cognatione spirituali aat legali tibi conjuncta extitcrit, et impedi* mentum public» honeslatis justiliae subsistât, matrimonium liceat contrahere, et in co libéré remanere, et ex eo prolem legitimam sus-cipere possis. Quare pro parte tuà asserentis ex antiquis cbronicis regni conslare, in ipso regno quàm plurima gravissima bella sxpè exorta, et christianam pacem et concordiam violalam fuisse propter iropioshomioes» seu detestandà regnandi et dominandi libidine ex-caecalos, conGngentes ex justis et iegitimis quorundam progenito-rum tuorum Angliœ regum nuptiis procreatos illegitimos fore, propter aliquod consanguinitatis vel affinilatis confîctum impedimen-tum, et proplereà inhabiles esse ad regni successionem, indeque miserandam principum ac procerum et populorum subditorum stra-gem fuisse secutam ; nobis fuit homiliter snpplicalum, ut regni tui, tuorumque subditorum tranquillitati et paci in primis consulere, et tanlis maiis obviare, ac aliàs in prœmissis opportuna remédia adhi-berede benignilate apostolicà dignaremur. Nos, qui omnium regum, prœsertim Majestatis tus, ob ejus quàm plurima et immcnsa in nos et sanctam sedem, in quà permissione divinà sedemus, collocata bénéficia, dùm ab îniquissimis peslilentissimorum hominum cona-libus, qui eam partim Yîribus et scccleralâ audaciâ, parllm perversâ doctrinâ labefactare molicbantor, strcnuissimè cum viribus et gla-dio, tùm calamo etiam et eruditione tuà vindicarein dies non cessas ; petiliones prœserlim salulem animarum concernentes, quantum cum Deo possumus, ad exauditionis gratiam libenlcr admillimus, eornm-qoe bonestis votis

fa^entes annuimus, ex praemissis et nullis aliis nobis notis causis hujusmodi inclinati, tecum, ut si contingat matrimonium cum prœfatâ Catharinà, aliàs contractum nullum fuisse et esse declarari, teque ab illo vinculo légitimé absolvi, anâ quâcum-que muliere, ipsaque mulier tecum, dummodo propter hoc rapta non fuerit, ctiamsi mulier ipsa talis sit, quœ priùs cum alio matrimonium conlraxerit, dummodô illud carnali copulà non fueritconsum-nialum, ctiamsi illa tibi aliàs secundo aut remotiori consanguinitatis, aut primo afRnilalis gradu, etiàm ex quocumqae licito vel illicito coitu proTeniente invicem conjuncta, dummodô relicta dicti fratris tui non fuerit, ut praefertur, etiamsi cognationis spiritualis, aut lega-lis et public» honeslatis justitiœ impedimentnm subsistai, et tibi conjuncta existât, matrimonium licite contrahere, et postquàm con-

tractum fùerit, in eo sic contracte, etîamsi illud inter te et ipsam mulierem jam de facto publicè vel clandestine contraetom, et carnalf copulà consommatam fuerit, licite remanere valeatis; auctoritate apostolicà, et ex certâ nostrà scientiâ , et de apostolicae potestatis plenitudine, tenore prssenlium dispensamus, proletn indè forsàn susceptam et su>cipiendam, iegitimam fore decernentes ; non obstan-tibus prohibitionibus jnris divini, et conslitutionibus et ordinibas aliis quibascumque in contrariumeditis, quibus, quantum apostolicà auctoritas se exlendit , illis aliter in suo robore permansuris, qaoad hoc specialiter et expresse derogamus; districtiùs inhibentes, et iQ virtate sancl® obedientiae expresse mandamas sub interminatione divini judicii, ac sub pœnâ anathematis, aliisque ecclesiasticis sen-tentiis, censoris, et pœnis, qoas exnunc proat extunc, et è converse fcrimas et promulgamus in bis scriptis, ne quisquam in posterùm allam impedimentum prœcontractûs malriroonialis non consammati, consanguiniiatis in secundo aut retnotiori, affinitaiis primo gradu, ut praefertur, cognationis spiritualis aut legalis, seu Justitiae publiée honestatis impedimentis prœdictis adversùm liberos tuos, quos ex qnocumque malrimonio, rtgore prssentium contrabendo, Dei béni-g'iitate susceperis, palàm vel occulté, in judicio vel extra, illud aile-gare, proponere, aut objicere, seu verlio vel facto dîflamare présumât, aut quocumque modo attemptet. Nulli ergo homini,etc.Datum in urbe veteri 10. calend. januarii MDXXVII.

Papae Rom. Archlep. Gant. Anna Christ! Reg. Angli».

Clément Vil, ft. Gulllel. Warham, 2S. 1697. Henriè. VUI, tO.

# TABLE DES MATIERES

## DU PREMIER TOLUME.

PIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

rARlS. —ntPRIlBRIB l»E FAIR ET THUNOT, nit lla«lM, 18, prèf de l'Odéon.